BIBLIOTHECA FICTIVA

THE SHERIDAN LIBRARIES
3 1151 03950 1444

THE AUTOGRAPHIC MIRROR

THE AUTOGRAPHIC MIRROR

1/3

THIS BOOK WAS SUPPLIED BY
EDWARD BAKER,
14 & 15 JOHN BRIGHT STREET,
BIRMINGHAM, ENGLAND.
The Best Present Book for the Price.

1/3

THE

AUTOGRAPHIC MIRROR:

AUTOGRAPHIC LETTERS AND SKETCHES

OF

Illustrious and Distinguished Men

OF PAST AND PRESENT TIMES;

SOVEREIGNS, STATESMEN, WARRIORS, DIVINES;

HISTORIANS, LAWYERS; LITERARY, SCIENTIFIC, ARTISTIC,

AND THEATRICAL CELEBRITIES.

LONDON AND NEW YORK:

CASSELL, PETTER, AND GALPIN.

Cairo le 7 Novembre.

Ma vénérable parente publique Institut des Batavia ci-devant
royaume de Egypte qui a été si disputé pour cyprès avec
Sainte Hélène militaire de cette armée. Egypte est grande
planète ancienne, Roi Pharaons, Cléopâtre, qui a été si célèbre
Barbarie encore connue. Il a cyprès pour mêmes pour
Antiquité. Jespère être en France dans 2 mois. Je te recommande
mes vêtements — Si beaux, beaux de cyprès demeurent ici
voir en attendant ici. Tout tout ancien tableau tout
tout antique mien Cléopâtre chez. Il a beaucoup plus grand
magasin que Egypte ce to voir ne pas mourir — Cléopâtre
pour même raison
protégé que Diane et si tous les Egyptiens dans Cairo. Ton
Vincent!

Mon ancien que j'ai eu cyprès, année année, ton prêt de
Paris ancien cyprès. Je t'avais cyprès Cléopâtre magasin je t'ai
aussi de beaux tableaux! Pas besoin de tableaux et d'étalement
cyprès Cléopâtre ancien, le tableau en derrière, cyprès en face
argent faire grand. Il a beaucoup plus qui de ancien Cléopâtre visuel
Egypte. Je t'ai gardé mon magasin, jamais je n'ai abandonné
cyprès quelque soit. J'ai cyprès quelques tableaux! Adieu mon ancien
ami je t'ai gardé "to" magasin de tableaux; ton meilleur cyprès
Adieu beaucoup de tableaux ton Vincent!

Pour cyprès
Joseph Bonaparte
Egypte au Comité d'Etat

Paris

Joseph on the
Reason of the
Courier,

au Bivouac devant Madrid le 3 Xbre
1808. à midi

A Monsieur Le Général Castellard
Commandant à Madrid.

Monsieur le Général, lorsque votre lettre de ce jour m'est arrivée, l'attaque du retranchement était commencée; je regrette le mal qui pourra en résulter pour les habitans paisibles & innocens. Nous avons fait à Cadix, Monsieur le Général, de grands efforts pour éviter les horreurs de la guerre, qu'elle répugne aux principes de la raison. Si vous partagez ces sentimens, Monsieur le Général, il est indispensable que vous envoyez à mes avant postes un officier chargé de signer votre Capitulation & que vous fassiez arborer sur une des Clochers le Pavillon Blanc. (Fait à deux heures après midi)

Je vous prie, Monsieur le Général, de recevoir les sentimens d'humanité de générosité & d'oubli du passé qui caractérisent les français. Je vous renouvelle, Monsieur le Général l'assurance de ma Considération la plus distinguée.

Le Prince de Neufchatel Vice Connétable, Major Général.
Alexandre

Auteuil près Paris le 15 Septembre 1838

Monsieur le Docteur

J'ai reçu le prospectus de la souscription pour élever un buste sur le tombeau de l'empereur et mes hommages du vœu que vous avez trouvé le moyen de consacrer en France cet objet précieux, je vous prie de vouloir bien vous charger de la souscription pour la France et pour moi. Je vous prie de vouloir bien vous charger de la souscription pour la France et pour moi. Je vous prie de vouloir bien vous charger de la souscription pour la France et pour moi.

Je suis heureux de trouver cette occasion de vous témoigner de vous combien j'estime votre noble caractère, et en un savant de l'école de Victor Hugo, je puis vous dire que vous avez su avec courage prodiguer vos soins aux grands hommes, comme à la plus grande chose du 19me siècle, à Napoléon à Ste Hélène, à la Chartreuse en Bologne vous avez su partager ses infortunes en étranger de vous dire, qu'elle vous inscrivez pour un exemplaire en bronze et dans ce plutôt je vous inscrirai encore pour un exemplaire en bronze chez Duchesne à avec l'assurance de mon amitié

Napoléon Louis C. Bonaparte

Mon Cousin, j'aurais moins différé de répondre à votre aimable lettre que vous m'avez adressé le 27. janvier dernier, si je n'avais été alors occupé à poursuivre et à chasser quelques partis Russes qui s'étaient jetés sur mes derrières. De retour au Quartier Général Impérial d'Osterode, je me fais une plaisir de vous exprimer combien j'ai été sensible aux communications que vous m'avez faites. J'ai appris avec la plus vive satisfaction que S.M. le Roi d'Espagne avait, par une concession de nouveaux titres et de nouveaux domaines, dignement récompensé vos talens et les services signalés que vous lui avez rendus. Soyez persuadé que je prendrai toujours le plus vif intérêt à tout ce qui pourra augmenter votre bonheur et votre gloire.

J'attends avec impatience que les circonstances me permettent de recevoir les communications verbales que S.A.S. désire me faire. Jusqu'à ce que je puisse rapprocher la personne que vous en avez chargée, je vous prie de me donner le plus souvent possible de vos nouvelles. Rien ne peut m'être plus agréable, au milieu de mes travaux militaires, que de recevoir souvent et de vous donner moi même des témoignages de la sincère et bonne amitié que je désire entretenir avec vous. J'ai vu l'Empereur continuer de parler de S.A. avec sa bienveillance accoutumée; hier soir encore il voulut bien nous annoncer que le roi d'Espagne lui avait envoyé deux des plus beaux chevaux de ses haras, et que le Prince de la Paix avait eu la galanterie d'en envoyer en même tems deux superbes. J'aurai toujours le plus grand plaisir à vous exprimer les sentimens de bienveillance que vous porte Sa Majesté, et je n'oublierai rien de ce qui pourra contribuer à les entretenir et à les fortifier.

Je vous prie avec plaisir, mon cher Cousin, l'assurance de mes sincère et inviolable attachement

Votre affectionné Cousin

Au Quartier Gal Impérial
d'Osterode le 24 mars 1807

Vincent Brooks Lith Chandos St Charing Cross

the lorde comforte youre grace and thus
in his worde wherein all creatures
onlye are to be comforted and thou he
hathe pleased god to take awaye
if yf youre children yet thinke not
yonde membre hathe youre grace
that you haue lost them but trust
that we by grace in this mortall life
shall winne an immortall life and for
our parsons yf we haue heretofore
feare yn this life we shall reioyce for ever
in other life.

youre graces humble daughter
Jane Dudley

Mary

My dere Lady & moder
I wonder yf you could
haue had Lady moder
or haue to know
my Lord come & thinke
shame to mak the
Howsbody & sorry
they could be so
yll to you —
Deare Sorry Thinke of hym
as we do & we may
mery time, what
yf you ever should
your mother
pleasure — I do desire
it required a thing besyde
it quite vnder you
sorry way you will
find me & yr Lo sorry
for thanks sake —

Yr May
Monday 21 Jan

If you come a litle
before 10 o clock, that
will be perfectly well —

Raby Castle
August 22, 1863

Sir

In acknowledging the receipt of the printed Circular emanating from the Central Association at Manchester for the recognition of the Confederate States of America, I have no hesitation in stating that in every paragraph in every syllable of that address I most cordially agree. Of all wars that have ever been heard of in Christendom, there never has been anything equal to the slaughter and barbarity of the Civil war raging in America, of which it does not appear that raging as it has done for so great a length of time, without any object that ever can be realized, it is drawing any nearer to a conclusion than at the commencement. Every man in the Southern States is ready to die sooner than consent to the Union and Mr President Lincoln with his blood thirsty Cabinet of Washington, sooner than give way in his nefarious object threatens to slaughter every individual in the Confederate States. Can anything be more horrible, can anything be more revolting to every Christian. It is quite evident that nothing can now alter this state of things without the interference of the European States. The Emperor Napoleon is quite ready to recognise the Southern Confederacy if joined by the English Cabinet those two Powers with in my opinion have no difficulty in putting an end to this horrible war, but which can not be done without their joint interference I can have no objection if it is wished by the Association to your adding my name as a member of the Committee, but as I have no connection with Manchester nor have I an acre of property in the County of Lancaster, I very much doubt whether it will do any good or carry any weight unless coupled with many other Peers of the Realm.

I am Sir

Your Obed't Humble Servt Cleveland

Harley St Cavendish Sq.
ce Vendredi 30 Juillet

C'est avec infiniment de regret Madame la Comtesse que je me vois privé aujourd'hui de l'honneur de profiter de votre obligeante invitation. le malheureux jour de spectacle qui croise toujours mes plus agreables projets, me désole aujourd'hui doublement en me privant de la société de aimables hôtes de fitzroy farm. — Veuillez agréer Madame la Comtesse avec mes vifs regrets l'hommage de mes sentiments les plus distingués et offrir de ma part à lord Ducking hamshire mes respects.

le Cte de Lieven

---

arrivé à Londres pour passer quelques jours en attendant
appris de donner à ma femme l'occasion d'admirer votre
beau pays j'ai chargé de vous voir avant votre départ
pour l'Ecosse. Puis je aller vous voir demain matin
à huit ?

Agréez je vous prie l'assurance
de mes sentiments les plus empressés

Cte de Lieven

Londres, Fortune House
ce mercredi 24 août.

Feb 21

My dear W B

I am quite grieved to hear of your cause for absence; and would like very much indeed to have had one more pleasant evening with you. But I am engaged tomorrow to a lady who has asked me to tiffin and I have refused her and must keep this engagement with her now.

M is in London at the Parthenon Club if you go to Rome I hope you will see O'B the brother with whom Macready used to share before that little triumph took a wife. O B has very good lodgings and a little servant who cooks admirably - why not go and live with him if his rooms are free? The artists up there - my friend M S is at Rome and has a very pleasant house and music there - If you are well enough to go to evenings I'm sure she will welcome you - and God speed you my dear B and send you back to us well in May

Always yours

W M Thackeray

36 Onslow Sqr. Brompton

February 21. 1855.

My dear S

The bearer is my friend Mr B who is obliged to seek a warmer climate than ours for the rest of the winter

Mr B is delicate in health and wants comfort and kindness; as when well, he wanders like a Bedouin himself and loves good music; I know what kind Samaritans are most likely to help this poor traveller, and I recommend him to Mrs A S

How I should like to see the children again, and see the sun setting from the Pincio. Remember me to Herbert he [illegible] I think this is all my message, and resume the quill for professional purposes

Always yours

W M Thackeray.

L'Angelo del Martirio è fratello dell'
Angelo della Vittoria. Soffrire, l'
uno guarda al cielo, l'altro alla
terra.

Giuy. Mazzini

Maggio 60.

Lemon Lawrence Sketch
August 3rd 1913

Ἐν ἀθανείᾳ τελετῇσιν

Doctissimo Viro meoq; fautori humanissimo,
D. Christophoro Arnoldo clerh hoc, in memoriam cum sua virtutis, tum mei erga se studij
Londini. An: D. 1651. Novem: 19
Joannes Miltonius

---

post plurim salutem. Honorande dñe et amice mi vir
garis. Antehac misisti peruniam pensionariam ann
diem. Nunc rogo me gratuitis idem facere, postea
q̃ deus exegerit. qui. ni fallor, est natalis Christi
Scripsit ad me. D. petrus Barbirius ex hispania,
qđ sup hac re scripserit tuę dominationi: tuus vi
luntati stio Lubentor meam gerens. Is nominatus
est episcopus parisiensis. Quare pror. ut peruniam
tradas huic nũrio Nam simul atq; iterum iam ad
mortem virgq; egrotaui, non sine grauĩ sumptũ.
Et vtez Barbirius non mediocrem peruniam ex
hausit. Missurum ad te aquitantiam, sed exem—
plar tuũ nõ potui reperire. Sed mitte tũ rursus
p hunc nuntium, ego illi reddam mea manũ
scriptũ, pmisq; mihi nũmorem peruniam. Is prox
imo recepit ~~peruniam~~ syngraphum ad te perferet.
Bene vale vir honorande. Si qua in re potero
tibi gratum facere, rogo me paratum ad omn
obsequiũ. Londinij An. M. D. 51. Vndecim. Cal. Febr
Erasmus Rotterodamus ex
animo tuus

Honorabili viro Joãni
de Houde Canonico
Curtracensi, dñe et
amico meo plur
observando

A Curtray

Mag.ca mihi Sum.e pot.t la vicinità Et stimo questo Stato luna
cō laltra tanto dapresso subiette a Tre dominij di signori fio-
rentini de lucchesi et del signor Mio. d'gra causa Et li bani
diti di ciascuno di questi Tre Stati sano pocha paura de la
Ragione et securamente stano nel paese perche sano dapresso
qn sono cacciati da un lato dove possi ricoprar i unaltro et Jo
desiderando di provedē a questo nro scritto al sig.r mio. et
sua Ex.tia mi ha cōmesso chio ne scriua a Vra. Mag.tia
et al cap.o di pietra santa et a quello di barga pregandoli
Et siate contenti di operare cō la Ex.sa R.P. fiorentina
Et sia contenta Et si rinovi una cōuentione et patto Et
gia era questo duc.le Stato soluta esser et quello de li prefati
sig.ri. cioe Et medesimo il qual per alcuno enorme delitto come
rebellione assassinamento et homicidio volontario fusse ban-
dito dal stato de sig.ri fiorentini possesse esser sicuro i questa
duc.le quintia. et cecomesso Jo adimq. per exequir tal cōmissi-
one et altra tanto Et la Justicia sanesse meglio suo loco
pregho V.M. Et faccia ogni opera possibile Et sia questa
unione acciochi delinquenti nō habbiano tanta licē
tia. offerendome Jo a V.M. perpetua obligatione alla
qual sup.a mi offero. et raccomando. Cashm. 16. oct.is 1552

Di V.M.

Lud.co Ariosto Duc.le Comiss.o

Mag.co mihi Sn.mo Dño Nicolao Gu-
dino Commissario fiorentino

6 St Jean's Street.

My dear Sir

Will you have the goodness to write me
a prescription for some laxative pills

yours truly

T. Campbell.

1

In Night's Abyss Creation lay,
Void, without form & force;
The' Almighty call'd it into Day,
and ~~Rejoicing~~
Rejoicing on it's Course.

2

Man, in his Maker's Image rose,
Immortal, blest and free;
But man the Path of Evil chose,
and wilsomid Misery.

3

"Earth back to Earth," the' Almighty cried —
~~But~~ But still the Soul must heir:
Yet Man his Maker had defied,
What Ransom could he give?

4

Almighty Mercy pitied banish'd Man,
a heavenly Ransom's giv'n;
Man's frame returns to Earth again,
His Soul ascends to Heaven!

Hamburg d 30 Dec. 1828.

Lieber Bunsen! Ich habe mir heute Abend das
Vergnügen Ihres, Ihrer, einige meiner Lieder zu
Gehör gebracht habe. Sonst hätte mir diese Com-
position Langeweile gemacht; da sie aber Ihnen
so vielen Gefallen scheinen hat mir
unendlich Spaß Abend 3/4 Stund lang zugehört
Ihr einzig richtiger meiner Lieder zu beurtheilen
Sie wissen, lieber Freund, wenn ich die Lieder wählig
habe so schreibe ich schon. Sie aber bittest mich
nachdem das ich die Freiheit mich schreiben sollte,
das ist das, nur gerechnet Zeit, den Wunsch Ihr
mancherlei macht zu Gefallen bekommen, und so einige
Noten abgelesen. Sagt du, dem ich gleich als den Ihr
verbunden. Sie noch mit Freundlichkeit an mich denken
an mich; der ich der mich Ihnen lieben Brief
vorzeigen. Hinten nicht beantwortet habe. Lebhaft
Sie ich gesinnt — Dankbarkeit, Hochachtung und Freudigkeit
Lieben Sohn mich sehr unterdrückt, das Leben mich
so bösen Zeit drückt das ich Göttingen abreisen
mache nach der Insel Norderney wo ich mich Ihnen
das Baden gebrauchen, und sehr wohl ich hier
übernachten und mich dem ruhigen Beschäftigen und
Berlin zu widmen. Bald hoffe ich Sie zu sehen
mit Ihrer ruhigen Blicken und Konversation zu laben
Warten bei ich der sehr mich Ihrer Freundschaft Ihnen
Sie Ihnen Ihrer Frau Gemahlin
Ihr gütig Andenken meinen unten Choralgesang
Sie mich nicht, wie es Ihnen zu Gehör gebracht,
den guten Gedanken sie ausgesinnt ich gar sehr an
sie ich noch von Ihnen, das mich zu Ihnen bringt
als den Ihnen Klavier Ihrer zu sehr Ihnen
Ihnen und von Ihnen Ihrer Ihnen Ihnen.
Ihnen Ihnen mich als ich wir mich Ihnen es ist Ihnen
Ihnen zu gehen Ihnen mich nicht Ihnen wir, und
ich Ihnen Ihnen es gehen Ihnen Ihnen Ihnen mich
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen
Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen Ihnen

Landschaft ist es gut wie sonst nur einem selten
Talent gelingt die Innerlichkeit aufzufassen
und ich kann mich darüber freuen über die Festigkeit und
Sicherheit deiner Gesichtsentwicklung gegen ihn zu
kommt du mußt sagen was du willst er hat wirk-
lichen echten Talent und darfst, schon seines
Vaters wegen, ein besseres Schicksal in der Literatur
Aber der Teufel hole diese gewerbliche Treiben
Mich wenigstens will es bedünken als ob es einem
künftigen Dichter unerquicklich wäre etwas
Bestimmtes zu sein als etwas künftiges

Lasse mich, lieber Bernard, über den männlichen Ernst
der mich anwandelt; auch dich wird er nicht erschrecken
wenn du manches dinges überdrüssig bist, die dich mal
lange Zeit mit anmuthen. Ich darf glauben
daß wir manche Ansichtsweise mit einander gemein
haben, und diese erklärt sich mir dann warum dir
Bernard, mancher Gedicht von mir gefallen kann, und
warum mich sie in manchen Gedichten von dir, das mir
gefallen, dann den Gesellschafter und durch dein M. Allmann
zu Gesicht gekommen, eine geistige Blutsverwandtschaft
gemischt habe Aber die ersten Forderungen der Kunst
Klangschönheit und der Flugbeschreibung sind mir beide
schon heiliges, und wenn wir manchmal manchmal
den Geschicht hervorbringen können, so ist es doch ganz
und gar durchdrungen und einem geistigen Element
von dem Inneren die dann mich göttlich freundlich
gehalten, dann Wirklichkeiten schon und Dichterbilder
überflügelt — Ich wünsche sehr daß deine Novelle
gerne guten Erfolg erhalte, aber ich glaube es nicht
und ich fürchte nicht, wir Männer Gedichten und dein
wir nicht manchmal Worten und nicht Talle dem abhelfen
entgegen dürfen. — Sag, ich werde ja bald wegen
der Weihnachtsangelegenheiten schreiben. Gar sehr
Lasten in Falle sie gedruckt sind, oder was eines
Abschreibens bedürfen mag, im Falle sie noch nicht
sind, will ich gern besorgen. Schick mir die Lasten
am recht bald per fahrender Post Lieber Adresse
an den Dr. Jur. H. Hamm bei Moritz von Embden, Neuerwall
№ 167 in Hamburg — Und nun Lebe wohl und
bleib freundschaftlich gesonnen

Deinem Freund & Landsmann

H. Hamm.

Devonshire Lodge
New Finchley Road
St. John's Wood
1845

Saturday.
in bed.

My dear Sir I ought to have sooner acknowledged the receipt of your note with an explanation of the cause of the error you alluded to. The truth is, that it may seem very inconsistent with my doings in the Magazine for the last 2 months / ever from the 15 June / I have been confined to my bed — & obliged to trust more than usual to the printers. You will easily however understand that with a young periodical & the inherent of another Proprietor at stake, there are efforts that I must make — even tho' bed-ridden — & alas! that too many things must go undone.

I shall still hope some day to have the pleasure of making your personal acquaintance if I get taken up before you on purpose & am ever dear Sir Yours very truly & Brotherly Love

Thos Hood

"A long feather of a green parrot
an orange feather — any very
splendid-coloured feather"

Such is the petition of a fair lady who has taken to bestriding flies for her angle on the Tweed.

O Orthitho-gyneal Angler or Angling amateur — can you give me any help? Cupid no longer allows me to pluck any thing from his wing & as you only O Justice B. does my hope rest?

Thos Hood D.C.L.

Aug 25. 1840 Sup. Place

Highgate, Jan: 4: 62.

My Dear Mr Hood,

We shall be glad to see you any evening that is convenient to you, & on Sunday afternoon if more agreeable: and the addition of Mrs Hood would increase the pleasure.

Yours faithfully
William Howitt

The Rev. J. G. Hood.

20, Cavendish Road
St John's Wood
Jan 2

My dear Sir

I in my very great regret your favor for Exeter Hall on Monday did not reach me in time: they were placed in the office letter-box late, and that unfortunately were not in those holyday times — referred to sufficiently early.

Will you, in future, be good enough to give directions to address as above? I and your Mrs Phillips were in town, but I am sorry to say, in no manner restored.

Truly yours
Charles Dickens

Joseph Garibaldi

Sur de Garibaldi n'est pas plus une biographie
traditionnelle avec dates et légendes : Garibaldi est non
seulement l'homme des nationalités le Soldat de
l'indépendance, le Combattant de la liberté, Garibaldi
est un Poète. Et cette immense Poésie qui contient son
Coeur depuis vingt Chapitres dans Pampas Sauvages
Colons et Bandits Images — vingt chapitres dans la barbarie
actuelle — Et donne à toute Sa Action, cette teinte de Rêverie que
dans chacun de ses Combats
Par malheur l'espace nous manque pour développer
le Côté Pittoresque et Légendaire de cette vie prédestinée
tantôt au poème Epique — L'existence de Garibaldi est
une Iliade — et il faudrait les douze Chants du poème
d'Homère pour raconter, les exploits de Ces autres Ajax
Telamon

nous n'avons que quelques pages — hâtons nous

Joseph Naquit à Nice Français depuis 1814 dans le
22 Juillet 1807 — non seulement dans la même Maison
mais dans la même Chambre où j'étais né Murena

Invité de nous associer aux Détails de la Dernière Campagne de Garibaldi qui se termina
d'une façon si Douloureuse à Aspromonte. J'eus à cette occasion, le malheur d'être d'un
autre avis que mon illustre ami, ce qui ne m'empêcha point de prendre la part la plus
profonde au malheur qui lui était arrivé; une de mes filles dans cette circonstance,
fut que la jambe lui a été coupée par les soins d'un médecin français

Aujourd'hui, qu'il va faire un voyage pacifique en Angleterre, je me fais le Héraut
de son triomphe, et n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir mêler, mes rivaux et mes
applaudissements à ceux de ce brave peuple Anglais, qui sait si bien faire aux Hommes
de cœur, Garibaldi, la place de honneur ou de gloire qui leur revient

Alex. Dumas

14, Buckingham St
Strand Saturday

My Dear Mr Burton

I received your note, am glad you are going to York, give my Love to Mr Nicholson, and thank him for all kindnesses, tell him we are mending and have got to Painting again I have sent the Pound which you may leave at the George till called for, unless you can find any body at my house — My God bless you and take better care of yourself than you generally take care of yourself yrs truly

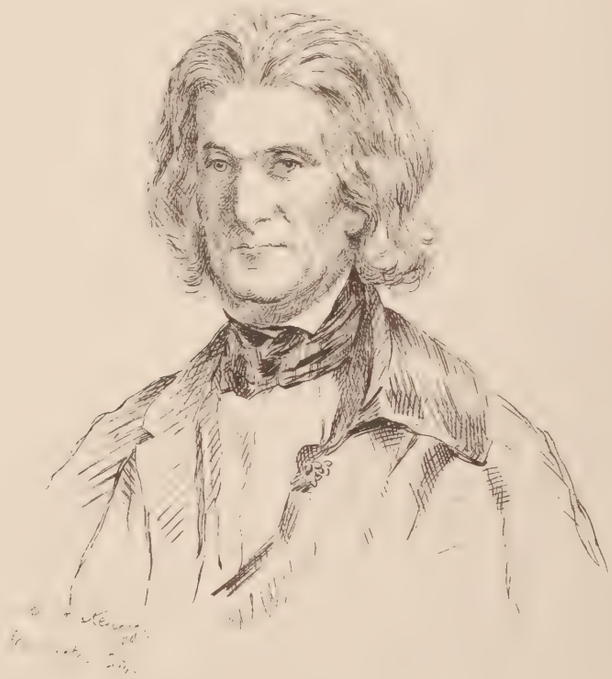
Wm Etty

A thousand thanks my dear Sir for the most beautiful roses that ever were seen

Yours truly obliged

Fanny Kemble

5 Park Place
St James
Monday 22d



J. C. Brown

1st March 1848

Mr marryon ce mot nest que pour vous remantevoyr
la promesse ie vous donya dermyerement pour
le restablissement des dogmes que fayt
et soutiens tousiours plus grand y ica de lhõneur
et gloyre de dieu augmantevyon de nre
eglyse et de la memoyre de mon nom a la
posterytè cõme fay cõmande a la reyne
que ie mamoye a vres de vous dyre de
ma part et que vous ne me mantevyes tem
pyner la faczon que nous avez amoyé
rematre en mõpleine mayson voyes donc
ce quil vous plera sur ce de ma part et
je proye dieu vous tenyr en sa
sancte garde ce Xme mars a lomure angoulesme

quarante huyt

Majestè vra tres humble et tres obeyssant
serviteur de ce qui vous a plu de mettre
et me faire dire et escrire vre treschrestien
et treshonnore Edict touchant vostre saincte
et vraye religion. Je laisse aux ministres
ensuite a faire leurs plaintes plus pourveuz
dement de mauvais subjects. Je loue mes seigneurs
les princes de leur bon zele et affection
envers vre Majestè et leur repos public
et ne doubte point que vre Majestè ne
les maintienne en leurs charges et dignitez
selon leurs merites et vre bon plaisir
Je supplie dieu donner a vre Majestè
parfaicte prosperitè et tres heureux
accroissement de tous ses nobles desirs

Majestè treshumble tres obeyssant
et tres fidelle subject
et serviteur
de Bourbon

A Vernueil le 10e
de sept.bre 1562.

Confrere

Voules vous bien recevoir la meme excuse deux fois, et que je vous die encor que je vous aurois plustost fait response si j'avois pû me resoudre a me presenter devant vous les mains vuides? Si vous faites quitte de mes importunités a trop bon marché si je ne vous persecutois que par les caracteres d'une lettre et par les remercimens de la grace que vous me donnés en vostre epitre et en vostre bienveillance que vous avés de la grace que vous me donnés en vostre epitre et en vostre bienveillance de sorte que vous nos moments soient precieux, permettés que je vous entretienne de vos grands emplois pour vous delasser en la lecture d'une Comedie que je vous envoye. C'est une nouveauté qui pourra sembler monstrueuse et donnera lieu de soupçonner que je veux une Comedie entre des personnes illustres rien autre chose que

Humano capiti cervicem jungere equinam

Je suis pourtant assés hardy pour la vouloir enrichir encore de vers ou du moins pour en faire les mines. Car, a parler en dogmatiste, je sçay bien que ce grand Le Langage d'Horace dans le manuel dit nous que je vous en fais, mais je ne sçay pas si je l'entens bien ny si les consequences que j'en tire sont justes Pour cette dispense Je veux seulement esbloüir les peuples par l'allegorie de vostre nom et comme ils seavent gabon ne vous peut surprendre, je vous crois si prevenu que toutes mes raisons sont de mise quand elles ne seroient que celle ny en faire le juge. Vous m'apprendrés quand il vous plaira si j'ay bien remonté et je seray apres a executer ce que vous en ordonnerés et que vous me tiendrés l'estat suivant les Arguments que vous demandés a nos Poëmes Nous nous en sommes dispensés depuis quelque temps et avons veu que nous ne devions rien davantage aux Lecteurs, qu'aux Spectateurs qui nous entendent la lecture n'est point une recitation Ce n'est pas qu'il n'y ait des lieux dans une grande piece ou il est besoin de secours a la memoire et que je ne sçache quelque Poëte qui ait fait un bel Poëme mais nous avons crû a la vantagieux pour ceux qui les auront et pour ceux qui les [illegible] qu'il y eut toujours quelque chose pour chacun a quoy [illegible] Car ce sont a la premiere lecture des choses que l'on [illegible] et les evenemens et le regard pour l'autre [illegible] de ce qui nous a [illegible] Vous me direz qu'il ne les faudra donc voir qu'une fois et qu'ils ne vous dureront que deux jours et non pas davantage mais pour ceux qui [illegible] et [illegible] mais pour ceux qui [illegible] il est [illegible] qu'ils auront [illegible] a toutes les [illegible] qu'on en voudra faire, qu'ils auront [illegible] a la premiere ou l'on aura [illegible] par un Argument. J'advoue que nous en voyons peu de devant de tous ceux que nous ont laissé nos Ancêtres, mais je m'imagine que nous en avons l'obligation a leurs Interpretes ou a leurs Scholiastes plustost qu'a eux memes Parmy les Grecs il y en a quelques uns dont Aristophane le Grammairien est nommé l'Autheur, quelques uns dans la Bibliotheque d'Apollodorus, Le plus grand nombre des Comedies d'Aristophane

nén ont que de Lahus. Ceux de Plaute paroissent estre de son stile, mais
aussi toutefois bien de la peine a croire quils soient de lui, et ses Prologues
semblent m'autoriser a ce doute, dautant quils introduisent que pour contenter ceux qui
de sa Comedie en le leur faict trouver en homme
Une Argumentum et Epilogue aux huict Comedia
Pourquoy donc aussi il en a faict. Argumentum dont il n'avoit pas besoin
et qui pareillement sont si obscures que de grands maistres en ont besoin de leur
traicter la Comedie pour les entendre au lieu quilz debvroient faire entendre
la Comedie. Au regard de Terence ie veidz bien que dans les Commentaires
ou le nom de huict Argumentz ne se trouve point, dans les manuscripts
de Plaute ie ne en trouve aucun. De Tragedies de Terence n'en
Con en trouve pas davantage, ny en ont jamais autant de diverses
Argumentz que de differentes editions, et il y en a quelques uns de la
dans une edition si ignorante et si vieux quelle debvroit
Jusques nous nous estions retirez a ces raisons generalles a quelques
Maxime, qui dit Perse de Tyrol et fort mal faicte quand elle ne peut
point estre, les Chrestiens et Payens en quelque besoing disent tous comme qui
une une Bible. Depuis quelque temps ie visite au devant des meilleures le
texte des Autheurs dont ien ay veu, mais ce nest que pour
faire demeurer l'Epistre dedicatoire de la Bible, et y adiouster quelque un de
quelques circonstance de mon invention, ce que jay voulu mes
Lecteurs cy apres au premier veux bien leur donner [illegible] des Epistres.
Ces vingt que dordinaire en Epistre Haute et [illegible] et quelquefois
Lenchantement pour en satisfaire se trouvent [illegible] de negotier cette
Comedie. Nous nous sommes davantage [illegible] le mon thonnent
que nous debvons bander si nay pas [illegible] mon [illegible] et si nous me pouvez
[illegible] de vers, ie vous dirai [illegible] nous [illegible] mel mesmes
Espagnol que pendant [illegible] [illegible] comme tesmoins [illegible]
Mr. Dieu de la Poyse [illegible] Mais [illegible] blesmoient en
nous rendant conte de nostre [illegible] les Argumentz [illegible]
[illegible] a nous demander [illegible] de Terence de mettre
dont ie fait mauvais [illegible] Seulement de mettre que nous
trouvons [illegible] que nous [illegible] que ie ne propose [illegible]
sans me perdre de plus grand [illegible] que les Mots [illegible]
veidz de plus en plus [illegible] de plus [illegible]
me promets [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Rousseau Juge de Jean Jaques.

Dialogue.

R. Ouvrez vous enfin, quelles nouvelles choses je vous dirai — Vous qui avez lu, je crois, tout ce qui a été écrit sur mon compte, vous ne savez rien encore de ce qu'il importe le plus de savoir. Ecoutez donc, et je vais vous apprendre une chose bien singulière, mais dont je vous donne ma parole d'honneur.

Un François. Je m'en doute bien, quand elle sortira de votre bouche. Avec le plus grand prétentions vous avez le charme, je ne sais quoi de naïf dans votre air qui fait croire que tout ce que vous dites est vrai.

R. Il est de fait que je suis mieux avec les méchants qu'avec les bons, parce que ceux-ci ne pensent pas mon compte, et que les autres pensent comme moi. Des bons qui pensent mal sur mon compte, il n'en est pas un qui ne le dise, et qui ne le dise avec aigreur. Des méchants qui pensent mal sur mon compte, il n'en est pas un qui ne le dise avec douceur.

Un F. Je vois ce que vous voulez dire. Vous voulez parler de ces hommes qui, sans avoir pour vous de l'amitié, ne laissent pas de vous rendre justice, et qui, sans vous aimer, ne laissent pas de vous estimer.

R. Point du tout. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer.

Un F. Je vois ce que vous voulez dire. Vous voulez parler de ces hommes qui, sans avoir pour vous de l'amitié, ne laissent pas de vous rendre justice, et qui, sans vous aimer, ne laissent pas de vous estimer.

R. Point du tout. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer. Je veux parler de ceux qui, sans avoir pour moi de l'amitié, ne laissent pas de me rendre justice, et qui, sans m'estimer, ne laissent pas de m'aimer.

Cotte Certificat

Du xxi Janvier 1664

Furent présents Jean Baptiste Molière et Jacques Marchis Bourgeois de Paris demeurant rue St Honoré paroisse St Thomas du Louvre lesquels ont declaré et certifié pour verité pour servir et valoir ce que de raison appartiendra que Defunte Françoise Boudran fille mineure usante et jouissante de ses droits et declarée Majeure pour les Criées par les quatre coins des Rues publiques de Paris, dame Magdelaine Herve veuve de feu Mre Jean Etienne et Jeanne Herve femme de Guillaume Benoist marchand tapissier laquelle Françoise Boudran estoit heritiere de Defunte Etiennette Boudran en son vivant et quelle cette qualité Les quatre coins des Rues publiques de Paris ayant tous mesmes appartenances aud. Mre Jean François Loiseau et dame Magdelaine Jeanne Herve sa femme ledit Molière et Marchis ont requis acte aux noms susdits qui leur a octroyé Les pnts pour servir et valoir ce que de droit fait et passé en l'estude des notaires Le Vingt et unieme Janvier avant midy l'an mil six cent soixante quatre et ont signé

J. B. P. Molière f. Jacques Marchis

Grigault

Bazeaucourt

Monseigneur

Je vous rends grâce à vos bons offices que je suis redevable du Privilege que Sa Majesté veut bien avoir la bonté de m'accorder pour mes livres tant remede du refus qu'on en avoit fait à mon libraire, car celui-là seul qui l'avoit sollicité estant très éveillé pour ses interests et sçachant fort bien que je n'étois point d'homme à tirer party de mes Ouvrages s'étoit fort mis en peine de s'affliger d'estre de la sorte d'une petite esperance de gain quoique assez incertaine à mon avis dès qu'il la fondoit sur le grand debit d'ouvrages tels que les miens. Pour moi je me trouvois fort content qu'on m'eut soulagé du fardeau de l'impression et de l'incertitude des jugemens du public, n'ayant garde de murmurer du refus d'un Privilege qui me laissoit celui de jouïr paisiblement de toute ma paresse. Cependant, Monseigneur puisque vous daignez vous interesser si obligeamment pour moy j'auray l'honneur de vous porter mon Art poetique aussitost qu'il sera achevé non point pour obtenir un privilege dont je ne me soucie point, mais pour soumettre mon Ouvrage aux lumieres d'un aussi grand personnage que vous estes.

Je suis avec respect

Monseigneur

vostre très humble et très obeissant serviteur

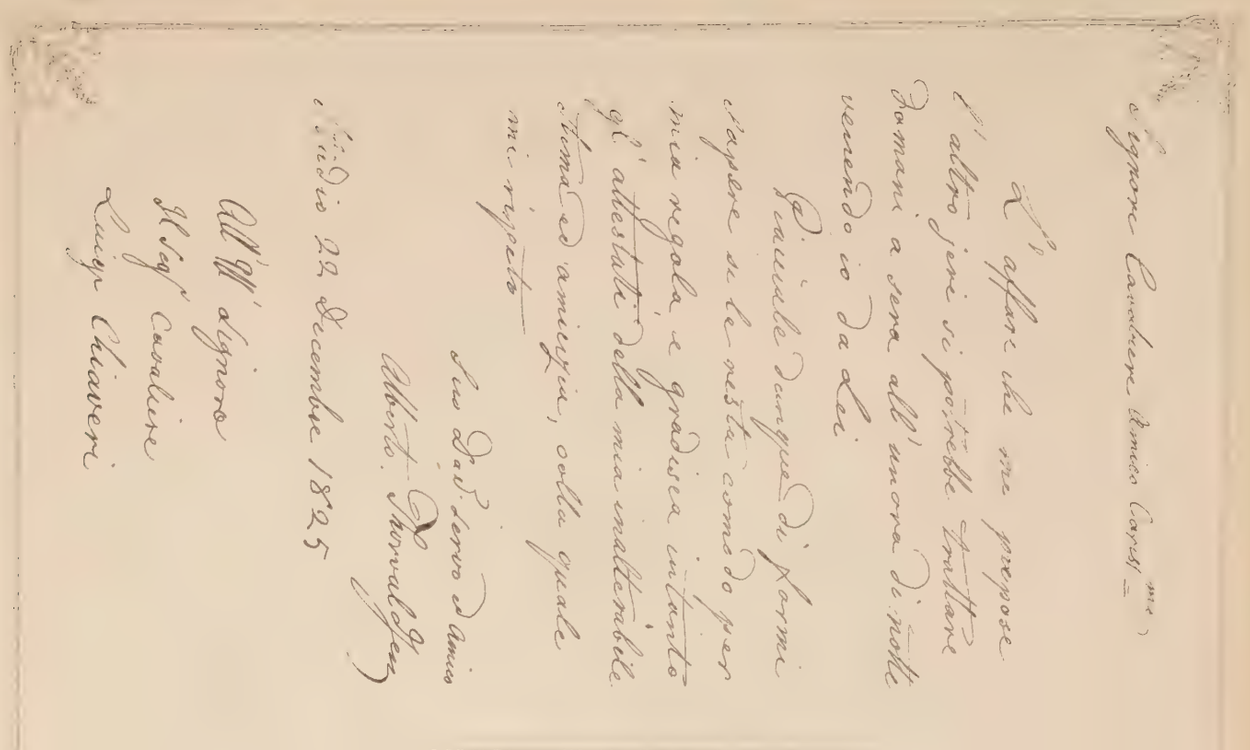
Despreaux

A Paris le 6e Juillet 1674

Molto Illre Sr mio Oss.mo

Il nostro Don Fadrique de Toledo è
giunto heri mattina Tanquam post bellum Auxilium
et à giunto solo per tornarsene non stimando ver.
simile che gli voglia succedere à Mardyck
Delle nostre navi de Duynekerq si augurá
male, no comparendo sin adesso la maggior parte
et di quelle che sono tornate ivi sono stroppiate
a fatica di venir nel stesso porto di Calez
che rende infame con gran naufragi. Il
Baron de Wacken Luogotenente generale fran
cese hauendo armato cinque navi a sue spese
è venuto alle mani con Olandesi che hanno
preso due navi e tutte due buttate a fondo, di
maniera che gli resta se non una sola. Il nostro Marchese Spinola si mette all'ordine
e fra poche giorni partirà tutto el suo bagag-
gio et si crede che la partita subito doppo
le feste di Natale. Hò visto lettere d'In-
ghilterra che dicono quel Re et Duca di
Bouquingam esser piccatissimi contra gli Fran
cesi Cominciando hormai a mettere in ordine
una nova Armata, datta la colpa del mal
successo all'attributo al soccorso ritenuto in
Inghilterra per venti contrarij non lasciando il
Duca più di tre mila fanti di resto et
Cinquanta Cavalli quando fu sforzato a ritirarsi
dall'Isola di Re. In tanto si vedrà che effetto
farà il Re di Francia sin hora non si
Rochella et si vedrà di queste minaccie
Dio ne faccia poche facende se a Fran
altri hanno fatto maggior guerra y danno
gli venti, ad ambedue le parti che l'arma
Et non auendo altro buono a V.S. Ill.
Gli suo fratello di Venetia come la mano
si raccomanda alla Sua buona grazia
D'Anuersa il 16 di Decembre 1622

Di V.S. Ill.ma Molto Illre
Seruitor affettuoso
Pietro Paulo Rubens



A Signore Cavaliere Romeo Cavalli

L'affare che me proponete
d'altro fare mi potrebbe tentare
Romani a sera all'una di notte
verrendo io da lei

Peccato d'inverno di farmi
scapolare in letto comodo per
mia regola e grazia intanto
gli attestati della mia malleabile
stima ed amicizia, colla quale
mi ripeto

Suo Dev.mo Servo e Amico
Alberto Thackeray

Parigi 29 Dicembre 1825

All'Illustre Signore
Il Sig.r Cavaliere
Luigi Chiaveri

The Three Sailors.

There were three sailors in Bristol City
Who took a boat and went to sea.

But first with beef and Captains biscuit
And pickled pork they loaded she.

There was guzzling Jack & gorging Jimmy
And the youngest he was little Billy.

Now very soon they were so greedy
They didn't leave not one split pea.

Says Guzzling Jack to gorging Jimmy
I am confounded hung-ery.

Says Gorging Jim to guzzling Jacky
We have no victles so we must eat we.

Says Guzzling Jack to gorging Jimmy
O gorging Jim what a fool you be.

There's little Bill as is young & tender
We're old & tough so let's eat he.

O Bill we're going to kill and eat you
So undo the collar of your chemee.

When Bill he heard this information
He used his pocket handkerchee

O let me say my Catechism
As my poor Mammy taught to me.

Make haste make haste says guzzling Jacky
Whilst Jim pulled out his sticker knee.

So Bill went up the main-top-gallant mast
When down he fell on his bended knee.

He scarce had said his Catechism
When up he jumps there's land I see

There's Jerusalem & Madagascar
And North & South Amerikey

There's the British fleet a riding at Anchor
With Admiral Napier K.C.B

So when they came to the Admirals vessel
He hanged fat Jack and flogged Jimmy

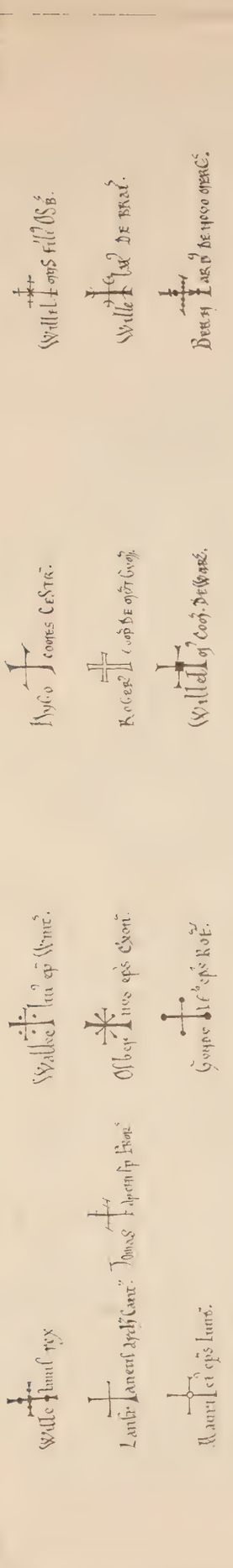
But as for little Bill he made him
The Captain of a Seventy three.

Dear Bevan

I dont like the looks of the ballad at all in print but if you please prefer to have it in this way exactly. 'Be blowed' it would never do in a printed ballad of

Yours very truly

W.M. Thackeray.



My kind dog, I have receaued
your letter which is verie well=
com to me yow doe verie well in
lugging the sowes eare, and I
thank yow for it, and would
have yow doe so still upon con=
dition that yow Continue a
watchfull dog to him and be
alwaies true to him, So wishing
you all happines

Anna R.

To the vicount
villers
&c

Oct. 23. 1690.

I thank you for your kind Letter, Dear Lady Jane, I doubt trouble you with any account of my Health, because it can never be better: and one must submit with Patience to what there is no Remedy for. I am glad you are so well as to be able to write, & that you are so kind as to think of me sometimes. I wish I could be able to find you an account you would like of the Disputes, but I cannot see any thing but Misery that must happen a little sooner or later to this Country. Nor I believe can any body say whether it will be better or worse for us, the Death of the Emperour. Whatever should happen from it to encrease the Power of France must certainly hasten our Ruin. But I am not wise enough to judge what is most likely, nor of forrign affairs. I can only say what I see plain of our own Condition at home, that notwithstanding the horrible things which have been acted for so many years to the Prejudice of the Laws & our Constitution, I believe if those men that have yet great Estates would act right to preserve them, which is their true Interest, we might yet by slow degrees recover, & escape the threatening Dangers. But few that I know have that way of thinking. and rather than venture the loseing half a years Salary of a Pension or Place, they will lose what they have left, & give up the Laws of England. and I believe S^r Robert says, like Catiline The Ills we have done must be supported by doing greater. And I doubt much wonder at him, who never has shewn any Concern for the Publick Good that he should attempt every thing that can preserve his own Power. But 'tis certain it must end in Confusion at last. & Misery. But I think I cannot live to see the worst that will happen. and for the Generality of the world I think it is no great matter what becomes of them, especially that Part who have contributed so much towards bringing about slavery & all that is wrong for Money that they did not want. The Fleet, they say, is sailed at last, but by the unconscionable Delays I suppose it is not gone till we know now it will come too late. For nothing is so plain as that we have been a long time governed as France thought it fit for their advantage. I am ever yours, dear Lady Jane.

J: marlborough

woburne abby apr 30 84

sir

yrs of ye 27 of apr I have recd. yr prayers and wishes are kindly accepted by yt affected servant but have no other glasse of content, but to find my self at ye esteemed by worthy persons, and those had yre sir, that I could wish my best indys to meet a grace when I sd any time you alone me ye like favour and I am not in London as yet it not yet if you therefore be left at yt my servants I ye wch things yrs to yt servant they will be carefully and safely forwarded me I have apprinted him at his coming yt to yt servant to direct him where he shal find him he name is Stevenson printer his shop in great Queen Street near mont ague house I shal be very punctual to your service sir I have a returne to this from you sir you shal receive no further trouble sir in yt mean time I rest

obliged servt Jonson

yt &c

Dobree-Abbey.
May 19th

Dear Lady Elizabeth

I obey your commands, & shall be happy on all other occasions to do so, whenever it is in my power.

Ever Yours most truly
Saml Rogers.

On the Lady but once seen –

'Twas but for a moment – and yet in that time
She crowded th'emotions of many an hour;
Her eye had a glow, like the Sun of her clime,
Which wak'd every feeling at once into flower.

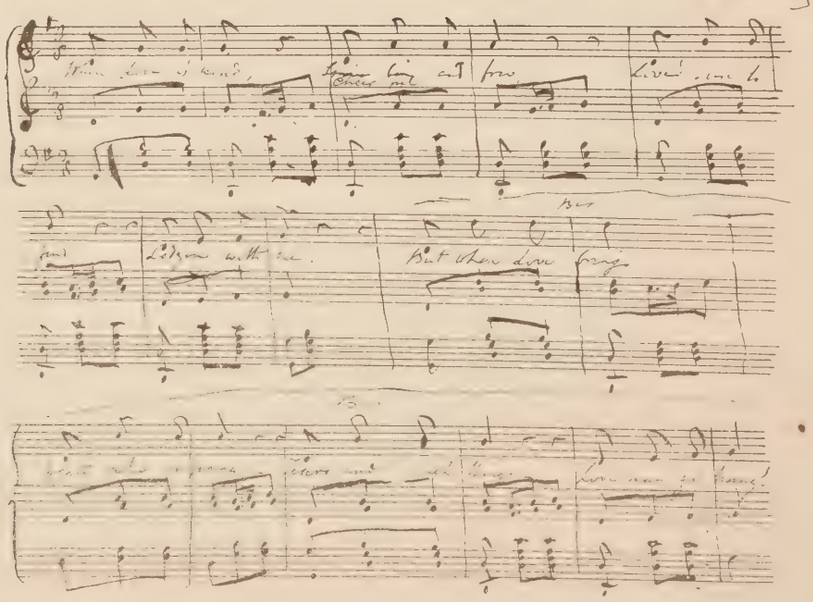
Oh! could I have stolen but one rapturous day,
To renew such impressions again & again,
The things we should look, and imagine and say
Would be worth all the life we had wasted till then –

What we had not the Language or leisure to speak,
We could find some more exquisite mode of revealing:
And, between us should feel just as much in a week,
As others would take a millennium in feeling.

Thomas Moore –

Arranged by J. W. Bulcher
Sept. 29. 1826

Rec'd Feb'y 1st 1826 J.P.



Keswick. 16 Dec 1814.

You will not I trust, Sir, think me obtrusive, if I return thanks to you as well as to Grosvenor, for the volume with which he has favoured me. I have read it with great interest, & great admiration, & could the cause of its publication have been forgotten I might have added with unmingled pleasure. We know too many instances of promising talents cut off in the bud, but I remember no instance in any way resembling this. The good sense, the careful research, the playful temper, which the Letters display, are truly delightful; - & the picture of filial & fatherly affection might be held up as the ideal of all that can be desired between parent & child. Books are more durable than marble. & while this volume exists Barrow will be known, & admired. That he would have attained & distinguished reputation if an longer life had been granted him, I cannot doubt; - perhaps under any other circumstances he would not have been so entirely laid open to the world, & if he had not been made known so well, however distinguished his attainments, he could never have been admired or lamented so much.

You Sir, have the consolation of reflecting that every thing which the truest & fondest parent could do for the welfare & happiness of his child, was done, - & of knowing that what Death has taken away Death will restore. One who has felt this latter consolation may be allowed to touch upon it

Believe me Sir
with the most sincere respect
your obliged humble servant
Robert Southey.

Dimidet the Letter
7
Shortened the Letters to Barrow at last,
Sir, Because they have just
Gone to Press, and must Leave Room for the
Final Letter of a Copy where Death he knows,
For the Preface was much Hasty as the

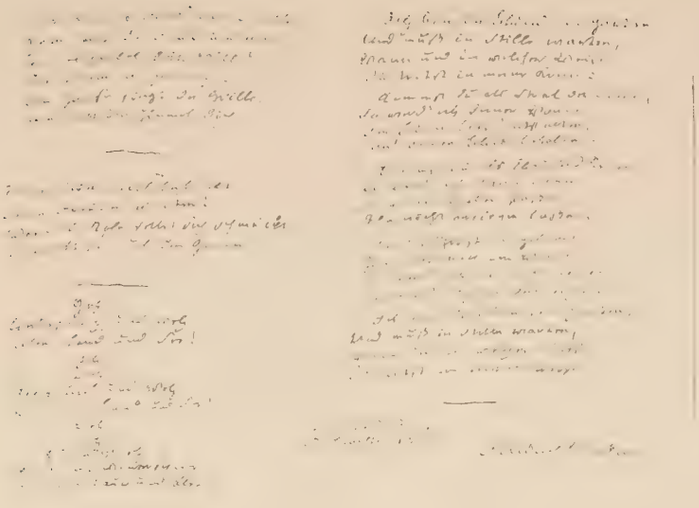
"Simon Brodie had a cow;
He lost his cow, and he could na find her:
When he had done what man could do,
The cow came hame and her tail behind her."

T. Carlyle

Chelsea, 23 juin 1849.

C'est un cruel sophisme que celui-ci : "le salut du peuple est la suprême loi." Car si, sous prétexte de salut public, vous frapper d'ostracisme Thémistocle ; si vous proscriver à perpétuité la famille d'un mauvais prince ; si vous porter la main sur un innocent parce qu'il vous paraît dangereux, où sera la boussole de l'univers moral ? Où sera le refuge contre l'iniquité, subitement devenue justice, en vertu du salut du peuple, qui aura été compris de telle ou telle manière et arbitrairement défini par des gouvernements de passage infaillibles tant qu'ils sont debout et accusés d'imposture dès qu'ils sont par terre ? Ciel ! que de tombeaux s'ouvrent ! que de spectres se dressent le long de l'histoire ensanglantée, et que de voix, sorties des profondeurs du temps, se mettent à crier en chœur aux logiciens de la raison d'État : assassins ! assassins ! Non, le salut du peuple, ce qui veut toujours dire le salut de tel ou tel peuple, n'est pas la suprême loi. La suprême loi, c'est le salut de l'humanité. L'humanité, tout individu qui souffre d'un acte injuste, quelque petit et obscur qu'on le suppose, la représente, la personnifie, la porte vivante en lui. Tuer un innocent, c'est menacer l'innombrable foule de ses pareils sur toute la surface du globe, dans tous les siècles à venir ; et certes il n'est pas de peuple dont l'ambition et le salut vaille qu'on aux si prodigieux intérêts soit foulé aux pieds.

Louis Blanc.



Royal Dramatic College
Crystal Palace
July 20th 1861
Grand Fete & Fancy Fair
in aid of the Funds
of the Institution

Note this before
my notes, there's
not a note of
mine that's worth
the noting.
Shakespeare.
Fanny Sterling

Oct 11.
1864.

F. R.

Gleason -

Dr Compton -

Well! you have
battered me -! I'm the
worst hand in the world
at saying anything
'to order'. The mere suggestion
has frightened my
appetite away - &
dinner only just on the
Table. Im kind.
So you like "The Cedars" -?
Good - as we have so
many [illegible] each other
we can afford so a
week to forget &
cast ourselves into the
belief that we're two
uncommonly jolly
sociable fellows -
God bless you -
Ever Dr
C. R. Gothen.

~~32 Brunswick Square.~~
~~W.C.~~

6 The Terrace
Kensington
July 28 1863

Sir I have only just received your note, which was misdirected — Most of my drawings are made with a view to publication, and those I have by me are slight and I am not much disposed to part with them at present — Any thing quite original I should not like to undertake as I am so unsparingly occupied with a forthcoming second series of Oil Sketches, in addition to other matters —

I am Sir
Yours Truly
Alfred Concanen

Victoria R

Ever yours truly Albert.

The Lord Alexander St Jean

Russia House. Hammersmith. W. June.

Dear Sir,

This morning I have brought me your letter of yesterday and the extract of Dr. Barry's to you. I have and shall ever retain your relation and accept with much pleasure the Blue Cloth but I cannot to send and shall have it made into the Naval Uniform as being the first to an English farmer to imitate the example of the King of Great Britain who first introduced the Merino Sheep into his dominions and which your friendly relations Dr. Barry has so successfully and carefully followed. you will please return my best thanks to the Doctor.

I cannot however conclude without expressing how sensible I feel the kind-some manner in which you have replied to me the polite message of your friend and relation and trust you will ever believe me,

Dear Sir. Yours sincerely

Schwanenburg Aug. 25th 1840

Dear Brodnax

Yesterday through Brodnax as Schuck
many thanks, but as this expense
for stamps was worth little, I
could scarcely or at present to run that
expense of another letter on that
subject, and from your Excellency
that unfortunate Schuck should
him down from Stockport smuggling
over to the [illegible] to Young Hall
a passport to [illegible]
[illegible] Schuck
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Brodnax

Hannover. March 25th 1846

Dear Sir

I must trouble You with a few lines in favour of Mr. Moritz who addressed himself to me, having, as he pretends, still some Demands upon the English Commissariat. I should certainly have sent the Memorial to Mr. Bergfeldt to support the Memorial, to the Department at Hanover, but as he is gone to England, I did not know to whom to address it and therefore take the liberty of sending it to You. Now some of his Demands appear to me very singular but as he addressed himself to me, I could not help sending his Memorial to You as I can not decide upon the Matter.

I am very happy that this letter procures me only the fortunity of renewing to You, Sir, my Thanks for the Courtesy You showed me when I was at Helmenhorst and beg You to be assured that I am

Your Devoted Servt.

Adolphus Frederick.

Declining the billet at present I assure
you my esteem.

Alexander.

A Monsieur
Grey.

[illegible]

[illegible]

I regret to say that I cannot attend your Meeting. It is a real disappointment to me not to feel that I am bound to go to Birmingham as soon as I dare attend any public meeting. Hitherto I have been obliged to absent myself from any assembly of

I am really very sorry to be compelled to write an unfavorable reply to your request - but I cannot help it. Wishing you sincerely the utmost possible success,

I am respectfully Yours

John Bright

Edward C. Whitehurst Esq.
Parish Clerk
London

I am sure to keep [illegible]

[illegible] Guernsey [illegible]

[illegible] Channel Islands

[illegible] Cork, [illegible]

their Constituents.

I expect to be in Town on Monday or Tuesday - most probably on Monday next. I shall be glad to be permitted to sign the address to Mr Nicholson & if it be brought to me at the Reform Club, from two to three o'clock on Tuesday, I hope to be there to sign it.

---

103 Westbourne Terrace
31 May 1850

Dear Sir

I beg to thank you for your kind contribution of £5.5. to the Hungarian Refugees Fund, which I have received by the hand of our philanthropic friend Mrs Schwabe of Germain Street.

Faithfully Yours

Richard Cobden

Rom am 17 December 1813.

Hr. Reinhart schreibt mir in dem letzten Brief vom 14 Nov.: daß E. E., welchen er von der Zeit seiner Ankunft hier gearbeitet hätte, das noch bey weitem nicht alles wäre, was er für mich verfertigen sollte. Ich sage ihm darauf, daß ich heute bis gegen 5 Uhr Abends gearbeitet habe, so gut, daß ich wieder einige Hoffnung habe, mit der Zeit Mittelmäßiges zu leisten, wo nicht, daß ich das Möglichste thun werde, um mich der Zeit zu überheben. Das Portrait von Hr. Friedrich Rottenhoff in seinem Kleide soll bis auf den 15ten Januar fertig werden, und selbst weil sie es gewünscht haben bis dahin vorher abreisen, um Ihnen das Gemälde selbst überreichen zu können. Diesen Fleiß ich noch alles aufbiethen will zu thun, so muß ich doch Ihnen, auf mich in Briefen zu entschuldigen, abbrechen. Ich bin aber nimmer wieder in einer ruhigen Gemüthsstimmung, so sollte ich auch einen weit dickern Brief von mir haben. Gestern habe ich mir noch die Abschrift meines Briefs an den Herzog v. Devonsh. Durchlaucht wieder geben lassen, um sie noch einigen Freunden vorlesen, wenn ich mich einigen Stellen zu wenden wüßte.

Allein unsere innige Lust die geistreiche Unterredung, welche E. E. D. D. an vorigem Tage hatten, wiederum hören, schlug mich gestern den ganzen Tag darnieder, so daß ich meinen Brief nicht endigen konnte, und heute mich wegen allen meinen Briefen, schreiben, entschuldigen muß, so bestrebte ich mich wegen allen meinen Arbeiten, schreiben, noch einigen Nachmittag von der Anwendung meiner Zeit gehörig abhalten zu können. Fast ein jeder Augenblick, so ich mir sonst einige Ruhe im Gemälde, so in dem ich mich mit meinen E. E. D. D. und bayerischen Freunden schriftlich zu unterhalten, gewährt, will ich E. E. D. D. unterthänig, seinen Dank für meine Arbeit zu erkennen, schuldigst anzeigend immer sehr neue Lust mehrere Briefe an Ihnen Durchlaucht darzubringen. Jeder würde mich mit dem Gefühl aller meiner Wünsche glücklich machen, so mir meinen jungen Kunstlieben Freunden hier sein möglichst angenehm machen, so daß [illegible] in Rom zu verbringen, so wie zu verlängern, die Freude einmal glänzend allein fortsetzen zu können.

Wir sind nun über 8 Tage über die Erhaltung dieser Hilfe (die ich ein zu schwer wäre, wenn mich nicht [illegible] nimmer bey der 1ten Großherzogin Durchlaucht [illegible] Vorstellung meine unterthänigste Bitte [illegible] zu unterstützen) zu entscheiden [illegible] so würden wir den nächsten Tag in meinem Hause [illegible] allein die Fassfindungen der tiefsten d: ausserordentlichen Dankbarkeit, mit welcher ich verbleibe [illegible] u. s. w.

Ich habe noch einen andern Brief an Hr. v. Wiegmann geschrieben, sowie ich mich die Abschrift desselben [illegible] werde.

Die Anweisung auf die 600 fl. an Consul Heigelin [illegible] ausgestellt. Consul Heigelin hat mir indessen einen Wechsel [illegible] Piastren geschickt, den ich auch schon eingelöst haben. Übrigens bringe ich noch mit meinem alten Gold bis in die Mitte des Januars auch, so ist mir ordentliches Tagwerk. Hr. Gottskälk, Hr. Prof. Vanacker, u. Direct. Hetsch haben mich geschrieben, auf die Briefe an den Großherzog v. Weimar gerade sind vor 8 Tagen abgegangen. Diese Briefe sind so ziemlich mit einem Gemälde anbey. Die Postpreise mich [illegible] also acht 1000 rmk [illegible] werde nächstens vor den 5ten Januar nicht wieder schreiben; aber [illegible] so wird in der alten Ordnung sein.

Ihr Gottlieb.

Je n'ai point voulu
vous cacher, Mademoiselle
ce que j'ai cru devoir
dire à M. Morley, je
gardais jusqu'au dernier
moment l'espoir de
vous admirer dans la
soirée. Au lieu de vagner
dans les scènes tragiques, aussi
votre voix vibrante et si mélodieuse
il m'a fallu entendre tristement
mais sans vous admirer.
Veuillez vous en mon nom vous
exprimer mes regrets les
plus sincères ; et qu'il me
soit permis aussi de vous
renouveler l'assurance de
mon plus respectueux dévouement

J. Liszt

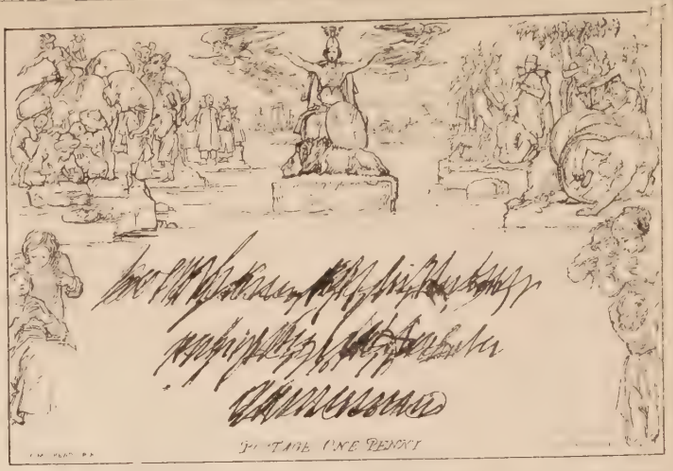
Mes amitiés

Je vous remets ci-joint la somme
de ma petite dette, celle-ci n'empê-
che pas que j'espère bientôt
avoir une dernière soirée avec
vous, et puis, si le temps ne permet
pas autre chose, je
serai bien content de vous
voir un instant chez moi
à Weimar, où je serai
jusqu'à dimanche. Ma femme
vous prie de lui rappeler
à votre bon souvenir.

Votre tout dévoué

F. Bellini

Vendredi matin



Fulham
Sunday

My dear B

A sect must be done by
you & me — Cater a letter — or
as there are traces. & as Stanfield
is so ridiculously rich he might bitter
say next Sunday — I have
shaken off all the cares — but
mum. & as I have nine
serious proportions to make &
for I sit both at the Athenaeum
at 4 or a better after dinner

that being the case. I subside
no more & go down now — &
you have a word for the "corner"
early. or anything else into
& I am your true —

Perhaps this?

I think I cannot better Conclude than with taking Notice that not one of the Company was unemployed For Mr. Thornhill made the Map, Mr. Hogarth & Mr. Scott the Drawings, Mr. Tothall was our Treasurer which tho' a place of the greatest Trust, he faithfully discharg'd

and the foregoing Memoirs was the Work of—— J. Forrest

The Veracity of this Manuscript
is attested by us

Wm. Hogarth
Sam[l] Scott
Wm. Tothall
Jn[o] Thornhill

W.H

The interlining is all of King Hen: the viijth hand

The Oath of the King Englond at every Coronation

This is the oath that the King shall swear at his coronacion that he shall kepe and maintene the lawful and the libertes of holy chyrche yeuen by the right noble Cristen Kinge of Englond to the holy church of Westminster and that he shall pcure to his power to his subgetts all rightwis lawes and custumes and that he shall kepe all the londs honours and dignites rightfull and of the coronne of Englond in all maner thinges to his power and that he shall accordyng to his cunnyng and power do equall and rightfull lawe and execucion in mercy and trouthe to all people and that he shall graunte to holde the lawes and custumes of the realme and to his power kepe them and affirme them where the folke and people have made and chosen evill lawes and custumes gelle to put out and shall make and shall pcure to the people of his realme kepe and cause to be kept to his power

the closing day off this our letters dye
the castell affore mynd vnto the Duke of Clarence
rent and nott lyke to be receyvyd in the feyre men
tayne as we trust nott withstanding Notwithstande
ing that the castell and towne shall sorter folow
the same trade for as this day which is the
xxvij day off September we begynne the feyre after
and have in myrth, game, & pastyme which
hath done his execution in stabing and tearing
off swan off the eyre of zeeta Chilwarkes / nomore
to you att this tyme fruethyst bothe for Castle off
tyme and ozett occupation off byynes sabynst
we pray you to sytt in our name our Lazte
Clesynge to all our chyldren and recommendith
vnto our cosyn marshall and the rest off the lade
and gentyll women and to our castell allso / wyth
in the hand off your lovyng housbande ///

[illegible]

monſeur le cardynal mon bō amy pour le
deſyr que iay de ſcauoyr de voz nouuelles
et auſſy pour vous dyre des myennes
et le jour que je partyray dyray le vous
pour voyre le ſyeur de vaulx lequel vous
croyrez de ce quyl vous dyra comme
moy meſmes prēant dyen monſeur
le cardynal mon bon amy qui vous
ayt en ſa ſaynte ~~garde~~ garde eſcripte
a paris le xxvi^e^ juyllet

Votre bien bon amy
François

a monſeur le car
dynal dyort mon
bon amy

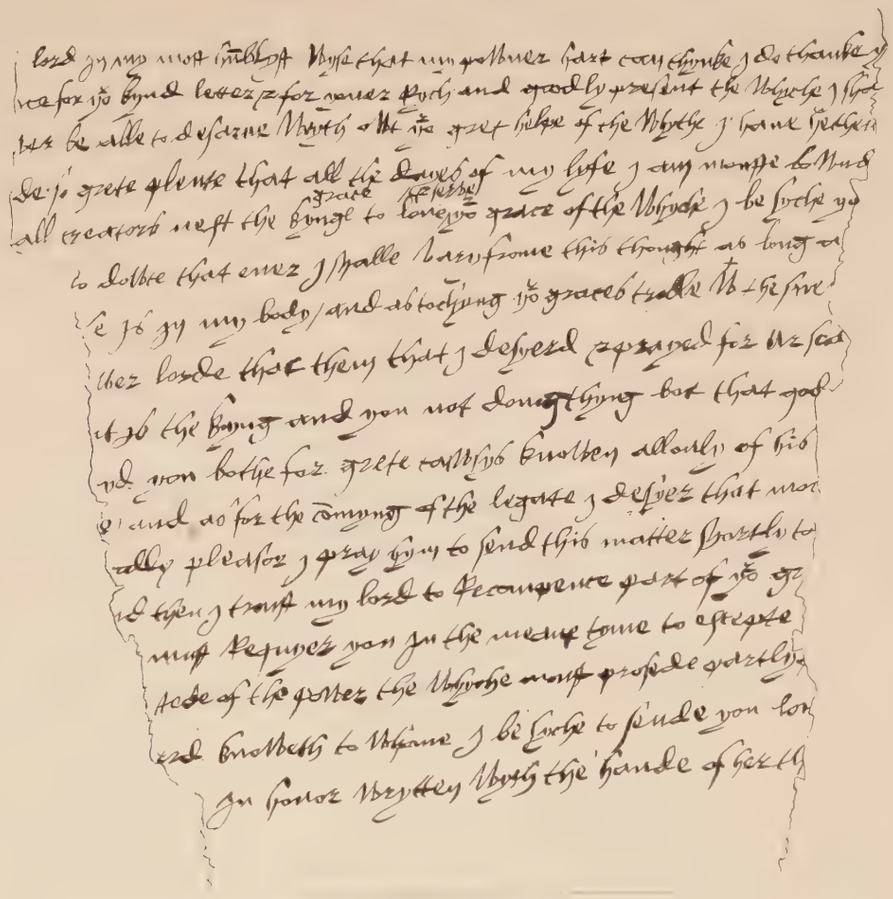
J'ai pris monsieur Monsieur toutte Detail de la Malheureuse
journée de Stanbul, cela justifie assez Les propositions
que je Vous ai faites a Constantz ; Les Anglais ne
Veullent soutenir ses Leurs affaires de mer ni la
Guerre de Terre ferme ; je me trouve Comme
Le Dernier Champions de Les Ligue prest a Combattre
Il le faleit meme par Les mesmes de Ma patrie ;
il vous faudera encore quelque peu de passiance pour Voir
le resultat de ce qui doit arriver, ce n'est pas moy entierement
qui arrete Les affaires, mais il y a des Difficultés a
traincer dont on ne peut Venir a bout qu'avec un peu
de passience, je suis dans Le Cas de Dire, la fortune est
pour ce esprit, mais Cattou fait pompée ; pour apuyer
il me faut la fortune de ce esprit, et Malgré cela tout les
obstacles ne seront-ils pas Levé encore. J'espere de Vous
ecrire dans peu en termes Moins Vagues, et des Nouvelles plus
positifs et plus decisives. je vous Souhaite en attendant
toutte Sorte de Contentement a Dresden. adieu

Fedric

Je propose en cas que l'expedition
d'Hollande ne puisse pas avoir lieu
d'employer mes troupes à la Defense
de la Grande Bretagne, ou pour faire
une expedition sur les coste de la
France entre Brest et Rochefort.

Paul

Paroles B
du 11 aout 1799.



Lord George Gordon presents his Compliments to Lord Rowe, and having observed his Lordships Name and Patronage added to the Resolutions of the Grand Jury of the County of Fermanagh, on the subject of the inflammatory readings of the Roman Catholics, uses the liberty to enclose a little Publication for his perusal, which he hopes will come safe to his hands, and not give any offence to his Lordship or his Protestant Friends in Fermanagh.

Newgate London
7th Sept. 1792.

Vincent Brooks, Lith Chandos St Charing Cross.

chère voisine

Jai eu occasion d'écrire hier au Mal. Je vous
ai annoncé pour Demain chez une société
et j'ai ajouté que d'après ce qu'il m'avoit
dit vous attendiez une invitation que je le
pressentois que pour quelle ny eut point d'accident
il falloit joindre votre inviolable à celles de
Mlles vos nièces

veuves donc Demain chez mon Ambassadeur
et une fois ce soir votre société vous
ne saurez rien de bien plus vous ni
celles donc que vous avez
adieu mercredi aimable voisine je
vous aime de toutes mon âme

Dimanche

Brighton
June 3. 39

Sir,

I am fully aware
of the injustice of the
present system of the
Superannuation Tax on
the Civil Servants of the
Crown, & shall be happy
to assist in its alteration
The subject has been
very clearly brought before
the notice of the House of
Lords this Session —
I have the honor to be
Your Obed.t Ser.t
Clinton Newnton

Carlton Terrace
17 Nov. 1840

Dear Madam

I beg you to accept
my best Thanks for
the Copy you have had
the Goodness to send
me of Your very interesting
work upon Hungary

I am Dear Madam
Yrs Faithfully
Palmerston

Calamy is good reading. Mary is always thankful for Books on her way. I wont trouble you for any not having enough to read. in my way. Young Hazlitt lives, at least his father does, at 3 or 36 [36 I have it down, with the 6 scratched out] Boswell Street. Fleet Street If not to be found, his mother's address is. Mrs Hazlitt, Mrs Tomlinsons, Potters Bar. At one or other he must be heard of. We shall expect you with the full moon. Meantime, our thanks

CL

We go on very quietly &c—

Revd P. Bronte.

Haworth

Keighley

Yorks—

---

30 Marchmont Street

Saturday

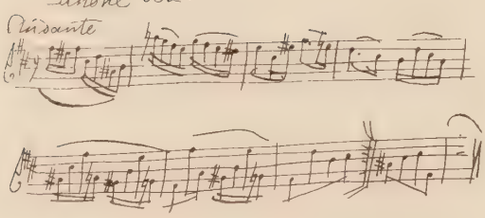
My dear Sir

I very much regret that I am engaged tomorrow at the hour you appoint, but I will call on Monday morning at your Chambers

Your very obliged &c

W B Shelley

Canone a 2.



Birmingham
26 August 1846

Felix Mendelssohn Bartholdy

Mrs Iddons and Miss Wilkinson present their compliments to Mrs Scandrett Hamilton and will with great pleasure do themselves the honor of waiting upon her on Tuesday Evening the 25th of January.

Vincent Brooks Lith Chandos St Charing Cross

14 Cliff Terrace Margate –
Oct. 15th 1863

Sir,

I have rec'd. the two impressions of one of my etchings – for the "comic Almanack." which will be returned to you next week – with the distinguishing marks which you desire.

and you will please to observe that some years back Mr. Thackeray wrote a description of my etchings – in the "Westminster Review" – and in order to illustrate – his observations – ~~he~~ he inserted some wood blocks – engraved from my drawings on wood, as also, some of my etchings which were transferred to stone – to save expense in the printing – the one which You sent – that looks so black – is from the stone. the other impression, is from the steel plate – but ~~they are both~~ altho' differently printed

They are both from the original design and etching on steel by

for Your Obt. Svt.

Jas. Franklin Clarke

Wm. Hayward Esqr.

Jeanne Baptiste de Bourbon Duchesse de Nemours

Le Contresigné Blanc cy dessus Vidimable ce qui est signé de la main de Madame de Bourbon Coadjutrice de l'Abbaye de Fontevault

Bussard

Mand. Lond. 1 October In dat. 30 Sept. 1729

These are to Signify unto your Grace His Majesty's Pleasure, that you provide and deliver to Mrs Elizab. Stubbs Rattkiller in Ordinary to His Majesty a Livery for the Year 1729. as have been formerly allowed. And for so doing this shall be your Grace's Warrant Given under my hand this 18th Day of Septemr 1729. in the Third Year of His Majesty's Reign.

To His Grace the Duke of Montague Master of His Majesty's Great Wardrobe, and to his Deputy.

Grafton

The particulars of this Warrant rule come to Eleven pounds nine shillings and three pence 14th Novr 1729
Tho. Summers.

Let this Warrant be Executed Whitehall Treasury Chamber 21st Novr 1729

Walpole

Ger Beaufoy

Wm Layton

Rattkiller Livery for the Year 1729 Estimated at 11. 9. 3

George R.

April 3. 1721.

Sr

Pray deliver to Colonel James Pelham or order the Stock which I am intitled to for Two Thousand Pounds paid in my name upon the third Subscription.

I am
Sr
Your humble Servant
Holles Newcastle
Duke of Newcastle

To Conrade de Gols Esq.
Treasurer to the South
Sea Company.

f. 171. 92. J.
M.O

Pembroke Lodge
July 1 56

Sir,

I have to send an
excuse that I shall
not be able to
attend the committee
today —

The Committee are
usually present with
the Directors at
their 1st meeting
without the presence
of Lord Blandford
& Mr. Walpole —

Be so good as
to show this note to
Lord G. Grey, or if he
is absent to other
Members of the committee
that I shall be
glad of attending
on Friday —

I am Sir
Your obed. Hble Servt
Newcastle

Copy Minute Book of Letters &c. from
1st March 1720 to 1st May 1721

Secret and Unpaid Letters
Book No. 1

Duke of Newcastle

Vincent Brooks Lith Chandos St Charing Cross

No God. My God, I do love Thee,
Yes Love I. that Thou mayst save me
Nor because those who love not Thee
do endless Flames shall punished be.

Thou Thou my Jesus Wholly me
Dost embrace upon the Tree —
Thou dost bear the Nails, the Spear,
Bitter Shame, & Shrinking fear.
Grief's innumerable train.
Bloody Sweat & racking pains.
Sea & earth — & Thou for me
For the Sinner expirest Thee —
Why then Should st not Thou by me
Jesus Christ believed be?
Not that no Heaven Thou mayst receive.
Not But Thou doom Eternally
Nor for reward or one for.
But like as Thou hast loved me
So I love will love Thee.
only a thing of this my heart
Only because my God Thou art.

J. Alton

[illegible]

Thursday Eve.

My dear Sir

The enclosed is the Statement
I have signed upon
I should be very much obliged
if Scarlett would call at the Office on
Thursday by 12 o'clock as if any of
Subscribers are in Town and leave
it by that time. Clerk to go to Southampton
Yours very truly
Wm Rose

G. Williams Esq

London House
6 March 1837

Rev. Sir

As I believe you have seen Mr. Calderon, who resides somewhere in your neighbourhood, but whose address I do not know I shall be obliged to you if you will direct him to call on the Rev. J. Blanco White at No. 10. St. George's Place. Hyde Park Corner, as soon as he can.

I remain, Rev. Sir
your faithful Servt
C. J. London

Guernsey
23 Nov. 43

My Dear Brodrick

Your active benevolence & careful attention to discover real cases of misery which come before you & your active & kind heart induced me to leave my pocket book & walk to your poor boy. I write Genl. Desaussure directions & answer your order for Mr Jean & beg of you not to mention the Donor but give the money. Yours truly
W Napier

Water-Lilies — a Fairy Song.

"Come, now a roundel, and a fairy song" Midsummer Night's Dream

Come away, Elves, while the dew is sweet,
Come to the dingles where Fairies meet!
Know that the Lilies have spread their bells
O'er all the pools in our forest-dells;
Stilly and lightly those bases rest
On the quivering sleep of the Water's breast,
Catching the sunshine thro' leaves that form
In their scented bosoms an emerald gloom;
And a star from the depths of each jewelled cup,
A golden star unto Heaven looks up,
As if seeking its kindred, where bright they lie,
Set in the blue of the Summer sky.
Come away! under arching boughs we'll float,
Making those urns each a fairy boat,
We'll row them with reeds o'er the jewelled lea,
And a tall flag-leaf shall our streamer be,
And we'll send forth Wild Music, so sweet and low,
As shall cease from the fair flower's heart to flow,
As if 'twere a Nymph with a flute's faint sigh
In water-drops Faërie's note to Melody.
Come away! for the Midsummer sun grows strong,
And the life of the Lily may not be long!

Give thee good morrow busy Bee!
No cloud is in the sky,
The ring-dove skims across the lea.
The matin lark soars high.
Gay sunbeams kiss the dewy flower,
Light breezes stir the tree,
And sweet is thine own woodbine bower—
Good morrow busy Bee!

Give thee good even busy Bee!
The Summer day is by,
Now droning beetles haunt the lea,
And shrieking plovers cry.
The light hath paled on leaf & flower,
The night-wind chills the tree,
And thou, well-eaten, ceasest thy bower—
Good even busy Bee!

Vincent Brooks Lith. Manbs & Printing

Monsieur le Directeur

Je regrets consentir à ce qu'on expose ou reproduise par la photographie mon tableau "Les Patineurs" Veuillez donc donner des ordres à ce sujet au garde de la Grande salle.

Agréez Monsieur le Directeur mes salutations empressées

Bruxelles, 15 Jbre 1857

approuvé l'autorisation ci dessus

Walt Dillens

Thursday Night
27th Febry 1812.

I thank you, my dear Sir, most cordially, for your kind attention on a subject of much affliction to me. I have recd letters (dated 28th & 29th of December last) from my Son George, who wrote from Bourdeaux, on his way to Verdun, which place he was going, as a prisoner of War, on parole. - but I am yet to hear his account of the state of his wounds was far less cheering than the flattering of your friend; - & my Son must have left Madrid more than a month before the letter (of yesterday dated the 30th Jany) was written. - But, again, & again, I thank you.

Yours, my dear Sir, very truly,
J Colnaghi

Stratford Place
Sept 19th 1810.

Dear Sir,

Your volumes shall be placed on my shelves in their proper situation next to Fielding & Smollett. I am ashamed to say they were not there previously to your offer of them. I had heard a high character of the work from my friends Phillipps & others, & I have already read many of the contents which convince me it deserves such a character.

I have done myself the pleasure to enclose the order, & beg you will not confine your party to six persons if more than that number will suit your wishes.

I consider the estimation you have been pleased to express towards me as a high honor, & shall be most ready to cultivate your friendship. -

I am Dear Sir
Your obliged & obt Servt
W. W. Clayton

The Revd. J. Nichols &c &c

Oct. 6. 1860

Draining mills on the old ~~Dee~~ the marshes thing, are being replaced by steam engines like this

for carrying off the water of the Fens.

My Dear Sir,

My Better half is charmed with my Head! and thinks it quite a Caput-al likeness – she carries it about upstairs & downstairs, all over the House, to test different lights &c – till I think she must be trying experiments in Polarization of light. – I suggest she had better wear it as a Shaul Brooch – I think I must make a sketch of her as Herodias walking about with John the Baptist's Head in a Charger – (or some, perhaps, it might suggest a tempting dish of Calf's Head!) – But ill-able this show of affection, she has just declared her determination to hang me! and grumbles because I am (of course) rather slow in providing a rope for the suicidal purpose! – The preparations are going on!! – I feel quite resigned to my fate – (thank you!) and only hope that I shall be strung up in the most approved Jack-Ketch manner. –

I remain (for this purpose only!)

Yours truly

H. Stannard.

-o senza per volere, e per fortuna
Il [illegible] perchè questo hieri si scopra,
Che nulla si celato, o ben nascosto:
Dee ne chiuder giammai, ch'a me l'asconda
Alda cara nudrice è madre, egli è ben detto
ch'a voi si mostri ogni ascosa parte
Rasserenar fin le celesti il mio pensiero.
perch'a la nostra fede, al nostro senno
Ne commesso è del cielo, a vostro consiglio
Ne chiamato del padre, a vostro cenno
Ogni secreto affetto, ogni occulto desio del cor profondo,
ch'a me stessa non è grave, e discreto
Ne'l nego ma lo scerpo del cui desio
Quel che tema io non so. temo ombre, e sogni
e antichi prodigi e nostri mostri,
Promesse antiche, e nozze, anzi mortalle
Di fortuna, del ciel, del fato averso,
3/A Di sciagure cagionate. e temo ch'ella
Un non so che di infausto, o pur d'funesto,
ch'a me con forze un mio pensier celate
Lo qual mi sveglia, e mi spaventa, e m'angue,
La notte, e'l giorno. ove giamai non chiude
Quelle luci già stanche in breve sonno,
ch'a me forze di cercare, e chi spaventa
Il sogno no presenta, et ben mi sembra,
che dal fianco mi sia rapita a forza
Il caro sposo, e senza un sol ringa
Gir per mia lunga, e tenebrosa errando

Philadelphia April 22d 1793

My Lord,

The favorable wishes which your Lordship has expressed for the prosperity of this young & rising Country, can not but be gratefully received by all its citizens, and every circumstance which contributes to the contribution of which, and its happiness, is very judiciously portrayed in the following words of your letter "to "be little heard of in the great world of "politics" These words I can assure your Lordship are expressive of my sentiments on this head; and I believe it is the sincere wish of United America to have nothing to do with the Political intrigues, or the squabbles of European Nations; but on the contrary, to exchange commodities & live in peace & amity with all the inhabitants of the earth; and this I am persuaded they will do, if rightfully it can be done. — To administer justice to, and receive it from every Power with whom they are connected will, I hope, be always found the most prominent feature in the Administration of this Country, and I flatter myself that the Court of Impartial necessity can occasion a breach with any of them. — Under such a system if we are allowed to pursue it, the Agriculture and mechanical Arts; — the wealth and population of these States will increase with that degree of rapidity as to baffle all calculation — and must surpass any idea your Lordship can, hitherto, have entertained on the occasion. — To evince that our views (whether realised or not) are expanded, I take the liberty of send up you the Plan of a new City, situated about the centre of the Union of these States which is designed for the permanent seat of the Government. — And we are at this moment deeply engaged, and far advanced in extending the inland navigation of the River (Potomac) on which it stands and the branches thereof through a tract of as rich Country — for hundreds of miles — as any in the world. — Nor is this a solitary instance of attempts of the kind, although it is the only one which is near completion, & in partial use. — Several other very important ones are commenced and little doubt is entertained that in ten years if left undisturbed we shall open a communication by water with all the Lakes Northward & Westward of us with which we have territorial connections; — and as inland na-

Vincent Brooks, Lith Chandos St Charing Cross

vigation on a few years more from Rhode Island to Georgia inclusively - partly by cuts between the great Bays & Sounds - & partly between the Islands & Sand banks & the main from Albemarle sound to the River St. Mary's. - To these may also be added, the erection of bridges over considerable Rivers, & the commencement of Turn-Pike Roads as further indications of the improvements in hand. —

With great esteem & respect
I have the honor to be
Your Lord-ship's most
Obed.t & Most Hble Servant

G. Washington

Earl of Buchan

Sir

Passy, Mar. 23. 1784

I received the Letter you did me the honour of writing to me this Morning respecting the Settlement of Charges incurred in Holland, &c. Be so good as to send me a Copy of the Letter written by M. de Sartine, which you mention. On Sight of this I shall immediately give you an explicit Answer.

With great Esteem, I am
Sir,
Your most obedient
& most hum.e Serv.t
B. Franklin

Hon.ble Paul Jones Esq.r

A Monsieur
Monsieur le Capitaine
Paul Jones, Hotel de
Londres rue de Richelieu

My Worthy Friend

I am sorry I should at any time
be out of y^e way of performing
any Service to a man y^t I can
so naturally serve, as well as y^t
I am abundantly obliged to
embrace every opertunity to per-
form y^t Just Acknowledgment
In fine I have writ to him, &
I here enclose it, if it suits thy
sense Seal it & send it, if not,
I will Call upon thee on y^e day
call'd Friday about 11 in y^e morning
to receive fuller Instructions: If
being late, & the messenger like to
be benighted I chuse to conclude
with these lines will always be my
greatly of Thy very Ob^t & faithful
Edin^r Bonnell

Edinburgh 11^th Nov^r 1736.

To my worthy
friend M^r Robert
Scrimgeour
Scrivenor
Dundee

Caroline County Va
March 7, 1863

My dear Colonel,

Your welcome letter of yesterday has been received. With regard to Lieut ____ I do not see how he could be appointed to Taliaferro's Brigade without doing injustice to others. I feel that the interest of the service requires that as long as I have officers qualified for filling vacancies in my command that it is my duty to recommend them and in the same way when officers have served with me and proved themselves qualified for promotion I feel it my duty to recommend them. Officers who have served with me, and won reputation and satisfied me of their qualifications for higher positions should be recommended by me in preference to filling the vacancies with those who have never been under my command. To pass over those who have served with me and recommend vacancies to be filled by officers from other corps would tend to discourage those under me. My desire is on the contrary to stimulate them by letting them see that I will spare no pains to see that they shall always have the preference in my recommendations. I am sure that you will commend me in this view.

Please remember me very kindly to Lieut ____ and say to him that I have recommended an officer for Taliaferro's Brigade.

The time may come when our accomplished friend Col ____ will be a Brigadier or something higher, but at present I do not think it proper.

He is an excellent officer. I hope that you will get the Military bill, which you refer to, through Congress.

I am cordially with you in favor of carrying the War North of the Potomac. I am gratified very much to see the result of our recent in the valley.

Very truly your friend
T. J. Jackson

de la matin 16 lundi

Je suis bien souvent et bien tendrement, my dear maria, avec vous pendant bien souvent vous souvenir de moi, et c'est avec un empressement bien vrai que j'ai reçu les amitiés qui m'apportés de vos nouvelles — j'ai répondu au billet que m'avait remis dear Lamington — il paraît que cette réponse ne vous est point arrivée, je remettrai celle ci à vos amis pour lui éviter le même sort — j'ai pensé bien souvent my dear miss, dans nos moments que j'ai eu la bonheur de passer avec vous — à cette visite que nous fîmes à mr de la Fargue, le jour pour nous qu'il fit dire des vers pour la dernière fois — tubes pour de tous ceux il n'était plus — depuis j'ai été attentif pour tous les gazettes de malheurs, je dois que vous vous y êtes intéressé, et j'ai compté cet intérêt dans vos consolations, [illegible]

après plusieurs années de tristesse et de pressentiment je croyais trouver le repos, et cette dernière année à été plus cruelle que tout le qui avait précédé — je suis sure, my dear miss maria, que vous me pleindrez — le souvenir que vous avez gardé de moi au milieu de tous vos soins m'en donne l'assurance — croyez que j'attache le plus grand prix à ce souvenir — et veuillez agréer l'assurance de tous mes sentiments

Juliette Récamier

u lundi —

l'autre vendredi soir — le vendredi saint — veuillez vous me rendre un autre jour précieux, attendrissant, au dîner chez moi — je vous propose le mercredi six avril c'est à dire de mercredi en huit — daignez me l'accorder — vous un homme tel que vous essentiel, et ne pouvez l'entendre cet le supplice auquel la faute me condamnait vendredi dernier — il me faut mercredi — mille compliments et de Staël

My dearest friend
When or before you take leave of Manchester compose on him the book — or as the Oxford and Cambridge Greeks say — set him an imposition — to compose before he goes back to his Law Books, 9 divers hexameter passages, a poem or long or short as he likes Muse

may be on the humor entitled — "My visit to the Grove, Highgate in July, 1829" —
Esteesy.

Apud Aedes Memorosas, super Altam Portam, Apollini, Aesculapio et Egerice sacras. —

Berlin, 1ten Juni 1828.

Die Herausgeber alter Handschriften für Franz Stud Brambach

Bonn, im Januar 1826.
Niebuhr
Auditorium No.
Haus 59.

13

"I must see Mrs Armadale," said the Neal. "I [illegible] Mrs. Armadale has authorized my interference with her own lips."

[illegible] with his customary [illegible] bland the Doctor, [illegible] propelled a door at the inner end of the sitting-room, and spoke [illegible] hesitated and, turning round again, looked [illegible] at his fellow-companion. "I am afraid I spoke harshly, sir, when we were leaving your room," he said. "Will you pardon it with all my heart. [illegible] comes on, will you — will you excuse my asking your utmost gentleness and consideration for her?"

"Upon my honour," returned the other harshly, "I won't answer for what I may be driven to. Will you excuse my asking you to think me wanting in gentleness and consideration towards anybody?"

The Doctor saw it was useless. "I beg your pardon again," he said resignedly — and left the unapproachable stranger to himself.

Mr Neal walked to the window [illegible] there, with his eyes mechanically fixed on [illegible] to compose his mind for the coming interview.

It was midday; the scene was bright and warm; and all the little world of Wreck was alive and merry in the genial springtime. Now and again, heavy wagons with blank-faced carters in charge, rolled by the cottage-door, raising their cloud of dust from the street. Now and again, [illegible] marked the [illegible] current of the [illegible] great bundles of timber [illegible] pole in hand, poised [illegible] with the booted [illegible] on the logs, walked [illegible] past the house. Boat after boat, on their course by the distant Rhine. High above the gabled [illegible] on the river-bank, the great building-crane [illegible] and stark, [illegible] the stirring [illegible] in [illegible] green. In and out, where [illegible] warmed from the grass through the trees, from the trees on the grass, the bright spring-dresses of women and children on the search for wild flowers, travelled to and fro in the lofty distance like spots of moving light. Below, on the walk by the stream-side, the borders of the little carpenter's [illegible] with the opening season showed all their glittering trinkets, and fluttered in the balmy air their [illegible] many-colored flags. Among them, the children looked at the shows; [illegible] the sun-burnt lasses plied their knitting, as they paced the walk in couples; the [illegible] lovers, greeting each other at [illegible] and [illegible] and lovers, and the [illegible] by one another [illegible] the chairs on wheels [illegible] in the cheerful [illegible] with the [illegible] and the cripples and the helpless took their share of the blessed light that cheers, [illegible] the Lord sees that shines for all.

On these scenes the Gentleman looked, with eyes that never noted its beauty, with a mind far away from every object that it caught. As he might have viewed the view of the dreariest object in his native Edinburgh, so he met the view that was before him. One by one, he meditated the words he should say when the [illegible]

Very truly yours
Wilkie Collins

Impriment Rothomagi apud Petrum Regnault anno primo

[illegible]
[illegible] ay toute fiance
confidence en vous rompu
sur de suffoit et embo
[illegible] je suis totalement
delibere de madresser a
vy et avoir de toutes
choses [illegible] je vay jamais
faire amerames le voy
vous bon frere comme et
mpere vre maistre lay
ie lettre sur vre dite
[illegible] amies choses
[illegible] vre desquelles ich
[illegible] vous comme vn
[illegible]

[illegible] et Vous
Vee part en la condicion
Matiere dont I Vous
Parlez a Comme Jay en
ma parfaitte fiance
Cree faisant pour ceste
fela, le contenu de ceste
Vos lettres cause de Vous
contenter ainsy Il plaist
Vo[illegible] dira plus amplement
de par moy. de Larmuyden

Vre bon amy

Loys

[illegible]
[illegible]
bon amy

[illegible]

Yorkport - 1648.

Charles! I have had so hopefull a reporte of your Sickn
ing by Mr Fraser that I hope you will be fitt to read
a letter, before that this can come to you. & though now
I will not trouble you with long discourse for yt I sent
[illegible] thought [illegible] you former letters to give you
[illegible] accounte of our proceedings in [illegible] since
[illegible] & [illegible] yesterday in [illegible] of [illegible] gave me
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Sr. it hath pleased God to raise me
out of a dangerous sickness, and I doe
most willingly acknowledge, that the
Lord hath (in this visitation) exercised
the bowells of a ffather towards me
I [illegible] in my selfe the sentence
of death, that I might learne to
[illegible] in him that raiseth ffrom the
dead and have noe confidence in
the flesh, its a Hard thinge to
doe daylie, for what is there in
this world to bee accounted off.
the best men according to the flesh
are [illegible] things, are lighter then va
nitye. I finde this only good to
love the Lord, and his poore deppi
sed people, to doe for them, and
to bee readie to suffer with them
and hee that is found worthy of
this hath obteyned great mercy
from the Lord, and hee that is
established in this shall [illegible]
with Christ, and the rest of the
body participate in the glory of
a resurrection which will answere all.

For his Excellency Sr
Thomas ffairfax Genll
of the Parliamts Armies
these

I am not [illegible] to write unto you
[illegible] I am ready to doe [illegible]
[illegible] I can say in this [illegible]
the Lord, who [illegible] I shall be [illegible]
[illegible] and
[illegible] humble [illegible]
[illegible] with all happiness, and establish him in the [illegible]
heaven I [illegible] as [illegible]

Whitton Sept. 27. 1657.

I have received yours of the 20, and since my being here, have had a letter from your Brother Barwick, from Rath, some weeks I hear he was, at that time, in that town, before this I doe believe he is on his way for England, I have had letters also from your Brother Harry from Lisbone, you did well to stay at the Bath, for the reason you gave, tho I should have been glad to have seen you sooner.

I R

For the Lady
Nicholas

L[d] Gen Conway, is too well acquainted with my inclinations, to doubt my desire at all times of serving the Lives interests of my Subjects ~~[illegible]~~ when they don't perhaps ~~[illegible]~~ but the duty ~~[illegible]~~ me ~~[illegible]~~ from ~~[illegible]~~ [illegible] [illegible] [illegible]

Whitehall March 31st
1757

Sir

The favour of your Letter from Dresden of the 12th Inst: is every way so interesting to remain one moment unacknowledged. The Infinite condescension and gracious goodness of his Prussian Majesty towards me, I feel as I ought, and consequently cannot express but very inadequately the most grateful sentiments of veneration and Zeal for a Prince, who stands the unshaken Bullwark of Europe, against the most powerfull and malignant Confederacy that ever yet has threatened the Independence of Mankind. I need not add, that I should be most unworthy of the honour of serving the best of Sovereigns, if my Zeal for the prosperity and Glory of so Great and magnanimous an Ally, did not endeavour to keep pace with the sentiments of his Majesty's own Royal Breast. I wish I may trust to your Friendship to employ the properest and most expressive terms to lay at the King of Prussia's feet my real sentiments of attachment and admiration.

Dear Sir
Your most obedient
and most humble servant
W Pitt

Dear Sir,

So far as I am acquainted with the Debate, which is very imperfectly, I agree with you in opinion about their Spirit & energy. The people, as you say, ought to be made to know their danger in its full extent, not only its greatness but its true nature. They ought not to be lulled into security. To debate the Question of peace at such a crisis circumstances is not a good Symptom - but to suffer it to be Debated, as a thing within our choice, looks almost desperate. In one sense, to believe, it is in our choice. We may have it, on the Terms on which Holland, & the Austrian Netherlands, & the Countries on the lower Rhine enjoy it.

I am but a poor Judge of official arrangements. I hear of them late, & irregularly, & so mixed with Truth & falsehood, that I hardly know what to make of them. If the Duke of York be at the head of the army, as you say he is, I am not at all sorry for it, provided he has good support of a good Military Council. I have a very high opinion of him; & his Early & strictly disciplined mind will be of great use in keeping that great Machine in order. As to experience, he has more than enough. The world has been undone by looking to experience, in a case to which no experience applies. He is as old a man, I believe, & has as much experience, as Richelieu. We want energy, we want enterprise, much more than we want Experience; & not, if that could have saved Europe it was full of old officers - In a case like ours I know no opinion at all of old men. If nothing can be done by the young; nothing can be done at all. I verily believe there is not, in the Government of France, or in the Army of it, a man of above five & thirty.

I have the honour to be with the truest respect & regard ever

Your faithful & obedient Servant
Edm. Burke

Dec. 12. 1795. J. Wilmot Esq.r

Sir

I have been obliged by the courtesy which sent me your work under cover, with an Irish Superscription, not to say by the communication which it has offered me both from the interest of the theme and the lively manner in which they are told. You can be sensible that I can as a high compliment form one of the tales here on the subject of elves ghosts & witches by recalling as closely as I may in Williams Chronicle of Stuffenthorn

Who every year can mend your chairs
With tales both old and new

The extreme similarity of your fictions to ours in Scotland is very striking in this collection. The Clurichaun (which as an admirable subject for a pendant in) is not known here. I suppose the Scottish elves was not sufficient to tempt them to that singular clamour called by Hogg and the Ballery spread which drove the people of an unjust and bad landlord by calling up all that he robbed from his goods. The Bountiful superstition of the Brownie seems a great favourite peculiar to Ireland. Perhaps in some highland families there as such a spirit but in particular I think of the Laird of Lamberton of Lamberton Burn I think I could make all your other tales write something similar I think however that the prejudice philosophy has not even yet entirely "pulled the old woman out our hands" as Addison expresses it. Whether one shall be able to assemble detachments

although in no Ranger Corps or even scarce about the Cradle. As for the water bull Ringleader who will take them out to hunt some time evenings from a small lake in the boundary of my property here I can by enough to have held him I should think. Some hundred on his description seem to answer the hippopotamus and there are always numbers both in higher Canada and England. Strange if our entomologists could not produce some hundreds unnoticed some thousandry represented from fossile bones of animals which are often found in the lakes.

But to leave antiquarian antechamber stores for the present now from fairy land I cannot send the compliments to send you an account of Henry Obrien's case which was dropped upon me as a thunderbolt with all the solemnities of a court of justice within these fortnight past a young shipmate of lively adventurous disposition will bring up and I am very sorry and that I may be properly accurate by means Alexander Laud: one of the servants of Ebenezer Brattle a most respectable farmer at Cattwood on the estate of my benevolent Uncle Sir Hedley Thurston made a call and said — that young Mr Corbet for some things which his master had directed to be put upon himself and property on the grey of the morning a small open wood adjacent to the river Ebrooke he was surprized at the sight of four or five little persons about two feet or 30 inches in height who were seated under the trees and apparently in deep conversation All this singular appearance he perused till he had refreshed his noble courage with a prayer and a few recollections of best sundays sermon and then advanced to the little party. But observing that in consequence of disappearing they seemed to become yet more magnified

finally

Vincent Brooks Lith Chandos St. Charing Cross

[illegible] before and now doubly worthy [illegible] foreign respect and splendid endowments that they were the chosen ornaments of the Jewry must be justly dear to [illegible] and cannot be heard by those who wish us of the Southern end but more a reason others arise to the resene and shall the Jewry century [illegible] these arrows in shall and shall dignify - I wish I could stop here for the deep but the explanations they stop should and destroy the cruelty oppressions neither others ghosts to be made in an honourable way to be be: [illegible] in your souls. When they versed the glimpses of the morn

I must however explain who the other honourable gentlemen else where. You must know that like our neighbours we have a school of arts for our mechanics at Gateshead in which we manufacturing boys in this township and that the love of knowledge there as else where produces its usual crop of goodness and the story began that [illegible] of Abram were finishing at Hebron Gateshead and among the other popular divertisements was one in which on former days I would have called a puppet show and its master a puppet-show man. He has just the right how ever by an [illegible] on that he works himself Punch from Vauxhall and that he exhibits [illegible]. Call them what you will it seems a good one & delight to the unmerciful curiosity of Gateshead Formerly they would have been condemned to wander and applaud but not so now they subsisted in our modern days of unenlightenment for they broke all Punches sanctimony [illegible] after he had been laid asleep for the evening made forcible seizure of his person and carried off him his spouse & heaven knows what orphans besides in their plaid works to be examined at leisure All this they actually did (proving a clue to accomplish their purpose) in the spirit of science alone a but slightly stimulated by that of mail & stocky with which last our statesmen wrong I suppose of our spiritualities a [illegible] of moral people how of late delayed us. Lord Nelson Came as they advanced by the bunker of the Eldrake - they made the discovery that they could no more make Punch move than Lord Raymouth could make him speak and recollecting I believe that there was suitable person as the Stuffer the world they abounded there: [illegible] since he hopeless they pretended that they would be found and restored to their proper owner

As this communication believes them confirms the very high [illegible] person Jenny - and I hope you will give it accept [illegible] and beg you to believe me very much your obliged & thankful Servant

Wallington

27 April 1825
Wobdford Woburn.

Ecc^mo & diuino precettor mio Michelagniolo

. . . . . Con molto
mio marauiglioso piacere ho sentito gli passati giorni come certo
uoi uenisti a rimpatriarui che tutta questa città pur grandemente lo desidera e maggiormente questo nostro gloriosissimo Duca
il quale è tanto amatore delle mirabil uirtù uostre et è di mia buona
uia et è il più cortese signiore che mai fussi et portassi la terra
che' uenite hormai a finire questi uostri lunghi anni in mezzo la patria uostra
con tanta pace e con tanta uostra gloria. se bene io ne ho riceuuto qual
che sbattuta da il detto mio signiore. egli mi è parso diricevere a
gran torto. certo conosco questo non essere stato causa ne di sua
Ecc^tia ne manco mia. è che questo sia il uero le dico certo che
mai non fu huomo in sua patria più cordialmente amato che sono io. et
il simile in questa mirabilissima Corte e questo mi spiacere che mi viene
senza causa. tutto procede lo essere potenzia di qualche maligni
stella alla qual potenzia io non conosco altro remedio che il morire
di tutto in nel uero et immortale id Dio. il quale prego che conservi uiui
da qualche anno ancora. di Firenze alli 14 di marzo 1559

sempre alli comandi di V.S. parratissimo

Benuenuto scultore

O ogni cosa che uegga mi essilia
e prega e forza di ti seguir cam
Ch' qual che' no cre no e chiar bene
e ogni scorpio e ogni maraviglia
de l'universo par che te mi chiami.
e nel pensier miri di pinger ethere
e di questo metter macchie
mi rado la mia opre salde e ferme
il uenenoso uer me
me semi la tenebrosa via
e che chiaro ad altrui corre
correggo adatto e rassettando in
o ai nostri lumi
amor se tu se
che adocchio
su sprimi ce ch'io mi

prestando ir me aequo sto arrebilem
laco spa mia di rueta ch'da mo sto

Sr.

London Feb 11th 14/1713

My Affairs not Suffering me to return to Ireld as soon as I intended, I must desire the Favr of You, to renew My Letters of Absence for half a Year longer, and I will order My Agent Mr Parisel to attend you with the Charges of it. I think you told me that England was not expressed in the Letters of Absence of which I am glad, because I would not be limited in point of Place. The Qu— was very well on Monday noon last, & on the Birthday afternoon Company above 3 hours. We are all doing as well as we can, and I hope the Effects will make you approve our Management. Ashby and Drury and Ward were disposed of last Monday as I suppose you must know, the rest are yet deferred through expected every week, but there are some Difficulties will I may tell you 6 Months hence. I wish our Friends of Ireld both here and there would be a little more unanimous in their Characters, and some of them more charitable. It is impossible to please them all. You see I write in a most customy Style but you may guess the Reason. I hope the Qu will be in Town in a — Week. I am

Your most Obedient
humble Servt
J: Swift

Monsieur

puisque vous auez vne cause entre les mains en laquelle on fait souuent mention de moy, et ou il peut arriuer plusieurs incidens que i'ay interest de scauoir, ie vous suplie de trouuer bon que ie m'adresse a vous pour en apprendre le succez, et les particularitez qui me concernent. La profession d'Auocat que vous faites et l'equité de ma cause m'assurent que vous ne refuserez pas de me receuoir icy au nombre de vos clients, outre la connoissance que i'ay de vostre courtoisie, et l'amitié que les Mathematiques m'ont fait autrefois auoir auec le vostre fils, qui les scauoit en perfection, et auoit pû y surpasser tous les autres s'il eust vescu, me promettent que cette occasion de m'obliger ne vous sera pas desagreable. Ie n'auois toutefois osé vous suplier de la prendre, craignant qu'elle ne vous fasse acquerir les mauuaises graces de Monsieur Vertius si ie n'estois asseuré que vous les auez desia autant que vous les pouuez auoir puisque vous defendez celuy qu'il poursuit et il est si violent en tout ce qu'il fait que ie ne puis croyre que le pouuoir qu'on luy a laissé vsurper en vostre ville soit de durée, mais l'obligation que ie vous auray sera eternelle, et ie suis

Monsieur

Vostre tres humble et tres acquis Seruiteur
DESCARTES

Descartes binnen de 2/17 dec. 1645
om adresse hoe verre men pryst te spreken
aen Mr. Adam Spiecker
meester int ouerlants
tot Alckmaer

Berlin, Wilhelm Straße 68, Am 4ten März 1830.

Gnädigste Frau,

Gedanken die mich eines Einzigen Glückes
beleben, — dem Leben mich, dem Geiste mich immer
empfänglicher, — der an Hochverehrten das ganze Glück
der Menschen in Ihrem glücklichen, häuslichen Leben
zu Weimar selbst genießen durfte und genießen
kann? — so etwas und bleibt mir zum Trost und Glück
war Brod für mein ganzes Leben.

Was ich Ihnen von dem Leben Ihrer Tochter,
gnädigste Frau, anklingen durfte, erweckte mir selbst
neben Dankbarkeit, Ruhe und Glück, mich einmal
darüber als unparteiischer, d. h. theilnehmender
Kritiker darüber aussprechen zu können.

Ganz unzufrieden ist das beikommende unsern
Lesern Ihrer Tochter, bisweilen gänzlich dem Plane
und Ihrem Gemüthe, Fremdes hineinlegend und
jetzt die Charakterschilderung wieder mich, mich die Mit-
arbeiter. Wir standen und stammelnd darein um
Aufnahme des Gedankenspiels über Ihre Tochter
Ihnen an, sagt' ich, soll es besser werden, je mehr
Sie mir für die gütigen Zusendungen Ihr Wohlwollen
erneuten. Bestrafen Sie Ihren dreisten Freundschaftsan-
trag durch Strenge in allen Dingen. Ihr Rezept und
Leiden. Und Gott beschwichtige und mache und gnädig
und über Sie allein!

Ihr

gehorsamster Diener

Friedrich Laun

Berlin

Adresse an den Kammerherrn von Ihro Hoch
und Wohlgeb.

Adm'y
26 Nov'r 40

My dear Father

Can you give me any idea whether there will be any promotion upon the occasion of the birth of the P.ss Royal?

I want to make a push for

Yours ever affec.y

Thos. Hardy

Portsmouth

My dear Sir

Hearing that you are to be in town on Wednesday next (the 25th) I shall be glad to know if there is anything worth my coming over from the Downs by the morning high tide (about 7 or 8 o'clock) or whether tomorrow night will suit you as well

Yours truly

J. R. Moore

Sir. Sir Let me know if you are to be in town on Wednesday next to be collected for the Subscription for Sufferers by the late Fire at Tooley Street, as I have three shares that I have promised to pay from Gillon's Quay before my departure. Direct for Mr Perry at Bank of the Navy Pay Office and oblige

Yours truly
Rear Admiral

Sir John Franklin

30 Brook Street
Gros= Square
Saturday

My dear Friend.

Most Sincerely
I shall have much
pleasure in taking
You and your wife
to the Theatre one
of the following
Nights. the 25th
26th or 27th. Say by
return, your choice
of Night. when
it will please me
very much, if You
will both dine here
at five o'clock.

Yours to both.
Most Sincere
Isabella Glyn.

Summer House. Boston.
Nov 30. 1857.

Wm. W Boyham.

I do not like to thus have me for sing myself
from from with with of the 24th
I shall now be able to act Hamlet. I
am to thus for write in good time to
tell you if I can act Hamlet I
am ask you another instead of them.

Thanks, Tuesday, The Bankers Wife
from Friday, the Hamlet the
I could like Hamlet that will suit
you to Hamlet, the
to

Thanks for your
kind wishes,
& Compliments of
the Season,
Believe me
Yours Sincerely,
Isabella Glyn
Late Gertrude Hamlet

Second Concert
Saint Paul
Sabrina
Angelina Catalani

Norwich 24 — Sep —

Mon cher Mons Lodge —

Je ne finirai pas ma letter sans vous dire deux mots de Festival de Norwich —

Je ne parlerai pas de moi : mais je vous dirai seulement que Malibran dans la Primer Soirè n'à pas obtenu grand succès — Stockhausen a fait de l'effet, et Malibran s'est reveillè apres. La Malibran à fait extremement applaudir, aussi que Stockausen, dans le Duo Con piacenza avec Delbegnis dans le Duo nella Casa, et dans l'autre Io di tutto. Un Aria Suisse = Un Romance Francaise qui ont trouvez charmant pendant que on critiquè le King God bless him de Braham — Delbegnis en deux mots a fait encore presque tout. ce que il à chantè dans les trois Soirè

Braham ne se trouve pas tres bien en voix. et il est difficile que il se trouve mieu —

Mes Compliments a votre Frère et a tout la Famille

Tout a vous Delbegnis

Mrs Joseph Shuter
Paul Pelham
"Chelsea ye my Boy"
Mlle Green Buskes
Aug 1861

KING GLUMPUS.

LADY POPKINS

Scene II.

LORD LOLLYPOP

Scene III

Innocentius ẽps seruus seruorum dei; dilectis filiis nobilibus viris duci ceterisq; ducatus Spoletani; ac ciuitatis Perusine rectoribus tam presentibus quam futuris

salutem et apostolicam benedictionem.; Apostolice sedis clemencia congruit religiosas personas affectione paterna diligere. et loca eis commissa, optatę defensionis munimine confouere. Vnde

premia eterne pacis inueniant. Amen

Ego Innocentius catholice ecclie epc

+ Ego Theodewin grattus epc ss.; + Ego Gregorius diac card scorũ sergii et bachi ss.;

+ Ego Drogo ostiensis epo ss.;

+ Ego Anselm pbr card ss.; + Ego albertus albanensis epc ss.; + Ego Rubaldus diac card marie in via lata ss.;

+ Ego Bernardus diac. card ss. de Aquiro interfuit ss.;

+ Ego Bernardus pbr card tt ss. Johis et Pauli ss.;

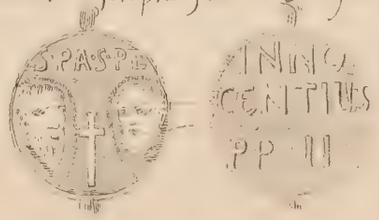
+ Ego Lucas pbr card tt ss. xy

+ Ego martin pbr card t t scī Stephani

+ Ego GG pbr card tt sce pxedis

+ Ego Gerardus pbr card tt s brisogoni ss.;

Data Verberi per manum Theoderici sce Romane ecclie diac card et Cancellarii vicem agentis. Indictione xv. Incarnationis dominice anno mo. c. xxx. vo. Pontificatus domni Innocentii pape ii. anno viio.



35 Golden Square
July 14. 1854

My dear Mr

I request your acceptance of the accompanying table, containing specimens of the most celebrated marbles, antique and modern, used in works of art in Rome, whence I brought it expressly to have the pleasure of offering it to you, as a slight token of my gratitude for your kind and constant attention to my health.

I send also a rough sketch or plan of the table, showing the names of the specimens, as they are not symetrically arranged. Wishing you in addition every blessing.

I am ever

Your very sincerely obliged &c

N. Line. Nicholas

105 Great Russell Street
Sept 9th 1831.

Dear Sir

Please to accept my warmest thanks for your kindness in inserting in the last Saturday's Gazette the review of my Examples of Gothic Architecture, and allow me the pleasure of presenting you with a bound & completed copy of the Examples. Large paper, and if you dont want particularly the letter proof which was lately sent to you I should feel obliged for it.

I remain
Dear Sir
Yours obliged Servant
Aug.s Pugin

Jordan Esqr

Sir,

It would have given me pleasure to unite with the distinguished Authors you mention, for such a purpose, if your Publication had not been periodical — But it has not seemed me to be connected with that class of works, and accordingly I have refused to all that have thought it worth while to apply to me, on the same general ground — With this answer to the request with which you have honored me, I cannot doubt but you will be satisfied. ~~I am Sir~~ Wishing for the success of your undertaking

I am Sir
your obedient Servt

Royal Exchange
Feb 18th

J Wordsworth

Mon Cousin, ayant augmenté le nombre de légionnaires de deux mille, je désire qu'on fasse choix de 10 sujets par régiment d'infanterie légère et de ligne, et de cinq par régiment de Cavalerie, bien entendu que les Corps qui n'ont obtenu entrée directement à la distribution que j'en ai faite plus haut y seront admis comme les autres. Vous voudrez bien me faire connaître votre opinion pour que je l'approuve ; je vous transmettrai alors l'ordre de faire venir ces individus à Lyon pour y recevoir la décoration demandée. Comme les états de services de ces sujets doivent être sous mes yeux, vous voudrez bien me faire connaître le Corps qui s'y trouvent dans votre travail. — Vous donnerez l'ordre aux quatre escadrons de Cavalerie qui sont à Mantoue de se rendre à petites journées à Turin. Chacun d'eux emmènera avec soi dix hommes au dépôt, en choisissant les hommes les plus faibles. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Bologne 2 messidor an 13

Napoléon

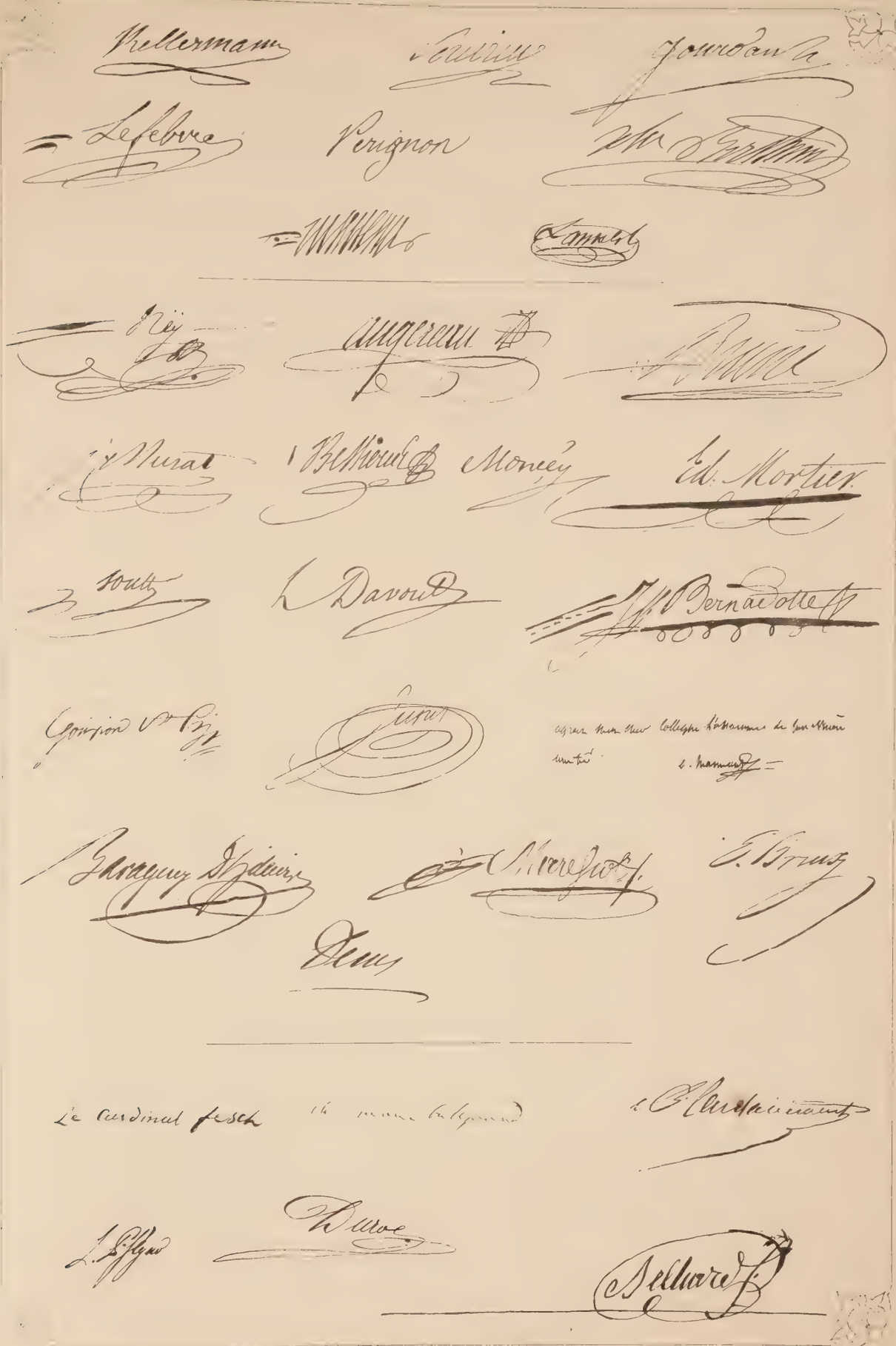
Au Cte Chaptal Ministre de l'Intérieur

Napoléon

Ch. Talleyrand

Ch. Maurice

Le Brun



O Lieb', so lang du lieben kannst!

O Lieb', so lang du lieben kannst!
O Lieb', so lang du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
wo du an Gräbern stehst und klagst!

Und sonder Zahl, bei jedem Grabesstein
Und Liebe fest in Leide tragst,
so lang ihm noch ein andres Herz
in Liebe warm entgegenschlägt!

Und wenn die kurze Frist verflossen,
o rühm' ihn, was du kannst, ihn lieb!
Und mach' ihn groß und Mund voll,
und mach' ihn keine Mund trüb!

Und spitz' keine Zunge wohl!
Bald ist ein böses Wort gesagt!
O Gott, er war nicht bös gemeint, —
der Andern aber geht's ans Klagen.

O Lieb', so lang du lieben kannst!
O Lieb', so lang du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
wo du an Gräbern stehst und klagst!

Dann kniest du nieder an der Stelle,
und birgst die Augen, trüb und naß, —
wie stehst du Andern nimmermehr —
da ist's zu spät, du Kirchhofsgras.

Und flehst: O hör' auf mich armen,
der Gras an deinem Grabe weint!
Vergieb, daß ich gekränkt dich hab'!
O Gott, es war nicht bös gemeint!

Du aber stehst und hörst dich nicht,
kannst nicht, daß du ihn freisprechen,
den Mund, den du so lieb hast, hören
nie wieder: ich vergab dir längst!

Du hast's, vergab die lange Zeit,
daß manch scharf Wort und bös Gebaren
und dich um ein hartes Wort, —
das still — so wüst, so ist am End!

O Lieb', so lang du lieben kannst!
O Lieb', so lang du lieben magst!
Die Stunde kommt, die Stunde kommt,
wo du an Gräbern stehst und klagst!

J. Freiligrath

Mrs. Garrick was in Buckinghamshire
when Mr. Forrest sent the Drawing &
the Note, from whence she is just
returnd, & received Both at her arrival
at the Adelphi yesterday. What can
She say more than to assure him that
She accepts his charming Present
with as much Pleasure as Mr. Forrest
gives it — She hopes soon to have
his aprobation of the Disposal of
it at Hamptoun ——

Mr. Garrick has snatch'd a Pen out
of his foolish wife's hand to make his Acknow-
ledgments to Mr. Forrest for his kind Flattery
bestowd upon Mrs. Garrick — He will call
upon him soon in Town to thank him in Person.

j'ai reçu Du Citoyen Preville fils
négociant a Tarbes la somme De
Deux mille quatre cent francs pour
Le montant Du crédit que Messieurs
Peregaux et compagnie De Paris
m'ont Donné sur eux. fait Double
en Donné à Deux non semblables que
pour eux. a Tarbes ce 22 vendémiaire
an 10.

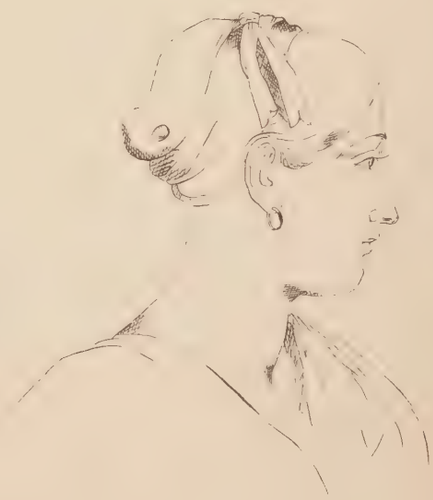
P. Cmare. fo 152

Brit. Museum Transcription of Mrs. Garrick's Receipt, 22 Oct. 1801, for 2,400 francs from Preville, fils, négociant à Tarbes, on account of Peregaux et Compagnie, Paris.

Will the worthy Mr. Forrest
And all the men and women
merry by Holyrood. ——

Sarah S. Siddons.

Vincent Brooks Lith. Charing Cross.



Nos Jacobus Dei Gratia Magnæ Britanniæ Franciæ et Hiberniæ Rex, Fidei Defensor, &c: Notum facimus et declaramus per Præsentes Quod Nos Confidentes de Fidelitate Industria et Peritia Dilecti et Fidelis Nostri Nicholai Throckmorton Militis Georgii Throckmorton Germingham Equitis commisimus Varia Negotia in Usum Nostrum, ita in Locis ubi commorabitur peragenda. Præsens tamporum vero conditio haud facilè permittit ut ratione singulis eorum Locis pertractandis Literas Literarias, vulgo Plenipotentias cum mittere possimus. Idcirco ad Præmissorum omnem quæstionem exortam penitus removendam Nos Serenissimum Principem Georgium Germingham Missorum nostrum Plenipotentiarium fecisse constituisse et per Præsentes facultatem concedere sicuti facimus Tenore Præsentium pleniorem facultatem ei concedimus cum omnibus et singulis cujusvis conditionis sunt Nomine Nostro tractandi et concludi necessaria et quæ ex usu Nostro et ad Commodum Nostrum spectare poterint: Verùm Regio Spondentes Nos Gratum Ratumque fore quicquid per Nostrum Prædictum Georgium Germingham ita transegerit aliquo concludendi. In quorum Fidem Has Literas Nostras Patentes fieri fecimus Signo Nostro. Teste Seipso apud Westmonasterium, manu propria Subscripsimus Datum quinto Decimo Die Januarii Anno Regni Nostri Decimo Septimo Annoque Domini Millesimo Sexcentesimo Decimo Nono Quinto Januarii Anno Regni Nostri Decimo Septimo Annoque Domini Millesimo Sexcentesimo Decimo Nono

Jacobus R.

Per Mandatum Regis

Mar.

A Mlle [illegible] à Epernay le 4 Octre 75

Hier, à qui j'ai dit, Monsieur, toutes les jolies choses que vous avez bien voulu avoir pour moi, a cru devoir vous écrire une lettre Allemande, que vous devez faire traduire par Mlle Marie, à laquelle je renvoie cette lettre, pour vous demander de la jeune fille en question, toutes les informations possibles, sur sa moralité, sa conduite, si elle est (comme on me l'a dit) sage et rangée, si elle vit avec sa famille dans la famille de son père Veltz, si elle travaille à la Maison, (comme la Sœurs ou leur dame) ou si elle la garde comme celle-ci pour premier valet: mais pardon, excusez moi, je vous prie, un grand plaisir au lieu de Decider cette famille à la louer, en général si vous le pouvez, vous connaissez la Page, et elle désirerait entrer à peu près comme bonne, ou femme de chambre, dans une famille de bonne société, je vous prie de vouloir bien me répondre le plus promptement possible, et me donner tous les renseignements que vous pourrez, afin que je puisse vous répondre définitivement, je vous prie de vouloir bien excuser mon Allemand, et de me croire toujours votre

Bien dévoué

17 juin

à Monsieur
de Paris

Il [illegible]
[illegible] à Marie [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
plus [illegible]. Il y a [illegible]
à Dire qui vient [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]

8 février 1801

Mon Cher Edouard

Je n'étais pas ici quand votre lettre est y arrivée, voilà la cause du délai que j'ai mis à y répondre

Je suis deux fois aussi stupide que vous prétendez l'être, car je ne savais pas même le nom de la rue où demeure Mr de Pitt, ayant cependant un grand intérêt à m'en instruire: mais vous n'ignorez pas ce qui m'a dernièrement absorbé. j'ai demandé le numéro au chevalier, et si ce moyen vous paraît trop lent, vous pourrez m'être informé chez Lord Cholmondeley.

Peut être êtes-vous encore à Cossy, lors de l'arrivée de la lettre que j'ai écrite en commun à Sir William & à Lady Temingham. ils m'en avaient tiré chacun mot qui avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Vous devez aujourd'hui vous mettre en troisième, et renouveller cette douce et consolante impression. l'amitié dont vous voulez bien me donner l'assurance, est vous voulez bien me donner l'assurance, est un aliment de nombre de ceux qu'on désire avec ardeur, et dont on se sent flatté, non moins qu'au touché

Si par hazard vous n'aviez pas reçu la lettre dont je vous parle. Je dois vous dire que mon génie persécuteur, après avoir poussé l'impudence au dernier degré que puisse concevoir l'imagination, me voyant resolu d'entrer dans la vie, m'a donné tout à-coup tous les symptômes de la terreur la plus vive et m'a écrit une lettre d'après laquelle j'ai conçu l'espoir le plus fondé de savoir l'état de la question. Je consulterai votre cœur & votre sagesse sur la transaction que je rédige.

Quatre heures sonnant. je vous dis un mot d'hommage encore sur votre angelique boule pour le fils de Mr Sheplet — on me faisait espérer ici que vous viendriez faire une course ici. pourquoi ne viendriez vous pas également et attendre mon heure pendant vingt heures. — Dites grace de cette suite auprès de Lord, Lady Hermane et de cette charmante Lady Charlotte, d'avoir été huit jours à Londres sans leur avoir fait une course. Jane leur avoir porté un compliment que je leur ai mille fois adressé de vive & d'esprit. mais notre ami John Dillon vous dira que je passais même les nuits en consultations à dieu, adieu. Je ne peut jamais me trop vous répéter, si vous vous aidez & c'est ce que fait avec toute l'étendue de ses facultés sentimentales

Votre Serviteur Casimir ami Lally Tolendal

Bath Jan^{y} 29th 1785

My Dear Lloyd

There is nothing you can desire me to do that I shall not have the greatest pleasure in complying with, for I am sure you can never suspect a thought that is not most strictly honorable. I was much flattered by the Marquis's kind notice of me, and beg you will make my respects acceptable to him. Tell him that I object his place in Mr Palmers box last night, that her Ladyship did not tell me all its charms, that generally some of the handsomest Ladys at Bath are stationed in the Box, and was I a Bachelor I would not answer for being tempted, but as I am not tied down to any thing else I am comfortable in my life I have no occasion to think any more of a pretty face. I am sorry the King is so low and I hope with those Pills & Physic he will soon think that a Crown is worth wearing, I wish I could have been of use to the Nation but I never was able to do any thing literally you will believe that I do not urge others to give and I withhold myself but as a mode of [illegible] I am [illegible] by you if I can [illegible] I may [illegible] for to save my Country, and I despise [illegible] Nation every time I cast a Glance [illegible] Instruction, the Vanguard will beat [illegible] Saturday and by the Wind holds the next month before Hamilton quits the Channel [illegible] hoping that Mrs Fitzherbert may not be [illegible] Come Brest I have been in a fever [illegible] the Boreas can remain with the necessary [illegible] being ready for Sea. Lady Mary [illegible] Father thanks you for your kind [illegible] of them and believe me my Dear Lloyd

Your most affectionate

Horatio Nelson

Thomas Lloyd Esq^{r}
at Mayor Buildings
St Martins Lane
London

Armstrong Lenox
London 21 April
1865

My dear Capt Hanson

Your generous support of my claims on the Union Government, and your kind letter, thus, warrant my addressing you.

The despatch sent by the President, which you endorse, is highly gratifying, as well as the decision of the Cabinet, and the motion of Senator Mazzelle.

I propose to await the official announcement, after the President's speaking, and then address Mr Seward (by leave of Lord Clarendon through the Foreign Office)

I hope, my address, will meet with your approbation and support, as founded in justice.

I am very respectfully,
Yours

by the Public Papers, that Mr Seward is meeting with factious opposition. I suppose of course bring my mind to bear on the subject, to address a letter

to my fellow citizens of "Punch" printing and the circulation of [illegible]

[illegible]

Clark may not suit a man at upwards of 80 years of age, and may not be performed, but I most anxiously desire to do so

Expressing my deep gratitude for your kindness, believe me your truly obliged

Knowsley 5 May 38

Sir

I have great pleasure, at the same time that I acknowledge your letter rec'd this day, to exculpate your Nephew from any imputation of mistake at least as far as I am concerned. On my arrival here a few days back from Knowsley, I found it waiting for me, & as it will remain till my return, when I will take care to have it inserted in its proper place. I accept my thanks for it, as also for the information this day communicated to me, as to the Nat plant of Carolina. I shall certainly endeavour to obtain it but I fear from your Paper, that the Soil of my County which is a rich clay will be rather too stiff & heavy for its success out of doors there

In your Extracts as to the M. arifera, rather surprizing where it is spoken of as a tree requiring the height of 30 feet. We have it but only as a Shrub never more than 10 or 7 ft & is I suppose his 2 sort at least it is called the Broad leaved Candleberry Myrtle. I seem to try it on our Moss, where the M. gale is very common.

I remain Sir Your's much obliged

Derby

Northumberland

Hauteville House — 25 juin.

Je voudrais, madame, condenser en dix lignes tout ce que j'ai d'émotion possible pour vous remercier. Votre sympathie ressemble à votre poésie et à votre beauté. Elle éblouit en même temps qu'elle illumine. Vous êtes muse et vous êtes rayon ; et peut-être est-ce la même chose ; car en décomposant la publique, les anciens ont trouvé sept notes, et en décomposant la lumière, les modernes ont trouvé sept rayons.

Vous ne croirez pas que je meure dans vos angoisses encore. Je l'espère bien. Je refuserais net de mourir sans cela. Il y a encore, comme vous voyez, un vieux cœur vivant dans mon désert. Ce cœur vous glorifie et vous aime, madame

Victor Hugo

Friday 7th

Dear Nigel /

can't go to Bingfield,
or any rate - not that night. Many
Many have engagements (not likely
to make like it)
the Lunatics & paupers take away
all the money - I play in Chichester
Saturday - Monday & Tuesday -
Monday the 14th in Manchester -
Monday the 21st in Edinburgh -
& the account is closed - good bye

Yours Jean

I shall be in London Wednesday & Thursday
see the Boys Blast Homers - home for
the week —

Madame ma bonne sœur ayant entendu par me lord boyd
que tout ce qui fault que mes rebelles cessent a vo-
commandement la poursuite de mes subiects qu'ilz contre
ilz leur ont use & pretendent user demeantasge
de rigueur en toute haste ie vous ay voulu faire ce
mot pour prier de donner credit a monsieur de rosse
& briefve expedition pour la grand mese ou j'ay en
quoy j'ay laysse tombay mes affayres pour vous
complayre ne scherchant plus secours ailleurs ie
croy les delays demora parquoy ie vous supplie ou
promptement me resoudre de votre ayde ou
men refuser car daduandre plus a trayter
allegues mora & ce pendant qu'il se fussent
du tout ce ne seroit mon bien ni grand honneur
avons que vous enestant mesle ilz en fussent si
ponde compte ayant emoye les discours au long
a mylord Ross ie ne vous importuneray plus pour
lepresant si non vous baysant les mains prieront
Vous amoy ren sa sainte garde de Wintzfeldce
ce 25me de faullet Votre tres affectionnee bonne
sœur et cousine marie R

A Sa Royne dangleterre
madame ma bonne sœur

Sir,

[illegible]

most humble and dutiful
Arbella Stuart.

Sire

Lesperance que iay de vous voir bien tost et dauoir
lhonneur de recepuoir voz commandemens
mempescbera de vous faire ma lettre plus longue
que pour baiser tresbumblement les mains de
vostre Majesté en qualité

Sire

De

Vostre tresbumble
fille a vous seruir
Elizabeth

Like as a chapman in stormy weather plukes downe the sailes tarynge
for better winde, so did I most noble King, in my vnfortyna
chaunche a thurdday plukd downe the hie sailes of my ioy and cofor
and do trust one day that as troblesome wawes haue repulse
me bakwarde, so a ceatil winde will bringe me forwarde to
my hauen. Two chief occasions moued me mirthe and
brined me greth, the one for that I douted your Maiestie
helthe, the other becawse for al my longe tarynge I wente
without that I came for, of the first I am relieued in
a parte, bothe that I vnderstande of your helthe and also
that your Maiesties leagnige is far fro my Lorde Marques
chamber, & no other griefe I am not cassed, but the best
is that whatsoeuer euer fortune wil inflicte, I intende not
to faine your grace goodwil, wiche as I knowe that
I neuer disserued to lose, & I truste wil stil stike by me
For if your grace knowe that I shalde retourne (whos
wil is a cowmaundemente) bad nor bare, I wold not haue
made the halfe of my way the ende of my iourney.
What thus is me desireous to here of your Maiesties helth
I wolde wyshe, to se it I shal pray God for euer to
preserue you. From Hatfielde this present Saterday.

Your Maiesties humble subiecte
& commandemente Elizabeth.

Mr Dr Caesar. I vnderstand that ther
is a matter to be hard betweene
my vncle Sr Tho. Leyghton and
a frenchman for a ship that is staid
Sr Tho. is a gentleman that hath
done her Mtie good service and that
in a reasonable cause may looke for
as much favour as law will allow
I pray you for my sake be the more
frendly to him. and I shall thinke in
so doinge that you pleasure me
much. thus in hast I commit you
to god. this 6 of Novembr 87

Your very louinge frend.

E. [illegible]

Va: Exale

with what delight I inform my dearest friends of my success, owing to God's assistance I landed safely and am happy to tell you our army is marching every day in a very considerable manner. we have at least fifty thousand men in arms, and in a few days we shall march on Paris with more than a hundred thousand men, fine arms and ammunition in canon and our troops with those of yours, and above all things Lafayette has and [illegible] to tell you that will encourage you to do what you should do we want money also, this is for about you know.

I had a little fighting action yesterday I killed two horses and wounded a great number, I had only seven wounded. wishing you all sorts of happiness I bee you will offer my best respects to your lady and believe the sincerity of my sentiments.

Bastille may 17th 1789

Orléans cloître St Aignan N°4
le 30 juin 1832

nous serons toujours fort heureuses, monsieur, de recevoir ici notre
très chère clémentine en quelque époque que ce soit, vous le savez bien
comme nous l'espérons vu la tranquillité pour [illegible] nous
habiter de suite. nous nous faisons toute un bonheur de savoir, une autre
de nos filles et moi de la posséder plusieurs mois; nous n'apportons seulement
nous regrettons le délai mais il peut être utile à sa santé nous espérons
que nous en rejouir. il faut que les médecins lui ordonnent alors une
grande chaleur et peut-être de bains de mer dans le beau climat
dans celui j'aurais cru que l'hyver dans le midi était plus agréable que
l'été pour la santé. tout cela dépend des tempéraments. puisse le nouveau
fortifié par le beau voyage. entre nous et merveille une fille de
d'albertas a un château du même nom absolument sur la route, sa
sœur julie est avec elle. qu'elle joye elles auroient toutes deux de
revoir clémentine et albertas est absolument sur le grand chemin
on ne se détourne pas du tout. croyez monsieur, que toute notre
famille regarde clémentine comme une fille ou une sœur,
une pareille mère se rendra toute joyeuse de la posséder ici.
et quant à vous, monsieur et messieurs vos frères, conservez nous
l'attachement que nous méritons par celui que nous avons voués
aux fils des deux êtres célestes que nous pleurons à jamais.
J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments les plus sincères
votre très humble et très obéissante servante

Dominique de la Rochejaquelein

Mr Coyett to Mr Secretary Bennet desires his protection
to his Excy the Count de Sales takes the liberty to trouble
him with a line to inform him that after all the
preparations for the journey, Mr Kaufman was again
taken ill — and continues still too much indisposed
to venture a journey — and the season being so
much advanced that he and Mr Coyett, have resolved to
differ their departure till the next spring in hopes
that by that time he may be more able to bear
the fatigues of travelling — Mr Kaufman intends
during him self the honour to waite on Count
de Sales as soon as it is in his power to venture
out of doors —

London 30th May 1666

Whitehall May 1. 1667.

Sir

I am not [illegible] to acquaint you
to communicate your request contained
in Mr Blackgrave's letter concerning the Exhibition
of the Royal Navy before this
summer — nothing [illegible] can oppertune
-ity for it happens at present more
-ing: since the Duke of York, the principal
made convenient to hear the matter
and will admit any friend to see
the pictures.

With [illegible] and your
Sam Mr, Your Obedient Servt
Bury. Wood

Mr. Newsham

May - 1. 1666.

These are to certifie that there is due
unto Mr John Doggett & Mr Hayes -
Upton of London Merchants the Sume
of ffive thousand two hundred threescore
seaven pounds eight-teene shillings & six
pence for 64 tuns 1 Dr & 9 wt of Riga
Quinsborough Rhine Romp at 57 li tun
& 33 tuns & 11 Dr wt of Lucs Romp at 47
pr tun of them bought & by mon dollers
into his Mas Stores at Woolwich the
36th of April 1666 upon ye Credit of ye
late Act of Parliament for 1250000
and to be paid out of ye monys arising
upon ye said Act, and in order thereunto
to be registred according to ye prescrip
-tion of ye said Act Dated at the Navy
Office London this first day of May
1666 — — — — — — —

£5227 18. 0

Pr Warr. W. Coventry

Henry Bridgeman

Entred in Exr. Compt: Navy Book
Carol: Lodg: ms. May 1. 1666.

£ = 5

Sunday

Dr Madam

Being confined by illness I beg you will do me the favor to call on G. H. at one tomorrow.

Yours truly

R. Doyle

Two Verses

Jim he got a shore-tailor
To rig his young sailor
With a green and gold waistcoat,
a blue long tail coat.
Till he looked like a squire,
for all to admire,
With a shining hat beaver-brushed, his
trousers his strongest.

His house it was greatly
Like a first-rate
With Parlour in front &
Room round the dresser
Staid a garden for to go in,
where the cherry was growing,
Sunflowers and cauliflowers, and
geraniums a pair.

London, March 1st 1872

Memorial of Mrs. C. Charlotte the wife of John Doyle to his present Majesty Queen Victoria

That Mary Doyle, a Spinster aged twenty one years [illegible] Charlotte Doyle of the same place Widow and Relict of the said John Doyle deceased and [illegible] Mary Doyle and Richard Doyle promise and engage to give the said Charlotte Doyle or her assignee a legal assignment of the said annuity upon the said Charlotte Doyle applying for the same and also the expence of such assignment which shall be paid by the said Mary Doyle and Richard Doyle

---

Dear Sir.

I was prevented being with you at 12 yesterday but called a few minutes after 1 when you had gone. At the present moment I am suffering from a severe cold but I shall take any chance of finding you at the Record Office on Thursday & Friday mornings.

Very truly yours
Richard Doyle.

Tuesday. Feb 18th

My dear Miss Mitford

Accept my late, though sincere and cordial congratulations on the brilliant success of Rienzi, of which I have read with unfeigned gratification. I thought of your Father and Mother, and could not help imagining what your feelings must be like those of the Greek General who declared that his greatest delight in victory arose from the

recollection of his parents — I have no doubt that your enjoyment of your triumph has been of a similar nature — I ought to have acknowledged long, long since, your kind present of the little Volume of Plays, both for your sake and theirs, for they are indeed full of Beauty, but I have been a drooping creature for months, ill and suffering much

from the Negligence of a little Band of Brothers and Sisters, amongst whom I had lived, and who are now all scattered — and strange as it may seem to say, I am now for the first time in my life holding the Reins of government — independent — managing a Household myself and I never liked any thing "so much" as Poets confirm all Sir Thomas — It really does not agree as ill as the Southern climate that your Wilts Dairy School-girls

perhaps, you, the Creator of so many fair forms and images, may have forgotten, but I have not — I have changed my residence since I last wrote to you, and my address is now Waverton, near Liverpool, when I shall, as the Welsh country-people say, "take it very kind" if you write to me; and I really earnest hope Venturing to hope that you will — I am

My dear Miss Nightingale

I hope that you will excuse my silence to the Crimean Committee, but there has been a complete hospital, which I have been attending and feared I was busy, only to hear that you have also been a sufferer as yet. I have been able to learn nothing for Colonel — but it is contemporaneous the appearance of the measles and its attendant ebbs. London seems in a state of bewilderment. nothing is going on but conjecture — you must still write to me as I may make a rush to see you not yet knows where —

I am hurried out of my wits. Sincerely yours truly and faithfully

my last words

F. L.

From Lord Northampton

Many thanks, my dearest Miss Rushout, for your kind letter and amiable attention to my recommendation of the clever deformed Scotch artist, Mr Greig. I think you have acted with your usual correct judgment as well as good feeling in the course you have pursued since to interest a gentleman, like Mr Graves is likely to produce more permanent benefit to an artist, by bringing his works before the public, than even the patronage of so distinguished a lover of the Arts as Lord ——

I have been, and still am, busy with the concluding chapters of my forthcoming volume, and a good deal hindered by an attack of influenza which I caught in Edinburgh. I came to this noble Baronial place on Friday 10th of this month, and have had a most delightful visit; as I always have I so much enjoy the society of my charming friend, Miss Stuart (another amiable Georgina) and the Dowager Lady Blantyre. I was so glad of the repose and quiet to finish my difficult task. I enjoy perfect freedom here, work all the morning in my own room, chat at the dark hour, and am refreshed in the evening with Scotch songs from Miss Stuart, who sings like an angel, these sweet national melodies that are so enchanting from a true elegant Scotch maiden. I expect to return to Edinburgh about the 1st and travel to London as soon as my volume appears. I shall hope to spend my Christmas at home, and mean to work very hard, that I may have a London season next summer. I need not say how much I shall rejoice on meeting you there, dearest Miss Rushout.

Pray accept my best wishes for your health and happiness and believe me ever,

Affectionately yours
Agnes Strickland
Nov 23rd 1854

Bradenham House
near Wycombe
3 Sept 1832

Dear Sir

I observe by your Advertisements that your partnership with Mr Colburn has terminated. And as I recollect that you some time ago alluded to that Event and expressed a wish to republish any Favourites of Mr Disraeli's I am now making you the Offer.

I propose publishing in Six Volumes in the popular form which has lately prevailed after revising and correcting the Texts. In this more agreeable form of smaller-sized volumes and clearly brought forward. They will appear with attractive novelty and obtain their perpetuity with the rising generation.

To spare useless discussion and to avoid the trouble of protracted Negociation, of which I have lately had my share, I will edit the works and sell the entire Copyright. The price is one hundred pounds per Volume; the half to be paid in Money and the other moiety by your Bill of Six Months.

Should you approve of this proposal I would advise that no time should be lost in sending it to Press, for it will be best not to hurry the printing.

Expecting your answer I remain

Dear Sir

Your very Obedt Servt
I. D'Israeli

R. Bentley Esq.

Cassel in Hessen 29. Juli 1826

Hochgeehrtester Herr,

Ihr Wohlgeb. Brief vom 10ten Juni, der durch Herrn Klapka so gütig mir richtig zugekommen ist, hat mir das Vergnügen der näheren Bekanntschaft mit einem Manne gewährt, dessen [illegible] Forschungen Hoffnung Ihrer und Liebe wegen Sie mir schon [illegible] Monate hochschätzbar machte. Meine Namen Sache ist aus die Lapponen in the South of Holland, die vor einigen Wochen auf unserer Bibliothek angelangt sind, worüber die Anführungen in Ihrem Briefe vom 26 Mai auf einigen Zufriedenheit zwischen beiden Verfassern nur wenig zu wünschen übrig lassen hat der Brief-Schreiber als einfache Tatsache gegeben. Einerlei Dass hat es sich doch ein Landmann aus Heer Cooper, wenn ich Sie einen nennen darf, selben seine Kinder aus Cassel führen, als ein Freund e Bekannter von Ihnen war noch gewesen. Nachrichten von Ihrer Abwesenheit Hatte ich gehabt, [illegible] hatte ich aus den Ihal eines Ihrer Briefe erhalten Tales of the Peasantry und gestrebte Schätzungen e [illegible] und das ich bald näher kennen zu lernen Hoffe

Erfreulich ist uns Sie Ich, dass sie der Übersetzung der Fairy Legends [illegible] offen die Ihren Geist und Ihren Eifer des Originals [illegible] Ihrer Arbeit sich im Einzelnen Sie Genauigkeit so groß sey, als wir erwarten da manches eigenthümliches [illegible] Redensarten und [illegible] Schwierigkeit entsprechen ohne besonders Schwierigkeit eine wie eigene Bearbeitung des Landes fällt und die Übergehungen welche dem Uebersetzer, so wie Widerwillen zu gelangen, allein weil manches andere uns in Fall ist Ihr schriftlicher Brief [illegible] e [illegible] Fall [illegible] aufgefunden, hätte helfen können [illegible] und sei sich bei einer einzigen Zweifel Anfrage nur [illegible]

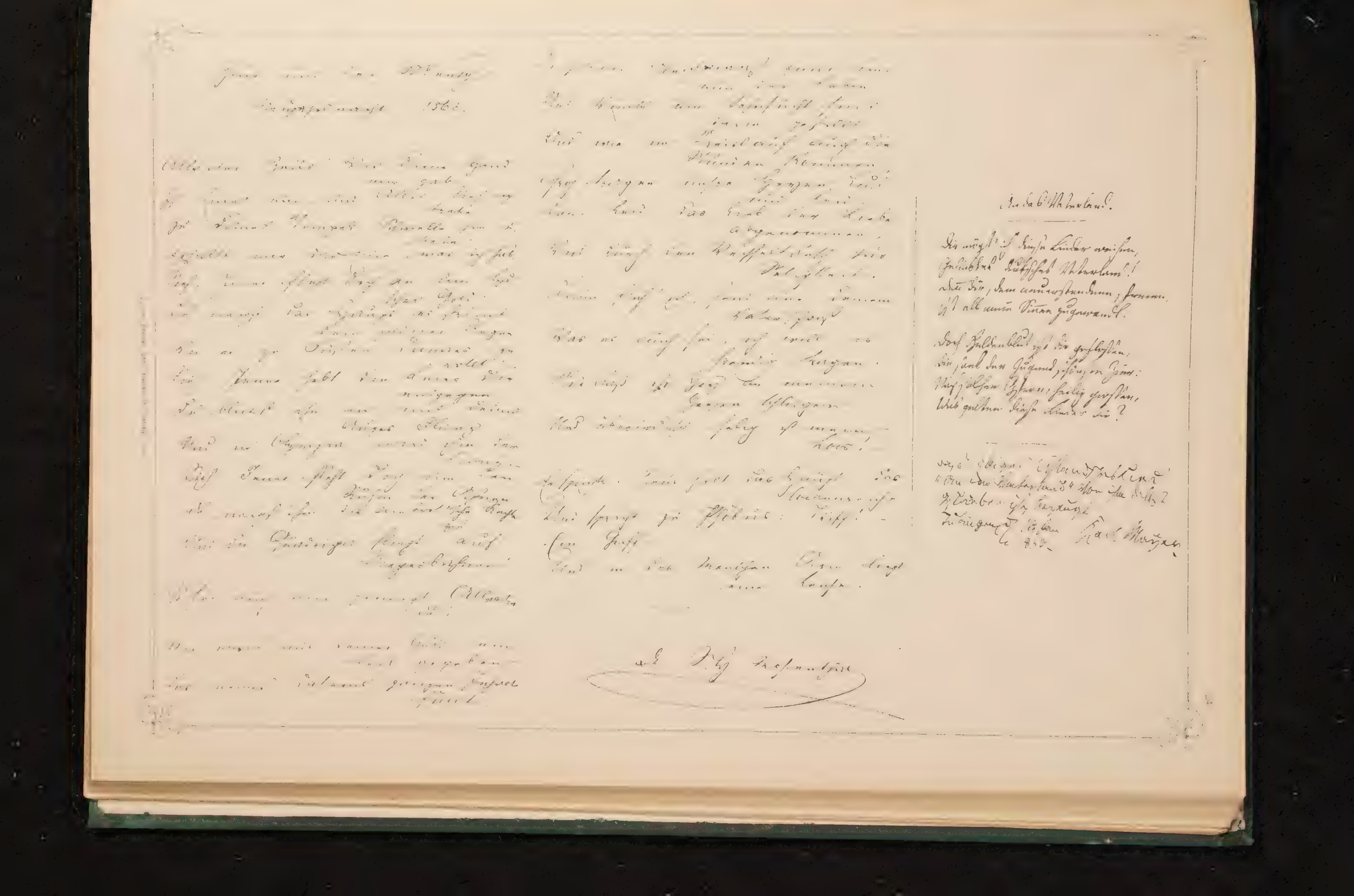
Über die beigefügten Abhandlung über die Elfen auf die einzige Weise zu legen, und genug sein, die Elfen [illegible] einige [illegible] darin was das will [illegible] Ihr Zweifel wird die Sache leicht Aufklärung [illegible] wie die Gelegenheit günstig ist, zu sehen Ihr Erfahrungen über Liebesbräuche Sprache anreicht finden wie die hilfe durch Ihre weitere Forschungs des Volksglaubens manches neue und überraschende hinzuzufügen im Stande sind. Auch ich habe in dieser Zeit Gelegenheit gehabt mehr zu lernen, theils aus unsern einheimischen Quellen theils durch die Bekanntschaft mit Barrys history of the Orkney Islands und die Nachrichten über die englischen und nordamerikanischen Elfen in Jevings Brazebridge Hall. Sodann habe ich Aufklärungen über die Kleinen in Holland und Nieder Bretagne gefunden, endlich über die serbischen Vilen, welche offenbar dieselben Wesen sind und vorüber Vesely Serbische Hochzeitslieder Pest 1826 [illegible] Bei einer Überarbeitung der Abhandlung würde alle manches anzutragen sein, obwohl das Hauptresultat, welches eine Verbreitung des Elfen durch das ganze alte Europa [illegible] keinen Zweifel unterworfen bleibt.

Schließlich kommt uns die Nachricht, dass eine zweite Auf der Fairy Legends bereits unter der Presse ist und danken nehmen wir Ihr gütiges Erbieten an, uns die darüber Bogen zuzuschicken. Der Friedrich Fleischer in Leipzig [illegible] selben. Sie diesen Brief erhalten und zugleich die Bestimmung der einen andern Weg angeben, durch welchen wir sie empfangen können: denn es versteht sich von selbst, dass wir unsere Übersetzung nicht unvollständig lassen, sondern sie auch mit Ihrer Fortsetzung beschenken werden.

Mit allen Briefe Recht empfiehlt sich mir mir auf das angelegentlichste. Und wie im Stande Ihr Wohlgeb: in einer Angelegenheit zu dienen, so sind wir mit Ergebenheit dazu bereit. Sie mit der vollkommensten Hochachtung mich unterzeichne

Ihr. Wohlgeboren

ganz ergebenster
Dr Wilhelm Grimm
Secretär der Kurhessischen Bibliothek



Dear Sir

The Beaver (my son) will receive my salary.

Yours truly
J Kennedy

Saturday Sept. the 16th

T. the D. L.

Memorandum of Mr. Kirkham's
account
1814 for 1/4 of what was Sandy . . 02 . 06
5 for 2/4 of what was Sandy . . 00 : 01 : 03

00 : 03 : 09

Mrs. Mitchell's account

Dear [illegible]

At the Town House you [illegible] me on Friday, and through the medium of the Township I am not certain whether any other meeting is necessary or not, but in case it should will I thought it better to acknowledge it this time — and you can write me word, if you have any more — I shall think I can be ready by that time, and that you [illegible] impressing.

Mr Lovell, I mentioned yesterday three nights ago Shields, and I hope both he, and his friends, are now convinced of his powerful attraction for the 7 o and 7 o were the receipts, in this mighty man. He is now engaged at Hawes & Deans, where he will shortly pour forth in his dominion — with anything you [illegible]

I remain Sir
Your obliged
James Dickens
August 6th 1831 G. Kennedy

Dear Jones. I am sorry for the change - Ld Duberly is I think the best part I can act in the regular drama. Panglos I have attempted and it is about the worst. I have refused to do it for the Theatre - and I confess I am a little sore - that Lisbon is never put to his shifts - in these benefit affairs. Solomon Grundy is one of my pets. It was written for me. He can say no. and there is no appeal. I shall be asked to play Panglos for a stock night - or I would not mind - and then comes criticism - which I feel I cannot meet in that part. However I can not refuse you any thing. I will do it - if it will put £2:10 - in your pocket but I confess rather unwillingly when I know that I am perfectly au fait in the other part - but use me as your own. I have lent you already the tables & the Dogs - Medley of Melodists and - Nightingale duet. Truly yours C. Mathews.

Dog Cottage May 30.

4/1 Shand's
Hadley 2 Feb 27.

My dear Sir.

I owe a debt of gratitude to Mr Bancroft who was immediately on Benefit - both as a Manager & actor willing to do anything in his power to assist me - & I am sorry to say I was prevented from doing so by an unfortunate misunderstanding as to the date of my Benefit - which I had fixed for the 2nd & Bancroft mentioned the 9th - & I was quite willing to do so - but I had previously engaged Mr Hare & Mr Kendal for that night - & could not possibly disappoint them - as a most valuable Performance - which I have not as yet been able to secure at this moment - but I am in hopes of doing so - & if I succeed in doing so - I shall be entitled to claim Bancroft's promise - & I am sure he will be willing to stand by it - & I am

Yours very truly
Charles Wyndham

My Dear Sir

Dec. 20.

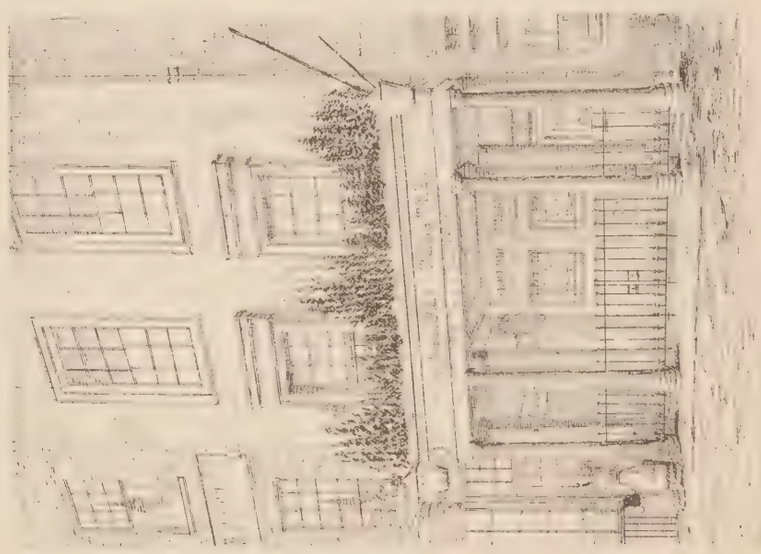
We have to beg you to inform your Client to send us the title deeds and the Lease between Mark Clark & Jane Edwards and Douglas — and the Lease between the Duke of Montgomerie & Lambert the Lease is dated — from Lord Edward and change to the Last-Name. The Lease between — Jane Edwards & Robert Douglas one part & Mark Clark of the other part —

Must not fail as we have got to sign it.

I hope all goes on well with you — We are all well — not at home at present.

Yours Respectfully

Wm Wilkes



NOS CHRISTINA DEI GRA

tia, Suecorum, Gothorum Wandalorumq; designata Regi-

na et Princeps hæreditaria, magna Princeps Finlandiæ, Ducissa Ingriæ et Carel. Ingriæq; Domina. Universis et singulis, quorum interest, aut quomodolibet interesse potest, hasce nostrum testatumq; facimus, quod cum ultimo inducti eo potissimum fine inter Regis Dani et Sueciæ ac Gothorum sanctæ sint, ut eius durantibus et facilius, sive de pace perpetua, sive de longioribus inducijs inter nos partes tractare possent: gravissima vero impedimenta incommoda quod minus id haberus fieri potuerit: Idcirco nec siquium quod tempus frustra decurrat, quin potius ut Orbi universo tranquillitas sit quamfelicissime omnium Regum Principumq; exoptata et quamvalidissime præverterenda Christiani sanguinis effusione occasiones reg. exercitus, Terra Marinis, sive et ingressu horum contrahendis et equitandis Regni nostri Commissarios legimus. Illustrissimum Gludros, Magnificos et Generosos, Nobis bene dilectos, DN. PETRUM BRAHE Comitem in Wisingsborg, Liberum Baronem in Rydboholm et Lordsholm, Judicem Provincialem Westmanniæ, Montanorum et Dalice: DN. HERCULEM WRANGEL hæreditarium in Nesl. et Skogkyrkeby Equitem auratum, Marschallum Curiæ et Generalem in Borussia Gubernatorem: DN. STERNONEM BIELKE Liberum Baronem in Kindegiom Legatum Ordinarium ad aulam Pomeraniæ: DN. ACHATIUM AXELII hæreditarium in Gölzhem et Richesta Supremi Dicasterij Livoniæ Assessorem et Judicem Provincialem Livoniæ, omnes Regni Sueciæ Senatores: Necnon DN. JOHANNEM OXENSTIERNA Liberum Baronem in Kimito Dominum in Fihalm et Fiholm, Cancellarium nostrum Secretiorem: et JOHANNEM Nicodemi Secretarium et Commissarium nostrum ordinarium in Borussia: Ut cum Commissarijs Regis Regni Daciæ et magni Principis Russiæ Moscoviæ primo quoquo tempore congredianter, et tractatus hac qua inquietate temporis diutius reassumant omnes æquas et honestas rationes constantis tranquillitatis inter nos gentes stabiendæ quærant ineantq;. Quicquid igitur dicti Commissarij nostri Regnique Sueciæ cum Commissarijs Regis Regni Poloniæ ac Magni Ducatus Lithuaniæ sive de pace perpetua sive de induciis, egerint, stabierint, concluserint (Corpus alterutrius absentia non distante) id nos tenere harum omnium meliori modo ratum gratumq; habebimus. In quorum fidem roburq; præsentibus, manu Nostrorum et Regni Sueciæ Administratorum subscriptis Sigillum Regnum quoque nostrum imprimi curavimus. Datum in Arce Nostra Regia STOCKHOLMENSI die 15/25 Septembris Anno M DC XLIV.

Gabriel Oxenstierna.
Christer
R:S: Archidapifer

Jacobus De la Gardie
R S. Majestatis

Carolus Gustavius
Regni Admiralius

Petrus Banerius
Locus Regni Camerarij.

Gabriel Oxenstierna
in Ubyrkby et Lindholm
Regni Thesaurarius

Tres haut, tres excellent, et tres puissant Prince, notre tres cher et tres amé bon Frere. Nous avons receu avec d'autant plus de plaisir la lettre que Vre Majesté nous a escrite le trois Octobre, qu'Elle nous donne en meme temps de nouvelles asseurances de son amitié et des temoignages de la part qu'Elle continue de prendre aux evenements qui nous regardent. Le Colonel Comte de Esuchyses que Vre Majesté avoit chargé de nous en asseurer en son nom n'a rien oublié pour remplir ce qu'elle avoit remis a ses soins, sa sagesse, et la bonne conduite qu'il a tenüe en cette occasion meritent les marques qu'Elle voudra lui donner de sa confiance et de sa satisfaction, et nous nous remettons a ce qu'il lui en dira et de l'amitié que nous avons toujours pour Elle. Sur ce Nous prions Dieu qu'il vous ait, Tres haut, tres excellent, et tres puissant Prince, notre tres cher et tres amé bon Frere, en sa sainte et digne garde. Ecrit a Versailles le 13. Novembre 1722.

Votre bon Frere
Louis.

Le Cardinal Dubois

Vincent Brooks, Lith Chandos St Charing Cross

Tenterden
Sept^r 28

My Dear Lord

I feel myself particularly
indebted to your Lordship
for the
introduction of your son Mr Elliot
he was so good as to spend a few days
with me: & which I shall always
remember with pleasure —

I was much flattered by your Lordship's
letter — I recollect perfectly the
circumstance to which you allude — & perused
it with satisfaction — as
I must be sensible of
your great talents & shall
congratulate you on the happy
issue of your appeal I must consider
with you country on the
loss of your services

I am Dear Lord
most faithfully
& obed^t Servant

Belmont House
Sunday, 16th, 1818

(My Dear ——

Since Mrs —— wrote to thank you for the Venison pasty, we have received invitations to visiting Dunstall, known to be a fine old, & fly shooting place, Rabbits, Sparrows, Victorious tails, Stone Chats, Gnats, Linnet, Green Finches, & Yellow Hammers

against which we have remark; we have seen My Lady —— ; convert to the Grand & Royal Tyrant is left, ferocious, & less gentlemanly appearance — She resides usually at Windsor, & is one of the Tribe commonly called Royalty, a Binding; calls the Court "We" & the City "Them There"; never speaks but of Emperors, Kings, & Princes, or their Consorts Families, or Mistresses; says "The Dear Queen" "Our Dear King, Charming Prince Elizabeth" "delightful man the Landgrave of Hesse, "We" "all meets at Prince Leopolds, now the Dear "Queen's at Kew; "Flesh here ring was as "presented to me from dearest Princess Charlotte; "Princess Elizabeth (Duchess) sent me an "Amethyst, as big as ——— Pomatum, but "that there was more than I would sport on "Flesh here finger of mine, so I am let not "take it."

Such was our entertainment before & at dinner, with a curious intermixture of the most vulgar phrases, a Devonshire accent, & a Courtly mincing manner of turning & clipping her words. She attacked her poor Husband, (whom she always calls Sohn) without mercy, accusing him of every despicable fraility; . . . . . .

[illegible] retarded with interest Cent per Ct. to our infinite amusement, at last the rebate, provided by her ugliness, became so great, that she carried off her ugly person from the field.

All this answered me PC enough; & with sufficient practice I can keep my countenance tolerably. Dr. J. escaped to Bath, & I was reduced to the duties after Wine. Then we visited on my privacy in admiration of Walter Scott's poetry & prose; I resisted, & became vehement; & proceeded to pour my own redundancies upon the old topics of Room = ugly, Trees, Trees, Mountains, Views, Breathing Room, Rakes, Coaches &c. &c. &c. I became angry, & asked "what do you mean for Gods sake, if you don't read Walter Scott?" - This sallied, we made our escape, leaving her in a fury, & — with his eyes shut, looking very Deep

We were disappointed in Miss Fenwick, as we never expect any more, while she remains in Cornwall, without we approach that — will never have so much as even a short again - Dr. to meet Mr. & Mrs. Lushington at dinner again, & last meet at Mrs. Lushington's at Bath's with the Lewis — She Lewisses & Tegetmeier, are Charming Princesses compared to Her, & the Female Age is far superior in beauty, voice, manner, & appearance.

Mr. — & Lucile is anxious to receive a favorable account of your health

Always, dear Sir, Yours most truly

Wellesley

The Triumphs of

Pavia, Rivoli and Arcola: the Conquest of Flanders and Italy: the defeat of Spain and the Italy of Campo Formio could not allay the Secret dread of the Trunk-Direction: — Switzerland Basle: then Alarm Councils: warlike Act of Bonaparte in Abbreviation Tuscan: its Captivity Valtin: one map: in conflagration & its warlike People dispersed by Revolutionary Reforms in order to secure the Inn-Frontier by a Revolutionary Shell: and over the Degenerate Inhabitants of the Eternal City and the timid People of Naples involved in Revolutions lest Rome their Ancestral like Rank should stem the Torrent of the Human Race — Napoleon was driven forward before the Same devouring Flame now converted into Military Ambitions: Empire after Empire, Kingdom after Kingdom Crash down before his triumphant Spear: and at length Revolutionary Ambition was shattered against the Cannon of Nature and the Flame of 1789. extinguished in the Snows of Russia —

Submission of Austria

Sir

Ill Health has been the cause of my not replying to a letter I had the pleasure of receiving from Miss Fetherney, to whom I request you will make my Apology; and I inclose a Subscription to her laudable Institution.

You'll my notice in believing that my zeal in the Catholick Cause is not abated, although prevented by Infirmities from attending as part of it otherwise in Person or by Proxy —

Should my health permit, I shall receive great pleasure in receiving you at this place, and I have the Honor to be with much Esteem

Sir,
your most Obedient
Humble Servant
J Vincent

Prochetts
18th June 1819

Dear Sir, I am very sorry
my unlucky fingers will not
allow me to write, to
you a few lines upon the
Bearer Business that
brings you down!
The Hume & Lynch Cause
will be tried
but I cannot attend
Adieu — Yours &c
H. Brougham

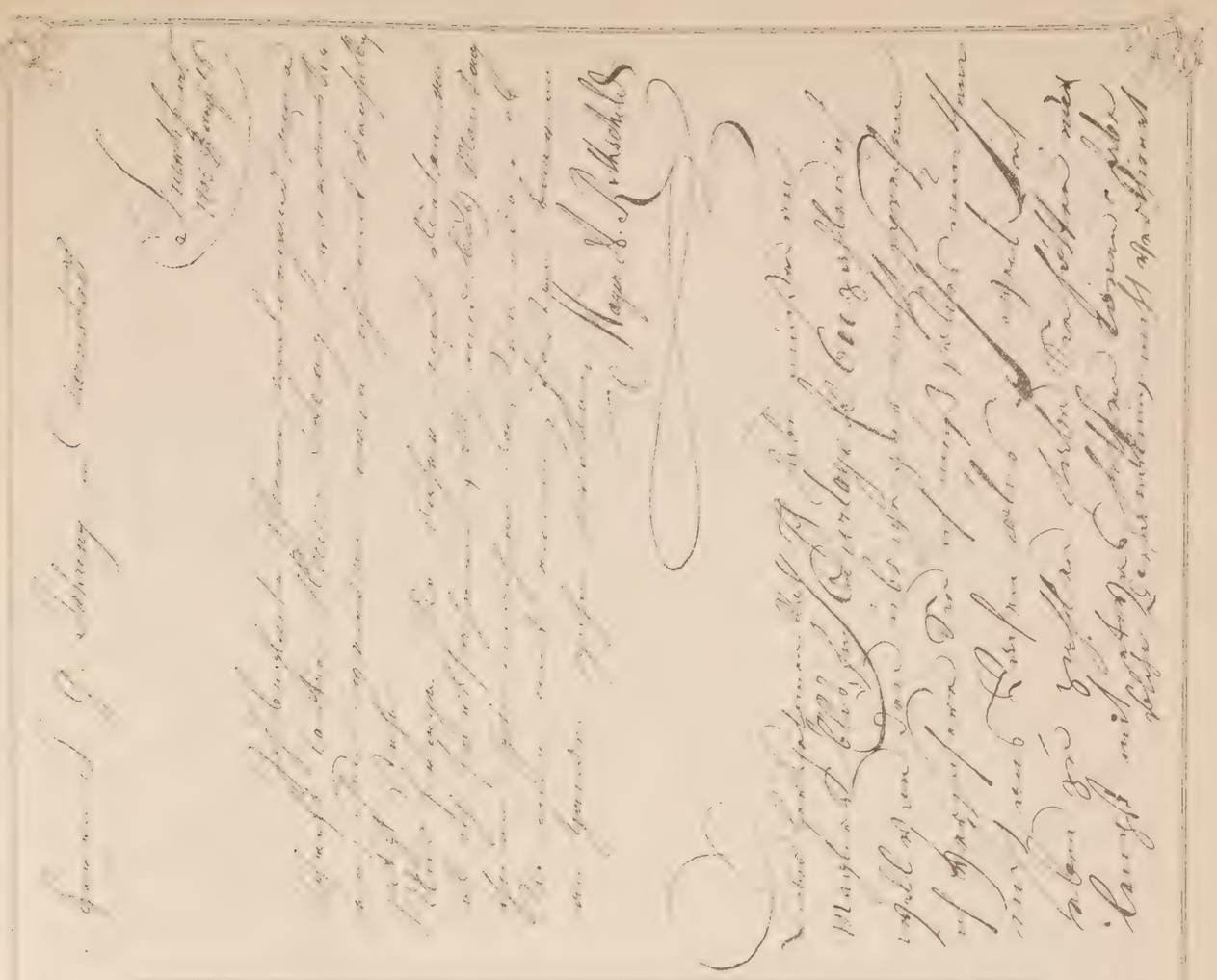
I wish much that
you could
dine with me & meet
the Chief Justice
of Massachusetts —
Yours truly
Campbell

[illegible]
[illegible]

Dear

I am very glad
to receive and recommend to Memorial
from Mr. who asks for Promotion
I am very desirous
to pay attention to your wishes and the
interest of Mr. — as good [illegible]

retained by the most stringent Rules,
and this is to accept it is a most difficult
one. It however, was easier to
comply with your request, than with their
two double qualification of doing an
act of justice to your friend and of
good to the Country.
Yours
Very faithfully
My Brougham



Paris - 9 7bre

je tiens de Fait une longue lettre de Mon Oncle, Mon cher Edmond. Depuis lors notre Position n'est pas fort changée. on parle cependant beaucoup depuis quelques jours de l'Eloignement de Fouché. — il paroit que Les Rapports du Roi sur la situation de la france, Rapports incendiaires, et Véritables torches de Vêpres Siciliennes, ont tellement Révoltés les Souverains, qu'ils ont en Exigé Son Renvoi. — Déjà il a De Bons amis dans les différentes Cabinets Car Sa Chute Prononcée depuis plusieurs jours n'est pas encore Prononcée je vous le dis a Regret; Mais Ce — le Duc de Wellington qui l'a Soutenu le plus Longtems dans le Conseil des Souverains. — c'est une Chose Bien affligeante que de voir Combien les Personnes qui entourent les Empereurs et Rois, Connoissent peu la france. — ayant tous habité Paris pendant le Regne de Bonaparte. ils ont vu tous les Misérables Valets qui l'entouroient, Revêtus d'une telle Splendeur, et une s'abaissant devant Cette Vile Canaille a un tel Etat d'humilité. — qu'ils ne Peuvent Revenir entièrement Malgré le Changement de fortune, le joug qu'ils s'étoient Eux Mêmes imposés. — Pour eux, Talleyrand est toujours le Talleyrand de Vienne et de Pétersbourg. ils ont tremblé devant lui, il Maîtrise encore leur opinion, et leur fait voir la France Comme il a intérêt a la leur Montrer. Pour nous qui Vivions alors dans l'obscurité qui Convenoit a Notre Situation; nous ne Sommes pas Connus d'Eux - ou bien Soupçonnés par nos Mortels Ennemis, ils nous Regardent Comme des Hommes de Parti, indignes d'être Ecoutés. toute Cette jeunesse qui Entouroit L'Empereur de Russie, ou d'autriche, qui Venoit en foule a Paris dans le tems ou leur Souverains, étoient aux Pieds du tyran, n'y voyoient que la troupe impure des Petites femmes a la suite des Borghèse et des Murat, c'est encore elles qu'ils voyent Aujourd'hui. — et Ce Sont de telles Paquines qui leur Persuadent que les trois quarts de la France Regrettent B. appelle son fils, et ne Veut Pas des Bourbons.

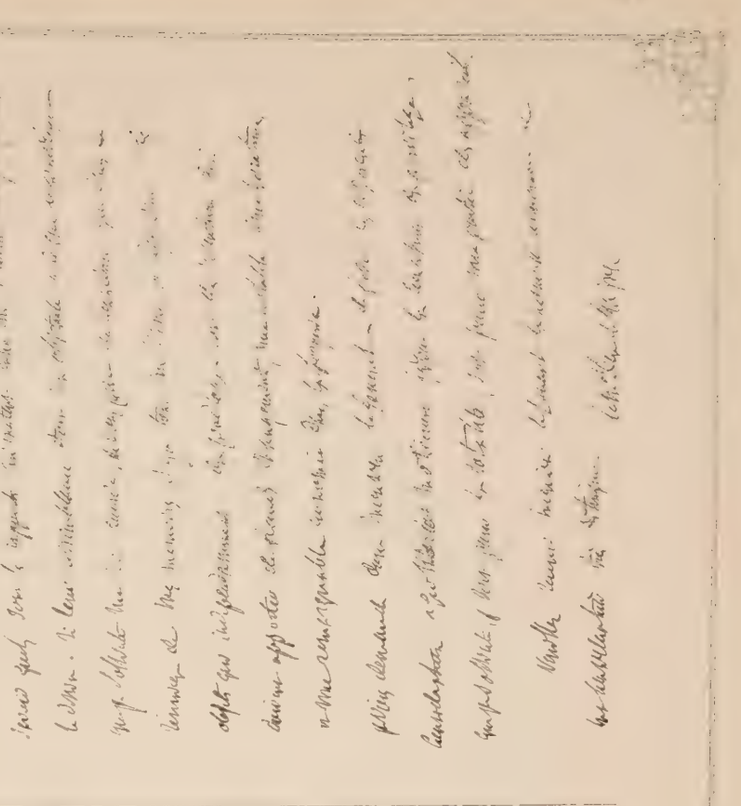
Le Départ de Fouché seroit un bien Certainement, Mais

Il suffira par pour nous tirer de l'affreuse position où nous sommes c'est le système qui doit changer, et pour Cela il faudra que tout le Ministere soit. — tant que le Roi ne sera pas Convaincu de la Nécessité de placer par tout des honnêtes Gens, je ne dis pas seulement a la tête des Administrations, Mais dans tous les Emplois dépendants de ces Administrations nous serons toujours a la veille d'une Catastrophe, et notre situation ne sera qu'Ephémere — la Guerre et les Alliés ne nous servirent de barrière, ou plus Chere a la Vérité, je ne Sais Si nous Existerions 3 Semaines a nous Seuls les plus Nombreux, Mais Sans force. tout est entre les Mains des Chefs de l'armée de la Loire. — Cette Armée a qui l'on s'amuse a faire des Compliments, et a dicter des ordres du jour, quoique Licenciée, se Désorganise de jour en jour plus Enérvée. ——— le Mot de Ralliement de tous les Bandits aux quatre Coins De la France est — a la Loire. que les Alliés disparaissent, et tout Marche Contre nous. — on s'occupe de la formation d'une Garde toute Militaire toutes les Passions sont en jeu, toutes les Ambitions Eveillées, je Crois qu'elle Sera bien Composée, elle Sera etre Nombreuse, mais qu'elle soit Levée, nous n'avons le tems de penser Mille fois.

M^r le duc d'Angoulême Grand-d'Amiral Du M.D. en huit jours. Mutin par de la, Abattu par Navarin il a fait Donner le territoire français a trois Corps d'armée Espagnols, et il rentre en 8 Jours. De tout le apportant lui même au Roi les lettres des 3 Généraux. il n'y a Rien de plus brillant. Mais de pareils Services devroient couvrir les yeux a nos Ennemis. Mais on a Lieu plus de craindre que le Gouvernement Soit Trop — il est impossible de pardonner a plus d'Actualité, plus de prudence et de fermeté que ne les fait M^r le Duc d'Angoulême. —

je vous Envoye un ouvrage qui fait Bruit dans le Monde, on est sur le Point de le Poursuivre — Sans Doute vous Voudrez que M. Mounier qui incarne la liberté à la petite dernier et un Conseil plus Compétent dira que les Ventres étaient plus Nombreux — Comme l'auteur qui est un de nos Amis particuliers, a Voulu toucher les Conditions Exigées par la loi, il va les attaquer devant les Tribunaux, et devant les Chambres. C'est un Homme a Doute Talent. Lisez Son Ouvrage, vous en serez Content il a été fait en Grande partie Dans ma Chambre.

vous allez voir encore de M Broche dans le jugement de la Mère du Général Bertrand Plaidoyer que Son Mystère a été Mis en Etat et a Sauvé la vie et la liberté. — de la Force imposer — il faut bien Répondre quoique je n'aime pas les Excommunications de Roi, pourvu que vous Croyez que Ces Absolutions sont de toute Justice. —— adieu —



Утешенье

Ты рождена воспламенять,
Воображенье пленять,
Его тревожить и пленять,
Любовной негою упивать,
Восточной странностью рабств,
Блистаньем зеркальных очей.
И тою пылкою небрежной,
Ты рождена для неги томной;
Для упоенья Страстей!.....
Скажи: когда нибудь Ленивцу
Въ мечтахъ небесныхъ снилась,
Своей не сбывшейся Идеалъ,
Уже не тебя ль Воображалъ,
Поэтъ мечтательный и милый?....
Быть можетъ въ дальной Стороне
Подъ небомъ Грузіи Священной,
Тебя страдалецъ вдохновенный
Узналъ, или видѣлъ какъ во сне?
Быть можетъ мрачною Шотландкой,
Тебя воображалъ Пекинецъ
Безпечный Трепетъ возникалъ;
Въ тиши груди Самолюбивой.....
И ты склонилась къ Его плечу...
Нѣтъ! нѣтъ Мой другъ Мечты рожденной,
Читать въ большой не хочу.
Мне довольно Щастья сходно было,

Мне кроткой Наслажденья Лиры;
И тайной Ересіи Толпы,
Твою!— не вѣрно всё что Мило.

А. Пушкинъ

1825 11/IV/7

Сдѣлайте одолженіе,
отпечатайте два бѣленькихъ
листка покрасивѣе.
Я и отпишу поздравленіе
и пришлю тексты Вашей
совершенно готовой
[illegible]

Вашему
покорному слуге
[illegible]

В типографію

(Copy) Athenæum Square
2d February 1810

Allow me as a brother secretary and a fellow brother to introduce myself to you in my private capacity and to assure you that I am one of those who hold you in great esteem and esteem —

I have pressed myself this introduction in order to speak to you in private and confidentially on the subject of those two papers paragraphs which seem to have made a strong impression upon your mind — I would wish to tell you that those publications are attributed to the works of individuals who not only are not avowed by the committee but are disposed rather to displease us than to unite

with any thing convenant to the wishes of the national and well thinking majority of our number — Indeed I am much surprised that the number of those publications is not considerably greater and more virulent — but those writers will I am sure not amply recompense them selves for their present silence by an immediation of title and touched moment when the resolution of our bishops shall be published — That I trust to be it will be the signal for those gentlemen to enter seriously on their work of destruction — The English Catholics will be abused — Upon the whole a great deal of blame called all manner of ill names — and nothing recalls as profane

Profane amongst you will I imagine be spared –

You can not – Sir – form an estimate of the cause of this propensity to slander you – but the secret really is to be found in the Hereditary hatred which seven centuries of oppression has inspired in the Irish Mind – We all participate I will frankly avow in this feeling which in the generous minds confounds all distinctions – Our Newspaper publications may – perhaps with some affectation – be compared to those volumes of smoke which are sometimes seen to burst from an extinguished Volcano –

As to the last letter of Detector could any thing be more ridiculous – There is some thing about – "the Capillary tubes of Catholicism" – and nonsense of that kind – It is so serious and purely foolish – so silly and unintelligibly sublime as really to be beneath Gothic –

You will I am sure see at once that I write in the most perfect confidence – I should have my head broke if it was known that I deemed to think aloud with an Englishmen on the subject of our wooden oracles

Believe me Sir that I am
with undiminished respect

Your very faithful
And Obedient Servant
Daniel O'Connell

To
Edward Cunningham Esqr

25 Sept 1862

Dear Vicar,

Except a Grace not Apostolic, only Autographs (1) L. St. Leonards Ex-Chancellor, & the first Equity Lawyer there or any other age. (2) Sam. Warren Author of Ten Thousand a year and now Master in Lunacy. Who as long as you remain in your senses will have no jurisdiction over you, but who Commands straight waistcoats & pot all shapes in case I necessity do beware! All your messages are all delivered. Dinner in Salmon 7.10

J. K.

[E.]

Boyle Farm
24 Sept 1862.

My dear Kelly,

I regret to say that it will quite out of your power to pay your & Lady Kelly a visit this Autumn. Pray make our kind regards to her. I hope my goddaughter is flourishing.

I have just finished the Index of my 4th edition of the book on Farnhams for which you will find it a work of great labour. Prepare your shelves for it. I have had a bad cold and have indeed got shaken it off very busy with farming and horticulture

Yours truly yours
St Leonards

The Vicarage
Aldeburgh
25 Sept 1862

My dear Kelly. I greatly regret being unable to accept your kind invitation for many reasons. First, I may have to start for town, on official & somewhat harassing duty — unless I succeed in pushing the matter over as the 22 Oct left till November. — Then I have to leave Aldeburgh early on the 6th October, on a 9 or 10 days' absence, in Cumberland & Yorkshire — which I deeply regret but pastoral duty calls me away. Then again — time is inconceivably precious to me here: for I am making a desperate effort to revise about 300 or 400 pages of tremendous MSS. (my horrible Law Book) to resume printing immediately on return home in November. I worked yesterday 7 hours at this detestable Drudgery, without interruption — but rain prevented any remaining day. I am still overwhelmingly occupied — and I cannot rest night & day, till I get rid of this incubus. —

Just by the way, I am whether all literary power was gone, I devoted two weeks after leaving you, to writing — the first time in exactly two years — a literary paper for Blackwood. He is charmed with it & you can see the Venerable Maga, the October he will contain my Capitolette "Pickle II Again." I should have much liked to see this distinguished S. S. . . . . Kate kind regards to yourself & Lady Kelly, in which we all join. Believe me

Yours very truly
Edward Kelly

Peterhead 13 August 1792.

Dear Sir

I shall always be happy to hear of the prosperity of Your Family, & earnestly wish it were in my power to promote it, at present I fear this is not in my power, and I would have told You so sooner, if I had not, ever since I was favoured with Your Letter, and for many weeks before, been so born down with bad health and so much agitated with some domestick perplexities, that I was not able to attend to my own business, far less to that of others.

I know not how to mention to the Bishop of London the affair You speak of. Canterbury is not in his diocese; and I very much doubt whether he would be inclined to take a concern in that business. That many more favours are requested of him, than it is possible for him to grant, I very well know; for I had some conversation with him on that subject last summer, when I was at Fulham. As You are on so good terms with the Archbishop of Canterbury, might you not mention the matter to him? For my own part, I am at such a distance, so little acquainted with Church-matters, and in the present state of my health and spirits so utterly incapable of every sort of exertion, that I cannot at this time, and in the way you mention, be of any service. I am, with much regard and esteem, Dear Sir, Your most obedient humble servant

J Beattie.

Paris July 9 22
1816

Sir

I am truly sorry that my Bill of Exchange so long remained unpaid — it was not my intention to have remained here so long, but for these three months past I was left for I still not to able to undertake so long a journey, till the spring — At what time you may rest assured of every attention

I remain Sir
Your obliged
Humble Servant
Leon Jordan

Berlin 13 juillet 1852

Dear Sir

I shall esteem it as a very great favor if you give me your assistance on the night of my benefit in the character of Ophelia on the day after the wedding

It is to be on the 16th of June

I am dear Sir
Yours truly
Eliza Vestris

Je suis bien charmée, Cher Monsieur Land de vous avoir retrouvé à Berlin, maintenant que j'ai eu l'honneur de jouer devant la Majesté l'Empereur de Russie je n'espère plus vous retrouver encore à Petersbourg mon but vous le savez et de ne pas finir ma carrière dramatique sans ajouter à mes petits succès le grand pays de Nord que je désire vous avant de mourir

Je sais que vous partez demain je vous envoie mes souhaits pour votre voyage et je vous prie de ne pas vous oublier

Mille amitiés de ma mère et de moi Charles

Si mon fils se rend à Petersbourg avant moi, certainement il ira vous voir

NAPOLEON I., EMPEROR OF THE FRENCH.

(See page 133.)

Born 1769; died 1821. Our space will not allow us to give even the most succinct biography of the great man who filled the world with his glory, whose name is engraved in history by the side of those of Alexander, Cæsar, and Charlemagne. We must content ourselves with remarking that the history of Napoleon I. is full of grave instruction. He possessed in the highest degree the genius of the warrior and the administrator. In France he put an end to anarchy, reconstituted society, restored the altars, gave a code of laws, and placed his country at the head of nations. But his unbounded ambition was the rock on which his fortune struck. Peace and liberty are constantly in the way of such ambitions as that of Napoleon I., and always triumph in the end.

The letter which we give is deeply interesting. It is entirely in the handwriting of Bonaparte, who addressed it from Cairo to his brother Joseph, Deputy in the Council of Five Hundred. But it did not reach its address, since it appears by a note written by Admiral Nelson, beneath the superscription, that the courier who was the bearer of it was intercepted by the English fleet.

The letter seems to show that separation from the domestic hearth sometimes engenders the most unjust suspicions. At all events it abundantly proves that Napoleon Bonaparte did not know himself at the age of twenty-nine, when he wrote, "I am sick of human nature. I require solitude and isolation; pomp wearies me; an feeling it withered my glory is insipid. At the age of twenty-nine I have exhausted everything, there is nothing left for me but to become a thorough egotist."

(Translation.)

"*Cairo, 7th Thermidor.*

"You will know the public news. The army of Egypt, which had conquered Egypt, was on the point of being reduced to annihilation to the military glory of this army. Egypt is the country of ingratitude, of the earth, of treason, and of every kind of vice. Barbarism is at its height. There is no money, not even to pay the troops. I expect to be in France in the middle of [illegible] to attend to my many, many domestic annoyances, completely ruined, without one consolation to me: your love, which is my dearest treasure, nothing more is wanting to make me execrate existence but to lose it, and to see you hate me. It is my unhappy lot to entertain in my heart every feeling at once for one single person. Your conduct, etc.

"Make arrangements that I may have some country residence on my arrival, either near Paris or in Burgundy. I count upon passing the winter and busying myself there. I am sick of human nature; I require solitude and isolation; pomp wearies me; an feeling it withered my glory is insipid, at the age of twenty-nine I have exhausted everything; there is nothing left for me but to become a thorough egotist. I reckon upon keeping my house; never will I surrender it to any one. I have only where-withal to live. Farewell, my only friend. I have never been unjust to you; you owe me this justice in spite of the wish of my heart to be so. You understand me!"

Addressed—"To the citizen Joseph Bonaparte, Deputy in the Council of Five Hundred, Paris."

Endorsed by Lord Nelson—"Found on the person of the courier."

"July 25th, 1798.

[*From the Autographs in the British Museum.*]

Né en 1769; mort en 1821. La place nous manque pour donner la biographie même la plus succincte du grand homme qui a rempli le monde de sa gloire, dont le nom est burné dans l'histoire à côté de ceux d'Alexandre, de César et de Charlemagne. Nous devons nous contenter de remarquer, en passant, que la carrière de Napoléon Ier est pleine de grands enseignements. Il possédait au plus haut degré le génie du guerrier et de l'administrateur. En France il mit un terme à l'anarchie, il reconstitua la société, releva les autels, donna le code, et plaça son pays à la tête des nations. Mais l'ambition démesurée fut l'écueil contre lequel vint se briser sa fortune. La paix et la liberté se trouvent constamment sur le chemin d'ambitions semblables à celles de Napoléon Ier et l'une et l'autre finissent toujours par triompher.

La lettre que nous donnons est d'un intérêt saisissant. Elle est entièrement de la main de Bonaparte, qui l'adressait du Caire à son frère Joseph, député au Conseil des Cinq-Cents. Mais elle ne parvint pas à son adresse, puisqu'il résulte d'une note écrite par l'amiral Nelson au bas de la souscription, que le courrier qui en était porteur fut intercepté par la flotte anglaise.

Cette lettre semble prouver que l'éloignement du foyer domestique engendre quelquefois les soupçons les plus injustes. En tout cas, elle atteste surabondamment que Napoléon Bonaparte ne se connaissait encore à l'âge de vingt-neuf ans, quand il écrivait: "Je suis ennuyé de la nature humaine; j'ai besoin de solitude et d'isolement; la grandeur m'ennuie; le sentiment est desséché: la gloire est fade: à 29 ans j'ai tout épuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste."

(Transcription.)

"*Le Caire, le 7 Thermidor.*

"Tu vaira dans les papiers publics la relation des batailles et de la conquête de l'Égypte, qui [illegible] à la gloire [illegible] cette armée. L'Égypte est le pays [illegible], vol, trahison et [illegible]. Le [illegible] est à son comble, il n'y a point d'argent, pas même pour [solder] les troupes. Je pense être en France dans 2 mois. Je te recommande mes intérêts—j'ai beaucoup, beaucoup de chagrins domestiques, car le vide est entièrement [illegible]; toi seul me reste sur la terre; ton amitié m'est bien chère; il ne me reste plus pour devenir misantrope qu'à la perdre, et te voir me traiter. C'est ma triste position que d'avoir à la fois tous les sentiments pour une même personne dans mon cœur; tu m'entend!

"Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, ou en Bourgogne; je compte y passer l'hiver, et m'y enterrer. Je suis ennuié de la nature humaine! j'ai besoin de solitude et d'isolement; la grandeur m'ennuie; le sentiment est desséché; la gloire est fade; à 29 ans, j'ai tout epuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment Égoïste. Je me compte garder ma maison, jamais je ne la donnerai à qui que ce soit. Je n'ai plus que de quoi vivre! Adieu, mon unique ami. Je n'ai jamais été injuste envers toi; tu me dois cette justice malgré le désir de mon cœur de l'être; tu m'entend!"

Adressée—"Au citoyen Joseph Bonaparte, député au Conseil des 500, Paris."

Écrit par lord Nelson—"Trouvé sur la personne du courrier."

[*De la Collection d'Autographes du Musée Britannique.*]

NAPOLEON III.

(See page 134.)

Our No. XIII. contains an autographic note of Napoleon III., and we refer our readers to the biographical notice which precedes it. We now publish a letter wholly in the hand of that Sovereign, dated from the château of Arenenberg, Switzerland, 5th September, 1833, and addressed to Dr. Antomarchi, the physician of Napoleon I. at St. Helena. The superscription of the letter is the [illegible] of the features of the [illegible] "Napoleon Louis Bonaparte." "Prince Napoleon Louis C. Bonaparte." "Napoleon at St. Helena, and liberty in Poland."

Notre livraison XIII contient une note autographe de Napoléon III, et nous renvoyons à la notice biographique qui la précède. Nous publions aujourd'hui une lettre entièrement écrite de la main de ce souverain, elle est datée du château d'Arenenberg, en Suisse, le 5 septembre 1833, et adressée au docteur Antomarchi, médecin de Napoléon Ier à Sainte-Hélène. Il s'agit, dans cette lettre, du plâtre moulé sur les traits de l'empereur. On y remarque cette phrase: "En me servant de l'idée de Victor Hugo, je puis vous dire que vous avez su avec courage prodiguer vos soins au plus grand homme comme à la plus grande chose du XIXe siècle,—à Napoléon à Sainte-Hélène, à la liberté en Pologne."

(Translation.)

"*Aremenberg, September* 5, 1833

"My dear Doctor, I have received the prospectus of the subscription for the cast taken from the features of the Emperor. I am happy to see that you have found the means of preserving in France this precious object, and that you are giving to all Frenchmen the possibility of obtaining the last expression of the face of Napoleon, on which must be imprinted the sorrow of dying far from his country,—for on his death-bed the last sounds that passed his lips were prayers for France and for her happiness.

"I am happy to meet with this opportunity of again expressing my esteem for your noble character, and, borrowing the idea of Victor Hugo, I may say that you have bravely devoted your attention to the greatest man as well as to the greatest theme of the nineteenth century, Napoleon at St. Helena, and liberty in Poland.

"My mother, who shares my feelings, desires me to say that she will subscribe for a specimen in bronze, and two in plaster. I also will subscribe for a specimen in bronze. Farewell, my dear Doctor. Be assured of my friendship.

"Napoleon Louis C. Bonaparte."

[*From the Autographs in the British Museum.*]

ALEXANDRE BERTHIER, PRINCE DE NEUFCHÂTEL.

(See page 134.)

Born 1753; died 1815. A Marshal of France. His first campaign was in America, whence he returned a colonel in 1778. In 1789 he commanded the National Guard of Versailles, and protected the Court. After having served in the principal *corps d'armée* of the Republic, he was made General of Division in 1796, and sent to Italy. He rendered the great services to Bonaparte then commander-in-chief, and was united to him by a close friendship. Being invested with the command of the army at the end of 1797, he took possession of Rome on the 10th February, 1798, overturned the Papal Government, and proclaimed the Republic. He accompanied Bonaparte to Egypt. When Bonaparte became First Consul he chose Berthier for Minister of War. He was also chief of the staff at Marengo, Austerlitz and Jena, to the great satisfaction of Napoleon, who made him Marshal in 1804, Prince of Neufchâtel in 1806, and Vice-Constable in 1807. He took part in the Spanish campaign in 1808, as Major-General of the French army. In that character he wrote to the Governor of Madrid the letter which we publish, demanding the capitulation of that city. In 1809 Berthier contributed greatly to the victory of Wagram, and was rewarded with the title of Prince of Wagram. He also took part in the Russian campaign, although disapproving of it; like most of his colleagues, he wished for repose. He submitted to the Bourbons with unworthy haste; and on the return of the Emperor, retired to Bamberg with his father-in-law, the Duke of Birkenfeld. He died there a few days after his arrival; in a paroxysm of fever he threw himself from a balcony, and was killed on the spot.

Berthier was an excellent staff-officer, but had not the qualifications necessary for a commander-in-chief.

Né en 1753; mort en 1815. Maréchal de France. Fit ses premières armes en Amérique et en revint colonel en 1778. En 1789 il commanda la garde nationale de Versailles et protégea la cour. Après avoir servi dans les principaux corps d'armée de la république, il fut fait général de division en 1796 et envoyé en Italie. Il rendit les plus grands services à Bonaparte, général en chef, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Investi du commandement de l'armée à la fin de 1797, il s'empara de Rome le 10 février 1798, renversa le gouvernement du Pape et fit proclamer la république. Il accompagna Bonaparte en Égypte. Bonaparte devenu premier consul, choisit Berthier pour ministre de la guerre. Il remplit les fonctions de chef d'état-major à Marengo, à Austerlitz et à Jéna, à la grande satisfaction de Napoléon, qui le nomma maréchal en 1804, prince de Neuchâtel en 1806 et vice-connétable en 1807. Il prit part à la campagne d'Espagne en 1808, comme major-général de l'armée française. C'est en cette qualité qu'il écrivit au gouverneur de Madrid la lettre que nous donnons; cette lettre exige la capitulation de cette capitale. En 1809 Berthier contribua puissamment à la victoire de Wagram, et reçut en récompense le titre de prince de Wagram. Il prit aussi part à la campagne de Russie, bien qu'il la désapprouvât, comme la plupart de ses collègues, il désirait le repos. Il se soumit aux Bourbons avec un empressement peu digne. Au retour de l'empereur, il se retira à Bamberg, auprès de son beau-père, le duc de Birkenfeld; il y mourut quelques jours après son arrivée (1er juin 1815); dans un accès de fièvre-chaude, il se précipita d'un balcon et périt sur le coup.

Berthier était un admirable chef d'état-major, mais il n'avait pas toutes les qualités du commandant en chef.

(Translation.)

"*Bivouac before Madrid, 3rd December*, 1808. *Noon.*

"To Monsieur du Général Castelard, commanding at Madrid

"Monsieur le Général,—When your letter of to-day reached me, the attack on the entrenchment had commenced. I regret the injury which the peaceful and innocent inhabitants may have received. We much desire, Monsieur le Général, to see a stop put to a resistance which is as contrary to the rights of war as it is to the principles of reason. If you share these feelings, Monsieur le Général, it is imperative that you send to the front an officer commissioned to sign your capitulation, and that you hoist the white flag on one of the steeples until two o'clock in the afternoon.

"I need not, Monsieur le Général, reiterate the feelings of humanity, of generosity, and of forgetfulness of the past, which characterize the French. I repeat, Monsieur le Général, the assurance of my most distinguished consideration.

"The Prince de Neuchâtel, Vice-Connétable,
"Major-General,
"Alexandre."

[*From the Autographs in the British Museum.*]

JOACHIM MURAT, KING OF NAPLES.

(See page 135.)

Born 1767; died 1815. One of the most celebrated Marshals of the First Empire, and made King of Naples by Napoleon I. Son of an innkeeper of Périgord. He first studied at the College of Cahors for the priesthood; but his inclination leading him to choose the career of arms, he entered a regiment of cavalry. He was however expelled for insubordination, and returned to his father, whose horses he took care of. At the commencement of the Revolution he enrolled himself in the Constitutional Guard of Louis XVI., and then became Ensign in a regiment of Chasseurs. During the Reign of Terror he showed himself an ardent defender of liberty and equality, and quickly arrived at the rank of Colonel. Meanwhile his predilection for the Jacobins did not prevent him from seconding

Né en 1767; mort en 1815. L'un des maréchaux les plus célèbres du premier empire, et créé roi de Naples par Napoléon Ier. Fils d'un aubergiste du Périgord, Étudia d'abord au collége de Cahors, en vue d'embrasser le sacerdoce; mais son inclination le porta à entrer dans la carrière des armes, et il s'engagea dans un régiment de cavalerie. Il en fut bientôt chassé pour insubordination, et il rentra chez son père qui l'employa à soigner les chevaux. Au commencement de la révolution, il s'enrôla dans la garde constitutionnelle de Louis XVI., et devint sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs. Pendant le règne de la terreur, il se montra défenseur ardent de la liberté et de l'égalité, et parvint rapidement au grade de colonel. Cependant, ses prédilections pour les Jacobins ne l'empêchèrent pas de seconder

Bonaparte in the defence of the Convention in 1795. He then accompanied him to Italy and Egypt as his confidential aide-de-camp; he distinguished himself on every occasion by his fiery courage, and was soon made a General of Division. On the 18th Brumaire, he commanded the sixty grenadiers who dispersed the Council of Five Hundred. Bonaparte rewarded him with the hand of his sister Caroline, and entrusted to him the command of the Consular Guard. From that time Murat followed the fortunes of his chief. The chivalrous valour of the "handsome swordsman" showed itself in a hundred fights; he delighted to appear in the most splendid costume; he braved the greatest dangers with an intrepidity and coolness which conferred upon his exploits something of the supernatural; indeed Napoleon called him "the best cavalry officer in Europe." He commanded the cavalry in Italy, Austria, and Prussia; at Marengo, at Austerlitz, at Jena, at Eylau, and at Friedland, his services were brilliantly conspicuous. After the battle of Marengo, he was named Governor of Paris. On the accession of Napoleon to the Empire, he received a Marshal's bâton and the title of Prince. In 1810 he was made Grand-Duke of Berg. He commanded the army of invasion in Spain (1808); he induced the King, Charles IV., to go to Bayonne, and aspired to seat himself on the throne of that unhappy prince; but Napoleon preferred placing his brother Joseph there, and gave Murat the kingdom of Naples. He was proclaimed on the 1st of August, 1808, King of the Two Sicilies, under the name of Joachim Napoleon. Murat reigned peaceably until 1812. He then took part in the expedition to Russia, and commanded the cavalry of the Grand Army. History presents no example of a more numerous or better mounted cavalry. When Napoleon had quitted the army, he directed the disastrous retreat from Smolensk to Wilna. After the disaster of Leipsic, seeing that the star of Napoleon was growing dim, he returned in all haste to Italy and opened negotiations with the Allied Powers: in 1814, he was allowed to remain on the throne on condition of furnishing a contingent against France. His defection, which rendered more conspicuous the loyal and disinterested conduct of Prince Eugene, Viceroy of Italy, preserved him the crown for a time; but being alarmed by the delay of the Congress of Vienna to recognize his title, he resolved to declare himself in favour of the Emperor, who was returning from Elba; he invaded Upper Italy and marched against the Austrians. His defeat at Tolentino cost him his army and his throne. He took refuge in the south of France, then in Corsica, where he found some partisans and placed himself at their head, hoping to regain his kingdom. But being separated by a tempest from the main body of his followers, he was taken on disembarking in Calabria, condemned by a council of war, and shot on the 13th October, 1815.

The letter which we give entirely in the handwriting of Murat, is dated from the Imperial Head-quarters of Osterode, 24th March, 1807. It is addressed to Don Manuel Godoy, Prince of Peace, and First Minister of Charles IV. of Spain. From the time when the Prince of Peace became aware of the Victories of Jena and Austerlitz, he hastened to place his country at the disposal of the Emperor Napoleon. We have already said that Murat aspired to the crown of Spain; his letter to the favourite minister of the unfortunate Charles IV. throws much light on his intrigues with the minister to that end.

Bonaparte dans la défense de la Convention en 1795. Il l'accompagna ensuite en Italie et en Égypte comme son aide-de-camp de confiance, se signala en toute occasion par une bravoure fougueuse, et gagna bientôt les épaulettes de général de division. Au 18 brumaire, il commanda les soixante grenadiers qui dispersèrent le Conseil des Cinq Cents. Bonaparte, pour le récompenser, lui donna la main de sa sœur Caroline, et lui confia le commandement de la garde consulaire. Depuis lors, Murat suivit la fortune de son chef. La valeur chevaleresque du "beau sabreur" éclata dans cent combats: il aimait à se parer du costume le plus splendide; il bravait les plus grands dangers avec une intrépidité, un sang-froid et une insouciance qui donnaient quelque chose de surnaturel à ses exploits; enfin, Napoléon l'appela "le meilleur officier de cavalerie en Europe." Il commanda cette arme en Italie, en Autriche et en Prusse; à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau et à Friedland, il se distingua entre tous. Après la bataille de Marengo, il fut nommé gouverneur de Paris. A l'avénement de Napoléon à l'empire, il reçut le bâton de maréchal et le titre de prince. En 1806 il fut nommé grand-duc de Berg. Il commanda l'armée d'invasion en Espagne (1808); il décida le roi Charles IV à se rendre à Bayonne, et aspira à s'asseoir sur le trône de ce malheureux prince; mais Napoléon préféra y placer son frère Joseph, et donner à Murat le royaume de Naples: il fut proclamé le 1er août 1808 roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon. Murat régna paisiblement jusqu'en 1812. Alors il prit part à l'expédition de Russie et y commanda la cavalerie de la grande armée. L'histoire ne présente point d'exemple d'une armée de cavaliers plus nombreuse et mieux montée. Quand Napoléon eut quitté l'armée, il dirigea la retraite désastreuse de Smolensk à Wilna. Après le désastre de Leipsick, et voyant que l'étoile de Napoléon s'obscurcissait, il retourna en toute hâte en Italie, et noua des négociations avec les puissances coalisées; en 1814, on consentit à le laisser sur le trône, à condition de fournir un contingent contre la France. Sa défection, qui fait mieux ressortir encore la conduite pleine de loyauté et de désintéressement du prince Eugène, vice-roi d'Italie, lui conserva la couronne pendant quelque temps; mais le délai que mit le congrès de Vienne à reconnaître son titre, l'alarma et le décida à se déclarer pour l'Empereur, qui revenait de l'île d'Elbe; il envahit la Haute-Italie et marcha contre les Autrichiens. Sa défaite à Tolentino lui coûta son armée et son trône. Il se réfugia dans le midi de la France, puis en Corse, où il retrouva quelques partisans; il se mit à leur tête et tenta de reconquérir son royaume. Mais ayant été séparé par une tempête du gros de sa troupe, il fut pris en débarquant en Calabre, traduit devant un conseil de guerre, et fusillé le 13 octobre 1815.

La lettre que nous donnons, et entièrement de la main de Murat, est datée du quartier impérial d'Osterode le 24 mars 1807. Elle est adressée à Don Manuel Godoy, prince de la Paix, premier ministre de Charles IV d'Espagne. Dès que le prince de la Paix connut les victoires d'Iéna et d'Austerlitz, il s'empressa de mettre son pays à la disposition de l'empereur Napoléon. Nous avons déjà dit que Murat aspirait à la couronne d'Espagne; sa lettre au ministre favori de l'infortuné Charles IV jette beaucoup de jour sur les intrigues qu'il avait nouées dans ce but avec ce ministre.

(Translation.)

"My Cousin,—I should not have so long delayed answering the agreeable letter which you addressed to me on the 27th of January last, had I not been then occupied in pursuing and driving off some Russian troops which attempted to disturb our rear. Having returned to the Imperial Head-quarters at Osterode, I do myself the pleasure of expressing how sensible I have been of your communications. I learnt with the most lively satisfaction, that H.M. the King of Spain had, by an astonishing grant of new titles and new honours, worthily rewarded your talents and the signal services which you have rendered him. Be assured that I shall take the most lively interest in all that may increase your happiness and renown.

"I await with impatience the time when circumstances will allow me to receive the verbal communications which your Serene Highness wishes to make. Until I can meet the person whom you have charged with them, I pray you to give me as often as possible news of yourself. Nothing can be so agreeable in the midst of my military duties, as frequently to receive and return proofs of the sincere and true friendship which I am desirous of maintaining with you. H.M. the Emperor continues to speak of your Serene Highness with his accustomed goodwill; last night, at supper, he was pleased to tell us that the King of Spain had sent him two of the handsomest horses of his stud, and that the Prince de la Paix had had the politeness to send at the same time two splendid ones. I shall always have the greatest pleasure in expressing to you the sentiments of goodwill which his Majesty bears you, and will forget nothing which may contribute to maintain and strengthen them.

"I repeat with pleasure, my dear Cousin, the assurance of my sincere and lasting affection.

"JOACHIM

"*Imperial Head-quarters at Osterode, 24th March.* 1807."

[*From the Autographs in the British Museum.*]

LADY JANE GREY.

(See page 136.)

Born in 1537; died in 1554. Great-granddaughter of Henry VII., whose daughter Mary married, first, Louis XII. of France, and afterwards Charles Brandon, Duke of Suffolk, by whom she had a daughter, Frances Brandon, married to Henry Grey, Marquis of Dorset. Of this marriage Lady Jane Grey was the eldest daughter; there was no male issue. Lady Jane was distinguished from childhood by her virtues and her learning. She spoke and wrote Greek, Latin, Italian, and French; she understood Hebrew, Chaldee, and Arabic. Her great beauty, sweetness of temper, piety, and feminine accomplishments combined to render her the delight of all. Her parents, however, showed her a severity which would nowadays be deemed brutal; yet it did not alienate the filial affection of Lady Jane Grey; but her blind obedience to the parental will proved her ruin. Her father, then created Duke of Suffolk, undertook, in concert with the Duke of Northumberland, to transfer the crown into their own line. With this view, Lady Jane Grey was married, in May, 1553, to Lord Guilford Dudley, Northumberland's fourth son. Soon afterwards, Edward VI., whose health was declining, was induced to set aside the rights of his sisters, Mary and Elizabeth, and his cousin Mary of Scotland, and to settle the crown upon Lady Jane Grey, or Dudley. The King died on the 6th of July, and it was not until the 10th that Lady Jane even knew of the plot in which she was involved. At first she declined to accept the crown, but her reluctance was at length overcome by the imperious urgency of her parents and the entreaties of her husband, whom she tenderly loved. But Suffolk and Northumberland had no party among the people; Mary levied an army, ten days placed her in undisputed possession of the throne, and Lady Jane and her husband were confined in the Tower, apparently, at first, without the intention of taking their lives; but Wyatt's rebellion determined their fate. Both were beheaded, February 12, 1554. Lady Jane Grey's last hours were marked by the same sweetness, piety, and resignation which distinguished the whole of her short career,—she was only seventeen years old. She continued in prayer until the fatal stroke. She wrote the lines which we produce on the margin of a small manual of prayers which she used on the scaffold; they are addressed to the Duke of Suffolk, her father, whom she seeks to console for his loss in the most touching manner. The book is among the select royal autographs in the British Museum.

(Transcript.)

"The lorde comforte your grace, and that in his worde whearein all creatures onlye are to be comforted, and thoughe it bathe pleased God to take awaye from you your children, yet thinke not, I moste humblye beseche your grace, that you have loste them, but truste that we, by leavynge this mortall life, have wunne an imortal life; and I for my parte, as I have honored youre grace in thys life, will praye for you [in] an other life. Youre graces humble daughter.

"JANE DUDDLEY."

Née en 1537; morte en 1554. Arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, la fille de ce roi, Marie, avait épousé d'abord Louis XII de France, et ensuite Charles Brandon, duc de Suffolk; Françoise Brandon, issue de ce mariage, épousa Henri Grey, marquis de Dorset. Lady Jane Grey fut leur fille aînée; ils n'eurent pas de postérité mâle. Lady Jane se distingua, dès le jeune âge, par ses vertus et par son savoir. Elle parlait et écrivait le grec, le latin, l'italien et le français; elle savait l'hébreu, le chaldéen et l'arabe. Sa grande beauté, l'aménité de son caractère, sa piété et ses talents accomplis, charmèrent tous ceux qui l'approchaient. Cependant, les auteurs de ses jours se montrèrent pour elle d'une sévérité qui, de nos jours, semblerait brutale; cette sévérité n'aliéna en rien la piété filiale de lady Jane Grey; mais son obéissance aveugle aux volontés paternelles causèrent sa ruine. Son père, créé duc de Suffolk, se ligua avec le duc de Northumberland pour faire passer la couronne à leur propre ligne. Dans ce but, lady Jane Grey épousa, en mai 1553, lord Guilford Dudley, quatrième fils de Northumberland. Bientôt après, Édouard VI, dont la santé déclinait, fut induit à déshériter de leurs droits à la couronne ses deux sœurs, Marie et Elisabeth, et sa cousine Marie d'Écosse, et à les transférer à lady Jane Grey ou Dudley. Le roi mourut le 6 juillet, et ce ne fut que le 10 que lady Jane connut le complot dont elle était le centre. Elle refusa d'abord la couronne; mais ses repugnances finirent par être vaincues par les instances impérieuses de ses parents et les sollicitations de son mari, qu'elle aimait tendrement. Mais Suffolk et Northumberland n'avaient point de parti dans le peuple; Marie leva une armée, dix jours suffirent pour la placer solidement sur le trône, et lady Jane et son mari furent jetés à la Tour de Londres. La vengeance de Marie semblait devoir se borner à cet emprisonnement; mais l'insurrection de Wyatt décida de leur sort: ils furent décapités l'un et l'autre le 12 février 1554. Les dernières heures de lady Jane Grey furent marquées par la douceur, la piété et la résignation qui avaient caractérisé sa courte existence—elle n'avait que dix-sept ans. Elle continua de prier jusqu'au moment fatal. Les lignes que nous donnons d'elle se trouvent écrites sur les marges d'un petit livre d'heures, qu'elle lisait devant le billot; elles sont adressées au duc de Suffolk, son père, qu'elle cherche à consoler de sa perte de la manière la plus touchante. Ce livre fait partie de la collection de choix des autographes royaux du Musée Britannique.

(Traduction.)

"Que Dieu console votre grâce, et cela dans sa parole, par laquelle seule toutes les créatures doivent être consolées. Et bien qu'il ait plu à Dieu de prendre deux de vos enfants, ne croyez pas, j'en prie humblement votre grâce, que vous les avez perdus, mais espérez qu'en quittant cette vie mortelle nous avons gagné l'immortalité; et moi, pour ma part, comme j'ai honoré votre grâce dans cette vie, je prierai pour vous dans une autre vie. De votre grâce l'humble fille,

"JANE DUDDLEY."

MARY, DUCHESS OF GLOUCESTER.

(See page 136.)

Born 1776; died 1857. Fourth daughter of George III. Married, on the 22nd July, 1816, to her cousin the Duke of Gloucester, who died in 1834. This Princess experienced and accepted with resignation the sacrifices often inherent to her rank; her union was not one of inclination, but she was nevertheless the model of wives. Her virtues, sweetness, and benevolence have endeared her memory to her country.

Née en 1776; morte en 1857. Quatrième fille de Georges III. Épousa, le 22 juillet 1816, Guillaume-Frédéric, duc de Gloucester, son cousin. Veuve en 1834. Cette princesse éprouva et accepta avec résignation les sacrifices imposés souvent à son rang; son mariage fut étranger à l'inclination, mais elle n'en fut pas moins le modèle des épouses. Ses vertus, sa douceur et sa bienfaisance ont rendu sa mémoire aussi chère que vénérée.

(Traduction.)

"Ma chère lady Lyndhurst,—Pourriez-vous décider lord Lyndhurst à venir passer une heure demain soir à Gloucester-House, où se trouveront la duchesse de Cambridge et Marie. Elles seraient si charmées de vous voir. Je vous prie de ne pas songer à l'engager à venir, si cela peut le déranger le moins du monde; mais si vous pouviez réussir, vous me feriez grand plaisir. Point de toilette—une robe montante et sans aucun ornement. Vous trouverez à Gloucester-House des bonnets du matin, des châles, etc. etc.—A vous.

"MARY.

"*Lundi*, 30 *septembre*.

"Si vous venez un peu avant dix heures, ce sera parfaitement bien."

[*De la Collection du Directeur.*]

HENRY VANE, second DUKE OF CLEVELAND.

(See page 137.)

Born 1788; died 1864. Eldest son of the third Earl of Darlington, who was created Duke of Cleveland in 1833. Edu-

Né en 1788; mort en 1864. Fils aîné du troisième comte de Darlington, qui fut créé duc de Cleveland en 1833. Fit ses

cated at the University of Oxford. He entered the army when Viscount Barnard, was placed on half-pay in 1826, and was promoted to the rank of General in 1863. Having entered the House of Commons in 1812, he continued to sit there until the death of his father in 1842 removed him to the Upper House.

In both Houses the Duke of Cleveland was a consistent, generous, and courteous, but unflinching supporter of Conservative principles. In 1843, just after he had taken his seat in the House of Lords, he declined to move the Address in answer to the Queen's Speech, because the Duke of Wellington refused to pledge himself in defence of the corn laws. For a long period before his death, his Grace abstained from taking any active part in politics; but it will be seen from his letter that he entertained very decided opinions on the most important questions of the day.

études à l'université d'Oxford. Entra dans l'armée comme vicomte Barnard, fut placé en demi-solde en 1826, et fut nommé général en 1863. Il entra en 1812 à la chambre des communes, où il siégea jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1842.

A la chambre des communes et à la chambre des lords, le duc de Cleveland était aimé par la franchise de ses opinions, par ses manières aimables et courtoises, bien qu'il fût le champion le plus résolu des principes conservateurs. En 1843, au moment où il venait d'entrer à la chambre des lords, il refusa d'appuyer l'adresse en réponse au discours du trône, parce que le duc de Wellington n'avait pas voulu s'engager à défendre la loi sur les céréales. Il s'était abstenu de prendre une part active à la politique quand il mourut. Cependant, sa lettre prouve qu'il entretenait des opinions très-prononcées sur la plus grande question du jour.

(Traduction.)

"*Raby Castle*, 22 *août* 1863.

"Monsieur,—En accusant réception de la circulaire imprimée émanant de l'Association centrale de Manchester pour la reconnaissance des États confédérés d'Amérique, je n'hésite pas à donner que j'adhère très-cordialement à chaque paragraphe, à chaque syllabe de cette adresse. Dans toutes les guerres qui ont eu lieu dans la chrétienté, rien n'a jamais égalé le carnage et la barbarie de la guerre civile qui désole l'Amérique; et il ne paraît que bien qu'elle sévisse depuis si longtemps, sans qu'on puisse jamais arriver à un but, elle touche plus près de la fin qu'au commencement. Chaque homme dans les États du Sud est prêt à mourir plutôt que de consentir à l'union, et M. le Président Lincoln avec son cabinet de Washington altéré de sang, plutôt que de cesser d'aspirer à son but exécrable, menace d'égorger tout individu attaché aux États confédérés. Y a-t-il quelque chose de plus horrible, y a-t-il quelque chose de plus révoltant à un chrétien? Il est parfaitement certain que rien ne peut maintenant changer cet état de choses sans l'intervention des États européens. L'empereur Napoléon est tout prêt à reconnaître la confédération du Sud, si le cabinet anglais se joint à lui. Dans mon opinion, ces deux puissances n'auront pas de difficulté à mettre fin à cette guerre horrible; mais cela ne peut être obtenu sans leur intervention commune. Si l'association le désire, je n'ai aucune objection à devenir membre du comité; mais comme je n'ai aucune rapport avec Manchester et que je ne possède point de propriété dans le comté de Lancaster, je doute fort que mon nom fasse du bien ou qu'il ait de l'influence s'il n'est ajouté à ceux de beaucoup d'autres pairs du royaume.

"Je suis, Monsieur, votre obéissant humble serviteur,

"CLEVELAND."

[*De la Collection du Directeur.*]

THE PRINCE DE LIEVEN.

(See page 138.)

Appointed, in 1810, Russian Ambassador at the Court of Berlin, where he remained until 1812, when he was sent in the same capacity to the Court of St. James's, and held that position until 1834; he was then appointed Governor to the Grand-Duke Alexander, the present Emperor of Russia, and was elevated to the dignity of a prince. During his sojourn in London, the Princess, his wife, was the centre of polite attraction to statesmen of all parties.

En 1810 il fut nommé ambassadeur à la cour de Berlin, et en 1812 il fut envoyé en la même qualité à la cour de Saint-James, poste qu'il conserva jusqu'en 1834. Il fut alors nommé gouverneur du grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur de Russie, puis élevé à la dignité de prince. Pendant et après son séjour à Londres, la princesse de Lieven, sa femme, fut le centre de réunion des hommes d'état de tous les partis.

(Translation.)

"*Harley Street, Cavendish Square.*
"*Friday, July 30th.*

"It is with the greatest regret, Madame la Comtesse, that I find myself to-day unable to comply with your obliging invitation. The unhappy mail-day, which often crosses my most agreeable projects, causes me still more pain to-day, in depriving me of the society of the amiable hostess of Fitzroy Farm. Be pleased to accept, Madame la Comtesse, with my sincere regret, the homage of my most distinguished regards, and to offer my respects to Lord Buckinghamshire."

[*From the Collection of the Honourable Eleanor Eden.*]

VICTOR-JEAN-GILBERT FIALIN, DUC DE PERSIGNY.

(See page 138.)

Born 1808. A statesman, formerly Ambassador and Minister. At five years of age he lost his father, who was killed at the battle of Salamanca. At eighteen he entered the cavalry school of Saumur, which he left in 1828 as a non-commissioned officer in the 4th Regiment of Hussars. He at that time held Royalist opinions, but soon changed them, and took part in 1830 in the military movement at Pontivy in favour of the Revolution of July. He afterwards went to Paris and became a contributor to the 'Temps.' He shared at Ménilmontant the retreat of Père Enfantin, then chief of the St.-Simonians, who has lately died. In 1834, completely converted to Bonapartism, he founded a review, called 'L'Occident Français,' as a rallying-point for that cause; but only one number appeared, which contained this definition of the *idée Napoléonienne*—"C'est tout le symbole des nationalités occidentales." This enthusiastic publication opened the doors of the castle of Arenemberg, in Switzerland, where Prince Napoleon Louis Bonaparte then resided. Such was the commencement of his unbounded devotion to this Prince. It was not surprising, therefore, to find him in the first rank in the attempts of Strasburg and Boulogne. He succeeded in escaping at Strasburg, but not at Boulogne, and was condemned by the Court of Peers to twenty years' imprisonment; his confinement, however, was soon relaxed, and he became merely a prisoner on parole. He rejoined Prince Louis Napoleon in London, after his escape from Ham. He greatly contributed to the

Né en 1808. Homme d'état, ancien ambassadeur et ancien ministre. A cinq ans il perdit son père, qui fut tué à la bataille de Salamanca. A dix-huit ans il entra à l'école de cavalerie de Saumur, en sortit en 1828 comme sous-officier au 4e régiment de hussards. Imbu, à cette époque, d'opinions royalistes, il les changea bientôt, et prit part en 1830 au mouvement militaire qui eut lieu à Pontivy en faveur de la révolution de juillet. Mis à la réforme quelques mois après, il vint à Paris, et collabora au *Temps*. Il partagea à Ménilmontant la retraite du père Enfantin, alors chef des Saint-Simoniens, qui vient de mourir. En 1834, complétement converti à la cause bonapartiste, il fonda, pour créer un point de ralliement à cette cause, *L'Occident français*; mais cette revue ne parut qu'une fois, et dans ce premier numéro on lit cette définition de l'idée napoléonienne "c'est tout le symbole des nationalités occidentales." Cette publication enthousiaste lui ouvrit les portes du château d'Arenemberg, en Suisse, où résidait alors le prince Napoléon-Louis Bonaparte. Tel fut le point de départ du dévouement sans bornes dont il donna tant de preuves à ce prince. Aussi ne s'étonne-t-on point de le voir au premier rang aux tentatives de Strasbourg et de Boulogne. Il réussit à s'échapper à Strasbourg, mais non à Boulogne, et il fut condamné à vingt ans de détention par la Cour des pairs. Mais sa détention fut bientôt adoucie, puis réduite à la prison sur parole. Il rejoignit à Londres le prince Louis-Napoléon, qui s'était évadé de Ham. Il contribua beaucoup à l'élection of that Prince to the Presidency, and was made one of his aides-de-camp. In 1849 he was elected a member of the Legislative Assembly. He powerfully aided in the success of the *coup d'état*, and since that time has been loaded with favours. He was made Ministter of the Interior (1852–1854), a senator, twice Ambassador to London (1855–1858 and 1859); he was reappointed Minister of the Interior in 1860, and retained that post until 1863. He has recently been elevated to the dignity of a duke.

In 1852 he married the only daughter of the late Prince de la Moskowa.

tion à la présidence de ce prince, qui en fit un de ses aides-de-camp. En 1849 il fut élu membre de l'Assemblée législative. Il aida puissamment à la réussite du coup-d'état, et depuis lors la fortune l'a comblé de faveurs. Il fut nommé ministre de l'intérieur (22 janvier 1852—avril 1854), sénateur, deux fois ambassadeur à Londres (1855–1858 et 1859); il redevint ministre de l'intérieur en 1860, et conserva ce poste jusqu'aux élections générales de 1863. Enfin, il a été récemment élevé à la dignité de duc.

En 1852, il épousa la fille unique du feu prince de la Moskowa.

(Translation.)

"Having arrived in London to spend a few days in England, to afford my young wife the opportunity of admiring your beautiful country, I should be delighted to see you before your departure for Scotland. Can I call on you to-morrow morning at twelve o'clock?

"Be pleased to accept the assurance of my sincere regards.

"C^te DE PERSIGNY.

"*London, Fenton's Hotel, Wednesday, 25th August.*"

[*From the Collection of the Editor.*]

WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY.

(See page 139.)

Born 1811; died 1863. We have already given several letters of this celebrated writer, who, with Charles Dickens, reigned supreme in the world of fiction,—the great critical moralist whose authority surpassed that of Addison and Steele. We have also reproduced a number of sketches and caricatures from his pencil, so ready, but always true, humorous, and caustic. We nevertheless believe that our subscribers will not be displeased if we give two more of his letters and one more of his sketches—for the letters reflect the goodness of his heart and the warmth of his friendship; for the sketch represents his sympathetic and venerated features, taken by his own hand, under the following circumstances:—

In the preface of 'From Cornhill to Grand Cairo,' a dinner given by Mr. William to Sir James and Mr. Titmarsh is spoken of; it was at this dinner that Titmarsh formed the idea of undertaking his long journey. This project was carried into execution two days afterwards, and Titmarsh's impressions of his journey soon appeared in the book just referred to. Mr. William was naturally desirous to read it. As soon as his friend Thackeray became aware of this desire, he hastened to hand him a copy, and in less time than it would take to write his name, he sketched his own portrait on the first page, which was nevertheless a striking likeness. In this admirable sketch Thackeray has represented himself as writing on the banks of the Nile.

We are indebted for the portrait to his friend William.

Né en 1811; mort en 1863. Nous avons déjà donné plusieurs lettres du célèbre écrivain qui tenait, avec Charles Dickens, le sceptre du roman—du grand critique moraliste dont l'autorité a surpassé celle d'Addison et de Steele. Nous avons aussi reproduit nombre de croquis et de caricatures dus à son crayon si facile, mais toujours vrai, humoristique et spirituel. Nous croyons néanmoins que nos abonnés nous sauront gré de leur donner encore deux lettres et un dessin de lui—car ces lettres réfléchent la bonté de son cœur et la chaleur de son amitié; car ce dessin représente ses traits sympathiques et vénérés esquissés de sa propre main, voici dans quelles circonstances:

Dans la préface de *Cornhill au Grand-Caire*, il est question d'un dîner donné par M. William à sir James et à M. Titmarsh; c'est à ce dîner que Titmarsh conçut l'idée d'entreprendre son long voyage. Ce projet fut mis à exécution deux jours après, et les impressions de voyage de Titmarsh furent consignées dans le livre que nous venons de rappeler. M. William fut naturellement désireux de le lire. Dès que son ami Thackeray eut connaissance de ce désir, il s'empressa de lui en remettre un exemplaire, et il traça ses propres traits sur la première page, en moins de temps qu'il en fallait pour écrire son nom, ce qui n'empêche pas que la ressemblance ne soit frappante. Dans ce croquis admirable, Thackeray s'est représenté écrivant aux bords du Nil.

C'est à son ami William que nous devons l'esquisse de Thackeray, tracée par Thackeray.

(Traduction.)

"Mon cher W. B.,—Je suis tout chagrin d'apprendre la cause de votre absence: j'aurais été bien charmé de passer une autre bonne soirée avec vous. Mais j'ai promis pour demain à une dame qui m'avait invité 6 fois; j'ai décliné ses invitations, et il faut que je tienne parole cette fois.

"M—— est à Londres, au club du Parthénon. Si vous allez à Rome, j'espère que vous verrez O'B——, le docteur avec lequel M—— passait son temps avant que ce bon garçon prît femme. O'B. a une petite servante, qui cuisine admirablement. Pourquoi n'iriez-vous pas demeurer chez lui, si ses appartements sont libres? L'artiste que vous savez, mon amie M^me S——, est à Rome; elle y a une maison très-charmante, où l'on fait de la musique. Si vous êtes assez bien pour aller en soirée, je suis sûr qu'elle vous fera bon accueil. Et que Dieu vous conduise, mon cher B——, et vous ramène à nous en bonne santé au mois de mai.—A vous pour toujours,

"W. M. THACKERAY."

"36 *Onslow Square, Brompton, 21 février* 1855.

"Mon cher S——,—Le porteur est mon vieil ami, M. B——, qui est obligé de chercher un climat plus chaud que le nôtre pour le reste de l'hiver.

"M. B—— est en délicate santé et a besoin de comforts et de bons soins; quand il est bien, il gazouille lui-même comme un rossignol, et il aime la bonne musique; or, je sais quels bons Samaritains voudront bien venir en aide à ce pauvre voyageur, et le recommanderont à M^me Adelaïde S——.

"Combien j'aimerais à voir encore les enfants, à voir le coucher du soleil du Pincio. Rappelez-moi à H. W., s'il vous plaît. Je crois que je n'ai plus rien à ajouter, et je reprends la plume pour travailler.—Toujours le vôtre,

"W. M. THACKERAY."

[*De la Collection de William Bevan, Esq.*]

GIUSEPPE MAZZINI.

(See page 139.)

Born 1808. The chief of the Society of "Young Italy," whose motto was "Dio e Popolo." He has been an exile since 1831. In 1842 he established in London a journal called 'L'Apostolato Popolare,' which was regarded with suspicion even by the English Government. When the accession of Pius IX. raised the hopes of the Italians, Mazzini wrote to the Pope to congratulate him on his taking the initiative in the restoration of their common country. After the Revolution of February, 1848, he went to Paris, where he formed a club; then to Genoa and Milan, organizing revolutionary clubs and op-

Né en 1808. Le chef de la société de "la Jeune Italie," dont la devise était: *Dio e Popolo*. Exilé depuis 1831. En 1842 il fonda à Londres *L'Apostolato popolare*, journal qui fut suspect même au gouvernement anglais. Lorsque l'avénement de Pie IX vint relever les espérances de la nation italienne, M. Mazzini écrivit au Pape pour le féliciter de son initiative dans l'œuvre de la résurrection de la patrie commune. Après la révolution de février 1848, il se rendit à Paris, où il forma un club, puis à Gênes et à Milan, où il organisa des clubs révolutionnaires, et s'opposa de toute son

posing with all his influence the annexation of Lombardy to Piedmont. His attitude caused a division among the Italian patriots, which hastened the ruin of Lombardian independence. After the taking of Milan by Radetzky, he enrolled himself in Garibaldi's volunteers, and then retired to Lugano. After the murder of Rossi and the flight of the Pope to Gaeta, the Constituent Assembly at Rome, elected by universal suffrage, voted, in February 1849, two decrees, abolishing the temporal power of the Pope, and establishing the republican form of government. Mazzini immediately went to Rome, and became leader of the movement. Being chosen a representative, he made an appeal for concord, and exhorted "republican Rome" to ally herself to "monarchical Piedmont." On the 30th March, Mazzini, Saffi, and Armellini were named Triumvirs, and were charged with the defence of the Republic. The French expedition to restore the Pope disembarked at Civita Vecchia on 24th April, 1849, and besieged Rome for two months, and Mazzini was the soul of the defence. The French entered Rome on the 3rd July, and Mazzini returned to England. As President of the Italian Committee, he contracted in 1850 the famous loan, the object and result of which was a new Italian revolution; it broke out at Milan on the 6th February, 1853, and terminated in the declaration of a state of siege by the Austrians. Mazzini again escaped, and returned to London, where he continued his revolutionary work. In July, 1857, he suddenly appeared at Genoa, and prompted a rising in that city and at Leghorn, whilst his friend Pisacane kindled a revolt at Naples; but these disturbances were soon put down. In the meantime he became implicated in a conspiracy for assassinating the Emperor of the French. The part taken by Mazzini during and since the War of Italian Independence is too recent to need repetition, more especially as his policy may be thus summed up:—Italy must be a democratic republic. His acts and his propagandism have caused much bloodshed, and considerably embarrassed the policy of Count Cavour; but his sincerity and patriotism cannot be denied, although his political maxims and his method of carrying them out are to be deplored.

(Translation.)

"The angel of Martyrdom and the angel of Victory are two brothers; one of them is the guardian of heaven, the other is the guardian of earth.

"GIUSEPPE MAZZINI.

"*May*, 1863."

[*From the Collection of Hermann Kindt, Esq.*]

influence à l'annexion de la Lombardie au Piémont. Son attitude divisa les patriotes italiens, et cette division précipita la ruine de l'indépendance lombarde. Après la prise de Milan par Radetzky, il s'enrôla dans les volontaires de Garibaldi, puis il se retira à Lugano. Après le meurtre de Rossi et la fuite du Pape à Gaëte, l'Assemblée constituante, élue par le suffrage universel, vota en février 1849 deux décrets, abolissant le pouvoir temporel du Pape, et établissant la forme républicaine dans les États romains. Mazzini se rendit immédiatement après à Rome, où il fut maître de la situation. Nommé représentant, il fit un appel à la concorde, et exhorta "Rome républicaine" à s'allier au "Piémont monarchique." Le 30 mars, Mazzini, Saffi et Armellini furent nommés triumvirs, et chargés de la défense de la république. L'expédition française chargée de rétablir le Pape sur son trône, débarqua à Civita-Vecchia le 24 avril 1849, et fit le siége de Rome. Ce siége dura deux mois, et Mazzini fut l'âme de la défense. Les Français entrèrent dans Rome le 3 juillet, et Mazzini revint en Angleterre. Président du Comité italien, et placé à la tête du Comité révolutionnaire international, il contracta en 1850 le fameux emprunt qui avait pour but et qui eut pour résultat une nouvelle insurrection italienne; elle éclata à Milan le 6 février 1853, et se termina par l'état de siége par les Autrichiens. Mazzini parvint encore à s'échapper et à regagner Londres, où il continua son œuvre révolutionnaire. Au mois de juillet 1857, il parut tout à coup à Gênes, et excita un soulèvement dans cette ville et à Livourne, pendant que son ami Pisacane allumait la révolte à Naples. Mais ces troubles furent bientôt comprimés. Dans ces entrefaites il se trouva impliqué dans une conspiration d'assassinat contre l'empereur des Français. La part que M. Mazzini a prise pendant et après la guerre de l'indépendance italienne est trop récente pour être rappelée, d'autant plus que sa politique peut se résumer ainsi: L'Italie doit être démocratique républicaine. Ses actes et sa propagande ont fait couler bien du sang, ont considérablement embarrassé la politique du comte de Cavour; mais on ne saurait nier la sincérité de son patriotisme, tout en condamnant ses maximes politiques et ses moyens de les mettre en pratique.

(Traduction.)

"L'ange du Martyre et l'ange de la Victoire sont deux frères, dont l'un est le gardien du ciel et l'autre le gardien de la terre.

"GIUSEPPE MAZZINI.

"*Mai* 1863."

MRS. LOUISA CRANSTOUN NISBETT, LADY BOOTHBY.

(See page 140.)

Born 1809; died 1858. Descended from a distinguished Irish family. Her father, Frederick Hayes Macnamara, first served as an officer in the Peninsular War, and afterwards, under the name of Mordaunt, entered on a theatrical career, though without success. His daughter Louisa played Jane Shore at the Lyceum at the age of ten. At sixteen Miss Mordaunt made her first appearance at Drury Lane in 'The Soldier's Daughter,' taking the part of Widow Cheerly; the curtain fell amidst the loud applause of the whole audience, and her reputation was established. The following year she played at the Haymarket, and was equally popular. In 1831 she was married to Mr. Nisbett, an officer of the Life Guards, who seven months afterwards died by accident, leaving her a widow. Her husband's inheritance was disputed, and, in October, 1832, she reappeared at Drury Lane. Mrs. Nisbett successively played at the Queen's Theatre, the Strand, and the Haymarket; she there created (in 1837) the character of Constance in 'The Love Chase,' by Sheridan Knowles. Her interpretation of this character delighted the public, and made the fortune of the piece and the theatre. Shortly afterwards her lawsuit terminated in a compromise, which rendered her position more easy. After a tour in the provinces, she appeared at Covent Garden, then under the direction of Madame Vestris, whom she did not leave until the theatre passed into other hands, when she returned to the Haymarket. She remained there until her second marriage, with Sir William Boothby, which took place in 1844. Mrs. Nisbett played high comedy with such perfection that she was deservedly called inimitable. We request the attention of our subscribers to her admirable letter.

Née en 1809; morte en 1858. Descend d'une famille distinguée d'Irlande. Son père, Fréderic-Hayes Macnamara, servit d'abord comme officier dans la guerre péninsulaire, et entra ensuite sous le nom de Mordaunt dans la carrière théâtrale, où il n'eut pas de succès. Sa fille Louise joua au Lyceum *Jane Shore*, à l'âge de dix ans. A seize ans, miss Mordaunt débuta à Drury-Lane dans *La Fille du Soldat*, remplissant le rôle de la veuve Cheerly; le rideau tomba aux applaudissements frénétiques de la salle toute entière; sa réputation était faite. L'année suivante elle joua à Haymarket, la foule l'y suivit. En 1831 elle épousa M. Nisbett, officier des gardes du corps: sept mois après, M. Nisbett se tuait par accident, et Louisa-Cranstoun était veuve. La succession de son mari lui fut disputée, et en octobre 1832 elle reparut à Drury-Lane. Mistress Nisbett joua successivement au théâtres de la Reine (Queen's), du Strand et de Haymarket, qui était sous la direction de M. Webster; elle y créa (en 1837) le rôle de Constance dans le *Love Chase* de Sheridan Knowles; son interprétation de ce rôle fit les délices du public et la fortune de la pièce et du théâtre. Peu de temps après, son procès se termina par un compromis, qui lui rendit l'existence plus douce. Après une tournée en province, elle entra à Covent-Gardeu, dirigé par madame Vestris; cette campagne ne fut pas heureuse, mais elle ne quitta madame Vestris que lorsque le théâtre passa dans d'autres mains, et elle revint à Haymarket. Elle y resta jusqu'à son second mariage, avec sir William Boothby, qui eut lieu en 1844. Mistress Nisbett a joué la haute comédie avec une telle perfection qu'elle mérita le surnom d'inimitable. Nous appelons l'attention de nos abonnés sur son admirable lettre.

(Traduction.)

"Mon cousin me dit que les comédies ont pris leur origine dans les mystères religieux; que la scène, affranchie de la superstition des premiers siècles et de la grossièreté des derniers âges, est devenue aujourd'hui le véhicule des délices de l'esprit et de la moralité. S'il en est ainsi, lire une bonne pièce, c'est boire à la fontaine du précepte avec une coupe d'or encrustée de perles.

"LOUISA-CRANSTOUN NISBETT.

"3 *août* 1833."

[*De la Collection du Directeur.*]

THOMAS PHILLIPS.

(See page 133.)

Born 1770; died 1845. A celebrated portrait painter and a member of the Royal Academy. The portrait of Napoleon, painted almost from memory in 1802, is one of his numerous masterpieces. The medallion which surmounts the letter of Napoleon, First Consul, is taken from the portrait by Phillips.

Né en 1770; mort en 1845. Célèbre peintre de portrait, et membre de l'Académie royale de la Grande-Bretagne. Le portrait de Napoléon, peint presque de mémoire en 1802, est l'un de ses nombreux chefs-d'œuvre. Le médaillon qui surmonte la lettre de Napoléon, premier consul, est d'après le portraitde Phillips.

WILLIAM HOGARTH.

(See page 140.)

Born 1697; died 1764. We shall shortly give a more extended notice of the creator of moral caricature. The sketch which we give, and which represents one of his friends, Mr. Hunt, is but an instalment of the original drawings by him which we intend to give.

Né en 1697; mort en 1764. Nous aurons incessamment à nous occuper plus longuement du créateur de la caricature morale. L'esquisse que nous donnons et qui représente un de ses amis, M. Hunt, n'est qu'un à-compte des dessins originaux que nous produirons de lui.

JOHN MILTON.

(See page 141.)

Born 1608; died 1674. One of the greatest poets of England. His first studies were pursued under the direction of a Puritan, named Young. He then went to Cambridge University, to which he was admitted on the 12th of February, 1624. Milton himself says that he received at that University "more favour and respect than usual" during the seven years that he remained there; but that did not prevent his being flogged there. He refused to enter the Church or the Bar, and after leaving Cambridge he passed five years in the country; during that period he composed his 'Arcades,' 'Comus,' 'L'Allegro,' 'Il Penseroso,' and 'Lycidas.' In 1637 he travelled in Italy, where he made the acquaintance of Grotius, Galileo, and Manso, the patron of Tasso. Two years afterwards he returned to England, and in 1640 engaged zealously in the revolutionary struggle. He first wrote against the Church, and then in favour of the liberty of the press; he then sought to justify the execution of Charles I. In 1649 he was appointed Latin Secretary to the Council of State, which had decided that the Latin language should be employed in all negotiations with foreign countries. Cromwell at the same time appointed him his private secretary. His first wife having died, he married the daughter of Captain Woodcock; she died in childbirth a year after their marriage. In 1654 he became completely blind; his enemies said that this misfortune was a punishment from heaven. After the Restoration he retired from public life, but seems to have incurred no particular danger. Some ascribe his safety to Sir William Davenant. In 1660 he married for the third time, and, according to the Quaker Elwood, his secretary, he had then completed his great epic poem, 'Paradise Lost.' This poem was published in 1667. In 1674 a second edition appeared with the addition of two books, the first edition having contained but ten. In 1671 he published 'Paradise Regained.' After he became blind, his wife and two daughters wrote at his dictation. He died on the 8th November, 1674, and it was not until twenty years after his death that Addison, in the 'Spectator,' rendered full justice to his talents. 'Paradise Lost' is now considered as one of the most sublime productions of human genius.

Né en 1608; mort en 1674. L'un des plus grands poëtes de l'Angleterre. Ses premières études furent faites sous les auspices d'un puritain, nommé Young. Il entra ensuite à l'université de Cambridge, et en fut nommé membre le 12 février 1624. Milton dit lui-même qu'il reçut à cette université "plus de faveur et de respect que d'habitude" pendant les sept ans qu'il y resta; mais cela ne l'empêcha pas d'y être fustigé. Il refusa d'entrer dans l'Église et au barreau, et après sa sortie de Cambridge, il passa cinq ans à la campagne; pendant cette période, il composa ses *Arcades*, *Comus*, *L'Allegro*, *Il Penseroso* et *Lycidas*. En 1637 il voyagea en Italie, où il fit la connaissance de Grotius, de Galilée, et de Manso, le protecteur du Tasse. Deux années après, il retourna en Angleterre, et en 1640 il se jeta corps et âme dans la tourmente révolutionnaire. Il écrivit d'abord contre l'Église, et ensuite en faveur de la liberté de la presse; puis il chercha à justifier l'exécution de Charles Ier. En 1649 il fut nommé secrétaire latin du conseil d'état, qui avait décidé que la langue latine serait employée dans toutes les négociations avec les pays étrangers. Cromwell le nomma en même temps son secrétaire particulier. Sa femme vint à mourir, et il épousa en secondes noces la fille du capitaine Woodcock; elle mourut en couches un an après leur mariage. En 1654 il devint complétement aveugle; ses ennemis prétendirent que ce malheur était une punition du ciel. Après la restauration, il se retira de la vie publique; et il ne semble pas qu'il ait couru alors de grands dangers; on prétend qu'il dût son salut au poëte sir William Davenant. En 1660 il se maria pour la troisième fois, et s'il faut en croire le quaker Elwood, qui lui servait de secrétaire, il avait alors terminé son grand poëme épique, *Le Paradis perdu*. Ce poëme fut publié en 1667. En 1674 parut une seconde édition, augmentée de deux livres; la première n'en contenait que dix. En 1671 il avait produit *Le Paradis regagné*. Depuis qu'il était aveugle, sa femme et ses deux filles écrivaient sous sa dictée. Il mourut le 8 novembre 1674, et ce ne fut guère que 20 ans après sa mort qu'Addison, dans *Le Spectateur*, lui rendit une justice éclatante. Aujourd'hui *Le Paradis perdu* est considéré comme une des plus sublimes productions du génie humain.

The lines which we give are extracted from the 'Album Amicorum' of Christopher Arnold, Professor of History at Nuremberg: they are dated London, 19th November 1651.

Les lignes que nous donnons sont extraites de l'*Album Amicorum* de Christopher Arnold, professeur d'histoire à Nuremberg; elles sont datées de Londres le 19 novembre 1651.

(Translation.)

"... perfect.'

"... and my most courteous friend Christopher Arnold, have I ... virtue as well as of my good will towards him.

"*London*, A.D. 1651, *Nov.* 19.

"JOHN MILTON."

(Traduction.)

"... mon très-courtois ami ... bonne volonté pour lui

"*Londres*, A.D. 1651, 19 ... *novembre*

"JOHN MILTON."

"Londini, Anno Domini 1651 Novem. 19.

"JOHN MILTONIUS."

[*Des Autographes du Musée Britannique.*]

DESIDERIUS ERASMUS.

(See page 141.)

Born 1467; died 1536. One of the most celebrated writers of the fifteenth ... sixteenth centuries. At first a chorister he entered at an early age on a monastic life, of which he soon tired, and went, to finish his studies, to the Collége de Montaigu, at Paris, and afterwards took the decree of a Doctor in Theology, at Bologna (1506). He was for some time tutor to a natural son of James IV. of Scotland, with whom he travelled in Italy. He soon gained such reputation by his writings that several princes wished to attract him to their courts; he visited Rome, where Leo X. endeavoured to retain him; passed on to England, where he was well received by Henry VIII., and became acquainted with Sir Thomas More; taught Greek for some time at Oxford and Cambridge; refused the offers of Francis I., who wished to place him at the head of the Collége de France, and received from Charles V., in whose states he was born, the title of Councillor, and a pension. In 1521 he took up his residence at Basle, with his friend Froben, the printer, in order to superintend the printing of his works, and died in that city in 1536. Pope Paul III. thought of making him a Cardinal. Erasmus was at once the most learned man of his time, the purest, liveliest, and most elegant writer, and one of the most sagacious men of his age. He was the supporter of a prudent reform in the Church, and corresponded with Luther on that subject; but withdrew from the latter when he found him resorting to violence, not liking, as he said, seditious truth. However, his great independence in matters of religion caused several of his works to be placed in the 'Index' by the Council of Trent. His principal works, all in Latin, are,—'De Copia Verborum et Rerum,' 'Adagia,' 'Apophthegms,' 'Colloquies,' satirical dialogues in the style of Lucian, and the 'Praise of Folly.' Erasmus greatly contributed to the revival of literature by his writings and by his editions of ancient authors; he published the *editio princeps* of Ptolemy's Geography, from the Greek text, and the Greek text of the New Testament, which he accompanied by a Latin version and a paraphrase.

Né en 1467; mort en 1536. L'un des plus célèbres écrivains des XVe et XVIe siècles. Il fut d'abord enfant de chœur, entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, vint terminer ses études au collége de Montaigu, à Paris, et alla prendre le bonnet de docteur en théologie à Bologne (1506). Il fut quelque temps précepteur d'un fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, avec lequel il voyagea en Italie. Il se fit bientôt une telle réputation par ses écrits, que plusieurs princes voulurent l'attirer auprès d'eux; il visita Rome, où Léon X tenta de le retenir; passa en Angleterre, où il fut fort bien accueilli par Henri VIII, et où il se lia avec Thomas More; enseigna quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge; refusa les offres de François Ier, qui voulait le placer à la tête du Collége de France, et reçut de Charles-Quint, dans les états duquel il était né, le titre de conseiller, avec une pension. En 1521 il se fixa à Bâle, auprès de l'imprimeur Froben, son ami, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1536. Le pape Paul III pensait à le faire cardinal. Érasme était à la fois l'homme le plus savant de son siècle, l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel, et l'un des hommes les plus sages de son temps. Il était partisan d'une prudente réforme dans le clergé, et eut à ce sujet une correspondance avec Luther; mais il s'éloigna de lui quand il le vit recourir à la violence—n'aimant pas, disait-il, la vérité séditieuse. Toutefois, sa grande independance en matière de religion, fit mettre plusieurs de ses ouvrages à l'*Index* par le concile de Trente. Ses principaux écrits, tous en latin, sont: *De Copia Verborum et Rerum*, les *Adages*, les *Apophthègmes*, les *Colloques*, dialogues satiriques dans le genre de Lucien. *L'Éloge de la Folie*. Érasme contribua puissamment à la renaissance des lettres par ses écrits et par ses éditions d'auteurs anciens; on lui doit l'édition *princeps* du texte grec de la *Géographie* de Ptolémée, et du texte grec du Nouveau Testament, qu'il accompagna d'une version latine et d'une paraphrase.

(Transcript.)

"... Anthæ missi ... Nunc regnum gratiæ ... Scripsit ad me Dominus Petrus Barbirius ex Hispaniâ, quod ... Quare precor, ut pergamum tuæ fidei committere ... Non semel ... Et deo Basilii sacro ... Sed mittetur ... Is proximo ... Bene vale, vir honorande. Si quo in re potero tibi gratum facere, reperies me paratum ad omne obsequium. Lovanii, Anno M.D. 19, undecim Cal. Febr.

"ERASMUS ROTERODAMENSIS,
"ex animo tuus, etc.

"Honorabili viro Johanni de Hondt, Canonico Curtracensi, domino et amico meo plurimum observando. A Courtray."

(Translation.)

"... With much greetings. Honourable lord and friend, you do not express ... have sent my allowance before the day. Now, I beg that you ... day is passed, which, if I mistake not, is Christmas. My lord Peter Barbirius wrote to me from Spain, that he has written to your lordship touching this matter; and to his wish I know that you will willingly incline. He is nominated Bishop of Paria. Wherefore I pray that you deliver the money to this messenger. For once and again have I been sick even unto ... Your ... would have ... mihi numeratum pecuniæ ... Is proximo ... perfecit. ... Bene vale, vir honorande. Si quo in re potero tibi gratum facere, reperies me paratum ad omne obsequium. Lovanii, Anno M.D. 19, undecim Cal. Febr.

"ERASMUS OF ROTTERDAM,
"... yours, etc.

"To the honourable man John de Hondt, Canon of Courtray, my very reverend lord and friend ... At Courtray."

(Traduction.)

"... Avec beaucoup de respect. Honorable seigneur et ami, vous n'avez pas les dignes sièges. Jusqu'ici vous m'avez envoyé ma pension ... Jusqu'où je vous prie de ne pas refuser de le faire après ... Pierre Barbirius ... Espagne ... Votre Seigneurie ... Il est nommé ... Parme. ... je vous prie ... messager. ... Une fois ... jusqu'à la ... Bien ... Si ... Adieu, homme ... Lovain, dans l'année 1519, XI. Cal. Febr. [22 Jan.]

"ERASMUS DE ROTTERDAM,
"... à vous, etc.

"A l'honorable homme Jean de Hondt, chanoine de Courtray, mon très-révéré seigneur et ami ... A Courtray."

(*Des Autographes du Musée Britannique.*)

LUDOVICO ARIOSTO.

(See page 142.)

Born 1474; died 1533. One of the most celebrated poets of Italy. The Dukes of Ferrara, appreciating his precocious poetical genius, attached him to their court, and treated him as their friend.

Né en 1474; mort en 1533. L'un des plus célèbres poëtes de l'Italie. Les ducs de Ferrare, appréciant ses talents précoces en poésie, le fixèrent à leur cour et en firent leur ami. Il employa dix années à

He employed ten years in composing the work which has immortalized his name, 'Orlando Furioso.' In it he recounts the exploits of the Paladins, blending with inimitable art the amusing and the serious, the graceful and the terrible, and his poem is crowded with incidents abounding in interest. It was first published in 1516, and contained forty cantos; afterwards he was continually retouching it, until in 1532 he published a new edition, with six additional cantos. Ariosto was also endowed with great physical strength. In 1521 he was employed to put down brigandage in one of the Papal provinces, and fell into the hands of the brigands; but when they learned his name they allowed him to depart, loaded with marks of honour.

The autograph which we give is a letter relating to brigandage.

composer l'ouvrage qui l'a immortalisé, le *Roland furieux*, "Orlando Furioso." Il y raconte les exploits des paladins, mêlant avec un art inimitable le plaisant et le sérieux, le gracieux et le terrible, et faisant marcher de front mille scènes diverses toutes pleines d'intérêt. Il publia son poëme en 1516, il avait 40 chants; depuis, il ne cessa de le retoucher, et il en donna en 1532 une nouvelle édition augmentée de six chants. L'Arioste était doué aussi de grands avantages physiques. En 1521 il fut chargé d'étouffer le brigandage dans une province du Pape; il tomba entre les mains des brigands, et quand ils surent son nom, ils le laissèrent partir en le comblant de marques d'honneur.

L'autographe que nous donnons de lui est une lettre relative au brigandage.

(Transcript.)

"Magister mihi honorandissime, perche la Vicinanza che hanno queste terre l' una con l' altra tanto dappresso subiette a Tre dominii dei signori fiorentini dei lucchesi et del signor mio, E gran causa che li banditi di ciascuno di questi Tre stati hanno pocha paura de la ragione et securamente stanno nel paese perche anno dappresso quando sono cacciati da un lato dove potersi ricomprar in un altro, et Io desiderando di provider a questo n' ho scritto al signor Mio, et sua Ex^tia mi ha commesso ch' io ne scriva a V. M. et al capitano di Pietra Santa, et a quello de Barga pregandovi che siate contenti di operare con la Ex^za R. P. fiorentina che sia contenta che si rinovi una conventione et patto dhe gia tra questo ducale stato soleva esser et quello de li prefati signori; cioe che nisuno il qual per alcuno enorme delitto come rebellione assassinamento et homicidio volontario fusse bandito dal stato de signori fiorentini potesse esser sicuro in questa ducale provincia et e converso. Io adunque, per exequire tal commissione et altra tanto perche la [illegible] V. M che [illegible] perpetua obligatione, alla qual sempre mi offero et raccommando.—Castellum, 16 Och^r 1522.

"Di V. M.,

"Lud^co Ariosto, Ducale Commissario.

"Magistro mihi honorandissimo,
"Domino Nicolas Contardino, Commissario Ferrentani."

(Translation.)

"Most honourable Master, the proximity which these lands subject to three dominions,—the Florentine lords, the people of Lucca, and my lord,—hold to one another, is a great reason why the brigands of each of those three states have little fear of the law, and remain safe in the country; for they have close at hand, when pursued on one side, a place of refuge on another. I then, desiring to provide against this, have written thereon to my lord, and his Excellency has directed me to write to your Honour, and to the Captains of Pietra Santa and Barga, praying you that you be pleased to operate with the most noble republic of Florence, to consent to a renewal of a convention and agreement, which has been customary between this ducal state and that of the aforesaid lords; viz. that no one who has been banished for any heinous offence, such as rebellion, assassination, and wilful homicide, from the state of the Florentine lords, can rest secure in this ducal province; and *vice versâ*. I therefore, for the fulfilment of such commission, and of any other so that justice may have its course more free, pray your Honour that you will do all in your power to bring about this union, to the end that offenders may not have so much license. Assuring your honour of my perpetual obligation, I offer my services.—Castello, 16th October, 1522.

"Your Honour's,

"Ludovico Ariosto, Ducal Commissioner.

"To my most Honourable Master,
"Lord Nicholas Contardino, Commissioner."

(Traduction.)

"Très-honoré Maître, la proximité que ces territoires soumis à trois propriétaires — les seigneurs de Florence, le peuple de Lucques, et monseigneur—donnent l'un à l'autre, explique grandement pourquoi les brigands de chacun de ces états font si peu de cas de la loi et restent en sûreté dans les pays, parce qu'ils ont à leur portée, lorsqu'ils sont poursuivis d'un côté, un lieu de refuge sur un autre point. Désirant remédier à cet état de choses, j'en ai écrit à monseigneur, et Son Excellence m'a chargé d'écrire à Votre Honneur et aux capitaines de Pietra-Santa et de Barga, pour vous prier de vouloir bien coopérer avec la très-noble république de Florence pour consentir à renouveler la convention et l'acte qui a déjà été en existence entre cet état ducal et les seigneurs susdits; à savoir: que quiconque ayant été banni pour un crime atroce, comme rébellion, assassinat, et meurtre volontaire, de l'état des seigneurs de Florence, ne pourra rester en sûreté dans cette province ducale, et *vice versâ*. En conséquence, pour m'acquitter de cette mission et de toute autre ayant pour objet d'assurer le cours plus libre de la justice, je prie Votre Honneur de faire tout ce que vous pourrez pour amener cette union, de sorte que les criminels ne puissent avoir autant d'immunité. En assurant Votre Honneur de mon obligation perpétuelle, j'offre mes services.—Castello, 16 octobre 1522."

"De Votre Honneur,

"Ludovico Ariosto, Commissaire ducal.

"Au très-honorable Maître,
"Sig^r Nicolas Contardino, Commissaire."

(*Des Autographes du Musée Britannique.*)

JOHN CALDWELL CALHOUN.

(See page 148.)

Born in 1782; died 1850. An eminent statesman of America. As Representative, Secretary at War, Vice-President, and Senator, he took during a period of forty years an active and leading part in those questions which separated the New England from the Southern States, and which have at last separated the latter from the Union. He contended for many years against the constitutionality of congressional legislation, which oppressed or taxed the producer for the benefit of the manufacturer; to make the central power at Washington the absolute governor of the States, and to rule by majorities over the rights of the minorities. Opposed to him were the ablest advocates of the North, Webster and Clay, who contended for protective tariffs and an "American System." The close reasoning, profound logic, and enlarged views of Mr. Calhoun maintained, however, sufficient ascendancy over the liberal minds of the North to prevent the complete accomplishment of the political system of his adversaries. His addresses became the text-books of Southern politicians, and thoroughly educated the Southern people in the principles of government he advocated. They have also proved prophetic of the disunion which must result from an attempt to centralize power by a latitudinarian construction of the constitution. His saying was, "Liberty, the Constitution, and the Union;" the Union being less important than liberty, and only to be preserved by a strict adherence to the letter of the constitution which made it, through the instrumentality of sovereign States. The States never had a champion more firm and resolute in upholding their sovereignty and their rights.

Né en 1782; mort en 1850. Homme d'état éminent de l'Amérique du Nord. Comme représentant, secrétaire de la guerre, vice-président et sénateur, pendant une période de quarante années il prit une part active et proéminente dans les questions qui ont séparé la Nouvelle-Angleterre des États du Sud, et qui ont fini par amener leur sécession de l'Union. Pendant longtemps il combattit la constitutionnalité de la législation par Congrès, parce qu'elle opprimait ou taxait le producteur pour le bénéfice du manufacturier; parce que le pouvoir central de Washington gouvernait les États d'une manière absolue; parce que les majorités dominaient les droits des minorités. Il comptait parmi ses adversaires politiques les avocats les plus capables du Nord, Webster et Clay, qui défendaient les tarifs protecteurs et un "système américain." Cependant, la logique serrée et profonde, les vues larges de M. Calhoun exercèrent assez d'ascendance sur les esprits libéraux du Nord pour empêcher la réalisation complète du système politique de ses adversaires. Ses discours devinrent les livres de texte des politiques du Sud, et ils édifièrent complétement les États du Sud sur les principes de gouvernement qu'il appuyait; ils ont aussi prophétisé la sécession, comme conséquence inévitable de la tentative de centraliser le pouvoir par une construction latitudinaire de la constitution. Il avait pour devise: "La Liberté, la Constitution et l'Union;" selon lui, l'union était moins importante que la liberté, et elle ne pouvait être maintenue qu'en adhérant strictement à la lettre de la constitution qui avait créé l'Union par le concours des États souverains. Les États n'ont jamais eu de soutien plus ferme et plus résolu de leur souveraineté et de leurs droits.

THOMAS CAMPBELL.

(See page 146.)

Born 1777; died 1844. We shall shortly have occasion to speak again of this great English poet, when we intend to give a portion of one of his works written with his own hand. We content ourselves at present with saying that the few lines we here give were the last he penned. He died two days afterwards.

Né en 1777; mort en 1844. Nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur ce grand poëte anglais, en donnant une citation de ses œuvres, écrite de sa main. Nous nous contentons ici de dire que les quelques lignes que nous produisons sont les dernières que le poëte lauréat ait tracées; il est mort deux jours après.

(Traduction.)

"5 *rue Saint-Jean.*

"Mon cher Mousieur,—Voulez-vous avoir la bonté de m'écrire une prescription pour des pilules laxatives?

"A vous sincèrement,

"T. Campbell."

N.B.—Addressed to Dr. Allard, 13th June, 1844, Boulogne-sur-Mer.

[*From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.*]

CHARLES DIBDIN.

(See page 143.)

Born 1745; died 1814. An English actor, dramatic author, and celebrated song-writer. He was educated at Winchester, and at first destined for holy orders; but going to London at the early age of sixteen, he produced an opera called 'The Shepherd's Artifice,' which was brought out at Covent Garden, of which theatre he became musical manager in 1778. Subsequently he built the "Circus," afterwards called the Surrey Theatre. In 1789 he gave his entertainment called 'The Whim of the Moment,' of which he was sole author, composer, and performer. In this piece he sang his ballad of 'Poor Jack,' which completely won the car of the public; and from that time his reputation as a ballad-writer was established. He wrote, according to some, no fewer than 900 songs, and, according to others, 1200. The number does not much signify; a soil so prolific must have produced many weeds. Many of his lyrics, however, have great merit; we give a proof of this in the specimen we publish. His songs have solaced the seaman during long voyages, sustained him in the storm, and inspired him in the battle; they have also been quoted to restore the mutinous to order and discipline.

Dibdin retired from public life in 1805, and received a pension of £200 a year from Mr. Pitt.

Né en 1745; mort en 1814. Acteur, auteur dramatique, et célèbre chansonnier anglais. Fut élevé à Winchester, et destiné d'abord aux saints ordres; mais s'étant rendu à Londres, il y produisit, à seize ans, un opéra appelé *La Ruse du Berger*, qui fut joué à Covent-Garden. Il devint directeur de ce théâtre. Il bâtit ensuite le *Circus*, qui devint plus tard le théâtre de *Surrey*. En 1789 il donna son *Caprice du Moment*, écrit, mis en musique, et joué par lui seul. Dans cette pièce il chanta sa ballade de *Pauvre Jacques*, qui eut une popularité immense; à partir de cette époque, sa réputation comme chansonnier fut établie. Selon les uns, il a composé 900 chansons, selon d'autres, 1,200. Le nombre importe peu; un sol si fécond a dû produire de mauvaises herbes. Cependant, la plupart de ses compositions ont eu beaucoup de mérite; nous en donnons la preuve par les vers que nous publions de lui. Ses chansons ont réjoui le marin dans les longs voyages, l'ont soutenu pendant la tempête, l'ont inspiré au fort de la bataille; qui plus est, elles ont contribué à rendre les séditieux à l'ordre et à la discipline.

Il se retira de la vie publique en 1805, et reçut de M. Pitt une pension de 200 livres sterling.

(Traduction.)

1.

"La création gisait dans l'abîme de la nuit,
Vide, sans forme et sans force;
Le Tout-Puissant l'appela au jour,
Et se réjouit de la carrière de la création.

2.

"L'homme surgit, image de son Créateur,
Immortel, heureux et libre;
Mais l'homme choisit le sentier du mal,
Et donna la main à la misère.

3.

"'Que la terre redevienne terre,' s'écria le Tout-Puissant,
'Mais que l'âme vive encore.'
Et cependant l'homme avait défié son créateur;
Quelle rançon pouvait-il donner?

4.

"La miséricorde divine fit grâce de la peine,
Il donna une rançon céleste;
Le corps de l'homme retourne à la terre,
Son âme monte au ciel!"

[*From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.*]

HEINRICH HEINE.

(See pages 144–5.)

Born 1800; died 1856. A celebrated German-French philosopher and author. Born at Düsseldorf, of Jewish parents, but embraced Christianity in 1825. His father, a merchant, intending to make him his successor, had him educated at the

Né en 1800; mort en 1856. Célèbre philosophe et écrivain allemand-français. Naquit à Düsseldorf de parents israélites, mais il embrassa le protestantisme en 1825. Son père, qui était négociant, voulait en faire son successeur; il le fit élever

Lyceum at Düsseldorf, and then placed him in a counting-house at Hamburg in 1816. But young Heine's taste for literature was too decided to allow him to devote his attention to commerce, and in 1819 his father and his uncle, Solomon Heine, the famous banker, consented to give him a literary education. He studied law at Bonn, at Berlin, and at Göttingen, where he received the degree of Doctor. He afterwards resided alternately at Hamburg, Berlin, and Munich. In 1823 he published his two tragedies, 'Almansor' and 'William Radcliff,' and his lyrical interlude, a love poem, which is one of his most characteristic works. In 1825 he returned from Göttingen to Hamburg, to practise law. But the Bar was no more to his taste than commerce, and he returned to literature. He then travelled on the Continent and in England, and wrote a descriptive account of his travels, the first two volumes of which appeared in 1826–27, and the last two in 1830–31. This work met with immense success, owing both to its sparkling wit and its political *hardiesses*, addressed to the sovereigns of Germany and the rest of Europe. The Book of Songs, 'Buch der Lieder,' referred to in the letter which we give, was published at Hamburg in 1827. After his return from England he resided at Stuttgart, and became chief editor of the 'New Political Annals.' He also wrote many celebrated works, which placed him at the head of "Young Germany." Meanwhile Heine's severe satires excited great enmity against him in Germany; and after the Revolution of July, 1830, he went to France, and made it his adopted country. He became correspondent to the 'Augsburg Gazette,' and continued to publish, both in French and German, works in prose and verse, abounding with epigrammatic remarks, both on his mother-country and that of his adoption. In 1840 he married a Frenchwoman, according to the Roman Catholic ritual. In 1847 he suffered from an attack of paralysis, which deprived him of the sight of one eye, and he received from Louis Philippe a pension from his private purse. In 1848 a fresh attack rendered him completely blind, and from that time he never quitted his room. But his great physical sufferings did not in any degree obscure his mental faculties, and he continued to enrich literature by dictating his works. He died on the 17th February, 1856. In his will this phrase occurs:—"Although I belong to the Lutheran confession, I do not desire to be followed to the grave by any clergyman of that church, and I wish that all religious ceremony may be dispensed with at my funeral. This is not the weak fancy of a freethinker. For the last four years I have set aside all philosophical pride, and have again felt the power of religious truth."

We may remark that the first leading-article of the 'Times' on the 20th September last commences thus:—"Henry Heine, of sarcastic memory, has recorded his conviction that there are three things in Germany never destined to be finished, —Cologne Cathedral, the Pantheist Schelling's idea of the Divinity, and the Prussian Constitution.

The long and interesting letter which we publish on this remarkable writer depicts him in a striking manner. He was but twenty-six years old when he wrote it, and scepticism had already eaten to his heart.

(Translation.)

Hamburg, 30*th December*, 1825.

"Dear Simrock!—You once wrote to me that one of our countrymen, Riess, had composed some of my songs. Can you not obtain those compositions for me? By doing so you will very much oblige me. A charming songstress, you must know, bothered me for three-quarters of an hour yesterday evening, to obtain for her some music to my 'Lieder.' You see, my dear friend, if I want anything from any one I am sure to write to him: you, however, might have deserved my writing to you sooner. Some time ago I had a glance at the 'Musen-Almanach,' and there saw, by some verses, that you, whom I immediately recognized as the author of them, are still thinking with kindness of me,—of me, who have not even acknowledged your kind letter of last winter! Excuses I have enough—illness, law, and idleness. The first kept me quite bent down; but now I feel better. Since August I have left Göttingen, afterwards going to the island of Norderney, where I have much improved my health by sea-bathing; and now I think of wintering here and returning with the first swallows to Berlin. There I hope to see you. I am still engaged in historical studies and preliminary sketches for future works. As to poetry, little flows from my pen. The good reception of my first productions has not, as it unluckily so often happens, lulled me into the sweet conviction of being now, once and for ever, a Genius, who has nothing else to do but to allow the sweet, clear, poetical stream to run smoothly out of him, and to let all the world admire it. No one feels more than I do, how difficult it is to produce anything literary which has not been treated upon before; and how unsatisfactory it must be to every deeper mind to write merely for the pleasure of the idle bystanders. With such an aim before me, you can easily imagine that I cannot fulfil many entreaties and expectations. Thus, amongst others, my friend Rousseau has become quite displeased with me, that I have not energetically helped him in his poetical undertakings: half a year ago he even formally declared our friendship dissolved, as I openly spoke to him about the vacuity and emptiness of his periodical literary doings. You may say whatever you like, but he really has genuine talent, and, even on account of his kind heart alone, deserves a better fate in literature. But the devil take all his aimless doings! I at least must think it less displeasing to a clever head to do something absolutely bad than something null!

"Do not smile, dear Simrock, at the fretting earnestness which comes over me; you also will be seized by it some day, when you will be tired of many things which at present you perhaps find amusing. I venture to think that many of our ways of viewing things are congenial: and on that account I also understand why many a poem of mine pleases you, Simrock, and why I myself have imagined a mental affinity in many a poem of yours, which I have become acquainted with through the 'Gesellschafter' and the M. Almanach. We have behind us the first openheartedness of the sweet wild-oats and the love-affairs of that time, and, as veterans, we now and then allow the lyrical element to take precedence, it is then wholly penetrated by a more spiritual principle,—by *irony*, which with you is still playfully amiable, as it is with Goethe; with me, on the contrary, it has become cracked into sombre bitterness. I much wish that your irony may keep its serene colouring, but I do not believe it: and I am almost afraid that from your poems the perfume of fewer roses but of more nightshades will one day waft round me. But—I only wished to write about Riess's compositions. I will, with pleasure, pay what they cost, if they have appeared in print, or what the charge may be for copying, if they are still in manuscript. Only send me them as soon as possible by the mail-post, with the following address:—Dr. Jur. H. Heine, at Moritz von Embden's, 167, Neuer Wall, Hamburg.

"And now good-bye, and remain amicably inclined!

"Your friend and countryman,

"H. Heine."

La longue et intéressante lettre que nous donnons de cet écrivain si remarquable le dépeint d'une manière frappante. Il n'avait que vingt-cinq ans quand il l'écrivit, et déjà le scepticisme l'avait mordu au cœur.

(Traduction.)

"*Hambourg, le* 30 *décembre* 1825.

"Mon cher Simrock!—Vous m'écrivites un jour qu'un de vos compatriotes, Riess, avait mis en musique quelques-unes de mes chansons. Ne pourriez-vous m'en procurer un exemplaire? Vous m'obligeriez beaucoup. Vous savez qu'une charmante cantatrice m'a tourmenté hier soir pendant trois-quarts d'heure pour obtenir la musique de quelques-uns de mes *Chants*. Vous le savez, mon cher ami, si j'ai besoin de quelque chose de quelqu'un, je suis sûr d'écrire à ce quelqu'un; cependant, vous auriez mérité que je vous écrivisse plus tôt. Il y a peu de temps, j'ai jeté les yeux sur *L'Almanach des Muses*; j'y ai trouvé des vers que j'ai reconnus comme venant de vous, et ces vers m'ont appris que vous pensiez encore avec bonté à moi—à moi, qui ne vous ai pas même accusé réception de votre bonne lettre de l'hiver dernier! Des excuses, j'en ai assez—mauvaise santé, jurisprudence et paresse. La mauvaise santé m'a complétement courbé; mais aujourd'hui je me sens mieux. J'ai quitté Gœttingue depuis le mois d'août, je suis allé de là à l'île de Norderney, où les bains de mer m'ont fait beaucoup de bien; je songe aujourd'hui à hiverner ici, et à retourner à Berlin avec les premières hirondelles. J'espère de vous y voir. Je m'occupe encore d'études historiques et d'esquisses préliminaires pour de nouveaux ouvrages. Quant à la poésie, il en coule peu de ma plume. Le bon accueil fait à mes premiers travaux ne m'a pas encore endormi [illegible] arrive trop souvent—dans la douce conviction d'être maintenant, tout à coup et pour toujours, un génie qui n'a plus rien à faire qu'à laisser le doux et clair ruisseau de la poésie couler tranquillement de lui, et de laisser le monde entier admirer l'onde. Personne ne sent plus que moi combien il est difficile de produire en littérature quelque chose de neuf; combien tout esprit profond doit trouver insuffisant d'écrire tout simplement pour le plaisir des désœuvrés. Me sachant ce but, vous pouvez vous faire facilement une idée que je ne puis répondre à beaucoup d'instances et d'attentes. C'est ainsi que parmi [illegible] Rousseau s'est montré complétement mécontenté que je ne l'aie pas aidé énergiquement dans ses entreprises poétiques; [illegible] six mois, lui ayant franchement parlé du vide et de la nullité de ses publications périodiques, il a été jusqu'à déclarer formellement que notre amitié était rompue. Dites tout ce que vous voudrez, il a vraiment du talent véritable, et, ne serait-ce qu'à cause de son bon cœur, il mérite une meilleure destinée dans la littérature. Mais que le diable emporte toutes ses productions sans but! Tout au moins, je crois qu'il doit être plus mortifiant à un esprit habile de faire quelque chose d'absolument mauvais que nul.

"Ne riez pas, cher Simrock, de la gravité chagrine qui s'empare de moi; vous l'éprouverez aussi un jour, lorsque vous serez fatigué de beaucoup de choses qui, aujourd'hui, vous amusent peut-être. J'ose croire que votre manière de voir les choses est en général sympathique; et c'est pour cette raison aussi que je comprends pourquoi tant de mes poëmes vous plaisent, Simrock, et que je me suis imaginé que beaucoup des vôtres contenaient une affinité mentale, quand je les ai lus dans le *Gesellschafter* et le *M. Almanach*. Nous avons derrière nous la première sincérité de cœur de la folle-avoine et des affaires d'amour de cette époque; et si nous permettons néanmoins que l'élément lyrique prenne la précédence çà et là, il est alors pénétré entièrement d'un principe plus spirituel, *de l'ironie*. Chez vous, comme chez Goethe, elle ne fait encore que badiner gracieusement; chez moi, au contraire, elle est devenue de la sombre amertume. Je désire beaucoup que votre ironie conserve ses couleurs sereines; mais je ne le crois pas; et j'ai presque peur qu'on [illegible] vos poëmes n'exhalent autour de moi [illegible] parfum de rose que de belladone. Mais je ne désirais écrire qu'à propos de la musique de Riess. Je paierai plaisir ce qu'elle coûtera, si elle a été publiée, ou ce que coûtera la copie dans le cas où elle serait encore inédite. Seulement envoyez-moi la chose aussitôt que possible par la malle-poste, à l'adresse suivante:—le Dr Jur. H. Heine, chez Maurice d'Embden, 167, Neuer-Wall, Hambourg.

"Maintenant adieu, et restez amicalement disposé

"Pour votre ami et compatriote,

"H. Heine."

De la Collection du Directeur.

JOHN GIBSON LOCKHART.

(See page 146.)

Born, 1794; died 1854. An English author. Son-in-law of Sir Walter Scott. He was educated at the University of Glasgow, and afterwards at Oxford. After visiting Germany, he went to Edinburgh in 1816, with the intention of practising at the Bar. He soon, however, became one of the most distinguished members of a small band of Scotch writers, of whom Wilson was the chief. 'Blackwood's Magazine' was established in 1817, and Lockhart was one of the principal contributors. The Toryism of the new periodical pleased Sir Walter Scott greatly; Lockhart soon became one of his especial favourites, and he gave him the hand of his eldest daughter Sophia: the marriage took place in 1820. He then published 'Valerius,' 'Adam Blair,' the Life of Burns, and the Life of Napoleon. In 1826 he became principal editor of the 'Quarterly Review,' which position he held until 1853. He particularly excelled in biography, as his Life of Scott proves. His letter, however, shows that he sometimes passed his leisure moments sportively.

Né en 1794; mort en 1854. Littérateur anglais: beau-fils de sir Walter Scott. Il fut élevé à l'université de Glascow et ensuite à celle d'Oxford. Après avoir visité l'Allemagne, il s'établit à Édimbourg (1816), dans l'intention d'entrer au barreau. Mais il devint bientôt l'un des membres les plus distingués d'une société d'écrivains écossais, dont Wilson était le chef. Le *Blackwood's Magazine* fut établi en 1817, et Lockhart fut un de ses principaux rédacteurs. Le torisme de la nouvelle revue et de ses rédacteurs plut beaucoup à sir Walter Scott; Lockhart fut bientôt un de ses favoris, et il lui donna sa fille aînée Sophie; le mariage eut lieu en 1820. Il publia ensuite *Valerius*, *Adam Blair*, *La Vie de Burns* et *La Vie de Napoléon*. En 1826 il devint principal rédacteur du *Quarterly Review*, et il remplit ces fonctions jusqu'en 1853. Il excellait surtout dans les biographies, comme le prouve sa *Vie de Scott*. Mais sa lettre dénote qu'il passait quelquefois ses instants de loisir à folâtrer.

(Traduction.)

"'Une longue plume d'un perroquet vert—une plume orange—ou bien d'autres splendides plumes de couleur.'—

"Telle est la pétition d'une belle dame qui s'est éprise de la passion de prendre des mouches pour pêcher dans la Tweed.

"Ô pêcheur-ornithologue ou ornithologue-pêcheur, pouvez-vous me donner quelque secours? Cupidon ne me permet plus de plumer ses ailes, et ce n'est qu'en vous, ô juge B——, que mon espoir repose.

"J.-G. Lockhart, docteur en droit.

"25 *août* 1840. *Sussex-Place.*"

[*From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.*]

THOMAS HOOD.

(See page 146.)

Born 1798; died 1845. An English poet, author, and humourist. He commenced his literary career in 1821, as editor of the 'London Magazine.' Shortly afterwards he published his 'Odes and Addresses to Great People.' From 1829 to 1838 he conducted the 'Comic Annual;' and it was while editor of 'The Gem' that he published his well-known poem of 'Eugene Aram's Dream.' He then travelled on the Continent, and published his work 'Up the Rhine.' Subsequently he became editor of the 'New Monthly Magazine,' and, after retiring from that post, he made a collection of all his writings in prose and verse, and published them under the title of 'Whimsicalities.' His works abound with genial humour, pleasant wit, ripe observation, and sound sense, and are an ornament to English literature. His letter is an evidence that he was a slave to his literary duties.

Né en 1798; mort en 1845. Poëte, littérateur et humouriste anglais. Il débuta dans la carrière des lettres en 1821, comme rédacteur du *London Magazine*. Peu après il publia ses *Odes et Adresses au Grand Peuple*. De 1829 à 1838 il rédigea en chef *L'Annuaire comique*, et ce fut comme rédacteur de *La Perle*, qu'il écrivit son fameux poëme, *Le Rêve d'Eugène Aram*. Il voyagea ensuite sur le Continent, et produisit *Le Rhin*. Enfin il devint le rédacteur du *New Monthly Magazine*, et après s'être retiré de ce poste, il fit la collection de tous ses écrits en vers et en prose, et les publia sous le titre de *Fantaisies* (*Whimsicalities*). Ses ouvrages abondent en verve, en esprit aussi piquant que plein d'observation, et en bon sens; ils sont un ornement pour la littérature anglaise. Sa lettre prouve qu'il était esclave de ses devoirs de journaliste.

(Traduction.)

"*Devonshire Lodge, New Finchley Road, Saint-John's Wood,*
"*Samedi, du Int.*

"Mon cher Monsieur,—J'aurais dû vous accuser plutôt réception de votre lettre avec l'explication de la cause des erreurs dont vous parlez. Bien que cela puisse paraître en contradiction avec ce que je fais [illegible] depuis deux derniers mois (disons depuis le 15 novembre), j'ai été alité, et obligé de compter plus que d'habitude sur les imprimeurs. Cependant vous comprendrez le plaisir que j'ai [illegible] et qui a rendu [illegible] la correction [illegible] qui en sont l'objet, il y a des efforts que je dois faire même alité—et hélas! trop de choses restent à faire.

"J'espère toujours avoir le plaisir de faire votre connaissance personnelle: la force armée dût-elle me conduire devant vous à cet effet, et je suis, cher Monsieur, votre [illegible].

"W. J. Broderip, Esq. "THOMAS HOOD."

[From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.]

WILLIAM HOWITT.

(See page 146.)

Born 1795. An English author. Son of a Quaker, by whom he was educated in the principles of that sect. But he gave himself up with ardour to the study of mathematics and the sciences, classics, and the French, German and Italian languages. He passed his leisure time in shooting and fishing, which made him familiar with rural life. In 1813, he married a young lady of his own sect, but, like himself, of literary tastes. In the first year of their marriage they published together a volume of poems, entitled 'The Forest Minstrel.' They afterwards wrote for various reviews. From 1829 to 1839 they published a number of works, among which was 'Rural Life in England.' He then went to Germany to educate his children, and there produced 'Rural and Domestic Life in Germany,' etc. On his return to England in 1846, he became co-proprietor and editor of the 'People's Journal.' He then edited a periodical of his own, called 'Howitt's Journal.' It is to be presumed that the speculation was not a fortunate one, since in 1852 he went to Australia with his sons, and passed some time in gold-digging. Two years later he published a very interesting work on Australia, entitled 'Land, Labour, and Gold.'

Né en 1795. Littérateur anglais. Fils d'un quaker, qui l'éleva dans les principes de sa secte. Mais il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques et des sciences, des classiques, et des langues française, allemande et italienne. Il passa ses instants de loisir à chasser et à pêcher, ce qui l'initia à la vie rurale. En 1813 il épousa une demoiselle de sa secte, mais imbu comme lui de goûts littéraires. Après un an de mariage, ils publièrent ensemble un volume de poésies, intitulé: *Le Ménestrel de la Forêt*. Ils écrivirent ensuite pour diverses revues. De 1829 en 1839, il publia nombre d'ouvrages, parmi lesquels *La Vie rurale en Angleterre*. Il se rendit ensuite en Allemagne, pour y élever ses enfants, et il y écrivit *La Vie rurale et domestique en Allemagne*, etc. A son retour en Angleterre en 1846, il devint co-propriétaire et rédacteur du *Journal du Peuple;* puis il édita une revue appelée *Le Journal de Howitt*. Il faut croire que la spéculation ne fut pas heureuse, puisqu'en 1852 il partit avec ses fils pour l'Australie, où ils s'occupèrent pendant quelque temps à chercher de l'or. Deux ans plus tard, il publia sur l'Australie un ouvrage fort intéressant sous le titre de *La Terre, le Travail et l'Or*.

(Traduction.)

"*Highgate, 4 janvier* 1862

"Mon cher Monsieur Wood,—Nous serons heureux de vous voir le soir qui vous conviendra le mieux, ou le dimanche après-midi, si cela vous est plus agréable. Si Mistress Wood venait avec vous, le plaisir serait augmenté.

"A vous sincèrement,

"WILLIAM HOWITT.

"Le Révérend J.-G. Wood."

[From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.]

DOUGLAS JERROLD.

(See page 146.)

Born 1805; died 1857. A celebrated English writer; son of a theatrical manager. When young he had an irresistible desire for a seafaring life, and obtained an appointment as midshipman on board a ship of the line, where he met with Stanfield, the celebrated marine painter. After two years' service he left the sea to enter a printing-office. Coming to London shortly afterwards (1822), he worked as a compositor in the office of an important journal, in which he inserted an article that attracted much notice; it was an essay on the lyrical drama, suggested to him by hearing Weber's 'Der Freischütz.' Soon afterwards (1826) he wrote his first play, 'Black-eyed Susan,' which met with immense success. From that time he became the favourite of the populace, and taking his subjects from real life instead of borrowing from the French stage, he increased the repertory of the London theatres, treating with equal facility both comic and pathetic subjects. The drama of 'The Rent Day,' played in 1830, is one of the best domestic pictures he produced. The popularity of his pieces, which had enriched many managers, induced him to take the Strand Theatre on his own account; he then produced 'Nell Gwynne,' which succeeded; but having ventured upon Drury Lane, he met with reverses, and returned entirely to literature.

Né en 1805; mort en 1857. Littérateur anglais. Fils du directeur d'une troupe dramatique; se crut pour la carrière navale une vocation irrésistible et obtint une commission de *midshipman* à bord d'un vaisseau de ligne, où se trouvait déjà M. Stanfield, le célèbre peintre de marine. Après deux ans de service, il donna sa démission pour entrer dans une imprimerie. A Londres, où il vint peu de temps après (1822), il travailla à la composition d'un grand journal, dans lequel il inséra un article qui fit sensation; c'était un essai sur le drame lyrique, que lui avait suggéré l'audition du *Freischütz* de Weber. Bientôt il écrivait sa première pièce de théâtre, *Suzanne aux yeux noirs* (1826), dont le succès fut immense. Maître dès lors des faveurs de la foule et cherchant ses sujets dans la vie réelle, au lieu de les emprunter aux scènes françaises, il alimenta le répertoire des théâtres de Londres et traita avec une égale facilité le genre larmoyant et le genre comique. Le drame du *Jour du loyer*, joué en 1830, est un des meilleurs tableaux intimes qu'il ait tracés. La vogue de ses pièces, qui avaient enrichi plusieurs directions, le décida à exploiter lui-même le petit théâtre du Strand; il y donna *Nell Gwynne*, qui réussit, mais ayant voulu s'élever jusqu'à Drury-Lane, il éprouva des revers, et revint tout entier à la littérature.

It was then that, under the title of 'Heads of the People,' translated into French as 'Les Anglais peints par eux-mêmes' (1839), he created a style which has since been much followed. This publication was illustrated by Cruikshank and Meadows, and renowned writers contributed to it. He then supplied to 'Blackwood's Magazine' his "Men of Character," a new series of types displaying much satirical humour. He put some of them on the stage, but without success.

Jerrold was one of the most active contributors to 'Punch.' His earliest articles were a series of essays signed "Q.;" he then gave the 'History of a Feather,' 'Mrs. Caudle's Lectures,' and 'Punch's Letters to his Son.' About 1843 he edited the 'Illuminated Magazine,' in which appeared his 'Chronicles of Clovernook,' one of his best works; when this magazine ceased to appear he started one on his own account, under the title of 'Douglas Jerrold's Shilling Magazine,' in which appeared, among others, the delightful tale of 'St. James and St. Giles.'

After that time this prolific writer divided his time between 'Punch,' the dramatic and the editing of 'Lloyd's Weekly Newspaper.' His complete works have been edited by his son.

Ce fut alors que, sous le titre de *Heads of the People: Les Anglais peints par eux-mêmes* (1839), il créa un genre que l'on a beaucoup exploité depuis. Cette publication fut illustrée par Cruikshank et Meadows, et les écrivains en renom lui prêtèrent leurs concours. Il fournit ensuite à *Blackwood's Magazine*, sa *Galerie d'Originaux*, série nouvelle de types conçus avec autant d'*humour* que d'observation maliciense. Il en mit quelques-uns à la scène, mais sans succès.

M Jerrold prit une part des plus actives à la rédaction du *Punch*. Ses premiers articles furent une suite d'essais signés de la lettre Q., puis il donna *L'Histoire d'une plume*, ses *Caquets de madame Caudle* et ses *Lettres de Punch à son fils*. Vers 1843 il fut chargé de l'*Illuminated Magazine*, où parurent ses *Chroniques de Clovernook*, l'un de ses meilleurs ouvrages; cette revue ayant cessé de paraître, il en fonda une à lui sous son nom: *Douglas Jerrold's Shilling Magazine;* qui reçut, entre autres, la joyeuse nouvelle de *Saint-Gilles et Saint-James*.

Depuis, ce fécond écrivain partagea son temps entre le journal le *Punch*, l'art dramatique et la publication d'un journal hebdomadaire, *Lloyd's Weekly London Newspaper*.

(Traduction.)

"*26, Circus-Road, Saint-John's Wood,*
"*2 juin.*

"Mon cher Monsieur,—A mon très-grand regret, vos billets pour Exeter-Hall et pour lundi ne me sont point parvenus à temps; on les a jetés dans la boîte aux lettres du bureau, et malheureusement—à cette époque de vacances—on n'y a pas fait assez d'attention.

"A l'avenir voulez-vous être assez bon de les faire envoyer à l'adresse ci-dessus? J'ai vu la pauvre mistress Phillips en ville, et il me pèse de lire quelle était peinée.

"A vous sincèrement,

"DOUGLAS JERROLD."

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.

ALEXANDRE DUMAS.

(See page 147.)

Born 1803. A celebrated French dramatic author and novelist. Son of the Republican General Alexandre Davy-Dumas, and grandson of the Marquis Davy de la Pailleterie and of an African negress, Tiennette Dumas, whose name his father preferred to bear. The future author of eighty dramas and more than forty novels, lost his father when three years old; he was educated at Villers-Cotterets, the place of his birth, by the Abbé Grégoire, and if the moderate pension of his mother did not allow her to give him a brilliant education, he excelled in all bodily exercises. At fifteen years old he entered the office of the village notary as a copyist. In 1820 he went to seek his fortune "dans la grande ville." He there made the acquaintance of Adolphe de Leuven, who was beginning to write for the stage, and who engaged him as an assistant. Their pieces were not accepted by the managers, and at nineteen years old Dumas found himself without the means of subsistence, and with an infirm mother and a sister dependent on him. Although his father, owing to his rigid republican principles, had left no fortune, his name remained fixed in the memory of his companions in arms. One of them, General Foy, took an interest in the son, and turning to account the only talent he possessed, a good handwriting, got him placed as a supernumerary in the office of the secretary to the Duke of Orleans, at a salary of 1200 francs. Dumas remained eight years in that office. The Palais Royal contained a magnificent library, and he devoted his leisure to reading with avidity, taking notes, and frequenting the theatres for the purpose of studying stage effects. In 1825 he succeeded in obtaining the representation at the Ambigu of

Né en 1803. Célèbre auteur dramatique et romancier français. Fils du général républicain Alexandre Davy-Dumas, qui était fils lui-même du marquis Davy de la Pailleterie, et d'une négresse africaine, Tiennette Dumas, dont il porta le nom par préférence. L'auteur futur de quatre-vingt drames et de quarante et quelques romans, perdit son père à l'âge de trois ans: il fut élevé à Villers-Cotterets, lieu de sa naissance, par l'abbé Grégaine; mais si la pension modeste de sa mère ne lui permit pas de lui donner une éducation brillante, il excella dans tous les exercices du corps. A quinze ans, il entra comme copiste chez le notaire de son village. En 1820 il alla chercher fortune "dans la grande ville." Il y fit la connaissance d'Adolphe de Leuven, qui commençait à écrire pour le théâtre, et qui le prit pour collaborateur. Leurs pièces ne furent pas acceptées par les directeurs, et à 19 ans Dumas se trouva sans moyens d'existence. Cependant, il avait à soutenir une mère infirme et une sœur. Son père n'avait pas laissé de fortune, à cause de la rigidité de ses principes républicains; mais son nom était gravé dans la mémoire de ses compagnons d'armes. L'un d'eux, le général Foy, s'intéressa à son fils, mit à profit le seul talent qu'il possédât—une belle écriture—et le fit entrer en qualité de surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans, aux appointements de 1,200 francs. Dumas resta huit ans chez le duc. Le Palais-Royal possédait une magnifique bibliothèque; il consacra ses instants de loisir à lire avec avidité, à prendre des notes et à fréquenter les théâtres pour y étudier les effets de scène, et en 1825 il réussit à faire représenter à l'Ambigu sa première œuvre dramatique, *La Chasse et l'Amour*. Le succès n'en fut pas grand,

his first dramatic piece, 'La Chasse et l'Amour.' Its success was not great; and Dumas vegetated on his salary, now raised to 2000 francs, when Macready visited Paris in 1827, and played Shakespeare's characters. Dumas saw him in 'Hamlet,' which suddenly opened to him a new world of ideas; he resolved to write tragedies, and soon after produced two, 'Christine de Suède' and 'Henri III.' He submitted them to Nodier, who recommended them to the Théâtre Français. 'Henri III.' was represented there in 1829. The Duke of Orleans and his friends were present at the first representation, which was a great triumph. 'Christine' was played at the Odéon in 1830 — another triumph. 'Charles VII.' and 'Richard d'Arlington' were played in 1831. Dumas had disenthroned the French classics; but, not content with tragedy, he wrote also high comedy, 'Mademoiselle de Belle-Ile,' etc. etc.

After being decorated with the Cross of July, Dumas made a tour in La Vendée, and wrote a narrative of it in a manner which gave offence to King Louis Philippe. But the Duke of Orleans reinstated him in Court favour, and he accompanied the Duke de Montpensier to Spain, as historian of his marriage (1846). On his return to Paris he opened the Théâtre Historique for the performance of his own pieces, which the other theatres were either unable or unwilling to represent. The revolution of 1848 was fatal to that enterprise, which had promised to increase his fortune, the largest ever made by a literary man. He endeavoured to play a part in the events of that time, and started two papers, one of which, 'La Liberté,' died in its birth, and the other, 'Le Mois,' lasted two years; he failed also in his candidature for the National Assembly. In 1852 he went to Belgium, and afterwards to Italy, where he has followed the fortunes of Garibaldi, whose historian he has become, as our subscribers will see by the extracts which we publish from his biography of the hero of Marsala.

Dumas' numerous novels much resemble his plays; all the artifices of the drama creep in under an extreme facility of style and an unparalleled fertility of imagination. 'Les Trois Mousquetaires' and 'Le Comte de Monte Christo' are undoubtedly the best.

Alexandre Dumas commenced writing his memoirs in 1852. The catalogue of his works comprises more than 1200 volumes.

His crisp hair, his features, and his complexion, indicate his African origin.

et Dumas végétait sur ses appointements élevés à 2,000 francs, quand Macready arriva à Paris en 1827, et y joua le répertoire de Shakespeare. Dumas le vit dans *Hamlet*, et il conçut soudain un nouveau monde d'idées; il aborda résolument le genre tragique, et bientôt après il écrivit deux tragédies, *Christine de Suède* et *Henri III.* Il les soumit à Nodier, qui le recommanda au Théâtre-Français. *Henri III* y fut représenté en 1829. Le duc d'Orléans et ses amis assistèrent à sa première représentation, qui fut un grand triomphe. *Christine* fut jouée à l'Odéon en 1830. Même triomphe. *Charles VII* et *Richard d'Arlington* furent représentés en 1831. Dumas avait détrôné les classiques français; mais il ne se contenta pas de la tragédie, il écrivit aussi de hautes comédies, *Mademoiselle de Belle-Ile*, etc. etc.

Décoré de la Croix de juillet, Alexandre Dumas fit dans la Vendée un voyage dont il écrivit la relation de manière à mécontenter le roi Louis-Philippe. Mais le duc d'Orléans le fit rentrer en faveur à la cour, et il accompagna le duc de Montpensier en Espagne, comme historiographe de son mariage (1846). A son retour à Paris, il ouvrit pour son propre répertoire, auquel les autres scènes ne voulaient ou ne pouvaient plus suffire, le Théâtre-Historique. La révolution de 1848 fut fatale à cette entreprise, qui devait alimenter ou renouveler sa fortune, la plus considérable que les lettres aient faite. Il tenta de jouer un rôle dans les événements de cette époque; il fonda deux journaux, dont l'un, *La Liberté*, mourut en naissant, et dont l'autre, *Le Mois*, végéta deux années; il échoua aussi dans sa candidature à l'Assemblée nationale. En 1852 il passa en Belgique, puis en Italie, où il a suivi la fortune de Garibaldi, dont il s'est fait l'historiographe, ainsi que nos abonnés le verront par les extraits que nous publions de sa biographie du héros de Marsala.

Les romans si nombreux d'Alexandre Dumas ressemblent beaucoup à ses pièces; tous les artifices du drame s'y glissent, sous une extrême facilité de style, sous une fertilité d'esprit vraiment inouïe. *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Christo* sont sans contredit les meilleurs.

Alexandre Dumas a commencé à écrire ses mémoires en 1852. Le catalogue de ses ouvrages comprend plus de 1,200 volumes.

Les cheveux crépus, les traits, les lèvres et le teint d'Alexandre Dumas rappellent son origine africaine.

(Translation.)

"Joseph Garibaldi.—The life of Garibaldi is not yet a biography: as he still lives, it is a legend. Garibaldi is not only the man of nationalities, the soldier of independence, the *condottiere* of liberty,—Garibaldi is a poet, and that intimity of poetry which his life contains [illegible] these stormy words, coloured and full of images, and gives to all his actions that picturesque tint with which they are impressed.

"Unfortunately, space is wanting to develope the picturesque side by which this predestined life approaches an epic poem. The existence of Garibaldi is an Iliad, and it would require the twelve cantos of Homer's poem to recount the exploits of this second Ajax Telamonius.

"We have but two pages; let us haste. Joseph was born on the 22nd July, 1807, at Nice, which had then belonged to France for fourteen years, not only in the same house, but in the same room where Massena was born.... It is unnecessary for us to dwell upon the details of the late campaigns of Garibaldi, which terminated so sadly at Aspromonte. I had on that occasion the misfortune to differ in opinion from my illustrious friend, which does not prevent my taking a profound interest in what happened to him. One of my consolations in this circumstance was, that his leg was saved by the care of a French surgeon.

"Now that he is going to make a peaceful journey to England, I make myself the herald of his triumph, and have but one regret—it is that I cannot mingle my cheers with those of the brave English people who know so well how to give to Haynau and to Garibaldi the award of shame and of glory which belong to them.

"Alex. Dumas."

[*From the Collection of the Editor.*]

WILLIAM ETTY.

(See page 148.)

Born 1787; died 1849. An eminent English artist. At twenty years of age he became a student in the Royal Academy of London: but it was not until 1810 that he was admitted there as an exhibitor. His first picture exhibited was 'Telemachus rescuing Antiope.' From this time he appears to have been unsuccessful until 1816, when he went to Italy to study the great masters, but he soon afterwards returned. In 1820 his 'Coral Finders' attracted much notice; the following year he produced 'Cleopatra arriving in Cilicia,' and from that time his reputation was established. His pictures were much sought after, and he especially excelled in painting the nude female figure. His aim, in all his larger pictures, was to paint the passions of the heart, and to moralize upon them; as, for example, in 'Ulysses and the Sirens,' he meant to show the importance of resisting sensual delights. The letter which we give indicates that the famous painter had his moments of discouragement, or perhaps that he was somewhat inclined to idleness.

Né en 1787; mort en 1849. A vingt ans, il entra comme étudiant à l'Académie royale de Londres; mais ce ne fut qu'en 1810 qu'il fut admis à exhiber à cette académie; sa première toile reçue par ce corps fut *Télémaque sauvant Antiope*. Il paraît avoir végété depuis cette époque jusqu'en 1816. Il se rendit alors en Italie pour y étudier les grands maîtres, mais il en revint peu de temps après. En 1820 ses *Pêcheurs de Corail* firent sensation; l'année suivante il produisit *Cléopatre arrivant en Cilice*, et de ce moment sa réputation fut établie. Ses tableaux furent très-recherchés, et il excella surtout à peindre des femmes nues. Dans toutes ses grandes toiles, il s'efforça d'exprimer les passions du cœur et de les moraliser; ainsi, par *Ulysse et les Sirènes*, il démontre combien il est important de résister aux plaisirs sensuels. La lettre que nous produisons de lui semble dénoter que le fameux peintre a eu des moments de découragement, ou bien qu'il était quelque peu enclin à la paresse.

(Traduction.)

"14, *Buckingham-Street, Strand*,
"*Samedi.*

"Mon cher Monsieur Burton,—J'ai reçu votre billet; je suis charmé que vous alliez à York. Donnez mes amitiés à M. Nicholson, et remerciez-le de toutes ses bontés. Dites-lui que nous nous rangeons, et que nous sommes retournés à la peinture. J'ai envoyé le panneau; vous pouvez le prendre au 'George,' où il restera jusqu'à ce qu'on le réclame, à moins que vous puissiez trouver quelqu'un chez moi. Que Dieu vous bénisse, et qu'il prenne de vous meilleur soin que vous en prenez généralement vous-même!

"Sincèrement à vous,
"William Etty."

From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.]

MINER KILBOURNE KELLOGG.

(See page 148.)

Born 1814. This American artist attracted considerable notice early in life as a portrait-painter. In 1841, after rendering signal services to his country (under the Presidency of Mr. Van Buren), he took up his abode at Florence. He soon after visited the cities of Northern Italy, to acquaint himself with their treasures of art, and in 1843 departed for Egypt, examined the most remarkable monuments on the Nile, and crossed the Red Sea to the desert of Mount Sinai. There he remained several days, sketching and exploring this most interesting region. His notes upon the *Plain* on which tradition reports the Israelites to have encamped during the promulgation of the Law, were afterwards published at New York. His opinions are directly opposed to those entertained by Dr. Robinson, who has denied the existence of a plain south-east of Mount Sinai. Dr. Kitto quoted Mr. Kellogg's views in his work on 'Scripture Lands,' in contradistinction to those of Dr. Robinson. Crossing the great desert of the Wanderings into Palestine, the artist made extensive journeys throughout the Holy Land as far as Damascus; spending some weeks in Jerusalem and its neighbourhood, returning thence to Florence with a rich collection of useful and beautiful subjects. Still his desire for Oriental travel was too strong; and soon afterwards we meet him in Constantinople, the guest of Mr. Carr, the American minister. He there painted the portraits of many distinguished persons, among others, that of the Grand Seraskier, Riza Pasha. He made the acquaintance of Lord Stratford de Redcliffe (then Sir Stratford Canning) and of Mr. Layard, with whom Mr. Kellogg subsequently made an instructive tour into Asia Minor. Soon after this, Mr. Layard commenced his renowned excavations at Nineveh; and it was through the friendly correspondence between these fellow-travellers that Mr. Kellogg was enabled to make those important labours known through the American press.

On returning to Italy he passed several years in the principal cities, studying the old masters. The intimate knowledge thus acquired of their peculiar and varied excellences was of the greatest value to him, not only in the practice of art, but in collecting a number of the finest productions of the Italian school. One of these he sold to the late Lord Ashburton,—the 'Belle Jardinière,' by Raphael,—which claims to be an older and superior work to that so long known under the same title in the collection of the Louvre.

The admirable sketch which we give was drawn by Mr. Kellogg in 1848. It is the only portrait in existence of Mr. Calhoun.

Né en 1814. Cet artiste américain créa beaucoup de sensation dès son jeune âge comme peintre de portraits. En 1841, après avoir rendu des services signalés à son pays (sous la présidence de M. Van Buren), il s'établit à Florence. Il visita ensuite les cités du nord de l'Italie, pour étudier leurs trésors artistiques. En 1843 il partit pour l'Egypte, examina les principaux monuments du Nil, puis il traversa la Mer-Rouge et arriva au Mont-Sinaï. Il passa plusieurs jours à explorer en détail et à esquisser cette région si intéressante. Ses notes sur la *Plaine* où la tradition fait camper les Israélites pendant la promulgation de la Loi, furent publiées plus tard à New-York. Ses opinions sont en contradiction directe avec celles du docteur Robinson, qui a nié l'existence d'une plaine au sud-est du Mont-Sinaï. Le docteur Kitto les cite dans ses *Terres de l'Écriture*, il les oppose au docteur Robinson. Après avoir traversé le grand désert et visité la Palestine, M. Kellogg continua à explorer la Terre-Sainte jusqu'à Damas; il passa plusieurs semaines à Jérusalem et aux environs. Il retourna à Florence avec une riche collection de beaux et utiles matériaux. Cependant, sa passion pour les voyages orientaux reprit bientôt le dessus, et nous le trouvons à Constantinople, l'hôte de M. Carr, ambassadeur américain. Il y peignit nombre de portraits de grands personnages, et parmi eux celui de Riza Pacha, grand Séraskier. Il fit la connaissance de lord Stratford de Redcliffe (alors sir Stratford Canning) et de M. Layard, avec lequel il fit plus tard un voyage d'instruction dans l'Asie-Mineure. Bientôt après, M. Layard commença les fouilles de Ninive, et ce fut à la correspondance amicale qui s'était établie entre les deux compagnons de voyage, que M. Kellogg fut redevable de la publicité donnée à ses travaux par la presse américaine.

Il retourna ensuite en Italie, et y passa plusieurs années à étudier les grands maîtres. La connaissance intime qu'il acquit ainsi de l'excellence propre à chacun d'eux, lui a été excessivement avantageuse, non-seulement dans la composition de ses œuvres, mais encore pour former une collection des meilleures toiles de l'école italienne. Le feu lord Ashburton possède de cette collection, *La belle Jardinière*, par Raphaël, qu'on prétend être supérieure et de date plus ancienne à la toile portant le même nom qui se trouve au Louvre.

L'admirable esquisse que nous donnons de M. Calhoun fut dessinée par M. Kellogg en 1848. C'est le seul portrait qui existe de cet homme d'état distingué.

FRANCES ANNE KEMBLE, called FANNY KEMBLE.

(See page 148.)

Born 1811. An English tragic actress. She was trained by her father, the celebrated Charles Kemble, and by her aunt, the no less celebrated Mrs. Siddons, and first appeared upon the stage in 1829, at Covent Garden, in the character of Juliet, which she played with exquisite grace. In 1832 she gave, in the United States of America, a series of representations, which were a continual ovation. She married Mr. Pearce Butler, a rich

Née en 1811. Tragédienne anglaise. Formée par son père, le célèbre Charles Kemble, et par sa tante, la non-moins célèbre mistress Siddons, elle débuta dans la carrière théâtrale en 1829, à Covent-Garden, par le rôle de Juliette, qu'elle joua avec une grâce aussi exquise que touchante. En 1832 elle donna aux États-Unis d'Amérique une série de représentations qui ne furent qu'une ovation continuelle. Elle épousa M. Pearce-

proprietor of Philadelphia, from whom she was separated in 1849, after having lost, by her removal from the stage, the fruits of her first triumphs. Since that time she has not played in public, but has given readings from Shakespeare both in London and in Paris. Fanny Kemble has not contented herself with leaving imperishable traditions on the stage, but has also written both in prose and verse. At seventeen years of age she wrote a tragedy, 'Francis I.;' at nineteen, 'The Star of Seville,' a drama; in 1835, a narrative of her travels in the United States; in 1842, a volume of poems; and finally, under the title of 'A Year of Consolation,' a recital of her impressions during a journey in Italy with her sister Adelaide, now Mrs. Sartoris. She is also the translator of Dumas' comedy, 'Mademoiselle de Belle-Ile,' now playing at the Haymarket.

Butler, riche propriétaire de Philadelphie, dont elle se sépara en 1849, après avoir perdu, par son éloignement de la scène, le fruit de ses premiers triomphes. Depuis, elle n'a plus joué en public, mais elle a fait à Londres et à Paris des lectures de Shakespeare. Mistress Kemble ne s'est pas contentée de laisser sur la scène des traditions impérissables, elle a écrit aussi en prose et en vers. A 17 ans, elle composait une tragédie: *Francois Ier;* à 19 ans, *L'Étoile de Séville*, drame; en 1835 elle publia ses impressions de voyage aux États-Unis; en 1842, un volume de poésies diverses: enfin, sous le titre d'*Une Année de consolation*, le récit de ses impressions durant un voyage qu'elle a fait en Italie avec sa sœur Adelaïde, aujourd'hui mistress Sartoris. Enfin, elle a traduit *Mademoiselle de Belle-Ile*, qu'on joue en ce moment au théâtre de Haymarket.

(Traduction.)

"Mille remercîments, mon cher Monsieur, pour les roses les plus belles que j'aie jamais vues.

"Votre sincèrement obligée,

"3 *Park Place, Saint-James, lundi*, 22." "FANNY KEMBLE."

[*From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.*]

HENRI IV. (surnommé Le Grand).

(See page 149.)

Born 1553; died 1610. Born at Pau; son of Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, and Jeanne d'Albret, Queen of Navarre. His mother brought him up in the Reformed religion; and he learned the art of war under his co-religionist Admiral Coligny. After the treaty of St. Germain (1573), he went to Paris, where he married Marguerite de Valois, sister of Charles IX. His mother died the same year, and he became King of Navarre. He escaped the Massacre of St. Bartholomew only by becoming a Catholic, and even then he was carefully watched. In 1576, however, he was able to return to his religion, and placed himself at the head of the Calvinists. Numerous successes, especially the victory of Coutras, and the courage, ability, frankness, and generosity of which he daily gave proofs, soon made his name distinguished. He then made peace with Henri III., and formed an alliance with him against the League. Before his death Henri III. appointed him his successor. Henri IV., however, found himself at war with half his subjects, who obeyed the Duke of Mayenne, named by the Parliament of Paris Lieutenant-General of the Kingdom. Henri IV. was obliged to besiege Paris, but the defection of a great number of Catholics obliged him to raise the siege. After the victories of Arques and Ivry, he received some reinforcements from Elizabeth of England, and again besieged Paris, but again raised the siege on the approach of the Duke of Parma. At length, in 1593, he entered into negotiations with several chiefs of the League, who made his return to the Roman Catholic faith a condition of their submission. Henri IV. abjured Calvinism, saying that "Paris was well worth a Mass," and the chiefs of the League submitted one after another. Henri IV. was careful, however, not to sacrifice the Calvinists: in 1598 he restored the Edict of Nantes, which assured to them religious liberty and other important privileges. The same year he signed with the King of Spain the peace of Vervins. From that time he devoted himself to the government of his dominions and to healing the wounds of the civil war. The finances, administered by Sully, became prosperous; commerce, agriculture, and the arts were protected, and France was happy. Henri IV. was full of kindness for his people. "I wish," said he, "that every peasant had a fowl for his dinner every Sunday." He was nevertheless the object of six attempts at assassination, imputed to the Jesuits. The last attempt succeeded; on the 14th of May, 1610, he was stabbed with a poniard by the fanatic Ravaillac. Posterity has named him "the good" Henry. We may add that the gallantry of this Prince was proverbial. Hence the song:—

"Vive Henri quatre!
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre,
Qui a le triple talent
D'aimer, de boire et de battre."

Né en 1553; mort en 1610. Naquit à Pau; fils d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Sa mère l'éleva dans la religion réformée; il apprit l'art de la guerre sous l'amiral Coligny, son co-religionnaire. Après le traité de Saint-Germain (1572) il se rendit à Paris, où il épousa la sœur de Charles IX, Marguerite de Valois. Sa mère mourut la même année, et il devint roi de Navarre. Il ne put échapper au massacre de la Saint-Barthélemy qu'en se faisant catholique, ce qui ne l'empêcha pas d'être gardé à vue. Mais il parvint à s'évader en 1576, revint à son culte, et se mit à la tête des Calvinistes. De nombreux succès—notamment la victoire de Coutras—le courage, l'habileté, la franchise, la générosité dont il donnait tous les jours des preuves, lui firent bientôt un grand nom. Il fit alors sa paix avec Henri III, et s'allia à lui contre les Ligueurs. Avant d'expirer, Henri III le reconnut pour son successeur. Mais Henri se trouva en guerre avec la moitié de la France, qui obéissait au duc de Mayenne, nommé par le parlement de Paris lieutenant-général du royaume. Henri fut obligé de faire le siége de Paris. La défection d'un grand nombre de catholiques le força de lever ce siége. Après les victoires d'Arques et d'Ivry, il reçut quelques renforts d'Elisabeth d'Angleterre, et reprit le siége de Paris. Il dut le lever encore à l'approche du duc de Parme. Enfin, en 1593, il entra en négociation avec plusieurs chefs de la Ligue, qui mirent pour condition à leur soumission son retour à la foi catholique romaine. Henri IV abjura le Calvinisme, en disant que "Paris valait bien une messe." Les chefs de la Ligue se soumirent les uns après les autres. Mais il n'eut garde de sacrifier les Calvinistes: en 1598, il rendit *l'édit de Nantes*, qui leur assurait la liberté religieuse et d'importants privilèges. La même année il signa avec le roi d'Espagne la paix de Vervins. Depuis lors, il donna tous ses soins au gouvernement de ses états, et ne s'occupa qu'à guérir les plaies de la guerre civile. Les finances, dirigées par Sully, devinrent prospères. Le commerce, l'agriculture et les arts furent protégés. La France fut heureuse. Henri IV était plein de bonté pour son peuple; "je veux, dit-il un jour, que chaque paysan mette une poule au pot tous les dimanches." Cependant, il fut l'objet de six tentatives d'assassinat, imputées aux jésuites. La dernière réussit; le 14 mai 1610, il fut frappé mortellement d'un coup de poignard par le fanatique Ravaillac. La postérité l'a surnommé *le bon* Henri. Ajoutons que la galanterie de ce prince était devenue proverbiale. De là la chanson:

The letter which we give, entirely in the handwriting of Henri IV., was written to Simon Maryon, Attorney-General, and testifies the solicitude of the King for the good order of the finances of his kingdom.

La lettre que nous donnons, entièrement de la main d'Henri IV, est écrite à Simon Maryon, avocat général, et elle témoigne de la sollicitude de ce roi pour le bon ordre des finances de son royaume.

(Texte.)

"Mr Maryon ce mot nest que pour vous ramantevoyr lafere dont ie vous charge dernyerement pour la revante des receveurs des decymes que jafectyonne dautant plus quylyus de lhôneur et gloyre de Dieu augmantasyon de son eglyse et de la memoyre de mon nom a la posteryte, cõme jay cõmande a la varunne que je renvoye espres de vous dyre de ma part et que vous ne me sauryes tesmoygner lafectyon que vous aues a mon cervyce an meyleure occasyon croyes donc ce quyl vous dyra sur ce de ma part et je prye Dieu vous tenyr Mr Maryon an sa garde ce xme mars, a louvre an parysys.

"Henry. (quarente quatre.)"

(Translation.)

'M. Maryon, this word is only to remind you of the matter with which I lately charged you for the resale of the receivers of the tenths, which, I regard the more especially as it concerns the honour and glory of God, the good of his Church, and the memory of my name to posterity, as I have commanded La Varanne, whom I send expressly, to tell you from me, and that you could not prove the affection which you have for my service in a better way. Trust, then, what he shall tell you from me, and I pray God, M. Maryon, to have you in his keeping. This 10th March, at the Louvre, in Paris.

"Henry. (Forty-four.)"

[Written before 1605.]

(Explication du Texte.)

"Monsieur Maryon, ce mot n'est que pour vous ramentevoir l'affaire dont je vous charge dernièrement pour la revente des receveurs des décimes, que j'affectionne d'autant plus qu'il y va de l'honneur et gloire de Dieu, augmentation de son eglise, et de la mémoire de mon nom à la posterité; comme j'ai commandé à La Varanne, que je renvoye exprès, de vous dire de ma part, et que vous ne me sauriez témoigner l'affection que vous avez à mon service en meilleure occasion. Croyez donc ce qu'il vous dira sur ce de ma part, et je prie Dieu vous tenir, M. Maryon, en sa garde. Ce xme mars, à Louvre en Paris.

"Henry. (Quarante-quatre.)"

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

LOUIS XIV. (surnommé Le Grand).

(See page 149.)

Born 1638; died 1715. Son of Louis XIII. and Anne of Austria. His reign, including his minority, lasted seventy-two years. This long period was marked throughout all Europe by many important events and great vicissitudes, in which Louis took an active part. The history of his reign would require volumes; we must content ourselves with remarking that the character of the "Great Monarch" cannot be better studied than in his 'Instructions for the Dauphin,' which reveal his most secret thoughts. At the death of Cardinal Mazarin (1661) the real reign of Louis XIV. commenced. From that time he actively employed himself in completing the work commenced by Richelieu; he substituted absolute monarchy for the feudal system of France, and his principle of government is strikingly defined by his memorable words, 'L'État, c'est moi." He established that administrative centralization which succeeding governments have rendered still more complete. He detested the Protestants, not so much from a spirit of bigotry as because he looked upon them as rebellious subjects; he desired uniformity in all things, even in religion. He was thus led to sign the revocation of the Edict of Nantes (1685), which proscribed Protestants from France, caused them to be hunted like wild beasts, and deprived the kingdom of thousands of wealthy and industrious citizens. This most unjust and disastrous measure tarnished his reign, so brilliant in many other respects. We will not speak of the long and the great wars in which he was engaged, and which he carried on with the aid of Turenne, Vauban, the great Condé, etc.; we will confine ourselves to saying that under his reign the glories of literature, the arts, and commerce, were united with the glory of arms. Then shone Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet, and Fénelon; it was then that Voltaire appeared, that Jean-Jacques Rousseau was born, and that Descartes died. Most of these celebrities figure with Louis XIV. in our present number.

The letter we give is entirely in the hand of Louis XIV.; it is dated from Versailles, the 10th of September, 1682, and addressed to Catherine of Braganza, Queen of Great Britain, who had congratulated the French King on the birth of his grandson, the Duke of Burgundy.

Né en 1638; mort en 1715. Fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Son règne, si l'on y comprend sa minorité, dura soixante-douze années. Cette longue période fut marquée dans toute l'Europe par beaucoup d'importants événements et de grandes vicissitudes, dans lesquels Louis prit une part active. L'histoire de ce règne demande des volumes. Nous devons nous contenter de remarquer qu'on ne peut mieux étudier le caractère du "grand monarque" que dans *Les Instructions pour le Dauphin*, qui révèlent ses pensées les plus intimes. A la mort du cardinal Mazarin (1661) commença le véritable règne de Louis XIV. Dès cette époque, il travailla activement à compléter l'œuvre commencée par Richelieu; il substitua au système féodal de la France la monarchie absolue, et son principe gouvernemental est défini avec une vérité saisissante par ses mémorables paroles: "l'État, c'est moi." Il établit cette centralisation administrative que les gouvernements qui lui ont succédé ont rendue plus complète encore. Il détestait les Protestants, non pas autant par esprit de bigoterie que parce qu'il les considérait comme des sujets rebelles; il voulait l'uniformité en toute chose, même en religion. Il fut ainsi amené à signer la révocation de l'Édit de Nantes (1685), qui proscrivit les Protestants de la France, qui les fit traquer comme des bêtes fauves, et qui priva le royaume de milliers de citoyens riches et industriels. Cette mesure, aussi injuste que désastreuse, ternit son règne, si brillant à tant d'autres égards. Nous ne parlerons pas des longues et grandes guerres dans lesquelles il fut engagé, et qu'il poursuivit avec Turenne, Vauban, le grand Condé, etc. Nous nous bornerons à dire que sous son règne la gloire des lettres, des arts et du commerce s'unit à la gloire des armes. C'est alors qu'ont brillé Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet et Fénelon; que Voltaire débuta, qu'naquit Jean-Jacques Rousseau, que finit Descartes. La plupart de ces grandes célébrités figurent avec Louis XIV dans notre présente livraison.

La lettre que nous donnons est tout entière de la main de Louis XIV; elle est datée de Versailles le 10 septembre 1682, et adressée à Catherine de Bragance, reine de la Grande Bretagne, qui avait complimenté le roi sur la naissance de son petit-fils, le duc de Bourgogne.

(Texte.)

"Madame ma seur, je ne puis asses vous remercier de ce qu'il vous a plu de m'écrire, et me faire dire en vostre nom par le S. comte de Feversham sur la naissance de mon petit-fils. Je laisse au mesme S. comte à témoigner plus particulièrement la manière dont j'ai reçeu de si obligeantes marques de vostre amitié, vous assurant seulement qu'il ne se peut rien ajouter à l'estime que j'en fais, non plus qu'au désir que j'ai de vous confirmer en toutes rencontres que je suis

"Vostre bon frère,
"Louis.

"Madame ma seur.
"A Versailles, le 10e de Septre 1682."

(Translation.)

"My Sister, I cannot sufficiently thank you for what it has pleased you to write, and make known, in your name, by the Earl of Feversham, touching the birth of my grandson. I leave the same Earl to prove to you more fully the manner in which I have received such obliging tokens of your friendship, only assuring you that nothing more can be added to the esteem in which I hold it, any more than to the wish that I have of affirming on all occasions that I am

"Your good brother,
"Louis.

"Madame my sister.
"At Versailles, 10th Sept. 1682."

(*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*)

PIERRE CORNEILLE.

(See pages 150–1.)

Born at Rouen, 1606; died 1684. An eminent French dramatic poet. He was the son of an attorney-general, and was at first intended for the bar, but preferred the stage. He began with the comedies of 'Mélite,' 'Clitandre,' etc., which met with great success. In 1635 he produced his first tragedy, 'Médée,' and the following year, 'Le Cid,' an imitation of Guillen de Castro. This piece excited universal enthusiasm, but also provoked the jealousy of Richelieu, who endeavoured to get the piece condemned by the Academy. Corneille revenged himself on the minister only by producing new masterpieces, — 'Horace,' 'Cinna,' 'Polyeucte,' 'Pompée,' and 'Rodogane' (1639–46). The success of these tragedies disarmed criticism; and Richelieu, at length giving up a ridiculous opposition, obtained a pension for the poet, who was admitted a member of the Academy (1647). These honours appear in some measure to have enervated the

Né à Rouen en 1606; mort en 1684. Éminent poëte dramatique français. Fils d'un avocat-général, il fut d'abord destiné au barreau, mais il préféra le théâtre. Il débuta par des comédies: *Mélite*, *Clitandre*, etc., qui eurent alors beaucoup de succès. En 1635 il donna sa première tragédie, *Médée*; et l'année suivante, *Le Cid*, imité de Guillen de Castro. Cette pièce excita un enthousiasme universel, mais aussi elle provoqua la jalousie du ministre Richelieu, qui chercha à faire condamner la pièce par l'Académie. Corneille ne se vengea du ministre qu'en produisant de nouveaux chef-d'œuvres: *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée* et *Rodogane* (1639–46). Le succès de ces tragédies désarma la critique, et Richelieu, renonçant enfin à une rivalité ridicule, fit obtenir une pension au poëte, et l'Académie l'admit dans son sein (1647). Il semble que ses honneurs énervèrent quelque peu le génie de Corneille; depuis son

genius of Corneille; after his admission into the Academy, he produced nothing of great merit, and for a time gave up writing for the stage. Yielding to the persuasion of his friends, he resumed the pen in 1659, and produced 'Œdipe,' 'Sertorius,' and 'Othon.' But his genius became entirely eclipsed in 'Agésilas' (1666), and his subsequent pieces. 'Le Menteur,' represented in 1642, is considered the best comedy produced up to that time. He also wrote, 'Mélanges Poétiques,' 'Discours sur l'Art Dramatique,' and a metrical translation of the 'Imitation of Jesus Christ,' which passed through forty editions. This poet was the true creator of the dramatic art in France; his energy and sublimity are admired, but he is reproached with bombast, subtlety, and startling incongruities. Extremely simple in manner, he did not shine much in conversation.

The long letter which we give is entirely in his own hand: it is addressed to M. de Zuylichem (Constantine Huygens), denying the advantage of prefixing an argument to a drama.

(Texte.)

"Monsieur,—Voules vous bien recevoir la mesme excuse deux fois, et que je vous die encore que je vous aurois plustot fait response si j'avois pû me resoudre à me présenter devant vous les mains vuides? Vous seriés quitte de mes importunités à trop bon marché si je ne vous persecutois que par les civilités d'une lettre, et par les remercimentz que je vous doibs de la part que vous me donner en vostre estime et en vostre bienveillance. Quoyque tous vos moments soient précieux, permettes que j'en desrobbe quelques uns à vos grands emplois pour vous delasser en la lecture d'une comedie que je vous envoye. C'est une nouveauté qui pourra sembler monstreuse et donnera lieu de soustenir, que faire une comedie entre des personnes illustrés n'est autre chose que

'Humano capiti cervicem jungere equinam.'

Je suis pourtant asses hardy pour la vouloir justifier auprés de vous, ou du moins pour en faire les mines. Car, à ne rien desguiser, je scay bien que je parle le langage d'Aristote dans le mauvais discours que je vous en fais, mais je ne scay pas si je l'entens bien ny si les consequences que j'entire sont justes. Dans cette incertitude j'ay voulu seulement eblouïr les peuples par l'autorité de vostre nom, et comme ils scavent qu'on ne vous peut surprendre, j'ay creu qu'ils se persuaderont aisement que toutes mais raisons sont de mises, quand ils verront que j'ose vous en faire le juge. Vous m'apprendrés, quand il vous plaira, si j'ay bien rencontré, et je seray aussi pret à executer ce que vous en ordonneres que vous me voyes l'estre touchant les argumentz que vous demandes en nos Poemes. Nous nous en sommes dispensés depuis quelque temps, et avons creu que nous ne devions plus aux Lecteurs qu'aux Spectateurs, que nous convions à leurs representation sans leur en donner aucune lumière. Ce n'est pas qu'il y ayt des pièces d'une espèce si intriguées, qu'il echappe beaucoup de choses à la premiére representation. et à la premiére lecture, faute d'un tel secours: mais nous avons estimé cela avantageux pour ceux qui les voyent, et pour ceux qui les lisent, puisqu'il est cause que l'ouvrage a pour eux la grace de la nouveauté plus d'une fois, leur laissant à la premiére le plaisir entier de la surprise que font les evenementz, et reservant pour l'autre celuy que leur donne l'intelligence de ce qu'ils n'ont pas bien compris à l'abord. Vous me direz qu'il ne les faudra donc seor ou lire tout au plus que ces deux fois; et j'en suis d'accord avec vous pour les Poëmes dont toute la grace consiste en cette nouveauté et en cette surprise; mais pour ceux qui ont quelque chose de plus solide, il est à présumer qu'ils donneront la mesme satisfaction à toutes les lectures qu'on en voudra faire, qu'ils avoient donnée à la premiére où l'on avoit esté préparé par un Argument. J'advoue que nous en voyons presque au devant de tous ceux que nous ont laissé nos Anciens, mais je m'imagine que nous en avons l'obligation à leurs interpretes ou à leurs scoliastes plustost qu'à eux mesmes. Parmy les Grecs il y en a quelques uns dont Aristophane le grammarien est nommé l'auteur, quelques uns tirés de la Bibliotheque d'Appolodorus. La pluspart mesme des comedies d'Aristophane n'en ont que de latins. Ceux de Plaute paroissent estre de son style, mais j'ay toutefois bien de la peine à croire qu'ils soient de luy, et ses Prologues semblent m'authoriser à ce doute. Il ne les introduit que pour conter le sujet de sa comedie et le leur fait dire souvent en termes exprés:

'Nunc argumentum eloquar hujus comediæ.'

"Pourquoy donc auroit il encor fait des arguments dont il n'avoit pas besoin et qui souvent sont si obscurs que des esprits mediocres ont besoin de lire toute la comedie pour les entendre, au lieu qu'ils devroient faire entendre la comedie? Au regard de Terence je n'en voy que dans ses commentaires ou le nom de leurs autheurs ne manque jamais, et dans les impressions de Plautin je n'y en trouve aucun. Les tragedies de Seneque ne me convainquent pas davantage; on en voit presque autant de differentz argumentz que de differentes éditions, et s'il y en a quelques uns de sa façon dans une diversité si grande, je n'ay encor sceu le deviner. Voilà, Monsieur, surquoy nous nous estions enhardis à les rétrancher entrée à l'Académie, il ne produisit aucune pièce de grand mérite, et il s'éloigna du théâtre. Cédant aux instances de ses amis, il reprit la plume en 1659, et donna *Œdipe*, *Sertorius* et *Othon*. Mais son génie s'éclipsa entièrement dans *Agésilas* (1666) et ses pièces ultérieures. *Le Menteur*, représenté en 1642, passe pour la meilleure comédie produite jusque-là. Il a écrit aussi les *Mélanges poétiques*, les *Discours sur l'Art dramatique*, *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers, qui a eu quarante éditions. Ce poëte, surnommé *le grand Corneille*, est le vrai créateur de l'art dramatique en France; on admire surtout en lui l'énergie et le sublime, mais on lui reproche de l'enflure, de la subtilité et des disparates choquants. Extrêmement simple de manières et de mœurs, il brillait peu dans la conversation.

La longue lettre que nous donnons de lui est entièrement écrite de sa main; elle est adressée à M. de Zuylichem (Constant in Huygens), et elle combat le système de préfacer le drame d'arguments.

(Translation.)

"Monsieur,—Will you be so kind as to receive the same excuse a second time, and let me repeat that I would have given you an answer sooner, if I could have made up my mind to present myself before you empty-handed? You would be well rid of my importunities if I persecuted you only by the civilities of a letter, and by the thanks that I owe you for the share which you give me in your esteem and goodwill. Although all your moments are precious, allow me to steal some from your important duties to amuse you by the perusal of a comedy which I send you; it is a novelty which may appear monstrous and will give reason to maintain that to make a comedy among illustrious persons is nothing else than,

'Humano capiti cervicem jungere equinam.'

I am bold enough, however, to wish to justify it to you, or at least to attempt it. For, to tell the truth, I know well that I speak the language of Aristotle in my bad discussion of it: but I do not know whether I understand it properly, or draw the right conclusions. In this uncertainty I merely wished to dazzle the people with the authority of your name, and as they know that you cannot be taken by surprise, I thought that they would easily believe that all my reasons are in order, when they see that I dare to make you the judge of them. You will inform me, when you please, whether I have acted rightly, and I shall be as ready to act upon your orders, as you see that I am as regards the arguments which you require of our Poems. We have long dispensed with them, and have thought that we did not owe more to the Readers than to the Spectators whom we invite to their performance without giving them any explanation. It is not that there are no pieces so complicated that many things escape notice at the first performance and at the first reading from want of such help; but we considered it an advantage for those who see and for those who read, as it is the reason why the work has the advantage of novelty for them more than once; leaving them the first time the entire pleasure of surprise caused by the events, and reserving for the second, that which arises from their understanding what they had not quite mastered at first. You will say, that there is therefore no necessity to sit or read more than twice at most, and I agree with you as regards Poems, the whole attraction of which consists in this novelty and surprise, but for those which have more depth, we may presume that they will give the same satisfaction every time that they are read as at first, with the preparation of an Argument. I own that we meet with them in almost all those writings which the Ancients have left to us, but I fancy that we are indebted to their interpreters and scholiasts for them, rather than to the authors. Among the Greek there are some of which Aristophanes the grammarian is called the author, some taken from the Library of Apollodorus; even the greater part of the comedies of Aristophanes have only Latin ones. Those of Plautus appear to be in his style, but I have nevertheless much trouble in believing them to be his, and his Prologues appear to authorize this doubt. He only introduces them to relate the subject of his comedy, and often causes to be said in express terms,

'Nunc argumentum eloquar hujus comediæ.'

Why then should he still have made Arguments which he did not require, and which are often so obscure that common minds require to read the whole play in order to understand them, instead of their explaining the comedy? With respect to Terence, I only see some in his commentaries, where the name of their authors is never wanting, and in the copies of Plautin I find none. The tragedies of Seneca do not convince me more; one finds almost as many different arguments to them as editions; and if there be any of his creations amidst such a diversity, I have been unable as yet to to distinguish him. These then, Monsieur, are the grounds on which we ventured to abolish Arguments, and to follow the maxim, that a play is badly composed when it does not bear its own meaning with it, and requires a false light which is borrowed elsewhere. For some time past I have placed the text of the authors from whom I took my subjects, before some of my works, but only to divide history from fable; and if I have sometimes given notice of any circumstances of my invention, I only did so to lead my readers up to the first verse without giving them any knowledge of the episodes. It is thus that Plautus generally makes use of them, and he sometimes adds the event where his story ends. I have done so in this comedy, and to give you more satisfaction, I have recalled the name of Argument which we had banished. I have not cited my author, and if you press me thereon, I will tell you candidly that I have taken him from an old Spanish manuscript, that no one has ever seen, and of which I myself should have known nothing had not the God of Poetry revealed it to me. But insensibly while relating to you our usage as regards the Arguments of our Poems, I forget to ask your pardon for having abused the honour of your friendship which I have paraded in public. It is a feeling of vanity which you will allow, when you consider that I could not make a secret of it without depriving myself of the greatest advantage that the Muses have bestowed upon me, since they have obtained me nothing more glorious than the right of being able to call myself with your consent,

"Your very humble and obedient servant,

"CORNEILLE.

"To Monsieur.

"*Remy, 28th May*, 1650."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

JEAN RACINE.

(See page 152.)

Born 1639: died 1699. One of the greatest tragic poets of France. He was educated at Port Royal, where he acquired a taste for classical literature. At the age of twenty, he attracted the favour of the Court by an ode which he composed for the marriage of Louis XIV. He had for friends Molière and Boileau, from whom he received useful advice. He commenced his dramatic career in 1664 by 'La Thébaïde;' in 1665 he produced 'Alexandre,' and in 1667 'Andromaque,' which revealed his talent, and met with immense success. Then came 'Britannicus,' 'Bérénice,' 'Bajazet,' 'Mithridate,' 'Iphigénie,' and 'Phèdre.' This admirable piece was hissed by a cabal directed by the Duke of Nevers and the Duchess of Bouillon. Hurt by such iniquitous treatment, Racine, who was only thirty-eight, retired from the stage. In 1677 he was appointed historiographer to the king, and from that time occupied himself only in the discharge of his duties and the care of his family. At the solicitation, however, of Madame de Maintenon, and after a silence of twelve years, he consented to write on sacred subjects, and composed 'Esther' and 'Athalie' (1689 and 1691), which were played at St. Cyr by the young ladies of the Royal Household. The first of these tragedies was successful, but the second was completely misunderstood by the public, and Racine, discouraged by this new injustice, finally retired from dramatic authorship. Louis XIV. nevertheless loaded him with favours; he granted him a pension, made him a Gentleman in Ordinary, and received him into intimate friendship. But a "mémoire" on the misery of the people, which Racine had written in 1697, at the solicitation of Madame de Maintenon, fell into the hands of the king, who expressed himself in such harsh terms as to prove a fatal blow to the poet. A liver complaint, from which he suffered, became worse, and he died two years afterwards. He was received into the French Academy in 1673. If Racine does not equal Corneille in vigour and in genius, he surpasses him in tenderness, facility, and elegance; he has no inequalities like his rival,—his style is perfect.

Né en 1639; mort en 1699. L'un des plus grands poëtes tragique des la France. Élevé à Port-Royal, il y puisa le goût de la littérature classique. Dès l'âge de vingt ans, il s'attira les bonnes grâces de la cour par une ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV (*La Nymphe de la Seine*). Il eut pour amis Molière et Boileau, qui lui donnèrent d'utiles conseils. Il débuta au théâtre en 1664 par *La Thébaïde*: en 1665 il donna *Alexandre*, et en 1667 *Andromaque*, qui révéla tout son talent, et qui eut un succès immense. Vinrent ensuite *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie* et *Phèdre*. Cette admirable pièce fut sifflée par une cabale dirigée par le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon. Froissé de ce traitement inique, Racine, qui n'avait que 38 ans, se retira du théâtre. En 1677 il fut nommé historiographe du roi et ne s'occupa plus que des devoirs de sa charge et du soin de sa famille. Cependant, à la prière de madame de Maintenon et après un silence de douze ans, il consentit à traiter de sujets sacrés, et composa *Esther* et *Athalie* (1689 et 1691) qui furent jouées à Saint-Cyr par les demoiselles de la maison royale. La première de ces tragédies eut du succès, mais la seconde, livrée au public, fut complétement méconnue, et Racine, découragé par cette nouvelle injustice, cessa de travailler définitivement pour la scène. Louis XIV ne l'en combla pas moins de faveurs: il lui assura une pension, le fit gentilhomme ordinaire, et le reçut dans son intimité. Mais un *mémoire* sur la misère du peuple, que Racine avait écrit en 1697 à la sollicitation de madame de Maintenon, tomba entre les mains du roi, qui s'exprima en termes si durs, qu'ils portèrent un coup fatal au poëte; la maladie de foie dont il souffrait s'en aggrava, et il mourut deux ans après. Il avait été reçu à l'Académie française en 1673. Si Racine n'égale pas Corneille en vigueur et en génie, il le surpasse en sensibilité, en souplesse et en élégance; il n'offre point de disparate comme son émule—son style est la perfection même.

The letter which we give, entirely in his own hand, is addressed to his friend Boileau-Despréaux.

La lettre que nous donnons, écrite entièrement de sa main, est adressée à son ami Boileau-Despréaux.

(Translation.)

"*Compiègne, 4th May*, 1695.

"M. Desgranges told me that he had yesterday obtained the signatures to our orders, and that they would be reviewed by the King the day after to-morrow; that he would then send them to M. Dougois, from whom you will be able to draw them. I beg you to keep mine until I return. There is no news here. Some say that the siege of Casal is raised, but the thing is very doubtful, as nothing certain is known.

"Six privateers of St. Malo have taken seventeen vessels of a merchant fleet of the enemy, and a man-of-war of sixty guns. The King is in perfect health, and his troops wonderful.

"Whatever may be your horror of bad verses, I beg you to read 'Judith,' and especially the preface, of which I pray you to send me your opinion. I have never seen anything so despised as all that is in this country, and all your predictions are fulfilled. Adieu, Monsieur; I am wholly yours,

"RACINE.

"I am afraid that I was wrong in telling you that our orders would be sent to M. Dougois, and I believe that it is to M. de Prie to whom M. Desgranges told me that M. Dougois would only have to send next Saturday."

[*From the Collection of Autographs of the British Museum.*]

FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE.

(See page 152.)

Born 1694; died 1778. Educated at a college of the Jesuits, one of whom prophesied that their pupil would one day be the Coryphæus of Theism. It is certain that Voltaire soon began to outshine everybody and to attack everything. His godfather, the Abbé de Châteauneuf, was a friend of Ninon de l'Enclos, La Fare, and all the *esprits forts* of the time. Voltaire, on leaving college, was introduced by the Abbé into this society, and acquired its tastes and its maxims. Ninon left him 2000 francs to buy books, whilst his intimacy with La Fare introduced him to the Court, and made him acquainted with noblemen who did not fear Madame de Maintenon. His first literary efforts were two couplets. His father, who did not share his tastes, sent him away to Holland. He there had a love adventure, which led to his return to France, where he became an attorney's clerk. M. de Caumartin, Superintendent of Finance, and a friend of his father, interested himself for him. Voltaire acquired from his conversation an enthusiastic admiration for Henri IV., and for the grandeur of Louis XIV. He then conceived the plan of the 'Henriade' and of the 'Siècle de Louis XIV.' The Duke of Orleans, become Regent, exiled him to Tulle for a satire against him and his daughter, the Duchesse de Berry. The following year (1717) he was placed for some months in the Bastille, and there wrote one canto of the 'Henriade.' On the 18th November, 1718, the tragedy of 'Œdipe' was produced at the Théâtre Français, and became highly popular. He wrote again for the stage in 1720, but his play, 'Artémire,' was put down by cabal. Two years later he composed 'L'Épître à Uranie,' with the object of proving that it is sufficient to be virtuous and to believe in God. In 1726 he was sent a second time to the Bastile, through the intrigues of Chevalier de Rohan-Chabot, but this time he remained there only fifteen days; he came out on the 2nd May, 1726, and was taken to Calais, where he embarked for England. He passed two years in this country, and, through the influence of Lord Bolingbroke, whom he had known in France, he was well received. He studied the English language, made himself familiar with the works of Bacon, Locke, and Newton, and became a disciple of these great thinkers; he particularly liked the philosophical poetry of Pope, which he imitated, and at a later period even appropriated. At the same time he studied in Shakespeare the dramatic effects, pathos, and action, which taught him to strike out for himself a new path on the French stage, after Corneille and Racine. At the same period Woolston published his Discourses against miracles, by which a powerful influence was exercised over a young mind open to neredulity. The almost royal funeral of Newton, whose grand discoveries he studied, acted strongly on his mind. It will be seen from this rapid sketch what a treasure of ideas and of recollections Voltaire amassed during his sojourn in England; there is scarcely one of his writings in which its effects cannot be traced. He was at no loss for fortune. Whilst in London he published an edition of the 'Henriade,' the profits of which were so considerable as to make him independent. His fortune continued to increase, and at last reached several millions of francs, by means of speculations always fortunate, but not of the most legitimate kind. It was to the care he took of his pecuniary affairs that Voltaire owed that independence which secured the natural encouragement of the intellectual supremacy which he exercised for sixty years.

The Minister Maurepas opened the way for his return to France, and he carried with him an ample harvest of ideas, the basis of that series of works with which he unremittingly engaged public attention. He first wrote 'Brutus' (1730), then his 'History of Charles XII.,' a model of rapid and highly coloured narration. He next produced successively 'Zaire' (which is too much like 'Othello'), 'Alzire,' 'L'Enfant Prodigue,' the 'Death of Cæsar,' a still more direct imitation of Shakespeare, the 'Philosophy of Newton,' and the 'Discours en Vers sur l'Homme,' an imitation of Pope. In 1730 he published some verses on the death of Adrienne Lecouvreur, to whose remains burial in consecrated ground had been refused; he therein compares the liberty enjoyed in England with the mental subjection that bigotry caused to prevail in France, and he exclaims,—

"What, is it but in England
That mortals dare to think?"

The police and the Sorbonne were aroused by such a declaration of principles, and the author concealed himself for a time in Normandy. The 'Philosophical Letters,' on the English, gave rise to new proceedings. The Parliament condemned the work; the book was burnt by the hangman, and a *lettre de cachet* was issued against the author. Voltaire, informed in time, took refuge in Lorraine, which did not then belong to France, and afterwards went to the camp of Richelieu, at Philippsburg. He reappeared at Paris in 1736, and published the poem 'Le Mondain,' which brought upon him the anger of the bigots, and he had just time to pass into Holland to escape the proceedings taken against him. After remaining there a few months he established himself at Cirey, on the frontiers of Champagne and Lorraine, where he lived in friendship with the Marquise du Châtelet, and remained there fifteen years, from 1734 to 1749. It was there that he composed 'Mahomet,' 'Merope,' 'Semiramis,' and 'Nanine.' Meanwhile, Voltaire carried on an epistolary correspondence with the King of Prussia, and at the Court of Versailles it was thought that he might be made useful as a mediator with Frederick II., at a time when the war of the succession in Austria threatened to set Europe in a blaze. This correspondence, which is a curious memorial of the age, began on the 8th of August, 1736, with a letter from Frederick, the Prince Royal, to Voltaire. In 1743 Voltaire received from the Cabinet of Versailles a secret mission to the King of Prussia, but without result. The favour of Voltaire at the French Court increased during the first years of the ascendancy of Madame de Pompadour, and he was named historiographer and gentleman of the chamber. The Academy, so long closed against him, at length admitted him in 1746. The Marquise du Châtelet died in 1749. King Stanislaus wished to retain him at his court, but in vain. He then resided at Paris for a time, and brought out 'Oreste,' 'Rome Sauvée,' and 'Catilina.' Frederick offered him the post of Chamberlain, the Grand Cross of the Order of Merit, and a pension of 20,000 livres, an offer which Voltaire accepted in 1750, and went to Potsdam. He remained three years at the court of Frederick, with whom he was on terms of intimate friendship; but the *amour-propre* of the poet and the monarch, each equally irritable, led to a rupture; Voltaire returned the king the Chamberlain's key and the Cross of his Order, and quitted Berlin, but was brutally arrested at Frankfort. Voltaire then established himself near Geneva, and afterwards at Ferney, which he quitted only to die at Paris. It was at Ferney that he led that remarkable life on which the eyes of Europe were fixed. He continued to work incessantly, and it was there that he wrote 'L'Orphelin de la Chine,' 'Tancrède,' 'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations,' etc. His defence of Calas was greatly to his honour, and it was on the occasion of that unfortunate prosecution that he wrote his 'Essay on Tolerance.' We have not space to enumerate all his works, we will content ourselves with naming his 'Philosophical Dictionary,' a kind of encyclopædia of good sense; 'La Pucelle,' a frivolous and licentious poem; the tragedies of 'Les Lois de Minos' and 'Sophonisbe,' etc. For many years Voltaire solicited permission to return to Paris. The Count de Maurepas at length obtained that favour from Louis XVI., but on condition that he should not appear at Versailles. Marie Antoinette made vain attempts to obtain permission to receive him; the King remained inexorable. In revenge, his entry into Paris was made an ovation. The Academy went in a body to receive him, and, after the representation of 'Irène,' he was carried in triumph. He said to the crowd which pressed upon him, "Do you wish to kill me with pleasure?" Such emotions could not, indeed, be borne by an old man of eighty-four: he died on the 30th of May, 1778; he had entered Paris on the 10th of February preceding. The archbishop prohibited the interment

Né en 1694; mort en 1778. Fit ses études au collége des jésuites. L'un d'eux prophétisa que cet élève serait un jour le coryphée du Théisme. Ce qui est certain, c'est que Voltaire commença dès le collége à éclipser tout le monde et à fronder toute chose. Son parrain, l'abbé de Châteauneuf, était ami de Ninon de l'Enclos, de La Fare, de tous les esprits forts de l'époque. Voltaire entra par l'abbé dans cette société au sortir du collége, et en prit les goûts et les maximes. Ninon lui laissa deux mille francs pour acheter des livres, tandis que l'intimité de La Fare l'introduisit à la cour, et lui fit connaître les seigneurs qui n'avaient point peur de madame de Maintenon. Dans la littérature, il débuta par deux cantiques. Son père, qui ne partageait pas ses goûts, l'envoya comme en exil en Hollande. Il y eut une aventure d'amour, qui le fit revenir en France, où il devint clerc de procureur ou avoué. M. de Caumartin, intendant des finances et ami de son père, s'intéressa à lui. Voltaire puisa dans sa conversation un vif enthousiasme pour Henri IV et pour les grandeurs de Louis XIV. Il conçut dès lors le plan de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*. Le duc d'Orléans, devenu régent, l'exila à Tulle pour une satire contre lui et sa fille, la duchesse de Berry. L'année suivante (1717) il fut mis à la Bastille pendant quelques mois. Il y écrivit tout un chant de la *Henriade*. Le 18 novembre 1718, la tragédie d'*Œdipe* fut représentée au Francais, où elle eut un succès fou. Il reparut au théâtre en 1720 par *Arthémire*, mais la cabale fit tomber la pièce. Deux ans plus tard, il composa *L'Épître à Uranie*, dont le but est de prouver qu'il suffit d'avoir de la vertu et de croire en Dieu. En 1726 il fut envoyé une seconde fois à la Bastille, par les intrigues du chevalier de Rohan-Chabot, mais cette fois il n'y resta que quinze jours: il en sortit le 2 mai 1726, et fut conduit à Calais, où il s'embarqua pour l'Angleterre. Il passa trois ans dans ce pays, où il fut fort bien accueilli grâce à lord Bolingbroke, qu'il avait connu en France. Il étudia à fond la langue anglaise, se familiarisa avec les ouvrages de Bacon, de Locke et de Newton, et devint le disciple de ces penseurs; il goûta particulièrement la poésie philosophique de Pope, qu'il imita, qu'il s'appropria même plus tard. En même temps, il cherchait dans Shakespeare ces effets dramatiques, ce pathétique et ce mouvement qui lui enseignèrent à se frayer sur la scène française une route nouvelle après Corneille et Racine. A la même époque Woolston publiait ses discours contre les miracles; ils exercèrent une puissante influence sur une jeune âme ouverte à l'incrédulité. Les royales funérailles faites à Newton, dont il étudiait les grandes découvertes, agirent vivement sur son esprit. On voit, par ce rapide aperçu, quel trésor d'idées et de souvenirs Voltaire amassa pendant ce séjour en Angleterre; il n'est presque aucun de ses écrits où l'on ne trouve la marque de ce voyage. Il ne fut pas perdu pour sa fortune, il publia à Londres une édition de sa *Henriade*, dont le produit fut assez considérable pour lui assurer l'aisance. Cette fortune ne cessa d'augmenter; elle finit par s'élever à plusieurs millions, par suite de spéculations toujours heureuses, mais non des plus licites. C'est aux soins qu'il prit de ses affaires pécuniaires que Voltaire fut redevable de l'indépendance qui était comme un accompagnement naturel de la royauté du génie qu'il exerça pendant soixante ans.

Le ministre Maurepas lui rouvrit les portes de la France, et il y apporta une ample moisson d'idées et d'études, base de cette suite de travaux par lesquels il occupa sans relâche l'attention publique. Il donna d'abord son *Brutus* (1730), puis il publia son *Histoire de Charles XII*, modèle de narration rapide et colorée. Il fit représenter successivement *Zaïre* (qui rappelle un peu trop *Othello*), *Alzire*, *L'Enfant prodigue*. Parut en même temps *La Mort de César*, autre imitation plus directe encore de Shakespeare. *La Philosophie de Newton*, les *Discours en vers sur l'Homme*, imitées de Pope. Disons aussi qu'en 1730, il avait publié une pièce de vers sur la mort d'Adrienne Lecouvreur, à laquelle on avait refusé la sépulture en terre sainte; il y compare la liberté dont on jouissait à Londres avec l'asservissement des esprits qu'un régime bigot voulait faire peser sur la France, et il s'écriait:

"Quoi, n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?"

La police et la Sorbonne s'émurent d'une telle déclaration de principe, et l'auteur alla se cacher en Normandie. Les *Lettres philosophiques* sur les Anglais fut l'occasion de nouvelles poursuites. Le parlement condamna l'ouvrage, le livre fut brûlé par la main du bourreau, une lettre de cachet fut décernée contre l'auteur. Prévenu à temps, Voltaire se réfugia dans la Lorraine, qui n'appartenait pas encore à la France, et se rendit ensuite au camp de Richelieu, à Philippsbourg. Il reparaît à Paris en 1736, et y publie le poëme *Le Mondain*, qui ameute contre lui tous les dévots; il n'a que le temps de passer en Hollande pour échapper aux poursuites ordonnées contre lui. Au bout de quelques mois il alla s'établir à Cirey, sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine, et il y vécut dans l'intimité de la marquise du Châtelet. Il y passa quinze ans, de 1734 à 1749. C'est là qu'il composa: *Mahomet*, *Mérope*, *Sémiramis* et *Nanine*. Cependant, Voltaire entretenait une correspondance épistolaire avec le roi de Prusse, et l'on songea à la cour de Versailles à faire de lui un intermédiaire utile auprès de Frédéric II, dans un temps où la guerre de la succession d'Autriche menaçait de mettre le feu en Allemagne et en Europe. Cette correspondance, monument curieux de ce siècle, commença le 8 août 1736, par une lettre de Frédéric, alors prince royal, à Voltaire. En 1743 Voltaire reçut du cabinet de Versailles une mission secrète auprès du roi de Prusse. Elle n'aboutit pas. La faveur de Voltaire à la cour de France s'accrut pendant les premières années du règne de la marquise de Pompadour; il fut nommé historiographe et gentilhomme de la chambre. Les portes de l'Académie, longtemps fermées pour lui, s'ouvrirent enfin en 1746. La marquise du Châtelet mourut en 1749. Le roi Stanislas voulut le retenir à sa cour, mais ce fut en vain. Il vint passer quelque temps à Paris, et fit représenter: *Oreste*, *Rome sauvée* et *Catilina*. Frédéric lui offrit une place de chambellan, la grand'croix de l'Ordre du mérite, et une pension de 20,000 livres. Voltaire accepta en 1750, et se rendit à Potsdam. Il resta trois ans à la cour de Frédéric, avec lequel il s'était lié d'étroite amitié; mais les deux amours-propres, également irritables, du poete et du monarque, finirent par entrer en conflit; une rupture eut lieu, Voltaire renvoya au roi la clef de chambellan et la croix de son Ordre, quitta Berlin, et fut brutalement arrêté à Francfort. Voltaire s'établit alors auprès de Geneve, et ensuite à Ferney, dans le pays de Gex, qu'il ne quitta que pour venir mourir à Paris. C'est à Ferney qu'il mena cette grande existence sur laquelle tous les regards de l'Europe étaient fixés. Mais il n'en travaillait pas moins sans relâche, et c'est là qu'il composa: *L'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *L'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, etc. Sa défense des Calas l'honorera à jamais; c'est à l'occasion de ce malheureux procès qu'il écrivit son traité de *La Tolérance*. L'espace nous manque pour enregistrer toutes ses œuvres; contentons-nous de citer son *Dictionnaire philosophique*, espèce d'encyclopédie du bon sens; *La Pucelle*, poëme frivole et licentieux; les tragédies *Les Lois de Minos* et *Sophonisbe*, etc. Depuis plusieurs années Voltaire sollicitait la permission de revenir à Paris. Le comte de Maurepas obtint enfin cette faveur de Louis XVI, mais à la condition qu'il ne paraîtrait point à Versailles. Marie-Antoinette fit de vaines tentatives pour obtenir du roi la permission de l'admettre chez elle; le roi fut inexorable. En revanche, son retour à Paris fut une véritable ovation. L'Académie alla le recevoir en corps, et après la représentation d'*Irène*, il fut porté en triomphe. Il disait à la foule qui le pressait: "Vous voulez donc me faire mourir de plaisir?" Ces émotions extraordinaires ne pouvaient, en effet, être impunément ressenties par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans: il expira le 30 mai 1778. Il était rentré à Paris le 10 février précédent. L'archevêque défendit de l'enterrer en terre sainte. L'abbé Mignet, son neveu, fit enlever son corps pendant la nuit, et une voiture de poste le transporta à son abbaye de Scellières, dans le diocèse de Troyes. La cérémonie était achevée lors-

of his remains in consecrated ground. The Abbé Mignet, his nephew, caused his body to be removed by night and taken in a post-chaise to his abbey of Scellières, in the diocese of Troyes. The ceremony was over when the Bishop of Troyes sent an order prohibiting the interment. The chapel was interdicted, and the Prior dismissed.

Never has any writer exercised an influence equal to that of Voltaire over his contemporaries. He was the great agitator of the eighteenth century; if he possessed its faults, he had also all its greatness. Literature then reigned over Europe, and Voltaire reigned over literature.

The letter which we give, entirely in his hand, repudiates the paternity of a pamphlet against the Royal Family of a foreign country.

(Translation.)

"Monsieur,—You are not unaware that there appeared, some months since, a detestable and not less ridiculous publication, in which they had the audacity to outrage with a punishable insolence the Royal Family of the country in which you reside. I think that I am right in sending you the enclosed memoir. I pray you most earnestly to be so kind as to make such use of it as your goodness, your justice, and your wisdom shall dictate. It would certainly be the greatest of all my misfortunes if calumny could prevail. The goodwill that you have shown me, gives me the right to claim it. I have the honour to be, with all sentiments that I owe you,

"Monsieur, your very humble and obedient servant,

"VOLTAIRE, Gentleman of the King's Chamber."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

ROUSSEAU.

(See page 152.)

Born at Geneva, 28th June, 1712; died 3rd July, 1778. His father, a watchmaker, was descended from a French family who were expatriated by the religious wars. He lost his mother at his birth. From infancy, the reading of Plutarch and of the romances of chivalry gave a poetical turn to his naturally ardent imagination. The first half of his life, however, was passed in obscurity. His education had scarcely commenced when his father was obliged to quit Geneva, in consequence of a duel. Left to the care of an uncle, he was apprenticed to an engraver, who ill-treated him. He ran away, wandered some time about the canton of Geneva, and found a home with the Baroness de Warens, a young and elegant woman, newly converted to Catholicism. He was sent by her to the Hospice des Catéchumènes, at Turin, where he abjured Protestantism, served as a domestic in some great families, and then returned to Madame de Warens, who allowed him to remain near her, and endeavoured to procure him a position. He tried several things without success. At length he retired with his benefactress to Les Charmettes, a country-seat near Chambéry, and began in earnest to cultivate his mind. In 1741 he went to seek his fortune at Paris, and submitted to the Academy of Sciences a new system of musical notation, which gained him nothing but praise. He accepted the post of Secretary to the Ambassador at Venice, the Count de Montaigu; but the conduct of the Count obliged him to return to Paris, where he composed the poem and the music of 'Les Muses Galantes,' an opera, which he could not get performed. Pressed by his necessities, he had just accepted a secretaryship to a lady, when the Academy of Dijon proposed for competition the question, "Has the revival of the arts and sciences tended to corrupt or to purify manners?" Rousseau maintained the former proposition, and carried off the prize. This was in 1750, when he was 38 years old.

This prize was the commencement of his renown. His thesis gave rise to numerous refutations; even a king, Stanislaus, did not disdain to answer him. Rousseau met all objectors. His replies, superior even to the Discourse itself, increased his reputation. In 1752 the graceful pastoral of the 'Devin du Village' was loudly applauded at the Théâtre de la Cour; but 'Narcisse' had a less happy fate. At this point the existence of Rousseau began to assume that singularity which it retained until the end of his career. After the success of his Discourse, he believed himself called upon to become the incorruptible organ of truth; hence the motto which he from that time adopted,—"Vitam impendere vero." In his fervour he desired to free himself at once from the yoke of opinion and the seductions of wealth; he sold his watch, reformed his toilet, refused a lucrative post, copied music at six sous a sheet for a living, and refused to be presented to the King after the success of his Pastoral. His life at Paris no longer affording him sufficient liberty, he quitted it for Geneva; but afterwards returning to Paris, he was retained there by the friendship of Madame d'Épinay. He accepted from her a modest asylum at the "Hermitage," near Montmorency, established himself there with his little household, and thought himself happy. His friendship with Madame d'Épinay, however, having ceased, he quitted the Hermitage for Mont-Louis in the same neighbourhood, and there wrote 'La Nouvelle Héloise,' 'Émile,' and the 'Contrat Social.' From that time his influence balanced that of Voltaire. The first work which revealed his tendencies to separate from the Encyclopædic school was his 'Lettre à d'Alembert,' published in 1758. But the 'Contrat Social,' the work of a republican, contained objections against monarchy, whilst 'Émile,' the work of a Protestant (he had returned to the Reformed Church) contained objections against Catholicism; they were therefore condemned by the parliament. Rousseau, disdaining to justify himself, went into exile. But on arriving at Geneva, he found his books condemned there also. He was expelled from the Canton of Berne, and with great difficulty obtained hospitality in Neufchâtel, then governed for the King of Prussia by Lord Keith. Protected by the latter, and consoled by his friendship, Rousseau lived there quietly for three years. Aggrieved by the decree which had condemned his 'Émile,' he resigned his citizenship at Geneva. His partisans then wrote some 'Representations,' which the Procureur-Général Tronchin combated in his 'Lettres écrites de la Campagne,' to which Rousseau replied by his 'Lettres écrites de la Montagne.' His defence caused great irritation; the people were excited against him, and he was assailed with stones in his own house. Keith was no longer there to protect him; he was going to rejoin him at Berlin, when the historian Hume offered him an asylum in England, which he accepted. Hume obtained for him a pension from the Government, and procured him a retreat at Wootton, in Derbyshire. At the end of a few months Hume wrote to his friends in France.—"Rousseau is not a scélérat." Alas! he was not a "scélérat," but a lunatic, a monomaniac. All his life, the unfortunate man had shown a morbid disposition to take alarm at phantoms of his own creation. His malady increased with age, through his solitary life, misrepresentations, and persecutions. At Wootton it became real mental disease. Rousseau imagined that Hume had enticed him to England to defame him; that he was the agent of a vast plot contrived against his honour by Voltaire, D'Alembert, and others. Full of this wild idea, he became violent, refused the pension of the King of England, returned to France, where he wandered from one place to another, and ended by going to Paris (1770), notwithstanding the judgment of the parliament, which threatened his liberty. He took with him his 'Confessions,' in which he sought to justify himself against imaginary crimes. The authorities did not trouble him, but objected to the publication of his 'Confessions.' In 1772 he wrote, at the request of Count de Wielhorski, his 'Considérations sur le Gouvernement de Pologne.' In 1775, his melodrama of 'Pygmalion' was performed at the Comédie Française, and met with great success. Shortly afterwards his melancholy increased, his attacks becoming more frequent, and at last almost continuous. In his illusion, he saw all human nature combined to dishonour him and his memory. It was in this sad state of mind that he wrote those strange dialogues, 'Rousseau juge de Jean-Jacques,' a fragment of which we give to our readers. On the 3rd July, 1778, he died suddenly, from an attack of apoplexy, at the age of sixty-six, at Ermenonville, where Girardin had offered him an asylum.

Rousseau is one of the best writers in the French language. Grace of style, interest of narrative, exquisite freshness in his descriptions, tenderness of sentiment, pathetic reminiscences, all unite in him to make a most attractive author. Voltaire and Rousseau died inveterate enemies; the 'Autographic Mirror' reunites them.

Né à Genève le 28 juin 1712; mort le 3 juillet 1778. Son père, simple horloger, descendait d'une famille française qui s'était expatriée par suite des guerres de religion. Il perdit sa mère en naissant. Dès l'enfance, la lecture de Plutarque et des romans de chevalerie donnèrent un tour poétique à son imagination naturellement ardente. Cependant la première moitié de sa vie s'écoula dans l'obscurité. Son éducation commençait à peine, lorsque les suites d'un duel forcèrent son père à quitter Genève. Laissé aux soins d'un oncle, il fut placé en apprentissage chez un graveur, qui le maltraita. Il s'enfuit, erra quelque temps autour de Genève, et fut recueilli par la baronne de Warens, jeune et gracieuse femme, nouvellement convertie au catholicisme. Envoyé par elle à Turin, à l'hospice des catéchumènes, il y abjura le protestantisme, servit comme domestique dans quelques grandes maisons, puis revint à madame de Warens, qui lui permit de rester près d'elle, et s'efforça de lui procurer un état. Il en essaya plusieurs sans succès. Enfin, retiré avec sa bienfaitrice aux *Charmettes*, campagne voisine de Chambéry, il se mit à cultiver sérieusement son intelligence. En 1741 il vint chercher fortune à Paris, et y soumit à l'Académie des Sciences un nouveau système de notation musicale, qui ne lui valut que des éloges. Il accepta l'emploi de secrétaire près de l'ambassadeur à Venise, comte de Montaigu; les procédés du comte le forcèrent à revenir à Paris, où il composa le poëme et la musique de l'opéra *Les Muses galantes*, qu'il ne put faire jouer. Pressé par le besoin, il venait d'entrer comme secrétaire chez une dame, lorsque l'académie de Dijon mit au concours cette question: "Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?" Rousseau soutint la première proposition, et remporta le prix. C'était en 1750; l'auteur avait alors 38 ans.

Ce prix fut le signal de sa renommé. Sa thèse souleva nombre de réfutations; un roi même, Stanislas, ne dédaigna pas de lui répondre. Rousseau fit face à tous. Ses répliques, supérieures au discours même, affermirent sa réputation. En 1752 la gracieuse pastorale du *Devin du Village* fut vivement applaudie au théâtre de la cour; mais *Narcisse* eut un sort moins heureux. C'est ici que l'existence de Rousseau prend ce caractère de singularité qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa carrière. Après le succès de son discours, il se crut appelé à devenir auprès des hommes l'organe incorruptible de la vérité; de là cette devise qu'il adopta dès lors: *Vitam impendere vero*. Dans sa ferveur, il voulut s'affranchir à la fois du joug de l'opinion et des séductions de la fortune: il vendit sa montre, réforma sa toilette, refusa un poste lucratif, et se mit à copier de la musique à six sous le rôle pour vivre. Il refusa d'être présenté au roi après le succès de sa pastorale. Le séjour de Paris ne lui parut plus assez libre, il le quitta pour retourner à Genève. Mais de retour en France, l'amitié de Madame d'Épinay l'y retint. Il accepta d'elle un asile modeste à l'*Ermitage*, près de Montmorency, s'y établit avec son petit ménage, et se crut heureux. Des tracasseries troublent ses rapports avec madame d'Épinay, une rupture s'ensuit, il quitte l'Ermitage pour Mont-Louis, tout près de Montmorency. C'est là qu'il publia *La nouvelle Héloïse*, *L'Émile* et *Le Contrat social*. Depuis lors, l'influence de sa parole balance l'influence de Voltaire. Le premier ouvrage où se révèlent ses tendances à se séparer de l'école encyclopédique, est la *Lettre à d'Alembert*, publiée en 1758. Mais le *Contrat social*, œuvre d'un républicain, contenait des objections contre la monarchie, tandis que *L'Émile*, œuvre d'un protestant—il était revenu à l'église réformée—contenait des objections contre le catholicisme. Aussi le Parlement les condamna; Rousseau dédaigna de se justifier, il s'exila. Mais arrivant aux portes de Genève, il trouve ses livres aussi condamnés. Il est expulsé du canton de Berne, et c'est à grand'peine qu'il peut recevoir l'hospitalité sur le territoire de Neufchâtel, alors administré pour le roi de Prusse par lord Keith, ancien maréchal d'Écosse. Protégé par lui, consolé par son amitié, Rousseau vécut tranquille pendant trois ans. Froissé du décret qui avait condamné son *Émile* à Genève, il abdique son droit de citoyen. Alors ses partisans rédigèrent des *représentations*, que le procureur-général Tronchin combattit dans ses *Lettres écrites de la Campagne*, auxquelles Rousseau répondit par les *Lettres écrites de la Montagne*. Sa défense provoqua une vive irritation; on ameuta le peuple contre lui, on l'assaillit à coups de pierre dans sa demeure. Keith n'était plus là pour le protéger. Il allait le rejoindre à Berlin, lorsque l'historien Hume lui offrit un asile en Angleterre. Il accepta. Hume lui fit obtenir une pension du gouvernement et lui procura une retraite à Wootton, dans le Derbyshire. Au bout de quelques mois, Hume écrivait à ses amis de France: "Rousseau est un scélérat..." Hélas! il n'était pas un scélérat, mais un aliéné, un monomane. Toute sa vie, l'infortuné avait toujours montré une fatale disposition à s'alarmer, à se créer des fantômes. Cette maladie s'accrut par l'âge, la vie solitaire, les tracasseries, les persécutions. A Wootton, elle prit le caractère d'une véritable aliénation mentale. Rousseau s'imagina que Hume l'avait attiré en Angleterre pour l'y diffamer; qu'il était l'agent d'un vaste complot ourdi contre son honneur par Voltaire, d'Alembert et d'autres. Plein de cette folle idée, il rompt avec outrage, refuse la pension du roi d'Angleterre, revient en France, où il erre d'asile en asile, et finit par rentrer à Paris, malgré l'arrêt du Parlement qui menaçait sa liberté. C'était en 1770; il y apportait ses *Confessions*, où il cherche à se justifier de crimes imaginaires. L'autorité ne l'inquiéta point; toutefois, elle lui défendit de publier ses *Confessions*. En 1772 il écrivit, à la prière du comte de Wielhorski, ses *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*. En 1775 la Comédie-Française représenta son mélodrame de *Pygmalion*, qui eut beaucoup de succès. Peu après, sa mélancolie augmenta; ses accès devinrent plus fréquents et à la fin presque continuels. Dans son illusion, il voyait le genre humain tout entier conjuré pour déshonorer sa personne et sa mémoire. C'est dans ce triste état d'esprit qu'il écrivit ces étranges dialogues, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, dont nous donnons un fragment à nos lecteurs. Le 3 juillet 1778, il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie séreuse, à l'âge de 66 ans, à Ermenonville, où Girardin lui avait offert un asile.

Jean-Jacques Rousseau est un des premiers écrivains de la langue française. Peu d'auteurs offrent autant de charmes. Grâces du langage, intérêt du récit, fraîcheur exquise dans les descriptions, tendresse dans les sentiments, mélancolie des souvenirs, tout se réunissait en lui pour en faire un écrivain des plus attachants.

Un dernier mot. Voltaire et Rousseau sont morts ennemis acharnés. *L'Autographe cosmopolite* les réunit.

(Translation.)

"ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES.

"*First Dialogue.*

"*Rousseau.*—What incredible things have I just learnt! I cannot recover! no, I shall never recover it. Just Heaven! what a wretch! I sicken at him! How I hate him!

"*Frenchman.*—And mark that it is this same author whose grandiloquent productions have so charmed you, delighted you with the beautiful precepts of virtue which he displays with so much pomp.

"*R.*—Say force; let us be just even to the wicked. Pomp excites at most only a cold and barren admiration, and certainly will never charm. Works that elevate the soul and inflame the heart deserve another word.

"*F.*—Pomp or force, what matters a word if the idea is still the same? If this sublime jargon drawn by hypocrisy from an exalted brain, is not the less dictated by a grovelling soul.

"*R.*—The choice of the word appears to me less indifferent than to you; to my mind it alters the ideas materially, and if there were only pomp and jargon in the writings of the author whom you have described to me, he would inspire me with less horror. Such a perverted one hardens against the dryness of exhortations and lectures, while perchance he would re-enter into himself and become a good man, did one know how to seek out and re-kindle in his heart those feelings of uprightness and humanity which nature implants there in reserve, and which the passions stifle. But the man who can coldly contemplate virtue in all its beauty, who can paint it with the most touching charms without emotion, without feeling himself captivated by it—such a one, if he can exist, is a wretch without resource—a moral corpse."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

NICOLAS BOILEAU (dit DESPRÉAUX).

(See page 153.)

Born at Paris, 1636; died 1711. An eminent French satirical poet. His father, registrar to the Parliament of Paris, intended him for the Bar, and made him study the law and theology. But literature possessed an irresistible charm for him, and he devoted himself to poetry. He commenced by his 'Satires,' which met with great success, owing both to their polished style and to the causticity of the criticism. Then came his 'Épitres,' superior even to the 'Satires.' 'L'Art Poétique' and 'Le Lutrin' established his reputation, and placed him in the first rank of modern poets. He also made attempts, but less happily, in odes and epigrams. Louis XIV., one of whose great merits was an appreciation of real talent, often received him, appointed him his historiographer with Racine, and granted him a pension. He was elected a member of the French Academy in 1684. Boileau passed his latter years at his country seat at Auteuil, where he died in 1711, of water on the chest. Though severe in his writings, he was both kind and generous. Although called the poet of reason, he displayed both sentiment and imagination: giving us, indeed, the finest models of pure and perfect poetry. He has been compared to Horace and Juvenal; the latter comparison appears to us scarcely reasonable, as he never imitated the acrimony of Juvenal. Boileau himself says on this subject: "The works of Juvenal, who carried to excess his *acrimonious* hyperbole, and whose *acrimonious* pen caused floods of gall and bitterness to flow, are full of startling truths."

The letter which we give is addressed to the Minister Colbert; Boileau thanks him for his good offices in having obtained a license for printing his 'Satires,' etc. Boileau always signed "Despréaux."

Né à Paris en 1636; mort en 1711. Éminent poëte satirique français. Son père, greffier du Parlement de Paris, le destinait au barreau, et lui fit apprendre le droit et la théologie. Mais les lettres avaient pour lui un attrait invincible, et il se consacra à la poésie. Il débuta par les *Satires*, et obtint un succès prodigieux, dû autant à la perfection des vers qu'à la causticité de la critique. Vinrent ensuite ses *Épîtres*, supérieures même aux *Satires*. *L'Art poétique* et *Le Lutrin* mirent le sceau à sa réputation, et le placèrent au premier rang des poëtes modernes. Il s'essaya aussi dans l'ode et l'épigramme, mais avec moins de bonheur. Louis XIV, dont l'un des grands mérites consistait a apprécier le véritable talent, l'admettait souvent auprès de lui, le nomma son historiographe avec Racine et lui assura une pension. Il fut élu membre de l'Académie française en 1684. Boileau passa ses dernières années à sa campagne d'Auteuil, où il mourut en 1711 d'une hydropisie de poitrine. Quoique mordant dans ses écrits, il était aussi bon que généreux. On l'a surnommé le poëte de la raison, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de sentiment et d'imagination. Il offre enfin les plus beaux modèles d'une poésie pure et parfaite. On l'a comparé à Horace et à Juvénal; cette dernière comparaison nous semble un peu outrée, en ce sens qu'il n'imita jamais la mordacité de Juvénal. Voici ce que Boileau lui-même dit à ce sujet: "Les ouvrages de Juvénal, qui poussa jusqu'à l'excès sa *mordante* hyperbole et dont la *mordante* plume fit couler des flots de fiel et d'amertume, sont pleins d'affreuses vérités."

La lettre que nous donnons de lui est écrite au ministre Colbert; Boileau le remercie de ses bons offices pour avoir obtenu une licence d'impression pour ses *Satires*, etc. Boileau signait toujours *Despréaux*.

(Translation.)

"My Lord,—I see full well, that it is to your good offices that I am indebted for the Privilege that His Majesty is so good as to grant to me. I was quite consoled for the refusal of it to my publisher, for it was he only that had demanded it, being quite alive to his own interests, and knowing very well that I was not the one to turn my works to advantage. It was therefore for him to be vexed at the failure of a little prospect of gain, although quite uncertain of it, in my opinion, since he founded it on the ready sale of such works as mine. For myself I was most happy to be rid of the burden of printing and of the uncertainty of public opinion, not caring to murmur at the refusal of a Privilege which left me that of peacefully enjoying all my idleness. However, my Lord, since you condescend to interest yourself so obligingly on my behalf, I shall have the honour of bringing you my 'Art Poétique' as soon as it is finished, not to obtain a Privilege for which I do not care, but to submit my work to the lights of so great a personage as yourself. I am, with respect, my Lord,

"Your very humble and obedient servant,
"DESPRÉAUX."

"*Paris, 6th July*, 1674.

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

JEAN-BAPTISTE POQUELIN, dit MOLIÈRE.

(See page 153.)

Born at Paris in 1622; died in 1673. One of the glories of the French stage. His father was upholsterer and *valet de chambre* to Louis XIII. Having a decided taste for literature, and above all for the stage, his father consented to place him at the College of Clermont, where he had for a schoolfellow the Prince de Conti, and Gassendi as a professor, who imbued him with Epicurean doctrines. After completing his studies he was obliged to fulfil the same duties as his father towards the King, and accompanied Louis XIII. in the expedition which ended in the taking of Perpignan from the Spaniards. In 1645 he played at private theatres in Paris, and in the end became a comedian. It was then that he took the name of Molière. From 1646 to 1658 he went through the provinces with a company which he had formed, playing for the most part little pieces of his own composition. It was thus that 'L'Étourdi' was represented at Lyons in 1653, and the 'Dépit Amoureux' at Montpellier in 1654. The Prince de Conti, who had invited him to Montpellier, was so charmed with his pieces, that he offered him great inducements to remain in the provinces; but Molière refused, and four years afterwards went to settle in Paris, where he opened (first at La Salle du Petit-Bourbon and afterwards at the Palais Royal) a theatre, which attracted crowds; he there represented successively about thirty pieces of his own composition, in which he himself played the principal characters; nearly all of them are masterpieces. The principal of them are:—'Les Précieuses Ridicules;' 'Le Cocu Imaginaire;' 'L'École des Maris' (taken from the 'Adelphi' of Terence); 'L'École des Femmes;' 'Le Mariage Forcé (taken from 'Rabelais'); 'Le Festin de Pierre;' 'L'Amour Médecin;' 'Le Misanthrope,' a comedy of a grave and elevated character; 'Le Médecin Malgré Lui;' 'Tartuffe,' a merciless exposure of religious hypocrisy, which roused violent opposition from the clergy, and could only be performed by the special permission of Louis XIV.; 'Amphitryon' and 'L'Avare,' imitations of Plautus: 'Georges Dandin;' 'Pourceaugnac;' Le Bourgeois Gentilhomme;' 'Les Fourberies de Scapin;' 'Les Femmes Savantes,' and 'Le Malade Imaginaire. This numerous and brilliant collection was written between 1659 and 1673. At the fourth representation of 'Le Malade Imaginaire,' Molière, whose health was greatly affected, would continue to play in spite of the representations of his friends.—for fear, as he said, of causing the loss of a day to all those whom he employed; but at the end of the piece, at the moment he pronounced the word *juro*, he was seized with convulsions and was carried off in a dying state. He expired on the 17th February, 1673, scarcely fifty-one years of age. At first, religious burial was refused, but the King prevailed upon the Archbishop of Paris to consent to it, on condition that the ceremony should take place without display. He was consequently interred by two priests, who accompanied the body in silence to the Cemetery of the Chapel of St. Joseph, in the Rue Montmartre. All his friends followed him to his last resting-place, each carrying a torch. All his biographers agree in speaking of his integrity and the goodness of his heart.

Né à Paris en 1622; mort en 1673. L'une des gloires du théâtre français. Son père était tapissier-valet de chambre de Louis XIII. Ayant un goût prononcé pour les lettres, et surtout pour le théâtre, son père consentit à le placer au collége de Clermont, où il eut pour condisciple le prince de Conti, et pour professeur Gassendi, qui lui inculqua les doctrines d'Épicure. Après avoir terminé ses études, il fut obligé de remplir les mêmes fonctions que son père auprès du roi, et il accompagna Louis XIII dans l'expédition qui aboutit à la prise de Perpignan aux Espagnols. En 1645, il joua à Paris sur des théâtres particuliers, et finit par se faire comédien; c'est alors qu'il prit le nom de Molière. De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart. C'est ainsi que *L'Étourdi* fut représenté à Lyon en 1653, et *Le Dépit amoureux* à Montpellier en 1654. Le prince de Conti, qui l'avait appelé à Montpellier, fut si charmé de ses pièces qu'il lui offrit de brillants avantages pour le retenir en province. Molière refusa, et quatre ans plus tard il vint se fixer à Paris, où il ouvrit (d'abord à la Salle du Petit-Bourbon et ensuite au Palais-Royal) un théâtre qui attira la foule: il y représenta successivement une trentaine d'ouvrages de sa composition, dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle; presque tous sont des chefs-d'œuvre. Les principaux sont: *Les Précieuses ridicules*; *Le Cocu imaginaire*; *L'École des Maris*, imitée des *Adelphes* de Térence; *L'École des Femmes*; *Le Mariage forcé*, tiré de Rabelais; *Le Festin de Pierre*; *L'Amour Médecin*; *Le Misanthrope*, comédie d'un genre sévère et élevé; *Le Médecin malgré lui*; *Le Tartuffe*, impitoyable exposition de l'hypocrisie et de l'imposture religieuse, qui souleva une violente opposition de la part du clergé, et qui ne put être représenté que par la permission toute spéciale du roi Louis XIV; *Amphitryon* et *L'Avare*, imités de Plaute; *Georges Dandin*; *Pourceaugnac*; *Le Bourgeois Gentilhomme*; *Les Fourberies de Scapin*; *Les Femmes savantes*; *Le Malade imaginaire*. Ce nombreux et brillant répertoire fut écrit de 1659 à 1673. A la quatrième représentation de cette pièce, Molière, dont la santé était profondément altérée, voulut continuer à jouer malgré les représentations de ses amis, de peur, disait-il, de faire perdre leur journée à tous ceux qu'il employait; mais à la fin de la pièce, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion, et on remporta mourant. Il expira le 17 février, 1673, à peine âgé de cinquante-un ans. On refusa d'abord à Molière la sépulture religieuse, mais le roi décida l'Archevêque de Paris à la lui accorder, à la condition que la cérémonie aurait lieu sans pompe. En conséquence, il fut enterré par deux prêtres, qui accompagnèrent silencieusement le corps au cimetière de la chapelle Saint-Joseph, rue Montmartre. Tous ses amis le suivirent à sa dernière demeure, tenant chacun un flambeau à la main .. Et cependant tous ses biographes se plaisent à constater son intégrité et la bonté de son cœur.

Molière est le premier des comiques; aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. Il fut admiré du public, apprécié par Louis XIV et sa cour, et eut pour amis La Fontaine et Boileau. En 1778, l'Académie française, qui ne l'avait pas admis au nombre de ses membres à cause de sa profession de comédien, plaça son buste dans la salle de ses séances, avec ce vers de Saurin pour inscription:

"Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre."

On a récemment élevé à Paris, en l'honneur de Molière, un monument près de l'emplacement de la maison qu'il habitait, rue Richelieu.

Et *L'Autographe cosmopolite* place son nom illustre, tracé de sa propre main, a côté des lignes écrites et signées par son ami Boileau.

A monument in honour of Molière has recently been erected in Paris, near the site of his house in the Rue Richelieu.

The 'Autographic Mirror' places his illustrious name, traced with his own hand, by the side of the lines written and signed by his friend Boileau.

(Translation.)

"Certified. "*25th January*, 1664.

"Were present Jean Baptiste Molière and Jacques Martin, citizens of Paris, dwelling in the Rue St. Honoré, parish St. Germain de l'Auxerrois, who have declared and by these presents do declare to all whom it shall concern, that the late Françoise Rousseau of age, using and enjoying her goods and rights, has left for her heirs of the four-fifths of the estate only, M. Jean François Loiseau, citizen of Paris, Damoiselle Magdelaine Rene, widow of the late M. Jean Estienne, and Jeanne Rene, wife of Guillaume Benoist, upholsterer. The which Françoise Rousseau was sole heiress of the late Estiennette Rousseau her sister, and that in this right the four-fifths of the estate which was of the succession of the said Françoise Rousseau belong to the said M. Jean François Loiseau, and Damoiselles Magdeleine and Jeanne Rene, of whom the said Molière and Martin have demanded a deed at the hands of the undersigned notaries, who have granted them the presents to serve and hold good in time and place in the business of the said notaries, the 25th January, 1664, and the parties have signed.

"J. B. P. MOLIÈRE, JACQUES MARTIN,
"GIGAULT. DE BEAUVILLE."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

PETER PAUL RUBENS.

(See page 154.)

Born at Cologne in 1577, on the 29th of June, the day of St. Peter and St. Paul, whence his baptismal names; died at Antwerp, on the 30th of May, 1640, in the 63rd year of his age. Our first Number, page 5, contains a letter written by him in French, and also a short notice on the artistic career of the greatest master of the Flemish school. We believe we are only meeting the wishes of our subscribers

Né à Cologne en 1577, le 29 juin, jour de fête de saint Pierre et saint Paul, de là ses noms de baptême; mort à Anvers le 30 mai 1640, à l'âge de 63 ans. Notre première livraison, page 5, contient une lettre de lui, écrite en français; cette lettre est accompagnée de quelques remarques sur la carrière artistique du plus grande maître de l'école flamande. Nous croyons aller au devant du désir de nos abonnés,

in giving another letter of Rubens, written in Italian. Like the first, it relates to politics. It is well known that Rubens was highly esteemed by the Archduke Albert, Governor of the Low Countries, and by his wife, the Infanta Isabella, who had invited him to Brussels; and that Isabella, after her husband's death, employed him on several diplomatic missions, especially in England and Spain.

We are also confident that we shall afford pleasure to our subscribers, particularly those in Belgium, by reproducing side by side with the letter, the portrait of Rubens, drawn by his own hand. To add that our facsimile is a photo-lithograph, is to establish its perfect exactness.

The original, in black chalk, is in the British Museum. The Trustees have granted us permission to take a photograph of the portrait of Rubens and other drawings by eminent masters,—a privilege for which we tender them our sincere gratitude.

(Translation.)

"Most illustrious and esteemed Signor,—Our Don Sadricquez de Tolledo has arrived, 'tanquam post bellum auxilium,' and in fact only to return, it not being likely that he would wish to winter in Morbrano. Of our ships of Dunkirk they augur badly, the greater part not having appeared at the present time, and of those which had returned three are stranded by the fury of the winds in the same port of Marsyck, which is rendered [illegible] by frequent shipwrecks. The Baron de Wacken, a noted Flemish knight, having armed five ships at his own cost, fell in with the Hollanders, who captured two and sunk two others, so that there remained to him only one. Our Marquis Spinola is preparing for travelling, and [illegible] days all his baggage will be dispatched, and it is believed that he will set out immediately after Christmas. I have seen letters from England which say that the King and Duke of Buckingham are much piqued against the French, and are now preparing a new expedition. All the fault of their ill-success is attributed to the detention of succours in England by contrary winds, the Duke not having more than three thousand soldiers and fifty horse left when he was forced to abandon the Isle of Rhé. Meanwhile, if I mistake not, the King of France will make himself master of La Rochelle, and laugh at these threats. Here they are doing but little, and at Zantvliet the winds have made more havoc and inflicted more loss on both sides than war. Having nothing further, I kiss your own and your brother's hands, and commend myself to your good favour.

"Your most illustrious Lordship's most affectionate servant,

"Peter Paul Rubens.

"*Antwerp*, 16*th December*, 1627."

en reproduisant une autre lettre de Rubens, écrite en italien. Comme la première, elle a trait à la politique. On sait que Rubens était tenu en haute estime par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, et par son épouse, l'infante Isabelle, qui l'avaient appelé à Bruxelles. On sait aussi qu'après la mort de son mari, Isabelle l'employa à diverses missions diplomatiques, notamment en Angleterre et en Espagne.

Nous sommes sûrs aussi de plaire à nos abonnés, surtout à ceux de Belgique, en reproduisant à côté de la lettre de Rubens, son portrait dessiné de sa propre main. Dire que notre fac-simile est dû à la photographie, c'est en constater l'exactitude parfaite.

L'original, tracé au crayon noir, appartient au Musée britannique; ses administrateurs nous ont spécialement autorisé à prendre la photographie du portrait de Rubens, et d'autres dessins de grands maîtres. Nous leur en témoignons ici toute notre gratitude.

(Traduction.)

"Très-illustre et très-estimable Seigneur,—Notre Don Sadricquez de Tolledo est arrivé 'tanquam post bellum auxilium,' et, en fait, seulement pour retourner, parce qu'il n'est pas probable qu'il voulût passer l'hiver à Morbrano. On augure mal de nos navires de Dunkerque: la plupart n'ont pas paru jusqu'ici, et parmi ceux qui sont revenus, il y en a trois qui ont échoué par la furie des vents dans ce même port de Mardyck, si notoire par les fréquents naufrages. Le baron de Wacken, célèbre chevalier flamand, ayant armé cinq navires à ses propres frais, a rencontré les Hollandais, qui en ont capturé deux et coulé deux autres, de façon qu'il ne lui en reste plus qu'un. Notre marquis Spinola se prépare à voyager: dans quelques jours on expédiera tout son bagage, et on croit qu'il se mettra en route immédiatement après la Noël. J'ai lu des lettres d'Angleterre qui disent que le roi et le duc de Buckingham sont très-piqués contre les Français, et se parent en ce moment une nouvelle expédition. On attribue toute la faute de leur mauvais [illegible] à la détention en Angleterre par les vents contraires des secours destinés au duc, auquel il ne restait que 3,000 soldats et 50 chevaux lorsqu'il fut forcé d'abandonner l'île de Rhé. En même temps, si je ne me trompe pas, le roi de France se rendra maître de La Rochelle, et rira de ces menaces. Ici on fait très-peu de chose, et à Zantvliet les vents ont fait plus de ravages et infligé plus de pertes de part et d'autre, que la guerre. N'ayant plus rien à dire, je vous baise les mains et celles de votre frère, et je me recommande à votre bonne faveur.

"De votre très-illustre Seigneurie le serviteur très-affectioné.

"Pierre-Paul Rubens.

"*Anvers, le* 16 *décembre* 1629."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

BERTEL (ALBERT) THORWALDSEN.

(See page 156.)

Born 1770; died 1844. An eminent Danish sculptor. Son of a poor sailor at Copenhagen, who carved wooden figure-heads for ships. Gifted with precocious talent, he obtained the grand prize of the Danish Academy of Arts, which conferred on the prizeholder the privilege of passing three years abroad at the expense of the state. After spending two years in the study of literature, he went to Rome, where he produced the colossal statue of Jason. Canova on seeing it exclaimed, "This work of the young Dane is in a style both new and grand." He then, through the liberality of Mr. Thomas Hope, established himself in Italy. Mr. Hope, in ecstasy before the plaster statue of Jason, asked the young sculptor what he would require to execute it in marble. "Six hundred ducats," answered Thorwaldsen. "I will give you eight hundred," replied the intelligent Mæcenas. From that time the star of Thorwaldsen remained in the ascendant. His works were in demand from all parts of Europe; for Rome he executed the tomb of Pius VII.; for Warsaw, the equestrian statue of Poniatowski; for Russia the bust of Alexander I.; Maximilian for Bavaria; the Graces for Würtemberg; the Twelve Apostles for Copenhagen; Gutenberg for Mayence, etc. He also executed a great number of bas-reliefs, of which several are masterpieces; among others Achilles, Bacchus and Cupid, Cupid and Psyche, the Entry of Alexander into Babylon, etc.,—a vast series undertaken by order of the Emperor Napoleon I., and which now ornament the château of Christiansborg, at Copenhagen. In that capital he founded a grand museum, to which he left his immense fortune. We may also mention that he carved the statue of Byron intended for Westminster Abbey, but which the Chapter refused to admit.

Né en 1770; mort en 1844. Éminent sculpteur danois. Fils d'un pauvre marin de Copenhague, qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il obtint de l'Académie des Arts de cette capitale le grand prix, qui donnait au lauréat le privilége de passer trois ans à l'étranger aux frais de l'Etat. Après avoir passé deux ans à étudier la littérature, il se rendit en Italie, où il produisit la statue colossale de *Jason*. C'était à Rome; Canova s'écria en la voyant: "Cette œuvre du jeune Danois est d'un style nouveau et grand." Il s'établit alors en Italie, grâce à la libéralité de M. Thomas Hope. M. Hope, en extase devant la statue en plâtre de *Jason*, demanda au jeune sculpteur ce qu'il demandait pour l'exécuter en marbre. "Six cents ducats." répondit Thorwaldsen. "Je vous en donne huit cents," répliqua l'intelligent Mécène. Depuis ce moment, l'étoile de Thorwaldsen resta à l'ascendant. On recourait à son ciseau de toutes les parties de l'Europe; il exécuta pour Rome le tombeau de *Pie VII*; pour Varsovie, la statue équestre de *Poniatowski*; pour la Russie, le buste d'*Alexandre Ier*; *Maximilien* pour la Bavière; *Les Grâces* pour le Würtemberg; *Les Douze Apôtres* pour Copenhague; *Gutenberg* pour Mayence, etc. On a aussi de lui un grand nombre de bas-reliefs, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvres, entre autres *Achille, Bacchus et l'Amour, L'Amour et Psyché, L'Entrée d'Alexandre à Babylone*, etc.—vaste série entreprise par ordre de Napoléon Ier, et qui orne aujourd'hui le château de Christiansborg à Copenhague. Il a fondé un immense musée dans cette capitale, et a légué son immense fortune à cet établissement. Disons en finissant qu'il a sculpté la statue de Byron destinée à Westminster, mais que le chapitre de l'abbaye refusa d'admettre.

(Translation.)

"Signor Chevalier and very dear Friend,

"The affair which you proposed to me the day before yesterday, may be concluded to-morrow, at one o'clock in the morning; I should like to see you at that time.

"Have the goodness to let me know if that hour will suit you; and receive, with the assurance of my most profound and everlasting respect, the expression of my friendship.

"Your most devoted servant and friend,

"Albert Thorwaldsen.

"*Studio, December* 22*nd*, 1825."

(Traduction.)

"Monsieur le Chevalier et très-cher Ami,

"L'affaire que vous m'avez proposé avant-hier, peut se terminer demain à une heure du matin; je voudrais vous voir à cette heure.

"Veuillez me faire savoir si l'heure vous convient et recevoir, avec l'assurance de mon plus profond respect, éternellement durable, l'expression de mon amitié.

"Votre tout dévoué serviteur et ami,

"Albert Thorwaldsen.

"*De l'Atelier, le* 22 *décembre* 1825."

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY.

(See page 156.)

In compliance with the desire of most of our subscribers, we give two more autographs of this illustrious writer. The first is the ballad of "The Three Sailors," so popular in this country; the note which accompanies it relates to the ballad. The following letter explains the circumstances in which the song was written:—

"14*th October*, 1864.

"My dear Mr. ——, I have the pleasure to enclose you the words of 'The Three Sailors,' as written out for me many years ago by the late Mr. Thackeray, for publication in 'Sand and Canvas,' a little work of travel which appeared in '59. The song or recitation was delivered by him at an artists' dinner in Rome, but the rough notes I then took, supposing them even to have been correct, were not precisely such as he desired to see reproduced in print. Hence the few lines from him which accompany the song. Make what use of it you like, and believe me, etc. etc.,

"S. Bevan.

"To the Editor of the 'Autographic Mirror.'"

Nous déférons au désir de nos abonnés en reproduisant encore deux autographes de l'illustre écrivain. L'un d'eux est la ballade des *Trois Matelots*, si populaire en Angleterre; le billet qui l'accompagne est relatif à la ballade. La lettre suivante explique dans quelles circonstances elle fut écrite:—

"14 *octobre* 1864.

"Mon cher Monsieur ——,—J'ai le plaisir de vous envoyer sous ce pli les paroles des *Trois Matelots*, telles qu'elles furent remises pour moi il y a bien des années par feu M. Thackeray pour être insérées dans *Sand and Canvas*, petit livre de voyage qui parut en 1859. Il chanta ou récita la ballade à un dîner d'artistes à Rome; mais les notes que je pris alors à la hâte, en supposant même qu'elles aient été correctes, ne furent pas précisément de son goût pour être publiées. De là les quelques mots de lui qui accompagnent la ballade. Faites-en l'usage que vous voudrez, et croyez-moi, etc. etc.

"S. Bevan.

"Au directeur de *L'Autographe cosmopolite*."

(Traduction.)

"Cher Bevan,—Je n'aime pas du tout l'apparence de la ballade imprimée, mais, si vous le voulez, je préfère qu'elle soit publiée exactement comme ceci. 'Be blowed,' etc., ne siérait jamais dans une ballade imprimée de

"Votre bien sincèrement,

"W.-M. Thackeray.

"LES TROIS MATELOTS.

"Dans la cité de Bristol il y avait trois matelots
Qui prirent une barque et allèrent en mer.

Mais ils l'emplirent d'abord
De biscuit et de porc salé.

Il y avait Jack le ventru et Jimmy le goulu,
Et le plus jeune était le petit Billy.

Mais bientôt ils furent si affamés
Qu'ils ne laissèrent pas même un pois cassé.

Jack le ventru dit à Jimmy le goulu
Mon ventre m'est descendu aux talons.

Jimmy le goulu dit à Jack le ventru
Nous n'avons pas de vivres, donc il faut manger *nous*.

Jack le ventru dit à Jimmy le goulu:
O goulu Jim, que vous êtes bête.

Il y a le petit Bill, il est jeune et tendre,
Nous sommes vieux et durs; donc mangeons *lui*.

O Bill, nous allons te tuer et te manger;
Donc défais le col de ta chemise.

Lorsque Bill entendit cette information
Il fit usage de son mouchoir de poche.

O laissez-moi dire mon catéchisme
Comme ma pauvre Mammy me l'a appris.

Vite, vite! dit Jack le ventru
Pendant que Jim tira son couteau.

Donc Bill grimpa au grand mât
Où il se mit à genoux.

Il avait dit à peine son catéchisme,
Qu'il s'écria: Je vois la terre.

Voilà Jérusalem et Madagascar,
Et l'Amérique du Nord et du Sud.

Voilà la flotte britannique qui est à l'ancre
Avec l'amiral Napier, grand'croix du Bain.

Donc, quand ils approchèrent le vaisseau de l'amiral,
Celui-ci pendit le gros Jack et fouetta Jimmy.

Quant au petit Bill il le fit
Capitaine d'un soixante-treize."

[*De la Collection de Samuel Bevan, Esq.*]

WILLIAM THE CONQUEROR.

(See page 157.)

Born 1027; died 1087. Our facsimile represents his sign-manual, appended to the Royal Charter, founding the Abbey of St. Martin, near Hastings, in commemoration of the victory he had gained over Harold. This charter—"Carta fundationis Abbatiæ Sancti Martini Debello"—is also adorned with the signatures of the principal personages of the Court of William I.; we reproduce them in the order which they occupy on this authentic document.

Né en 1027; mort en 1087. Notre facsimile représente son signe manuel, apposé au bas de la charte royale de fondation de l'abbaye de Saint-Martin, près d'Hastings, en commémoration de la victoire qu'il avait remportée sur Harold. Cette charte —*Carta fundationis Abbatiæ Sancti Martini Debello*—est aussi revêtue des signes manuels des principaux personnages de la cour de Guillaume Ier; nous les reproduisons dans l'ordre qu'ils occupent sur ce document authentique.

LANFRANC, ARCHBISHOP OF CANTERBURY.

(See page 157.)

Born at Pavia in 1005; died in 1089. Had been a Privy Councillor to William, who appointed him to the See of Canterbury on the 15th of August, 1070. His firmness and prudence ensured the accession of William Rufus.

The other signatures are those of THOMAS, Archbishop of York; MAURICE, Bishop of London; WALKELIN, Bishop of Winchester; OSBERN, Bishop of Exeter; GUNDULF, Bishop of Rochester; HUGH, Earl of Chester; ROGER, Earl of Montgomery; WILLIAM, Earl of Warwick; WILLIAM FITZ-OSBERT; WILLIAM DE BRAY; and BERNARD DE NEWMARCH.

Né à Pavia en 1005; mort en 1089. Avait été conseiller intime de Guillaume, qui le fit élire au siége de Cantorbéry le 15 août 1070. Sa fermeté et sa prudence assurèrent l'accession de William Rufus.

Les autres signes manuels sont ceux de THOMAS, archevêque de York; MAURICE, évêque de Londres; WALKELINUS, évêque de Winchester; OSBERNUS, évêque d'Exeter; GUNDULFUS, évêque de Rochester; HUGO, comte de Chester; ROGER, comte de Montgoméry; GUILLAUME, comte de Warwick; GUILLAUME FITZ-OSBERT; GUILLAUME DE BRAY; BERNARD DE NEWMARCH.

(Texte.)

Willelmus Rex.
Lanfrancus arch' Cant'.
Mauricei eps Lund'.
Tomas archiep Ebor'.
Walkelin eps Wint'.
Osbernus eps Exon'.
Gundulf eps Rof'.
Hugo comes Cestr'.
Roger com' de Mu'tgum'.
Willelm com' de War'.
Willelmus filius Osbert.
Willelm de Bray.
Bernard de Novo Merc'.

ANNE, QUEEN OF ENGLAND.

(See page 157.)

Born 1664; died 1714. Second daughter of James II. and Lady Anne Hyde, daughter of the first Earl of Clarendon. In 1683 she was married to Prince George of Denmark, by whom she had several children, who all died in infancy. She succeeded to the throne on the death of William III., in 1702. The victories of Marlborough shed immortal lustre on her reign. She was the arbitress of Europe at the Treaty of Utrecht, and afterwards finally consummated the union of Scotland with England. A great number of eminent writers flourished during her reign, which was called the Augustan era of Great Britain. If Anne had possessed more firmness, and less of weakness for her ministers and favourites, her reign would have been one of the greatest in the annals of her country.

The letter which we give, addressed to Viscount Villiers, son of the Duke of Buckingham, and whom she calls her "good dog," is a great autographic curiosity, as well as a striking picture of the manners of that court, so wittily sketched by Eugène Scribe in his comedy of the 'Verre d'Eau.' He for whom Queen Anne desires the vigilance and fidelity of Viscount Villiers, is doubtless her brother James, who died at Rome in 1766, and for whom she tried in vain to open the way to the throne.

Née en 1664; morte en 1714. Seconde fille de Jacques II et de lady Anne Hyde, fille du premier comte de Clarendon. En 1683 elle épousa le prince Georges de Danemark, dont elle eut plusieurs enfants qui moururent tous en bas âge. Elle succéda à la couronne à la mort de Guillaume III, arrivée en 1702. Les victoires de Marlborough firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle. Elle fut l'arbitre de l'Europe au traité d'Utrecht. Elle consomma définitivement l'union de l'Écosse avec l'Angleterre; un grand nombre d'écrivains éminents florirent sous son regne, qui fut appelé l'ere augustéenne de la Grande-Bretagne. Si Anne avait eu plus de caractère, et moins de faiblesse pour ses ministres et ses favoris, son règue eût été l'un des plus grands de son pays.

Le billet que nous donnons d'elle, écrit au vicomte Villiers, fils du duc de Buckingham, et qu'elle appelle *son bon chien*, est à la fois une grande curiosité autographique et une peinture frappante des mœurs de cette cour, si spirituellement esquissées dans la comédie du *Verre d'eau*, d'Eugène Scribe. *Celui* pour qui la reine Anne réclame la vigilance et la fidélité du vicomte Villiers, est sans doute son frère Jacques, qui mourut à Rome en 1766, et auquel elle essaya en vain d'ouvrir le chemin du trône.

(Text.)

"My kind dog. I have receaved your letter, which [illegible] to me. You do verie well [illegible] and I thank you. So [illegible] would have you use so still [illegible] that you continue a watchfull [illegible] be alwaies true to him. So, wishing you all happiness,

"ANNA R.

"To the Viscount Villiers."

(Traduction.)

"Mon bon chien, j'ai reçu votre lettre, qui a été bien-venue; vous faites bien de secouer les oreilles de la truie, et je vous en remercie; je voudrais que vous agissiez ainsi encore, à la condition que vous continuerez à être chien de bonne garde pour lui et que vous lui serez toujours fidèle. Je vous désire tous les bonheurs.

"ANNA REGINA.

"Au vicomte Villiers."

[De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.

SARAH, DUCHESS OF MARLBOROUGH.

(See page 157.)

"On the conclusion of the peace of Nimeguen, Churchill, now a Colonel, returned to England, and was happily rescued from too licentious a career of dissipation by an ardent attachment for the celebrated woman who became his wife, and who, for good and evil, influenced the whole tenor of his subsequent life. This was Sarah Jennings; a young lady of birth, genius, and beauty, whose irreproachable purity in a vicious age, might have rendered her worthy of the uxorious love of the hero, if her imperious temper had not disgraced his submission to its tyranny, alienated his political friends, and embittered his domestic peace. She had been placed, like himself, at an early age in the household of the Duke and Duchess of York, where she had become the favourite associate of their daughter, the Princess Anne, and had acquired over the spirit of the future Queen that commanding influence which it belongs to the stronger to exercise over the weaker mind. . . .

"The favour of Marlborough's wife with Queen Anne was probably a more powerful, though less rational, motive for the appointment which he now received to the command of the allied forces in the War of the Spanish Succession; and he immediately entered on a course of glorious achievement which since the days of Henry V. had never been equalled."

If the preceding lines (taken from Charles Knight's 'Cyclopædia') are not sufficient to indicate the character of the Duchess of Marlborough, the letter which we give will complete the picture. Our readers will, we trust, be gratified to see, side by side, the handwriting of Queen Anne and that of the woman who was, in some measure, her good and evil genius, and for whom she formed such a romantic friendship, that, impatient of the restraints of etiquette, she set aside the distinctions of rank, and assumed the name of Mrs. Morley, that she might, with the freedom and intimacy of an equal, correspond with the Duchess, whom she called "her dear Mrs. Freeman."

"A la conclusion de la paix de Nimègue, Churchill, qui fut le grand Marlborough, et qui n'était alors que simple colonel, retourna en Angleterre, et fut heureusement arraché à une carrière trop licencieuse de dissipation par l'attachement ardent d'une femme célèbre qui devint son épouse, et qui, soit en bien, soit en mal, exerça une grande influence sur tout le reste de son existence. C'était Sarah Jennings, jeune dame de naissance, de génie et de beauté, dont la pureté irréprochable dans un siècle dérèglé l'eût rendue digne du tendre amour du héros, si son caractère impérieux n'avait pas fait descendre sa soumission jusqu'à la tyrannie, n'avait pas aliéné ses amis et troublé sa paix domestique. Comme lui, elle avait été placée dès le jeune âge dans la maison du duc et de la duchesse d'York; elle était devenue la compagne favorite de leur fille, la princesse Anne, et elle avait acquis sur l'esprit de la reine future l'influence dominante que l'esprit le plus fort exerce toujours sur l'esprit le plus faible.

"La faveur de la femme de Marlborough auprès de la reine Anne fut probablement un motif plus puissant, bien que moins raisonnable, pour le faire nommer au commandement des forces alliées dans la guerre de la succession espagnole; et il commença immédiatement à fournir une carrière glorieuse comme on n'en avait jamais vu depuis le règne d'Henri V."

Si les lignes qui précèdent, extraites de l'*Encyclopédie* de Charles Knight, ne suffisaient pas à faire apprécier la duchesse de Marlborough, la lettre que nous donnons d'elle comblerait la lacune. Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons du moins, d'avoir reproduit à côté des caractères de la reine Anne, l'écriture de la femme qui fut, en quelque sorte, son bon et son mauvais génie, et pour laquelle elle avait une amitié si romantique, qu'impatiente de l'étiquette et des contraintes de la cour, elle se dépouilla de toute distinction de rang, et assuma le nom de mistress Morley, pour correspondre dans toute la liberté et l'intimité d'une égale, avec la duchesse, qu'elle appelait "sa chère mistress Freeman."

(Traduction.)

"28 *Octobre* 1740.

"Je vous remercie de votre bonne lettre [illegible] lady Fane. Je vous fais grâce de toute nouvelle [illegible] et il faut essayer [illegible] les maux [illegible] et que vous soyez assez bonne pour [illegible]. Je voudrais pouvoir vous envoyer une relation à votre goût [illegible] mais je [illegible] à moins de dire autre chose que le malheureux [illegible] de la mort de l'empereur sera un bien [illegible] pour nous. Si en arrive quelque chose de [illegible] la France le désirait, a son avantage [illegible] certainement hâtée. Mais [illegible] des affaires étrangères [illegible] ne parle que de ce que je vois [illegible] nation intéressée, malgré les terribles choses qu'on a demandées depuis [illegible] pour les conserver, ce qui est leur [illegible] pour petites [illegible] nous [illegible] cette manière de penser, et [illegible] le traitement, ils peuvent ce qui leur [illegible] Angleterre. Et je crois que sir Robert dit, comme [illegible] pour le bien public, essaye de toute chose pour [illegible]. Mais il est certain que [illegible]. Mais [illegible] n'a pas pu [illegible] inquiète de ce qu'il deviendra, surtout les pays qui [illegible] enfin, [illegible] qu'elle [illegible] la France le désirait, a son avantage [illegible] lady Fane.

"A MARLBOROUGH."

From the Collection of Richard J. Greene, Esq.

LOUISA Wilhelmina Frederika Caroline Augusta Julia, QUEEN OF DENMARK.

(See page 158.)

Born September 7, 1817, daughter of William, Landgrave of Hesse-Cassel, and of Frederika Christina Augusta, daughter of William I., King of Prussia; married May 26, 1842, to Christian IX., King of Denmark; mother of

Née le 7 septembre 1817; fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, et de Frédérique-Chrétienne-Auguste, fille de Guillaume Ier, roi de Prusse; mariée le 26 mai 1842 à Chrétien IX, roi de Danemark; mère de

ALEXANDRA Caroline Mary Charlotte Louisa Julia, PRINCESS OF WALES.

(See page 158.)

Born December 1, 1844; married March 10, 1863, to Albert Edward, Prince of Wales. The Princess made her entry into London on March 7, 1863. She was enthusiastically welcomed, and her reception was made the occasion of a great national fête.

Née le 1er décembre 1844; mariée le 10 mars 1863 à Albert-Édouard, prince de Galles. La princesse fit son entrée dans la capitale de la Grande-Bretagne le 7 mars 1863. La réception que Londres fit à Son Altesse Royale fut une véritable ovation, une grande fête nationale.

LADY RACHEL RUSSELL.

(See page 158.)

Born 1636. Daughter of Thomas Wriothesley, Earl of Southampton, and Rachel, daughter of the Marquis of Ravigny. Issued from two noble and high-minded races, brought up in the English and French traditions of piety and virtue, she received besides, from the events amidst which her youth was passed, those strong moral impressions which elevate the souls they do not crush. In 1653, at the age of seventeen, beautiful, animated, and pious, she was married to Lord Vaughan, eldest son of Lord Carberry. In 1667 she lost her husband, and went to live with her sister, Lady Elizabeth Noel, at Tichfield. Her father died soon afterwards. William Russell, second son of the Earl of Bedford, became enamoured of the beautiful and rich widow, who had had no children by her former marriage, and married her in 1670. That this marriage was a happy one cannot be doubted. Here is the fragment of a letter from the wife to her husband. "To write to you is the charm of my morning; to have written to you will be the consolation of my

Née en 1636. Fille de Thomas Wriothesley, comte de Southampton, et de Rachel, fille du marquis de Ravigny. Issue de deux nobles et consciencieuses races, élevée dans les traditions anglaises et françaises de piété et de vertu, elle reçut en outre, des événements au milieu desquels se passa sa jeunesse, ces fortes impressions morales qui élèvent les âmes qu'elles n'accablent pas. En 1653, à dix-sept ans, belle, pieuse et gaie, elle épousa lord Vaughan, fils aîné du comte de Carberry. En 1667 elle perdit son mari, et alla vivre avec sa sœur, lady Élisabeth Noël, au château de Tichfield. Son père mourut bientôt après. William Russell, second fils du comte de Bedford, s'éprit de la belle et riche veuve, qui n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage, et il l'épousa en 1670. Que ce mariage fut heureux, on n'en saurait douter. Voici le fragment d'une lettre de la femme au mari: "Vous écrire est le charme de ma matinée; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi; c'est là que ta tête

day. I write in bed, thy pillow behind me; it is there thy dear head will repose, I hope, to-morrow night, and for many days to come. Love me, and be satisfied that I love you as I do." After twelve years of happiness and of confidence, the thunder-clouds overcast this serene sky; Lord Russell was a prisoner in the Tower, and had to appear at the Old Bailey on a charge of high treason. During the whole trial, Lady Russell was at her husband's side, his only secretary and most vigilant counsellor. Lord Russell was condemned to death; she was the consolation of his last days; he thus expressed himself to Dr. Burnet:—"What a blessing she has been to me! what would have been my misery if, with all her tenderness, she had not had so much greatness of soul that she has never asked me to commit a meanness to save my life!" On the 21st of July, 1683, Lady Russell became a widow, with three children, two girls and a boy, to whose education she entirely devoted herself. She died on the 29th September, 1723.

The letter that we give was written by Lady Rachel Russell, nine months after the tragic death of her husband.

(Texte.)

"*Woburne Abbey, April* 30, '84.

"Sir,—Yours of the 20th of April I have read; your Prayers and Wishes are kindly accepted by your afflicted servant; who have no other shadow of comfort but to find myselfe at all esteemed by worthy persons, and those had soe for, and were soe by that loved frind my soul longs to meet againe. When at any time you alow me y^e^ like favour, and I ame not in London (as I purpose it not yet) if your Letters be left at my Servant's house, who brings y^s^ to your servant, they will be carfuly and safely deliver'd me. I have appointed him, at his giving y^s^ to your servant, to direct him where he shal find him; his name is *Benjamin Pordaye, his house in Great Russell Street, near Montague House;* he shal be very punctual to your servant. Til I have a return to this from you, Sir, you shal receve no further trouble from your ever mournful but

"Obleged faithful servant,

"R. Russell."

chérie reposera, j'espère, demain soir, et bien des jours encore. Aimez-moi et trouvez bon que je vous aime comme je le fais." Après douze ans d'amour, de bonheur et de confiance, la foudre éclatait dans ce ciel si pur; lord Russell était prisonnier à la Tour de Londres et comparaissait aux assises d'Old-Bailey, accusé de haute trahison. Pendant tout le débat, lady Russell fut, à côté de son mari, son seul secrétaire et son plus vigilant conseiller. Lord Russell fut condamné à mort. Elle fut la consolation de ses derniers jours; il s'exprime ainsi au docteur Burnet: "Quelle bénédiction elle a été pour moi! Quelle eût été ma misère si, avec toute sa tendresse, elle n'avait pas eu tant de grandeur d'âme qu'elle n'a jamais désiré de moi une bassesse pour sauver ma vie!" Le 21 juillet 1683, lady Russell était veuve, avec trois enfants, deux filles et un fils, à l'éducation desquels elle se consacra tout entière. Elle mourut le 29 septembre 1723: elle en avait fini avec le temps, elle entrait en possession de l'éternité.

Lady Rachel Russell écrivit la lettre que nous donnons neuf mois après la fin tragique de son mari.

(Traduction.)

"*Woburn Abbaye*, 30 *avril* 1684.

"Monsieur,—J'ai lu votre lettre du 20 avril; vos prières et vos vœux sont acceptés avec bonté par votre servante affligée, qui n'a d'autre ombre de comfort que de se trouver estimée de dignes personnes, et elles l'ont fait, et elles étaient estimées par cet ami bien aimé que mon âme aspire à retrouver encore. Lorsque à tout autre temps vous m'accorderez la même faveur, et si je ne suis pas à Londres (comme j'entends ne pas y aller encore), veuillez laisser vos lettres à la maison de mon domestique qui apportera celle-ci au vôtre, et elles me seront remises soigneusement et sûrement. Je lui ai ordonné de dire à votre domestique, quand il lui remettra cette lettre, où il le trouvera; *son nom est Benjamin Pordaye, sa maison est Great Russell Street, près Montague-House;* il sera très-ponctuel pour votre domestique. Jusqu'à ce que je reçoive une réponse à cette lettre, vous ne serez pas dérangé de nouveau, Monsieur, par votre servante éternellement affligée, mais

"Sincèrement obligée,

"R. Russell."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

ISAAC DISRAELI.

(See page 161.)

Born at Enfield in 1766; died in 1848. We intend shortly to publish an interesting autograph of this celebrated literary man, and we shall then give a *résumé* of his biography. We now introduce to our readers the illustrious author of the 'Curiosities of Literature,' for the sake of the following remarks made by him:—"I am intimately acquainted," he said, "with the handwritings of five of our great poets. The first in early life acquired among Scottish advocates a handwriting which cannot be distinguished from that of his ordinary brothers; the second, educated in public schools, composes his sublime or sportive verses in a schoolboy's ragged scrawl, as if he had never finished his tasks with the writing-master; the third writes his highly-wrought poetry in the common hand of a merchant's clerk, from early commercial avocations; the fourth has all that finished neatness which polishes his verses; while the fifth is a specimen of a full mind, not in the habit of correction or alteration, so that he appears to be printing down his thoughts without a solitary erasure." The poets to whom Mr. Disraeli the elder refers are—1st, Sir Walter Scott; 2nd, Lord Byron; 3rd, Samuel Rogers; 4th, Thomas Moore; 5th, Robert Southey.

We now give the public an opportunity of judging of the value of the appreciations of the celebrated author as to the handwriting of the five most famous English poets of the present century. We complete our task by giving the features, so characteristic of the science of observation, of Isaac Disraeli. This sketch is by Thackeray, and we borrow it from 'Fraser's Magazine' of 1832.

Né à Enfield en 1766; mort en 1848. Nous nous proposons de publier incessamment un autographe intéressant de cette grande individualité littéraire, et nous donnerons alors le résumé de sa biographie. Si nous introduisons aujourd'hui à nos lecteurs l'illustre auteur des *Curiosités de la Littérature*, c'est qu'il a dit: "Je suis intimement familiarisé avec l'écriture de cinq de nos grands poëtes. Le premier, au début de sa carrière, acquit parmi les avocats écossais une écriture qui ne se distingue pas de celle de l'ensemble de ses collègues; le second, élevé dans les écoles publiques, compose ses vers sublimes ou badins en griffonnant comme un écolier qui n'a jamais fini son cours de calligraphie; le troisième écrit sa poésie supérieurement finie de la main commune d'un commis-négociant, à cause de ses occupations primitives; l'écriture du quatrième a toute la netteté polie qui distingue ses vers; tandis que celle du cinquième dénote un esprit complet qui n'est habitué ni aux corrections, ni aux changements, de telle sorte qu'il semble imprimer ses pensées sans faire une seule rature." Les poëtes auxquels M. Disraeli le père fait allusion, sont: 1° sir Walter Scott; 2° lord Byron; 3° Samuel Rogers; 4° Thomas Moore; 5° Robert Southey.

Il appartenait à un recueil comme le nôtre de mettre le public à même de juger la valeur des appréciations du célèbre contemporain sur l'écriture des cinq poëtes anglais les plus éminents du siècle actuel. Nous complétons notre tâche en représentant les traits, si caractéristiques de la science d'observation, d'Isaac Disraeli. Cette esquisse est due à la plume de Thackeray, et nous l'empruntons au *Fraser's Magazine* de 1832.

SIR WALTER SCOTT.

(See page 159.)

Born 1771; died 1832. Our fourth number, page 36, contains an autograph letter of the great poet and most celebrated novelist of Great Britain. We will add but a few lines to the notice which accompanies his letter.

Walter Scott studied law at Edinburgh, his native city, became Sheriff of Selkirk in 1799, and Principal Clerk of the Sessions at Edinburgh in 1806. This appointment, whilst making a provision for his maintenance, allowed him to follow his tastes as an antiquary, a poet, and a novelist. He reproduced old legends in the form of popular poems, but soon gave up poetry for prose, and it was then that his genius took free flight.

We give a page from the autograph manuscript of 'Kenilworth.'

Né en 1771; mort en 1832. Notre quatrième livraison, page 36, contient un autographe du grand poëte et du premier romancier de la Grande-Bretagne. Nous n'ajouterons que quelques lignes à la notice qui accompagne sa lettre.

Walter Scott étudia le droit à Édimbourg, sa ville natale, devint shérif de Selkirk en 1799, et greffier des sessions à Édimbourg en 1806. Cette place, en assurant son existence, lui permit de se livrer à ses goûts d'antiquaire, de poëte et de romancier. Il habilla les vieilles légendes en poëmes populaires; mais il abandonna bientôt les vers pour la prose, et c'est surtout alors que son génie prit un libre essor.

Nous donnons une page du manuscrit autographe de l'un de ses chefs-d'œuvre, *Kenilworth*.

(Traduction.)

"CHAPITRE XXI.

"'L'ambition bondissante saute par dessus elle-même,
Et tombe de l'autre côté.'—*Macbeth.*

"La splendeur des fêtes qu'on allait donner à Kenilworth était le thème de la conversation dans toute l'Angleterre; on recueillait dans le pays et on faisait venir de l'étranger tout ce qui pouvait ajouter à la gaîté ou à la gloire de la réception qu'on préparait pour Élisabeth à la demeure de son favori le plus distingué. En même temps, Leicester semblait gagner toujours en faveur auprès de la reine. Il était perpétuellement à ses côtés au conseil, elle l'écoutait avec plaisir aux moments où la cour se récréait—la reine avait pour lui des faveurs qui approchaient de l'intimité familière—quiconque espérait à la cour avait les yeux tournés vers lui—il était des ministres étrangers l'objet des témoignages les plus flatteurs de respect de la part de leur souverains—il paraissait être l'*alter ego* de la fière Élisabeth, qu'on supposait généralement chercher le moment et l'opportunité de lui faire partager le pouvoir souverain par le mariage.

"Au milieu de cet ascendant de prospérité, ce mignon de la bonne fortune et de la faveur de la reine était peut-être l'homme le plus malheureux du royaume qui semblait à sa merci. Il avait la supériorité du roi des fées sur ses amis et sur ceux qui dépendaient de lui, et il voyait ce qu'ils ne pouvaient voir. Il avait pénétré le caractère de sa maîtresse jusque dans ses profondeurs; il s'était élevé si haut dans sa faveur parce qu'il avait étudié intimement ses goûts aussi bien que ses nobles facultés, parce qu'il réunissait à de puissantes qualités mentales d'éminentes qualités physiques; et c'était la connaissance de son caractère qui le portait à redouter à chaque moment une disgrâce soudaine et accablante. Leicester était, pour ainsi dire, le pilote ayant devant soi une carte qui indique tous les points de la navigation, mais qui montre aussi tant de bancs de sable, de récifs et d'écueils, que son œil inquiet ne retire guère de cette étude que la conviction que son salut définitif ne peut être dû qu'à un miracle."

(*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*)

GEORGE GORDON, LORD BYRON.

(See page 159.)

Born at Dover in 1788; died at Missolonghi in 1824. We published in our third number, pages 24–25, an extremely interesting letter from the immortal author of 'Childe Harold.' In our present number we give a page of his manuscript from 'English Bards and Scotch Reviewers,' a reply to the attacks which had been made upon him by the 'Edinburgh Review.' We are indebted for this page to Mr. S. C. Hall. Our readers will see that the manuscript was presented to Mrs. S. C. Hall, so well known in the world of letters, by Lady Augusta Leigh, sister of Lord Byron, "as a token of gratitude for her enthusiastic admiration of her brother."

(Text.)

"Yet what avails the sanguine poet's hope
To conquer ages and with time to cope?
New eras spread their wings, new nations rise,
And other victors fill the applauding skies;
A few brief generations fleet along,
Whose sons forget the poet and his song:
E'en now what once-loved minstrels scarce may claim
The transient mention of a dubious name!
When Fame's loud horn hath blown its noblest blast,
Though long the sound, the echo sleeps at last;
And Glory, like the phœnix midst her fires,
Exhales her odours, blazes, and expires."

Né à Douvres en 1788; mort à Missolonghi en 1824. Nous avons publié dans notre troisième livraison, pages 24–25, une lettre extrêmement intéressante de l'immortel auteur de *Childe Harold*. Aujourd'hui nous donnons une page de son manuscrit des *Poëtes anglais et des critiques écossais*, réponse aux attaques dont il avait été l'objet de la part de la *Revue d'Édimbourg*. Nous sommes redevable de cette page à M. S.-C. Hall. Nos lecteurs verront que ce manuscrit a été offert par lady Augusta Leigh, sœur de lord Byron, à mistress Hall, si connue dans le monde des lettres, "comme une preuve de gratitude pour son admiration enthousiaste de son frère."

(Traduction.)

"Encore à quoi sert-il au poëte d'espérer ardemment
De conquérir les siècles et de lutter avec le temps?
De nouvelles ères déploient leurs ailes, de nouvelles nations surgissent,
Et d'autres vainqueurs remplissent les cieux applaudissants;
Quelques courtes générations passent,
Et leurs fils oublient le poëte et ses chants:
Et ce que les ménestrels jadis si aimés peuvent à peine réclamer aujourd'hui,
C'est la mention passagère d'un nom douteux!
Lorsque la trompette de la renommée a soufflé son son le plus noble,
Quelque long que soit le son, l'écho finit par s'endormir:
Et la gloire, comme le phénix au milieu des flammes,
Exhale ses parfums, flamboie et expire."

"Augusta Leigh à mistress S.-C. Hall—preuve de gratitude pour son admiration enthousiaste de son frère."

[*De la Collection de S.-C. Hall, Esq.*]

SAMUEL ROGERS.

(See page 160.)

Born in London in 1762; died in 1855. A celebrated English poet. Son of a wealthy banker in the City, and himself a banker. He profited by the leisure which his large fortune allowed him, to cultivate literature;—he excelled chiefly in the didactic style. In his happy choice of expressions and natural sentiment, he may be compared with Goldsmith. His principal works are 'The Pleasures of Memory' (1792); 'Columbus' (1818); 'Human Life' (1820); 'Italy' (1822), regarded as his masterpiece; and various odes, epistles, and poems. He was a liberal and intelligent Mæcenas to men of letters and artists: his house in Park Place, St. James's, was a rendezvous of the most brilliant society for more than half a century.

Né à Londres en 1762; mort en 1855. Célèbre poëte anglais. Fils d'un riche banquier de la Cité, et banquier lui-même. Il profita des loisirs que lui assurait sa grande fortune pour cultiver les lettres; il réussit surtout dans le genre didactique. Par l'heureux choix des expressions et le naturel du sentiment, il se place auprès de Goldsmith. Ses principales œuvres sont *Les Plaisirs de la Mémoire* (1792); *Columbus* (1818); *La Vie humaine* (1820); *L'Italie* (1822), regardée comme son chef-d'œuvre; des odes, des épîtres, des poëmes divers. Il était le Mécène aussi libéral qu'intelligent des gens de lettres et des artistes: sa maison de Park Place, Saint-James, fut le rendez-vous de la société la plus brillante pendant plus d'un demi-siècle.

(Traduction.)

"*Woburn Abbaye, mai* 19.

"Chère lady Élisabeth,—J'obéis à vos ordres et je serai heureux de le faire en toute occasion, quand ce sera en mon pouvoir.—Très-sincèrement à vous pour toujours,

"Lady Élisabeth Bligh."

"Samuel Rogers."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

THOMAS MOORE.

(See page 160.)

Born at Dublin in 1780; died in 1852. The national poet of Ireland. He was educated at Trinity College, Dublin, and at the age of fourteen translated the Odes of Anacreon into English verse. His

Né à Dublin en 1780; mort en 1852. Le poëte national de l'Irlande. Fit de brillantes études au collége de la Trinité à Dublin; débuta à l'âge de quatorze ans par une traduction en vers anglais des

Oriental and fairy poem of 'Lalla Rookh' would have sufficed to immortalize him, had he not produced seven years before his 'Irish Melodies,' composed for the ancient airs of Ireland, and which excited the enthusiasm of his countrymen. Entirely devoted to "Green Erin," he neglected nothing to elevate her, never ceasing to advocate her independence. Not less popular in England, everything which came from his pen was sought with avidity, and he had Lord John Russell for his biographer.

We give the autograph manuscript of his song "On the Lady but once seen," and the first couplet, also autograph, of "When love is kind," set to music by the celebrated composer Sir R. Bishop.

Odes d'Anacréon. Son poëme oriental et féérique de *Lalla-Rookh* eût suffi à l'immortaliser, s'il n'avait produit sept ans auparavant ses *Mélodies irlandaises*, composées pour les vieux airs de l'Irlande, et qui excitèrent l'enthousiasme de ses compatriotes. Tout dévoué à la *verte Erin*, il n'a rien négligé pour la relever, n'a cessé de revendiquer son indépendance. Non moins populaire en Angleterre, tout ce qui sortait de sa plume était recherché avec avidité, et il a eu pour historiographe lord John Russell.

Nous donnons le manuscrit autographe de sa chanson *Sur la dame qu'on n'a vue qu'une fois*, et le premier couplet, aussi autographe, de *Lorsque l'amour est bon*, mis en musique par le célèbre compositeur Bishop.

(Traduction.)

"LORSQUE L'AMOUR EST BON.

"Lorsque l'amour est bon,
Joyeux et libre,
L'amour est sûr de trouver
Un asile chez moi.
Mais lorsque l'amour apporte
L'crime de cœur ou chagrin,
Des pleurs et semblables choses,
Que l'amour aille se faire pendre."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

"SUR LA DAME QU'ON N'A VUE QU'UNE FOIS.

"Ce ne fut qu'une minute—et cependant dans ce court instant
Elle amassa les émotions de bien des heures;
Comme le soleil de son climat son œil jetait un feu
Qui faisait épanouir soudain le sentiment en fleur!
Oh! si j'avais pu dérober un seul jour de tel ravissement,
Pour renouveler sans cesse ces émotions,
Ce que nous aurions été, ce que nous aurions pensé et dit,
Eût valu toute l'existence que nous aurions eu gaspillée jusqu'alors.
Ce que nous n'aurions eu ni la possibilité ni le loisir de dire,
Nous aurions trouvé un mode plus exquis de l'exprimer;
A nous deux nous aurions ressenti plus en une semaine
Que d'autres en mille ans."

[*De la Collection de S.-C. Hall, Esq.*]

ROBERT SOUTHEY.

(See page 161.)

Born at Bristol in 1774; died in 1843. An eminent English poet. We purpose shortly to place before our readers autographs of the Poets Laureate of England, from Ben Jouson to the present time. Southey belongs to that illustrious *pléiade*, and want of space obliges us to defer his biographical notice until the publication of the whole series. We now, however, present our readers with two excellent autographs of the friend of Coleridge and Wordsworth.

Né à Bristol en 1774; mort en 1843. Eminent poëte anglais. Nous nous proposons de mettre prochainement sous les yeux de nos lecteurs un autographe des poëtes lauréats de l'Angleterre, depuis Ben Jonson jusqu'à ce jour. Southey appartient à cette illustre pléiade, et le manque d'espace nous force d'ajourner sa notice biographique jusqu'à la publication des autographes en question. Cela ne nous empêche pas de donner aujourd'hui même à nos lecteurs deux splendides autographes de l'ami de Coleridge et de Wordsworth.

(Traduction.)

"*Keswick*, 16 *décembre* 1814.

"J'espère, Monsieur, que vous ne me trouverez pas importun si je vous remercie, vous et Grosvenor, du volume qu'il m'a fait la faveur de m'envoyer. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et grande admiration; si on pouvait oublier la cause de la publication, j'aurais pu ajouter avec un plaisir sans mélange. Nous connaissons trop d'exemples de talents qui promettaient beaucoup tranchés dans le germe, mais je ne m'en rappelle aucun qui ressemble à celui-ci. Le bon sens, les recherches consciencieuses, l'humeur charmante que les lettres déploient, sont vraiment délicieux—et le tableau de la piété filiale et de l'affection paternelle peut être reçu comme l'idéal de tout ce qu'on peut souhaiter entre père et enfant. Les livres sont plus durables que le marbre, et tant que ce volume existera, Barre sera connu et admiré. Je ne puis douter qu'il se fût fait une réputation distinguée si une existence plus longue lui avait été accordée; peut-être que dans d'autres circonstances il n'eût pas été si entièrement connu du monde; et s'il n'avait pas été si bien apprécié, quelque distingués qu'eussent été ses talents il n'avait pas été si admiré et tant regretté.

"Vous, Monsieur, avez la consolation de réfléchir que tout ce que le père le plus sage et le plus tendre pouvait faire pour le bien-être et le bonheur de son enfant, a été fait—et de savoir que la mort rendra ce que la mort a pris. Celui qui a éprouvé cette dernière consolation, peut se permettre de parler ainsi.

"Croyez-moi, Monsieur, avec le respect le plus sincère, votre serviteur humble et obligé,

"ROBERT SOUTHEY."

[*De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.*]

"ROPRECHT LE VOLEUR.

"1. Roprecht le voleur est enfin arrêté,
On l'a enchaîne a Cologne:
Le jugement est fini, la sentence est prononcée;
Il sait que tout espoir de s'échapper est vain,
Car la potence doit avoir son dû.

2. Mais le pardon ne pouvant s'acheter ici bas,
Il pensa qu'on pourrait l'acheter pour l'autre monde;
Et à sa consolation les moines d'un commun accord
Assurèrent leur pénitent qu'il en était ainsi.

3. Ils lui enseignèrent que l'argent donné justement
Est porté en compte dans les cieux:
Donc son argent—en alla en prières,
Il avait été mal acquis, mais il fut pieusement dépensé.

4. Tous les saints qui ont des niches dans cette cité,
Auront, lui disons, part de lui,
Parce qu'il avait libéralement contribué
A leur venir en aide dans ces temps nécessiteux."

[*From the Collection of Autographs in the British Museum.*]

THOMAS CARLYLE.

(See page 102.)

Born 1795. One of the most celebrated writers of England, to whose career we shall shortly return. We now content ourselves with the remark that it is sufficiently curious that the moralist of his age, the historian of the French Revolution, should have written the Scottish doggrel that we reproduce.

Né en 1795. L'un des écrivains les plus célèbres de l'Angleterre, sur la carrière duquel nous reviendrons bientôt. Aujourd'hui nous nous contenterons de remarquer qu'il est assez curieux que le moraliste de son siècle, que l'historien de la Révolution française ait écrit la burlesque écossaise que nous reproduisons.

(Traduction.)

"Simon Brodie avait une vache:
Il perdit sa vache, et ne put la trouver
Lorsqu'il eût fait ce qu'un homme peut faire,
La vache rentra à l'étable, sa queue derrière elle."

[*De la Collection de G. Tate, Esq.*]

JEAN-JOSEPH-LOUIS BLANC.

(See page 154.)

Born at Madrid in 1814. A publicist and politician. His father was Inspector-General of Finances in Spain, under the government of Joseph Bonaparte. He is descended, on his mother's side, from the Pozzo di Borgos, and is said to be a distant relation, on the same side, of the Bonaparte family. He was educated at the College of Rodez. He left it at the Revolution of 1830, and joined his father in Paris. The circumstances of his family compelling him to earn his means of subsistence, he commenced teaching mathematics. He was able, however, to complete his studies by the aid of an allowance from his uncle, Ferri-Pisani. Having gone to Arras in 1832 as a tutor, he published in the 'Progrès du Pas-de-Calais' sundry political and literary articles, and composed three poems, which were rewarded by the Academy of Arras—'Mirabeau,' 'L'Hôtel des Invalides,' and 'L'Eloge de Manuel.' M. Louis Blanc returned to Paris in 1834, and entered upon the editorship of some of the most advanced democratic journals. He wrote in turn for the 'National,' the 'Revue Républicaine,' the 'Nouvelle Minerve,' and in 1836 became principal editor of the 'Bon Sens.' He left it to start another radical journal, 'La Revue du Progrès Politique, Social et Littéraire.' On the 15th August, 1839, he inserted a "Compte rendu des Idées Napoléoniennes," which made a great sensation, and a few days afterwards he was waylaid, and became the victim of an attack which nearly cost him his life, and the authors of which were never discovered. It was in the 'Revue du Progrès' that appeared his 'Organisation du Travail.' In 1841 M. Louis Blanc published the first volume of his 'Histoire de Dix Ans—1830 to 1840,' which met with immense success, and passed through four editions. It has been said that this work greatly contributed to the fall of the dynasty of July; that fall was still more hastened by his 'History of the French Revolution' (1847), which openly announced the advent of Socialism.

The part taken by M. Louis Blanc in the Revolution of 1848 and in the Provisional Government to which it gave birth, is too recent to need relation here. It may be said, however, in his praise that was at his proposal that the abolition of capital punishment for political offences was decreed, and that he was wrongly charged with the creation of the *ateliers nationaux* which so greatly compromised the Republic.

M. Louis Blanc found in London a safe asylum against the proceedings which the National Assembly took against him. Since the amnesty decreed by the Emperor Napoleon III., his exile has been voluntary. If our memory is correct, M. Louis Blanc explained, in a letter to M. Félix Pyat, the motives which determined him not to profit by the amnesty. We will not inquire whether these motives were well founded, but they certainly do honour to him who was the friend of the Emperor Napoleon when he was a prisoner at Ham, and who essentially contributed both to his election to the National Assembly and to his admission by that Assembly in spite of the law of banishment of 1832. The letter to M. Félix Pyat, we believe, concluded thus: "Ubi libertas, ibi patria."

M. Louis Blanc has continued, during his exile, his labours as a publicist and historian, and among his numerous works we may cite the completion of his 'History of the French Revolution.' He soon acquired a perfect knowledge of the English language, and some years since he gave lectures in English on the principal dramatic authors of France. He is the English correspondent of the 'Temps' of Paris: the letters addressed by him to that journal are about to be published in a collection, entitled 'Letters on England.'

Né à Madrid en 1814. Publiciste et homme politique. Son père était inspecteur-général des finances en Espagne sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Il descend par sa mère des Pozzo di Borgo, et on le dit parent éloigné, de ce côté, de la famille Bonaparte. Il fit ses études au collége de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830, et vint rejoindre son père à Paris. Mais la position de fortune de sa famille le mit dans la nécessité de chercher des moyens d'existence dans le travail, et il enseigna les mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. S'étant rendu à Arras en 1832 comme précepteur, il publia dans *Le Progrès du Pas-de-Calais* divers articles politiques et littéraires, et composa trois poëmes couronnés par l'académie d'Arras: *Mirabeau, L'Hôtel des Invalides, L'Éloge de Manuel.* M. Louis Blanc revint à Paris en 1834, et entra à la rédaction des feuilles démocratiques les plus avancées. Il collabora tour-à-tour au *National*, à *La Revue républicaine*, à *La nouvelle Minerve*, et en 1836 il devint rédacteur en chef du journal *Le Bon Sens.* Il le quitta pour fonder une autre feuille radicale, *La Revue du progrès, politique, social et littéraire.* Le 15 août 1839, il fit paraître un *Compte rendu des idées napoléoniennes*, qui fit grande sensation, et quelques jours après il fut victime d'un guet-apens dont les auteurs sont restés inconnus, mais qui faillit lui coûter la vie. C'est dans cette revue que parut *L'Organisation du travail.* En 1841 M. Louis Blanc se fit connaître comme historien par le premier volume de son *Histoire de dix ans*—1830 à 1840, qui eut un succès immense et les honneurs de quatre éditions. Il est avéré que cet ouvrage a contribué beaucoup à la chute de la dynastie de Juillet; cette chute, il voulut la hâter plus vite encore par son *Histoire de la Révolution française* (1847), qui annonçait ouvertement l'avénement du socialisme.

La part que M. Louis Blanc a prise à la révolution du 24 février 1848 et au gouvernement provisoire qui en naquit, est trop récente pour être relatée ici. Disons cependant à sa louange que ce fut sur sa proposition que fut décrétée l'abolition de la peine de mort en matière politique. Répétons aussi que c'est bien à tort qu'on lui a attribué la création des ateliers nationaux qui ont tant compromis la République.

M. Louis Blanc trouva à Londres un asile assuré contre les poursuites dont il fut l'objet au mois d'août suivant, de la part de l'assemblée nationale. Depuis le décret d'amnistie de l'empereur Napoléon III, cet exil n'est plus que volontaire. Si notre mémoire nous sert bien, M. Louis Blanc expliqua, dans une lettre à M. Félix Pyat, les motifs qui le portaient à ne pas profiter de l'amnistie. Nous ne voulons pas rechercher si ces motifs étaient fondés, ou non, mais à coup sûr ils honorent celui qui fut l'ami de l'empereur Napoléon quand il était captif à Ham, qui contribua essentiellement à son élection à l'Assemblée nationale et à son admission par cette assemblée, en dépit de la loi de bannissement de 1832. Nous croyons nous rappeler aussi que sa lettre à M. Félix Pyat finit ainsi: *Ubi libertas, ibi patria.*

M. Louis Blanc a continué dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien, et parmi ses nombreuses œuvres, nous citerons l'achèvement de son *Histoire de la Révolution française.* Il acquit bientôt la connaissance parfaite de la langue anglaise, et il y a quelques années qu'il donna des *lectures* en anglais sur les principaux auteurs dramatiques de la France. Il est le correspondant anglais du *Temps*, de Paris; les lettres qu'il a adressées à ce journal vont paraître en un recueil intitulé: *Lettres sur l'Angleterre.*

(Translation.)

"It is a cruel sophism this, 'The safety of the people is the supreme law.' For if, under pretext of the *public safety*, you ostracize Themistocles, if you perpetually banish the family of a bad prince; if you lay hands on an innocent man because he appears to you dangerous, where will be the compass of the moral universe? where will be the refuge against impunity, suddenly become justice by virtue of the *safety of the people*, which may have been understood in different ways, and arbitrarily defined by transient governments, infallible whilst they stand, and accused of imposture as soon as they are overthrown? Heavens! what tombs open! What spectres range themselves along blood-stained history, and what voices, coming from the depth of time, begin to cry in chorus, to the logicians of state exigency: Assassins! assassins! No, the safety of the people, which always means this or that particular people, is not the supreme law. The supreme law is the safety of humanity. Humanity,—every individual who suffers from an unjust act, however little or obscure he may be thought, represents it, personifies it, bears it living in him. To kill an innocent man is to menace the innumerable host of his fellows over the whole surface of the globe, in all centuries to come; and certainly there is no people whose safety is worth the treading underfoot of such a tremendous interest. "LOUIS BLANC."

[*From the Collection of the Editor.*]

FRIEDRICH RÜCKERT.

(See page 163.)

Born 1789. A much-esteemed German poet and Orientalist. Completed his education at the University of Jena, where he became a professor in 1811. Principal editor of the 'Morgenblatt' of Stuttgart, from 1815 to 1817. In 1818 he travelled in Italy, where he studied the national songs. On his return to Germany, he devoted himself to poetry and the study of the Oriental languages. It 1826 he accepted a professorship at the University of Erlangen. In 1830 Frederick William invited him to Berlin, where he remained until 1849, as professor and privy councillor. He then retired into private life. His first songs breathe a patriotic hatred of foreigners. After 1815 he took from his lyre the "corde d'airain," and confined himself to songs of love. 'Oriental Roses' appeared in 1822. Since that time he has made us acquainted with many Persian, Arabian, and Indian authors. He has also composed a political comedy, 'Napoleon,' and several dramas. The verses which we give were written at Christmas, 1862. The English translation of them has been made by Hermann Kindt, Esq.

Né en 1789. Poëte et orientaliste allemand fort estimé. Acheva ses études à l'université d'Iéna, où il devint professeur en 1811. Principal rédacteur du *Morgenblatt* de Stuttgart de 1815 à 1817. En 1818 il voyagea en Italie, où il étudia les chants nationaux. De retour en Allemagne, il se consacra à la poésie et à l'étude des langues orientales. En 1826 il accepta une chaire à l'université d'Erlangen. En 1830, Frédéric-Guillaume l'appela à Berlin, où il resta jusqu'en 1849, comme professeur et conseiller intime. Il rentra alors dans la vie privée. Ses premiers chants respirent une haine patriotique contre l'étranger. Après 1815, il retrancha de sa lyre la corde d'airain, et se borna à chanter l'amour. *Les Roses orientales* parurent en 1822. Depuis, il a fait connaître beaucoup d'auteurs persans, arabes et indiens. Il a aussi composé une comédie politique, *Napoléon*, et plusieurs drames. Nos lecteurs remarqueront que les vers que nous donnons de lui furent écrits à la Noël de 1862. La traduction anglaise en a été faite par Hermann Kindt, Esq.

(Translation.)

"With peace the evening so still
Comes over the fields and the sea;
Lord, heart-dear, Thy gracious will!
The song-grasshopper into the sea;
The cricket in the grass so shrill
Sings and leads, Father, Thee!

Let us all not happy quietness
Wait for peace's coming to land:
Where the sea patient her beauty,
She is ready to the hand.

Go,
Breath of morning and flow
Over land and sea to me!
Go,
Bliss
Every pain, every woe
Off from my heart to ease!
Bless,
Go,
Breathe of morning and flow
Sooner spring this winter's snow
Green over wet, grassy meads!

I am the flower in garden's bed,
And hasten I to my quiet wait,
Where I in dew and sun-shine
It graciously over me rain.

It [illegible] sun-ray,
I [illegible] by that beauty [illegible]
My [illegible]
And [illegible]

And [illegible] and dew
I [illegible]
Where [illegible]
To let [illegible]

And [illegible]
To open my heart,
I [illegible]
And [illegible]

I am the flower in garden's bed,
And hasten I to my quiet wait,
Where I in dew and sun-shine
It peaceful, quiet to come to me!

"Friedrick Rückert."

Neujahr, Christabend 1862.

(Traduction.)

"Avec la paix le soir si tranquille
Vient regner sur les champs et sur l'eau!
Seigneur, qu'elle soit faite, ta gracieuse volonté;
Le soleil se noie dans la mer,
La cigale de sa voix [illegible]
Chante, et te louange, Toi, le Père!

Attendons tous [illegible]
Les joies qui doivent nous arriver;
Lorsque la mer est [illegible]
Elle est la beauté de la terre.

Vas
[illegible]
Sur la terre et les flots!
Va,
[illegible]
Toutes les peines, toutes les douleurs
[illegible]
Soufle,
Vas
[illegible]
Que la neige d'hiver
Soit [illegible]
Sur les prés verts!

Je suis [illegible]
Et je dois attendre en humble quiétude
[illegible]
De venir à moi.

Si [illegible] rayon de soleil
J'ouvrirai [illegible]
Mon [illegible]
Et [illegible]

Et [illegible]
Je [illegible]
Dans mon calice, et [illegible]
Qu'il y germe.

Et ainsi, [illegible]
Mon [illegible]
Je [illegible]
En disant [illegible]

Je suis [illegible]
Et je dois attendre en humble quiétude
Quand il me plaira qu'on [illegible]
De venir à moi.

"Friedrick Rückert."

Neujahr, 1862.

From the Collection of Hermann Kindt, Esq.

E. A. SOTHERN.

(See page 163.)

Born 1830. He was educated for the Church, but the stage proving more congenial to his tastes, he adopted it as his profession, and went to America, and first appeared at the Boston Theatre in 1851 in the character of Dr. Pangloss. He was eminently successful, and was engaged at the principal theatres of New York, where he played leading characters during five years. His famous character of Dundreary he played more than 1110 nights before coming to England. The part was written and originated by himself; of his success in its performance our readers have had many opportunities of judging, as it has been repeated at the Haymarket Theatre many hundreds of times. He has since created the character of David Garrick, which has also been very successful.

Né en 1830. Élevé pour entrer dans les saints ordres, il jeta le froc aux orties et adopta le théâtre, qui avait beaucoup d'attraits pour lui. Il partit pour les États-Unis, et débuta à Boston en 1851 dans le rôle du docteur Pangloss. Il eut un succès prodigieux, et fut engagé aux théâtres principaux de New-York, où il remplit les premiers rôles pendant cinq ans. Il joua plus de 1.100 fois en Amérique *Lord Dundreary*, avant de revenir en Angleterre. On sait que ce role a été écrit par lui. Nos lecteurs ont eu l'occasion de juger comment il le joue, puisque la pièce a eu au Théâtre royal de Haymarket plusieurs centaines de représentations. M. Sothern restera longtemps connu comme lord Dundreary. Depuis il a créé *David Garrick*, qui a eu aussi beaucoup de succès.

(Traduction.)

"11 *octobre* 1861.

"Théâtre-Royal, Glasgow.

"Cher Compton,—Eh bien! *Vous m'avez* tarabusté! Je suis l'homme le moins apte à faire quelque chose après un repas. L'idée seule a fait peur à mon appétit que j'ai perdu—et le dîner voulait justement être servi. Que vous êtes bon!

"Donc, vous aimez *Les Cèdres?* Bien. Comme nous demeurons si près l'un de l'autre, nous pourrons fumer souvent un cigare, et nous bercer de la croyance que nous sommes deux garçons extraordinairement bons et aimables. "Que Dieu vous bénisse!

"E. A. Sothern."

[*De la Collection du Directeur.*]

MISS FANNY STIRLING.

(See page 163.)

A worthy emulator of her mother, she would doubtless have had a brilliant career on the stage, had she not quitted it after her marriage. Miss Stirling made her first appearance at the Haymarket, Dec. 26, 1860, as Miss Hardcastle, in 'She Stoops to Conquer.' She subsequently appeared in Mr. Tom Taylor's comedy of "The Duke in Difficulties," March 6, 1861

Digne émule de sa mère, elle aurait fourni une brillante carrière au théâtre, si elle ne l'eût quitté après son mariage. Elle débuta au théâtre de M. Buckstone le 26 décembre 1860, dans le rôle de *Miss Hardcastle* dans *She Stoops to Conquer*. Elle joua ensuite, le 6 mars 1861, dans *Le Duc en embarras* de M. Tom Taylor.

(Traduction.)

"COLLÉGE ROYAL DRAMATIQUE.

Palais de Cristal
20 juillet 1861
Grande fête et Bazar de bienfaisance
pour venir en aide à la caisse
de l'Institution

"Nous [illegible] de mes billets. Il n'y
n'a pas [illegible] Shakspeare.

Fanny Stirling."

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.

JOHN LEECH.

(See page 164.)

Born in London in 1817; died in London 29th of October, 1864. The grave has scarcely closed over this admired artist, and already the whole press of England has done honour to his memory with touching unanimity. But regret for his premature death is not confined to England, on the Continent, where he was justly appreciated both as an artist and as a man, the celebrated friend of Thackeray, who, like himself, died in harness less than a year ago, the sorrow of his countrymen is shared, and eloquent homage rendered to his memory by Monsieur Timothy Trim,' the well-informed chronicler of 'Le Petit Journal' of Paris. John Leech was certainly the best caricaturist in Europe, occupying the first rank with the immortal Cruikshank, over whom he had one advantage that of being able to draw his figures subjects with equal force and great perfection. Leech was one of the proprietors of 'Punch.' For twenty years he drew every week sketches [illegible] as well as the small [illegible] of the English capital, to the delight [illegible] For twenty years he was the [illegible] the jovial host [illegible] where sphere grows [illegible] criticised. Since his death [illegible] 'Punch' with [illegible] 1841, John Leech never stopped [illegible] He [illegible] and even [illegible] with [illegible] comicalities and the [illegible] The proper [illegible] best [illegible] Christmas Numbers. A Christmas book without the sketches of Leech would have been a dry [illegible] the sun. A Christmas without [illegible] without carving and [illegible] pages he [illegible] in these pages, and which [illegible] of thousands of copies were printed, was invented with all the [illegible] and [illegible] the same pencil had just [illegible] on the wood-block for the engraving, the [illegible] of the day and the [illegible] of fashion. All our French artists know John Leech. To them, he was a charming, [illegible] a cordial host, during the [illegible] visits of the literary and artistic world to Great Britain. In artistic France, the news of his death will be received with universal regret. He has quickly followed, to the tomb his friend and fellow-pupil Thackeray. The 'Times' says of him, as was said at the death of Garrick, 'His death has extinguished the gaiety of nations.'"

Sir Edwin Landseer, [illegible] judge, said of Leech: "There is not one of his designs which does not deserve framing."

We now give a letter written by him, and a full page of his [illegible] sketches. Our subscribers will also find in our Second Number, page 16, a note and a sketch by him.

Né à Londres en 1817; mort à Londres le 29 octobre 1864. La terre est à peine fermée sur cet artiste si populaire, et déjà toute la presse anglaise a honoré sa tombe avec une unanimité touchante. Mais les regrets que sa mort prématurée a excités ne sont pas circonscrits à l'Angleterre; le Continent, qui avait su aussi apprécier à sa juste valeur l'artiste et l'homme, le condisciple et l'ami de Thackeray, comme lui mort sur la brèche il n'y a pas [illegible] un an, partage les regrets de ses compatriotes, et rend un hommage éloquent à sa mémoire. Laissons parler *Timothée Trim*, le spirituel chroniqueur du *Petit Journal* de Paris. "John Leech était assurément le premier caricaturiste de l'Angleterre, il marchait de front avec l'illustre Cruikshank, sur lequel il avait un avantage: celui de pouvoir dessiner avec un [illegible] et une grande perfection tous les sujets sérieux. M. John Leech était un des fondateurs du *Punch*. Durant vingt ans, il dessina chaque semaine les [illegible] mœurs—les caractères—les ridicules—les hautes [illegible]—les grands incidents et les petits [illegible] [illegible] [illegible] l'unanime joie des lecteurs du Royaume-Uni. Pendant vingt ans, il fut [illegible] de la gaîté, la bonne humeur de ce pays [illegible] où trône l'hypocondrie. Depuis son premier dessin dans le *Punch*, qui [illegible] en août 1841, John Leech n'arrêta pas sa tâche. Il aborda tous les genres avec un égal succès, et même en France, où il promena son album, il prit tour à tour les côtés comiques et les épisodes grandioses de notre nation. Le peuple de Londres connaît surtout M. John Leech par ses admirables dessins de Noël. Un livre de Noël sans les croquis de John Leech, c'était un jour sans soleil, un Noël sans pudding, sans [illegible] et sans marrons. La [illegible] se retrouvant, dans ces pages tirées à des centaines de mille exemplaires, de toutes les richesses de la fantaisie; et on n'aurait jamais cru que le même crayon avait [illegible], la veille, sur le bois destiné aux gravures, la folie du jour et le ridicule à la mode. Tous nos artistes humoristes admiraient M. John Leech. Il avait été pour eux un confrère charmant, un hôte empressé, durant les fréquentes excursions du monde littéraire et artistique dans la Grande-Bretagne. Et sa mort excitera, dans la France artistique, les plus amers regrets. Il a suivi de près dans la tombe le grand Thackeray, qui fut son ami et son condisciple. Et le *Times* dit de lui, ce qui fut dit à la mort de Garrick: *Sa mort a éteint la gaîté des nations.*"

Sir Edwin Landseer, juge compétent s'il en fut, a dit de John Leech: *Il n'y a pas un dessin de lui qui ne mérite les honneurs de l'encadrement.*

Nous donnons une page de dessins inédits de John Leech, et une lettre de lui. Nos abonnés trouveront aussi, dans notre 2me livraison, page 16, une esquisse et une note de John Leech.

(Traduction.)

"6, *La Terrasse, Kensington*, 28 *juillet* 1863.

"Monsieur,—Je suis [illegible] votre note, qui avait été mal-adressée.

"Les [illegible] que vous [illegible] ne sont pas publiés; ceux que je possède sont des ébauches, et je ne [illegible] pour [illegible] en ce moment à présent. Je ne voudrais pas entreprendre quelque chose [illegible] et je suis fort occupé d'une nouvelle seconde série d'esquisses, sans parler d'autres sujets.

"Je suis, Monsieur, sincèrement à vous,

"John Leech."

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.

[*Les Dessins de John Leech sont de la Collection du Directeur.*]

ALEXANDRINA VICTORIA,
QUEEN OF GREAT BRITAIN AND IRELAND.

(See page 165.)

Born May 24, 1819. Daughter of Prince Edward, Duke of Kent, fourth son of George III., and of Maria Louisa Victoria, daughter of Francis, Duke of Saxe-Saalfeld-Coburg.

Succeeded her uncle King William IV. on June 20, 1837; crowned on June 28, 1838; married on February 10, 1840, to

Née le 24 mai 1819. Fille du prince Édouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de la princesse Marie-Louise-Victoire, fille de François, duc de Saxe-Saalfeld-Coburg.

Succéda à son oncle le roi Guillaume IV le 20 juin 1837; couronnée le 28 juin 1838; mariée le 10 février 1840 à

ALBERT FRANCIS AUGUSTUS CHARLES EMMANUEL,
PRINCE OF SAXE-COBURG-GOTHA.

(See page 165.)

Born August 26, 1819. Naturalized by Act of Parliament January 24, 1840; Prince Consort, June 25th, 1857. Died 14th December, 1861.

Né le 26 août 1819. Naturalisé en Grande-Bretagne par acte du parlement du 24 janvier 1840; prince-consort le 25 juin 1857. Mort le 14 décembre 1861.

Queen Victoria is one of those sovereigns who do honour to the throne.

The sudden and premature death of the Prince Consort was a national calamity for his adopted country, which will preserve an everlasting recollection of his enlightened and unceasing devotedness to its welfare and solicitude for its greatness and prosperity.

La reine Victoria est de ces souveraines qui honorent le trône.

La mort soudaine et prématurée du prince-époux fut un deuil national pour la Grande-Bretagne, qui conservera le souvenir éternel du dévouement et de la sollicitude aussi éclairés qu'incessants qu'il avait voués à la grandeur et à la prospérité de sa patrie d'adoption.

(Traduction.)

" Le Comte de Clarendon.
" La Reine."

N^B. Ces mots accompagnaient évidemment le retour de dépêches transmises à S. M. par le Foreign-Office.

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

" Toujours
" A vous sincèrement,
" Albert."

De la Collection du Directeur.]

WILLIAM IV.

(See page 165.)

Born 1765; died 1837. Third son of George III.; from 1788 he bore the title of Duke of Clarence. From early youth he served in the navy, became admiral after passing with honour through the various grades, and constantly protected the interests of the navy. He married, in 1818, Adelaide, daughter of the Duke of Saxe-Meiningen, but had no children. After the death of his second brother, the Duke of York, and of the Princess Charlotte, he became heir-presumptive, and on the death of George IV., in 1820, he was proclaimed king. He was succeeded on the throne by his niece, Queen Victoria.

Né en 1765; mort en 1837. Troisième fils de Georges III; porta à partir de 1788 le titre de duc de Clarence. Il servit sur mer dès sa première jeunesse, devint amiral après avoir passé avec honneur par tous les grades, et protégea constamment la marine. Il épousa, en 1818, Adelaïde, fille du duc de Saxe-Meiningen; mais il n'en eut point de postérité. Après la mort de son deuxième frère, le duc d'York, et de la Princesse Charlotte, il devint héritier-présomptif, et après celle de Georges IV, il fut proclamé roi en 1820. Il fut remplacé sur le trône par la reine Victoria, sa nièce.

(Traduction.)

" *Bushy House,*
" *Mercredi, midi.*

" Cher Monsieur,—La poste de ce matin m'a apporté votre lettre et l'extrait de celle que vous avez reçue de Parry. Je connaissais et j'estime par conséquent votre parent, et j'accepte avec beaucoup de plaisir le cheap bien qu'il veut bien envoyer, et j'en ferai faire un uniforme d'amiral, parce que c'est fait par un fermier anglais. Je suivrai ainsi l'exemple du roi de Grande-Bretagne, qui introduisit le premier les mérinos dans ses domaines, exemple que votre ami et parent le d^r Parry a suivi avec tant de succès et de célérité; j'espère que vous offrirez mes meilleurs remercîments au colonel.

" Toutefois je ne puis finir ma lettre sans vous exprimer combien j'ai été touché de la manière gracieuse avec laquelle vous m'avez annoncé le présent de votre ami et parent, et j'espère que vous le croirez toujours.

" Cher Monsieur,
" A vous sincèrement,
" William."

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

ERNEST AUGUSTUS,
DUKE OF CUMBERLAND AND KING OF HANOVER.

(See page 166.)

Born 1771; died 1851. Fifth son of George III. After the death of William IV. and the accession of Queen Victoria to the throne of England, he became King of Hanover, by the operation of the Salic Law. This Prince was little disposed to favour the liberal tendencies of the Hanoverians, and was in constant collision with his Parliament. He was succeeded by his son, George V.

Né en 1771; mort en 1851. Cinquième fils de Georges III. Après la mort de Guillaume IV, qui laissa le trône de la Grande-Bretagne à sa nièce Victoria, il devint roi du Hanovre, qui était fief masculin. Ce prince se montra peu disposé à favoriser les tendances libérales de la nation hanovérienne, et fut sans cesse en lutte contre son parlement. Son fils Georges V. lui a succédé.

(Traduction.)

" *Hanovre, le 24 juillet* 1840.

" Cher Madame,—Je ne suis point insensible [illegible] recevoir votre ouvrage par madame de [illegible] parce que c'est une preuve de vous ne tardez guère du présent, et ensuite parce [illegible] les plaisirs de Londres n'ont pas effacé de votre mémoire, et que nos vieilles [illegible], vous reviennent quelquefois à l'idée. Aimez-vous [illegible] Si on est ainsi, j'espère qu'une prochaine visite à la chère vieille [illegible] Angleterre me donnera le plaisir d'être de votre partie.

" Croyez, cher Madame, très-sincèrement à vous,
" E." (Ernest.)

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

ADOLPHUS FREDERICK, DUKE OF CAMBRIDGE.

(See page 166.)

Born 1774; died 1850. Seventh son of George III. He was appointed Governor-General of Hanover in 1816, and Viceroy in 1831. But in 1837, on the death of William IV., Ernest Augustus, Duke of Cumberland, succeeded to the throne of Hanover.

Né en 1774; mort en 1850. Septième fils de Georges III. Nommé gouverneur-général (1816), puis vice-roi (1831) du Hanovre; mais en 1837, après la mort de Guillaume IV, ce royaume échut en partage à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, qui prit le titre de roi.

(Traduction.)

" *Hanovre, le 29 mars* 1796.

" Cher Monsieur,—Permettez-moi de vous importuner de quelques lignes en faveur d'un homme qui s'est adressé à moi, et qui prétend avoir des réclamations sur le commissariat anglais. J'aurais bien envoyé ses documents à M. Lemesurier, du département duquel ils relèvent, mais comme il est parti pour l'Angleterre, je ne savais pas à qui les adresser, et j'ai pris en conséquent la liberté de vous les envoyer. J'avoue que certaines de ses réclamations me paraissent fort singulières, mais comme il s'est adressé à moi, je n'ai pu faire autrement que de vous envoyer son mémoire, parce que je ne puis donner de décision sur l'affaire.

" Je suis très-heureux que cette lettre me donne l'occasion de vous renouveler, Monsieur, mes remercîments pour les civilités que vous avez eues pour moi lorsque j'étais à Delmenhorst, et je vous prie de recevoir l'assurance que je resterai toujours

" Votre serviteur dévoué,
" Adolphe-Frédéric."

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

ALEXANDER I., EMPEROR OF RUSSIA.

(See page 167.)

Born 1777; died 1825. Son of Paul I. and grandson of Catherine II.; had for his tutor Colonel Laharpe, who educated him in very liberal ideas. He ascended the throne in 1801. During the first days of his reign, he recalled a great number of exiles, abolished the censorship, confiscation, and torture, and reduced the taxes; he then employed himself in the promotion of literature and the arts, founded many universities and hospitals, reformed the criminal code, and newly organized the senate, which he constituted a high court of justice. He formed, in 1805, with Great Britain, a coalition against France, into which Austria, Prussia, and Sweden eventually entered. After losing the battles of Austerlitz (Dec. 2, 1805), Eylau (Feb. 8, 1807), and Friedland (June 14, 1807), he was constrained to sue for peace. He then had the celebrated interview with Napoleon on the Niemen, and a few days afterwards the treaty of Tilsit was signed (July 7, 1807), by which Alexander recognized all the conquests of the French Emperor, and agreed to the Continental blockade. At peace with France, Alexander employed himself in extending his territories; he took Finland from Sweden (1808), and conquered several provinces of Persia and Turkey (1809–10). Having refused to fulfil certain conditions of his treaty with France, which appeared to him too onerous, he again brought upon himself a war with Napoleon (1812). At first he met with several reverses, and lost the battles of Smolensk and Moskowa. On September 14 the French entered Moscow; but that capital, which Napoleon had designed for his winter quarters, was already a prey to the flames. Scarcity of provisions and the rigour of the climate soon forced the French to retire in great disorder, after suffering immense loss. Alexander then addressed from Warsaw, to all the sovereigns of Europe, a proclamation by which he called them to arms (Feb. 1813), and having succeeded in detaching nearly all of them from alliance with Napoleon, he formed a new coalition, into which England, Sweden, Prussia, and Austria successively entered. The allies at length gained the decisive battle of Leipsic (Oct. 1813), which opened to them the gates of France, and, notwithstanding prodigies of valour on the part of Napoleon and his generals, they succeeded in entering Paris. Alexander, who played the principal part, entered that capital with the Allied troops on March 31, 1814; when there, he acted more like a pacificator than a conqueror, replaced the Bourbon family on the throne, and signed with Louis XVIII. a treaty which ensured general peace (May 30) and guaranteed to France the integrity of her territory. He then visited England with Frederick William, King of Prussia, and the two monarchs were received with the most splendid hospitality. He went, in Nov. 1814, to the Congress of Vienna, and obtained the cession of Poland. On the news of the return of Napoleon to France, Alexander again took up arms; but the battle of Waterloo had decided the question before the arrival of his troops. He nevertheless continued his march to Paris, which he entered in July, 1815. Less favourably disposed this time than the former, he took part in rigorous measures which imposed immense sacrifices on France; he opposed, however, the dismemberment of the country, and preserved many monuments which were about to be destroyed. Three years afterwards, at the Congress of Aix-la-Chapelle, in 1818, he brought about a reduction of the enormous contribution which had been imposed upon France, and hastened the liberation of her territory. Before quitting Paris, Alexander had signed, with the sovereigns of Austria and Prussia, the singular treaty of the " Holy

Né en 1777; mort en 1825. Fils de Paul I^er, et petit-fils de Catherine II; eut pour précepteur le colonel Laharpe, qui l'éleva dans des idées fort libérales, et monta sur le trône en 1801. Dès les premiers jours de son règne, il rappela une foule de bannis, abolit la censure, la confiscation, la torture, et réduisit les impôts; il s'occupa ensuite de faire fleurir les lettres et les arts, fonda plusieurs universités et plusieurs hospices, réforma le code criminel, et donna une nouvelle organisation au sénat, qu'il constitua en haute cour de justice. Il forma, en 1805, avec la Grande-Bretagne, une coalition contre la France, dans laquelle entrèrent ensuite l'Autriche, la Prusse et la Suède. Après avoir perdu les batailles d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (14 juin 1807), il se vit contraint de demander la paix. Il eut alors avec Napoléon, sur le Niémen, une entrevue devenue célèbre, et quelques jours après fut signé le traité de Tilsit (7 juillet 1807), par lequel Alexandre reconnut toutes les conquêtes de l'empereur français, et accéda au système de blocus continental. En paix avec la France, Alexandre s'occupa d'étendre ses états; il enleva la Finlande à la Suède, 1808, et fit la conquête de plusieurs provinces sur la Perse et sur la Turquie, 1809-10. Ayant refusé de remplir certaines conditions de son traité avec la France qui lui semblaient trop onéreuses, il s'attira de nouveau la guerre avec Napoléon (1812). Il éprouva d'abord plusieurs revers, perdit les batailles de Smolensk et de la Moskowa. Le 14 septembre les Français entrèrent à Moscou, mais cette capitale, que Napoléon avait désignée pour être son quartier-d'hiver, était déjà la proie des flammes, qui la dévorèrent tout entière. La disette de vivres et surtout la rigueur du climat forcèrent bientôt les Français à se retirer en désordre, après avoir éprouvé des pertes immenses. Alors Alexandre adressa de Varsovie, à tous les souverains de l'Europe, une proclamation par laquelle il les appelait aux armes (février 1813), et ayant réussi à les détacher presque tous de l'alliance de Napoléon, il forma une nouvelle coalition, dans laquelle entrèrent successivement l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche. Les alliés gagnèrent enfin la bataille décisive de Leipsick (octobre 1813), qui leur ouvrit les portes de la France; et malgré les prodiges de valeur de Napoléon et de ses généraux, ils purent pénétrer jusqu'à Paris. Alexandre, qui joua le principal rôle, entra dans cette capitale avec les troupes alliées le 31 mars 1814; il s'y conduisit en pacificateur plutôt qu'en conquérant, replaça sur le trône la famille des Bourbons, et signa avec Louis XVIII un traité qui assurait la paix générale (30 mai), et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif. Il visita ensuite l'Angleterre avec Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et les deux monarques y reçurent l'hospitalité la plus splendide. Il se rendit en novembre 1814 au congrès de Vienne, et s'y fit céder la Pologne. A la nouvelle du retour de Napoléon en France, Alexandre reprit les armes; mais la bataille de Waterloo avait décidé la question avant que ses troupes fussent arrivées. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à Paris, où il entra en juillet 1815. Moins bien disposé cette fois que la première, il prit part aux mesures rigoureuses qui imposèrent à la France d'immense sacrifices; toutefois il s'opposa au démembrement du pays, et préserva plusieurs monuments qu'on voulait détruire. Trois ans après, au congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, il fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France, et hâta la libération de son territoire. Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé, avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse, le singulier traité de la *Sainte-Alliance*, sorte de coalition des rois contre l'indépendance des

Alliance," a coalition of monarchs against the independence of the people. After his return home he employed himself in repairing the evils of the war, and in promoting the welfare of his subjects; he gave a constitution to Poland, enfranchised a great number of serfs, established numerous military colonies, and in 1817 banished the Jesuits collected by his ancestor Catherine II. Towards the end of his life, he became the adversary of the liberal opinions he had formerly professed, restricted the privileges he had granted to Poland, and adopted severe measures against the liberty of the press and against secret societies. At the Congress of Laybach in 1820, and of Verona in 1822, he laboured, in concert with the princes who had signed the treaty of the Holy Alliance, to repress the movements in Piedmont, at Naples, and in Spain. Alexander was occupied in visiting the various parts of his vast empire, when he died, at Taganrog, after a short illness, in Dec. 1825. He was married at the age of sixteen, to a princess of Baden-Baden, by whom he had no issue.

peuples. De retour dans ses états, il ne s'occupa que de réparer les maux de la guerre et d'assurer le bonheur de ses sujets; il donna une constitution à la Pologne, affranchit un grand nombre de serfs, établit de nombreuses colonies militaires, et bannit en 1817 les jésuites qu'avait recueillis son aïeule Catherine II. Devenu à la fin de sa vie l'adversaire des idées libérales qu'il avait d'abord professées, il restreignit les priviléges qu'il avait accordés à la Pologne, et prit des mesures sévères contre la liberté de la presse et contre les associations secrètes. Aux congrès de Laybach, 1820, et de Vérone, 1822, il travailla, de concert avec les autres princes signataires du traité de la Sainte-Alliance, à réprimer les mouvements qui se manifestèrent en Piémont, à Naples et en Espagne. Alexandre était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut, en décembre 1825, à Taganrog, après une courte maladie. Il avait été marié dès l'âge de seize ans, à une princesse de Bade-Baden, dont il n'a pas eu d'enfants.

(Translation.)

"Tear up this note, and receive the assurance of my esteem.

"ALEXANDER.

"To Monsieur Grief."

From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.

JEAN-FRÉDÉRIC PHÉLIPPEAUX, COMTE DE MAUREPAS.

(See page 167.)

Born 1701; died 1781. Minister of Louis XV. and Louis XVI. Grandson of the Chancellor of Pontchartrain. Presided from the age of twenty-four over the Marine Department and that of the King's household, which included Paris as well as the Court. During his administration he greatly embellished Paris, closed the gaming-houses, sent scientific men, La Condamine, Maupertuis, and others, to the Equator and near the North Pole, to measure two degrees of the meridian; employed officers to examine the coasts and prepare charts; charged Sévin and Fourmont to visit Greece and the East, Jussieu to go and study the botany of Peru. He was exiled in 1749 for writing an epigram on Madame de Pompadour, and remained twenty-five years excluded from public affairs. He was recalled by Louis XVI. on his accession in 1774, and was appointed President of the Council of State. He reinstated the Parliaments exiled by Louis XV.; induced the King to sign a treaty of union with the insurgents of America; caused the Ministry of Finance to be confided to Turgot, and afterwards to Necker, but disgraced them both when he found they were formidable rivals. He died six months after the disgrace of the latter (Oct., 1781). Maurepas possessed penetration and tact, but was thoughtless and frivolous, showing little capacity to avert the storm which threatened the throne.

Né en 1701; mort en 1781. Ministre de Louis XV et de Louis XVI. Petit-fils du chancelier de Pontchartrain; eut, à l'âge de vingt-quatre ans, le département de la marine, et celui de la maison du roi, qui embrassait Paris et la Cour. Pendant son administration il embellit beaucoup Paris, fit fermer les maisons de jeu, envoya des savants, La Condamine, Maupertuis, etc., sous l'Équateur et près du pôle boréal, pour mesurer deux degrés du méridien; fit partir des officiers pour examiner les côtes et dresser des cartes; chargea Sévin et Fourmont de visiter la Grèce et l'Orient; Jussieu d'aller étudier les plantes du Pérou. Il fut exilé en 1749 pour avoir fait une épigramme contre madame de Pompadour, et resta vingt-cinq ans éloigné des affaires. Il fut rappelé par Louis XVI à son avénement (1774), et, sans avoir de portefeuille, présida le conseil d'état. Il fit réintégrer les parlements exilés par Louis XV; amena le roi à signer un traité d'union avec les insurgés d'Amérique; fit confier le ministère des finances à Turgot, puis à Necker, mais les fit disgracier l'un et l'autre lorsqu'il vit en eux des rivaux redoutables. Il mourut six mois après la disgrâce du dernier (octobre 1781). Maurepas avait de la pénétration et de la finesse: mais il était léger, insouciant et frivole. Ce ministre était incapable de conjurer l'orage qui menaçait le trône.

(Translation.)

"Monseigneur,—My sincere and faithful attachment to your Serene Highness assures me of the joy which I feel, and which the Countess, who shares all my sentiments in this respect, begs of you also, worth to receive the assurance of it.

"I am, with infinite respect, Monseigneur, your Serene Highness's very humble and very obedient servant,

"DE MAUREPAS.

"*October 7*, 1753."

(Texte.)

"Monseigneur.—Mon sincère et fidèle attachement à V.A.S. l'assure de la joie que je ressens, et bontés m'autorisent à la lui témoigner. La comtesse, qui partage tous mes sentiments à cet égard, vous supplie de vouloir bien en recevoir ici l'assurance.

"Je suis, avec un respect infini, Monsigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très-humble et très-obéissant serviteur,

"DE MAUREPAS.

"*7 octobre* 1753."

From the Collection of the Editor.

CHARLOTTE, DUCHESS-DOWAGER OF RICHMOND.

(See page 167.)

Died in 1842. Daughter of Alexander, fourth Duke of Gordon. Married in 1789 to Charles, fourth Duke of Richmond. Mother of the present Duke, Charles Gordon-Lennox. Her Grace had six sons and seven daughters.

Morte en 1842. Fille d'Alexandre, quatrième duc de Gordon. Mariée en 1789 à Charles, quatrième duc de Richmond. Mère du duc actuel, Charles Gordon-Lennox. La duchesse eut six fils et sept filles.

(Traduction.)

"La duchesse-mère de Richmond a le plaisir d'accepter l'invitation de Lady Stepney pour lundi prochain.

"*Samedi soir.*"

De la Collection de G. R. Sanderson, Esq.

RICHARD COBDEN.

(See page 168.)

Born in 1804 at Dunford, near Midhurst, in Sussex. A distinguished politician and political economist. The son of a small farmer, he had been taught only to read, write, and cipher, when one of his uncles, a calico-printer in London, took him into his business. But his uncle failed, and Mr. Cobden was thrown upon his own resources. Determined to profit by the experience he had gained, he went to Manchester, where at that time only coarse cotton prints were made, gained the confidence of some large manufacturers, and established there a manufactory of fine printed calicos which soon came into competition with those of London, then much higher in price.

In 1835, Mr. Cobden, having already become rich, entered upon politics. He began by publishing two pamphlets, the first entitled 'England, Ireland, and America;' the second 'Russia;' in these he enunciated the three principles which he has ever since defended,—Free Trade, Political Liberty, and Peace. He then founded the Manchester Athenæum, a school for working men. He afterwards travelled through all the countries of Europe, and on his return to Manchester, converted all the members of the Chamber of Commerce of that city to his opinions on the corn laws and the freedom of trade. England was moved, and the energy displayed by Messrs. Cobden, Bright, Villiers, etc., soon gave rise to the celebrated League, which agitated Great Britian from 1838 to 1846, and which formed a powerful party distinct from both Tories and Whigs. Mr. Cobden had entered the House of Commons in 1841, and ultimately succeeded in converting Sir Robert Peel to his views on the corn laws; in 1846 Sir Robert himself proposed the abolition of those laws, and gave all the credit of the measure to Mr. Cobden. He accepted a sum of £70,000 subscribed as an offering in recognition of the sacrifices he had made; but he refused to enter the Whig Cabinet. Manchester returned him to Parliament, and the Financial Reform Association soon succeeded the Corn Law League. He was a zealous partisan of the Hungarian cause, opposed the Russian Loan, and lent assistance to Kossuth.

Mr. Cobden has seen the triumph of his views on the freedom of trade, and his name was attached to the Treaty of Commerce between France and England. In his democratic opinions and his desire for peace at any price, he has not been so happy. The civil war in North America, with its myriads of victims, does not justify his predilection for the "Model Republic." His extreme doctrines of peace have led him to hold cheaply the most sacred principles. "Let Savoy perish," said he in open Parliament, "rather than we should compromise by a conflict with France the advantages of a commercial treaty with her." One might suppose that Mr. Cobden wished to prove that the saying of Napoleon I. with regard to the English nation was merely prematur

The sincerity of Mr Cobden's opinions, however, cannot be denied, although, as was said by one of the liberal journals of London, England cannot accept peace, retrenchment, and reform, as they are understood by the apostle of free trade. "His peace might mean loss of national honour; his retrenchment might mean sacrifice of national safety; his reform might mean the democracy of the dollar. . . . We are all proud of him, and glad to have him by our side,—not as a leader, not as a standard-bearer, but as a superb free-lance." ('Daily Telegraph,' Nov. 25, 1864.)

Né en 1804 à Dunford, près de Midhurst, comté de Sussex. Homme politique et économiste distingué. Fils d'un petit fermier, il ne savait que lire, écrire et compter, quand un de ses oncles, fabricant de toiles peintes à Londres, le prit chez lui et l'initia à ses affaires. Mais la maison de cet oncle tomba, et M. Cobden se trouva une fois encore sans ressource. Cependant, il résolut de tirer parti de l'expérience qu'il avait acquise dans la fabrication des cotonnades, et il se rendit à Manchester où l'on ne fabriquait encore que des toiles peintes grossières, gagna la confiance de quelques grands industriels, et y établit une manufacture de toiles fines qui firent bientôt concurrence à celles de Londres, fabriquées à plus haut prix.

En 1835, M. Cobden était déjà riche, il aborda la politique. Il commença par publier deux brochures intitulées *L'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, et *La Russie*, où il émettait les trois principes qu'il a toujours défendus depuis: le libre échange, la liberté politique, et la paix. Il fonda ensuite à Manchester l'Athenæum, école pour les ouvriers. Puis il voyagea dans tous les pays de l'Europe. De retour à Manchester, il convertit tous les membres de la chambre du commerce de cette ville à ses opinions sur les lois des céréales et sur la liberté commerciale. L'Angleterre s'en émut, et bientôt l'énergie déployée par MM. Cobden, Bright, Villiers, etc., fit naître la célèbre Ligue, qui agita la Grande-Bretagne de 1838 à 1846, et qui forma un parti puissant en dehors des tories et des whigs. M. Cobden était entré à la chambre des communes en 1841, et il finit par convertir sir Robert Peel à ses vues sur la législation des céréales; en 1846, sir Robert lui-même proposa l'abolition de ces lois, et rapporta toute la gloire de cette mesure à M. Cobden. Il accepte une somme de 70,000 livres sterling que lui offrent ses concitoyens en reconnaissance de ses sacrifices; mais il refuse d'entrer dans le cabinet whig. Manchester l'envoie au parlement, et bientôt l'association pour la réforme financière succède à la ligue contre les lois sur céréales. Partisan zélé de la cause hongroise, il s'opposa de tout son pouvoir à l'emprunt russe, et tendit la main à Kossuth.

M. Cobden a vu aussi triompher ses vues sur la liberté commerciale, et il a attaché son nom au traité de commerce conclu entre son pays et la France. Quant à ses opinions démocratiques et ses aspirations vers la paix à tout prix, il n'a pas été aussi heureux. La guerre civile, qui ensanglante l'Amérique du Nord, ne donne guère raison à ses prédilections pour "la république modèle." Ses doctrines pacifiques quand même l'ont porté à faire bon marché des principes les plus sacrés. "Périsse la Savoie," a-t-il dit en pleine parlement, "plutôt que nous compromettions par un conflit avec la France les avantages d'un traité de commerce avec elle." On dirait que M. Cobden a voulu prouver que le mot de Napoléon I^er^ sur la nation anglaise n'était que prématuré.

Au reste, on ne saurait contester la sincérité des opinions de M. Cobden, bien que, comme le disait hier un des journaux libéraux de Londres, l'Angleterre ne saurait accepter la paix, les économies et la réforme comme les comprend l'apôtre du libre échange. "Sa paix pourrait signifier la perte de l'honneur national; ses économies pourraient entraîner le sacrifice de la sécurité nationale, sa réforme pourrait être l'équivalent de la démocratie du dollar . . . Nous sommes tous fiers de lui, et nous sommes heureux de l'avoir à nos côtés,—non comme chef, non comme porte-drapeau, mais comme un superbe guerrier indépendant." (*Daily Telegraph* du 25 novembre 1864.)

(Traduction.)

"103, *Westbourne-Terrace*,

"31 *mai* 1850.

"Cher Monsieur,—J'ai l'honneur de vous remercier de votre bonne offrande de £5. 5*s.* pour les réfugiés hongrois, que j'ai reçue des mains de notre amie philanthrope, mistress Schwabe.

"Je reste, cher Monsieur,

"Sincèrement à vous,

"RICHARD COBDEN.

(Autre autographe.)

"Ne manquez pas de tenir les fermiers éloignés des propriétaires sur la question des céréales."

De la Collection du Directeur.

JOHN BRIGHT.

(See page 168.)

Born in 1811, in Lancashire. A distinguished politician and orator. His public career is so identified with that of Mr. Cobden, that to write the public life of one is to give that of the other. We will merely remark that, in his double character of Quaker and manufacturer, he showed himself, until the civil war in North America, a more extreme partisan even than his friend Cobden of peace at any price, and that he places the progress of industry and the extension of commercial relations above all diplomatic or military victories, annexations, or conquests. He is also a great admirer of the institutions of the Federal States of North Ame-

Né en 1811 dans le comté de Lancaster. Homme politique et orateur distingué. Sa carrière publique s'est identifiée si intimement avec celle de M. Cobden, qu'écrire la biographie de l'un, c'est faire celle de l'autre. Nous nous contenterons d'ajouter qu'au double titre de quaker et d'industriel il s'est montré, jusqu'à la guerre civile dans l'Amérique du Nord, partisan plus déclaré encore que son ami de la paix à tout prix, et qu'il met les progrès de l'industrie et l'extension des relations commerciales au-dessus de toutes les victoires diplomatiques ou militaires, des annexions et des conquêtes. Il est aussi grand admirateur des institutions des États

rica, and of the policy of Mr. Lincoln. We may add, in conclusion, that Mr. Bright is one of the most eloquent speakers in the House of Commons.

fédéraux de l'Amérique du Nord et de la politique de M. Lincoln. Disons enfin que M. John Bright est l'un des orateurs les plus éloquents de la chambre des communes.

(Traduction.)

"*Rochdale*, 10 *avril* 1858.

"Mon cher Monsieur,—Je regrette de ne pouvoir assister à votre *meeting*. C'est pour moi une privation réelle. Mais j'ai promis d'aller à Birmingham dès que je pourrais assister à un *meeting* public; et jusqu'ici j'ai été obligé de m'absenter de toute assemblée de mes commettants.

"J'espère être en ville lundi ou mardi, très-probablement lundi soir. Je serai heureux de pouvoir signer l'adresse à M. Nicholson, et si on me l'apporte au Reform-Club de 2 à 3 heures, ou à la chambre, de 4 à 6 heures, mardi, j'espère y être pour la signer.

"Je suis vraiment fort contrarié de donner une réponse non-favorable à votre demande, mais je ne puis faire autrement. Je désire à votre *meeting* tout le succès possible, et

"Je suis très-sincèrement à vous,

"Edward C. Whitehurst, Esq.,
"Ballot Society, London."

"JOHN BRIGHT.

De la Collection du Directeur.

GOTTLIEB SCHICK.

(See page 169.)

Born 1799; died 1812. A German historical painter, regarded as the reformer of the German school. When but a boy, he painted a portrait of his father, which decided the fate of the future artist; he entered the Academy of Fine Arts at Stuttgart, where he studied under Dannecker and other great masters. Towards the end of the last century, he went to Paris and was a pupil of the celebrated David for four years; but the mannerism of that great artist was not congenial to the taste of Schick. He turned his thoughts towards Italy, were he was enabled to go in 1802, by the help of a small stipend from the reigning Duke of Würtemberg. At Rome he found himself in his proper sphere, and he there painted his three masterpieces:—'David singing before Saul,' 'Apollo among the Shepherds,' and 'Noah's Sacrifice after leaving the Ark.' Unhappily, the state of his health did not allow him to complete the magnificent career which he had commenced. At thirty-two years of age he returned to his native town, Stuttgart, suffering from a fatal disease, and died the following spring. He had married the daughter of Mr. G. A. Wallis, the famous picture-dealer, in whose house Coleridge lived during his stay at Rome. Schick, of whose genius Suabia has reason to be so proud, had also an excellent heart. Our readers may judge of this by his letter.

Né en 1779; mort en 1812. Peintre d'histoire, considéré comme le réformateur de l'école allemande. Tout jeune encore, il peignit le portrait de son père, et le succès de sa première œuvre décida de son destin; il entra à l'académie des Beaux-Arts à Stuttgart, où il étudia sous Dannecker et autres grands maîtres. Vers la fin du siècle dernier, il se rendit à Paris et fut l'élève de David pendant quatre ans; mais le genre de ce grand artiste ne fut pas du goût de Schick. Il tourna les yeux vers l'Italie, où il put se rendre en 1802, grâce à une modeste pension du duc régnant de Würtemberg. A Rome, il se trouva dans sa sphère, et c'est là qu'il peignit ses trois chefs-d'œuvre: *David chantant devant Saül*, *Apollon parmi les bergers*, *Sacrifice de Noë en quittant l'arche*. Malheureusement, l'état de santé de Schick ne lui permit pas de remplir la carrière magnifique qu'il s'était ouverte. A trente-deux ans, il retourna à sa ville natale, Stuttgart, en proie à une maladie mortelle, et il succomba le printemps suivant. Il avait épousé la fille de M. G.-A. Wallis, le fameux marchand de tableaux anglais, et ce fut chez lui que Coleridge descendit à Rome. Schick, dont la Souabe a lieu d'être si fière, avait aussi un cœur d'or. Nos abonnés en jugeront par sa lettre.

(Translation.)

"*Rome, December* 17*th*. 1803.

"Henry writes to me in his last letter, November 24th, that after having been at work half the night, he nevertheless had sat down to [illegible] I, on the contrary, I will have it that I have been working since midnight, and that at this moment, at [illegible] o'clock, after breakfast, and now, instead of going to bed, I must go to my dinner, am writing to you, and leave the dinner until to-morrow. The portrait of Madame von Humboldt and her [illegible] I have begun on the 8th of January, as she intends to present it to somebody who [illegible] Rome on that day. I am therefore engaged in work during the whole of the day, and must shorten the great pleasure of conversing with you by the medium of letters. But when I shall again [illegible] more regular way of writing, you shall have a very full letter from me.

"In the meantime I herewith send you a copy of my letter to the Duke.

"May it please your Electoral Highness to pardon the liberty I am taking by addressing a few lines to you. Encouraged by the generous support which your Electoral Highness graciously granted me nearly two years ago, I have for that time uninterruptedly continued the study of my art and endeavoured with all my power to be able to show your Grace how I have employed my time. I however find myself at the present moment in the position of having recently taking the liberty of placing the picture, which will herewith arrive, at the feet of your Electoral Highness, whom I humbly beg to regard my doing so merely as the ardent wish of offering to your Grace a feeble proof of my deep and sincere gratitude. I should nevertheless believe myself on the very summit of all my wishes, if it should please your Electoral Highness to place me in the position of further remaining here for some time, and to allow me to offer to you the fruits of my diligent labour. In what way it may please your Electoral Highness to decide about the accomplishment of my humble request, which I should not have dared to place before you, had not your own generous promise at the time of your first generous support made me hope for an indulgent answer,—you will always occupy the first place in my feelings of deepest and most devoted gratitude, with which I remain until death your Electoral Highness's,' etc.

"I have also written another letter to Count von Winzingerode, a copy of which I shall send you with my next. The cheque for 600 florins Consul Heigelin has not yet arrived. Consul Heigelin has in the meantime given me credit for one hundred Roman piastres which have already been paid to me. At all events, I [illegible] will last until the middle of January. It is quite a blessing! I have written to M. von Uexküll, Professor Dannecker, and Director Hetsch: and the letters to the Elector and Winzingerode were also forwarded a week ago. These letters will arrive nearly at the same time as my picture.

Traduction.)

"*Rome*, 17 *décembre* 1803.

"Henri m'écrit dans sa dernière lettre du 24 novembre, qu'après avoir travaillé la moitié de la nuit, il ne s'était pas moins mis à m'écrire [illegible]. Moi, au contraire, je veux lui dire que j'ai travaillé jusqu'à cinq heures de l'après-midi, et qu'en ce moment, au [illegible] heures, après déjeuner, [illegible] je vous écris et laisse le dîner jusqu'à demain. Le portrait de madame de Humboldt et celui de son enfant doivent être finis le 8 janvier, parce qu'elle compte l'offrir en souvenir à quelqu'un qui part de Rome ce jour-là. Donc, je suis occupé à travailler toute la journée et je dois abréger le grand plaisir de converser avec vous au moyen de lettres; mais si je puis revenir à un travail plus régulier, vous aurez de moi une grande lettre.

"En même temps, je vous envoie la copie de ma lettre au duc.

"Que Votre Altesse Électorale pardonne la liberté que je prends de lui envoyer ces quelques lignes. Avec le seul encouragement de l'appui généreux que Votre Altesse Électorale m'a gracieusement accordé il y a près de deux ans, je n'ai pas cessé d'étudier mon art, et j'ai fait tous mes efforts pour pouvoir montrer à Votre Grâce comment j'avais employé mon temps. Cependant, je me trouve en ce moment dans la position de le faire, et je prends la liberté de mettre le tableau que cette lettre accompagne aux pieds de Votre Altesse Électorale, et je vous prie humblement de considérer mon action uniquement comme une preuve de mon désir ardent d'offrir à Votre Grâce une faible marque de ma profonde et sincère gratitude. Cependant, je croirais avoir atteint le comble de mes vœux, s'il plaisait à Votre Altesse Électorale de me mettre en position de rester ici pendant quelque temps, et de me permettre de vous offrir les fruits de mes travaux diligents. Quelle que soit la décision que Votre Altesse Électorale prendra relativement à mon humble demande, que je n'aurais pas osé faire si votre propre gracieuse promesse lors de votre premier appui généreux ne m'eût pas fait espérer une réponse indulgente—vous occuperez toujours la première place dans mes sentiments de gratitude aussi profonde que dévouée, avec lesquels je reste éternellement, de Votre Altesse Électorale,' etc.

"J'ai aussi écrit une autre lettre au comte de Winzingerode, je vous en enverrai une copie dans ma première. Le chèque de 600 florins sur le consul Heigelin n'est pas encore arrivé. Le consul Heigelin m'a en même temps donné une traite de cent piastres romaines, qui m'ont déjà été payées. En tout cas, mon argent ira jusqu'à la mi-janvier. J'en suis bien heureux! J'ai écrit à M. von Uexküll, au professeur Dannecker et au directeur Hetsch; et les lettres pour l'Électeur et Winzingerode sont aussi parties il y a environ huit jours. Cette lettre arrivera à peu près en même temps que mon tableau.

"La poste est sur le point de partir! je dois finir. Adieu un millier de fois. Je crois que j'écrirai pas de nouveau avant le 6 janvier, mais après plus et encore dans le vieil ordre accoûtumé.—Votre

"GOTTLIEB."

"The post is going to leave directly! I must conclude. A thousand times good-bye. I shall not write again, I fancy, before the 6th of January; but after that time more, and again in the old accustomed way.—Your

"GOTTLIEB."

[From the Collection of Hermann Kindt, Esq.]

JOACHIM LELEWEL.

(See page 170.)

Born at Warsaw in 1786; died at Paris in 1861. A Polish politician, historian, and numismatist. Professor of History at the University of Warsaw in 1816. His lectures on the ancient history of Poland having given offence to the Russian Government, he was, in 1824, dismissed and exiled to Wilna. His reputation however increased, and he was elected a deputy to the Diet in 1828. His speeches and his writings had great influence on the Revolution of 1830. He was successively a member of the Executive Committee of Warsaw, of the Provisional Government, and of the National Government. He seemed however to calculate less upon revolutionary energy than upon foreign intervention. When Russia triumphed he took refuge in France, and was named President of the Committee of Polish Emigration. In consequence of various proclamations which he had signed, he was banished from the French territories, and retired to Brussels, where he was for some time a professor at the Free University, and where he occupied himself with historical, literary, archæological and numismatic labours, which were highly esteemed. The letter we give has reference to numismatology, and shows his intimate knowledge of the French language. Lelewel expired at the age of seventy-five, regretted by all, by his friends and political enemies. Of simple and austere manners, and having in exile no resource but his labour, it was only from his labour that he would accept the means of subsistence. Some august personages sought to render him aid without wounding his principles, but he refused everything. During a severe winter some unknown person sent him a quantity of wood. Not knowing where to return it, he caused it to be given to the poor. The only recreation he allowed himself was to go and take a cup of coffee, "to read the papers," as he said; and very often he went to the *café* in a blouse.

Né à Varsovie en 1786; mort à Paris en 1861. Homme politique, historien et numismate polonais. Professeur d'histoire à l'université de Varsovie en 1816. Ses cours sur l'ancienne histoire de la Pologne portèrent ombrage au gouvernement russe; en 1824, il fut destitué et exilé à Wilna. Sa réputation n'en fit que grandir, et il fut élu député à la diète en 1828. Ses discours et ses écrits eurent une grande part à la révolution de 1830. Il fut successivement membre du comité exécutif de Varsovie, du gouvernement provisoire et du gouvernement national. Cependant, il sembla compter moins sur l'énergie révolutionnaire que sur l'intervention étrangère. Lorsque la Russie eut triomphé, il se réfugia en France, et fut nommé président du comité de l'émigration polonaise. A la suite de diverses proclamations qu'il avait signées, il fut banni du territoire français, et il se retira à Bruxelles, où il fut pendant quelque temps professeur à l'université libre, et où il s'est occupé de travaux historiques, littéraires, archéologiques et numismatiques fort estimés. La lettre que nous donnons a trait à la numismatique, et elle prouve la connaissance exquise qu'il avait de la langue française. Lelewel s'est éteint à l'âge de soixante-quinze ans, regretté de tous, de ses amis comme de ses ennemis politiques. De mœurs simples et austères, et n'ayant en exil que la ressource du travail, ce n'est qu'à ce travail qu'il a demandé ses moyens d'existence. D'augustes personnages ont voulu lui venir en aide en s'étudiant à ne pas blesser ses principes; il a tout refusé. Par un hiver rigoureux, une personne inconnue lui envoie une charge de bois; ne sachant à qui renvoyer ce combustible, il le fait donner à des pauvres. La seule distraction qu'il se permettait, c'était d'aller prendre une tasse de café, "pour lire les journaux," disait-il; et bien souvent il allait au café en blouse.

(Translation.)

"26, *Rue du chien, Brussels*,
"*August* 2, 1840.

"My dear Monsieur Meynaerts,—I expected you would come to see Brussels at the great Kermesse, which passed off under the clouds of a rainy time. I should have put to you orally many questions, and expressed my gratitude and thanks; I should have given my explanations and made my excuses for the typographical error you had justly to complain of. As this is the time to correct the typographical error, will you please tell me the recognized number, still more sing, of the Gallic medals which illustrate your collection? Are there sixty, or more? Although you well know that the number is nothing in comparison with the importance of the medals, in which your collection has infinite advantages over so many others, yet it would be interesting to my readers to know the number of originals that I have had the advantage of consulting.

"And as you love to converse with the numerous friends of your cabinet, I take the liberty to beg of you to inquire of several in gold and silver what is their weight, in order that I may note them in my tables, viz. the following:—

"Plate I., No. 9.

"Plate II., first, proof which are the largest medals, No 5 with the sign ——; No. 6 with the sign ——. No. 10 (conceive, just at the top of the plate, the middle unfinished. No. 30 with the ornament ——, and a dog (as De la Souflaye says) underneath the horse. No. 32 ——, with the man crowned under the counter of Androcephalus.

"Plate No. IV., of which I send you, under cover, another proof, numbered, in order to be better understood Nos. 12, 15, 18, 22, 23, 37, 38, 39, 42, 51, 54.

"Lastly the gold piece ——

"As I finish my letter, I receive yours of last evening, in which you inform me of your new acquisition of a golden piece. My *ten* plates are all full; but for a good prize one can always find room. If, therefore, you find a favourable occasion to make me acquainted with your new friend, you will do me pleasure. If you are not afraid of disturbing the respectable dust of your medal, will you in the first place take an impression of it in Spanish wax, and send it to me? that will suffice. If you do so, do not forget to tell me its weight, and whence it comes.

"Receive the reiterated and sincere assurance of the cordial affection of your entirely devoted,

"LELEWEL."

[From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.]

VINCENZO BELLINI.

(See page 170.)

Born at Catania, in Sicily, in 1802; died at Puteaux, near Paris, in 1835. One of the most eminent composers of our time. He showed so much musical genius in his youth that the inhabitants of Catania sent him to Naples to study, at their expense. In his twenty-third year he produced his first opera, which was performed within the walls of the Conservatorio, and received with much applause. He subsequently produced his 'La Sonnambula,' 'Norma,' and 'I Puritani,'—each a masterpiece. But 'Norma' was the favourite work of the gifted composer. One day a lady asked him which of his operas he considered to most nearly approach perfection. Poor Bellini, already ill, and naturally modest and sensitive, blushed scarlet, and made some evasive reply. But the lady persisted, and said, "If you were at sea with all your scores, and

Né à Catania (Sicile) en 1802; mort à Puteaux, près Paris, en 1835. L'un des compositeurs les plus éminents de notre époque. Dès l'âge le plus tendre il montra tant de génie pour la musique que les habitants de sa ville natale l'envoyèrent étudier à Naples, à leurs frais. A vingt-trois ans il produisit son premier opéra, qui fut joué dans l'enceinte du Conservatoire, et qui fut fort applaudi. Il produisit ensuite *La Sonnambula*, *Norma* et *I Puritani*, tous trois des chefs-d'œuvre. Cependant *Norma* était l'opéra favori du compositeur si distingué. Un jour une dame lui demanda lequel de ses opéras approchait le plus, selon lui, de la perfection. Le pauvre Bellini, déjà malade, et modeste et sensible de nature, devint écarlate, et répondit d'une manière évasive. Mais la dame tint bon et lui dit: "Si vous étiez en mer avec toutes vos partitions, et que le vaisseau

the ship were sinking—" "Ah!" cried he, without allowing her to finish, "I would leave all to save 'Norma.'" A few months afterwards the illustrious *maestro* breathed his last. He was only thirty-three.

(Translation.)

"My dear Friend,—I am obliged to you for the trouble you have taken to inform me where you passed the evening of yesterday; but the bad weather did not frighten any one, and therefore we set out for the country, as was proposed. I learn from your letter of this morning that the journey to Lady Mansfield's château has been postponed.

"Let me know whether we can go together this evening to Devonshire [House].

"Believe me your truly devoted and very affectionate friend,

"BELLINI."

"*Monday*, 1 P.M."

sombrât—" "Ah!" s'écria-t-il, sans lui permettre de finir, "je laisserais tous pour sauver la *Norma!*" Quelques mois après, l'illustre *maestro* rendait le dernier soupir à l'âge de trente-trois ans.

(Traduction.)

"Mon cher Ami,—Je vous suis obligé de la peine que vous avez prise de m'apprendre où vous avez passé la soirée d'hier soir; mais le mauvais temps n'a épouvanté personne, et nous sommes partis pour la campagne, comme c'était convenu. Votre lettre de ce matin m'apprend que le voyage au château de lady Mansfield est ajourné.

"Faites-moi savoir si nous irons ensemble ce soir à Devonshire-House.

"Croyez-moi votre ami sincèrement dévoué et affectionné,

"BELLINI."

Lundi, une heure après midi.

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.*]

FRANZ LISZT.

(See page 170.)

Born 22nd of October, 1809, at Rœding, in Hungary. One of the most celebrated pianists of the age. His father had him taught the piano at six years old. Three years afterwards he gave a concert, and his parents commenced travelling with him in Germany. Of a very impressionable nature, he read with avidity, and the 'René' of Chateaubriand remained engraved on his memory, and exercised an influence upon him which only increased with age. When ten years and a half old he took lessons at Vienna from Czerny, and made extraordinary progress. He soon mastered the music of Hummel and of Beethoven; he gave a brilliant concert at Vienna, and his parents then took him to Paris. Liszt was then sixteen. The protection, however, of Prince Metternich could not open for him the doors of the Conservatoire, and he began to give concerts at the opera. For several weeks afterwards nothing was talked of but "little Liszt." His success, however, did not prevent him from improving himself; every day he not only played twelve of Bach's fugues, but transposed them into different keys. In 1824 and 1825 he met with great triumphs in London and Paris.

He then composed his opera of 'Don Sancho, or the Castle of Love' (1825), which in some measure shows his youth and his inexperience of the lyric stage. He then took lessons in composition from Reicha, which were interrupted by an irresistible impulse to mystical devotion; this, however, was checked by travelling. His father having died, he worked in seclusion with renewed ardour, and appeared again in public with more *éclat* than ever. An illness, which lasted two years, plunged him again into religious austerities. In July, 1830, he wrote a 'Revolutionary Symphony,' which has never been published. He then visited the principal cities of Europe, where his performance of the works of Bach, Handel, Beethoven, and Weber was greatly admired, as well as his improvisations, which electrified his audiences. In 1848 he was appointed Kapellmeister at Weimar, and it was there that we had the gratification of seeing him at the head of the remarkable orchestra which he led. It was in October, 1857. The theatre of the classic capital of Germany gave 'Tannhäuser' in honour of the two "Cæsars," the Emperor of Russia and the Emperor of Austria. Liszt surpassed himself: his entire orchestra seemed swayed by his impassioned and trembling bâton, and obeyed him as implicitly as if all the instruments had been played by himself. His ascetic countenance, rendered still more remarkable by his long hair, which followed all his movements, now calm and plaintive, now passionate and jerking, seemed lighted up with superhuman inspiration; his eyes glanced the fire of genius. Liszt was the greatest attraction in that assembly of emperors and princes, of diplomatists, *savants* and *virtuosi*: and we have since thought that if 'Tannhäuser' had been conducted at Paris by Liszt, Paris would have been wonder-stricken at Wagner's work.

Né le 22 octobre 1809 à Rœding, Hongrie. L'un des plus célèbres pianistes de l'époque. Son père le mit à six ans au piano. Trois ans après il donnait un concert, et ses parents commencèrent à le promener en Allemagne. D'une nature fort impressionable, il lut avec avidité; le *René* de Chateaubriand resta gravé dans sa mémoire, et exerça sur lui une influence qui ne fit que grandir avec l'âge. A dix ans et demi il reçut à Vienne les leçons de Czerny, et fit des progrès miraculeux. Bientôt la musique de Hummel et de Beethoven n'eut aucune difficulté pour lui; il donna un brillant concert à Vienne, et ses parents l'emmenèrent à Paris. Liszt avait alors seize ans. Cependant, la protection du prince de Metternich ne put lui ouvrir les portes du Conservatoire, et il se mit à donner des concerts à l'opéra. Quelques semaines après on ne parlait plus que du "petit Liszt." Ses succès ne l'empêchèrent pas de se perfectionner; tous les jours non seulement il jouait douze fugues de Bach, mais encore il les transportait dans tous les tons. En 1824 et en 1825 il obtint de véritables triomphes à Londres et à Paris.

Il composa alors son opéra *Don Sanche, ou le Château des Amours* (1825), qui se ressentit un peu de son jeune âge et de son inexpérience de la scène lyrique. Il prit ensuite de Reicha des leçons de composition qui furent interrompues par un irrésistible penchant de dévotion mystique. Les voyages firent trêve à ce penchant. Son père vint alors à mourir, il travailla avec ardeur dans la retraite, et reparut avec plus d'éclat que jamais. Une maladie, dont la convalescence dura deux ans, le replongea dans la plus austère dévotion. En juillet 1830 il écrivit une *Symphonie révolutionnaire*, qui est restée inédite. Puis, il parcourut les principales cités de l'Europe, qui admirèrent sous ses doigts les œuvres de Bach, de Haendel, de Beethoven et de Weber, sans parler de ses improvisations, qui électrisaient ses auditeurs. En 1848 il fut nommé maître de chapelle à Weimar. C'est là qu'il nous a été donné de le voir à la tête du remarquable orchestre qu'il inspire. C'était en octobre 1857. Le théâtre de la capitale classique de l'Allemagne donnait *Tannhäuser* en l'honneur de deux Césars, l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche. Liszt se surpassa: son orchestre tout entier semblait attaché à son bâton passionné et frémissant, et lui obéissait comme s'il eût tenu tous les archets, soufflé dans tous les instruments; ses traits d'anachorète, que faisait ressortir plus encore une longue chevelure qui suivait ses mouvements tantôt calmes et plaintifs, tantôt fougueux et saccadés, étaient empreints d'une inspiration surhumaine; ses yeux jetaient le feu du génie. Liszt était la plus grande figure dans cette assemblée d'empereurs et de princes, de diplomates, de savants et de virtuoses; et nous nous sommes dit depuis que si Liszt eût conduit *Tannhäuser* à Paris, Paris aurait été émerveillé de l'œuvre de Wagner.

(Translation.)

"I did not wish to write to you yesterday, Mademoiselle, for whatever I may have said to Mr. Chorley, I cherished until the last moment the hope of admiring you in the evening. Instead, however, of soaring in the vocal regions to the sound of your thrilling and melodious voice, I was obliged to remain seated sadly in my chamber. Allow me at least to express to you my most selfish regrets, and permit me also to renew the assurance of my most affectionate devotion.

"F. LISZT."

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.*]

THEODORE EDWARD HOOK.

(See page 171.)

Born in London, in 1778; died at Fulham, in 1841. A humourist and popular dramatic author. His prepossessing appearance, his agreeable voice, his intelligence, his brilliant wit, the charms of his conversation, and his marvellous talent for improvisation, caused his presence to be courted in the most aristocratic society. At the age of twenty-five, the Prince Regent appointed him Receiver-General at Mauritius. Six years afterwards he was recalled to England, on the accusation of misappropriating 37,000 dollars, but was exculpated, on the ground that it was not a fraud, but merely a debt. In 1820 Sir Walter Scott obtained for him the appointment of principal editor of the 'John Bull.' He wrote strongly against Queen Caroline and the Whigs. His emoluments from that journal were for a long time £2000 per annum. From 1824 to 1836 he wrote more than thirty volumes of novels, for which he received large sums. But he thoughtlessly sacrificed his health and squandered his fortune, until, in the month of July, 1841, one day when dining in town, he suddenly stopped during the dessert, and looking at himself in the glass, he cried, "Ah, I look like what I am,—ruined at last in purse, in mind, and in body." From that time he kept his room, and died a few weeks afterwards, August 24, 1841, at the age of fifty-three.

We give one of his letters and the sketch he inserted in it, transporting himself and the friend to whom he writes to the Zoological Gardens.

The second envelope given with his letter is a burlesque which he made of the first. The new postal system, as most of our readers are aware, was introduced into England in 1840. At first an envelope was issued, designed by W. Mulready, R.A.; it is this envelope that Theodore Hook ornamented after his own fancy. The Mulready envelope was used for about six months, after which the present postage-stamp was substituted.

Né à Londres, en 1778; mort à Fulham, en 1841. Humoriste et auteur dramatique populaire. Sa beauté, sa voix harmonieuse, son intelligence précoce, son esprit plein de saillies, le charme de sa conversation et son talent merveilleux pour improviser, le firent rechercher des salons les plus aristocratiques. A l'âge de vingt-cinq ans, le Prince-régent le fit nommer receveur-général à l'île Maurice. Six ans après il fut ramené en Angleterre, pour répondre à une accusation de détournement de 37,000 dollars. Les conseils de la couronne déclarèrent qu'il n'y avait pas délit, mais seulement dette. En 1820 sir Walter Scott le fit nommer rédacteur en chef du *John Bull*. Il écrivit avec beaucoup de vigueur contre la reine Caroline et les whigs; ce journal lui procura pendant longtemps 2,000 livres par an. De 1824 à 1836 il écrivit plus de trente volumes de romans, qui lui furent payés très-cher. Mais il continua à mener à grand train santé et fortune, sans se soucier des années, et au mois de juillet 1841, un jour qu'il dînait en ville, il s'arrêta soudain au dessert, se regarda dans la glace, et s'écria: "Ah, je parais ce que je suis: ruiné enfin de bourse, d'esprit, et de corps." Depuis ce moment il garda la chambre, et mourut quelques semaines après, le 24 août 1841, à cinquante-trois ans.

Nous donnons de lui une lettre et un dessin qui le transporte, lui et l'ami auquel il écrit, aux Jardins zoologiques de Londres.

La seconde enveloppe qui accompagne sa lettre est une pochade qu'il fit de la première. On sait que le nouveau système postal de la Grande-Bretagne fut introduit en 1840. Dans le principe, on émit une enveloppe dessinée par M. W. Mulready, académicien royal; c'est cette enveloppe que Théodore Hook embellit à sa manière. Les enveloppes Mulready circulèrent pendant six mois; on leur substitua le timbre-poste actuel.

(Traduction.)

"*Fulham, lundi.*

"Mon cher B.,—Il nous faut aller à Ascot tous et moi—*tête à tête*—ou bien, comme ce sont des courses, nous irons *côte à côte*, ou plutôt *col à col*. Je me suis débarrassé de toute entrave, mais *chut!* et comme j'ai neuf différentes propositions à vous faire, je serai demain à l'Athenæum à 4 heures, ou un peu après. Cela étant, je ne dirai plus rien de mes plans quant à présent. Si *le coin* vous sourit, ou que ce soit toute autre chose, je suis votre homme jusqu'à 8 heures.

"Votre très-sincère,

"THÉODORE HOOK

"Si je ne suis pas à l'Athenæum à environ 4 heures, soyez sûr que j'y serai pour dîner à 5 heures. Commandez donc ce qu'il faut *inter alia*. Que les asperges soient grosses."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

WILLIAM HOGARTH.

(See page 172.)

Born in London, 1697: died 1764. An eminent engraver, a celebrated satirical painter, and the greatest master of caricature. At the age of twenty-one he established himself on his own account as an engraver of heraldry, etc. In 1724 he commenced supplying the publishers with engravings and illustrations, the principal being illustrations of 'Hudibras.' In 1730 he married the daughter of Sir James Thornhill, his instructor in figure drawing. After gaining a reputation and acquiring a modest competence by the publication of etchings, in which he sketched the life and follies of London, he tried portrait-painting; but this branch of art was too monotonous for a man of inventive mind and original genius. In 1733 his "Rake's Progress" appeared, which crowned his reputation. After the treaty of Aix-la-Chapelle he went to France, where he was arrested in the act of sketching the gates of Calais; but he was shortly set at liberty. In 1753 he published his "Analysis of Beauty," then followed his "Marriage a la Mode," and many other masterpieces which we have not space to enumerate.

We have said that Hogarth was not only a great painter, but the greatest master of caricature. Our subscribers will be enabled to judge of the latter assertion, by the photograph which we give of the caricature terminating the narrative of a marine excursion which he made in company with other artists and friends, namely, E. Forrest, Samuel Scott, William Tothall, and John Thornhill.

The original is in the British Museum.

Né à Londres en 1697, mort en 1764. Célèbre peintre satirique et éminent graveur. Le plus grand maître de la caricature. A l'âge de vingt-un ans, il s'établit pour son propre compte comme graveur d'armoiries, de chiffres, etc. En 1724 il commença à fournir aux libraires des gravures dont les principales sont *Hudibras* et des illustrations. En 1730 il épousa la fille de sir James Thornhill, son maître de dessin pour la figure. Après s'être fait une réputation et avoir acquis une modeste aisance par la publication de gravures à l'eau-forte, esquissant la vie et les folies de Londres, il essaya le portrait. Mais cette branche de l'art était trop monotone pour un homme à l'esprit inventif et au génie original comme lui. En 1733 parut sa *Vie du Libertin*, qui mit le sceau à sa réputation. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, il se rendit en France, où il fut arrêté en train de dessiner les portes de Calais; mais il fut mis en liberté bientôt après. En 1753 il publia son *Analyse de la Beauté*, puis son *Mariage à la Mode*, et tant d'autres chefs-d'œuvre que nous ne pouvons énumérer, faute d'espace.

Nous avons dit que Hogarth était non-seulement un grand peintre, mais encore le plus grand maître de la caricature. Nos abonnés sont à même de juger de cette dernière assertion, par la photographie que nous donnons de la caricature finissant la relation d'une excursion en mer qu'il avait faite en compagnie d'autres artistes et amis, E. Forrest, Samuel Scott, William Tothall et John Thornhill.

L'original est au Musée Britannique.

(Traduction.)

"Je crois que je ne saurais mieux conclure qu'en constatant qu'aucun membre de la compagnie n'est resté sans rien faire. M. Thornhill a dressé la carte [v. le dessin, page 9]; M. Hogarth et M. Scott ont fait tous les autres dessins. M. Tothall a été notre trésorier—cette place était toute de confiance, et cependant il l'a occupée consciencieusement—et les pages précédentes ont été rédigées par

"E. FORREST.

"La véracité de ce récit est attestée par nous

"WM HOGARTH.
"SAML. SCOTT.
"WM TOTHALL.
"JOHN THORNHILL."

De la Collection du Musée Britannique.]

HENRY VIII.

(See pages 173, 174.)

Born 1491; died 1547. Son of Henry VII., whom he succeeded in 1509, and shortly afterwards married his brother's widow, Catherine of Aragon. His minister, Wolsey, engaged him in a struggle with France; he gained some advantages over the French, especially at Guinegate (1513), but was recalled to his own country by an invasion of the King of Scotland, James IV., who, however, before his return, had been vanquished and killed at the battle of Flodden Field. The following year Henry was reconciled with Louis XII. For a short time he remained at peace both with Charles V. and Francis I., the successor of Louis XII. Charles V. came to visit him at Dover in May, 1520; and a few days afterwards he had an interview, seemingly most amicable, with Francis I. in the neighbourhood of Calais, which is celebrated under the name of the "Field of the Cloth of Gold."

Wolsey afterwards induced him to form an alliance with Charles V. against Francis I., but he made peace with France in 1525. Having conceived a strong passion for Anne Boleyn, one of the Queen's maids of honour, he wished to divorce Catherine of Aragon under the pretext of religious scruples. As the Pope refused to grant the divorce, Henry separated from the Church, although until then he had shown himself a zealous Catholic, and had a short time before written against Luther. He now caused himself to be proclaimed by the Parliament, Protector and Supreme Head of the Church in England, and in 1532 married Anne Boleyn. Four years afterwards, he had her beheaded on the pretext of adultery. He married successively Jane Seymour, who died in childbirth; Anne of Cleves, whom he divorced on account of her plainness; Catherine Howard, whom he put to death for adultery; and lastly, Catherine Parr, who survived him. In separating from the Holy See, Henry nevertheless maintained the principal doctrines of the Catholic religion, which were not attacked until the following reign; it was therefore equally a crime in his eyes to remain faithful to the Pope or to follow Luther; a persecutor of all who did not share his theological opinions of the moment, he was rigorous at the same time both against Catholicism and the Reformed religion. Fisher and Sir Thomas More were his most distinguished victims. He enriched himself by despoiling the churches and monasteries.

This prince found in his Parliament a servile instrument of his follies and his extravagance. After the schism, Henry VIII. was nearly always the ally of Francis I.; in 1554, however, he declared war against him at the instance of Charles V., and took Boulogne. Peace was concluded a few days afterwards. Henry died on the 28th of January, 1547, leaving three children, who reigned after him,—Edward VI., Mary, and Elizabeth.

We give two highly interesting autographs of this monarch. The first is the draft of the oath which he was to take on [illegible] and which is amended and corrected by his own hand in a way to make it [illegible]. The second is a letter which he wrote to Catherine Parr, from the neighbourhood of Boulogne, a few days [illegible] (1544). The drawing which accompanies the letter of Henry VIII. represents Calais as it was at the [illegible] in 1513. The originals are in the British Museum.

Né en 1491; mort en 1547. Fils de Henri VII, auquel il succéda en 1509; il se hâta de conclure son mariage avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère. Son ministre, Wolsey, l'engagea dans une lutte contre la France: déjà il avait obtenu sur les Français quelques avantages, notamment à Guinegate (1513), quand il se vit rappelé dans son pays par une invasion du roi d'Écosse, Jacques IV, mais alors Jacques avait été vaincu et tué à la bataille de Flodden; l'année suivante Henri se réconcilia avec Louis XII. Pendant quelque temps il resta en paix avec Charles-Quint et François Ier, successeur de Louis XII. Charles-Quint alla le visiter à Douvres en mai 1520: et quelques jours après, il eut une entrevue, fort amicale en apparence, avec François Ier, dans le voisinage de Calais—entrevue à laquelle on donna le nom de "camp du drap d'or."

Wolsey le fit entrer plus tard dans les intérêts de Charles-Quint contre François Ier, mais il fit sa paix avec la France en 1525. Ayant conçu une vive passion pour Anne Boleyn, femme d'honneur de la reine, il voulut divorcer avec Catherine d'Aragon, et prétexta pour y réussir des scrupules hypocrites. Comme le Pape refusait de prononcer le divorce, Henri rompit avec l'Église, quoiqu'il se fût montré jusque-là zélé catholique, et qu'un peu auparavant il eût écrit lui-même contre Luther—ce qui lui valut le titre de *défenseur de la foi* de la part du Pape Léon X. Il se fit proclamer par le parlement *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre*, et épousa Boleyn (1532). Quatre ans après, il la fit décapiter, sous prétexte d'adultère. Il épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en couches; Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur; Catherine Howard, qu'il mit à mort pour adultère; et enfin Catherine Parr, qui lui survécut. En se séparant du Saint-Siége, Henri maintint néanmoins les autres points du dogme catholique, qui ne fut attaqué que sous le règne suivant: aussi était-ce également un crime à ses yeux de rester fidèle au Pape et de suivre Luther; persécuteur de tous ceux qui ne partageaient pas en théologie son opinion du moment, il sévit à la fois contre le catholicisme et la religion réformée. Fisher et sir Thomas More furent ses plus illustres victimes. Il s'enrichit en dépouillant de leurs richesses les églises et les monastères.

Ce prince trouva toujours dans son parlement un instrument servile de ses folies et de ses extravagances. Depuis le schisme, Henri VIII fut presque toujours l'allié de François Ier; cependant en 1544 il lui déclara la guerre à l'instigation de Charles-Quint, et prit Boulogne. La paix fut conclue quelques jours après. Henri mourut le 28 janvier 1547, laissant trois enfants, qui régnèrent après lui: Édouard VI, Marie et Élisabeth.

Nous donnons deux autographes précieux de ce monarque. Le premier est la formule du serment qu'il devait prêter lors de son couronnement, et qui est amendée et corrigée de sa main de façon à le lier le moins possible. Le second est une lettre qu'il écrivait à Catherine Parr, sa femme, des environs de Boulogne, peu de jours avant la prise de cette ville (1544). Le dessin qui accompagne la lettre de Henri VIII représente Calais, tel qu'il existait lors du siége qu'il en fit en 1513. L'original appartient au Musée Britannique.

(Transcript.)

N.B. The words in brackets are erasures, and the words between inverted commas are corrections in the King's own hand.

"The Othe of the
kings highnes
'at every coronation.'

[illegible] that the kyng shall 'then' swere [at the coronacion] that he shall kepe and [illegible] all right and the lib'tees [of holie churche] of old tyme g^anted by the [illegible] to the holy chirche off ingland nott preiudyciall to hys Jurysdyction and dygnite ryall'] and [fre] 'freedomes' of the crowne off ingland nott preiudiciall to hys Jurysdyction and dygnite ryall'] and that he' [And that he] shall kepe all the londs, honours, and [illegible] and that he' [And that he] shall kepe all the londs, honours, and rightes [illegible] nott preiudiciall to hys Jurysdyction and dygnite ryall'] and [fre] 'freedomes' of the crowne of Ingland in all manner hole [illegible] of mynysshement [illegible] and the rights of the crowne hurt, decayed, or lost to his power [illegible] agayn into the auncyent estate. And that he shall [keep the peace of the holy church, and of the clergy, and of the people, with good accord] 'endeavour himself to keep unity in his clergy and temporall subjects.' And that [he shall do] 'he shall accordyng to hys cõsiens' in 'all' his iudgements 'mynystere' equytee [and] right '&' Justice [w^t discression] 'shewyng wher is to be shewyd mercy' [and mercye] / And that he shall g^unte to holde the lawes and 'approvyd' customes of the realme, and 'lawfull' and nott preiudicial to hys crowne or imperiall Juris?' (?) to his power kepe them and affirme them which the folk] 'noblys' and people have made and chosen 'w^t hys cosent' / And the evill lawes and customes hollie to put out, and stedfaste and stable peax to the people of his realme kepe & cause to be kept to his power 'in that whych honour and equite do require.'

(Explanation.)

"The oath of the
King's Highness
'at every coronation.'

[This is the oath that] the king shall 'then' swear [at the coronation] that he shall keep and maintain the 'lawful' right and the liberties of holy church], of old time granted by the right-cous Christian kings of England 'to the holy church of England not prejudice] to his jurisdiction and dignity royal, and that he' [And that he] shall keep all the lands, honours, and dignities righteous [not prejudicial to his jurisdiction and dignity royal'] and free] 'freedoms' of the crown of England in all manner whole without any manner of minishment. And the rights of the crown hurt, decayed, or lost to his power shall call again into the ancient estate. And that he shall [keep the peace of the holy church, and of the clergy, and of the people, with good accord] 'endeavour himself to keep unity in his clergy and temporal subjects.' And that he shall do 'he shall accordyng to his conscience' in 'all' his judgements, 'ministry,' equity, and right '&' justice [with discretion] 'shewing where is to be shewed mercy' [and mercy]. And that he shall grant to hold the laws and 'approved' customs of the realm, and 'lawful and not prejudicial to his crown or imperial jurisdiction.' to his power keep them, and affirm them which the folk] 'nobles' and people have made and chosen 'with his consent.' And the evil laws and customs wholly to put out, and steadfast and stable peace to the people of his realm keep and cause to be kept to his power 'in that which honour and equity do require.'"

(Traduction.)

"Serment de
Sa Hautesse le Roi
'à chaque couronnement.'

Ceci est le serment que] le roi prêtera 'lors' du couronnement] qu'il tiendra et maintiendra le droit 'légitime' et les libertés [de la sainte église] octroyées dans les temps anciens par les rois chrétiens et justes d'Angleterre, 'à la sainte église d'Angleterre, non-préjudiciables à sa juridiction et à sa dignité royal, et qu'il' [et qu'il] maintiendra toutes les terres, honneurs, et dignités justes ['non préjudiciables à sa juridiction et à sa dignité royale'] et à la [libre] 'liberté' de la couronne d'Angleterre dans toute leur intégrité sans aucune manière de diminution. Et les droits de la couronne lésés, déchus ou perdus pour son pouvoir, reviendront à l'ancien état. Et qu'il [maintiendra la paix de la sainte église, et du clergé et du peuple en bon accord] 's'efforcera lui-même de maintenir l'unité dans son clergé et ses sujets temporels.' Et que [il fera] 'il agira selon sa conscience' dans 'tous' ses jugements,' 'ministère,' équité [et] droit 'et' justice [avec discrétion], montrant merci ou merci doit se montrer' [et merci]. Et qu'il concédera de rester fidèle aux lois et aux coutumes 'approuvées' du royaume, et 'légitimes et non préjudiciables à sa couronne et juridiction impériale,' les maintenir à son pouvoir, et confirmer celles que les [gens] 'nobles' et le peuple ont faites et choisies 'avec son consentement.' Et les lois et coutumes mauvaises seront entièrement abrogées et qu'une paix constante et stable pour le peuple de son royaume soit maintenue et faite maintenue à son pouvoir, 'en ce que l'honneur et l'équité exigent.'"

(Transcript.)

". . . the closyng upp of thes our letters th . . the castell afore namyd w^t the dike is at our co-man[d]ment and nott lyke to be recouert by the Frence men. Agayne as we trust nott dughting w^t gods grace but that the castell and towne shall sortly folow the same trade, for as thys day whyche is the vij^th day of September we begyne thre bateryse and haue iii mynys goyng, bysyd won whyche hath done hys execution in seakyng and teryng off woon off theyre grettest bulwarkes no more to you at thys tyme swethart bothe for lacke off tyme and grett occupation off bysynes saeyng we pray you to gyff in our name our harte blessings to all our chyldren and recomendations to our cousin Margett and the rest off the lad^s and gentyll women and to our cosell allsoo / wrytty' w^t the hand off your lovyng howsbande,

"Henry R."

(Explanation.)

". . . the closing up of these our letters th . . the castle aforenamed with the dyke is at our commandment, and not like to be recovered by the Frenchmen again, as we trust, not doubting with God's grace but that the castle and town shall shortly follow the same trade, for as this day, which is the 7th day of September, we begin three batteries, and have three mines going, besides one which hath done his execution in shaking and tearing off one of their bulwarks. No more to you at this time, sweetheart, both for lack of time and great occupation of business, saying we pray you to give in our name our hearty blessings to all our children, and recommendations to our cousin Margaret and the rest of the ladies and gentlewomen, and to our counsel also. Written with the hand of your loving husband,

"Henry Rex."

(Traduction.)

". . . clôturant les présentes nos lettres le . . Le château ci-dessus nommé avec le fossé est à notre commandement, et il n'est pas probable qu'il soit repris de nouveau par les Français, comme nous espérons, ne doutant pas de la grâce de Dieu, que la forteresse et la ville partageront bientôt le même sort, parce que ce jour, qui est le 8e jour de septembre, nous commençons trois batteries, et nous avons trois mines progressants, outre celle qui a fait son effet en ébranlant et lézardant l'un de leurs boulevarts. Plus un mot pour vous en ce moment, amante, à cause et du manque du temps et des affaires pressés, excepté nous vous prions de donner en notre nom nos bénédictions cordiales à tous nos enfants, et nos recommandations à notre cousine Marguerite et le reste des ladies et des gentilles dames, et aussi à notre conseil. Écrit de la main de votre époux aimant,

"Henry Rex."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

FRANÇOIS I., KING OF FRANCE.

(See page 175.)

Born 1494; died 1547. Son of Charles of Orleans, Count of Angoulême, and of Louise of Savoy; great-grandson of Valentine of Milan; succeeded in 1515 Louis XII., who left no male issue. When scarcely seated on the throne, Francis I., as the great-grandson of Valentine of Milan, placed himself at the head of an army to enforce his rights over the Milanese. The Swiss, who defended the entrance to the Duchy, were cut in pieces at Marignano (1515), and the conquest of Milan was immediately followed by that memorable battle. In 1520 Charles V., then King of Spain, having inherited some of the states of Maximilian and of the empire to which Francis I. was a pretender, the latter declared war against his rival, but this time he met only with reverses. After the defeat of Lautrec at Bicoque (1522), the retreat of Bonnivet, and the death of Bayard (1524), Francis I. was himself vanquished and made prisoner at Pavia (1525). The French had performed prodigies of valour, and the King wrote to his mother, "All is lost save honour!" Francis I., sent captive to Spain, regained his liberty only by an onerous treaty, signed at Madrid in 1526, but which

Né en 1494; mort en 1547. Fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, arrière-petit-fils de Valentine de Milan; succéda en 1515 à Louis XII, mort sans enfants mâles. A peine sur le trône, François Ier, comme petit-fils de Valentine de Milan, se mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits sur le Milanais. Les Suisses, qui défendaient l'entrée du duché, furent taillés en pièces à Marignan (1515), et la conquête du Milanais suivit immédiatement cette mémorable bataille. En 1850 Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, ayant hérité des états de Maximilien et de l'empire auquel avait prétendu François Ier, celui-ci déclara la guerre à son rival: mais cette fois il n'éprouva que des revers. Après la défaite de Lautrec à la Bicoque (1522), la retraite de Bonnivet et la perte de Bayard (1524), François Ier fut lui-même vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Les Français avaient fait dans ce combat des prodiges de valeur: le roi écrivit à sa mère: *Tout est perdu, fors l'honneur!* François Ier, emmené captif en Espagne, ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux signé à Madrid en 1526, mais qui ne put être entièrement exécuté;

could not be completely carried out. He recommenced war in Italy almost immediately, met with fresh reverses, concluded a second treaty at Cambrai in 1529; invaded Italy again in 1536; and after various successes, consented to a definitive peace in 1544. By this treaty, signed at Crespy, the Duchy of Milan was secured to the Duke of Orleans, second son of the King. Francis I. died three years afterwards at the Castle of Rambouillet, and was succeeded by his son Henry II.

If this Prince were commendable only for his military glory, he would have many rivals, but by introducing literature and the arts into France, and by his protection of the learned, he merited the title of the "Father of Literature." He cultivated poetry himself with success. The glory of Francis I., however, was tarnished by a licentious life, which hastened his end. He was extremely rigorous against the Protestants and the Vaudois.

The letter which we give was written to the famous Cardinal Wolsey.

il recommença presque aussitôt la guerre en Italie, essuya de nouveaux revers, conclut un second traité à Cambrai en 1529, envahit encore l'Italie en 1536, et après des succès variés, consentit à une paix définitive en 1544. Par ce traité de paix, signé à Crespy, le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, second fils du roi. François Ier mourut trois ans après, au château de Rambouillet. Il eut pour successeur son fils Henri II.

Si ce prince n'était recommandable que par sa gloire militaire, il aurait bien des rivaux dans l'histoire; mais il a introduit en France les lettres et les arts, s'est montré le protecteur des savants et a mérité le titre de *Père des Lettres*. Il cultivait lui-même la poésie avec succès. Cependant François Ier a terni sa gloire par une vie licencieuse, qui finit par lui devenir funeste. Il exerça de grandes rigueurs contre les protestants et les Vaudois.

La lettre que nous donnons est écrite au fameux cardinal Wolsey.

(Texte.)

"Monsyeur le Cardynal mon bō amy pour le desyr que Jay de scavoyr de voz nouvelles et aussy pour vous dyre des myēs et le pour que Jz partyray dycy je vous renvoye le syeur de Vaulx lequel vous croyrez de ce quyl vous dyra comme moy mesmes prenant cyeu monsyeur le Cardynal mon bon amy quy vous ayt en sa sayncte garde escrypt a Paris le xxi. jour de jullet.

"Vre bien bon amy.

"A Monsyeur le cardynal dyorc mon bon amy." "FRANCOYS.

(Translation.)

"My Lord Cardinal, my good friend, for the wish that I have to learn news of you as well as to tell you mine, and the day that I shall set out hence, I send you hereby the sieur de Vaulx, whom you will believe in what he shall tell you, as myself, praying God, my Lord Cardinal, to have you in his holy keeping. Written at Paris, 24th July 1527.

"Your very good friend,

"FRANCIS.

"To my Lord the Cardinal of York, my good friend."

(Texte expliqué.)

"Monsieur le Cardinal, mon bon ami, pour le désir que j'ai de savoir de vos nouvelles, et aussi pour vous dire des miennes, et le jour que je partirai d'ici, je vous renvoie le Sieur de Vaulx, lequel vous croirez de ce qu'il vous dira comme moi-même, prenant Dieu, Monsieur le Cardinal, mon bon ami, qu'il vous ait en sa sainte garde. Écrit à Paris, le 24e juillet.

"Votre bien bon ami,

"FRANÇOIS.

"A Monsieur le Cardinal d'York, mon bon ami."

[De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.]

FREDERICK II., KING of PRUSSIA, called FREDERICK THE GREAT.

(See page 176.)

Born at Berlin, 1712; died 1786. Succeeded his father, Frederick William, in 1740. In the same year, after the death of the Emperor Charles VI., who had left the succession to his daughter Maria Theresa, Frederick, profiting by the difficult position in which that Princess was placed, put forward some ancient pretensions to Silesia, invaded that province, and caused it to be awarded to him in 1742 by the treaty of Breslau. By that treaty Frederick abandoned France, his ally, who was then at war with Austria. In 1744, Maria Theresa resolving to retake Silesia, Frederick again entered the field, and gained in 1745, over Prince Charles of Lorraine, the commander of the Imperial troops, the victory of Friedberg, which was followed by the treaty of Dresden, by which the possession of the disputed province was confirmed to him. During the ten years of peace which Prussia then enjoyed, Frederick caused commerce, manufactures, and the arts to flourish, encouraged science and literature, cultivated them himself with success, called Voltaire, Diderot, and D'Alembert to his Court, and at length elevated his kingdom to such a degree of glory and prosperity, that the other Powers became uneasy. In 1756 commenced the "Seven Years' War." France, Austria, Saxony, Sweden, and Russia formed a coalition against Frederick, and he had but one ally—England. Although his great efforts were sometimes crowned with success, yet he was at one time driven from the greater part of his kingdom: but at one stroke he recovered himself by the annihilation, at Rosbach, of the French and Austrian armies, commanded by Marshal de Soubise (1757). He regained all that he had lost, and in 1763 a peace was signed which again gave Silesia to Prussia. Having carried this long war to a successful termination, Frederick again turned his thoughts to the improvement of his kingdom, and restored abundance and prosperity. In 1772 he extended Western Prussia by the partition of Poland, and died in 1786, with the reputation of having been one of the greatest kings of modern times. Frederick left many works both in prose and verse, all written in French, his favourite language.

Né à Berlin en 1712: mort en 1786. Succéda en 1740 à son père, Frédéric-Guillaume. Cette année même, après la mort de l'Empereur Charles VI, qui avait laissé sa succession à sa fille Marie-Thérèse, Frédéric, profitant de la position difficile où se trouvait alors cette princesse, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, envahit cette province et se la fit adjuger en 1742, par le traité de Breslau. Par ce traité, Frédéric avait abandonné la France, son alliée, qui était aussi alors en guerre avec l'Autriche. En 1744, Marie-Thérèse ayant voulu reprendre la Silésie, Frédéric rentra en campagne, et remporta en 1745, sur le prince Charles de Lorraine, général des troupes impériales, la victoire de Friedberg, qui fut suivie du traité de Dresde, par lequel il était confirmé dans la possession de la province en litige. Pendant les dix ans de paix dont jouit ensuite la Prusse, Frédéric fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, appela à sa cour Voltaire, Diderot, d'Alembert, etc., et éleva enfin son royaume à un si haut degré de gloire et de prospérité, que les autres puissances en furent inquiètes. En 1756 commença la guerre dite de *sept ans*; la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie se coalisèrent contre Frédéric, et il n'avait qu'un allié, l'Angleterre. Malgré des efforts inouïs, couronnés quelquefois de succès, il fut un instant chassé de la plus grande partie de son royaume; mais il se releva tout à coup en anéantissant à Rosbach les armées française et autrichienne, commandées par le maréchal de Soubise (1757). Il reconquit tout ce qu'il avait perdu, et en 1763 fut signé une paix qui assura de nouveau la Silésie à la Prusse. Sorti ainsi vainqueur de cette longue guerre, Frédéric reporta ses vues sur l'intérieur de son royaume, et il y fit renaître l'abondance et la prospérité. En 1772 il agrandit de la Prusse occidentale à la faveur du partage de la Pologne, et mourut en 1786 avec la réputation d'un des plus grands rois des temps modernes. Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection. Cependant, la lettre que nous donnons, écrite à la veille du traité de Dresde, prouve qu'il écrivait cette langue très-imparfaitement.

The letter we give, however, written on the eve of the treaty of Dresden, proves that he wrote that language very imperfectly.

(Translation.)

"7th [*January*, 1757].

"I have learnt, my dear Sir, all the details of the unfortunate day of Hamlen; that sufficiently justifies the propositions I made you at Leutomvitz; the English are willing to maintain neither their affairs by sea nor the war on dry land; I find myself, as the last champion of the League, ready to fight, if necessary, even on the ruins of my country. You will still require some little patience to see the result of what must happen here; it is certainly not I who hinder affairs, but there are difficulties to overcome, the end of which can only be attained with a little patience. I am in the position to say, 'Fortune is for Cæsar, but Cato follows Pompey;' at the present time I need the fortune of Cæsar, and in spite of that all obstacles will not yet be removed. I hope to write you shortly in terms less vague, and more pacifically. I desire peace. Meanwhile, I wish you all sorts of [illegible] at Dresden. Farewell.

"FREDERIC."

(Texte.)

"Ce 7 [*janvier* 1757.

"J'ai appris mon cher Monsieur tout le Detail de la Malheureuse journée de Hamen, cela justifie assés les propositions que je vous en faites a Leutomvitz; les Anglais ne veulent soutenir ni leurs affaires de mér ni la guerre de Terre ferme; je me trouve come Le Dernier Champion de La Ligue pret à combattre sil le faluit meme sur les ruines de Ma patrie; il vous faudera encore quelque peu de passience pour voir Le resultat de ce qui doit arriver ici, ce n'est pas moy certenement qui arrete Les affaires, mais il y a des Difficultéz à vaincre dont on ne peut venir à bout qu'avec un peu de passience, je suis dans Le Cas de Dire, la fortune est pour cesart mais catton suit Pompée; pour à present il me faut la fortune de Cesart, et Malgré cela tous les Obstacles ne seront pas Levez encore. J'espere de vous écrire dans peu en terme moins vagues, et de nouvelles plus pacifiques. Je vous souhaite en attendent toute sorte de contentement à Dresden. Adieu.

"FREDERIC."

[De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.]

PAUL I. (PETROVITCH), EMPEROR OF RUSSIA.

(See page 176.)

Born 1754; died 1801. On the death of Catherine II., in 1796, he began by acting in direct opposition to all that that Princess had done, set himself up as the champion of old monarchical principles, placed himself at the head of the second coalition against France, and pompously proclaimed himself Grand Master of the Order of Malta; he then all at once conceived a great friendship for Napoleon, made an alliance with him, and thus prepared the treaties of Lunéville and Amiens. In the meantime he became more and more severe with the nobles, and was strangled by some Boyards on the 23rd March, 1801.

The letter we give has reference to the second coalition against France.

Né en 1754; mort en 1801. A la mort de Catherine II, en 1796, il commença par prendre en tout le contre-pied de ce qu'avait fait cette princesse, se posa comme le champion des vieux principes monarchiques, se fit le chef de la seconde coalition contre la France, et se proclama fastueusement grand-maître de l'ordre de Malte; puis tout à coup il s'épris d'amitié pour Bonaparte, fit alliance avec lui, et prépara ainsi les traités de Lunéville et d'Amiens. A l'intérieur, il froissa de plus en plus les grands, et fut étranglé par des Boyards le 23 mars 1801.

La lettre que nous donnons a trait à la seconde coalition contre la France.

(Translation.)

"I propose, in case the expedition against Holland cannot take place, to employ my troops in the defence of Great Britain, and in making a descent on the coasts of France, between Brest and Olone.

"PAUL.

"[*Pawloask*, 17 *August*, 1799.]

"To Sir [Charles] Whitworth, H.B.M.'s Envoy at my Court."

(Texte.)

"Je propose en cas que l'expedition d'Hollande ne puisse pas avoir lieu, d'employer mes troupes à la defense de la Grande-Bretagne, et pour faire une expedition sur les cotes de la France entre Brest et Olone.

"PAUL.

"[*Pawloask, du* 17 *aout* 1799.]

"Au Chevalier Whitworth, Monsieur L'Envoyé de S.M. Brittanique auprès de Moi."

De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.]

ANNE BOLEYN, QUEEN OF ENGLAND.

(See page 177.)

Born 1507; died 1536. Daughter of Sir Thomas Boleyn, afterwards created Earl of Wiltshire, and of Lady Elizabeth Howard, daughter of the Duke of Norfolk. She passed her early youth in France, where she had accompanied Mary of England, who married Louis XII. On the death of Mary, she returned to England, and became maid of honour to Queen Catherine, wife of Henry VIII. (See notice of Henry VIII., page 73.) The opposition of the Pope to the divorce of Catherine of Arragon led to the change of religion which then took place in England. Anne Boleyn, after becoming Queen, soon gave birth to the celebrated Elizabeth. But her reign was of very short duration, to the great amazement of the Court of Henry VIII. That monarch, indeed, had satisfied all the caprices of Anne Boleyn, no matter at what price; and our readers will not be surprised to hear that the King sent to Flanders for lettuces, because Anne Boleyn preferred them to any others. But if the caprices of Anne Boleyn had been costly, those of Henry VIII. were inexorable. Jane Seymour soon replaced Anne Boleyn, who was beheaded for high treason, on a charge of incest and adultery. Her pretended accomplices were beheaded with her, and the next day Henry married Jane Seymour.

The letter which we give proves that Anne Boleyn had a presentiment of the fate that awaited her. Cardinal Wolsey was then all-powerful with Henry VIII.; he had entered into his views of supplanting the proud Catherine of Arragon by Anne Boleyn, and the ambitious Anne Boleyn had to succumb to the most ambitious of ministers.

Née en 1507: morte en 1536. Fille de sir Thomas Boleyn, créé ultérieurement comte de Wiltshire, et de lady Elizabeth Howard, fille du duc de Norfolk. Elle passa sa première jeunesse en France, où elle avait accompagné Marie d'Angleterre, qui épousa Louis XII. A la mort de Marie elle revint en Angleterre, et devint fille d'honneur de la reine Catherine, femme de Henri VIII (v. la notice sur Henri VIII, page 73). Nos lecteurs auront vu que l'opposition faite par le Pape au divorce de Catherine d'Aragon, fut la cause du changement de religion qui eut lieu alors en Angleterre. Anne Boleyn, reconnue reine, donna bientôt le jour à la célèbre Élisabeth. Mais son règne fut de bien courte durée, au grand ébahissement de la cour de Henri VIII. En effet, ce monarque satisfaisait, à n'importe quel prix, les caprices d'Anne Boleyn; et nos lecteurs ne seront pas peu surpris d'apprendre qu'il envoyait chercher en Flandres des laitues, parce qu'Anne Boleyn les trouvait plus à son goût que celles de tout autre pays. Mais si les caprices d'Anne Boleyn étaient coûteux, ceux de Henri VIII étaient inexorables. Jane Seymour effaça bientôt chez lui Anne Boleyn, qui fut décapitée pour haute trahison, en ayant commis un inceste et plusieurs adultères. Ses prétendus complices furent décapités avec elle, et le lendemain même Henri épousait Jane Seymour.

La lettre que nous reproduisons prouve qu'Anne Boleyn avait des pressentiments sur le sort qui l'attendait. Le cardinal Wolsey était alors tout-puissant auprès de Henri VIII; il était entré dans ses vues de supplanter la fière Catherine d'Aragon par Anne Boleyn, et l'ambitieuse Anne Boleyn rampe aux pieds du plus ambitieux des ministres.

(Texte.)

"[My] lord In my most hûblyst wyse that my powuer hart can thynke I do thanke y[our gra]ce for yo[r kind letter & for youer Rych and goodly present the whyche I sha[ll n]ever be able to desarue Wyth owt yo[r gret helpe of the whyche I have hether[to had]de so grete plente and serue yo[r grace of the whyche I be syche yo[u neuer] to dowte that euer I shall vary frome this thought as long a[s ony bre]the is in my body, and as tochyng yo[r graces troble w[t the swet [I thank o]wer Lorde that them that I desyerd & prayed for ar sca[pyd and th]at is the kyng and you, not doughtyng bot that God [has preser]vyd you bothe for grete cawsys knowen allonly of his [hygh wisdom]e, and as for the comyng of the legate I desyer that moc[h and yf it be Godds pleasor I pray hym to send thys matter shortly to [a good ende a]nd then I trust my lord to recompence part of yo[r gr[ete panys the whych I] must requyer you in the meane tyme to excepte [my good wyll in the] stede of the power the whyche must prosede partly f[rom you as ower lo]urd knoweth to whom I be syche to sende you lo[nge lyfe with continewance] in honor. Wrytten wyth the hande of her th[at is most bound to be]

"Y[our humble and
"obedyent servante
"Anne Boleyn].

Addressed
"[To the] legates good grace."

(Explanation.)

My] Lord,—In my most humblest wise that my poor heart can think I do thank Y[our Grace for your kind letter and for your rich and goodly present, the which I sha[ll ne]ver be able to deserve without your great help, of the which I have hither[to had] so great plenty that all the days of my life I am most bound [I will continue, next the King's Grace, to love and serve Your Grace, of the which I beseech yo[u never] to doubt that ever I shall vary from this thought as long as any breath is in my body. And as touching your graces trouble with the swet, [I thank o]ur Lord that them that I desired and prayed for are esca[ped and th]at is the King and you, not doubting but that God [has preser]ved you b[oth for great causes known only of his [high wisdom], and as for the coming of the legate I desire that muc[h, and if it be G]od's pleasure, I pray him to send this matter shortly to a good end a]nd then I trust, my lord, to re-compense part of your gr[eat pains, the which I] must require you in the mean time to accept [my good will in the] stead of the power, the which must proceed partly f[rom you, as our Lo]rd knoweth to whom I beseech to send you l[ong life with continuance] in honour. Written with the hand of her th[at is most bound to be]

"Y[our humble and obedient servant,
"Anne Boleyn]."

(Traduction.)

"Milord,—De la manière la plus humble que mon cœur puisse deviser, je remercie Votre Grâce pour votre bonne lettre et pour votre riche et gracieux présent, que je ne pourrai jamais mériter sans votre grand secours, dont j'ai eu tant jusqu'ici que je suis pour tous les jours de ma vie la plus liée de toutes les créatures, après le Roi, à aimer et servir Votre Grâce, et de cela je vous supplie de ne jamais douter que je ne varierai jamais de cette pensée aussi longtemps que mon corps respirera. Et pour ce qui regarde les peines de Votre Grâce avec les sueurs, je remercie notre Seigneur que ceux pour lesquels j'étais anxieuse et je prias ont échappé à la maladie, et c'est le Roi et vous, ne doutant pas que Dieu vous a sauvés tous les deux pour de grandes raisons connues seulement de sa haute sagesse, et quant à la venue du légat, je la désire beaucoup, et, s'il plaît à Dieu, je le prie de mener bientôt cette affaire à bonne fin, et j'espère alors, milord, de récompenser une partie de vos grandes peines, pour lesquelles je vous prie en même temps d'accepter une bonne volonté au lieu du pouvoir, lequel doit venir en partie de vous, comme notre Seigneur sait combien je le prie de vous envoyer une longue existence avec continuation dans les honneurs. Écrit de la main de celle qui est la plus liée à être

"Votre humble et obéissante servante,
"Anne Boleyn."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

LORD GEORGE GORDON.

(See page 177.)

Born 1750: died 1793. Son of Cosmo George, Duke of Gordon. He entered the Navy, which he soon quitted on account of some dispute with Lord Sandwich. He then entered the House of Commons, where he was remarkable for his opposition to the Bill for granting further tolerance to Roman Catholics. The violent speeches made by him on this occasion led to serious riots, for which he was tried and acquitted. In 1786 he was excommunicated, for having refused to appear as a witness in a cause. In 1788 he was found guilty of publishing a libel against the Queen of France, on which he fled to Holland. In a short time he returned to England disguised as a Jew,—he had embraced the Jewish faith,—and was imprisoned in Newgate, where he died in 1793. The letter we give was written from Newgate.

Né en 1750; mort en 1793. Fils de Cosmo-George, duc de Gordon. Il entra dans la marine, qu'il quitta bientôt par suite de contestations avec lord Sandwich. Il entra ensuite à la chambre des communes, où il se fit remarquer par son opposition au bill donnant plus de liberté aux catholiques romains. Le discours violent qu'il prononça à cette occasion donna lieu à des émeutes sérieuses. Il fut accusé de ce chef, mais acquitté. En 1786 il fut excommunié, pour avoir refusé de comparaître comme témoin devant une cour de justice. En 1788 il fut déclaré coupable de calomnie envers la reine de France, et il se réfugia en Hollande. Quelque temps après il retourna en Angleterre, déguisé en juif—il avait embrassé la foi hébraïque—et il fut emprisonné à Newgate, où il mourut en 1793. La lettre que nous donnons est écrite de la prison de Newgate.

(Traduction.)

"Lord George Gordon présente ses compliments à lord Erne; ayant remarqué que le nom et le patronage de Sa Seigneurie avaient été ajoutés aux résolutions du Grand Jury du comté de Fermanagh au sujet des mesures incendiaires des catholiques romains, il prend la liberté de joindre à ce pli un petit pamphlet qu'il soumet à son appréciation; il espère qu'il parviendra à son adresse, et qu'il n'offensera ni Sa Seigneurie, ni aucun de ses amis protestants de Fermanagh.

"*Newgate, Londres, le 7 septembre* 1792."

[*De la Collection de Richard-J. Greene, Esq.*]

DOMINIQUE-VIVANT, BARON DENON.

(See page 178.)

Born 1747; died 1825. Celebrated for his taste for the fine arts. *Chargé d'affaires* at Naples in 1782; entered the Académie de Peinture in 1787; accompanied Bonaparte to Egypt; was, on his return, appointed Director-General of Museums, and retained that place until 1815. He prepared many designs for public monuments, among others that of the column in the Place Vendôme; and collected in conquered countries a great number of objects of art, with which he enriched the museums of France.

Né en 1747; mort en 1825. Célèbre par son goût pour les arts. Fut d'abord chargé d'affaires à Naples (1782), entra en 1787 à l'Académie de Peinture, accompagna Bonaparte en Égypte, fut à son retour nommé directeur-général des musées, et conserva cette place jusqu'en 1815. Il donna les dessins de plusieurs monuments, entre autres celui de la colonne de la place Vendôme, et recueillit dans les pays conquis un grand nombre d'objets d'art, dont il enrichit les musées français.

(Translation.)

"Yesterday I had an opportunity of writing to the Marshal. I have announced you for to-morrow with company, and I have added that, according to what he had said to me, you were waiting for an invitation, that I informed him, in order to avoid any mistake, he was to join your invitation to those of your nieces. Come therefore to-morrow to my house between twelve and one, with your company. You are to know nothing about it, and then you will have only to express your thanks.

"Good-bye, my dear and amiable cousin; I love you with all my soul. Until to-morrow.

"Denon."

[*De la Collection du Directeur.*]

ARCHIBALD WILLIAM MONTGOMERIE, EARL OF EGLINTON AND WINTON.

(See page 178.)

Born at Palermo in 1812; died in 1861. An English statesman. Descended from an ancient Scottish family, which in 1507 was raised to the rank of earl, and in 1806 to the peerage of the United Kingdom. He inherited his grandfather's title in 1809, and, on attaining his majority in 1827, took his seat on the Tory benches. He was a distinguished and ardent sportsman, and in 1840 gave, at Eglinton Castle, in the county of Ayr, a grand tournament, the gorgeous arrangements of which equalled the most splendid fêtes of the days of chivalry. Lady Seymour, now Duchess of Somerset, was proclaimed the Queen of Beauty, and the highest personages, among others Prince Louis Bonaparte, now Emperor of the French, played a part in that living representation of the fêtes of the middle ages.

On the accession of Lord Derby to power in 1852 and 1858, he was appointed Lord-Lieutenant of Ireland, and filled that office in a manner which made his government highly popular with the Irish.

Né à Palerme en 1812; mort en 1861. Homme d'état anglais. Issu d'une ancienne famille écossaise, qui fut élevée en 1507 au rang de comte et en 1806 à la pairie. Il succéda aux honneurs nobiliaires de son grand-père en 1809, et à sa majorité (1827) il vint prendre place sur les bancs des tories. *Sportsman* distingué et passionné, il donna en 1840, à son château d'Eglinton, dans le comté d'Ayr, un tournois dont la fastueuse ordonnance égala les fêtes les plus splendides des temps de la chevalerie. Lady Seymour, aujourd'hui duchesse de Somerset, y fut proclamée reine de beauté, et les plus hauts personnages, entre autres le prince Louis Bonaparte, aujourd'hui empereur des Français, jouèrent un rôle dans cette représentation vivante des fêtes du moyen âge.

A l'accession de lord Derby aux affaires en 1852 et en 1858, il fut vice-roi d'Irlande, et exerça ces hautes fonctions de manière à rendre son gouvernement l'un des plus populaires parmi les Irlandais.

(Traduction.)

"*Brighton, 3 juin* 1857.

"Monsieur, Je suis parfaitement au fait de l'injustice du système actuel de la retenue pour les retraites qui pèse sur les employés civils de la couronne, et je serai heureux de contribuer à sa modification

"Le sujet a été exposé très-clairement à la chambre des lords pendant la session.

"J'ai l'honneur d'être votre très-obéissant serviteur,
"Eglinton et Winton."

De la Collection du Directeur.

HENRY JOHN TEMPLE, VISCOUNT PALMERSTON.

(See page 178.)

Born 20th October, 1784. We gave in our 8th Number, pages 9, 10, 11, Vol. I., a complete biography of Lord Palmerston, to which we refer our readers. The letter we now give from that celebrated statesman is addressed to Miss Pardoe.

Né le 20 octobre 1784. Nous avons donné dans notre 8me livraison, pages 9, 10, 11, vol. 1, une biographie complète de lord Palmerston: nous y renvoyons nos lecteurs. La nouvelle lettre que nous donnons de cet homme d'état si célèbre est adressée à miss Pardoe.

(Traduction.)

"*Carlton-Terrace*, 17 *novembre* 1840.

"Chère madame,—Je vous prie d'accepter mes meilleurs remercîments pour l'exemplaire que vous avez eu la bonté de m'envoyer de votre livre très-intéressant sur la Hongrie.

"Je suis, chère dame, sincèrement à vous,
"Palmerston."

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

CHARLES LAMB.

(See page 179.)

Born 1775: died 1834. A distinguished English critic, essayist, poet, and humourist. In 1792 he was appointed a clerk in the India House,—a post which he occupied for thirty-three years, during which time he contributed to various reviews and magazines. His most celebrated productions are, his 'Essays of Elia,' 'Specimens of English Dramatic Poets who lived about the Time of Shakespeare,' and 'The Old Benchers of the Inner Temple.' Among his numerous friends may be named Wordsworth, Coleridge, Southey, Leigh Hunt, Rogers, and Talfourd. The note we give was written by him to Thomas Hood.

Né en 1775; mort en 1834. Critique, poëte et humoriste célèbre. En 1792 il fut nommé employé du département indien. Il occupa ce poste pendant trente-trois ans, et pendant cette période il écrivit pour diverses revues. Ses productions les plus célèbres sont: ses *Essais d'Elia*, *Choix des Poëtes dramatiques anglais qui vécurent vers l'ère de Shakespeare*, et *Les vieux membres du Temple* (école de droit). Au nombre de ses nombreux amis, il comptait Wordsworth, Coleridge, Southey, Leigh Hunt, Rogers et Talfourd. Le billet que nous donnons de lui est écrit à Thomas Hood.

(Traduction.)

"*Calamy* est une bonne lecture. Marie est toujours reconnaissante des livres qui sont de son goût. Je ne vous demanderai pas de m'en envoyer qui soient du mien, parce que j'en ai assez à lire. Le jeune Hazlitt, ou du moins son père, demeure n° 3 ou 36 (j'ai 36 écrit, mais le 6 est gratté) Bouverie-Street, Fleet-Street. S'il n'est pas là, l'adresse de sa mère est: Mistress Hazlitt, chez mistress Tomlinson, Potter's-Bar. A l'une ou l'autre adresse, on saura où il est. Nous vous attendrons avec la pleine lune. En attendant, nos remercîments.

"C. L.

"Nous allons très-tranquillement, etc."

[*De la Collection du Directeur.*]

PERCY BYSSHE SHELLEY.

(See page 179.)

Born 1792; died 1822. An eminent English poet. He left England at an early age in consequence of disagreements with his relatives, and resided in turn at Geneva, Venice, Florence, Pisa, and Leghorn, and was drowned during a storm in the Bay of Spezzia. He was the friend of Lord Byron, and son-in-law of Godwin. His works abound in vigour and originality.

Né en 1792; mort en 1822. Éminent poëte anglais. S'exila jeune d'Angleterre par suite des désagréments que lui attira son caractère difficile et opiniâtre, habita Genève, Venise, Florence, Pise, Livourne, et périt au milieu d'une tempête dans la baie de Spezzia. Il était ami de lord Byron et gendre de Godwin. Ses ouvrages sont pleins de vigueur et d'originalité.

(Traduction.)

"26, *Maychamps-Street, samedi.*

"Mon cher Monsieur,—Je regrette beaucoup d'être retenu demain à l'heure que vous fixez, mais je passerai chez vous lundi matin.—Votre très-obligé serviteur,

"P.-B. Shelley."

[*De la Collection de J.-F. Dillon Croker, Esq.*]

CHARLOTTE BRONTË.

(See page 179.)

Born 1824; died 1855. The well-known authoress of 'Jane Eyre,' 'Shirley,' etc. Daughter of the Reverend

Née en 1824; morte en 1855. L'auteur si célèbre de *Jane Eyre*, *Shirley*, etc. Fille du révérend Patrick Brontë, curé de

Patrick Brontë, curate of Haworth, Yorkshire. At present we have only space to give the address of a letter to her father, but hope shortly to return to this talented lady.

Haworth, dans le Yorkshire. L'espace ne nous permet que de donner la suscription d'une lettre qu'elle lui écrivait, mais nous reviendrons bientôt à cette grande individualité littéraire.

[*From the Collection of the Editor.*]

FELIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

(See page 179.)

Born 1809; died 1847. Our readers will find at page 3 of the biographical notices in the first volume (No. 6), a notice of this celebrated composer.

Né en 1809; died 1847. Nos lecteurs trouveront à la page 3 des notices du premier volume (6me livraison) une notice du célèbre maestro.

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

MRS. SIDDONS.

(See page 179.)

Born 1755; died 1831. The most distinguished actress of the English stage. Daughter of Roger Kemble, the manager of a travelling company, and sister of the famous John Kemble. At the age of eighteen she was married to Mr. Siddons, a young actor of her father's troupe; played a long time in the provinces before she was fully appreciated; appeared in 1782 at Drury Lane; and met with such success that she obtained the title of "the Queen of Tragedy;" the part of *Lady Macbeth* was her triumph. She quitted the stage in 1812, to devote her attention to literature and the education of her children.

Née en 1755; morte en 1831. L'actrice la plus distinguée du théâtre anglais. Fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe ambulante, et sœur du fameux acteur J. Kemble. A l'âge de 18 ans, elle épousa M. Siddons, acteur de la troupe de son père, joua longtemps en province avant d'être appréciée, parut en 1782 à Drury-Lane, et y obtint de si grand succès qu'on la surnomma *la reine de la tragédie*; le rôle de lady Macbeth était son triomphe. Elle quitta le théâtre en 1812, pour se livrer aux lettres et à l'éducation de ses enfants.

(Traduction.)

"Mistress Siddons et miss Wilkinson présentent leurs compliments à mistress Sackville-Hamilton, et se feront un grand plaisir de se rendre chez elle mardi soir, 25 janvier."

[*De la Collection de Richard-J. Greene, Esq.*]

GEORGE CRUIKSHANK.

(See page 180.)

Born 1795. One of the most celebrated comic artists and caricaturists in England. The productions of his prolific pencil for the last half-century are so well known, that it is unnecessary to enumerate them here. In addition to the multitude of his sketches and etchings, he has of late years produced some paintings in oil, such as 'Tam O'Shanter,' 'Titania and Bottom the Weaver,' etc. Mr. Cruikshank is one of the most fervent disciples of Father Mathew; he has depicted the effects of intemperance and drunkenness in the most severe and striking manner.

Né en 1795. L'un des plus célèbres artistes comiques et caricaturistes de l'Angleterre. Les ouvrages que son crayon fécond a produits pendant les dernières cinquante années sont trop connus pour qu'il soit besoin de les énumérer ici. A la multitude de ses dessins et de ses gravures il faut ajouter quelques toiles qu'il a peintes ces derniers temps, tels que *Tam O'Shanter*, *Titania et Bottom le Tisserand*, etc. M. Cruikshank est l'un des disciples les plus fervents du Père Mathew; il a dépeint les effets de l'intempérance et de l'ivrognerie en traits aussi impitoyables que saisissants.

(Traduction.)

"14, *Cliff Terrace, Margate*, 15 *octobre* 1863.

"Monsieur,—J'ai reçu les deux impressions de l'une de mes gravures à l'eau forte pour *L'Almanach comique*, que je vous retournerai la semaine prochaine, avec les marques que vous désirez: vous voudrez bien remarquer que M. Thackeray écrivit il y a quelques années une description de mes gravures dans *La Revue de Westminster*, et pour expliquer ses observations, il les accompagna de quelques-uns de mes dessins sur bois, et de quelques-unes de mes gravures sur pierre, pour économiser dans l'impression; celle que vous m'envoyez, *qui est si noire*, vient de la *pierre*, l'autre impression est des plaques d'acier. Mais bien qu'imprimées différemment, elles sont toutes les deux du dessin original et de la gravure sur acier de vous, Monsieur, l'obéissant serviteur,

"GEO. CRUIKSHANK."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

ERRATUM.

RICHARD COBDEN.—One of our subscribers writes to us to correct two errors in the notice of Mr. Cobden, inserted in our last number. In the first place, it was not Mr. Cobden, but Mr. John Bright, who uttered in the House of Commons the famous words, "Perish Savoy," etc. Further, it is said that Mr. Cobden is not a partisan of "peace at any price," and our correspondent instances, as a proof of this, the declaration Mr. Cobden made in one of his speeches on Lord Palmerston's Fortification Bill, that "he would cheerfully vote one hundred millions, or more, for the defence of the country, whenever necessary." Our correspondent is right on the first point; our readers will judge if the second objection is as well founded.

RICHARD COBDEN.—L'un de nos abonnés nous écrit pour relever deux erreurs commises dans notre dernière notice. D'abord, ce n'est pas M. Cobden, mais M. John Bright, qui a prononcé à la chambre des communes les fameux mots: "Périsse la Savoie," etc. Ensuite, M. Cobden n'est pas partisan de "la paix à tout prix," et notre correspondant en prend pour preuve la déclaration que fit M. Cobden lors du bill sur les fortifications de lord Palmerston: "il voterait avec empressement cent millions sterling pour la défense du pays, si c'était nécessaire." Notre correspondant a raison quant au premier point; nos lecteurs apprécieront si le second est tout aussi fondé.

JEANNE-BAPTISTE DE BOURBON DE FRANCE.

(See page 181.)

Daughter of Henri IV., sister of Louis XIII., and of Gaston, Duke of Orleans. In 1635, the date of the autograph which we give, she was coadjutrix to the Abbess of Fontevrault; this autograph proves that she also at that time received a pension of 3600 French livres from Louis XIII.

(Translation.)

"I certify this blank signature to be true, and that it is signed with the hand of Madame de Bourbon, coadjutrix of the Abbey of Fontevrault.

"Oct. 8, 1635. "BROSSARD."

On the back, and behind the signature of the Princess, is written:—"As receipt to Mr ——, treasurer of the Household, for the sum of two thousand six hundred livres for a pension, allowment, and maintenance, which it has pleased the King to give me for the year one thousand six hundred and thirty-five."

Fille de Henri IV, sœur de Louis XIII et de Gaston, duc d'Orléans. En 1635, date de l'autographe que nous donnons, elle était coadjutrice de l'abbesse de Fontevrault; cet autographe constate qu'elle recevait aussi à cette époque du roi Louis XIII une pension de 3,600 livres de France.

(Explication.)

"Je certifiie ce pur blanc estre véritable et qu'il est signé de la main de madame de Bourbon, coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault.

"8 octobre 1635. "BROSSARD."

Au verso, et derrière la signature de la princesse, on lit: "Pour Quittance à M. ——, trésorier de l'Espargne, de la somme de trois mil six cens livres pour une pension, aliments et entretenements, qu'il a plu au roy me donner pour l'année mil six cent trante et cinq."

From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.

CHARLES, second DUKE OF GRAFTON.

(See page 181.)

Died in 1757. There existed until lately in the English Court, some very singular appointments, which were for the most part mere sinecures. That of the "Cock-crower," whose duty consisted in imitating the crowing of the cock at certain hours in the morning, was abolished only at the commencement of the present century. When was the office of "Rat-killer in Ordinary" abolished? We cannot tell. At all events it flourished so lately as the reign of George II., as is proved by the warrant which we reproduce. This warrant is signed for the King by Charles, second Duke of Grafton, Knight of the Garter, and Grand Master of the Royal Household. It is addressed to George, Duke of Montague, and countersigned by the Lords of the Treasury, of whom the first was

Mort en 1757. Il existait naguères à la cour des rois d'Angleterre de singulières charges, qui n'étaient pour la plupart que des sinécures. Le *cock-crower*, dont l'office consistait à imiter le chant du coq à certaines heures de la matinée, n'a disparu qu'au commencement du siècle. Quand a cessé la charge de *la Taupe de rats ordinaire?* C'est ce que nous ne saurions dire. En tout cas, l'emploi florissait encore sous le règne de Georges II, ainsi que le prouve l'ordonnance que nous reproduisons. Cette ordonnance est signée pour le roi par Charles, second duc de Grafton, chevalier de la Jarretière et Grand-maître de la maison royale. Elle est adressée à Georges, duc de Montagne, maître de la grande garde-robe, et contresignée des lords de la trésorerie, dont le premier était—

SIR ROBERT WALPOLE, EARL OF ORFORD.

(See page 181.)

Born 1676; died 1745. A celebrated English statesman. Entered Parliament in 1700. Secretary at War in 1705. At the accession of the Tories to power, Harley, their chief, offered him a place in the cabinet, saying that he was worth half his party. He refused, and the Whig Ministry was accused of corruption by the Tories. Walpole was charged with the defence of the former Ministers, and he acquitted himself with so much ability, that he was, in his turn, accused of the same crime. In 1712 the House of Commons declared him guilty; he was expelled from Parliament and sent to the Tower. His friends considered him a martyr, and they went in crowds to his prison, which became like a Court. On the accession of George I., Walpole again became the adviser of the Crown, and displayed so much zeal in the service of the Hanoverian dynasty, that he was soon appointed First Lord of the Treasury and Chancellor of the Exchequer. In 1740 he was again accused of corruption in both Houses of Parliament, but acquitted. It may well be believed, however, that the man who boasted of knowing the price of each conscience, was not free from the crime imputed to him. The encouragement he had given to the too famous South Sea Company also alienated many of his friends, and he was at length obliged to retire from public affairs, after having swayed them for a period of twenty years. He was then created Earl of Orford, and received a pension of £4000. He died in 1745, three years after his retirement.

Né en 1676; mort en 1745. Célèbre homme d'état anglais. Entra au parlement en 1700. Secrétaire de la guerre en 1705. A l'accession des tories au pouvoir, Harley, leur chef, lui offrit un portefeuille, disant qu'il valait à lui seul la moitié de son parti. Il refusa, et l'ancien ministère whig fut accusé de corruption par les tories. Walpole fut chargé de la défense des anciens ministres, et il s'en acquitta avec tant de talent, qu'il fut à son tour personnellement accusé du même crime. En 1712 la chambre des communes le déclara coupable, il fut expulsé du parlement et envoyé à la Tour de Londres. Ses amis virent en lui un martyr, et ils se pressèrent en foule à sa prison, qui devint une véritable cour. A l'accession de George Ier, Walpole entra de nouveau aux conseils de la couronne, et il déploya tant de zèle et de dévouement au service de la dynastie hanovrienne, qu'il fut bientôt créé premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier. En 1740 il fut accusé de nouveau de corruption dans les deux chambres, mais acquitté. Il faut bien croire que l'homme qui s'était vanté de connaître le tarif de chaque conscience, n'était pas pur du crime qu'on lui imputait. L'encouragement qu'il avait donné à la trop fameuse compagnie de la Mer du Sud (*South Sea*) lui aliéna aussi beaucoup d'amis, et il fut forcé enfin de se retirer des affaires, après les avoir dirigées pendant vingt ans. Il fut alors créé comte d'Orford, et reçut une pension de 4,000 livres sterling. Il mourut trois ans après sa retraite, en 1745.

(Traduction.)

"Qu'il soit signifié à votre Grâce que le bon plaisir de Sa Majesté est que vous procuriez et délivriez à mistress Elizabeth Stubbs, Tueuse de Rats ordinaire de Sa Majesté, une livrée pour l'année 1729, comme cela a été pratiqué auparavant. Et pour cela faire, les présentes vous serviront d'ordonnance. Écrit de ma main le 13 septembre 1729, dans la 3me année du règne de Sa Majesté.

"A Sa Grâce le duc de Montague, maître de la grande Garde-robe de Sa Majesté, et à son député. } GRAFTON.

"Que cette ordonnance soit exécutée. "Whitehall, bureaux de la Trésorerie, 20 novembre 1729

"Les détails de cette ordonnance coûteront onze livres, neuf shillings, trois pence. 14 novembre 1725.

"THOS. DUMMER.

"ROBERT WALPOLL.
"GEO. OXENDEN.
"WM. CLAYTON.

"Enregistré. Livrée de la Tueuse de Rats pour l'année 1729. Estimée à 11.9.3.

De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.

GEORGE III., KING OF ENGLAND.

(See page 181.)

Born 1738; died 1820. Our No. 6, page 53, contains a letter written by this Sovereign in 1799, and our readers will find a review of his long career at page 1 of the notices at the end of the first volume. The signature of which we now give the facsimile is at the head of a warrant relative to the pay and maintenance of additional companies to the 22nd regiment of infantry of the line.

Né en 1738; mort en 1820. La livraison 6, page 53, contient une lettre écrite par ce souverain en 1799, et nos lecteurs trouveront une revue de sa longue carrière à la page 1 des notices qui finissent le premier volume. La signature dont nous donnons le fac-simile est en tête d'une ordonnance relative à la paie et à l'entretien de compagnies additionnelles du 22me régiment d'infanterie de ligne.

[De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.]

CHARLOTTE SOPHIA, QUEEN OF ENGLAND.

(See page 181.)

Born 1740; died 1818. Second daughter of Charles Louis Frederick, Duke of Mecklenburg-Strelitz. On the 8th July, 1761, the young King (George III.) surprised his council by announcing his intention to marry this Princess. The marriage was celebrated on the 8th of September following. In contracting this union the King sacrificed a private attachment to political considerations. Nine princes and six princesses were the issue of this marriage.

Née en 1740; morte en 1818. Seconde fille de Charles-Louis-Frédéric, duc de Mecklembourg-Strélitz. Le 8 juillet 1761, le jeune roi (Georges III) surprit son conseil en lui annonçant son intention d'épouser cette princesse. Le mariage eut lieu le 8 septembre suivant. En contractant cette union, le roi fit le sacrifice d'un attachement particulier à des considérations d'une nature toute politique. De cette union naquirent neuf princes et six princesses.

De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.]

THOMAS PELHAM HOLLES, first DUKE OF NEWCASTLE.

(See page 182.)

Died 1768. The autograph which we give has reference to the South Sea Company. It will be seen that the fever of speculation had seized the British aristocracy at the same time that the flower of the French nobility were worshipping the famous financier Law.

Mort en 1768. L'autographe que nous donnons de lui a trait aussi à la compagnie de la Mer du Sud. On voit que la fièvre de la spéculation s'était emparée de l'aristocratie britannique à la même époque où la fleur de la noblesse française adulait le célèbre financier Law.

(Traduction.)

3 *avril* 1721.

Monsieur.—Veuillez délivrer au colonel James Pelham ou à son ordre les titres auxquels j'ai droit pour deux mille livres, payées en mon nom à la troisième souscription.

"Je suis, Monsieur,
"Votre humble serviteur,
"HOLLES NEWCASTLE."

"A Comrade de Sols, Esq.,
"Trésorier de la Compagnie de la Mer du Sud.

De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.]

JOHN, EARL RUSSELL.

(See page 182.)

Born in London in 1792. An English statesman. Youngest son of the sixth Duke of Bedford. Was educated at Westminster and at the University of Edinburgh. In 1813 he entered the House of Commons as Member for Tavistock, a borough under his father's influence, and there constantly displayed the banner of reform. In 1830, on the accession of Earl Grey to power, he became a member of the cabinet, as Paymaster-General, and in 1831 introduced his famous Reform Bill, which was rejected by a majority of eight. Lord Grey having appealed to the country, the new House of Commons passed the Bill, which however was rejected by the House of Lords. Lord Grey retired, and gave place to the Duke of Wellington, but the latter had to give way to public opinion, and the Reform Bill ultimately became law. In 1835, under the administration of Lord Melbourne, Lord John Russell was appointed Home Secretary, and became the leader of the Ministerial party in the House of Commons. In 1846, on the dissolution of the Conservative party, Lord John succeeded Sir Robert Peel. He retired in 1851, in consequence of the defeat inflicted on his administration by Lord Palmerston, who had separated himself from him. He entered the cabinet of Lord Aberdeen as Minister for Foreign Affairs,—a post which he soon gave up to Lord Clarendon. In 1854, as President of the Council, he introduced his new Reform Bill; but he was obliged to postpone it in consequence of the war with Russia. He then tendered his resignation, because he did not approve of the manner in which the war was conducted by Lord Aberdeen. In 1856, Lord Palmerston became Prime Minister, and Lord John accepted the post of Secretary for the Colonies; he then undertook a mission to Vienna, the ill success of which induced him to resign his office. On the fall of Lord Derby in

Né à Londres en 1792. Homme d'état anglais. Le plus jeune des fils du sixième duc de Bedford. Étudia au collége de Westminster, puis à l'université d'Édimbourg. En 1813 il entra à la chambre des communes comme représentant de Tavistock, bourg dépendant de son père, et y déploya constamment la bannière de la réforme. En 1830, à l'avénement de Lord Grey, il fit partie du ministère comme payeur-général, et en 1831 il présenta son fameux bill de réforme, qui fut rejeté à la majorité de huit voix. Lord Grey ayant fait appel au pays, la nouvelle chambre élective vota le bill, qui fut cependant repoussé par la chambre des lords. Lord Grey se retira et fit place au duc de Wellington, mais ce dernier dut céder à l'opinion publique, et le bill de réforme devint enfin loi. En 1835, sous l'administration de lord Melbourne, lord John Russell fut nommé ministre de l'intérieur et chef du parti ministériel à la chambre des communes. En 1846, à la dissolution du parti conservateur, lord John succéda à sir Robert Peel. Il se retira en 1851, par suite de la défaite qu'infligea à son administration lord Palmerston, qui s'en était séparé. Il entra dans le cabinet de lord Aberdeen en qualité de ministre des affaires étrangères, portefeuille qu'il abandonna bientôt à lord Clarendon. En 1854, devenu président du conseil, il présenta son nouveau bill de réforme; mais il dut l'ajourner à cause de la guerre avec la Russie. Il donna aussi sa démission, parce qu'il n'approuvait pas la manière dont lord Aberdeen conduisait la guerre. En 1856 lord Palmerston devient premier ministre, et lord John accepte le poste de ministre des colonies; puis il est chargé à Vienne d'une mission dont l'insuccès le porta à donner sa démission. A la chute de lord Derby en 1859, il sert encore sous lord Palmerston comme ministre des affaires étrangères, portefeuille qu'il garde

1859, he took office under Lord Palmerston as Foreign Minister. His position in the House of Commons having become untenable, in consequence of the abandonment of his second Reform Bill, he was raised to the peerage in 1861 with the title of Earl Russell

(Traduction.)

"*Pembroke Lodge*,
"1er *juillet* 1856.

"Monsieur,—Par suite d'un mauvais rhume, il me sera impossible d'être présent au comité aujourd'hui.

"Le comité peut à peine tenir son prochain *meeting* sans la présence de lord Blandford et de M. Walpole.

"Soyez assez bon pour montrer cette note à sir George Grey, ou, en son absence, à d'autres membres du comité.

"Je me ferai un devoir d'être présent vendredi

"Sincèrement le vôtre,
"J. RUSSELL"

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq

CONSTANT MOCQUARD.

(See page 182.)

Born at Bordeaux in 1791; died at Paris, December 9, 1864. A French advocate, publicist, and author; chief of the cabinet of the Emperor Napoleon III. He was attending the lectures at the École de Droit at Paris when in 1812 he was sent to Wurzburg, as Secretary of Legation under General de Montholon. He attained, the following year, the post of *chargé d'affaires*. In 1813 he returned to Paris, where he completed his legal studies, and was inscribed on the rolls of the order of Advocates.

Under the restoration, he took an active part in the struggle which the liberal party had commenced against the Bourbons. In 1817, then only a licentiate, he pleaded with *éclat*, in company with Mérilhou, Mauguin, Carré, etc., for the defendants in the case of the conspiracy of the 'Épingle Noire,' and also in the affair of the National Subscription (1820), and in the celebrated cause of the Serjeants of La Rochelle (1822). In 1826 the state of his health compelled him to give up public speaking, and he lived in retirement until 1830.

The revolution of July made him a Sous-préfet at Bagnères-de-Bigorre, where he remained until 1839. At that time the relations into which he had entered some years previously with the Bonaparte family, especially with Queen Hortense and Prince Louis, caused him to tender his resignation; he then joined the Prince in London (1840). He was there commissioned to take the editorship at Paris of the journal 'Le Commerce,' which supported Bonapartist interests. After the affair of Boulogne, he continued to serve the cause of the prisoner of Ham, and when the events of 1848 gave new activity to the partisans of the "idées Napoléoniennes," M. Mocquard was naturally reckoned among the most ardent. He became one of the principal members of the Electoral Committee presided over by General Piat, and it was then that he obtained the appointment of Private Secretary to Prince Louis Napoleon.

After the election of December 10, 1848, M. Mocquard became Chief of the President's Cabinet, and, in that character, took an important part in carrying out the *coup d'état* of December 2, 1851.

Since the establishment of the empire M. Mocquard has constantly remained the Secretary of the Emperor and his intimate confidant. Last year he was raised to the dignity of a Senator. He was a Grand Officer of the Legion of Honour, and was decorated with nearly all the Orders of Europe.

M. Mocquard was not merely a politician, he was also an author. He attempted the most opposite styles. He was the author of a 'Notice' on Queen Hortense, and of a collection of criminal trials under the title of 'Nouvelles Causes Célèbres;' 'Jessie,' a novel of American manners, in two volumes (translated into several languages); and he contributed besides, to many theatrical pieces, such as 'Le Masque de Poix,' 'La Fausse Adultère,' 'La Fiancée d'Albano,' 'La Tireuse de Cartes,' 'Les Massacres de Syrie,' and 'La Prise de Pékin.'

M. Mocquard is said to have been engaged on a translation of Tacitus, at present unpublished, and to have devoted to it the leisure of his whole life.

Né à Bordeaux en 1791; mort à Paris le 9 décembre 1864. Avocat, publiciste et littérateur français; chef du cabinet de l'empereur Napoléon III. Il suivait à Paris les cours de l'École de droit, lorsqu'en 1812 il fut envoyé à Wurzbourg comme secrétaire de légation près du général de Montholon. Il obtint, l'année suivante, le titre de chargé d'affaires. En 1813 il revint à Paris, où il reprit et acheva ses études de droit, et se fit inscrire au tableau de l'ordre des avocats.

Sous la restauration, il prit une part active à la lutte que le parti libéral avait engagée contre les Bourbons. En 1817, encore simple stagiaire, il plaida avec éclat pour les accusés de la conspiration de l'*Épingle noire*, avec Mérilhou, Mauguin, Carré, etc.; il figura aussi comme défenseur dans l'affaire de la *Souscription nationale* (1820) et dans celle des *Sergents de la Rochelle* (1822). En 1826, l'état précaire de sa santé le força de renoncer à la parole, et il vécut dans la retraite jusqu'en 1830.

La révolution de juillet le fit sous-préfet à Bagnères-de-Bigorre, où il resta jusqu'en 1839. A cette époque, les relations qu'il avait contractées depuis quelques années avec la famille Bonaparte, et spécialement avec la reine Hortense et le prince Louis, l'engagèrent à donner sa démission; il se rendit alors à Londres auprès du prince (1840). Il y reçut la mission de venir prendre à Paris la direction du journal *Le Commerce*, qui défendait les intérêts napoléoniens.

Après l'affaire de Boulogne, il continua à servir la cause du prisonnier de Ham, et lorsque les événements de 1848 vinrent donner une nouvelle activité aux partisans des idées napoléoniennes, M. Mocquard compta naturellement parmi les plus ardents et les plus absolument dévoués. Il devint un des principaux membres du comité électoral présidé par le général Piat, et c'est alors qu'il obtint auprès du prince Louis-Napoléon les fonctions de secrétaire particulier.

Après l'élection du 10 décembre 1848, M. Mocquard devint chef du cabinet du président de la république, et, en cette qualité il prit une part importante à l'exécution du coup d'état du 2 décembre 1851.

Depuis l'empire, M. Mocquard est resté constamment le secrétaire de l'empereur et son intime confidant. L'an dernier il fut élevé à la dignité de sénateur. Il était grand officier de la Légion d'honneur, et décoré de presque tous les ordres de l'Europe.

M. Mocquard n'était pas seulement un homme politique; c'était aussi un littérateur. Il s'est essayé dans les genres les plus divers. On cite de lui une *Notice* sur la reine Hortense, et un recueil de procès criminels, sous le titre de *Nouvelles Causes célèbres; Jessie*, un roman de mœurs américaines, en deux volumes (traduit en plusieurs langues); il a en outre collaboré à plusieurs pièces de théâtre, telle que *Le Masque de Poix*, *La fausse Adultère*, *La Fiancée d'Albano*, *La Tireuse de Cartes*, *Les Massacres de Syrie* et *La Prise de Pékin*.

On parle aussi d'une traduction encore inédite de Tacite, à laquelle M. Mocquard aurait consacré les loisirs de toute sa vie.

(Translation.)

"Accept, Madam, the assurance of my distinguished sentiments."
"The Secretary of the Emperor,
"Chief of the Cabinet,
"MOCQUARD"

"Miss Julia Pardoe.

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq*]

JOHN FANE, tenth EARL OF WESTMORELAND.

(See page 183.)

Born 1759; died 1841.

His Lordship was completely blind, and eighty-two years old when he wrote the letter we publish. It is not therefore surprising that it should be partially illegible.

His friends were legion.

(Transcript.)

"Dear Lady Stepney,—Many thanks for your verses and kind wishes. I wish I could return you some, but I am not a good hand at English verses; perhaps I could make a better figure in Latin

. . . . . .

on which I wish you to join them if we can cook up a party.

"The weather has been very cold, and I have been bad with a cough, but hope it is going away. I expect Miss King to dinner.

. . . . . .

and his daughters.

"Yours very sincerely,
"WESTMORELAND."

Né en 1759; mort en 1841.

Il était complétement aveugle et âgé de quatre-vingt-deux ans quand il écrivit la lettre que nous publions. Il ne faut donc pas s'étonner si elle est partiellement illégible.

Ses amis s'appelaient *légion*.

(Traduction.)

"Chère lady Stepney,—Bien des remerciments pour vos vers et vos bons souhaits. Je voudrais pouvoir vous retourner quelques vers, mais je n'excelle pas dans la poésie anglaise. Peut-être m'en retirais-je mieux en latin.

. . . . . .

je désire que vous les joignez, si vous pouvez arranger une partie.

"Le temps a été très-froid, et j'ai souffert d'une toux, mais j'espère qu'elle s'en va. J'attends miss King à dîner

. . . . . .

et ses filles.

"Très-sincèrement à vous,
"WESTMORELAND."

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.*]

SAMUEL WILBERFORCE, BISHOP OF OXFORD.

(See page 184.)

Born 1805. A celebrated Anglican prelate and preacher. Son of William Wilberforce, the eminent philanthropist, whose very interesting letter we gave at pages 72 and 73 of our first Volume. He was educated at Oriel College, Oxford. In 1837 he was appointed Emeritus Preacher of that College. In 1839 he became Archdeacon of Surrey and Chaplain to the Prince Consort. In 1840 he was made Canon of Winchester, and Sub-almoner to the Queen; in 1845, Dean of Westminster. The same year he was made a Doctor of Divinity at the University of Oxford, and then created Bishop of that diocese, a dignity which also confers the title of Chancellor of the Order of the Garter. In 1847 he was promoted to be Grand Almoner of the Queen.

The Bishop of Oxford is not only an eloquent preacher, but also one of the ornaments of the House of Lords, and a very distinguished writer.

Né en 1805. Célèbre prélat et prédicateur anglican. Fils de Guillaume Wilberforce, l'éminent philanthrope, dont nous avons reproduit une lettre fort intéressante (v. pages 72 et 73 du 1er vol.). A fait ses études au collége d'Oriel, à Oxford. En 1837 il fut nommé prédicateur émérite de ce collége. En 1839 il devint archidiacre de Surrey et chapelain du Prince-consort. En 1840 il fut nommé chanoine de Winchester; en 1840, sous-aumônier de la Reine; en 1845, doyen de Westminster. La même année, il fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford, puis nommé évêque de ce diocèse, dignité qui confère aussi le titre de chancelier de l'Ordre de la Jarretière. En 1847, il fut promu grand-aumônier de la reine.

L'évêque d'Oxford n'est pas seulement un prédicateur éloquent, il est aussi l'un des ornements de la chambre des lords, et écrivain fort distingué.

(Traduction.

"O Dieu, mon Dieu, combien je t'aime!
Mais je ne t'aime pas pour que tu me sauves.
Ni parce que ceux qui ne t'aiment point
Seront punis des flammes éternelles.

Toi, toi, mon Jésus, toi tout à moi
Sur la croix—
Tu as souffert le clou, la lance,
La honte cruelle, les angoisses les plus horribles,
Des douleurs sans fin.
La mort—et tout cela pour moi,
Pour celui qui a péché contre toi.
Aussi, Jésus, pourquoi n'aurai-je pas
Entière croyance en toi?
Non pour que tu me fasses entrer au ciel,
Non parce que tu dictes le destin éternel,
Non pour récompense, non pour rémunération,
Mais je t'aime parce que tu m'as aimé,
Et je t'aimerai toujours,
Seulement parce que tu règnes sur mon cœur,
Seulement parce que tu es mon Dieu."

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq

CHARLES JAMES BLOMFIELD, BISHOP OF LONDON.

(See page 184.)

Born 1786; died 1857. A distinguished Anglican prelate. He was educated at Trinity College, Cambridge, and was remarkable for his classical, critical, and philological talents. He was appointed rector of St. Botolph's, Bishopsgate, in the City of London; was made Bishop of Chester in 1824, and in 1828 was translated to the see of London. From that time he continued to extend the influence of the Church of England, and possessed great influence in the House of Lords on ecclesiastical matters. He published an annotated edition of the tragedies of Æschylus.

Né en 1786; mort en 1857. Prélat anglican distingué. Docteur en théologie. Fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge. Se fit remarquer par ses talents classiques, critiques et philologiques. Recteur de la paroisse de Saint-Botolphe, dans la cité de Londres; en 1824 il fut nommé évêque de Chester, et en 1828 il fut transféré au siége de Londres. Depuis lors il n'a cessé d'étendre l'influence de l'église anglicane, et il possédait à la chambre des lords une grande autorité en matières ecclésiastiques. Il a publié et commenté une édition des tragédies d'Eschyle.

(Traduction.)

"*London House*, 8 *mars* 1830.

"Révérend Monsieur,—Comme je crois que vous avez vu M. Calderon, qui demeure quelque part dans votre voisinage, mais dont je ne sais pas l'adresse, je vous serai obligé si vous voulez bien lui dire de passer chez le révérend J. Blanco White, Place Saint-Georges, n° 10, au coin de Hyde Park, aussitôt qu'il le pourra.

"Je reste, révérend Monsieur, votre fidèle serviteur,
"C.-J. LONDON."

De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.]

THOMAS COCHRANE, tenth EARL OF DUNDONALD.

(See page 184.)

Born 1775; died 1859. An English admiral. He entered the navy in 1793, and soon became distinguished for his

Né en 1775; mort en 1859. Amiral anglais. Il entra dans la marine en 1793. Il se fit bientôt remarquer par sa bravoure

bravery and daring. In 1809 he commanded a flotilla of fireships, with which he destroyed the French fleet in the roads of Biscay, and was rewarded with the Grand Cross of the Bath. In 1814 he was accused of prematurely spreading a report of the abdication of Napoleon I., which caused great perturbation in the public funds. He was found guilty, and condemned to a year's imprisonment, as well as to other degrading penalties,—to the loss of his rank, his decorations, and his seat in parliament. But public opinion was roused, and the remission of all his penalties was obtained, except the loss of his rank. His career was broken, he had no fortune, and he entered foreign service. In 1818 he commanded the Chilian fleet during the war of independence. In 1822 he entered the Brazilian service, and a year afterwards Don Pedro created him Marquis of Maranão. In 1827–8 he fought for the Greeks. His father having died in the interval, he succeeded to the title of Earl of Dundonald. In 1830 he was reinstated in the Royal Navy, and made rear-admiral. In 1841 he became vice-admiral, and again received the Order of the Bath. In 1854 he was made full admiral. In 1856, during the war with Russia, he offered to blow up the fortifications of Sebastopol, but the Parliament declined his offer.

et son audace. En 1809 il commanda une flotille de brûlots, avec laquelle il détruisit la flotte française dans la rade de Biscaye, ce qui lui valut la croix du Bain. En 1814 il fut accusé d'avoir répandu le bruit prématuré de l'abdication de l'empereur Napoléon Ier, ce qui causa une grande perturbation dans les fonds publics. Reconnu coupable, il fut condamné à un an de prison, à des peines infamantes, l'exposition publique entre autres, et à la perte de son grade, de ses décorations et de son siége au parlement. Mais l'opinion publique s'indigna, et on lui fit remise des peines, à l'exception de la perte de son grade. Sa carrière était brisée, il n'avait pas de fortune, et il servit à l'étranger. En 1818 il commanda la flotte du Chili, pendant la guerre de l'indépendance de ce pays. En 1822 il passa au service du Brésil, et un an après Don Pedro le créait marquis de Maranão. En 1827 et 1828 il se bat avec les Grecs. Son père étant mort dans les entrefaites, il laissa son nom de lord Cochrane pour assumer celui de comte de Dundonald. En 1830 il fut réintégré dans la marine royale et fait contre-amiral. En 1841 il devint vice-amiral, et on lui rendit l'ordre du Bain. En 1854 il était amiral du Royaume-Uni. En 1856, pendant la guerre avec la Russie, il offrit de faire sauter les fortifications de Sébastopol, mais le parlement déclina cette offre.

(Traduction.)

"Accomplissez l'objet que vous avez en vue, et j'espère que vous me croirez toujours,

"Sincèrement à vous,

"DUNDONALD."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

SIR JOHN ROSS.

(See page 184.)

Born in Scotland in 1777; died in London in 1856. A celebrated British Admiral and navigator. He entered the Royal Navy in 1786, and in 1806, as First Lieutenant, took part in a "forlorn hope" expedition under the batteries of Bilbao. He continued to serve with distinction until the peace. In 1818, he was appointed to the command of the 'Isabella,' and sent, in company with the 'Alexander,' under the orders of Lieutenant Parry, to discover the North-West Passage. In 1827, he attempted to penetrate to the North Pole, he then undertook a second voyage of discovery in the Arctic Sea. He succeeded in reaching Port Felix, in the Gulf of Boothia, where he was forced to leave his ship embedded in the ice. This was in 1832; in August, 1833, by means of boats and sledges, he contrived to gain the entrance of Lancaster Sound. On his return to England, he was knighted. In 1839 he was appointed British Consul at Stockholm. In 1850 he was sent in search of Sir John Franklin. In 1851 he was made Rear-Admiral. We are indebted to him for many discoveries and excellent treatises on navigation, in addition to some very interesting narratives of his voyages.

Né en Écosse en 1777; mort à Londres en 1856. Amiral et célèbre navigateur anglais. Il entra dans la marine royale en 1786, et en 1806, en qualité de lieutenant de vaisseau, il prit part à une expédition désespérée sous les batteries de Bilbao. Il continua de servir avec distinction jusqu'à la paix. En 1818 il fut nommé au commandant de l'*Isabella*, et envoyé en compagnie de l'*Alexander*, sous les ordres de lieutenant Parry, à la recherche d'un passage nord-ouest. En 1827 il essaya d'arriver jusqu'au pôle du nord, puis il entreprit un second voyage de découvertes dans la Mer arctique. Il pénétra jusqu'au port Félix, dans le golfe de la Boothie, où il fut forcé d'abandonner son vaisseau dans les glaces. C'était en 1832; en août 1833, au moyen de barques et de traîneaux, il parvint à gagner l'entrée du Sund de Lancaster. A son retour en Angleterre, il fut fait chevalier. En 1839 il fut nommé consul à Stockholm. En 1850 il fut envoyé à la recherche de sir John Franklin. En 1851 il fut promu contre-amiral. On doit à sir John Ross plusieurs découvertes et des traités fort estimés sur la navigation, sans parler des relations si intéressantes de ses voyages.

(Traduction.)

"Mon cher Monsieur,—Le specimen inclus est celui qui j'ai choisi.

"Je vous serais très-obligé d'avoir six exemplaires prêts pour jeudi, midi, parce que quatre de mes souscripteurs sont en ville et en partent à une heure par le train de Southampton.

"Très-sincèrement le vôtre,

"JOHN ROSS.

"S. Wilkinson, Esq."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

SIR WILLIAM FRANCIS PATRICK NAPIER.

(See page 184.)

Born in Ireland in 1784; died 1860. A British general and distinguished military historian. Was gazetted as Ensign in 1800. He was engaged at the siege of Copenhagen in 1807, served under Sir John Moore at Corunna, and passed through the subsequent campaigns in the Spanish Peninsula, till the conclusion of the war in 1814. He was severely wounded at Cazal Nova, during Massena's retreat from Portugal, and again while defending the churchyard at Aranjuez. At the peace he was Lieutenant-Colonel. In 1828, he published the first part of his 'History of the War in the Peninsula and the South of France, from the year 1807 to the year 1814,' which was completed in 1840. This great work, in six volumes, passed through several editions. The Duke of Wellington and Marshal Soult supplied him with valuable materials. In 1842 he was appointed Lieutenant-Governor of Guernsey, from which place he wrote the letter we publish,—a letter which testifies the goodness of his heart. Sir William Napier has also written several other valuable military works.

Né en Irlande en 1784; mort en 1860. Général anglais et célèbre historien militaire. Etait enseigne à seize ans. Fut part au siége de Copenhague en 1807, et prit part ensuite à toute la campagne d'Espagne, qui s'ouvrit sous Sir John Moore, et ne finit qu'en 1814. Il fut grièvement blessé à Cazal Nova, pendant que Masséna retraitait du Portugal, et de nouveau en défendant le cimetière d'Aranjuez. A la paix, il était lieutenant-colonel. En 1828, il publia la première partie de son *Histoire de la Péninsule et dans le midi de la France, de 1807 à 1814*; elle fut terminée en 1840. Ce grand ouvrage, en six volumes, eut plusieurs éditions. Le duc de Wellington et le maréchal Soult lui fournirent des renseignements précieux. En 1842, il fut nommé lieutenant-gouverneur de Guernesey, et c'est de cette ville qu'il écrivait la lettre que nous donnons. Cette lettre témoigne de la bonté de son cœur. Sir William Napier a écrit aussi d'autres ouvrages militaires fort estimés.

(Traduction.)

"*Guernesey*, 23 *november* 1843.

"Mon cher Broderip,—Votre bienveillance active et votre soigneuse attention à aller au fond des cas de pauvreté qui sont portés à votre tribunal sont si attrayantes qu'elles font sortir *cinq livres* de ma poche et les faire aller à votre caisse de secours. Je donnerai à Drummond l'ordre de faire honneur à votre mandat pour cette somme, et je vous prie de ne point parler du donateur, mais de faire usage de l'offrande.

"A vous sincèrement,

"W. NAPIER."

MRS. FELICIA DOROTHEA HEMANS.

(See page 185.)

Born at Liverpool in 1794; died in 1835. Celebrated for her poetry. Was left an orphan at five years of age; commenced writing verses at nine, and at fifteen published a volume of poems called 'Early Blossoms.' In 1812 she was married to Captain Hemans, by whom she had five sons. But her husband died a few years after their marriage, and Mrs. Hemans resorted to literature as a means of bringing up her young family. She studied Latin, Italian, Spanish, Portuguese, and German; translated Horace, Herrera, and Camoens; and wrote a series of articles on foreign literature, which appeared in the 'Edinburgh Magazine.' In 1821, her poem of 'Dartmoor' obtained her the prize of the Royal Society of Literature. She then composed the drama of the 'Vespers of Palermo,' which was produced at Covent Garden in 1823. She afterwards contributed to the 'New Monthly Magazine,' then edited by the poet Thomas Campbell. We have not space to enumerate the other works of Mrs. Hemans, but must content ourselves with adding that Sir Walter Scott was an admirer of her poetry.

Née à Liverpool en 1794; morte en 1835. Célèbre par ses poésies. Fut orpheline à l'âge de cinq ans; commença à composer des vers à neuf ans, et à quinze ans elle publia un volume de poëmes appelés: *Les premières Fleurs*. En 1812 elle épousa le capitaine Hemans, dont elle eut cinq fils. Mais son mari mourut quelques années après, et mistress Hemans dut demander aux lettres les moyens d'élever sa jeune famille. Elle étudia le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'allemand. Elle traduisit Horace, Herrera et Camoens, et elle écrivit une série d'articles sur la littérature étrangère qui parurent dans l'*Edinburgh Magazine*. En 1821, son poëme de *Dartmoor* lui valut le prix décerné par la Société royale de littérature. Elle composa ensuite les *Vêpres de Palerme*, drame qui fut joué au théâtre de Covent-Garden en 1823. Elle collabora plus tard au *New Monthly Magazine*, que le poëte Thomas Campbell dirigeait alors. Le manque d'espace ne nous permet pas d'énumérer les autres œuvres de mistress Hemans; nous devons nous contenter d'ajouter que sir Walter Scott, qui se connaissait en poésie, était l'un de ses admirateurs.

(Traduction.)

"LES NÉNUFARS, CHANT FÉÉRIQUE.

"'Allons, maintenant une ronde, et une chanson féérique.'

(*Le Songe d'été.*)

"Accourez, elfes, pendant que la rosée est douce,
Venez aux vallons où s'assemblent les fées!
Sachez que les nénufars ont couvert de leurs cloches
Toutes les vallées de nos forêts;
Ces vases réposent tranquilles et légers
Sur le sommeil frissonnant du sein de l'onde,
Recevant les rayons du soleil à travers un feuillage
Qui inonde leurs calices parfumés du feu de l'émeraude;
Et du fond de chaque coupe perlée
Une étoile d'or semble s'élancer vers le ciel
Pour se mêler aux autres étoiles
Qui étincellent à la voûte azurée.
Venez! nous glisserons sur l'eau sous des bosquets,
Nous tresserons avec des fleurs une nacelle de fée;
Nous ramerons avec des roseaux de la fontaine,
Et une grande feuille d'algue sera notre banderolle;
Et nous chanterons des airs sauvages, si doux et si plaintifs,
Qu'ils sembleront couler des cœurs des belles fleurs,
Comme s'il y avait des zéphirs exhalant les soupirs de la flûte,
Comme si la goutte d'eau qui tombe évoque la mélodie.
Venez! car le soleil d'été darde la terre,
Car le nénufar peut ne vivre qu'une nuit!

[*De la Collection du Directeur.*]

MARY RUSSELL MITFORD.

(See page 185.)

Born in Hampshire in 1786; died in 1855. A celebrated English authoress. Her father, a clever physician, but of irregular life, made her a present, while a child, of a lottery-ticket, which turned up a prize of £20,000, but the money was soon foolishly spent by her father. Mary was placed at school at Chelsea, where she made the acquaintance of Miss Landon (L. E. L.), Fanny Kemble, and Lady Caroline Lamb. At the age of twenty she published a volume of verse, which was severely treated by the 'Quarterly Review.' She nevertheless adopted literature as her profession. For some time she wrote for the magazines, and the success she met with encouraged her to take a higher flight. Following the example of Washington Irving, she composed a series of tales and descriptions of rural life and scenery. Thomas Campbell, editor of the 'New Monthly Magazine,' rejected them. They ultimately appeared in the 'Ladies' Magazine.' They were afterwards published in a collected form, under the title of 'Our Village,' and acquired great popularity. Miss Mitford also wrote other works of the same kind, and finished by writing for the stage. Her drama of 'Julian' was performed in 1823, Macready playing the principal part. Then came the 'Foscari,' 'Rienzi,' and 'Charles I.'

Née dans le Hampshire en 1786; morte en 1855. Célèbre femme de lettres. Son père, excellent médecin, mais fort peu rangé, lui donna alors qu'elle était tout enfant un billet de loterie, qui gagna 20,000 livres sterling, mais cet argent fut bientôt dépensé follement par son père. Elle fut mise en pension à Chelsea, et elle fit la connaissance de miss Landon, de Fanny Kemble et de lady Caroline Lamb. A l'âge de vingt ans elle publia un volume de vers, qui fut démoli par le *Quarterly Review*. Elle n'en adopta pas moins la littérature pour sa profession. Pendant quelques temps elle écrivit pour des revues, et le succès qu'elle obtint l'encouragea à voler plus haut. Imitant Washington Irving, elle composa une série de contes champêtres et de descriptions de mœurs et de scènes rustiques. Thomas Campbell, directeur du *New Monthly Magazine*—comme nous l'avons dit dans la notice précédente—les rejeta. Ils parurent enfin dans *La Revue des Dames*. Elle les fondit ensuite sous le titre de *Notre Village*, ouvrage qui acquit une grande popularité. Elle écrivit aussi d'autres livres du même genre, et elle finit par aborder le théâtre. Son drame *Julian* fut représenté en 1823, Macready en joua le premier rôle. Vinrent ensuite *Foscari*, *Rienzi* et *Charles Ier*.

(Traduction.)

" Bonne matinée, laborieuse abeille!
Le ciel est sans nuage,
Le ramier effleure la rivière,
L'alouette matinale plane dans les nues;
Les rayons de soleil jouent avec les fleurs humides de rosée,
La brise légère agite les arbres,
Et ton berceau de chèvre-feuille est doux
Bonne matinée, laborieuse abeille!

" Bon soir, laborieuse abeille!
Le soleil du jour a disparu,
La scarabée lamentante bourdonne sur la rivière,
Et les pluviers jettent des cris perçants;
Le crépuscule a pâli sur la feuille et sur la fleur,
Le vent de la nuit glace les arbres;
Et toi, bien chargée, tu quittes ton berceau—
Bon soir, laborieuse abeille!"

De la Collection de l'Auteur

ADOLPHE DILLENS.

(See page 186.)

Born at Ghent in 1821. A much-esteemed Belgian painter; pupil of Henry Dillens, his brother. His most popular works are 'Balthazar Peruzzi,' 'Le Barbier de Séville,' 'Le Tournoi des Bagues,' 'Un Bal en Zélande,' 'La Digue de Westcappel,' 'Un Jour de Kermesse,' which belongs to the King of the Belgians, etc. He also excels in sketches, as our readers will be able to judge by the two specimens we publish.

Né à Gand en 1821. Peintre belge fort estimé. Élève d'Henri Dillens, son frère, peintre de genre. Ses toiles les plus goûtées sont: *Balthazar Peruzzi, Le Barbier de Séville, Le Tournoi des Bagues, Un Bal en Zélande, La Digue de Westcappel, Un Jour de Kermesse*, qui appartient au roi des Belges, etc. etc. Il excelle aussi dans les croquis, ainsi que nos abonnés peuvent s'en convaincre.

(Traductions.)

"Monsieur le Directeur,—I cannot consent to any one copying or reproducing by photography my picture of 'The Skaters.' Will you therefore give orders to that effect to the keeper of the Grand Saloon.

"Accept, Monsieur le Directeur, my respectful salutations.

"Brussels, 15 September, 1857.

"I approve the above-written

"Adolphe Dillens."

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.*

GEORGE COLMAN (the Younger).

(See page 187.)

Born in London in 1762; died in 1836. Like his father, he gave up the study of the law to write for the stage. On the death of his father the patent of the Haymarket Theatre was transferred to him by George III. He produced a number of excellent plays and farces, among others 'John Bull,' 'Inkle and Yarico,' 'Love laughs at Locksmiths,' 'The Poor Gentleman,' 'Bluebeard,' etc. He was ultimately appointed Lord Chamberlain's Examiner of Plays, and it was he who interdicted the 'Charles I.' of Miss Mitford.

Né à Londres en 1762; mort en 1836. Comme son père, il quitta l'étude du droit pour les compositions théâtrales. A la mort de celui-ci, Georges III lui transféra le privilége du théâtre de Haymarket. Il produit nombre d'excellentes comédies et de farces, entre autres *John Bull, Inkle et Yarico, L'Amour se rit des serruriers, Le Gentilhomme pauvre, Barbe bleue*, etc. Il fut ensuite nommé censeur des pièces de théâtre, et c'est lui qui frappa d'interdit le *Charles Ier* de miss Mitford.

(Traduction.)

"*Jeudi soir*, 27 *février* 1810.

"Je vous remercie, mon cher Monsieur, et très-cordialement, de votre bonne attention pour un sujet qui m'afflige beaucoup. J'ai reçu des lettres (datées des 28 et 29 décembre dernier) de mon fils Georges, qui m'écrivait de Bordeaux en route pour Verdun, où il se rend comme prisonnier de guerre sur parole; mais je suis peiné de dire que l'état qu'il donnait de ses blessures était beaucoup moins satisfaisant que ce qu'en dit votre ami; et mon fils a dû quitter Medina plus d'un mois plus tôt que la lettre que vous avez reçue (datée du 30 janvier) a été écrite.

"Mais encore merci, et merci.

"Mon cher Monsieur, à vous très-sincèrement,

"G. Colman"

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

ROBERT WILLIAM ELLISTON.

(See page 187.)

Born in London in 1774; died in 1831. A celebrated English actor. Was placed by his father at St. Paul's School, where he distinguished himself by his recitations; but he ran away from school and went to Bath, where he played, in 1791, a very humble character in 'Richard III.' He continued to play small parts in the provinces until 1796, the date of his marriage with Miss Rundall, a teacher of dancing at Bath. The same year he first appeared at the Haymarket, playing, on the same evening, the part of Octavian and that of Vapour, in the farce of 'My Grandmother.' In 1803, under Mr. Colman, he became principal actor and Acting Manager at the Haymarket. The following year he succeeded John Kemble at Drury Lane. He then opened the Surrey Theatre, and in 1805 brought out the only piece he ever wrote, 'The Venetian Outlaw,' adapted from the French. In 1819 he became the lessee of Drury Lane at a rental of £10,200. In 1826 he became bankrupt, and from that time sank into a subordinate position.

Né à Londres en 1774; mort en 1831. Célèbre acteur anglais. Fut placé par son père à l'école de Saint-Paul, où il se distingua par son talent récitatif. Un beau jour il s'enfuit de l'école, et se rendit à Bath, où il joua (1791) un rôle très-secondaire dans *Richard III.* Il continua à jouer ainsi jusqu'en 1796, date de son mariage avec miss Rundall, maîtresse de danse à Bath. Dans la même année il débuta à Haymarket en jouant le même soir Octave et Vapeur dans la farce de *Ma Grand'mère*. En 1803, sous M. Colman, il tint les premiers rôles à Haymarket, dont il devint le régisseur. L'année suivante il remplaça John Kemble à Drury-Lane. Il ouvrit ensuite le Théâtre de Surrey, et en 1805 il y joua la seule pièce qu'il ait écrite: *Le Proscrit vénitien*, arrangée du français. En 1819 il devint le locataire de Drury-Lane; le loyer s'élevait à 10,200 livres sterling. En 1826 il fut déclaré en faillite, et depuis ce moment il n'a occupé qu'une position secondaire.

Elliston has been considered the best English comedian of his time. It is to be regretted that his inordinate vanity should have blinded him to such a degree as to prove injurious to his interests.

Elliston passe pour avoir été le meilleur comédien anglais de l'époque. Il est à regretter que sa vanité et sa suffisance excessives l'aient souvent aveuglé au point de compromettre son avenir et sa fortune.

(Traduction.)

"*Stratford-Place*, 13 *septembre* 1810.

"Cher Monsieur,—Vos volumes seront placés dans ma bibliothèque à la place qu'ils doivent avoir, à côté de Hume et Smollett. Je suis honteux de dire qu'ils n'y étaient pas avant votre entrée. Monsieur Phipps et d'autres m'avaient dit grand bien de l'ouvrage, et j'ai déjà lu assez de pages pour être convaincu qu'il mérite tout le bien qu'on en dit.

"J'ai plaisir de vous envoyer ci-inclus les billets, et je vous prie de ne pas limiter votre compagnie à ces personnes, si un plus grand nombre peut vous convenir mieux.

"J'estime hors comme un grand honneur l'opinion que vous avez bien voulu exprimer sur moi, et je serai toujours empressé de cultiver votre amitié.

"Je suis, cher Monsieur,

"Votre serviteur obligé et obéissant,

"J. C. Adolphus, Esq" "R.-W. Elliston"

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*]

HABLOT K. BROWNE.

(See page 188.)

This talented artist enjoys a world-wide reputation under his *nom de crayon* of "Phiz." When the untimely death of that clever humorous artist, G. Seymour, compelled the publishers of Mr. Charles Dickens's 'Pickwick' to find some one to take Seymour's place as an illustrator of that popular story, they happily met with Mr. Browne, then known as an artist to all but a few personal friends and literary men; and it is not too much to say that the aid thus seasonably obtained had no small influence on the success of that work and others by the same author. At any rate, Mr. Dickens's pen and "Phiz's" pencil have ever since worked in admirable harmony: and it is by these etchings that the latter is principally known, though he has occasionally produced designs for other publications, and has, we believe, painted a few pictures in oils, which have been exhibited.

Cet artiste distingué jouit d'une réputation universelle sous son nom de crayon de *Phiz*. Lorsque la mort prématurée de l'artiste si humoriste, G. Seymour, força les éditeurs de *Pickwick* de M. Charles Dickens à chercher un autre artiste pour continuer les illustrations de cet ouvrage populaire, ils s'adressèrent heureusement à M. Browne, qui n'était alors connu que de quelques littérateurs et amis personnels; et ce n'était pas exagérer que d'avancer que les dessins de M. Browne contribuèrent, dans une certaine mesure, au succès de *Pickwick* et d'autres nouvelles du même auteur. Quoi qu'il en soit, la plume de M. Dickens et le pinceau de *Phiz* se sont depuis harmonisés admirablement. *Phiz* doit principalement sa réputation à ces illustrations, bien qu'il ait dessiné pour d'autres ouvrages. Il a aussi, nous le croyons, exposé plusieurs toiles à l'huile.

His letter which we publish was written in acknowledgment of the receipt of his medallion by G. H——, and is, as well as the sketch which accompanies it, full of the richest humour. It is, indeed, a rare autographic gem.

La lettre que nous donnons accuse réception de son médaillon par G. H——. Elle pétille d'*humour*, comme le dessin qui l'accompagne. Bien heureux est le possesseur de cet autographe.

(Traduction.)

6 *octobre* 1860.

"Mon cher Monsieur.—La meilleure moitié de moi-même est charmée de ma tête! elle croit que c'est mon portrait (ou plutôt ressemblance). Elle la charrie en haut en bas de la maison, et elle essaye toutes sortes d'effets de lumière, etc.; je finis par croire qu'elle fait des expériences sur la polarisation de la lumière, et je suggère qu'elle ferait mieux de la porter en guise de broche. Je crains que l'empressement en Herodias portant la tête de Jean-Baptiste dans un plat (peut-être considérerait des idées tentantes d'une tête de veau!). Mais avec toute cette démonstration d'affection, elle vient de manifester l'intention de me pendre! Et elle se fâche parce que (naturellement) je suis un peu long à trouver un clou pour l'horrible besogne! Voilà qu'on fait les préparatifs!'' Je vais tout-à-fait résigné à mon triste sort—(je vous remercie!) J'espère seulement que je serai pendu à la manière Jack-Ketchy la plus goûtée.

"Je reste (seulement pour cinq minutes de plus!) très-sincèrement à vous,

"H.-K. Browne."

De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq

HENRY BRIGHT.

(See page 188.)

One of the most original landscape-painters of the English school. To the frequenters of our annual picture-galleries his works are now but little known, but by dealers and collectors they are highly prized and are bought at large prices. He paints both in oils and water-colours with equal ability; his style is broad, and his colouring remarkably rich. Many of his best pictures are "sunsets," which he represents with a grandeur of effect and gorgeousness of tints quite captivating. As a lithographic artist Mr. Bright has executed many admirable studies in chalk, principally for the use of students. Twenty years ago he was a constant contributor to the Royal Academy Exhibitions, but of late his works are rarely to be seen anywhere but at the British Institution, and even there only occasionally.

The little sketch of a water-mill, which we publish, though extremely rough, will be recognized as indicative of his style by those who are familiar with his works.

L'un des paysagistes les plus originaux de l'école anglaise. Ses ouvrages sont aujourd'hui peu connus des visiteurs des expositions annuelles des artistes anglais; en revanche, ils sont fort prisés par les collecteurs et les marchands de tableaux. Il peint aussi bien à l'huile qu'à l'aquarelle; son style est large, son coloris est fort riche. Ses plus belles toiles sont des *couchers de soleil*, qu'il représente avec une grandeur d'effet et une magnificence de teintes vraiment captivantes. Comme artiste-lithographe, M. Bright a exécuté beaucoup d'études au crayon, principalement à l'usage des étudiants. Il y a vingt ans, il exposait constamment à l'Académie royale, mais depuis quelque temps on ne rencontre de ses ouvrages qu'à l'Institution Britannique, et encore seulement de temps à autre.

Le petit dessin d'un moulin que nous donnons est une ébauche fort imparfaite; cependant, il décèle son style pour ceux qui connaissent ses ouvrages.

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

TORQUATO TASSO.

(See page 189.)

Born 1544; died 1595. One of the greatest poets of Italy. He first studied the law at Padua, but soon gave up that pursuit to devote himself entirely to poetry, and, when fifteen years of age, composed a chivalric poem entitled 'Rinaldo;' he also at this time conceived the plan of his immortal epic. He was soon afterwards (1565) called to the Court of Ferrara by Duke Alphonso II., went to France in the service of Cardinal d'Este (1571), and was well received by Charles IX. After his return to Ferrara he produced, in 1573, his pastoral drama of 'Aminta,' and completed in 1575 his great epic poem of 'Jerusalem Delivered,' to which he chiefly owes his fame.

His tragedy of 'Torrismondo,' from which we give a page of his manuscript, was written in 1587.

Né en 1544; mort en 1595. L'un des plus grands poëtes de l'Italie. Il étudia d'abord le droit à Padoue, mais il négligea bientôt cette étude pour se livrer tout entier à la poésie, et composa dès l'âge de dix-huit ans, un poëme chevaleresque, *Renaud;* il conçut aussi dès cette époque le plan de son immortelle épopée. Il se vit bientôt après (1565) appelé à la cour de Ferrare par Alphonse II, suivit en France le cardinal d'Este (1571), et fut fort bien accueilli de Charles IX; de retour à Ferrare, il y fit jouer (1573) un drame pastoral, *L'Aminta*, et termina en 1575 sa *Jérusalem délivrée*, qui est le principal titre du Tasse à l'immortalité.

Sa tragédie de *Torrismondo*, du manuscrit de laquelle nous donnons une page, fut écrite en 1587.

(Texte.)

Il Re Torrismondo. Act I.

"E serva per volere, e per fortuna,
Il pensier si molesto homai si scopra,
Che nulla si celato, o si riposto
Dee rinchiuder giamai, ch' a me l' asconda.
Alvida. Cara nutrice e madre egli è ben dritto
Ch' a voi si mostri quello, ond' osa a pena
Ragionar fra se stesso il mio pensiero,
Perch' a la vostra fede, il vostro senno
Più canuto del pelo, al buon consiglio
Meglio è commesso ogni secreto affetto,
Ogni occulto desio del cor profondo,
Ch' a me stessa non è; bramo, e pavento;
No 'l nego: ma sò ben, quel ch' i' desio;
Quel che tema, io non so, temo ombre, e sogni.
Et antichi prodigi, e novi mostri,
Promesse antiche, e nove, anzi minaccie
Di Fortuna del Ciel, del Fato averso.
Di stelle congiurate: e temo, ahi lassa,
Un non sò che d'infausto, o pur d'horrendo
Ch' a me confonde un mio pensier dolente.
Lo qual mi sueglia, e mi perturba, e m' ange
La notte, e 'l giorno ohimè giamai non chiuso
Queste luci gia stanche in breve sonno,
Ch' a me forme d' horrore, e di spavento,
Il sogno non presenti; et hor mi sembra
Che del fianco mi sia rapito a forza
Il caro sposo, e senza lui solinga
Gir per via lunga e tenebrosa errando."

(Translation.)

"To her who serves you both by will and fate,
Let thoughts that trouble thus be now disclosed,
And never, I beseech, let aught be hidden
Or so concealèd that I know it not.
Alvida. Dear nurse and mother, it is very right
That I should show you that which even my mind
Scarce dares to think upon within itself;
For to your fidelity, and to your wisdom,
That far exceeds your years, and to your counsel
Is better confided every secret wish,
Every hidden desire deep in the heart,
Than unrevealed: I wish, and yet I fear—
I dear it not—and what I wish I know.
But what I fear I know not: shadows, dreams,
Omens of bygone days, and portents new,
And ancient oracles and new, even the threats
Of Fortune and of Heaven, and adverse Fate
Of stars conspiring: and I fear, alas!
I know not what misfortune or event
Of horror, which confounds in thoughts of woe,
That keep me wakeful, and disturb and vex
All night and day. Ah me! ne'er do I close
These eyes, so heavy now with broken sleep,
But straightway forms of horror and of dread
Rise up in dreams: and even now it seems
As though by force were snatchèd from my side
My loved spouse, and without him desolate
I wander on my weary darken'd way.

(Traduction.)

"A celle dont la volonté et la destinée sont de vous servir
Faites connaître les pensées qui vous troublent,
Et faites, je vous en conjure, qu'elles ne soient jamais ni si cachées
Ni si dissimulées que je puisse les ignorer.
Alvida. Bonne nourrice et mère, il est très-juste
Que je vous fasse connaître ce que mon esprit même
Ose à peine penser dans son intérieur:
Il est mieux que je confie chaque désir secret,
Chaque désir caché au fond du cœur,
A votre fidélité et à votre sagesse,
Qui surpasse de beaucoup votre âge, et à vos conseils,
Plutôt que de ne pas les dévoiler; je désire et cependant je crains,
Je ne le nie pas, je sais bien ce que je désire,
Mais je ne sais pas ce que je crains: fantômes, rêves,
Augures des temps passés, nouveaux présages sinistres,
Oracles anciens et nouveaux, même les menaces
De la Fortune et des Cieux, et le sort adverse
D'étoiles conspirantes; et je crains, hélas!
Je ne sais quel malheur, quel événement
Horrible qui se confondent en pensées de désolation,
Qui me tiennent alarmé, qui me troublent et me tourmentent
La nuit et le jour. Pauvre moi! Je ne ferme plus
Ces yeux aujourd'hui si gonflés par l'insomnie,
Sans que des fantômes d'horreur et de terreur
Ne surgissent soudain en rêves; et même en ce moment il me semble
Que mon époux bien aimé est arraché de mes côtés,
Et sans lui j'erre désolée
En mon chemin fatigant et sombre.

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

WILLIAM PENN.

(See page 192.)

Born in London in 1644; died in 1718. The founder of Pennsylvania. Son of Sir William Penn, the English Admiral, who rendered great services to the Stuarts. He travelled in France and Holland; on his return became a Quaker, and on that account was imprisoned in Ireland, and driven by his father from the paternal home. He nevertheless continued to write and to preach in favour of the new sect, which twice led to his imprisonment in the Tower of London.

Né à Londres en 1644; mort en 1718. Fondateur de la Pennsylvanie. Fils de sir William Penn, amiral anglais, qui rendit de grands services aux Stuarts. Il voyagea en France et dans les Pays-Bas; il se fit quaker à son retour, fut pour ce fait emprisonné en Irlande, et chassé par son père du seuil domestique. Il se mit néanmoins à écrire et à prêcher en faveur de la nouvelle secte, ce qui le fit deux fois enfermer à la Tour de Londres. Ayant hérité de près de 40,000 liv. de rente et d'une créance de 400,000 fr. sur la Couronne, il reçut en échange de cette dernière, la propriété et la souveraineté du pays à l'ouest de la Delaware, et y fonda en 1681 la belle colonie qui prit de lui le nom de Pennsylvanie. Il y ouvrit un asile à tous les sectaires, fit avec les sauvages des traités qu'il exécuta ponctuellement, abolit l'esclavage, donna aux colons une constitution en vingt-quatre articles (qui fut la base de celle des États-Unis), et bâtit Philadelphie. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Jacques II; il fut en conséquence mal vu du roi Guillaume, et fut dépouillé de son gouvernement; mais il le recouvra en 1696, et alla passer deux ans en Amérique (1699–1701). Il revint encore une fois en Europe afin d'obtenir quelques concessions en faveur du commerce de la nouvelle colonie, et mourut dans le Berkshire en 1718.

Having inherited a large income and considerable claims upon the Crown, he received in exchange for the latter the proprietorship and government of a tract of country west of the Delaware, and there founded in 1681 the fine colony which took from him the name of Pennsylvania. He opened an asylum for all sectaries, made treaties with the savages, which he scrupulously kept, abolished slavery, gave the colonists a constitution (which was the basis of that of the United States), and built Philadelphia. On his return to England, he obtained the favour of James II., and was consequently looked upon with suspicion by William III., who deprived him of his government, which, however was restored to him in 1696, and he then passed two years in America (1699–1701). He returned once more to Europe in order to obtain concessions in favour of the commerce of the new colony, and died while in England in 1718.

Penn is cited by philosophers as a model of wisdom and philanthropy. Montesquieu styles him the modern Lycurgus.

The letter we give was written to Sir Robert Southwell, Clerk of the Privy Council.

Penn est cité par les philosophes comme un modèle de sagesse et de philanthropie. Montesquieu le nomme le Lycurgue moderne.

La lettre que nous donnons de lui est écrite à sir Robert Southwell, secrétaire du conseil privé.

(Traduction.)

"Mon digne Ami,—Je suis fâché de ne pas être toujours en mesure de rendre service à un homme que je puis servir aussi naturellement que toi. Je suis abondamment obligé d'embrasser chaque occasion de m'acquitter envers toi. Finalement, je lui ai écrit, et je joins la lettre à celci; si tu l'approuves, cachette-la et envoie-la; si non, je passerai chez toi le jour appelé mardi vers 11 heures du matin, pour recevoir des instructions plus complètes. Il est tard, et le messager pouvant être surpris pour la nuit, je dois conclure en me disant, ce qui sera toujours, je l'espère,

"Ton ami très-attaché,
"Will. Penn."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

GEORGE WASHINGTON.

(See pages 190, 191.)

Born 1732; died 1799. Founder of the Republic of the United States. He served as an officer of militia during the English war against the French in Canada (1754–60), gave proofs of talent, and attained the rank of Colonel. At the time of the troubles in the English colonies in America he was one of the seven deputies from Virginia to the Congress of Boston (1774), and soon afterwards received the command of the Anglo-American army (1775). He supplied the absence of all resources by rare prudence, constancy, and ability, and, sustained by French assistance, resisted, but not without great difficulty, the English Generals Howe, Clinton, Burgoyne, and Cornwallis; after varied success he succeeded in shutting up the latter in York Town, and forced him to a capitulation. After the recognition of American independence by England and the establishment of a regular government, Washington was elected President of the Union in 1789, re-elected in 1793, and resigned his power in 1797, two years after which he died.

The letter which we give, written entirely in his hand, is of great interest—an interest which is increased by present circumstances. We published another letter of his in our second number, page 10. These two letters are two pages of history.

Né en 1732; mort en 1799. Fondateur de la république des États-Unis. Il servit comme officier de milice pendant la guerre des Anglais contre les Français du Canada (1754–60), fit preuve de talent et se retira avec le grade de colonel. Lors des troubles des colonies anglaises, il fut un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston (1774), et reçut presque aussitôt le commandement de l'armée anglo-américaine (1775). Il suppléa à l'absence de toutes les ressources par une prudence, une constance et une capacité rares, et, soutenu par quelques secours français, résista, non sans peine, aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne et Cornwallis; après des succès variés, il finit par enfermer ce dernier dans York-Town et le forcer à une capitulation. Après la reconnaissance de l'indépendance américaine par l'Angleterre et l'établissement d'un gouvernement régulier, Washington fut élu Président de l'Union (1789); il fut réélu en 1793, et résigna le pouvoir en 1797. Il mourut deux ans après.

La lettre que nous donnons, écrite en entier de sa main, est d'un grand intérêt—intérêt que les circonstances actuelles accroissent encore. Nous avons publié une autre lettre de lui dans notre seconde livraison, page 10. Ces deux lettres sont deux pages d'histoire.

(Traduction.)

"*Philadelphie*, 22 *avril* 1793.

Milord,—Les souhaits favorables que Votre Seigneurie a exprimés pour la prospérité de ce pays naissant, ne peuvent manquer d'être reçus avec gratitude par tous ses citoyens, et par tous ceux qui l'aiment. Un moyen d'arriver à ce résultat, et de contribuer à son bonheur, est très-judicieusement dépeint dans les mots suivants de votre lettre, 'faire parler peu de lui dans le grande monde de la politique.' Je puis assurer Votre Seigneurie que ces mots expriment mes sentiments sur ce point; et je crois que c'est le désir sincère de l'Amérique unie de ne tremper en rien dans les intrigues politiques, ni dans les querelles des nations européennes; mais, au contraire, de faire echang. de produits, et de vivre en paix et amitié avec tous les habitants de la terre; je suis persuadé qu'elle agira ainsi, si cette conduite peut être suivie avec droiture. Administrer la justice à toutes les Puissances avec lesquelles nous sommes en relation, et la recevoir d'elles, sera toujours, je l'espère, le trait le plus saillant de l'administration de ce pays; et je me flatte que rien autre que la nécessité impérieuse n'occasionnera de rupture avec aucune d'elles. S'il nous est permis de suivre un système semblable, l'agriculture et les arts mécaniques, la richesse et la population de ces États augmenteront avec un degré de rapidité qui surpassera tous les calculs, et qui surpasse de beaucoup toutes les idées que Votre Seigneurie s'est faites jusqu'ici à ce sujet. Pour preuve de l'expansion de nos vues (réalisées ou non) je prends la liberté de vous envoyer le plan d'une nouvelle cité, assise vers le centre de l'union de ces États, laquelle est destinée à devenir le siége permanent du gouvernement; nous sommes en ce moment sérieusement occupés à étendre la navigation intérieure de la rivière (Potomac) sur laquelle elle est située, ainsi que de ses affluents, à travers une étendue de pays dont des centaines de milles sont aussi riches qu'aucune autre région du monde; et nos travaux sont fort avancés. Et ce n'est point là un exemple isolé des essais de ce genre, bien que ce soit le seul qui touche à sa fin, et qui soit partiellement en pratique. Beaucoup d'autres travaux très-importants sont commencés, et il est à peu près sûr que dans dix ans, si nous restons en paix, nous aurons ouvert une communication par eau avec tous les lacs au Nord et à l'Ouest de nous, avec lesquels nous sommes territorialement liés; quelques années après, nous aurons aussi relié par eau l'île de Rhode à la Georgie inclusivement—en partie par des tranchées entre les grandes baies et le détroit, en partie entre les îles et les bancs de sables et la terre ferme, d'Albemarle autour de la rivière Sainte-Marie. A ces travaux il faut aussi ajouter la construction de ponts sur des

rivières considérables, et le commencement de routes à péage, comme d'autres preuves des améliorations qui se font actuellement.

"Avec l'estime et le respect les plus grands, j'ai l'honneur d'être,

"De Votre Seigneurie le très-obéissant humble serviteur,

"(Gᵉ WASHINGTON.

"Le comte de Buchan."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

BENJAMIN FRANKLIN.

(See page 191.)

Born 1706; died 1790. He was first a journeyman printer; in 1729 he established a printing business in Philadelphia, which he carried on with considerable success, and soon acquired an honourable independence. From that time he occupied himself with objects of public utility, founded a library and a literary institution, and published newspapers and almanacks, which enabled him to spread useful information among the people. He entered on political life, becoming first Secretary (1736), and then Member of the Assembly of Pennsylvania. He also studied science, made some important discoveries in electricity, and invented the lightning conductor. He was appointed Postmaster-General in America in 1753, and was sent in 1757 as a delegate to the English metropolis to maintain the interests of his countrymen. He was successful in many delicate negotiations, and obtained in 1765 the repeal of the Stamp Act, which deprived the American Colonies of the right to tax themselves. But new vexations having kindled war between England and America, he quitted London in 1775, and on his return to America he was chosen deputy for Pennsylvania to Congress, took a leading part in the declaration of independence (1776), and was sent to France to solicit aid. He was received at Paris with enthusiasm, and obtained all he asked for (1778). In 1783 he signed the treaty of peace which gave independence to his country. Two years afterwards he returned to the United States; his return was a triumph. He was appointed Governor of Pennsylvania. In 1788 he retired from public life, and died two years afterwards, at the age of 84. On receiving the news of his death, the National Assembly of France went into mourning, on the proposal of Mirabeau.

Franklin was not only an excellent citizen and an able natural philosopher; he was also a great moralist and a model of virtue; he created for himself a system of moral reform, which consisted in combating each vice in succession. He contributed to the improvement of his fellow-citizens by numerous popular writings, among which 'Poor Richard's Almanack' may be specially named. Turgot has summed up Franklin's best qualities in the celebrated words:—

"Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis."

Né en 1706; mort en 1790. Fut d'abord ouvrier imprimeur; devint lui-même en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il entra dans l'administration, fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pennsylvanie. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, et inventait le paratonnerre. Il fut nommé en 1753 maître général des postes en Amérique, et fut député en 1757 auprès de la métropole pour défendre les intérêts de ses compatriotes: il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'acte du timbre qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumés la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pennsylvanie au congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776), et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme, et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux États-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pennsylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil, sur la proposition de Mirabeau.

Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu: il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque *La Science du Bonhomme Richard*. Turgot a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre:—

"Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis."

(Traduction.)

"*Passy, le* 23 *mars* 1784.

"Monsieur,—J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin au sujet du règlement de dépenses faites en Hollande, etc. Ayez la bonté de m'envoyer une copie de la lettre écrite par M. de Sartine, et dont vous parlez. Après l'avoir lue, je vous donnerai immédiatement une réponse explicite.

"Avec grande estime, je suis, Monsieur,

"Votre très-obéissant et très-humble serviteur,

"B. FRANKLIN

"L'Honorable Paul Jones, écuyer."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

GENERAL "STONEWALL" JACKSON.

(See page 193.)

At page 82 of our first volume we gave a portrait of this distinguished General, accompanied by a biographical sketch (see page 17, in the notices at the end of volume). We have now the good fortune to be able to present them with one of his letters, which abundantly proves that, in addition to his great bravery, he possessed other high qualities calculated to make him respected and beloved by those under his command.

In connection with his letter we may add that it is said his recommendations for promotion were invariably successful. Indeed, in this as in all other matters connected with his command, he enjoyed an immunity from interference by his superiors rarely allowed to one of his rank. It was this absolute control over his own command that enabled Jackson to perform those achievements that now rank him among the great captains of his time, that gave him such powerful influence over his men that each one seemed imbued with the spirit of his beloved chief. Even in death Jackson's wishes in regard to his corps have been respected. General Ewell, whom he named as his successor, was appointed to the command of the "Stonewall" corps, though we believe his health has since obliged him to withdraw from active service in the field.

Notre premier volume contient un portrait (p. 82) et une notice biographique (p. 17 des notices) de ce général distingué. Nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui une lettre de lui; elle prouve qu'à sa bravoure chevaleresque il réunissait d'autres qualités élevées bien faites pour le faire respecter et aimer de ceux placés sous ses ordres.

Au sujet de sa lettre, nous ajouterons qu'on dit que ses recommandations à l'avancement ont été suivies sans exception. Bien plus, dans cette attribution comme dans toutes les autres relevant de son commandement, il jouissait d'une immunité d'intervention de la part de ses supérieurs, rarement accordée à un général de son rang. C'est ce contrôle absolu dans son commandement qui a permis à Jackson d'accomplir ces faites d'armes qui l'ont placé parmi les grands capitaines de l'époque, qui lui donnait sur ses hommes une influence si complète que chacun d'eux semblait animé du même courage que lui. Les désirs que Jackson avait exprimés sur son lit de mort quant au futur commandement de son corps, ont été respectés; le général Ewell, qu'il avait désigné pour lui succéder, fut nommé chef du corps de "Stonewall."

(Traduction.)

"*Comté de la Caroline, Virginie,*

"*7 mars* 1863.

"Mon cher Colonel,—J'ai reçu votre bonne lettre d'hier.

"Quant au Général ——, je ne vois pas pourquoi on lui donnerait la brigade Talissero sans faire injustice aux autres. Je suis d'avis que l'intérêt du service exige qu'aussi longtemps que j'ai des officiers capables de remplir les vacances dans mon commandement, il est de mon devoir de les recommander. De la même manière, lorsque des officiers ont servi avec moi et se sont montrés digne d'avancement, je me fais un devoir de les recommander. Les officiers qui ont servi avec moi et avec distinction, et qui m'ont convaincu qu'ils réunissaient les conditions de grades supérieurs, doivent être recommandés par moi pour remplir les vacances, de préférence à ceux qui n'ont jamais été sous mon commandement. Passer sur ceux qui ont servi sous moi, et recommander pour remplir des vacances des officiers d'autres corps, tendrait à décourager ceux qui sont sous moi. Mon désir est au contraire de les stimuler, en leur laissant voir qu'ils auront toujours la préférence dans mes recommandations.

"Je suis sûr que vous partagerez mon opinion à cet égard. Veuillez me rappeler au bon souvenir du général —— et lui dire que j'ai recommandé un officier pour la brigade Talissero.

"Le temps viendra où notre ami accompli, le colonel ——, sera brigadier ou quelque chose de plus haut; mais en ce moment je ne crois pas que cela doive être. C'est un excellent officier.

"J'espère que le bill militaire dont vous parlez sera voté par le congrès.

"Je suis cordialement avec vous pour ce qui est de porter la guerre au nord du Potomac. C'est pour moi un sujet de grande satisfaction que de voir combien nos gens de la Vallée sont loyaux.

"Très-sincèrement votre ami,

"T.-J. JACKSON."

[*De la Collection du Directeur.*]

MADAME DE STAËL.

(See page 194.)

Born at Paris in 1766; died in 1817. She was the daughter of Necker, and always retained a love and veneration for her father amounting almost to idolatry. She married, in 1786, Baron de Staël-Holstein, the Swedish Ambassador to France (who resided at Paris until 1799, and died in 1802). At the time of the Revolution, she devised a plan of escape for Louis XVI. shortly before the 10th August, 1792, and did not fear to address to the Revolutionary Government a defence of the Queen. Under the Directory she exercised great influence by her *salons*, declared herself against the Clichy Club, which desired to upset the Directory, and caused Talleyrand to resume the direction of affairs (1796). Under Bonaparte her influence declined; she joined the opposition, and was exiled forty leagues from Paris (1802). She quitted France, went to Weimar, where she studied German literature with Goethe, Wieland, and Schiller, passed a year (1805) at Geneva, and in her residence at Coppet (Canton de Vaud), then returned to France, where her presence was tolerated; but she again displeased the Imperial police by the allusions which abounded in her 'Germany,' then in the press (1810); the edition was seized and destroyed, and Madame de Staël was enjoined not again to leave Coppet. She escaped in 1812 from this residence, which had become for her a prison, resided successively at Vienna, Moscow, St. Petersburg, in Sweden, and lastly in London, and did not return to Paris until after the definitive fall of Napoleon in 1815. She obtained from Louis XVIII. £80,000 as compensation for the sums owing to her father. Two years afterwards, on her return from travelling in Italy, she died at Paris. She had secretly married, in 1810, a young officer, M. de Rocca, who was the author of 'Memoirs of the French War in Spain,' and the 'Walcheren Campaign in 1809.'

Madame de Staël is one of the most celebrated of female authors; she spoke even better than she wrote: her *salons* were filled with the most illustrious men of letters, art, science, commerce, and politics; she entered upon all kinds of questions, and treated them with ability. Her most remarkable works are 'Delphine' (1802), and 'Corinne' (1807), two celebrated romances, especially the second, in which it is thought she intended to portray herself.

The letter we publish was written by Madame de Staël to William Conyngham Plunket, the eminent lawyer, who was created Lord Plunket 1st June, 1827.

Née à Paris en 1766; morte en 1817. Fille de Necker, elle conserva toujours pour son père un amour et une admiration qui allaient jusqu'à l'idolâtrie. Elle épousa, en 1786, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France (qui résida à Paris jusqu'en 1799, et mourut en 1802). Lors de la Révolution, elle rédigea un plan d'évasion pour Louis XVI peu avant le 10 août 1792, et ne craignit pas d'adresser au gouvernement révolutionnaire une défense de la reine. Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence, se déclara contre le club de Clichy, qui voulait renverser le Directoire, et fit rentrer Talleyrand aux affaires (1796). Sous Bonaparte, son crédit baissa; elle fit de l'opposition, et fut exilée à 40 lieues de Paris (1802). Elle quitta la France, se rendit à Weimar, où elle étudia la littérature allemande avec Goethe, Wieland et Schiller, passa un an (1805) à Genève et dans sa terre de Coppet (canton de Vaud), puis revint en France, où sa présence fut tolérée; mais elle déplut encore à la police impériale par les allusions dont fourmillait son *Allemagne*, alors sous presse (1810); l'édition fut saisie et mise au pilon, et il fut enjoint à madame de Staël de ne plus s'écarter de Coppet. Elle s'évada, en 1812, de ce séjour devenu pour elle une prison, habita successivement Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède, enfin Londres, et ne revint à Paris qu'après la chute définitive de Napoléon en 1815. Elle obtint de Louis XVIII 2,000,000 de francs, à titre de restitution des sommes dues à son père. Deux ans après, au retour d'un voyage en Italie, elle mourut à Paris. Elle s'était remariée en 1810, mais secrètement, avec un jeune officier, M. de Rocca, auteur des mémoires sur *La Guerre des Français en Espagne* et sur la *Campagne de Walcheren en* 1809.

Madame de Staël est la plus célèbre des femmes auteurs; elle parlait encore mieux qu'elle n'écrivait; son salon était rempli des hommes les plus illustres dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie et la politique; elle embrassait tous les genres de questions, et les traitait avec supériorité. Ses écrits les plus remarquables sont: *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), deux romans célèbres, le second surtout, dans lequel on pense qu'elle a voulu se peindre elle-même.

Elle écrivit la lettre que nous donnons à William-Conyngham Plunket, l'éminent légiste, qui fut élevé à la pairie en 1827.

Translation.)

"*Monday.*

"The other Friday would be Good Friday. Will you grant me another precious joy, Monsieur, in dining with me? I propose Wednesday, the 6th of April, that is to say, next Wednesday week—do not refuse me. To see a man like you, Monsieur, and not hear him, is the punishment to which the crowd condemned me on Wednesday last. I must have Wednesday.

"A thousand compliments.

"N. DE STAËL."

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

MADAME RÉCAMIER.

(See page 194.)

Born at Lyons in 1777; died at Paris in 1849. One of the most celebrated women of the time. She was not quite sixteen years old when she married M. Récamier, a rich banker in Paris, and her *salons* became, under the Consulate and the Empire, the resort of a select society, which soon gave umbrage to the new power. She was sent away from Paris by the Imperial police for her numerous visits to Coppet, the residence of Madame de Staël, who continued her intimate friend until her death, and she resided some time at Lyons, where she associated with Camille Jordan and Ballanche; she then visited Italy, where she was eagerly welcomed, but she was not permitted to return to France until after the fall of the Empire. She was repeatedly tried by great pecuniary reverses, which she supported with dignity; and from 1819 lived in seclusion in the Abbaye-aux-Bois, Rue de Sèvres. She was not the less sought for by the world she had fled, and saw her retreat frequented, as in her best days, by all the celebrities of the time: Chateaubriand was one of her most assiduous and most constant visitors. Madame Récamier delighted in bringing into friendly contact men of the most opposite opinions, and employed her influence only in solacing misfortune, protecting merit, or promoting friendship. Of incomparable beauty, which she retained very late, and to which were added all the gifts of mind and heart, she was surrounded by admirers; but contenting herself with pleasing, she was able to preserve herself from all weakness. Madame Récamier has left a vast correspondence, of which a portion was published in 1860, under the title of 'Recollections and Correspondence of Madame Récamier.'

She wrote the interesting letter, which we publish, to Miss Maria Edgeworth, at the time she retired to the Abbaye-aux-Bois.

Née à Lyon en 1777; morte à Paris en 1849. L'une des femmes les plus célèbres de l'époque. Elle n'avait pas encore seize ans quand elle fut mariée à M. Récamier, riche banquier de Paris, et son salon devint sous le Consulat et l'Empire le rendez-vous d'une société choisie qui ne tarda pas à porter ombrage au nouveau pouvoir. Éloignée de Paris par la police impériale pour ses nombreuses visites à Coppet, où résidait madame de Staël, qui resta son amie intime jusqu'à la mort, elle séjourna quelque temps à Lyon, où elle se lia avec Camille Jordan et Ballanche, puis elle alla visiter l'Italie, où elle trouva l'accueil le plus empressé; elle ne put rentrer en France qu'après la chute de l'Empire. Éprouvée plusieurs fois par de grands revers de fortune, elle les supporta avec dignité, et alla s'ensevelir dès 1819 à l'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres. Elle n'en fut pas moins recherchée du monde qu'elle fuyait, et vit, comme dans ses plus beaux jours, sa retraite fréquentée par toutes les célébrités de l'époque: Chateaubriand était des plus assidus et des plus constants. Madame Récamier se plaisait à rapprocher, pour les concilier, les hommes des opinions les plus opposées, et n'employait son crédit qu'à soulager le malheur, à protéger le mérite, ou à servir l'amitié. D'une beauté incomparable, qu'elle eut le privilége de conserver fort tard, et à laquelle se joignaient tous les dons de l'esprit et du cœur, elle fut entourée d'adorateurs: mais se contentant de plaire, elle sut se préserver de toute faiblesse. Madame Récamier a laissé une vaste correspondance, dont une partie a été publiée en 1860 sous le titre de *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*.

Elle écrivit l'intéressante lettre que nous donnons à miss Maria Edgeworth, au moment où elle prenait possession de l'Abbaye-aux-Bois.

(Translation.)

"I am very happy and very proud, my dear Maria, that you still have the goodness to think of me, and it was with the greatest eagerness that I received the friends who brought me news from you. I replied to the note that Lord Carrington brought me,—it appears that my answer has not reached you. I will give this one to your friends, to save it from the same fate.

"I have often thought, my dear Miss, of the moments which I have had the happiness to pass with you, of that visit we paid to Monsieur de la Harpe: it was for you that he made verses for the last time. Alas! soon afterwards he was no more. Since that time I have been oppressed by all kinds of misfortunes. I know that you feel an interest in them, and I have reckoned that interest among my consolations. At length, after several years of sadness and of persecution, I was hoping to find repose, and this last year has been more cruel for me than all those which had preceded it. I am sure, my dear Miss Maria, that you will pity me; the recollection you have retained of me in the midst of all your successes assures me of this. I beg you to believe that I attach the greatest value to this remembrance, and to accept the assurance of all my sentiments.

"JULIETTE RÉCAMIER."

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

(See page 194.)

Born 1772; died 1834. In our second number (page 14, Vol. I.), we gave our subscribers a long letter and a biographical notice of this distinguished poet and critic; we trust they will not be displeased with a second specimen of his familiar style.

Né en 1772; mort en 1834. Notre seconde livraison, page 14, volume 1, contient une longue lettre et une notice biographique de ce poëte et critique distingué. Nous espérons que nos abonnés seront charmés d'avoir un second spécimen de son style familier.

(Traduction.)

"Ma très-chère Amie, — Lorsque vous prendrez congé de M. Anster, ou auparavant, imposez-lui la tâche—ou, comme disent les élèves d'Oxford et de Cambridge – frappez-le de l'impôt de composer, avant qu'il retourne à ses livres de droit, et pendant son voyage, un poëme, long ou court, selon l'humeur de sa muse, intitulé: 'Ma Visite au petit Bois de Highgate, en juillet 1829.'

"ESTEESY."*

From the Collection of Richard J. Greene, Esq.

BERTHOLD GEORGE NIEBUHR.

(See page 194.)

Born at Copenhagen in 1776; died in 1831. A distinguished Danish historian. Son of Carsten Niebuhr, the celebrated Danish traveller. He first entered on an official career, became Secretary to the Danish Minister of Finance, and then Director of the Bank. He retired to Prussia at the time of the French invasion of Germany, and there became Director of Commerce, and was appointed Professor at the University of Berlin from the foundation of that establishment. In 1811 he commenced the publication of his 'Roman History,' which established his reputation. In 1816 he was sent to Rome as Prussian Ambassador, and profited by his sojourn in Italy to make important researches in history and philology. He quitted Rome in 1821, accepted an appointment at the University of Bonn, and resided in the latter city until his death. His 'Roman History' is composed of many parts, which were published at very distant periods, and was never completed. In this work, which displays great erudition and sagacity, Niebuhr submits the early history of Rome to severe criticism, and carries his scepticism beyond that of his predecessors, Beaufort, Lévêque, etc.

Né à Copenhague en 1776; mort en 1831. Historien danois distingué. Fils de Carsten Niebuhr, célèbre voyageur danois. Il suivit d'abord la carrière administrative, fut secrétaire du ministre des finances du Danemark, puis directeur de la Banque. Se retira en Prusse lors de l'invasion des Français en Allemagne, y devint directeur du commerce, fut nommé professeur à l'université de Berlin lors de la fondation de cet établissement, commença en 1811 la publication de l'*Histoire romaine*, qui a fait sa réputation, fut envoyé en 1816 à Rome comme ambassadeur de la Prusse près du Saint-Siége, et profita de son séjour en Italie pour faire des recherches importantes sur l'histoire et la philologie. Quitta Rome en 1824, accepta une place à l'université de Bonn et résida dans cette dernière ville jusqu'à sa mort. Son *Histoire romaine* se compose de plusieurs parties, qui ont été publiées à des époques fort éloignées, et n'a pu être achevée. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition et de sagacité, Niebuhr a soumis à la critique la plus sévère les faits des premiers temps de l'histoire de Rome, et a porté le scepticisme plus loin que ses devanciers, Beaufort, Lévêque etc.

(Translation.)

"Ticket No. 78.
"To the Lectures on Ancient History, for Mr. Brambach. Student.
"Summer Season, 1826.
"Auditorium XI.
"Place No. 59. "NIEBUHR."

(Traduction.)

"Billet nº 78.
"Pour le cours d'histoire ancienne pour M. Brambach. Étudiant.
"Sémestre d'été, 1826.
"Auditorium XI.
"Place nº 59. "NIEBUHR."

From the Collection of Richard J. Greene, Esq.]

WILLIAM WILKIE COLLINS.

(See page 195.)

Born in London in 1824. A celebrated English novelist. Passed his early youth in Italy, with his father, the distinguished landscape painter. In 1848 he published a memoir of the life and works of his father, an interesting contribution to the history of English art. Under the influence of his recollections of Italy, his first romance was an historical recital of the taking of Rome by Alaric, entitled 'Antonina' (1850). He then entered upon the description of contemporary life, following the example of Dickens and Thackeray, and published in 1853 'Basil,' a very simple, but nevertheless touching story. Then followed 'Hide and Seek;' 'The Dead Secret;' and 'The Woman in White,' which has been translated into French and German, and obtained for its author the praise of the Duke D'Aumale at the annual dinner of the Royal Literary Fund; 'The Queen of Hearts;' and lastly, 'Armadale,' now appearing in the 'Cornhill Magazine.' The page of manuscript which we give forms part of the third chapter of that story.

Mr. Wilkie Collins's position as an English novelist is by the side of Mr. Charles Dickens, whose friend he is, and also a frequent contributor to his Christmas stories, which have become increasingly popular since the appearance of the 'Christmas Carol.'

Mr. Collins has also taken a good position as a dramatist. He began with the 'Lighthouse,' a little drama which Mr. Charles Dickens produced at his own house in 1855, and which was afterwards played at the Olympic. In 1857 his other play appeared, 'The Frozen Deep,' which was also first acted at Mr. Dickens's house by amateurs, and afterwards at the Gallery of Illustration, for the Jerrold subscription. The Queen and the Prince Consort were present at a private representation of this play, before it was produced in public.

Né à Londres en 1824. Célèbre romancier anglais. Passa sa première jeunesse en Italie, avec son père, paysagiste distingué. En 1848 il publia sur la vie et les travaux de ce dernier une biographie intéressante pour l'histoire de l'art anglais. Sous l'empire de ses souvenirs d'Italie, il débuta dans le roman par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé: *Antonina* (1850). Il aborda ensuite la peinture de la vie contemporaine, suivant l'exemple de Dickens et de Thackeray, et publia en 1853 *Basil*, histoire très-simple et cependant très-émouvante. Sont venus ensuite: *Hide and Seek* (le cache-cache); *The Dead Secret* (le secret enterré); *The Woman in White* (la femme en blanc), qui a été traduit en français et en allemand, et qui valut à l'auteur les louanges publiques du duc d'Aumale, à l'occasion de sa présidence au banquet annuel de la Société royale pour venir aux secours des gens de lettres; *The Queen of Hearts* (la reine de cœur); et enfin, *Armadale*, qui paraît en ce moment dans le *Cornhill Magazine*. La page manuscrite que nous donnons appartient au troisième chapitre de ce roman.

La place de M. William-Wilkie Collins dans le roman anglais est à côté de M. Charles Dickens, dont il est l'ami, et aussi le collaborateur fréquent dans les Contes de Noël, de plus en plus populaires depuis le *Christmas Carol*.

M. Collins s'est aussi créé une belle position dans le genre théâtral. Il a commencé par le *Lighthouse* (le phare), petit drame que M. C. Dickens fit jouer chez lui en 1855, et qui fut représenté ensuite à l'Olympic Théâtre. En 1857 parut son autre drame, *The Frozen Deep*, qui fut aussi joué d'abord chez M. Dickens par des amateurs, et ensuite à la Galerie d'Illustration, pour la souscription Jerrold. La reine Victoria et le prince Albert assistèrent à une représentation privée de ce drame, avant qu'il fût produit en public.

(Traduction.)

"'Il faut que je voie mistress Armadale,' dit M. Neal. 'Je ne veux me mêler de l'affaire que si mistress Armadale autorise mon intervention de sa propre bouche.'

"'Mistress Armadale est probablement avec son mari,' répliqua le docteur. Tout en parlant, il s'approcha d'une porte au fond du salon—hésita, se retourna et regarda avec anxiété son morose compagnon. 'Je crains d'avoir parlé d'une manière un peu blessante, monsieur, lorsque nous avons quitté votre appartement,' dit-il. 'Je vous en demande pardon de tout cœur. Avant que cette pauvre affligée soit ici, voulez-vous—voulez-vous m'excuser si je vous demande de la traiter avec la plus grande bienveillance et la plus grande considération?'

"'Non, monsieur,' répondit durement l'autre, 'je ne vous excuse pas. Quel droit vous ai-je donné pour vous faire croire que je puisse manquer de bienveillance et de considération envers qui que ce soit?'

"Le docteur comprit qu'il était inutile d'insister. 'Je vous demande pardon de nouveau,' dit-il d'un air résigné, et il laissa à lui-même l'étranger inabordable.

"M. Neal alla à la fenêtre; il y resta les yeux machinalement fixés sur la campagne; il se préparait mentalement à l'entrevue qui allait avoir lieu.

"C'était midi; le soleil était radieux et chaud; tout le petit monde de Wilbad s'agitait joyeusement sous l'influence de ce bon temps printanier. Tantôt de lourds chariots, conduits par des voituriers à la face noircie, roulaient sous la fenêtre, chargés de charbon venant de la forêt. Tantôt d'énormes radeaux de troncs d'arbres, et de planches, négligemment arrangés en ligne interminable—dirigés à chaque extrémité par des mariniers à longues bottes et la perche en main—glissaient au gré du courant impétueux de la rivière qui serpente la ville, pour aller rejoindre le Rhin lointain. Au-dessus des maisons de bois et à pignons qui longeaient la rivière, de grandes montagnes sylvestres couronnées de sapins, confondaient leurs cimes à verdure étincelante avec l'azur des cieux. Dans les massifs des forets et à leur surface, les sentiers qui couraient de l'herbe dans le feuillage, et du feuillage sur l'herbe, étaient semés de femmes et d'enfants parés des couleurs vives du printemps et cueillant des fleurs sauvages. Dans ces altitudes éloignées, ils ressemblaient à des points de lumière mouvante. Au-dessous, à la promenade au bord de la rivière, les baraques du petit bazar qui avait ouvert ponctuellement avec le retour de la saison, étalaient tous leurs brimborions étincelants, tandis que leurs bannières aux mille couleurs flottaient dans l'air embaumé. Ici les enfants dévoraient d'envie les étalages; là les jeunes filles tricotaient tranquillement tout en se promenant; ici les gens de la ville en groupes de cinq ou six, et les visiteurs, par un ou par deux, se passaient et se saluaient les uns les autres le chapeau à la main; là les estropiés et les impotents étaient voiturés lentement dans leurs chaises à roues, et prenaient avec les autres, à cette heure joyeuse de midi, leur part de cette lumière bénie qui réconforte, de ce soleil béni qui brille pour tous.

"L'Écossais regardait cette scène avec des yeux qui n'en virent jamais la beauté, tandis que son esprit était bien éloigné de toutes les leçons qu'elle enseignait. Il pesa une à une les paroles qu'il allait prononcer devant la femme."

(*Gracieusement communiqué par l'auteur* d'ARMADALE.)

* Ce mot représente les sons des initiales de Coleridge, S. T. C.

RICHARD III.

(See page 197.)

We here present our readers with a curious document, being a portion of the first Act of the first Parliament of Richard III., to simplify the titles to landed and other hereditary property, and to render them more valid and efficacious.

Nous offrons à nos lecteurs un document curieux. C'est la première page du premier acte du premier Parlement de Richard III, à l'effet de simplifier les titres de propriété et de les rendre plus valables et plus efficaces.

COMMENCEMENT OF THE ENTRY OF STATUTE 1 RICHARD III. IN THE EXCHEQUER BOOK XI. AT WESTMINSTER.

Incipiunt Statuta apud Westm' edita anno primo.

(Transcript.)

Ricardi tercii.

RIchard p la grace de Dieu Roy Dengleᵗre & de Fraunce & sⁱ Dirland puis le conquest tierce, Al honour de Dieu & de Seint Esglise & pur cõen pfit du Roialme Dengleᵗ, a son primer plement tenuz a Westm̃ le vintisme tierce jour de Janvier lan de son reigne primer, de ladvys & assent des sˢs Espuelz & Temporelz & lez Cõens du dit Roialme Dengleᵗ au dit plement sumonez & p auctorite de mesme le plement ad ordeigne & establic pur quiete de son pocple cteins Statutes & Ordenᵃncez en la fourme q̃ sensuet.

¶ Caᵖ⁼ 1. ¶ Primement pur ceo q̃ p privez & disconuz feoffementes gᵃund nounsuertie trouble costes & grevous vexacions de jour en jour accruont entre lez subgiettes du Roy, en taunt q̃ null hõme q̃ achate ẏres teñtes rentes & ẏvices ou aut̃s enheritementes, Ne fẽmes qe ount jointture ou Dower en ascuns ẏres teñtes ou aut̃s enheritementes, Ne lez darreins volentees des hõmez destre pfournez, Ne leses a ẏme de vie ou des ans, Ne annuiteez gᵃuntez a ascune psone ou psonez pur leur ẏvice pur ẏme de leur vies ou autment, sont en parfite suertie ne saunz gᵃund graund trouble & dute des mesmes p cause dez privez & disconuz feoffementz; Pur remedie dez queux il est ordeigne establie & enacte p ladvys de les sˢs Spuelx & Temporelx & lez Cões en cest ꝑsent plement assemblez & p auctoᵗᵉ dicell q̃ chune astate feoffement doon release gᵃunt leses & confirmacions des ẏres teñtes rentes ẏvices ou enheritamentes faitz ou cuez ou enapres estre faitz ou cuez (*ou en apres estri faitz ou euez*) p ascune psone ou psonez, esteantz de plein age de sain memorie a large & nient en duresse, a ascune psone ou psonez, et toutz recouees & execucions euez ou faitz soient bons & effectuelx a celluy a q̃ il est ensi faitz euez ou donez & a toutz aut̃s a son oeps, encountre le vendour feoffour donour ou gᵃuntour ent & encountre les vendours feoffours donours ou gᵃuntours & sez & lour heires enclaimantz ycelles tanꝙ soulement come heire ou heires as mesmes vendours feoffours donours ou gᵃuntours & chune deux, & encountre toutz autrez aiantz ou claimantz ascun title ou intesse en ycelles tanꝙ soulement al oeps de mesme le vendour feoffour donour ou gᵃuntour vendours feoffours donours ou gᵃuntours ou sez ou lour ditz heires al temps del bargein vend̃ coven̄t doon ou gᵃunt fait: Savᵃunt a chune psone ou psonez tielx droit title accion & intesse p reason dascun doon en le taille ent ¶ ij. fait si come ils avoir duissent si cest acte ne cust mye este fait. ¶ Item nr̃e Sr le Roy remembrant coment lez Cõens de cest son Roialme p novelx & desloialx invencions & enordinate covetise, encountre la ley de cest Roialme ount este misez a graund ẏvitute & enportablez charges & exaccions, & en especiall p une novell imposicion appelle Benevolence, pont divsez ans lez subgiettes & Cõens de cest ẏre encountre leur volentees & libtie ount paiez graundz sõmez de moneie a lour bien pres finall destruccion. qar divsez & plusours hõmez honorables de cest Roialme p encheson dicell furent compellez del necessite a desolver lour hostielx & vivre en gᵃund penurie & miserie, lour dettes nonpaiez & leur enfantz nient pferrez et tielx memorialx quelx ils avoient ordeinez pur la salue de lour aulmes furent anientisez, a gᵃund displeasure Dieu & la destruccion de cest Roialme; Pur qoi nr̃e dit Sr le Roi de ladvys & assent des ditz sˢs & Cõens en le dit plement assemblez & p auctorite dicell voet & ordeigne q̃ ses subgiettes & Cõialtee de cest son Roialme de cy enavᵃnt en null maᵑe soient chargez p null tiel charge ou imposicion appelle Benevolence, ne p tiel semblable chargee, & q̃ tielx exaccions appellez Benevolence de vᵃnt cest temps prisez soient pris—

(Translation.)

"Richard the Third.

"Richard, by the grace of God King of England and France, and Lord of Ireland, the third since the Conquest, to the honour of God and of His holy Church, and for the common benefit of the kingdom of England, in his first Parliament, held at Westminster, the twenty-third day of January, in the first year of his reign, with the advice and consent of the Lords spiritual and temporal, and of the Commons of the said kingdom of England, in the said Parliament assembled, and by the authority of the same, the Parliament has ordained and established for the tranquillity of his people certain statutes and ordinances, in the form following:—

"Cap. I. Sect. 1. Firstly, because, by private and unpublished infeodations, great insecurity, troubles, costs, and hurtful vexations are daily increasing between the subjects of the king, in such a manner that no man who purchases lands farmed at rentals and services or other hereditable possessions, Neither women who have jointure or dowry in any farmed lands or other hereditable possessions, Nor the last Wills and Testaments of men to be performed, Nor lettings for life or for a term of years, Nor annuities guaranteed to any person or persons for their service for their lifetime or otherwise, are in perfect security or free from great trouble and doubt of the same by reason of these private and unpublished infeodations; To remedy these inconveniences, it is ordained, established, and decreed, by the advice of the Lords spiritual and temporal, and of the Commons in this present Parliament assembled, and by its authority, that every estate, feoffment, donation, guarantee, letting, and confirmation of lands farmed at rentals and services, or heritage made or had, or hereafter to be made or had by any person or persons, being of full age, sound mind, and enjoying his liberty, to any person or persons, and that all recoveries and executions had or made be good and valid to those to whom they are thus made, had, or given, and to any other person at his option against the vendor or vendors, the feoffer or feoffers, the donor or donors, the guarantor or guarantors, and their heirs claiming the same, either as inheritors, vendors, feoffers, donors, or guarantors, or any of them, and against all others having or claiming any title or interest therein, as well as only even at the option of the vendor or vendors, feoffer or feoffers, donor or donors, guarantor or guarantors, or their said heirs, at the time of any bargain, sale, covenant, donation, or guarantee made; Saving to each and every person or persons such right, title, action, or interest by reason of any donation or feudal tax as he or they would have had if this Act had not been passed.

"Sect. 2. Item. Our Lord the King, bearing in mind how the Commons of this his kingdom, by novel and disloyal inventions and inordinate covetousness, against the law of this kingdom, have been called upon for large contributions, and subjected to charges and exactions, and especially to a new imposition called Benevolence (which may be the means of causing divisions between the subjects and the Commons of this land), and against their free will, have paid large sums of money, nearly to their ruin, for which reason many honourable men of this kingdom have been under the necessity of shutting up their houses and of living in great penury and misery, their debts unpaid, and their children imperfectly educated, and such memorials as they had ordained for the health of their souls were destroyed, to the great displeasure of God and the destruction of this kingdom; Wherefore our said Lord the King, with the advice and consent of the said Lords and Commons, in the said Parliament assembled, and by its authority, wills and ordains that his subjects and the commonalty of his kingdom, henceforth and in every way be discharged from such charge or imposition called Benevolence, and that no similar charge, nor any exaction, such as that called Benevolence, formerly enforced, be taken."

(Traduction.)

"Richard Trois.

"Richard, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande, depuis la Conquête le troisième, à l'honneur de Dieu et de sa sainte Église, et pour le bénéfice commun du royaume d'Angleterre, à son premier Parlement, tenu à Westminster, le vingt-troisième jour de janvier, la première année de son règne, de l'avis et consentement des seigneurs spirituels et temporels et des Communes dudit royaume d'Angleterre, audit Parlement convoqué, et par autorité du même, le Parlement a ordonné et établi pour la tranquillité de son peuple certains statuts et ordonnances en la forme qui suit.

"¶ C. I. Premièrement, pour ce que, par privées et non-publiées inféodations, grande insécurité, troubles, coûts et nuisibles vexations de jour en jour accroissent entre les sujets du Roi, tellement que nul homme qui achète terres affermées à rentes et services ou autres biens par héritage, ni femmes qui ont donations ou douaires et aucunes terres affermées ou autres biens par héritage, ni les dernières volontés des hommes ne peuvent être remplies, ni locations la vie durant ou par année, ni annuités garanties à aucune personne ou personnes pour leur service pour le temps de leur vie ou autrement, ne sont en parfaite sûreté ni sans grand trouble et grand doute des mêmes pour cause de ces privées et non-publiées inféodations; pour remédier auxquels inconvénients, il est ordonné, établi, et arrêté, par l'avis des seigneurs spirituels et temporels, et des Communes, en ce présent Parlement assemblés, et par son autorité, que chaque état, fief, donation, garantie, location et confirmation des terres affermées à rentes, services ou héritages faits ou eus, ou, d'ici après, être faits ou eus par aucune personne ou personnes, étant majeure, saine d'esprit, jouissant de sa liberté, à aucune personne ou personnes, et que toutes recouvrances et exécutions eues ou faites soient bonnes et valables à celui à qui elles sont ainsi faites, eues, ou données, et à tout autre à son choix, contre le ou les vendeurs, le ou les auteurs de l'investiture du fief, le ou les donateurs, ou la ou les personnes qui garantissent la vente, et ses ou leurs héritiers réclamant lesdites, tant seulement comme héritier ou héritiers que mêmes vendeurs, auteurs de l'investiture du fief, donateurs, ou personnes qui garantissent la vente, et chacun d'eux, et contre tous autres ayant ou clamant aucun titre ou intérêt y ayant rapport, aussi bien seulement même au choix, du ou des vendeurs, du ou des auteurs de l'investiture du fief, du ou des donateurs, et de la ou des personnes qui garantissent la vente, et de ses ou de leurs dits héritiers, au temps où le marché, la vente, l'agrément, la donation, ou la garantie ont été faits. Évitant à chaque personne ou personnes tels droit, titre, action et intérêt pour raison d'aucune donation à la taille, qu'elle ou qu'elles auraient dû faire si cet acte n'eût jamais été fait.

"¶ II. Item. Notre seigneur le Roi, se souvenant comment les Communes de son royaume, pour plusieurs nouvelles et déloyales inventions et irrégulière convoitise, contre la loi de ce royaume, ont été mises à une grande contribution, et assujetties à des charges et exactions, et spécialement à une nouvelle imposition appelée 'Bienveillance' (qui pourraient diviser les sujets et les Communes de cette terre), et contre leur libre volonté, ont payé de grandes sommes d'argent, jusqu'au point de se ruiner, car plusieurs hommes honorables de ce royaume, par cette raison, se sont vus dans la nécessité de fermer leur hôtel et de vivre en grande pénurie et en grande misère, leurs dettes non payées, et leurs enfants élevés imparfaitement, et tels mémorials qu'ils avaient ordonnés pour le salut de leurs âmes ont été anéantis, au grand déplaisir de Dieu et à la destruction de ce royaume; par quoi notre dit seigneur le Roi, de l'avis et consentement des dits seigneurs et Communes, en ledit Parlement assemblé, et par son autorité, veut et ordonne que ses sujets et la communauté de son royaume, d'ici après, de toute manière, soient déchargés de telle charge ou imposition appelée Bienveillance; ni ne pourra telle semblable charge, et quelque exaction telle que celle appelée Bienveillance, précédemment établie, être prise."

LOUIS XI. OF FRANCE.

(See page 198.)

Born at Bourges in 1423: died in 1483. He left the throne to Charles VIII. under the Regency of Anne of Beaujeu (see Louis XII.).

Né à Bourges en 1423; mort en 1483. Il laissa le trône à Charles VIII, sous la régence d'Anne de Beaujeu (v. Louis XII).

[*From the Collection of Autographs in the British Museum.*]

LOUIS XII.

(See page 198.)

Born at Blois in 1462: died in 1515. He was first known by the title of Duke of Orleans. He disputed the Regency with Anne de Beaujeu during the minority of Charles VIII., marched at the head of an army against the troops of the young king, was defeated and taken to St. Aubin by La Trémouille (1488), and imprisoned at Bourges, where he remained three years. On his restoration to liberty by Charles VIII., he atoned for his fault by exemplary conduct until he ascended the throne in 1498. He began his reign by pardoning all his enemies, saying that the King of France ought to forget the injuries done to the Duke of Orleans. In 1501 he conquered the kingdom of Naples conjointly with Ferdinand the Catholic; but the two conquerors quarrelled over the spoil: Louis was defeated by Gonsalva. of Cordova, and driven from the kingdom of Naples. Having entered into the league formed by Julius II. against the Venetians (the League of Cambrai), Louis XII. invaded their territory; but Julius II., who had obtained all he wanted from Louis, soon abandoned him to form an alliance with Ferdinand, Henry VIII., the Venetians, and the Swiss, thus forming the coalition called the Holy League. Young Gaston de Foix gained over them the battle of Ravenna (1512), but lost his own life; and Louis, who, notwithstanding the genius of La Trémouille, was defeated at Novara by the Swiss, and at Guinegatte by the Imperialists, and obliged to make peace.

The letter we publish was written by Louis XII. to Cardinal Wolsey. Archbishop of York.

Né à Blois en 1462; mort en 1515. Fut d'abord connu sous le nom de duc d'Orléans. Il disputa la régence à Anne de Beaujeu pendant la minorité de Charles VIII, marcha contre les troupes du jeune roi à la tête d'une armée, fut vaincu et pris à Saint-Aubin par La Trémouille (1488), et enfermé à Bourges, où il resta trois ans. Rendu à la liberté par Charles VIII, il sut réparer sa faute par une belle conduite jusqu'au jour où il monta sur le trône (1498). Il commença son règne en pardonnant à tous ses ennemis, disant que le roi de France devait oublier les injures faites au duc d'Orléans. En 1501, il conquit le royaume de Naples, conjointement avec Ferdinand-le-Catholique. Mais quand il fallut partager, les deux conquérants se brouillèrent: Louis fut vaincu par Gonsalve de Cordoue, et chassé du royaume de Naples. Etant entré dans la ligue formée par Jules II contre les Vénitiens (Ligue de Cambrai), Louis XII envahit leur territoire; mais bientôt Jules II, qui avait obtenu de Louis ce qu'il voulait, l'abandonna pour s'unir contre lui avec Ferdinand, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses, formant ainsi la coalition appelé Sainte-Ligue. Le jeune Gaston de Foix gagna sur eux la bataille de Ravenne (1512), mais il y perdit la vie; et Louis, vaincu, malgré le génie de La Trémouille, à Novare par les Suisses et à Guinegatte par les Impériaux, fut obligé d'offrir la paix.

La lettre que nous publions a été écrite par Louis XII au cardinal Wolsey, archevêque d'York.

(Texte.)

"[Soyez sur] mon bon amy [d' yo]re q? jay toute seurete [et] confidence en mon cousin [le] duc de suffore et en vo? [et] q? je suis totalement [d]elibere de madresser a [l]uy et a vous de toutes [c]hoses que jauray jamais [a] faire auecques le roy [m]on bon frere cousin et [co]mpere vre maistre Jay [pr]ie le dit duc vo? dire e[t dec]lairer aucunes choses [de pa]r moy desquelles je v[ous prie] le croyre comme m[oymemè] et au surplus [luy] assister et vous [meme de] vre part en la condu[ite des] matieres dont il vous parlera comme jay en v[ous] ma parfaicte fiance [et] en ce faisant soies seur qu'il] sera recongneu de sorte [que] vo? aures cause de vous [en] contenter ainsy q? le dit [duc qui] vous dira plus amplem[ent] de par moy de la main [de]

"Vre bon amy

Adresse "[A] Mons^r dyorc mon bon amy." "LOYS."

N.B.—This MS. was partly burnt in the fire at Ashburnham House. The words in brackets have been added according to the sense.

N.B.—Ce manuscrit fut en partie détruit à l'incendie du palais d'Ashburnham. Les mots entre crochets ont été ajoutés pour compléter le sens.

(Translation.)

"[Be assured], my good friend [of York], that I have all faith [and] trust in my cousin [the] Duke of Suffolk, and in yourself, [and] that I am fully determined to betake myself to him and to you in all matters that I shall ever have with the King, my good brother, cousin, and compeer, your master. I have besought the same Duke to tell and show to you certain matters from me, in which I [pray you] to believe him as [myself], and moreover to help [him], even your[self] on your side, in the conduct of the business of which he will tell you, since I have in [you] my perfect trust; [and], while doing this, be sure [that it] will be so considered [that] you will have cause to be content [thereon], as well as the said [Duke, who] will tell you more ful[ly] of my business

"By the hand [of]

"Your good friend,

"LOUIS."

Addressed "To My Lord of York, my good friend."

(Explication du Texte.)

"[Soyez sûr], mon bon ami [d'Yo]rk, que j'ai toute sûreté [et] confiance en mon cousin [le] duc de Suffolk et en vous, [et] que je suis totalement [d]élibéré de m'adresser à [l]ui et à vous de toutes [c]hoses que j'aurai jamais [à] faire avec le roi [m]on bon frère, cousin et [co]mpère, votre maître. J'ai [pr]ié ledit duc vous dire et [dé]larer aucunes choses [de pa]r moi, desquelles je v[ous prie] le croire comme moi-même, et au surplus [lui] assister, et vous-[même de] votre part, en la conduite des] matières dont il vous parlera, comme j'ai en v[ous] ma parfaite fiance; [et] en ce faisant, soyez sûr [qu'il] sera reconnu de sorte [que] vous aurez cause de vous [en] contenter, ainsi que ledit [duc qui] vous dira plus amplem[ent] de par moi. De la main [de]

"Votre bon ami,

"LOUIS."

Adresse "[A] Monseigneur d'York, mon bon ami."

From the Collection of Autographs in the British Museum.

CHARLES I. OF ENGLAND.

(See page 199.)

Our First Number commenced with an interesting letter written in cipher by Charles to Lord Hyde, respecting the Prince of Wales. We now give to our readers a letter written partly in cipher to Prince Charles himself by the King at the time he sought refuge in the Isle of Wight, after his escape from Hampton Court.

Notre premier numéro a commencé avec une lettre intéressante écrite en chiffres par Charles à lord Hyde, concernant le Prince de Galles. Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une lettre écrite en partie en chiffres au prince Charles lui-même par le roi, à l'époque où il chercha un refuge dans l'île de Wight, après sa fuite d'Hampton-Court.

(Transcript.)

"Let none decypher this, but your selfe, or my Lord Culpeper.

"*Newport, 7 No.* 1648.

'Charles, I have had so hopefull a reporte of your sickeness by D^r Fraiser, that I hope you will be fitt to read a letter, before that this can come to you: and though now I will not troble you with long discourses, yet, I must desyre of you an account of the receipt of my former letters, to witt fyve in October, besydes one yesterday; in some of w^ch I gave you an advice 447: 536: 350: 563: 278: 557: 334: 179: 350: 613: 447: 563: 51: 9: 24: 5: 442: as all so 210: 410: 26: 54: 15: 25: 516: 557: 50: 61: 7: 9: 27: 5: 10: 447; 602 429 340: 325: 299: 332 for other things I refer you to my former letters, and to the obedience of your Mothers Commands. So God bless you, and send you perfect healthe and prosperity.

'Your louing Father,

"CHARLES R."

(Traduction.)

"Que personne que vous-même ou mon lord Culpeper ne déchiffre cette lettre

"*Newport*, 7 *nov.* 1648.

"Charles, j'ai eu un rapport si plein d'espérances de votre maladie par le docteur Fraiser, que j'espère que vous serez en état de lire une lettre avant que celle-ci ne vous arrive; et quoique maintenant je ne vous troublerai pas avec de longs discours, cependant, je dois vous demander un accusé de réception de mes premières lettres, au nombre de cinq en octobre, en outre d'une hier, dans quelques-unes desquelles je vous donnai un avis 447: 536: 350: 563: 278: 557: 334: 179: 350: 613: 447; 563; 51: 9: 24: 5: 442: comme aussi 210: 410: 26: 54: 15: 25: 516: 557: 50. 61: 7: 9: 27: 5: 10: 447: 602: 429: 340: 325: 299: 332 pour toutes autres choses, je vous renvoie à mes premières lettres, et à l'obéissance des commandements de votre mère. Ainsi, que Dieu vous bénisse, et vous envoie une parfaite santé et prospérité.

"Votre père affectionné,

"CHARLES R."

[*From the Collection of Autographs in the British Museum.*]

OLIVER CROMWELL.

(See page 200.)

Born in 1599; died in 1658. In early life he became a zealous Puritan. In 1640 he was returned by the University of Cambridge to the Long Parliament, and became remarkable for his speeches against Popery and Royalty. On the outbreak of the war between the King and the Parliament, he raised a regiment at his own expense, and distinguished himself by his ability and bravery, but also by his cruelties. He was soon afterwards appointed Lieutenant-General of Cavalry, and decided the success of the Battles of Marston Moor (1644) and Naseby (1645), which led to the ruin of the Royalist party, and the misfortunes of Charles I. From that time Cromwell resolved to be chief of the State. He knew how to conciliate the army; and as he found many in the Parliament who perceived his ambition, and desired to oppose it, he "purged" the House, that is to say, drove out of it by force of arms the suspected members. With his supporters who remained, he caused the unfortunate Charles to be condemned to death (1649), and the Commonwealth to be proclaimed. Three years afterwards he became chief of the State, under the name of Protector. From that time Cromwell reigned with absolute sovereignty over England, and his reign was most prosperous. He took Jamaica from the Spaniards, and humbled the Dutch Marine; at home he made the laws respected, filled the tribunals with honest and enlightened men, and made commerce flourish. Most of the foreign Powers recognised his authority and sought his alliance. The letter we give was written by Cromwell to General Fairfax.

Né en 1599; mort en 1658. Il entra de bonne heure dans la secte des *Puritains*, où il puisa l'esprit d'intolérance; fut député par l'université de Cambridge au *long-parlement* (1640), et s'y fit remarquer par ses déclamations contre le papisme et la royauté. Lorsque la guerre entre le roi et le parlement s'engagea, il leva à ses frais un régiment, et se signala par son habileté et sa bravoure, et aussi par ses cruautés. Nommé, peu de temps après, lieutenant-général de cavalerie, il décida le succès des combats de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), qui amenèrent la ruine du parti royaliste et les infortunes de Charles I^er. Dès cette époque, Cromwell songea à remplir le premier rôle. Il sut se concilier l'esprit de l'armée; et comme dans le parlement il se trouvait bien des gens qui semblaient deviner son ambition et vouloir s'y opposer, il *purgea* ce corps, c'est-à-dire qu'il en chassa à main armée les membres suspects. Avec les hommes sûrs qui y restaient, il fit condamner à mort le malheureux Charles (1649) et proclamer la république. Trois ans après, il fut reconnu chef de l'État sous le nom de *protecteur*. Depuis ce moment, Cromwell régna en souverain absolu sur l'Angleterre. Son règne fut un des plus prospères. Il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et abaissa la marine hollandaise; au-dedans il fit respecter les lois, remplit les tribunaux d'hommes intègres et éclairés, et fit fleurir le commerce. Presque toutes les puissances reconnurent son autorité et recherchèrent son alliance. La lettre que nous donnons a été écrite par Cromwell au général Fairfax.

(Transcript.)

"Sir,—It hath pleased God to raise mee out of a dangerous sicknesse; and I doe most willingly acknowledge that the Lord hath (in this visitation) exercised the bowells of a Father towards mee. I receaved in my selfe the sentence of death, that I might learne to trust in him that raiseth from the dead, and haue no confidence in the flesh. Its a blessed thinge to dye dayhe: for what is there in this world to be accounted of the best men according to the flesh; and thinges are lighter than vanitye. I find this only good; to loue the Lord, and his poore despised people; to doe for them, and to be readie to suffer with them; and hee that is found worthy of this hath obteyned great favour from the Lord; and hee that is established in this, shall (being conformed to Christ, and the rest of the bodye) participate in the glory of a resurrection which will answare all.

"Sir, I must thankfully confesse your favor in your last Letter. I see I am not forgotten; and truly, to be kept in your remembrance is very great satisfaction to mee; for I can say in the simplicitye of my hart, I putt a high and trew valew upon your love; which when I forgett, I shall cease to bee a gratefull and an honest man. I most humblie begg my service may be presented to your Lady, to whom I wish all happinesse and establishment in the Truth. Sir, my prayers are for you, as becomes

"Your Excellencies

"Most humble servant,

"OLIVER CROMWELL.

"Sir,—Mr. Rushworth will write to you about the quartering and the Letter lately sent you, and therefore I forbeare.

"*March 7th*, 1647.

"For his Excellency Sir Tho. Fairfax, Gen^l of the Parliaments armies, these."

(Traduction.)

"Monsieur,—Il a plu à Dieu de me délivrer d'une maladie dangereuse; et je reconnais le plus volontiers que le Seigneur a (dans cette épreuve) montré ses entrailles de père envers moi. J'avais reçu en moi-même la sentence de mort; j'avais aussi appris à me confier en Celui qui s'est levé d'entre les morts, et à n'avoir aucune confiance dans la chair. C'est une chose bénie de mourir éclairé; car, qu'y a-t-il dans ce monde à considérer des meilleurs hommes, sous le rapport de la chair; tout est plus léger que la vanité elle-même. Je trouve seulement cela bon, d'aimer le Seigneur, et son pauvre et méprisé peuple; de travailler pour lui, et d'être prêt à souffrir avec lui; et celui qui est trouvé digne de cela a obtenu grande faveur du Seigneur, et celui qui est ainsi établi (étant conforme au Christ, avec un corps sain aussi bien que l'esprit), participera à la gloire d'une résurrection qui ne laissera rien dans le néant.

"Monsieur, je dois reconnaître avec remercîments votre faveur dans votre dernière lettre. Je vois que je ne suis pas oublié; et vraiment, être dans votre souvenir est pour moi une très-grande satisfaction; car je peux dire dans la simplicité de mon cœur que j'ai donné à votre amitié une valeur haute et réelle, et quand j'oublierai cette amitié, je cesserai d'être un homme honnête et reconnaissant. Je demande humblement que mes compliments soient présentés à votre dame, à qui je souhaite tout le bonheur et le contentement dans la vérité. Monsieur, mes prières sont pour vous, comme il convient

"Au plus humble serviteur

"de votre Excellence.

"OLIVIER CROMWELL.

"Monsieur,—M. Rushworth vous écrira au sujet des logements militaires et de la lettre qui vous a été envoyée dernièrement: conséquemment je m'abstiens.

"7 *mars* 1647.

"A Son Excellence Sir Thomas Fairfax, général des armées du Parlement, sont adressées les présentes."

[*De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.*]

JAMES II. OF ENGLAND.

(See page 201.)

Born 1663: died 1701. Second son of Charles I. He was first known as the Duke of York, and was called, notwithstanding a long and vigorous opposition, to succeed his elder brother Charles II. in 1685. He was a Roman Catholic; and although he had sworn on ascending the throne to undertake nothing against the religion of the State, he was accused of partiality for Catholicism, which excited universal discontent. Several conspiracies broke out against him; he conquered and put to death the Duke of Monmouth and the Earl of Argyle, who had placed themselves at the head of the rebels (1685); but he was dethroned a few years afterwards by his son-in-law William, Prince of Orange and Stadtholder of Holland, who had been invited to England (1688). Beaten on land at the Battle of the Boyne, and by sea at La Hogue, he was, notwithstanding the aid he received from Louis XIV., obliged to quit England; his family afterwards in vain attempted to regain the throne. James took up his residence at St. Germains, near Paris, where he held a little Court, and where he died in 1701.

The letter we give was written by James to his natural daughter, Lady Waldegrave, announcing the arrival of her brother James Fitzjames, Duke of Berwick, and referring to the receipt of letters from her brother Henry, styled the Grand Prior.

(Transcript.)

"*Windsor, Sep.* 24, 1687.

"I have received yours of the 20th, and since my being here, have had a letter from your brother Barwick, from Raab; since when I heare he was arrived at Vienna, so that before this, I hope he is on his way for England. I haue had letters also from your brother Harry, from Lisbone. You did well to stay at the Bath for the reason you gave; tho' I should have been glad to have seen you sooner.

"J. R.

"For the Lady Waldgrave."

Né en 1663; mort en 1701. Deuxième fils de Charles I^er. Il fut d'abord connu sous le nom de duc d'York, et fut appelé, malgré une longue et vive opposition, à succéder à Charles II, son frère aîné (1685).

Il était catholique, et quoiqu'il eût juré en montant sur le trône de ne rien entreprendre contre la religion de l'État, il fut accusé de partialité pour le catholicisme, ce qui excita un mécontentement universel. Plusieurs conspirations éclatèrent contre lui; il vainquit et mit à mort le duc de Monmouth et le comte d'Argyle, qui s'étaient mis à la tête des rebelles (1685); mais quelques années après, il fut détrôné par son gendre, Guillaume, prince d'Orange et Stathouder de Hollande, que les mécontents avaient appelé en Angleterre (1688). Battu sur terre à la Boyne en Irlande, et sur mer à La Hogue, il fut, malgré les secours de Louis XIV, forcé de quitter l'Angleterre; sa famille tenta depuis vainement de remonter sur le trône.

Jacques vint se fixer à Saint-Germain, près de Paris; il y tint une petite cour et y mourut en 1701.

La lettre que nous donnons fut écrite par James à sa fille naturelle, lady Waldegrave, annonçant l'arrivé de son frère James Fitzjames, duc de Berwick, et a rapport à la réception de lettres de son frère Henry, surnommé le Grand Prieur.

(Traduction.)

"*Windsor, 24 sept.* 1687.

"J'ai reçu votre lettre du 20, et depuis que j'ai été ici, j'ai eu une lettre de votre frère Barwick, de Raab; depuis que j'ai eu de ses nouvelles, il était arrivé à Vienne, de sorte que maintenant j'espère qu'il est en route pour revenir en Angleterre. J'ai eu des lettres aussi de votre frère Harry, de Lisbonne. Vous avez bien fait de rester aux 'Bains' pour la raison que vous m'avez donnée, quoique j'aurais été heureux de vous voir plus tôt.

"J. R.

"A Lady Waldegrave."

(*From the Collection of Autographs in the British Museum.*)

GEORGE III. OF ENGLAND.

(See page 201.)

In our Sixth Number we gave a letter and notice of this monarch, and in No. 23 his signature. We now present our

Dans notre sixième numéro nous avons donné une lettre et une notice de ce monarque, et dans notre numéro 23 sa si-

readers with a letter which he addressed to General Conway respecting the pardon (which he grants) of a criminal condemned to death.

(Transcript)

"Lt.-Gen. Conway is too well acquainted with my sentiments to doubt my desire at all times of saving the lives of my subjects even when they don't perhaps much deserve it; but my Duty prevents me I hope from yielding to my feelings when they would carry me too far. Tho' I owne I think the Judge's Report far from favorable, yet as the General's great humanity has made him afresh recommend the unhappy criminal to my mercy; I do consent to it on condition of transportation for life.

"*Richmond Lodge*,
"10 m. past one P.M."

(Traduction)

"Le lieutenant-général Conway connaît trop bien mes sentiments pour douter de mon désir, en tout temps, de sauver la vie de mes sujets, même quand peut-être ils ne la méritent pas, mais mon devoir m'empêche, j'espère, de céder à mes sentiments, quand ils m'entraîneraient trop loin. Quoique je reconnaisse que je crois le rapport du juge loin d'être favorable, cependant, comme la grande humanité du général lui a fait recommander de nouveau à ma merci le malheureux criminel je consens à commuer sa peine à condition qu'il sera transporte pour la vie.

"*Richmond Lodge*.
"Une heure et demie de l'après-midi."

From the Collection of Autographs in the British Museum.

WILLIAM PITT, EARL OF CHATHAM.

(See page 202.)

Born 1708; died 1778. One of the greatest statesmen of England. He was elected a Member of Parliament in 1735, and at once took a place among orators and politicians of the first rank. He was appointed by George II. Vice-Treasurer of Ireland, then a Privy Councillor and Paymaster-General; but he resigned all his appointments in 1755 that he might freely oppose acts of which he disapproved, returned for a short time to office in 1756 as a Secretary of State, and was a few months afterwards placed at the head of the Coalition Ministry. He reorganized the finances, ensured by wise measures the success of the English arms against France, in Germany and in America, and re-established public prosperity; but on the accession of George III. he lost his influence, and having failed to obtain the adoption of the energetic measures proposed by him against Spain, he retired from the Cabinet in 1761. He was recalled in 1766, and received at the same time the title of Earl of Chatham; but, owing to his infirmities, he was unable to take a very active part in the Administration, and quitted it finally in 1768. In his retirement he continued to take the most lively interest in the affairs of his country, and in the House of Lords vigorously opposed all measures which appeared to him contrary to justice or the national honour. In 1778, when near death, he caused himself to be carried to the House of Peers, that he might protest against the proposal to recognize the independence of the American colonists; but, after a single speech, his powers failed him, and he was obliged to be taken home; a few days afterwards he expired.

Né en 1708; mort en 1778. L'un des plus grands hommes d'état de l'Angleterre. Il fut nommé membre du parlement en 1735, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs et des hommes politiques. Il fut nommé par Georges II vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur-général des troupes; il se démit de tous ses emplois en 1755, afin de combattre librement des actes qu'il désapprouvait, rentra un instant au pouvoir en 1756 avec le titre de secrétaire d'état, et fut peu de mois après placé à la tête du ministère *de coalition*. Il réorganisa les finances, assura par de sages mesures les succès des armes anglaises contre la France, en Allemagne et en Amérique, et rétablit la prospérité publique; mais à l'avénement de Georges III il perdit de son crédit, et n'ayant pu faire adopter les mesures énergiques qu'il avait proposées contre l'Espagne, il se retira du cabinet en 1761. Il fut rappelé en 1766, et reçut à la même époque le titre de comte de Chatham; mais, accablé d'infirmités, il ne pouvait déjà plus prendre une part très-active à l'administration; il la quitta définitivement en 1768. Dans sa retraite, il ne cessa de suivre avec le plus vif intérêt les affaires de sa patrie, et il combattit avec force à la tribune toutes les mesures qui lui paraissaient contraires a la justice ou à l'honneur national. En 1778 étant près de mourir, il se fit transporter au parlement pour protester contre la proposition de reconnaître l'indépendance des Américains; mais, après un premier discours, les forces lui manquèrent, et il fallut l'emporter; il expira peu de jours après.

(Transcript)

"*Whitehall, March 31st.* 1757.

"Sir. The favour of your letter from Dresden of 8th instant is every way too interesting to remain one moment unacknowledged.

"The minute condescension and gracious goodness of his Prussian Majesty towards me, I feel as I ought, and consequently can express but very inadequately the most gratefull sentiments of veneration and gratitude to a Prince, who stands the unshaken bulwark of Europe against the most powerfull and malignant Confederacy that ever yet has threatened the independency of mankind. I need not add that I should be most unworthy of the honour of serving the best of sovereigns if my zeal for the prosperity and glory of so firm and magnanimous an ally did not endeavour to keep some pace with the sentiments of His Majesty's own Royal Breast. I will trust to your friendship to employ the properest and most expressive termes to lay at the King of Prussia's feet my real sentiments of attachment and admiration.

"Dear Sir, your most obedient
"And most humble servant,
"W. PITT."

(Traduction.)

"*Whitehall*, 31 *mars* 1757.

"Monsieur, La faveur de votre lettre de Dresde, du 13 courant, est de tout point trop intéressante pour rester un moment sans réponse.

"La condescendance infinie et la bonté gracieuse de Sa Majesté Prussienne envers moi me font sentir que je dois, et en conséquence peux exprimer, quoique très-imparfaitement, les sentiments les plus reconnaissants de vénération et de zèle pour un prince qui se tient inébranlable le rempart de l'Europe contre la plus puissante et la plus malfaisante confédération qui ait jamais menace l'indépendance de tous les hommes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je serais le plus indigne de l'honneur de servir le meilleur des souverains, si mon zèle pour la prospérité et la gloire d'un allié si ferme et si magnanime ne m'excitait pas à être de pair avec les sentiments du propre cœur royal de Sa Majesté. Je me confie à votre amitié d'employer les termes les plus propres et les plus expressifs pour déposer aux pieds du roi de Prusse mes sentiments réels d'attachement et d'admiration.

"Cher Monsieur, votre plus obéissant
"Et plus humble serviteur,
"W. PITT."

De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.

EDMUND BURKE.

(See page 203.)

Born in Dublin, in 1730; died in 1797. A celebrated orator. He came early to London, where he practised as a barrister, and made himself known by several writings. In 1757 he published his 'Essay on the Sublime and Beautiful;' he then directed his attention to politics, contributed to the 'Annual Register,' and became private Secretary to the Marquis of Rockingham, First Lord of the Treasury (1765). He was elected a member of the House of Commons, and joined the Opposition, notwithstanding his personal relations with the Minister; he warmly supported the demands of British America, and with admirable eloquence attacked the Governor-General of India, Warren Hastings, who had abused his power. In 1782 Burke was called to office, but retained it only a few months. When the French Revolution broke out Burke declared himself against it; he delivered several eloquent speeches, and published many writings on the subject: the principal of these, entitled 'Reflections on the French Revolution' (1790), attracted great attention both in England and on the Continent, and was answered by Thomas Payne. Most of Burke's writings were translated into French as they appeared. He was one of the most eloquent orators of whom the English House of Commons can boast.

Né à Dublin en 1730, mort en 1797. Célèbre orateur. Vint de bonne heure à Londres, où il exerça la profession d'avocat et où il se fit connaître par divers écrits. Il publia en 1757 son *Essai sur le Beau et le Sublime*; puis il se dirigea vers la politique, travailla à l'*Annual Register*, et devint le secrétaire particulier et l'ami du marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie (1765). Nommé membre de la chambre des communes, il se rangea du parti de l'Opposition, malgré ses liaisons personnelles avec le ministre Rockingham, se montra très-favorable aux réclamations de l'Amérique anglaise, et attaqua avec une éloquence admirable le gouverneur des Indes Orientales, Hastings, qui avait abusé de son pouvoir. Il fut un instant appelé au pouvoir en 1782, mais il n'y resta que peu de mois. Lorsqu'éclata la Révolution française, Burke s'en déclara l'adversaire; il prononça à cette occasion plusieurs discours et publia un assez grand nombre d'écrits; le principal, intitulé: *Réflexions sur la Révolution française* (1790), eut en Angleterre et sur le Continent un immense succès, et fut réfuté par Thomas Payne. La plupart des écrits de Burke ont été traduits en français dès leur apparition. Burke est un des orateurs les plus véhéments et les plus pathétiques dont se glorifie la tribune anglaise.

(Transcript)

"Dear Sir,—So far as I am acquainted with the debates, which is very imperfectly, I agree with you in opinion about their spirit and tendency.

"The people, as you say, ought to be made to know their danger in its full extent; not only its nearness, but its true nature.

"They ought not to be lulled into security.

"To debate the question of peace at all, in our circumstances, is not a good symptom; but to suffer it to be debated, as a thing within our choice, looks almost desperate. In one sense, to be sure, it is in our choice. We have it on the terms on which Holland, and the Austrian Netherlands, and the countries on the Lower Rhine enjoy it

"I am but a poor judge of official arrangements: I hear of them late and irregularly, and so mixed with true and false reports, that I hardly know what to make of them. If the Duke of York be at the head of the army, as you say he is, I am not at all sorry for it, provided he has a good support and a good military council. I have a very high opinion of him, and his rank (still if properly supported) will need great use in keeping that great machine in order. As to experience, he has more than enough. The world has been undone by looking to experience, in a case to which no experience applies. He is as old a man, I believe, and has as much experience as Pichegru. We want energy, we want enterprise, much more than we want experience: for if that could have saved Europe, it was full of old officers. In a case like ours I have no opinion at all of old men. If nothing can be done by the young, nothing can be done at all. I verily believe there is not, in the Government of France, or in the command of its armies, a man of above five-and-thirty

"I have the honour to be, with the most sincere respect,

"Yours ever,

"*Feb.* 12*th*, 1795. "EDM. BURKE.

"J. Wilmot, Esq."

(Traduction.)

"Cher Monsieur, Aussi loin que va ma connaissance des débats, qui est très-imparfaite, j'ai la même opinion que vous au sujet de leur esprit et de leur tendance.

"Le peuple, comme vous dites, doit être informé du danger, tel qu'il existe, non-seulement en partie, mais dans sa nature réelle.

"Il ne doit pas être endormi en sécurité.

"Débattre la question de paix dans les circonstances actuelles, n'est pas du tout un symptôme favorable, mais souffrir qu'on la débatte, comme une chose dependante de notre choix, semble presque désespéré. Dans un sens, il est certain qu'elle est à notre choix. Nous l'avons aux termes dont ont joui la Hollande, les Néerlandes autrichiennes et les provinces du Bas-Rhin.

"Je ne suis qu'un pauvre juge des arrangements officiels: je ne les connais que tard et irrégulièrement, et tellement entremêlés de vrais et faux rapports, que je sais à peine qu'en faire. Si le duc d'York est à la tête de l'armée, comme vous dites qu'il l'est, je n'en suis pas fâché du tout, pourvu qu'il soit bien supporté, et qu'il ait un bon conseil militaire. J'ai une très-haute opinion de lui, et son rang (toujours s'il est proprement supporté) sera très-utile pour tenir cette grande machine en ordre. Quant à l'expérience, il en a plus qu'assez. Le monde a été bouleversé en regardant trop à l'expérience, dans un cas où elle ne sert à rien. C'est aussi âgé, je crois, et a autant d'expérience que Pichegru. Nous avons besoin d'énergie, nous avons le soin d'entreprise, beaucoup plus que nous avons besoin d'expérience; car, si l'expérience avait pu sauver l'Europe, elle était pleine d'anciens officiers. Dans un cas comme le notre, je n'ai pas d'opinion du tout sur les autres hommes. Si rien ne peut être fait par les jeunes gens, rien du tout ne peut être fait. Je crois positivement qu'il n'y a pas, dans le gouvernement de France, ou dans le commandement de ses armées, un homme au-dessus de trente-cinq ans.

"J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère respect,

"Toujours le vôtre,

"12 *février* 1795. "EDM. BURKE.

"J. Wilmot, Esq."

De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique.

SIR WALTER SCOTT.

(See pages 204–205.)

At page 36 of our first volume we gave a letter and memoir of this distinguished author: and, at page 159, a portion of his manuscript from 'Kenilworth.' We have now the good fortune to present our readers with a most characteristic letter addressed by this great "Wizard of the North" on the subject of "elves, ghosts, visions, etc.," to Mr. Crofton Croker, in acknowledgement of his work on Irish superstitions.

A la page 36 de notre premier volume nous avons donné une lettre, ainsi qu'une notice, de cet auteur distingué, et, à la page 159, une page du manuscrit de *Kenilworth*. Nous avons aujourd'hui la bonne fortune de présenter à nos lecteurs une lettre des plus caractéristiques, adressée par ce "grand magicien du nord," au sujet des "elfes, fantômes, visions, etc.," à M. Crofton Croker, en reconnaissance de son ouvrage sur les superstitions irlandaises.

(Traduction.)

"Monsieur,—J'ai été obligé par la courtoisie qui vous a fait m'envoyer votre très-intéressant ouvrage sur les superstitions irlandaises, et je ne vous suis pas moins obligé pour le plaisir qu'il m'a donné, par l'intérêt des récits aussi bien que par la manière vive dont ils sont faits. Vous devez considérer ce que je vous dis, Monsieur, comme le sincère compliment d'un homme qui place le sujet des elfes, des fantômes, des visions, etc., presque aussi haut que Guillaume Churne, de Staffordshire,—

"'Qui chaque année renouvelle votre gaîté
Par des contes ensemble vieux et nouveaux.'

"La similarité extrême de vos fictions avec les nôtres, en Écosse, est frappante dans cette collection. Le Clurecann (qui est un sujet admirable pour une pantomime) n'est pas connu ici. Je suppose que la chair de Calédonie n'était pas assez succulente pour le tenter, ou pour tenter également ce singulier démon, appelé, par Heywood, l'esprit de Bulbry, qui diminuait les profits d'un injuste aubergiste en mangeant tout ce qu'il pillait de ses hôtes. La belle superstition du Banshee semble, dans une grande mesure, particulière à l'Irlande, quoique, dans quelques familles des hautes-terres, il y a un pareil spectre particulièrement dans celle de Mac-Lean, de Lochbray. Mais je crois que je pourrais assortir tous vos autres récits avec quelque chose de similaire. Je crois, cependant, que le progrès de la philosophie n'a pas encore entièrement 'chassé la vieille femme de nos cœurs,' comme dit Addison. Les sorcières sont toujours détestées raisonnablement, quoique, non-seulement nous ne les brûlions plus, mais même nous les remarquions à peine. Quant au taureau d'eau, ils vivent encore, ceux qui pourraient jurer l'avoir vu sortir d'un petit lac sur la limite de ma propriété, et ils sont à peine assez gros, je crois, pour avoir pu le tenir. Quelques traits de sa description semblent se rapporter à l'hippopotame, et ces détails sont toujours entretenus dans les hautes et dans les basses terres. Il serait singulier si l'on pouvait concevoir, dans une condition si insolite, quelque fantastique référence à ces os fossiles d'animaux qui sont si souvent trouvés dans les lacs.

"Mais laissons les histoires antédiluviennes pour les plus récentes nouvelles de la terre fantastique; je ne peux résister à la tentation de vous envoyer un exposé de la cour du roi Oberon, qui a été vérifié, devant moi, comme magistrat, avec toute la solennité d'une cour de justice dans cette dernière quinzaine. Un jeune berger, un garçon d'environ dix-huit ans, bien élevé et assez

capable, et que je peux parfaitement nommer: Alexandre Laidlaw, au service d'Ebenezor Beattie, un fermier des plus respectables, à Oakwood, dans le domaine de mon parent, Hugh Scott, de Henchie, fit le serment et dit: Qu'allant surveiller quelques moutons que son maître lui avait dit de parquer dans un champ de raves, et passant à l'aube près d'un taillis adjacent à la rivière d'Elbreckie, il fut surpris à la vue de quatre ou cinq petits personnages d'à peu près deux pieds de hauteur, qui étaient assis sous les arbres, et apparemment engagés dans une profonde conversation. A cette apparition singulière, il s'arrêta jusqu'à ce qu'il eût raffermi son noble courage par une prière et par quelques souvenirs du sermon du dimanche précédent; il s'avança ensuite de la petite société. Mais observant qu'au lieu de disparaître, ils semblaient devenir encore plus magnifiquement distincts qu'avant, et ne doutant pas le moins du monde, d'après leurs draperies étrangères et leurs parures splendides, qu'ils étaient les ornements choisis de la cour des fées, il leur tourna honnêtement le dos, et alla donner l'éveil, comme si les méridionaux avaient fait une incursion. D'autres vinrent à son aide, et le cortège féerique attendit leur arrivée dans une dignité calme et silencieuse. Je voudrais pouvoir m'arrêter ici, pour que le démon s'empare de toutes les explications; elles entravent la croyance, et détruisent le crédit des apparitions, ni ne permettent aux fantômes de paraître dans une forme respectable; elles ne permettent pas non plus qu'on croie aux pauvres âmes qui nous visitent à la lueur de la lune.

"Je dois, cependant, donner la même explication que d'autres hommes honorables ont donnée ailleurs. Vous savez, sans doute, que comme nos voisins, nous avons une école d'arts pour nos ouvriers, à Galashiels, une petite ville manufacturière dans cette vicinité, et que l'arbre de la science, ici comme ailleurs, produit sa récolte ordinaire de bien et de mal. Le jour précédent cette cour du roi Obéron, était un jour de foire à Selkirk, et parmi d'autres divertissements populaires, il y en avait un que, antérieurement, j'aurais appelé une exhibition de marionnettes, et son maître directeur des marionnettes. Il a, cependant, corrigé mon erreur en m'informant qu'il s'intitule 'Artiste du Wauxhall,' et qu'il montre des *fantocini*. Appelez-les comme vous voudrez, mais il semble que ces poupées ont donné un plaisir délicieux aux rustiques artisans de Galashiels. Il y a quelque temps, ils auraient été satisfaits de s'émerveiller et d'applaudir; mais dans nos jours modernes d'investigation, ils ne furent pas si aisément satisfaits, car ils envahirent le sanctuaire de Polichinelle, après qu'il avait été mis de côté pour la soirée, firent une saisie forcée de sa personne, et l'emportèrent, lui, son épouse, et le ciel sait quelles autres captures, dans les recoins de leurs plaids, pour être examinés à loisir. Ils firent littéralement tout cela (forçant une porte pour accomplir leur objet), dans le seul esprit de science, ou légèrement stimulés par l'esprit du whiskey dont nous avons été inondés, dans ces derniers temps, par nos hommes d'état, fatigués, je suppose, de notre assertion que nous sommes supérieurs comme un peuple moral. La froide réflexion vint comme ils se retiraient le long des bords de l'Elbreckie; ils découvrirent qu'ils ne pouvaient pas plus faire mouvoir Polichinelle que lord Plymouth pouvait le faire parler, et se rappelant, je crois, qu'il y avait une telle personne que le shériff dans le monde, ils abandonnèrent leurs prisonniers, dans l'espérance, comme ils le prétendirent, qu'ils seraient trouvés et rendus à leur réel propriétaire.

"Comme cette histoire, tant soit peu longue, contient les dernières nouvelles du pays de la fantaisie, j'espère que vous voudrez bien l'accepter, et je vous prie de me croire votre grandement obligé et reconnaissant serviteur,

"Walter Scott.

"27 *avril* 1825.
"Abbotsford, Melrose."

[*From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.*]

MICHAEL ANGELO.

(See page 206.)

Born in Tuscany in 1474; died in 1564. A painter, sculptor, and architect of the highest order. He showed from his infancy an extraordinary disposition for the fine arts; was placed with Dominick and David Ghirlandajo, the most celebrated artists of the time, whom he quitted at the age of fifteen, being already superior to his masters. Lorenzo de' Medici, called the Magnificent, soon afterwards assigned him apartments in his palace, and treated him as his son. Death soon deprived him of his patron, but not until his reputation was established. Julius II. settled him at Rome, where he sculptured the mausoleum of that pontiff, a magnificent though incomplete monument, and painted in fresco the grand arched roof of the Sistine Chapel, a composition not less admirable than the former. He also enjoyed the favour of Popes Leo X., Paul III., and Julius III. He did not begin the study of architecture until nearly forty years of age, but quickly surpassed all his rivals by constructing the most beautiful work of modern architecture, the cupola of St. Peter's. He was employed upon it at the time of his death in 1564.

Né en Toscane en 1474; mort en 1564. Peintre, sculpteur et architecte du premier ordre. Il annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les arts; fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les artistes les plus célèbres de l'époque, et les quitta à l'âge de quinze ans, étant déjà supérieur à ses maîtres. Laurent de Médicis, dit le Magnifique, lui assigna peu de temps après un logement dans son palais et le traita comme son fils. La mort le priva bientôt de ce digne protecteur; mais déjà sa réputation était établie. Jules II fixa Michel-Ange à Rome; il y sculpta le mausolée de ce pontife, monument magnifique, quoique inachevé, et peignit à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine, composition non moins admirable que la première. Il jouit également de la faveur des papes Léon X, Paul III et Jules III. Il ne commença que vers quarante ans à s'adonner à l'architecture, et ne tarda pas à surpasser tous ses rivaux en construisant le plus bel ouvrage de l'architecture moderne, *la coupole de Saint-Pierre.* Il y travaillait encore lorsqu'il mourut en 1564.

(Transcript.)

"Ogni causa, che veggio, mi consiglia,
E prega, e forza, chi ti segua e ami,
Che quel che non e te non è el mio bene.
Ogni stupore ogni maraviglia
Dell' universo par chacte [ch' a te] mi chiami,
E nel pensier mi ti dipinge e tiene.
[Odi] questo mentre n' aviene
Mirando le tue opre salde e ferme
Un venenoso verme
Me sempla e mi divora,
E ctucto [tutto] il mondo ancora
Corroto da tuo' prossimi parenti
Odi nostri lamenti.
Amor, se tu se' Dio,
mio desio.
Che 'l primo [in]tendermi.
Prestando l' arme agnosco orribilmente
La colpa è tua di tucto il danno nostro."

(Translation.)

"Everything that I behold counsels me,
And prays and forces me, that I follow and love thee.
And that that which is not thine is not my good.
Every wonder, every marvel
Of the universe seems to recall thee
And in my thoughts depicts and holds thee.
While this is so,
To me admiring thy firm and steadfast deeds,
A poisonous serpent
Seems to be there to devour me:
And all the world, still
Corrupted by thy nearest friends,
Hates our laments.
Love, if thou be a God," etc. etc.

(Traduction.)

"Chaque chose que je vois me conseille,
Et me prie et me force [de reconnaître] que je te suis et t'aime,
Et que ce qui n'est pas tien ne m'est pas bon.
Chaque prodige, chaque merveille
De l'univers semble te rappeler,
Et dans mes pensées te dépeint et te soutient.
Pendant qu'il en est ainsi,
Et que j'admire tes actions fermes et constantes,
Un serpent vénéneux
Semble être là pour me dévorer:
Et tout le monde, toujours
Corrompu par tes plus proches amis,
Hait nos complaintes.
Amour, si tu es un dieu," etc. etc.

[*From the Collection of Autographs in the British Museum.*]

BENVENUTO CELLINI.

(See page 206.)

Born at Florence in 1500; died in 1570. Became a goldsmith, designer, and sculptor, against the will of his father, who wished to make him a musician. Having quitted Florence in consequence of a quarrel, Cellini went to Rome, where Pope Clement VII., charmed with his talents, took him into his service in the double capacity of artist and musician. As he had also studied military engineering, he was able to assist in the defence of Rome when it was besieged by the Duke of Bourbon. After several years of a life full of adventures more resembling romance than reality, and having visited Mantua, Florence, Naples, and several other cities, Cellini, attracted by the munificent offers of Francis I., determined to go to France; but having fallen ill, he sighed for his native country, and soon returned to it. He went back, however, to Paris with the Cardinal of Ferrara, and the king received him very graciously. His second sojourn in Paris was rendered unhappy by his quarrel with the beautiful Duchess d'Étampes, who, disliking Cellini, encouraged his rival Primaticcio. This quarrel determined him to apply to Francis I. for permission to return to Italy, which he did not again quit.

The works of Cellini may be divided into two classes: the first, for which he is most celebrated, comprising his smaller works in metal, of which unfortunately a great number have been destroyed, by a tasteless cupidity, for the value of the precious metals of which they were composed; the second, comprising his sculptures, among which his 'Perseus' and 'Head of Medusa' hold a high place.

His life, written by himself, is perhaps, notwithstanding the *amour-propre* which it displays, the most curious and interesting biography ever written.

Né à Florence en 1500; mort en 1570. Devint orfèvre et sculpteur contre le vœu de son père, qui voulait faire de lui un musicien. Ayant quitté Florence à la suite d'un duel, Cellini alla à Rome, où le pape Clément VII, charmé de ses talents, le prit à son service, en qualité de sculpteur et de musicien. Comme il avait aussi étudié le génie militaire, il fut à même de défendre Rome, assiégée par le connétable de Bourbon. Après plusieurs années d'une vie pleine d'aventures, qui tiennent plus du roman que de la vie réelle, et avoir visité Mantoue, Florence, Naples et plusieurs autres villes, à différentes reprises, Cellini résolut d'aller en France, attiré par les offres magnifiques de François Ier. Mais étant tombé malade, il regretta sa patrie, et y retourna bientôt. Cependant il revint à Paris, avec le cardinal de Ferrare, et le roi le reçut très-gracieusement. Son deuxième séjour en France fut troublé par sa querelle avec la belle duchesse d'Étampes, qui, ne l'aimant pas, encouragea son rival le Primatice. Cette querelle lui fit demander à François Ier la permission de retourner en Italie, qu'il ne quitta plus.

Les ouvrages de Cellini peuvent être divisés en deux catégories: la première, pour laquelle il est le plus célèbre, comprenant ses productions de ciselure, dont malheureusement un grand nombre a été détruit, par une cupidité mal entendue, pour posséder les métaux précieux dont elles étaient composées. La seconde, comprenant ses sculptures, parmi lesquelles son *Persée* et sa tête de *Méduse* tiennent une place éminente.

Sa vie, écrite par lui-même, est peut-être, malgré l'amour-propre qu'il y déploie, la biographie la plus curieuse et la plus intéressante qui ait jamais été écrite.

(Translation.)

"My most excellent and divine teacher. Michael Angelo

. . . . . .

"How great pleasure I felt in former days when I came to bring you back to your country,—a thing which all this city greatly desires, and still more our most noble Duke, who so much admires your great virtues, and who is the kindest and most courteous gentleman that your country ever formed and produced, now to finish these happy years in your native land with so much peace and honour. If I have thence experienced any coldness from my said lord, who seemed to receive me with displeasure, I certainly knew that this has not been the reason of His Excellency nor my pretext, and that this is the truth, I assure you that no man was ever more beloved in his own country than I am, and likewise in this most glorious Court; and this displeasure which has fallen upon me without cause, is plainly the working of some evil star, against which I see no other remedy than to trust entirely to the true and immortal God, whom I pray yet to restore you here in happiness at some time.

"Ever at your commands
"Benvenuto Cellini.

"*Florence*, 14 *March*, 1559.
"To the most excellent Michael Angelo Buonarroti. Rome."

(Traduction.)

"Mon plus excellent et divin maître, M. Michel-Ange.

. . . . . .

"Quel grand plaisir j'ai éprouvé, il y a quelque temps, quand je suis venu pour vous ramener dans votre patrie—une chose que toute cette ville désire vivement, et encore plus notre plus noble duc, qui admire tant vos grandes vertus, et qui est le gentilhomme le plus aimable et le plus courtois que votre pays ait jamais produit, maintenant pour passer ces heureuses années dans votre contrée native, avec tant de paix et d'honneurs. Si j'ai jamais éprouvé quelque froideur de mon dit seigneur, qui sembla me recevoir avec déplaisir, je suis sûr que ce n'a été ni la raison de Son Excellence ni mon prétexte; et ceci est la vérité, je vous assure qu'aucun homme n'a jamais été plus aimé dans son pays que je le suis ici et dans cette cour glorieuse. Le déplaisir qui m'est arrivé sans cause, est simplement l'œuvre de quelque mauvaise étoile, contre laquelle je ne vois pas d'autre remède que de me confier entièrement au Dieu vrai et immortel, que je prie, en outre, de vous ramener ici heureux, dans un temps prochain.

"Toujours à vos ordres,
"Benvenuto Cellini.

"*Florence*, 14 *mars* 1559.
"Au plus excellent M. Michel-Ange Buonarroti, à Rome."

From the Collection of Autographs in the British Museum

RENÉ DESCARTES.

(See page 207.)

Born at Lahaye, in Touraine, in 1596; died in 1650. A celebrated French philosopher. Was educated at La Flèche by the Jesuits. He first adopted the profession of arms, served as a volunteer under Maurice of Nassau (1617), and under the Duke of Bavaria (1619), but quitted military life after a few years. He then commenced travelling; passed through Germany, Holland, and Italy, and went several times to Paris, where he allied himself with the *savants*, especially with Mersenne, Mydorge, Sorbière, and Clersellier. After having remained several years undecided on the choice of a profession, he resolved to give himself up entirely to meditation. In order better to succeed in this, he quitted France, where he would have found too many distractions, and retired to Holland (1629), where he lived in seclusion, sometimes at Amsterdam, Deventer, the Hague, or Leyden, sometimes in the delicious solitudes of Eyndegeest or Egmont. In this seclusion he produced those numerous remarkable works on philosophy and the sciences which have made his name so famous. He had many invita-

Né à Lahaye, en Touraine, en 1596; mort en 1650. Célèbre philosophe français. Étudia à La Flèche sous les Jésuites. Il se destina d'abord à la carrière des armes, servit comme volontaire sous Maurice de Nassau (1617), et sous le duc de Bavière (1619), mais il quitta le service au bout de peu d'années. Il se mit alors à voyager; parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Italie et vint à plusieurs reprises à Paris, où il se lia avec les savants, particulièrement avec Mersenne, Mydorge, Sorbière, Clersellier, et après être resté plusieurs années indécis sur le choix d'un état, il résolut de se livrer tout entier à la méditation. Pour y mieux réussir, il quitta la France, où il eût trouvé trop de distraction, et se retira en Hollande (1629), où il vécut dans la retraite, habitant tantôt Amsterdam, Deventer, La Haye ou Leyde, tantôt les délicieuses solitudes d'Eyndegeest ou d'Egmont. Dans cette retraite, il produisit ces nombreux ouvrages remarquables de philosophie et de sciences qui ont fait son nom si fameux. Il eut plusieurs invitations de différents souverains pour visiter leurs cours, et à

tions from various sovereigns to visit their Courts, and at length yielded to a pressing one from Queen Christina. He left Holland for Stockholm at the end of 1649, but after a few months succumbed to the rigour of the climate, and died in 1650.

The letter we give was written by Descartes to the counsel in a case against Voëtius (Gisbert Voet, of Utrecht), requesting to be informed of the matters which concerned him in the affair.

(Translation.)

"Sir,—Since you have in hand a case in which I am often mentioned, and in which many incidents may arise which it is my interest to know, I beg you will excuse my addressing you for the purpose of learning its success and the particulars that concern me. The profession of pleader, which you follow, and the interest my cause, convinces me that you will not refuse to admit me in this among your clients, not to mention that the sense I have of your courtesy, and the friendship which mathematics formerly procured me with your son, who understood them to perfection, and would have surpassed an others in them had he lived, promise that this opportunity of obliging me will not be disagreeable to you. I would not, however, have presumed to ask you to undertake it, for fear that it should bring upon you the displeasure of Monsieur Voetius, were I not already informed that you have already incurred it as much as you ever could, in defending the one whom he prosecutes; and he is so violent in all that he does, that I cannot believe that the power which he has been allowed to usurp in your city can last; but my obligation to you will be eternal, and I am, Sir,

"Your very humble and assured Servant,

"Descartes.

"*Egmond-Binnen*, *April*, 1646.

"Letters which any one takes the trouble to write me are addressed

"Aen Mr Adam Spücker,
"Meester int weeshuys,
"Tot Alekmaer."

(Transcript.)

"Monsieur,—Puisque vous avez une cause entre les mains en laquelle on fait souvent mention de moy, et ou il peut arriver plusieurs incidens que j'ay interest de scavoir, je vous supplie de trouver bon que je m'adresse a vous pour en apprendre le succez, et les particularitez qui me concernent. La profession d'avocat que vous faites et l'equité de ma cause m'assurent que vous ne refuserez pas de me recevoir icy au nombre de vos cliens, outre que la connoissance que j'ay de vostre courtoisie, et l'amitié que les mathematiques m'ont fait autrefois avoir avec Mr vostre fils, qui les scavoit en perfection, et eust pu y surpasser tous les autres s'il eust vescu, me promettent que cette occasion de m'obliger ne vous sera pas desagreable. Je n'eusse toutefois osé vous suplier de la prendre, crainte qu'elle ne vous face acquerir les mauvaises graces de Monsieur Voetius, si je n'estois assure que vous les avez desia autant que vous les scauriez jamais avoir puisque vous defendez celui qu'il poursuit, et il est si violent en tout ce qu'il fait que je ne puis croyre que le pouvoir qu'on luy a laissé usurper en vostre ville soit de durée, mais l'obligation que je vous auray sera eternelle, et je suis, Monsieur,

"Vostre tres humble et tres acquis serviteur,

"Descartes.

"*D'Egmond binnen, le 1/11 avril* 1646

"On adresse les letres qu'on prend la peine de m'escrire

"Aen Mr Adam Spücker,
"Meester int weeshuys,
"Tot Alekmaer."

(*From the Collection of Autographs in the British Museum.*)

JONATHAN SWIFT.

(See page 207.)

Born at Cashel, in Ireland, in 1667; died in 1745. A celebrated author and divine. He came early to England, had Sir William Temple for a patron, entered the Church, obtained the Prebend of Kilroot, and afterwards the Deanery of St. Patrick, Dublin, which brought him in more than £1000 per annum. Although by education a Whig, either his principles or his connection with the Court made him a Tory; he wrote several Tory pamphlets, and thus acquired the favour of Queen Anne's Privy Council. At the time of the Duchess of Marlborough's fall (1711), his influence reached its highest point. The death of the Queen put an end to his political career, and he returned to Ireland.

Swift's most celebrated works are 'Gulliver's Travels,' the 'Tale of a Tub,' and numerous political papers in the 'Examiner,' which for some months he conducted (1710–11).

Né à Cashel, en Irlande, en 1667; mort en 1745. Célèbre écrivain et ecclésiastique. Il passa de bonne heure en Angleterre, eut pour protecteur sir William Temple, entra dans la carrière ecclésiastique, obtint la prébende de Kilroot, et plus tard le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui rapportait annuellement plus de 1000 livres sterling (25,000 francs). Bien que whig par l'éducation, il était tory par principes ou par ses relations avec la cour: il écrivit plusieurs brochures en ce sens, et s'acquit ainsi les faveurs du conseil privé de la reine Anne. A l'époque de la chute de la duchesse de Marlborough (1711), son crédit s'éleva au plus haut degré. La mort de la reine mit fin à ce rôle politique et il revint en Irlande. On a de Swift, entre autres ouvrages: les *Voyages de Gulliver*, le *Conte du Tonneau*, beaucoup d'articles politiques dans l'*Examiner*, qu'il dirigea pendant quelques mois (1710–11).

(Traduction.)

"*Londres*, 11 *février* 17[illegible]

"Monsieur,—Mes affaires ne me permettant pas de retourner en Irlande aussi tôt que je me le proposais, je dois vous demander la faveur de renouveler mes lettres d'absence pour un semestre de plus, et j'ordonnerai à mon agent, M. Parisel, de s'occuper du paiement des dépenses desdites lettres. Je crois que vous m'avez dit que le mot *Angleterre* n'était pas énoncé dans les lettres d'absence; je suis content de cela, parce que je ne serai pas limité sous le rapport de l'entrout. La R—— allait très-bien lundi dernier à midi, et le jour anniversaire de naissance a reçu de la compagnie pendant plus de trois heures. Nous allons tous aussi bien que nous pouvons, et j'espère que les effets vous feront approuver notre conduite. On a disposé lundi dernier de Derry and Ossory, comme je suppose que vous le savez; le reste est encore différé, quoique attendu chaque semaine; mais il y a quelques difficultés que je pourrai vous dire d'ici à six mois. Je souhaite que nos amis d'Irlande, ceux qui sont ici aussi bien que ceux qui sont chez eux, soient un peu plus maniables dans leurs rôles, et quelques-uns plus charitables. Il est impossible de leur plaire à tous. Vous voyez que j'écris dans un style des plus circonspects, mais vous pouvez en imaginer les raisons. J'espère que la R—— sera à Londres la semaine prochaine.

"Je suis,

"Votre plus obéissant et humble serviteur,

"J. Swift."

From the Collection of Richard J. Greene, Esq.

FREDERICK HENRY CHARLES, BARON DE LA MOTTE FOUQUÉ.

(See page 208.)

Born at Brandenburg in 1777; died at Berlin in 1843. A celebrated German poet and novelist, whose family came originally from France, his grandfather having entered the service of Frederick the Great of Prussia. He himself entered the Prussian army in 1796, but after serving for some time, and attaining the rank of Major, he resigned in consequence of ill-health. Thereupon he retired to his estate of Nennhausen, near Rathedow, and devoted himself to literature. Under the pseudonym of Pellegrin, he published a translation of the 'Numantia' of Cervantes, as well as several poems, the novel of 'Alwin,' and the 'History of the noble Knight Galmy and a beautiful Duchess from Brittany.' He subsequently wrote a succession of poems and novels of great originality and power, chiefly in the style of the old German poets, or founded upon the olden Northern mythology. In 1813 he gave to the world his exquisite tale 'Undine,' which has been reproduced in every European language, and has become an established favourite by virtue of its feeling and fancy, and the originality of its construction. During the following thirteen years he produced poems, dramas, and novels, all imbued with a romantic and chivalric feeling. In 1840 he published his 'Zeitung für den deutschen Adel,' ('Tidings for the German Nobility,') and, in 1843, a devotional work, entitled 'Apostasy and Repentance, or the Mirror of the Soul.' He edited a collected edition of his works about the same time.

Fouqué's very romantic letter is addressed to Madame Schopenhauer, a letter from whom we may probably soon publish. All those romantic people wrote very bad letters. Voltaire was perhaps right in saying that "les savants écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence."

Né à Brandebourg en 1777; mort à Berlin en 1843. Célèbre poëte et nouvelliste allemand, dont la famille vint originairement de France, son grand-père étant entré au service du Grand Frédéric. Il entra lui-même dans l'armée prussienne en 1796; mais après avoir servi pendant quelque temps, et obtenu le grade de major, il donna sa démission pour cause de mauvaise santé. Il se retira alors dans sa propriété de Nennhausen, près de Rathedow, et s'adonna à la littérature. Sous le pseudonyme de Pellegrin, il publia une traduction de la *Numancia* de Cervantes, ainsi que plusieurs poëmes, le roman d'*Alwin*, et l'*Histoire du noble Chevalier Galmy et d'une belle Princesse de Bretagne*. Il continua à écrire des ouvrages d'une grande fraîcheur et d'un grand pouvoir, principalement dans le style des anciens poëtes allemands, ou fondés sur l'antique mythologie du Nord. En 1813 il donna au monde son histoire exquise d'*Ondine*, qui a été reproduite dans toutes les langues européennes, et est devenue un favori reconnu, en vertu de son sentiment et de son imagination, et de l'originalité décidée de son plan et de son action. Durant les treize années suivantes, il produisit des poëmes, des drames et des nouvelles, tout imbus d'un sentiment romantique et chevaleresque. En 1840 il publia ses *Nouvelles pour la Noblesse allemande*, et en 1843 un livre de dévotion, intitulé *Apostasie et Repentir, ou le Miroir de l'Ame*. Il publia une édition de ses œuvres à peu près à la même époque.

La lettre romantique de Fouqué est adressée à Mme Schopenhauer, de qui nous espérons publier bientôt une lettre. Tous ces gens romanesques écrivaient de très-mauvaises lettres. Voltaire avait peut-être raison en disant que "les savants écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence."

(Translation.)

"*Berlin*, 68, *Wilhelmsstrasse*,
"*The 4th of March*, 1830.

"Most esteemed Madam, Do you still remember a soldier, broken down by warfare as far as the body was concerned; as to the mind, it was still fresh for all combats—who, in the latter part of autumn in the memorable year '13, found so lovesome a reception and comfort under your hospitable roof at Weimar, which the Muses had taken up as their abode? It has always been and remained for me a remembrance of a higher kind during my whole life.

"All that I since that time have heard resound from the words of your lyre, esteemed Madam, has always given me much higher poetical enjoyment. I have also once ventured to speak about it as an acknowledging—*i. e.* entirely admiring—critic.

"At present, I wish to recommend the herewith enclosed journal to your protection, at the same time asking for contributions from your spirited pen. The publisher, it is true, does not at present remunerate either myself or the other contributors. All of us, however, are resigned to it in order to lay a secure foundation for the undertaking. After Easter, I hope, it will turn out better, nay, that it may possibly produce an improving influence over the whole German periodical literature. Thus man hopes in all things! In war and in peace! And God gives to us what is good for us—and only that alone!

"Your graceful remembrance, most esteemed lady, will certainly please me, and thus I hope for it in calm assurance, signing myself, with deepest veneration, as

"Your very devoted

"Frederick,
"Baron de La Motte Fouqué,
"Ex-Major of Cavalry, and Chevalier

Indorsement

"To Madame Joan Schopenhauer, etc., etc.
"By care of a friend."

(Traduction.)

"*Berlin*, 68, *Wilhelmsstrasse*,
"4 *mars* 1830.

"Très-estimée Madame,—Vous souvenez-vous encore d'un soldat, épuisé par les fatigues de la guerre, du moins en ce qui concerne le corps; quant au moral, il était toujours bon, et préparé au combat—qui, à la fin de l'automne de la mémorable année '13,' trouva une réception et un bien-être si affectueux sous votre toit hospitalier, à Weimar, que les Muses avaient pris pour leur demeure? Ce séjour a toujours été et est resté pour moi le souvenir de la meilleure espèce durant toute ma vie.

"Tout ce que, depuis cette époque, j'ai entendu résonner des sons de votre lyre, très-estimée Madame, m'a toujours donné un plaisir poétique des plus élevés. J'ai aussi une fois essayé d'en parler comme un critique convaincu, c'est-à-dire comme un critique entièrement admirateur.

"Aujourd'hui je désire recommander le journal ci-inclus à votre protection, vous demandant en même temps d'y collaborer avec votre plume si pleine de verve. L'éditeur, il est vrai ne paie à présent, ni les autres rédacteurs, ni moi-même. Tous, cependant, nous nous sommes résignés à ce sacrifice, afin de poser une fondation solide à l'œuvre que nous avons entreprise. Après Pâques, j'espère qu'elle deviendra meilleure, et même, qu'il est possible qu'elle produise une influence perfectionnante sur toute la littérature périodique allemande. Ainsi l'homme espère en toutes choses! En guerre et en paix! Et Dieu nous donne ce qui est bon pour nous—et seulement cela!

"Votre gracieux souvenir, très-estimée Madame, me sera certainement agréable, et ainsi je l'espère dans une calme assurance, me disant avec la plus profonde vénération,

"Votre très-dévoué,

"Frédéric,
"Baron de La Motte-Fouqué,
"Ex-Major de Cavalerie, et Chevalier.

Suscription:

"A Madame Joan Schopenhauer, etc., etc.
"Par la faveur d'un ami."

[*From the Collection of Hermann Kindt, Esq.*]

SIR JOHN FRANKLIN.

(See page 209.)

Born 1786; died 1847. A distinguished English navigator. Entered the Royal Navy in 1800. In 1806 he was present at the battle of Trafalgar, in 1814 at that of New Orleans, and in 1819 was appointed to command an overland expedition from Hudson's Bay to the Arctic Ocean. After suffering many hardships, and being frequently at the point of death from cold and fatigue, he returned home in 1822. He next started in 1825 on "an expedition overland to the mouth of the Mackenzie river, and thence by sea to the N.W. extremity of America." In 1827 he returned to England, and in 1829 had the honour of knighthood conferred upon him. In 1844 Sir John set out on a third expedition with two ships, called the 'Erebus' and 'Terror,' and spent his first winter in a cove between Cape Riley and Beechey Island. After that period many expeditions were dispatched, both from England and America, in search of Sir John, of whom there were no tidings, and not until 1854 did the intelligence reach England that the brave navigator and his heroic companions had in all pro-

Né en 1786: mort en 1847. Un navigateur anglais distingué. Entra dans la marine royale en 1800. Il fut présent, en 1806, à la bataille de Trafalgar: en 1814, à celle de la Nouvelle-Orléans. et en 1819 fut nommé pour commander une expédition par terre de la baie d'Hudson à l'Océan Arctique. Après avoir enduré de grandes privations, et avoir été fréquemment sur le point de mourir de froid et de fatigue, il revint dans sa patrie en 1822. Il partit ensuite, en 1825, pour "une expédition par terre à l'embouchure de la rivière Mackenzie, et de là, par mer, à l'extrémité nord-ouest de l'Amérique." En 1827 il revint en Angleterre, et en 1829 eut l'honneur d'être nommé chevalier. En 1844 sir John partit pour une troisième expédition avec deux vaisseaux, l'*Erebus* et la *Terror*, et passa son premier hiver dans une anse entre le cap Riley et l'île de Beechey. Après cette période, plusieurs expéditions furent envoyées à la fois d'Angleterre et d'Amérique, à la recherche de sir John, de qui on n'avait aucune nouvelle, et ce n'est qu'en 1854 que l'Angleterre eut la triste certitude que

bability perished in the winter of 1850–51. This intelligence, however, required confirmation, and Lady Franklin, who deserves all praise for the intelligent persistency of her efforts, resolved to have the mystery cleared up as to whether her gallant husband had really met the fate which it was generally believed he had done. Accordingly, a last expedition was fitted out, and the melancholy news was, in 1859, at length confirmed by the return of Captain M'Clintock, in the yacht 'Fox,' after a persevering search for the lost adventurers. This officer brought with him indisputable proofs of the death of Sir John and the loss of his crew Several articles belonging to the unfortunate explorers were found at Ross Cairn and Point Victory. At the latter place a record was discovered, wherein it was stated that Sir John had died on the 11th June, 1847.

le brave navigateur et ses héroïques compagnons avaient, selon toute probabilité, péri pendant l'hiver de 1850–51. Cette nouvelle, cependant, demandait confirmation, et lady Franklin, qui mérite toute louange pour la persistance intelligente de ses efforts, résolut d'éclaircir le mystère qui couvrait le sort de son mari, et d'être assurée s'il avait réellement eu le sort que l'on croyait généralement. En conséquence, une dernière expédition fut préparée et le résultat mélancolique fut, en 1859, à la fin confirmé par le retour du capitaine Léopold Mac-Clintock, dans le yacht le *Fox*, après une recherche persévérante des explorateurs perdus. Cet officier apporta avec lui des preuves indisputables de la mort de sir John, et de la perte de ses équipages. Plusieurs articles appartenant aux infortunés marins furent trouvés à Ross-Cairn et à Point-Victory. A cette dernière place, un rapport fut découvert dans lequel il était constaté que sir John était mort le 11 juin 1847.

(Traduction.)

"Le packet nous arriva d'une manière si inattendue que j'ai été en grand mouvement pour réunir les dépêches et pour nous préparer pour la mer, et je suis fâché que ces devoirs m'ont empêché de vous aller voir, ainsi que Mme Davy, avant mon départ. J'espère que Mme Davy va beaucoup mieux et je vous prie d'accepter mes vives amitiés.

"Tout à vous fidèlement,

"*Rainbow*, 24 *janvier*." "JOHN FRANKLIN

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

SIR WILLIAM EDWARD PARRY.

(See page 208.)

Born 1790; died 1855. A celebrated English navigator. Entered the Royal Navy, and as a midshipman, distinguished himself on board the 'Ville de Paris,' which, from 1803 to 1806, was employed in blockading the port of Brest. He then served on board the 'Tribune,' and took part in the engagement of the 'Vanguard' with the Danish Fleet in 1809. In the midst of the war, he cultivated the mathematical sciences, astronomy, and navigation, and prepared or corrected marine charts. In order to protect the whaling ships, he penetrated in 1811 as far as the seventy-sixth degree of north latitude; from this first voyage to the Artic regions he began to establish rules for finding the elevation of the pole by observations of the fixed stars From 1813 to 1817, as Lieutenant of 'La Hogue,' he cruised in American waters, and was instrumental in the taking of three pirates.

On his return to England, he was appointed to accompany Sir John Ross, on board the 'Alexander' (1818). From that time, he devoted himself exclusively to the interests of science, and accomplished in the space of ten years, four expeditions to the polar seas, the results of which were very remarkable. In 1819, he passed the 109th degree of west longitude, a bold step for which he was rewarded with a prize of £1000 by the English Government. His second voyage (1821–1823), was made with the ships 'Hecla' and 'Fury'; it resulted in the discovery of Melville Peninsula, between Hudson's Bay and Prince Regent's Inlet. The third (1825) lasted only a year, and was employed in traversing the space between Icy Cape and the Mackenzie river. During the overland expedition, which was the last (1826), he advanced far beyond the arctic lakes and reached the eighty-fourth degree of north latitude.

He was created a Knight in 1829 for his services to the country, and received from the Admiralty the appointment of Hydrographer Royal (1823–1829) and afterwards that of Comptroller of Steam Machinery for the Royal Navy. He was raised, in 1852, to the rank of Rear-Admiral of the White, and in the following year was appointed Lieutenant-Governor of Greenwich Hospital, which office he retained until his death.

Né en 1790; mort en 1855. Navigateur anglais. Il entra dans la marine royale et se fit connaître comme cadet sur le vaisseau *La Ville de Paris*, qui, de 1803 à 1806, fut employé au blocus du port de Brest. Il servit ensuite sur *La Tribune* et prit part à l'engagement du *Vanguard* avec la flotille danoise (1809). Au milieu de la guerre, il cultivait les sciences mathématiques, l'astronomie, la science nautique et dressait ou corrigeait des cartes marines

Afin de protéger les bâtiments baleiniers, il pénétra, en 1811, jusqu'au 76me degré de latitude nord; dès ce premier voyage aux terres arctiques, il établit des règles pour fixer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. De 1813 à 1817, il croisa, comme lieutenant de *La Hogue*, dans les eaux américaines, et contribua à la prise de trois corsaires et à la destruction du matériel de Pettigago

De retour en Angleterre, il fut chargé d'accompagner, à bord de l'*Alexander*, le capitaine John Ross (1818). Dès lors, il se voua exclusivement aux intérêts de la science et accomplit, en l'espace de dix ans, quatre expéditions aux mers polaires, dont les résultats ont été des plus remarquables. En 1819 il traversa le 110me degré de longitude ouest, tentative hardie qui fut récompensée d'un prix de 25,000 francs par le gouvernement. Son second voyage (1821–1823) fut fait avec les bâtiments l'*Hecla* et la *Fury*; il eut pour résultat la détermination de la presqu'île Melville, entre la baie d'Hudson et le détroit du Prince Régent. Le troisième (1825) ne dura qu'une année et fut employé à parcourir l'espace septentrional entre le Cap de Glace et la Mackenzie. Durant l'expédition par terre, qui fut la dernière (1126), il s'avança bien au delà des lacs arctiques jusqu'au 84me degré de latitude nord.

Créé chevalier à vie pour les services rendus à son pays (1829), sir Edward Parry reçut auprès de l'Amirauté l'emploi d'ingénieur hydrographe (1823–1829) et plus tard celui de directeur du service des bâtiments à vapeur de la marine royale. Élevé, en 1852, au rang de contre-amiral, il devint, l'année suivante, vice-gouverneur de l'hôtel des invalides de la marine, à Greenwich, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

(Traduction.)

"*Amirauté*, 26 *novembre* 1840.

"Mon cher Croker,—Pouvez-vous me donner quelque idée s'il y aura *quelque* promotion, à l'occasion de la naissance de la Princesse Royale?

"J'ai besoin de pousser ——

"Le vôtre, très-sincèrement,

"W.-E. PARRY."

ISAMBARD KINGDOM BRUNEL.

(See page 209.)

Born 1806; died 1859. A celebrated English civil engineer. He was educated at the College of Caen, and after his return to England, in 1826, was employed in the construction of the Thames Tunnel. The bursting in of the water placed him in great danger, especially in 1828, when, surprised at six hundred feet from the entrance, he was carried away by the current, but fortunately was landed by it in safety on the bank. In 1833 he was appointed engineer to the Great Western Railway, and constructed all the great works on that line and its branches. He was also consulted on the construction of the Conway and Britannia tubular bridges.

Mr. Brunel also applied himself to the construction of ships and steam-engines; it was he who launched the 'Great Western,' the first steamship built to cross the Atlantic, and who constructed the 'Leviathan,' afterwards named the 'Great Eastern,' that monster of the deep, the mere launching of which required, during several weeks, the application of all the forces of modern industry (1857–58). During the late war with Russia, he was employed to build the hospital of Renkioi, on the Dardanelles, intended to hold three thousand invalids.

He was a member of the Royal Society, the Institute of Civil Engineers, the Society of Arts, and of the Astronomical, Geological, and Geographical Societies. He received from Louis Philippe the Cross of the Legion of Honour.

Né en 1806; mort en 1859. Célèbre ingénieur anglais. Il fut élevé au collége de Caen, et employé à son retour, dès 1826, au percement du Tunnel de la Tamise. L'irruption des eaux lui fit courir plus d'un danger, notamment en 1828, où, surpris à six cents pieds de l'ouverture, il fut entraîné par le courant et jeté sain et sauf sur la berge. Nommé, en 1833, ingénieur du chemin de fer du Great-Western, il dirigea tous les travaux d'art élevés sur cette ligne et ses embranchements. Il a aussi prit part à l'établissement si difficile des ponts tubulaires de Conway et de Britannia, pour lesquels on a eu recours aux talents réunis des principaux ingénieurs.

M. Brunel s'est également appliqué à la construction des bâtiments et des machines à vapeur; c'est lui qui lança le *Great-Western*, le premier grand steamer qui ait traversé l'Atlantique, et qui construisit le *Leviathan*, nommé plus tard *Great-Eastern*, ce monstre des mers, dont le lancement seul exigea, pendant tant de semaines, le déploiement de toutes les forces de l'industrie moderne (1857–1858). Durant la dernière guerre avec la Russie il fut chargé d'élever l'hôpital de Renkioi, situé sur le détroit des Dardanelles, et destiné à contenir trois mille malades.

Membre de la Société royale de Londres depuis 1830, il fit aussi partie de l'Institut des ingénieurs civils, de la Société des arts, des Sociétés d'astronomie, de géologie et de géographie. Il a reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

(Traduction.)

"*Torquay.*

"Mon cher Monsieur,—Veuillez me faire savoir par un message spécial (qui devra m'arriver à six heures, s'il y a quelque chose qui vaille ma traversée à la haute marée du matin), sinon à sept ou huit heures, pour voir si la tempête de ce soir nous affecte en quelque chose

"Le vôtre, sincèrement,

"I.-K. BRUNEL"

De la Collection de Richard-J. Greene, Esq.]

MISS ISABELLA GLYN.

(See page 210.)

Born in Edinburgh in 1823. An actress of great and versatile talent. On the occasion of a visit to England, chance threw her among a company of amateurs who were engaged in getting up a performance for the St. James's Theatre, and she was induced to take the leading female part. During a subsequent residence in Paris, she commenced, under M. Michelot, of the Conservatoire, her education for the French stage, but the failing health of a near relative obliging her to return home in 1846, she devoted herself wholly to the English drama. Miss Glyn was aided from time to time in her study of Shakespeare by Mr. Charles Kemble, who interested himself most warmly in her subsequent career. On the 8th of November, 1847, Mr. Kemble's influence secured for his pupil a hearing at the Theatre Royal, Manchester. Her success obtained for her an engagement at the Olympic, where she appeared as *Lady Macbeth*. On the retirement of Mrs. Warner from Sadler's Wells Theatre, Miss Glyn was invited to fill the vacancy, and opened her series of performances in September, 1848, as *Volumnia*, in 'Coriolanus.' The favourable impression made by her in this character, was confirmed by her representation of *Hermione*, *Belvidera*, and *Queen Catherine* Her performance of the last-mentioned part presented certain fine characteristics of the Kemble school, in which she had partially graduated. In the trial scene her attitudes were full of dignity, and the speech was delivered with the utmost pathos. Harlow's celebrated portrait of Mrs. Siddons was visibly represented. At the close of the play she imparted an almost supernatural beauty to the poet's conception of the character. After her brief and visionary slumber, nothing could be finer than her mode of apostrophizing the retiring spirits. Had this performance taken place at either of the large metropolitan theatres in the high and palmy days of the drama, it would at once have established Miss Glyn's reputation as the leading star of the day. As it was, no doubt now existed among competent judges that a great actress had been brought upon the stage. During the seasons 1849 to 1852 she played many new characters with increasing effect, among which may be specially mentioned *Margaret of Anjou*, *Portia*, *Isabella*, in Southern's tragedy of that name; *Bianca*, in 'Fazio;' and *Marina*, in the 'Duchess of Malfi.' After closing her engagement at Sadler's Wells, Miss Glyn turned her attention to dramatic readings of Shakespeare, which she gave with marked success in Edinburgh, Glasgow, the metropolis, and some other

Née à Edimbourg, en 1823. Une actrice d'un grand talent versatile. Ayant eu l'occasion de visiter l'Angleterre, le hasard la fit se trouver parmi une troupe d'amateurs, qui s'occupaient de monter une représentation au théâtre de Saint-James, et on la décida à prendre le principal rôle féminin. Durant un séjour ultérieur à Paris, elle commença, sous M. Michelot, du Conservatoire, son éducation pour le théâtre français, mais la mauvaise santé d'un proche parent l'obligea à retourner en Écosse, en 1846; elle se donna alors entièrement au drame anglais. Mlle Glyn a été aidée de temps en temps dans son étude de Shakespeare par M. Charles Kemble, qui s'intéressa très-chaudement à sa carrière ultérieure. Le 8 novembre 1847 l'influence de M. Kemble assura à son élève une audition au Théâtre Royal de Manchester. Son succès lui obtint un engagement à l'Olympic, où elle parut dans Lady Macbeth. A la retraite de mistress Warner du Théâtre de Sadler's-Wells, Mlle Glyn fut invitée à remplir la place vacante, et commença sa série de représentations, en septembre 1848, par Volumnia, dans *Coriolan*. L'impression favorable qu'elle produisit dans ce rôle fut confirmée par son succès dans ceux d'Hermione, Belvidera et de la reine Catherine. Son jeu du dernier rôle présenta certaines belles particularités de l'école de Kemble, dans laquelle elle avait, pour ainsi dire, pris tous ses grades. Dans la scène du jugement, son attitude était pleine de dignité, et son élocution était remplie d'une profonde émotion. Le célèbre portrait de Mme Siddons, par Harlow, fut visiblement reproduit. A la fin de la pièce, elle donna une beauté presque surnaturelle à la création du poëte. Après son léger sommeil, rempli de visions, rien ne peut être plus beau que sa manière d'apostropher les esprits qui disparaissent. Si cette représentation avait eu lieu à l'un des grands théâtres de la capitale, dans les grands et beaux jours du drame, elle aurait tout d'abord établi la réputation de miss Glyn, comme la principale étoile du moment. Cependant, telle qu'elle fut, aucun doute exista parmi les juges compétents, qu'une nouvelle grande actrice avait fait son apparition. Pendant les années de 1849 à 1852, elle joua un grand nombre de nouveaux rôles, avec un effet s'accroissant de jour en jour; parmi eux nous mentionnerons spécialement Marguerite d'Anjou, Portia, Isabella, dans la tragédie de ce nom par Southern; Bianca, dans *Fazio*; et Marina, dans la *Duchesse de Malfi*. A la fin de son engagement à Sadler's-Wells, miss Glyn tourna son attention vers des lectures dramatiques de

places. She soon, however, accepted an engagement at Drury Lane, during the early part of Mr. Bunn's management, and here Miss Glyn attained perhaps her greatest triumphs, playing to crowded houses most of her leading characters. Miss Glyn's physical organization peculiarly adapts her for the majestic characters of tragedy, and, combined as it is with great intellectual energy, it has elevated her to a very high position in this branch of the dramatic art.

Shakespeare, qu'elle donna avec un succès marqué à Édimbourg, à Glasgow, à Londres et plusieurs autres villes. Elle accepta bientôt, cependant, un engagement à Drury-Lane, au commencement de la direction de M. Bunn, et là miss Glyn eut peut-être ses plus brillants triomphes, jouant devant une salle toujours pleine ses plus beaux rôles. L'organisation de miss Glyn l'adapte singulièrement à la majesté de la tragédie, et combinée comme elle est avec une grande énergie, elle l'a élevée à une très-haute position dans l'art dramatique.

(Traduction.)

"30, *Brook-Street, Grosvenor-Square, samedi*

votre épouse, un des soirs suivants, le 25, 26 ou 27. Dites-moi, par retour du courrier, quelle soirée vous préférez; et, quand vous viendrez, ce qui me plaira beaucoup, si, tous deux, vous voudrez bien dîner ici, à cinq heures.

"Croyez-moi tous les deux

'Votre amie la plus sincère,

"ISABELLA GLYN."

From the Collection of the Editor.]

MISS CHARLOTTE CUSHMAN.

(See page 210.)

Born at Boston, Massachusetts, in 1812. A celebrated American actress. The eldest of five children, left fatherless at an early age, it became desirable that she should cultivate to the utmost the talent for music she had inherited from her mother, whose limited means did not allow her to obtain the best instruction for her daughter; Miss Cushman's progress was however considerable, and she had already gained some local reputation, when the visit of Mrs. Wood, formerly Miss Paton, to Boston, introduced her to the notice of this lady at a public concert, in which they both took part. With the generosity which generally characterizes true excellence, the established favourite did her utmost to encourage the budding vocalist, pronouncing her voice to be the finest contralto she had ever heard, and warmly recommended her to turn her attention to dramatic music and the stage. Notwithstanding the opposition of her family, Charlotte was inflexible in her resolution to adopt the course pointed out to her. She made her appearance as the *Countess*, in Mozart's 'Nozze di Figaro,' with marked success, and a brilliant course seemed opening before her, when the sudden change of climate from Boston to New Orleans, together with excessive practice and an endeavour to extend her voice from a pure contralto to an available soprano, destroyed it altogether for vocal purposes. After this painful disappointment Miss Cushman determined upon adopting the stage as a profession, and, remaining at New Orleans, she first appeared with complete success in the ambitious character of *Lady Macbeth*. She afterwards played at New York, and ultimately in 1845 came to England, where she first appeared at the Princess's, and subsequently at the Haymarket, as well as at all the leading provincial towns. She was joined in this country by her sister Susan, who frequently played *Juliet* to the *Romeo* of her sister Charlotte.

The letter we give was written by Miss Cushman to Mr. John Brougham, of the Lyceum Theatre, New York.

Née à Boston (Massachusetts) en 1812. Célèbre actrice américaine. L'aînée de cinq enfants, et ayant perdu son père de bonne heure, il fut nécessaire qu'elle cultivât le talent marqué pour la musique qu'elle tenait de sa mère. Les moyens limités de cette dernière ne lui permettaient pas de donner la meilleure instruction à sa fille; mais cependant ses progrès furent considérables, et elle avait déjà gagné une réputation locale, quand la visite de Mme Wood, née Paton, à Boston, la fit remarquer par cette dame à un concert public, dans lequel toutes deux prirent part. Avec la générosité qui caractérise presque toujours la vraie supériorité, la favorite reconnue fit tout ce qu'elle put pour encourager la vocaliste naissante, annonçant que sa voix était le meilleur contralto qu'elle avait jamais entendu, et lui recommandant vivement de tourner son attention vers la musique dramatique et le théâtre. Malgré l'opposition de sa famille, Charlotte fut inébranlable dans sa résolution d'adopter la voie qui lui était indiquée. Elle fit son apparition dans le rôle de la Comtesse, des *Noces de Figaro* de Mozart, avec un succès marqué, et un avenir brillant semblait s'ouvrir devant elle, quand le changement soudain du climat de Boston à celui de la Nouvelle-Orléans, avec un travail excessif et des essais répétés pour étendre sa voix d'un pur contralto à un bon soprano, la détruisit complétement. Après ce pénible désappointement, Mlle Cushman se détermina à adopter l'art dramatique comme profession, et, restant à la Nouvelle-Orléans, elle commença par jouer, avec un succès complet, le rôle ambitieux de lady Macbeth. Elle parut ensuite à New-York, et, à la fin, en 1845, elle vint en Angleterre, où elle parut pour la première fois au Théâtre de la Princesse; elle se montra ensuite à Haymarket, aussi bien que dans toutes les principales villes de province. Elle fut rejointe en Angleterre par sa sœur Susan, qui joua souvent Juliet, pendant que Roméo était représenté par Charlotte.

La lettre que nous donnons a été écrite par Miss Cushman à M. John Brougham, du théâtre du Lyceum, à New-York.

(Traduction.)

"*Fremont-House, Boston*, 3 *novembre* 1851

'Cher Monsieur Brougham,—Dans le cas où vous préfereriez que je joue dans six représentations au lieu de trois, dans la semaine du 24, je crains que je ne serai pas capable de jouer Hamlet, et, en conséquence, je vous écris à temps pour vous en informer. Si je ne joue pas Hamlet, je peux jouer six fois *au lieu de trois!*

"J'ai l'idée de prendre *La Femme du Banquier* de Mme de Marguerrette, et, dans certains passages, je pourrai l'épouser durant la semaine. Avec Jordan Lynne, Mme Brougham (si elle veut jouer la femme de banquier) et vous-même, je crois que nous pourrions très-bien marcher, et vous savez que la nouveauté est l'ordre du jour.

"Quant à votre opinion, j'assistât que possible. Mon engagement à Buffalo et à Albany a eu un grand succès. Ces villes sont maintenant plus avantageuses que les grandes cités.

"Croyez-moi bien vôtre,

"C. S. CUSHMAN."

MISS MARIE WILTON.

(See page 210.)

This clever and popular actress made her *début* at the Norwich Theatre at the early age of six years, and by her graceful delivery of Collins's celebrated 'Ode to the Passions,' secured at once the approbation of the public and the eulogy of the press. Subsequently she won golden opinions by her impersonation of juvenile characters at the Theatre Royal, Manchester, and other provincial towns. At length she accepted an engagement at the Lyceum under Mr. Charles Dillon's management and made a very successful appearance in the character of *Perdita*. From the Lyceum she went to the Haymarket, making her bow there as *Master Cupid* in Talfourd's burlesque of 'Atalanta.' She next played at the Adelphi, where she added fresh laurels to her well-earned wreath. Her present scene of action is the Strand Theatre, where for several years past she has been a prime favourite.

Cette artiste de talent et si hautement populaire, fit son début au théâtre de Norwich, à l'âge précoce de six ans, et par sa gracieuse diction de la célèbre *Ode aux Passions* de Collins, s'assura, dès l'abord, l'approbation du public et les éloges de la presse. Plus tard, elle gagna, par sa savante interprétation des rôles juvéniles, au Théâtre Royal de Manchester, et autres villes de province, la bonne et rémunérative opinion du public. A la fin, elle accepta un engagement au Lycéum, sous la direction de M. Charles Dillon, et fit une très-heureuse apparition dans le rôle de Perdita. Du Lycéum elle alla à Haymarket, où elle se montra comme Maître Cupidon, dans la pièce burlesque d'*Atalanta*, de Talfourd. Elle joua ensuite à l'Adelphi, où elle ajouta de nouveaux lauriers à sa couronne bien méritée. La scène actuelle de ses triomphes est le Théâtre du Strand, où, depuis plusieurs années, elle a été la principale favorite.

(Traduction.)

"Merci pour vos aimables souhaits, et compliments de la saison.

"Croyez-moi votre plus sincère,

"En grande hâte. "MARIE WILTON."

From the Collection of G. R. Sanderson, Esq.]

ANGELICA CATALANI.

(See page 211.)

Born at Sinigaglia, near Rome, in 1783; died at Paris, of cholera, in 1849. Perhaps the most celebrated vocalist that ever lived. When only a child her fine voice attracted attention, and she was placed in the convent of St. Lucia, at Gubbio, for instruction. While there, her singing in the choir so delighted the people that they could not repress a burst of applause, which could only be avoided by disallowing her taking part in the services. When only fifteen she appeared at Venice with marked success; she afterwards went to Portugal, Madrid, Paris, and ultimately made her first appearance in London in 1806, in the opera of 'Semiramide,' creating a sensation altogether unexampled amongst opera-goers in England. In the following season she is said to have realized £10,000 by her performances. She was made directress of the Théâtre Italien, Paris, by Louis XVIII., during the first restoration, with a subsidy of 150,000 francs; and again after the fall of Napoleon. She subsequently visited Germany and Russia, and returned to London in 1821, where her popularity continued until 1827, when she retired to an estate she had purchased near Florence.

Née à Sinigaglia, près de Rome, en 1783, et morte à Paris, du choléra, en 1849. Peut-être la plus célèbre vocaliste qui ait jamais vécu. Quand elle n'était qu'une enfant, sa belle voix attira l'attention, et on la plaça pour son éducation dans le couvent de Sainte-Lucie, à Gubbio, où son chant dans le chœur plut tellement aux assistants, qu'ils ne purent réprimer leurs applaudissements, lesquels ne purent être évités que quand elle cessa de prendre part aux services. A l'âge de quinze ans elle parut à Venise avec un succès marqué; elle alla ensuite en Portugal, à Madrid, à Paris, et fit enfin sa première apparition à Londres, en 1806, dans l'opéra de *Semiramide*, créant une sensation sans exemple dans les annales de l'opéra anglais. On dit qu'elle réalisa £10,000 (250,000 fr.) par ses représentations, dans la saison suivante. Elle fut nommé directrice du Théâtre-Italien, par Louis XVIII., durant la première Restauration, avec une subvention de 150,000 francs, et fut réinstallée après la chute de Napoléon. Elle visita ensuite l'Allemagne et la Russie, et retourna à Londres en 1821, où sa popularité continua jusqu'en 1827, époque à laquelle elle se retira dans une propriété qu'elle avait achetée près de Florence.

From the Collection of Hermann Kindt, Esq.

SIGNOR DE BEGNIS.

(See page 211.)

Born at Lugo, in the Papal States, in 1793; died at New York, during the prevalence of cholera, in 1849. A celebrated Italian buffo singer. Commenced his studies at seven years of age under a monk named P. Buongiovanni, subsequently taking lessons from Mandini, the celebrated singer, and Saradini, the composer, brother of Madame Morandi. He made his *début* at the theatre of Modena, during the Carnival of 1813. Thence he proceeded to Forli and Siena. At the latter place he assisted at the opening of the new and magnificent theatre "degl' Academici." He was greatly admired in the line of parts known as the *buffo non chantant*. While engaged at Bologna he married, in 1816, Mademoiselle Ronzi, a singer of considerable repute. Having made a round of the Italian theatres, De Begnis appeared with his wife at Paris in Paer's opera 'I Fuorusciti.' His greatest success in that city was in the character of Basilica, in 'Il Barbiere di Siviglia,' and as Selim in 'Il Turco in Italia,' in which latter part he presented himself before a London audience in 1822. His popularity at the London concerts and provincial festivals during a series of years was extraordinary. He carried into the concert room all the humour by which he was distinguished on the stage, one of his specialities being the introduction of bits of English (aside) in his buffo songs, a piece of drollery which made him the especial favourite of country audiences. He was the first to produce Italian Opera in this country elsewhere than in the metropolis, namely at Liverpool, Birmingham, Bath, etc., taking with him a complete Opera Company.

Né à Lugo, dans les États de l'Eglise, en 1793; mort à New-York, durant le fort du choléra, en 1849. Célèbre chanteur comique italien. Il commença ses études à l'âge de sept ans, sous la direction du Père Buongiovanni, prit ensuite des leçons de Mandini, le célèbre chanteur, et de Saradini, le compositeur, frère de Mme Morandi. Il fit son début au théâtre de Modène, pendant le carnaval de 1813. De là il procéda à Forli et à Sienne. Dans cette dernière ville il assista à l'ouverture du nouveau et magnifique théâtre de 'l'Academici.' Il fut grandement admiré dans le genre des rôles appelé *bouffe non chantant*. Il épousa, pendant son engagement à Bologne, en 1816, Mlle Ronzi, une chanteuse d'une grand réputation. Après une visite des théâtres italiens, De Begnis et sa femme parurent à Paris, dans l'opéra *I Fuorusciti*, de Paer. Son grand succès dans cette ville fut dans le rôle de Basile, du *Barbier de Séville*, et dans celui de Selim, du *Turc en Italie*. Il se présenta dans ce dernier rôle devant le public de Londres en 1822. Sa popularité dans les concerts de Londres et dans les Festivals provinciaux, pendant plusieurs années, fut extraordinaire. Il porta dans les concerts la même *humour* qui l'avait distingué au théâtre, une de ses particularités étant l'introduction d'*à part* anglais dans ses chansons comiques; cette particularité le rendit le favori special des auditoires provinciaux. Il fut le premier qui produisit l'opéra italien dans ce pays, en dehors de Londres, c'est-à-dire à Liverpool, Birmingham, Bath, etc., accompagné d'une troupe complète pour ce genre d'opéra.

(Translation.)

"*Norwich*, 24 *Sept.*

"My dear Mr. Lodge,—

. . . . . .

'I will not finish my letter without saying a few words about the Norwich Festival.

"I will not speak of myself; but will merely tell you that Malibran, on the first evening, did not meet with great success. Stockhausen produced some effect, and Malibran afterwards woke up.

"Malibran was greatly applauded, as well as Stockhausen, in the Duo 'Con Pazienza,' with De Begnis in the Duo 'Nella Casa,' and in the other, 'Io di tutto.' A Swiss air and a French ballad were found charming, whilst Braham's 'King, God bless him,' was criticized. De Begnis,

in two words, sang nearly everything set down for him in the three concerts. Braham considers himself not in good voice, though it is not to be expected that he could be in better voice.

"My compliments to your brother and to all the family.

"Entirely yours,

"De Begnis."

JAMES WILLIAM WALLACK.

(See page 211.)

Born in London, 1795; died at New York on Christmas Day, 1864. An eminent English actor. He first appeared on the stage as early as 1804, at the German Theatre in Leicester Square, afterwards known as Dibdin's "Sans Souci." Richard Brinsley Sheridan, seeing young Wallack in one of his juvenile impersonations, was so struck by the talent displayed that he procured for him an engagement, at the age of twelve, at Drury Lane Theatre, and his progress from that time was rapid. When the new theatre was opened in 1812, after the destruction of the previous one by fire, James Wallack, though only eighteen, played *Laertes* to Elliston's *Hamlet*, and from this period he continued a prominent member of the company, playing with Edmund Kean through the most brilliant portion of his career, and in such parts as *Macduff*, *Edgar*, *Richmond*, *Iago*, etc., a position which, in such an establishment at so early an age is unparalleled. In 1817 he married the daughter of the celebrated John Johnstone, the Irish comedian, and immediately took his departure for the United States, appearing, in 1818, at the Park Theatre as Macbeth. Though eminently successful in America, Mr. Wallack continued, from this period to pay frequent visits to his native country, playing leading parts at Drury Lane, the Haymarket, the Princess's, etc., being on each occasion most warmly welcomed, and continually gaining fresh laurels until the time of his final departure for America in 1845. In September of that year he joined Manager Burton at the Arch Street Theatre, Philadelphia, thence proceeded to Boston, and in January, 1847, made a successful hit at New Orleans. In May, 1852, he opened Brougham's Lyceum, New York, as "Wallack's Theatre," and from that time remained in the country of his adoption.

Né à Londres en 1795; mort à New-York le jour de Noël 1864. Acteur anglais éminent. Il parut pour la première fois sur les planches en 1804, n'étant âgé que de neuf ans, au théâtre allemand de Leicester-Square, connu ensuite sous le nom de *Sans-Souci* de Dibdin. Richard Brinsley Sheridan voyant le jeune Wallack, fut tellement content de lui, qu'il lui procura un engagement à Drury-Lane, à l'âge de douze ans, et ses progrès, depuis ce temps, furent rapides. Quand le nouveau théâtre fut ouvert en 1812, après l'incendie du précédent, James Wallack, qui n'avait alors que dix-huit ans, joua Laertes, avec Elliston jouant Hamlet, et depuis cette époque il fut un membre éminent de la troupe, jouant avec Edmund Kean au milieu de la plus brillante partie de sa carrière, et des rôles tels que Macduff, Edgar, Richmond, Iago, etc. Sa position, dans un théâtre si important, et étant si jeune, est sans exemple. En 1817 il épousa la fille du célèbre John Johnstone, le comédien irlandais, et partit immédiatement pour les Etats-Unis, paraissant, en 1818, au Park-Théâtre, dans le rôle de Macbeth. Quoique ayant réussi complétement en Amérique, M. Wallack ne cessa pas, cependant, de visiter fréquemment sa contrée native, jouant les principaux rôles à Drury-Lane, à Haymarket, au Théâtre de la Princesse, etc., étant, à chaque occasion, accueilli plus chaudement, et gagnant continuellement de nouveaux lauriers, jusqu'au jour de son départ définitif pour l'Amérique, en 1845. Au mois de septembre de la même année, il se joignit à M. Burton, directeur du Théâtre d'Arch-Street, à Philadelphie; de là il alla à Boston, et, en janvier 1847, fit une apparition heureuse à la Nouvelle-Orléans. En mai 1852 il ouvrit le Lyceum de Brougham, à New-York, sous le nom de Théâtre de Wallack, et a résidé jusqu'à sa mort dans son pays d'adoption.

(Traduction.)

"Après quoi (par permission de S.-J. Arnold, Esq.), pour la première fois à ce théâtre, la petite comédie de *Ma Tante*.

"Dushall . . . . . M. Wallack.
"Rattle . . . . . M. Harley.

Comme ces messieurs l'ont originairement représentée à l'Opéra anglais.'

[*From the Collection of G. R. Sanderson, Esq*

PAUL BEDFORD.

(See page 211.)

Born in 1798, at Bath, where he made his *début*. First appeared in London at Drury Lane in 1824, in the character of *Hawthorn*. He was for many years a highly popular member of Mr. Frederick Yates's company at the Adelphi. When Mr. Maddox opened the Princess's, Mr. Paul Bedford joined the company, and was a great source of attraction at that house. In 1844 Madame Céleste undertook the management of the Adelphi, and our hero returned to the scene of his former triumphs; with this house he has ever since remained so identified that it seems like his native home.

The demonstration just made at Drury Lane for the benefit of this veteran actor gives pleasing evidence of the estimation in which he is held by his professional brethren and the public.

Né en 1798, à Bath, où il fit son début. Apparut pour la première fois à Londres, à Drury-Lane, en 1824, dans le rôle de Hawthorn. Pendant un grand nombre d'années Bedford fut un membre hautement populaire de la troupe de M. Frederick Yates, à l'Adelphi. Quand M. Maddox ouvrit le Théâtre de la Princesse, M. Paul Bedford joignit sa troupe et fut une grand source d'attraction à ce théâtre. En 1844 Mme Céleste entreprit la direction de l'Adelphi, et notre héros reparut sur la scène de ses premiers triomphes. Il s'est tellement identifié à ce dernier théâtre, où il est toujours resté depuis, qu'il semble y être tout à fait chez lui.

La démonstration qui vient d'être faite à Drury-Lane, au bénéfice de ce vétéran acteur, donne l'évidence de l'estime dont il jouit par ses confrères et par le public

WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY.

(See page 212.)

The three drawings, or rather the three caricatures which terminate our Number, were sketched by the inventive and fertile pen of Thackeray. They are the originals of designs illustrating an interlude entitled 'King Glumpus,' in the style of 'Bombastes Furioso,' which was played by amateurs in 1837, and of which only a few copies were published.

We are indebted for them to the collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.

Les trois illustrations, ou plutôt les trois caricatures qui finissent notre livraison, sont dues à la plume si inventive et si fertile de Thackeray. Ce sont les originaux des dessins ornant un intermède intitulé *Le Roi Glumpus*, dans le genre de *Bombastes Furioso*, qui fut joué par des amateurs en 1837, et ensuite publié à quelques exemplaires seulement.

Nous empruntons ces dessins à la collection de Thomas F. Dillon Croker, Esq.

BULL OF POPE INNOCENT II., dated A.D. 1137.

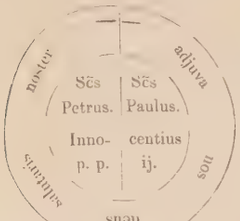
(See page 213.)

(Transcript.)

"ECCLESIAM CHRISTI JUXTA ALGATE Lundonie sitam suscipit in protectionem apostolicam Papa Innocentius II. A.D. 1137.

"Innocentius ep̃s, servus servorū Dī, dilecto filio Normanno priori eccle Xp̃i infra muros Lundoniensis civitatis site, ej⁹q; fr̃atrib⁹, tam presentib⁹ quam futuris in p̃pm. Ap̃lice sedis clementię congruit religiosas personas affectione paterna diligere, 7 loca eis commissa optatę defensionis munimine confovere. Proinde

premia eterne pacis inveniant. Am̃. Am̃. Am̃.



✠ Ego Innocentius catholicę eccle ep̃s

✠ Ego Theodewin⁹ s. Rufinę ep̃s.

✠ Ego Gregorius diač card̃ Sc̃orū Sergij 7 Bachi.

✠ Ego Drogo Ostiensis ep̃s.

✠ Ego Anselm⁹ p̃br card̃.

✠ Ego Albertus Albanensis ep̃s.

✠ Ego Hubaldus diač card̃ marię in via lata.

✠ Ego Irctifred p̃br card̃ t̃ t̃ uestine

✠ Ego Crisogonus diač card̃ sc̃ę Marię in porticu.

✠ Ego Lucas p̃br card̃ t̃ t̃ sc̃oz Johis 7 Pauli.

✠ Ego Martin⁹ p̃br card̃ t̃ t̃ Sc̃i Stephani.

✠ Ego gg p̃br card̃ t̃ t̃ sc̃e p̃sce

✠ Ego bnard⁹ p̃br card̃ t̃ t̃ s Crisogoni.

"Data Viterbi p manū AIMERICI sc̃ę Romanę eccle diač card̃ 7 cancell vj Id̃ Ap̃lis Indict̃ xv. Incarnat̃ dn̄ice anno m.c⁰.xxx.vij. Pontificat̃ Domni Innocentii p. p. ij. anno viij."

(Explanation.)

"Ecclesiam Christi Juxta Algate Lundoniæ sitam suscipit in protectionem Apostolicam Papa Innocentius II. A.D. 1137.

"Innocentius Episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio Normanno priori ecclesiæ Christi infra muros Londoniensis civitatis sitæ, ejusque fratribus, tam presentibus quam futuris in perpetuum. Apostolicæ sedis clementiæ congruit religiosas personas affectione paterna diligere, et loca eis commissa, optatæ defensionis munimine confovere. Proinde . . . . præmia eternæ pacis inveniant. Amen, Amen, Amen.

"Adjuva nos Deus salutaris noster.
"Sanctus Petrus. Sanctus Paulus.
"Innocentius Papa ij.

"Ego Innocentius catholicæ ecclesiæ episcopus.

"✝ Ego Theodwinus Sanctæ Rufinæ episcopus. ✝ Ego Gregorius diaconus cardinalis Sanctorum Sergii et Bachi. ✝ Ego Drogo Ostiensis episcopus. ✝ Ego Anselmus presbyter cardinalis. ✝ Ego Albertus Albanensis episcopus. ✝ Ego Hubaldus diaconus cardinalis Sanctæ Mariæ in Via Lata. ✝ Ego Gottifredus presbyter cardinalis Sanctæ Vestinæ. ✝ Ego Chrisogonus diaconus cardinalis Sanctæ Mariæ in portico. ✝ Ego Lucas presbyter cardinalis titulo Sanctorum Johannis et Pauli. ✝ Ego Martinus presbyter cardinalis titulo Sancti Stephani. ✝ Ego Gregorius presbyter cardinalis titulo Sanctæ Priscæ. ✝ Ego Bernardus presbyter cardinalis titulo Sancti Crisogoni.

"Data Viterbi per manum Aimerici Sanctæ Romanæ Ecclesiæ diaconi cardinalis et Cancellarii VI. Idus Aprilis. Indictione XV., Incarnationis Dominicæ anno M.C.XXX.VII., Pontificatus domini Innocentii Papæ II. anno VIII.

(Translation.)

"Pope Innocent II. takes Christ Church, near Aldgate, London, under the apostolic protection. A.D. 1137.

"Innocent, Bishop, servant of the servants of God, to our dear son Norman, Prior of the Church of Christ seated under the walls of the City of London, and his brothers, both the [illegible] It befits the [illegible] the Apostolic See [illegible] religious persons with paternal affection, and to [illegible] with the [illegible] protection. These [illegible] may they find the reward of eternal peace. Amen.

"Seeing this Pope
Help us, God our Saviour.
"Saint Peter. Saint Paul.
"Innocent II., Pope.

Signed:

"I Innocent, Bishop of the Catholic Church.

"I Theodwin, Bishop of S. Rufina. † I Gregory, deacon-cardinal of SS. Sergius and Bachus. † Drogo, Bishop of Ostia. † I Anselm, [illegible] † I Albert, Bishop of Albana. † I Hubald, deacon-cardinal of S. Maria [illegible] Via Lata. † I Gottifred, priest-cardinal [illegible] † I Crisogonus, deacon-cardinal [illegible] † I Luke, cardinal [illegible] the Porch. † I [illegible] the title of SS. John and Paul. † I Martin, priest-cardinal by the title of S. Stephen. † I Gregory, priest-cardinal by the title of S. Prisca. † I Bernard, priest-cardinal by the title of S. Crisogonus.

"Dated at Viterbo, by the hand of Aimeric, of the Holy Roman Church deacon-cardinal and Chancellor, VI. Ides of April, Indiction XV., in the year of the Incarnation of our Lord 1137, in the eighth year of the Pontificate of Pope Innocent II."

(Traduction.)

"Le Pape Innocent II prend l'église du Christ, près Aldgate, Londres, sous la protection apostolique. 1137

"Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Norman, prieur de l'église du Christ, située sous les murs de la cité de Londres, et à ses frères, tous présents et à venir dans la suite des temps

"[illegible] du Siège apostolique d'aimer les personnes religieuses avec une affection paternelle, et de soutenir les places [illegible] avec la sollicitude de sa protection tant desirée. En conséquence . . puissent-elles trouver la récompense de la paix éternelle. Ainsi soit-il.

"Sceau [illegible]
"Aide-nous, Dieu notre sauveur
"Saint Pierre. Saint Paul.
"Innocent II, Pape

"Signé: Innocent, evêque de l'Eglise catholique

"Signé: † Theodwin, évêque de Sainte-Rufine. † Grégoire, diacre-cardinal des Saints Serguis et Bachus. † Drogo, évêque d'Ostie. † Anselme, [illegible] † Albert, évêque d'Albano. † Hubald, diacre-cardinal de Sainte-Marie, dans la Via Lata. † Gottifred, prêtre-cardinal de Sainte-Vestine. † Crisogonus, diacre-cardinal de Sainte-Marie, dans le Porche. † Luc, prêtre-cardinal, par le titre des Saints Jean et Paul. † Martin, prêtre-cardinal, par le titre de Saint-Etienne. † Grégoire, prêtre-cardinal, par le titre de Sainte-Prisca. † Bernard, cardinal, par le titre de Saint Crisogonus.

"Daté à Viterbo, par la main d'Aimeric, diacre-cardinal et chancelier de la Sainte Église Romaine, les sixièmes ides d'avril, indiction XV., dans l'année de l'Incarnation de Notre Seigneur 1137, et la huitième du pontificat du Pape Innocent II."

CARDINAL WISEMAN.

(See page 214.)

Born at Seville, 2nd August, 1802; died at London, 15th February, 1865. His father, who was of Irish extraction, was a merchant at Seville. His mother was a Spaniard. While the boy was yet young the family removed to England, that he might be educated. He remained at St. Cuthbert's College, at Ushaw, near Durham, until 1818, when he went to Rome, and then commenced in good earnest the remarkable career which has just terminated. When he was eighteen years of age he published his first book. It was entitled 'Horæ Syriacæ,' and was a treatise on Oriental languages, a study in which he was intensely interested. Before he was ordained priest he had obtained the degree of D.D. by a public defension. As soon as he was twenty-three years of age he was ordained, that being the earliest age at which the Catholic Church allows ordination to the priesthood. His extraordinary abilities were known to the Pope and the College of Cardinals, and he was not allowed to return to England at once, but was created a Professor of the Roman University. He filled in succession the offices of Vice-Rector and Rector of the English College.

In 1840 it was thought advisable that the number of Vicars-Apostolic in England should be increased. Four new bishops were accordingly appointed, and in addition to these Dr. Wiseman was named coadjutor to Dr. Walsh, Vicar-Apostolic of the Central District. On the 8th of June, 1840, Dr. Wiseman was consecrated Bishop of Melipotamus *in partibus*, by Cardinal Fransoni. In 1845 he was made pro-Vicar-Apostolic of the London District, as coadjutor to Dr. Griffiths. The latter was succeeded on his death in 1848 by Dr. Walsh, who died in 1849. Dr. Wiseman was then appointed Vicar-Apostolic of the London District, and took upon himself the duties of the office on February 18, 1849. He had in 1848 consecrated St. George's Cathedral, Southwark, and had seen new churches springing up in many places.

Dr. Wiseman left England for Rome in August, 1850. He had openly stated that he knew not whether he should ever return to England. The Pope had intimated his intention of bestowing a Cardinal's hat upon him, but there was no suggestion that the Roman Catholic hierarchy in England was soon to be re-established. On the 24th of September, however, the Papal brief was issued, and ... a Consistory held on the 30th of the same month, Dr. Wiseman was created Cardinal by the title of St. Pudentiana, and was named Archbishop of Westminster. The new Cardinal lost no time in forwarding the Papal brief to England, and accompanying it with the famous pastoral from himself, dated from the Flaminian Gate. This pastoral was read in all the Roman Catholic churches and chapels in the newly-created See of Westminster on the 27th of October, and on the same day Dr. Ullathorne, Roman Catholic Bishop of Birmingham, was enthroned in St. Chad's Cathedral, in that town.

Meantime, however, Cardinal Wiseman returned to England, and was enthroned as Roman Catholic Archbishop of Westminster, on the 4th of December, in St. George's Cathedral, Southwark. His Eminence identified himself with the spread of knowledge, and he was a passionate admirer of art. He lectured on many occasions, and at various places. The last public lecture which he delivered was given in January, 1863, before the Royal Institution. It was on "The Points of Contact between Science and Art." He was preparing a lecture on Shakespeare, to be delivered before the Royal Society, when he was seized with his fatal illness. His Eminence found opportunities to write several books, and some plays, intended chiefly for the use of the Roman Catholic colleges.

The letter we publish was written by the Cardinal to one of his medical advisers, accompanied by a handsome present in acknowledgment of his services.

marchand de Séville. Sa mère était une Espagnole. Pendant sa jeunesse, l'enfant fut envoyé en Angleterre pour son éducation. Nicolas resta au collége de Saint-Cuthbert, à Ushaw, près de Durham, jusqu'en 1818, quand il alla à Rome, pour commencer la remarquable carrière militante qu'il vient de terminer. A l'âge de dix-huit ans il publia son premier livre, intitulé: *Horæ Syriacæ*, et qui était un traité sur les langues orientales, étude dans laquelle il était vivement intéressé. Avant d'être ordonné prêtre, il avait obtenu le degré de docteur de la divinité (D.D.) dans une conférence publique. A l'âge de vingt-trois ans il fut ordonné prêtre, ce qui est le plus jeune âge où l'église catholique permette l'ordination à la prêtrise. Ses capacités extraordinaires étaient connues du Pape et des cardinaux, qui ne lui permirent pas de retourner en Angleterre, mais le nommèrent professeur à l'Université romaine. Il remplit ensuite les fonctions de vice-recteur et de recteur du collége anglais.

En 1840 il fut jugé nécessaire d'augmenter le nombre des vicaires apostoliques en Angleterre. Quatre nouveaux évêques furent donc nommés, et, en addition, Wiseman fut nommé coadjuteur du docteur Walsh, vicaire apostolique du district central. Le 8 juin 1840 le docteur Wiseman fut consacré évêque de Melipotamus *in partibus*, par le cardinal Fransoni. En 1845 il fut fait pro-vicaire apostolique du district de Londres, comme coadjuteur du docteur Griffiths. Celui-ci étant mort en 1848, le docteur Walsh lui succéda. A la mort de ce dernier, en 1849, le docteur Wiseman fut nommé vicaire apostolique du district de Londres, et assuma ses nouveaux devoirs le 18 février 1849. Il avait, en 1848, consacré la cathédrale de Saint-Georges, Southwark, et avait vu de nouvelles églises s'élever dans nombre de places.

Le docteur Wiseman alla de nouveau à Rome au mois d'août 1850. Il avait ouvertement annoncé qu'il ne savait pas s'il reviendrait jamais en Angleterre. Le Pape avait manifesté son intention de lui accorder le chapeau de cardinal, mais on n'avait aucune idée que la hiérarchie romaine catholique en Angleterre fût près d'être rétablie. Le 24 septembre, cependant, le bref papal fut publié, et dans le consistoire tenu le 30 du même mois, le docteur Wiseman fut créé cardinal par le titre de Santa-Pudentiana, et fut nommé archevêque de Westminster. Le nouveau cardinal ne perdit pas de temps pour envoyer le bref papal en Angleterre, et il l'accompagna de sa fameuse lettre pastorale, datée de la Porte Flaminienne. Cette pastorale fut lue dans toutes les églises catholiques du nouveau siége de Westminster, le 27 octobre, et le même jour, le docteur Ullathorne, évêque catholique de Birmingham, fut introuisé dans la cathédrale de Saint-Chad, de cette ville.

A cette époque, cependant, le cardinal Wiseman retourna en Angleterre, et fut sacré archevêque romain catholique de Westminster, le 4 décembre, dans la cathédrale de Saint-Georges. Son Éminence s'identifia avec la propagation des connaissances humaines, et fut un admirateur passionné de l'art. Il donna un grand nombre de lectures dans différents endroits. La dernière lecture publique qu'il donna eut lieu au mois de janvier 1863, devant la Royal-Institution. Son sujet était sur "les Points de Contact entre la Science et l'Art." Il préparait une lecture sur Shakespeare, pour être récitée devant la Société royale, quand il fut saisi de la maladie qui devait l'emporter. Son Éminence trouva le temps d'écrire plusieurs livres, et quelques pièces dramatiques, principalement à l'usage des élèves des colléges catholiques.

La lettre que nous publions fut écrit par le cardinal à un de ses médecins ordinaires, et accompagnée d'un beau présent en reconnaissance de ses services.

(Traduction.)

"5, *Golden-Square*, 14 *juillet* 1851

"Mon cher Monsieur,—Je sollicite votre acceptation de la table ci-jointe, contenant des spécimens des marbres les plus célèbres, antiques ou modernes, employés dans les ouvrages d'art à Rome, d'où je l'ai apportée expressément pour avoir le plaisir de vous l'offrir, comme un gage léger de ma reconnaissance pour votre soin aimable et constant de ma santé.

"Je joins aussi une carte ou plan de cette table, montrant les noms des spécimens, car ils ne sont pas symétriquement arrangés. Vous souhaitant, en addition, toute bénédiction

"Je suis toujours

"Le vôtre très-sincèrement et affectueusement en Christ
[illegible] WISEMAN."

From the Collection of Thomas F. Dillon Cr[illegible]

AUGUSTUS PUGIN.

(See pages 214, 215.)

An eminent architectural draftsman. He was a native of France, but settled in London at an early age, and was for some years assistant to the architect Nash. He was then employed by various publishers in the preparation of architectural drawing for engraving; one of the most important of his earlier works being the buildings in Ackerman's 'Microcosm of London' (1808–11). He subsequently directed his attention to the architecture of the middle ages, and in 1821 began the publication of his 'Examples of Gothic Architecture,' selected from various ancient edifices in England, and exemplifying the various styles, and the practical construction of this admired class of architecture. This work was completed in 1823, and in 1824 he commenced, in conjunction with Mr. John Britton, 'Architectural Illustrations of the Buildings of London;' and with the same gentleman he published (1825-8). 'Specimens of the Architectural Antiquities of Normandy.' This is his best and most important work, and it did much to enlarge our knowledge of medieval architecture. In 1829 Mr. Pugin made the drawings for a work entitled, 'Paris and its Environs displayed;' and in 1831, he prepared, with the assistance of his son, 'Gothic Ornaments, selected from Various Buildings in England and France. He died in 1832.

The letter we publish was written the year before his death, and was addressed to Mr. Jerdan, of the 'Literary Gazette.' The drawing which faces the letter was a sketch made by Mr. Pugin for a sceptre which was introduced into a character-portrait (Queen Eleanor, of Provence) of Miss Lane Fox, painted by Mr John Watkins for the Duchess of Leeds.

Un éminent dessinateur architecte. Il était natif de France, mais s'établit jeune à Londres; il fut pendant quelques années assistant de l'architecte Nash. Pugin fut ensuite employé par différents éditeurs dans la préparation pour la gravure de dessins architecturaux; un des plus importants de ses premiers ouvrages furent les monuments dans *Le Microcosme de Londres*, par Ackerman, publié en 1808 1811. Plus tard il dirigea son attention vers l'architecture du moyen âge, et en 1821 il commença la publication de ses *Exemples d'Architecture gothique*, choisis parmi différents anciens édifices d'Angleterre, pour donner un exemple des styles variés et de la pratique de construction de cette sorte d'architecture, qui est si admirée. Cet ouvrage fut completé en 1823, et en 1824 il commenca, avec M. John Britton, les *Illustrations architecturales des Édifices de Londres*, et aussi les *Specimens des Antiquités architecturales de Normandie*, publiés en 1825 28, qui sont son meilleur et son plus important ouvrage, et qui ont beaucoup contribué à augmenter notre connaissance de l'architecture du moyen âge. En 1829 M. Pugin fit les dessins d'un ouvrage intitulé: *Vues de Paris et de ses Environs*, et en 1831 il prépara, avec son fils: *Ornements gothiques, choisis parmi divers Monuments en Angleterre et en France*. Pugin mourut en 1832.

(Translation.)

105, *Great-Russell-Street*,
9 *septembre* 1831.

"Cher Monsieur,—Veuillez accepter mes plus vifs remercîments pour votre bonté en insérant dans *La Gazette littéraire* de samedi dernier la revue de mes *Exemples d'Architecture gothique*, et accordez-moi le plaisir de vous présenter un exemplaire complet et relié de mes *Exemples*, sur grand papier; et si vous n'avez pas besoin particulièrement du texte explicatif qui vous a été envoyé dernièrement, je vous serai obligé de me le retourner.

"Je reste, cher Monsieur,
"Votre obligé serviteur,
"AUG. PUGIN

— Jerdan, Esq

From the Collection of J. F. Dillon Croker, Esq

La lettre que nous publions a été écrite l'année avant sa mort, elle fut adressée à M. Jerdan, de *La Gazette littéraire*. Le dessin qui accompagne la lettre est une esquisse faite par M. Pugin pour un sceptre qui était porté par la reine Éléonore de Provence, dont miss Lane Fox jouait le rôle. Le portrait de cette dernière a été peint par M. John Watkins pour la duchesse de Leeds.

WILLIAM WORDSWORTH.

(See page 215.)

Born in Cumberland, 1770; died 1850. An eminent English poet. He was educated at Cambridge, where he took his B.A. degree in 1791. Being at that time an enthusiastic republican, he repaired to France, and there became acquainted with some members of the Girondist party. Fortunately he was obliged to return to England at the end of 1792, shortly before the execution of Louis XVI. In 1793 appeared his first verses, 'An Evening Walk,' and 'Descriptive Sketches, taken during a Pedestrian Tour among the Alps.' In 1797 he became acquainted with Coleridge, and in the year following a small volume, entitled 'Lyrical Ballads,' the joint production of the two poets, was published, but produced little effect on the public. In 1799 he went to reside at Grasmere, removing to Allan Bank in 1808. There also resided or visited, Southey, Coleridge, De Quincey, and Wilson; and it was to this congregation of kindred poetical spirits that the term 'Lake School' was applied by the reviewers. Against those reviewers and the indifferent public, Wordsworth and the 'Lakists' struggled until the year 1813, at which time the poetical genius of the school and his disciples began to be recognized. In this year he removed to Rydal Mount, and just at the same period received, through the influence of Lord Lonsdale, the appointment of Distributor of Stamps for the County of Westmoreland, the light duties of which office enabled the poet to continue the publication of his works, which he perseveringly did, in spite of the harsh judgment and severity of the critics, and at length Wordsworth's name was everywhere pronounced as that of a literary power of the highest order.

He resigned his appointment in 1842, receiving a pension of £300 per annum, and in 1843 succeeded Southey as Poet Laureate. He died at Rydal Mount in 1850, having just completed his eightieth year.

Né dans le Cumberland en 1770; mort en 1850. Poëte anglais éminent. Il fut élevé à Cambridge, où il prit son degré de bachelier-ès-arts en 1791. Étant à cette époque un républicain enthousiaste, il se rendit en France, et là devint familier avec quelques membres du parti girondin. Heureusement il fut obligé de retourner en Angleterre à la fin de 1792, un peu avant l'exécution de Louis XVI. En 1793 parurent ses premiers vers: *Une Promenade du Soir*, et *Esquisses descriptives, prises pendant un Tour à pied dans les Alpes*. En 1797 il fit la connaissance de Coleridge, et l'année suivante, un petit volume intitulé: *Ballades lyriques*, production des deux poëtes, fut publié, mais cet ouvrage eut peu d'effet sur le public. En 1799 il alla résider à Grasmere, d'où il alla à Allan-Bank en 1808. Là aussi résidèrent ou vinrent en visite—Southey, Coleridge, De Quincey et Wilson, et ce fut à cet assemblage d'esprits poétiques de la même sorte que l'expression: "École des Lacs" fut appliquée par quelques critiques contemporains. Contre ceux-ci et un public indifférent, Wordsworth et les "Lakists" luttèrent jusqu'en 1813, époque à laquelle son génie poétique et celui de ses disciples commença à être reconnu. Dans cette année il alla demeurer à Rydal-Mount, et à cette même époque reçut, par l'influence de lord Lonsdale, l'emploi de distributeur de timbres pour le comté de Westmoreland, office dont les legers devoirs permirent au poëte de continuer la publication de ses œuvres, ce qu'il fit avec persévérance, en dépit du jugement sévère des critiques. A la fin, le nom de Wordsworth fut partout prononcé comme celui d'un pouvoir littéraire de l'ordre le plus brillant.

Il se démit de ses fonctions en 1842, recevant une pension annuelle de 300*l* (7,500 fr.), et en 1843 succeda à Southey comme poëte lauréat. Il mourut à Rydal-Mount en 1850, venant de compléter sa quatre-vingtieme année.

The letter we publish was written by Wordsworth in 1827 to Mr. Crofton Croker.

(Traduction.)

"Monsieur,—Il m'aurait été très-agréable de m'unir avec les auteurs distingués que vous mentionnez, dans le but en question, si votre publication n'avait pas été périodique. Mais il ne m'a pas convenu d'être associé avec cette classe d'ouvrages, et j'ai refusé, conséquemment, à tous ceux qui ont cru nécessaire de s'adresser à moi pour le même sujet. Avec cette reponse à la requête dont vous m'avez honoré, je ne doute pas que vous ne soyez satisfait. Souhaitant le succès de votre entreprise,

Je suis, monsieur,
"Votre obéissant serviteur.
"W. WORDSWORTH

Rydal-Mount, 11 *novembre*.

De la Collection de T.-F. Dillon-Croker, Esq

La lettre que nous publions a été écrite par Wordsworth en 1827 à M. Crofton Croker.

NAPOLEON I.

(See pages 216, 217.)

Our 17th Number contained a letter from Napoleon, then simply General Bonaparte, written in Egypt, and addressed to his brother Joseph.

The letter we now give was dictated by the Emperor to Baron Fain, and signed by himself. It is an order to Marshal Jourdan to select a certain number of men to be sent to Genoa to receive the Cross of the Legion of Honour from the hands of Napoleon.

(Translation.)

"My Cousin,—Having increased the number of Legionaries by two thousand, I desire, that there be made of ten subjects in each light infantry and line regiment, and of five in each cavalry regiment, provided that the corps which obtained extraordinary numbers in the distribution which I made yesterday be not included. You will send me the list for my approval; I will return it, with the order to summon the individuals to Genoa, there to receive their decoration from my hand. As the states of Parma and Genoa are still under your orders, you will include the corps there in your work. You will give orders to the four squadrons of Cuirassiers at Mantua, to proceed by easy marches to Parma. Each of these squadrons will send ten men to the dépôt, choosing the weakest men and horses. Meanwhile I pray God to have you in his holy keeping.

"*Bologna*, 2 *Messidor*, *in the year XIII*. NAPOLEON

"To Marshal Jourdan.

De la Collection des Autographes choisis du Musée Britannique

Notre XVII^e^ livraison contenait une lettre de Napoléon, alors simplement général Bonaparte, écrite en Égypte.

La lettre qu'aujourd'hui nous publions fut dictée par l'Empereur au baron Fain, et signé par lui; elle ordonne au maréchal Jourdan de designer un certain nombre d'hommes pour recevoir la décoration de la Légion d'honneur, à Gênes.

In explanation of the autographs we now give of the Grand Dignitaries of the Empire, the Marshals, the Admirals, the Grand Almoner, the Great Chamberlain, etc., we cannot do better than borrow from M. Thiers' celebrated 'History of the Consulate and the Empire' (vol. v. pages 90 to 93).

Napoleon having desired the crown, and to a certain extent having gained it, had to make some compensation to his two colleagues of the Consulate, Cambacérès and Lebrun. He set aside for the first the dignity of Arch-chancellor of the Empire; for the second that of Arch-treasurer,—thus treating them like his own brothers, who were to be included among the six grand dignitaries. To these seductive offers he added the blandishments which no one was able to resist; and, in return, Cambacérès proved to be, in the sequel, the most sincere and influential councillor of the new Emperor.

Joseph Bonaparte was appointed Grand-Elector, and Louis Bonaparte "Connétable," an office of high dignity.

Talleyrand was disappointed in his hopes of being named Arch-chancellor of the State; he was appointed Minister, as well as General Berthier, whom Napoleon considered as valuable an instrument as Talleyrand. The Emperor, who had still at his disposal the four appointments of Honorary Marshals, and the sixteen of Marshals of France to younger, but not less capable generals, appropriated the first to Kellermann, in remembrance of Valmy; to Lefebvre, for his well-tried bravery and levotion; to Pérignon and Serurier, for he confidence and respect which they justly inspired in the army. Of the sixteen marshals' appointments, fourteen were immediately given to Jourdan, the hero of Fleurus; to Berthier, General of the Staff; to Massena, for Rivoli, Zurich and Genoa; to Lannes and Ney, for a long series of heroic acts; to Augereau, for Castiglione; to Brune, for the Helder; to Murat, for his chivalrous valour at the head of his cavalry; to Bessières, the worthy commander of the guard; to Moncey and Mortier, for their warlike virtues; to Soult, for numerous services; to Davout, for his conduct in Egypt; and lastly, to Bernadotte, for a certain renown acquired in the armies of the Sambre and Meuse and the Rhine.

Gouvion St. Cyr deserved the appointment of marshal, but his jealous and unsociable character produced coldness on the part of Napoleon, who appointed him Colonel-General of Cuirassiers; Junot and Marmont, faithful aides-de-camp of General Bonaparte, were named Colonels-General of the Hussars and Chasseurs; Baraguey d'Hilliers, of the Dragoons; Ma-

Comme explication des autographes des grands dignitaires de l'Empire, des maréchaux, amiraux, plusieurs généraux, du grand-aumônier, grand-chamberlan, etc., que nous publions, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à M. Thiers les renseignements suivants (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome v, pages 90 et seq.).

Napoléon ayant désiré la couronne, et dans une certaine mesure l'ayant gagnée, avait à donner une compensation à ses deux collègues du Consulat, Cambacérès et Lebrun. Il destinait au premier la dignité d'archi-chancelier de l'Empire, au second celle d'archi-trésorier, les traitant ainsi comme ses propres frères, qui allaient être nommés au nombre des six grands dignitaires. Il joignit à ces offres séduisantes les caresses auxquelles personne ne pouvait résister. Aussi, en retour, Cambacérès se trouva être, dans la suite, le conseiller le plus sincère et le seul influent du nouvel Empereur.

Joseph-Bonaparte fut nommé grand-électeur, et Louis-Bonaparte connétable.

Talleyrand fut désappointé dans ses espérances d'être nommé archi-chancelier d'Etat; il fut nommé ministre, de même que le général Berthier, que Napoléon considérait comme un instrument aussi précieux que Talleyrand.

L'Empereur, qui avait encore à donner les quatre places de maréchaux honoraires, et les seize de maréchaux de France aux généraux plus jeunes, quoique non moins capables, donna les premières à Kellermann, pour le souvenir de Valmy; à Lefebvre, pour sa bravoure éprouvée et son dévouement; à Pérignon et à Serurier, pour la confiance et le respect qu'ils inspiraient justement dans l'armée. Sur les seize places de maréchaux, quatorze furent données immédiatement à Jourdan, le héros de Fleurus; à Berthier, général d'état-major; à Masséna, pour Rivoli, Zurich et Gênes; à Lannes et Ney, pour une longue suite d'actes héroïques; à Augereau, pour Castiglione; à Brune, pour le Helder; à Murat, pour sa vaillance chevaleresque à la tête de sa cavalerie; à Bessières, digne commandant de la garde: à Moncey et à Mortier, pour leurs vertus guerrières; à Soult pour de nombreux services; à Davout, pour sa conduite en Égypte; et enfin à Bernadotte, pour un certain renom gagné dans les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin.

Gouvion Saint-Cyr méritait d'être nommé maréchal, mais son caractère jaloux et insociable lui valut les froideurs de Napoléon, qui le nomma colonel-général des cuirassiers; Junot et Marmont, fidèles aides-de-camp du général Bonaparte, furent nommé colonels-généraux des hussards et des chasseurs; Baraguey d'Hilliers, des dragons; Marescot eut le titre d'inspecteur

rescot had the title of Inspector-General of Engineers; Belliard, General of Cavalry, was made Chief of the Staff.

In the navy, Vice-Admiral Bruix was appointed Admiral, and made Inspector of the Ocean Coasts, and Vice-Admiral Decrès was named Inspector of the Coasts of the Mediterranean.

The Court also offered high positions to be distributed. It was organized with all the pomp of the former monarchy. Cardinal Fesch, Napoleon's uncle, was named Grand Almoner; Talleyrand was appointed Great Chamberlain, General Berthier, Master of the Hounds, M. de Caulaincourt, Master of the Horse; M. de Ségur, formerly ambassador of Louis XVI. in Russia, Master of the Ceremonies, and Duroc Grand Marshal of the Palace.

général du génie; Belliard, général de cavalerie, fut fait chef d'état-major général.

Dans la marine, le vice-amiral Bruix obtint le bâton d'amiral, et fut fait inspecteur des côtes de l'Océan, le vice-amiral Decrès fut fait inspecteur des côtes de la Méditerranée.

La cour offrait aussi de grandes positions à distribuer. Elle fut organisée avec toute la pompe de l'ancienne monarchie. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, fut nommé grand-aumônier; M. de Talleyrand, grand-chambellan; le général Berthier, grand-veneur. M. de Caulaincourt eut le titre de grand-écuyer; M. de Ségur, ancien ambassadeur de Louis XVI en Russie, celui de grand-maître des cérémonies. Duroc fut fait grand-maréchal du palais.

FERDINAND FREILIGRATH.

(See page 218.)

Born at Detmold in 1810. A celebrated German lyrical poet. His father, who was a teacher, destined him for commerce, and he was employed in several counting-houses, but endeavoured to relieve the hardship of his duties by writing poetry. He was in Holland when his first poems appeared in the Westphalian journals, the 'Morgenblatt' and the 'Musen-Almanach' (1833). In 1837 he returned to Germany and became inspired by the romantic scenery of the Rhine, as formerly by the grander scenes of the ocean. On the recommendation of the poets Schwab and Chamisso, and of Alexander von Humboldt, he obtained from the King of Prussia, in 1842, a pension of 1500 francs. But the passion for politics soon took possession of Freiligrath, who, goaded by the reproaches addressed to him at the instigation of the Republican George Herwegh, exclaimed: "The poet must go with the people," threw up his pension, and published, under the title of 'Profession of Faith,' one of his most important works. Notwithstanding the moderation of the preface, two pieces were especially condemned: "Liberty and Law" and the "Tree of Humanity," and drew upon him an order of exile. He first retired to Switzerland, and then, in 1846 came to London, where he obtained commercial employment. He was about to embark for America, on the invitation of Longfellow, when the revolution of 1848 recalled him to Germany. Having been tried for his poem "The Dead to the Living," he was acquitted, and from that time became one of the chiefs of the democratic party of Düsseldorf. He became editor of the Cologne 'New Rhenish Gazette;' but new prosecutions determined him to take refuge in London, where he has resided since 1851.

We are happy to be able to present our readers with the manuscript of his beautiful poem, "O love, etc

Né à Detmold en 1810. Célèbre poëte lyrique allemand, fils d'un instituteur; fut destiné d'abord au commerce, entra dans plusieurs maisons, et s'efforça de concilier les nécessités de ses fonctions avec sa vocation poétique. Il était en Hollande lorsque ses premiers essais parurent dans les feuilles de Westphalie, le *Morgenblatt* et l'*Almanach des Muses allemandes* (1833). En 1837 il revint en Allemagne et s'inspira de la nature poétique des bords du Rhin, comme naguère des grandes scènes de la mer. Recommandé par les poëtes Schwab et Chamisso et par Alexandre de Humboldt, il obtint du roi de Prusse, en 1842, une pension de 1,500 francs. Mais bientôt la passion politique s'empara de M. Freiligrath, qui, sous le coup de durs reproches qui lui furent adressés à l'instigation du républicain Georges Herwegh, s'écria: "Le poëte doit marcher avec le peuple," renvoya sa pension et publia, sous le titre de *Profession de foi*, l'un de ses plus importants ouvrages. Malgré les protestations modérées de sa préface, deux pièces particulièrement condamnées: *La Liberté et le Droit*, *L'Arbre de l'humanité*, lui attirèrent un ordre d'exil. Il se retira d'abord en Suisse, puis, en 1846, à Londres, où il reprit du travail dans une maison de commerce. Il allait, sur l'invitation de Longfellow, s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la révolution de 1848 le ramena en Allemagne. Poursuivi pour son poëme *Les Morts aux Vivants* (Die Todten an die Lebenden), il fut acquitté et fut dès lors un des chefs du parti démocratique de Düsseldorf. Il prit à Cologne la direction de *La Nouvelle Gazette rhénane*; mais de nouvelles poursuites le déterminèrent à se réfugier à Londres, où il est resté depuis 1851.

Nous sommes heureux d'offrir à nos abonnés le manuscrit de son beau poëme "*Oh! aime*," etc.

(Traduction.)

(illegible)

(illegible)

(illegible

MADEMOISELLE MARS.

(See page 219.)

Born at Paris, 1779; died 1847. The most celebrated actress of the French stage. Before she was ten years old, Mlle Mars appeared in juvenile parts, and at fifteen she already filled what are called on the French stage "les rôles d'ingénues." Under the direction of her generous patroness, Mlle. Contat, she was induced to attempt "les jeunes amoureuses," in which characters she succeeded to the first place, after the retirement of Mlles. Mézeray and Lange in 1798. Her talents rapidly improved under the influence of encouragement. Mlle. Contat took leave of the stage in 1809, leaving her *répertoire* to be divided between Mlle. Mars and Mlle. Leverd, which gave rise to a long contest between the rival stars. The former, however, soon distanced all competitors, and for a period of thirty years stood at the head of all French actresses in genteel comedy, gaining fresh success in every new part, ending with that of "Mademoiselle de Belle-Isle," in Dumas' drama, which she played for the first time on the 2nd of April, 1839, when she had passed the age of threescore.

Those who never saw Mlle. Mars on the stage can form no idea of the simplicity, the seeming artlessness, the graceful elegance of her acting, nor of the music of her voice, nor of the exquisite expression of her smile. Her form was very fine, her gait easy, yet majestic, and her costume remarkably elegant. She was one of the *sociétaires* of the Théâtre Français, and her yearly salary from that illustrious company amounted to 40,000 francs; and in 1816 Louis XVIII. settled upon her, as well as on Talma, a pension of 30,000 francs. The hotel in which she lived was open to the most celebrated foreign as well as native artists and *literati*, some of whom were daily to be seen paying their court to her. Her last appearance on the stage was in March, 1841. She died in March, 1847, leaving a fortune of 800,000 francs.

Née à Paris en 1779; morte en 1847. L'actrice la plus célèbre du théâtre français. Avant l'âge de dix ans, Mlle Mars parut dans des rôles juvéniles, et à quinze ans elle remplissait déjà ce qu'on appelle en France les *rôles d'ingénues*. Sous la direction de sa généreuse patronne, Mlle Contat, elle fut engagée à jouer les *jeunes amoureuses*, personnages dans lesquels elle succéda au premier rang, après la retraite de Mlles Mézeray et Lange, en 1798. Ses talents augmentèrent rapidement avec un cordial appui. Mlle Contat quitta le théâtre en 1809, laissant son répertoire à partager entre Mlle Mars et Mlle Leverd, ce qui donna lieu à une longue contestation entre les étoiles rivales. La première, cependant, distança bientôt toute émule, et durant un espace de trente ans se tint à la tête de toutes les actrices françaises dans la bonne comédie, gagnant un nouveau succès dans chaque nouveau rôle, jusqu'à celui de Mlle de Belle-Isle, dans la pièce de ce nom, d'Alexandre Dumas, qu'elle joua pour la première fois le 2 avril 1839, alors qu'elle avait dépassé l'âge de soixante ans.

Ceux qui n'ont jamais vu Mlle Mars sur la scène, ne peuvent se former une idée de la simplicité, de l'apparente absence d'art, de la gracieuse élégance de son jeu, ni de l'harmonie de sa voix, ni de l'expression exquise de son sourire. Sa forme était très-délicate, sa démarche aisée quoique majestueuse, son costume remarquablement élégant et distingué. Elle était une des sociétaires du Théâtre Français, et ses émoluments s'élevaient à 40,000 francs. En outre, en 1816, Louis XVIII lui avait alloué, ainsi qu'à Talma, une pension de 30,000 francs. L'hôtel dans lequel elle vivait était ouvert aux plus célèbres artistes français aussi bien qu'étrangers, et aux littérateurs, dont quelques-uns pouvaient être vus journellement lui faisant leur cour. Sa dernière apparition sur la scène eut lieu au mois de mars 1841. Elle mourut en mars 1847, laissant une fortune de 800,000 francs.

(Translation.)

"I have received from citizen Préville, jun., merchant at Tarbes, the sum of two thousand four hundred francs, being the amount of the credit which Messrs. Perrigaux and Co., of Paris, gave me upon them. Given in duplicate, the two receipts to be considered as one. Tarbes, this 22nd Vendémiaire, year X.

"B. Mars."

[*De la Collection de T.-F. Dillon-Croker, Esq.*]

FRANÇOIS-JOSEPH TALMA.

(See page 219.)

Born at Paris, 1763; died 1826. A very eminent French tragedian. His father, who was a dentist, came to England soon after the birth of his son, and practised for some years in London. At nine years of age young Talma returned to France, and was placed in a school at Chaillot, kept by M. Lamarguière, a great admirer of the drama, who delighted to discover and encourage a similar taste in his pupils. When Talma had attended this school about a year, he was entrusted with a part in an old tragedy, called 'Nismos, son of Tamerlane,' which M. Lamarguière had selected for performance by his scholars; and so deeply did the future tragedian enter into the feeling of the character, that he burst into tears at the recital of the sorrows of the hero whose brother he represented. At the age of twelve he wrote a little drama, in the composition of which he further developed his knowledge of the stage. In 1787 he made his *début* at the Théâtre Français, and in 1789 created a great sensation by his performance of Charles IX. On the retirement of Larive, Talma became the principal tragic actor. During the reign of Napoleon he enjoyed the Emperor's friendship, and was no less honoured and esteemed by Louis XVIII. In 1825 he published some reflections on his favourite art: and in June, 1826, appeared on the stage for the last time in the part of Charles VI. During the last few days the audiences of the Théâtre Français every evening called for an official account of the state of his health previously to the commencement of the performances. He died in the following October, and was buried in the cemetery of Père Lachaise, funeral orations being pronounced over his grave by MM. Arnault, Jouy, and Lafont. The Théâtre Français remained closed for three evenings, and the Opéra-Comique and Odéon were also closed on the day of his funeral. The actors of the Brussels Theatre (of which company he was an associate) wore mourning for him for forty days, and a variety of honours were paid to his memory at the principal theatres throughout France and the Netherlands.

Talma spoke English perfectly, and was a great admirer of England and her institutions. He was the friend and guest of John Kemble, and was present in Covent Garden Theatre when that great actor took his leave of the stage.

Né à Paris en 1763: mort en 1826. Tragédien français éminent. Son père, qui était dentiste, vint en Angleterre peu après la naissance de son fils, et pratiqua pendant quelques années à Londres. A l'âge de neuf ans, le jeune Talma revint en France, et fut placé dans une pension à Chaillot, dirigée par M. Lamarguière, grand admirateur du drame, dont le bonheur était de découvrir et d'encourager chez ses élèves un goût similaire. Un an après son entrée dans cette école, Talma fut chargé d'un rôle dans une ancienne tragédie: *Nismos, fils de Tamerlan*, que M. Lamarguière avait choisie pour être jouée par ses élèves, et le futur tragédien entra si profondément dans le caractère de son rôle, qu'il éclata en sanglots au récit des malheurs du héros, dont il représentait le frère. Âgé de douze ans il avait déjà composé une petite pièce, sa composition développa la connaissance qu'il avait déjà du théâtre. En 1787, il fit son début au Théâtre-Français, et en 1789 il créa une grande sensation par sa représentation de Charles IX. Après la retraite de Larive, Talma devint le premier acteur tragique. Durant le règne de Napoléon il jouit de l'amitié de l'Empereur, et ne fut pas moins honoré et estimé par Louis XVIII. En 1825, il publia quelques réflexions sur son art favori; en juin 1826, il se montra pour la dernière fois sur la scène dans le personnage de Charles VI. Pendant sa dernière maladie, les spectateurs du Théâtre-Français demandaient chaque soir un compte-rendu de l'état de sa santé, avant que la représentation ne commençât. Talma mourut au mois d'octobre suivant, et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, où des discours funèbres furent prononcés sur sa tombe par MM. Arnault, Jouy et Lafont. Le Théâtre-Français ferma ses portes pendant trois jours; l'Opéra-Comique et l'Odéon furent aussi clos le jour de ses funérailles. Les acteurs du Théâtre de Bruxelles (il était un des sociétaires de leur troupe) portèrent son deuil pendant quarante jours, et différents honneurs furent rendus à sa mémoire dans les principaux théâtres de France et de Belgique.

Talma parlait parfaitement anglais, et il admirait beaucoup l'Angleterre et ses institutions. Il fut l'ami et l'hôte de John Kemble, et il assista au Théâtre de Covent-Garden, à la représentation d'adieu du grand acteur.

(Translation.)

"A thousand thanks to M. Armand Seville for the copies of my portrait, which he was kind enough to send me; I send him the ticket he asks for, and shall have much pleasure in accommodating him whenever he thinks proper to apply to me. I beg of him to accept the assurance of my high consideration.

"Talma."

[*From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.*]

MRS. SIDDONS.

(See page 219.)

In No. XXII. we gave a short note and a biographical notice of this distinguished actress. We now present our readers with another autograph, bearing her signature, which was not given with the former one.

Dans notre n° XXII nous avons donné une note et une biographie de cette actrice distinguée. Nous publions aujourd'hui un autre autographe, portant sa signature, qui ne se trouve pas dans la première lettre.

(Traduction.)

"Le monde est un grand théâtre, dont tous les hommes et les femmes sont simplement les acteurs.

"Sarah Siddons."

[*From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.*]

GOTTLIEB SCHICK.

(See page 220.)

In No. XXI. we gave a long letter and a biographical notice of this renowned German painter. We have now the pleasure to present our subscribers with one of his best sketches, taken under the circumstances narrated below, which we borrow from Professor Haakh's valuable 'Contributions to the History of Modern German Art:"—

"These sketches were the result of a quiet but most interesting family-circle at the house of Wilhelm von Humboldt, the celebrated brother of the still more celebrated Alexander, who had just then returned (1805) from his travels in South America. Under the hospitable roof of his brother Wilhelm at Rome he told and depicted his interesting adventures; and during those hours of intellectual recreation the young painter (Gottlieb Schick) was wont to sketch the scenes while all were listening to the amiable and accomplished traveller. Of one of those sketches, of which an engraving appeared in the 'Geographical Ephemerides,' 1807, the great traveller himself says:—'The sketch is due to the pencil of the clever Schick, a very congenial German artist whom I met at Rome, and whom I reckon among my friends. It is exceedingly ingenious, and if he had visited with us those regions (on the Orinoco) the sketch could not have been more faithful.'"

Schick's drawings and sketches are now rarely to be met with, the greater part of them being State property, having been added to the Royal Gallery at Stuttgart. For the one we now give we are indebted to Mr. Jules Schick, of Stuttgart.

We are happy to be able also to include in our present number a cleverly-sketched portrait of Schick.

Dans le n° XXI nous avons donné une longue lettre et une notice biographique de ce célèbre peintre allemand. Nous avons maintenant le plaisir d'offrir à nos lecteurs une de ses meilleures esquisses, prise dans les circonstances racontées ci-dessous, récit que nous empruntons aux savantes *Contributions à l'Histoire de l'Art moderne allemand* du professeur Haakh:

"Ces esquisses étaient le résultat d'un tranquille, mais très-intéressant cercle de famille, chez Wilhelm von Humboldt, le célèbre frère du plus célèbre encore Alexandre, qui venait juste de revenir (1805) de ses voyages dans l'Amérique du Sud. Sous le toit hospitalier de son frère Wilhelm, à Rome, Alexander raconta et dépeignit ses aventures intéressantes, et durant ces heures de récréation intellectuelle, le jeune peintre Gottlieb Schick) était accoutumé à esquisser ces scènes, pendant que tous écoutaient cet aimable et accompli voyageur. D'une de ces esquisses, dont la gravure parut dans les *Ephémérides géographiques* en 1807, le grand voyageur lui-même dit: 'L'esquisse est due au crayon de l'habile Schick, un artiste allemand très-sympathique que j'ai rencontré à Rome, et que j'ose compter au nombre de mes amis. Elle est très-ingénieuse, en vérité, et chacun qui peut avoir visité comme nous ces régions (sur l'Orinoco), ne l'aurait pas mieux copiée.'"

On rencontre aujourd'hui très-rarement les esquisses et les dessins de Schick, la plus grande partie étant une propriété d'État, ayant été ajoutés à la Galerie Royale de Stuttgart. Nous devons celle que nous publions à l'obligeance de M. Jules Schick, de Stuttgart.

Nous sommes heureux d'être capables de publier aussi, dans le présent numéro une habile esquisse représentant le portrait de Schick.

AUGUSTUS KESTNER.

(See page 220.)

The admirable sketch with which we conclude our Number represents the likeness of Vittoria Caldoni, whose exquisite beauty was the theme of all the principal painters and sculptors who lived in or visited Rome some forty years ago. After many years of praise and admiration, and having been flattered—but not spoiled—by the whole artistic world, and even "les grands de ce meilleur des mondes," she retired into a convent.

The sketch is by Augustus Kestner, one of the gifted sons of Charlotte Kestner (Goethe's 'Lotte'), an autograph and notice of whom we gave in our No. 10, and her portrait in No. 12.

L'esquisse admirable avec laquelle nous terminons notre numéro représente le portrait de Vittoria Caldoni, dont la splendide beauté fut le thème de tous les principaux peintres et sculpteurs qui visitèrent Rome ou qui y vivaient, il y a environ quarante ans. Après un grand nombre d'années d'une admiration et d'une louange continues, et après avoir été flattée, mais non corrompue, par tout le monde artistique, et même par "les grands de ce meilleur des mondes," elle se retira dans un couvent.

Cette esquisse est par Auguste Kestner, un des fils bien doués de Charlotte Kestner (la Lotte de Goethe), dont nous avons donné un autographe et la biographie dans le n° 10, et le portrait dans le n° 12.

[*From the Collection of Hermann Kinkel, Esq.*]

JAMES FRANCIS EDWARD STUART,
Called the PRETENDER.

(See page 221.)

Born 1688; died at Rome in 1765. Son of James II. of England, an autograph letter and a notice of whom we published in Nos XXV.–XXVI. (pages 201 and 86). James II., having been dethroned by his son-in-law, William III., took refuge in France, where he died in 1701. On this event taking place, his son James-Edward (the subject of our present notice), who was known by the name of the "Chevalier de St. George," was at once acknowledged King of England, under the title of James III., by Louis XIV.; and in 1708, at the instigation of the French king, he reluctantly sailed from Dunkirk with an expedition intended to effect a landing in Scotland, but the attempt met with complete failure and he returned again to France. In 1715 the Pretender's standard was set up in Scotland by the Earl of Mar at Braemar, but the death of Louis XIV., who secretly supported the rebellion, struck a panic among the Jacobites, who for a time desisted from their schemes. Soon, however, sympathy for the Pretender's cause became widely spread not only thoughout Scotland, but in the northern and western counties of England, and matters began to assume a serious aspect. In December, 1715, James himself landed in Scotland, was proclaimed with great ceremony, and in the following month made a progress through the country, publicly entering Dundee, Perth, etc. His council, however, being convinced that his army could not resist that of Argyle, resolved to abandon the enterprise and disperse the forces. This design, however, was kept secret, and James contrived to escape with some of his principal followers, to France, which country he was soon obliged to leave, in consequence of a treaty to that effect, concluded between the French and English Courts. After this time, although James never gave up the idea of ascending the throne of England, no serious attempt was made in his favour until 1745, when his son Charles Edward, called the Young Pretender, appeared in Scotland to assert his claims The events of that period have been rendered familiar and invested with extraordinary interest by Sir Walter Scott in his 'Waverley.'

We present to our subscribers a document bearing the signature of James, appointing Sir George Jerningham his Minister Plenipotentiary.

(Translation.)

"We, James, by the Grace of God, King of Great Britain, France, and Ireland, Defender of the Faith, etc., make known and testify by these presents: Whereas we have entrusted to the Faith and Skill of our faithful and well-beloved George Jerningham, Knight, various business to be performed for our use, in such places where he shall remain; But the present state of the times does not readily allow that on account of each single act, we should be able to fortify him with particular Letters of Trust, that is to say, with Full Powers; Therefore, to prevent all delay which may thence arise, we have thought it necessary to constitute by these presents the aforesaid George Jerningham, our Minister Plenipotentiary, and to grant him full authority, as also by the power of these presents we do grant to him full authority to treat and conclude in our name, with all and every one of whatsoever condition, all such things as may tend to our use and advantage; Promising, on our Royal word, to hold good and determined, and to fully execute, whatsoever the above-named George shall thus transact and perform. For the better testimony of which, we have with our own hand subscribed these presents, sealed (in default of our Great Seal) with our signet.

"Given at our Court at Avignon, on the twenty-fifth day of January, in the seventeenth year of our reign, and in the year of our Lord 1717.

"JAMES R.

"By order of the King,
"MAR."

Né en 1688; mort à Rome en 1765. Fils de Jacques II d'Angleterre, dont nos nos 25–26 (pages 201 et 86) ont publié une lettre autographe et une notice. Jacques II, ayant été détrôné par son gendre, Guillaume III, se réfugia en France. A sa mort, qui arriva en 1701, son fils Jacques-Édouard (le sujet de notre notice), qui était connu sous le nom de *Chevalier de Saint-Georges*, fut d'abord reconnu roi d'Angleterre, sous le titre de Jacques III par Louis XIV, et en 1708, à l'instigation de ce monarque, il s'embarqua contre son gré à Dunkerque, avec une expédition dont le but était d'effectuer un débarquement en Écosse, mais l'affaire échoua complétement, et il retourna de nouveau en France. En 1715 l'étendard du Prétendant fut levé en Écosse par le comte de Mar, à Braemar; mais la mort de Louis XIV, qui soutenait secrètement la rébellion, répandit une panique parmi les Jacobites, qui suspendirent temporairement leurs opérations. Bientôt, cependant, la sympathie pour la cause du Prétendant s'accrut, non-seulement en Écosse, mais dans le nord et l'ouest de l'Angleterre, et la situation commença à prendre un sérieux aspect. En décembre 1715 Jacques lui-même débarqua en Écosse, fut proclamé avec de grandes cérémonies, et le mois suivant commença sa marche à travers le pays, entrant publiquement dans Dundee, Perth, etc. Son conseil, cependant, convaincu que son armée ne pouvait pas résister plus longtemps à celle d'Argyle, résolut d'abandonner l'entreprise et de disperser ses forces. Ce dessein fut tenu secret, et Jacques, avec quelques-uns de ses principaux chiefs, retourna en France, qu'il fut obligé de quitter peu après, par suite d'un traité conclu entre les deux cours anglaise et française. Après cette époque, quoique Jacques n'abandonna jamais l'idée de monter sur le trône d'Angleterre, aucune tentative importante ne fut faite en sa faveur, jusqu'en 1745, quand son fils Charles-Édouard, appelé le *Jeune Prétendant*, se montra en Écosse, pour revendiquer ses droits. Le chef-d'œuvre de Walter Scott, *Waverley*, a rendu familiers les événements de cette période, à laquelle il a su donner un intérêt extraordinaire.

Le document que nous présentons à nos souscripteurs, portant la signature de Jacques, nomme sir George Jerningham son ministre plénipotentiaire.

(Traduction.)

"Nous, Jacques, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, de France et d'Irlande, défenseur de la Foi, etc., faisons savoir et testifions par ces présentes: Attendu que nous avons confié à la foi et à l'habileté de notre fidèle et bien-aimé Georges Jerningham, chevalier, différentes affaires pour être exécutées pour notre usage, dans telles places où il restera; Mais attendu que l'état présent des temps ne permet pas aisément que pour chaque acte en particulier, nous soyons capable de l'autoriser par des lettres spéciales de confiance, c'est-à-dire de pleins pouvoirs; En conséquence, pour prévenir tout délai qui pourrait advenir de cet état, nous avons jugé nécessaire de constituer le susnommé Georges Jerningham, notre Ministre plénipotentiaire, et de lui garantir pleine autorité, comme aussi, par le pouvoir de ces présentes, nous lui garantissons pleine autorité de traiter et conclure en notre nom, avec tous et chacun, toute condition, toutes affaires qui peuvent tendre à notre usage et avantage; Promettant, avec notre Parole Royale, de reconnaître bon et décisif, et d'exécuter pleinement, tout ce que le susnommé Georges traitera ainsi et accomplira. Comme un meilleur témoignage de ce qui précède, nous avons de notre propre main signé ces présentes, scellées (à défaut de notre grand sceau) avec notre cachet

"Donné à notre cour d'Avignon, le vingt-cinquième jour de janvier, et dans la dix-septième année de notre règne, année de Notre Seigneur 1717.

"JACQUES, Roi.

"Par ordre du Roi,
"MAR."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*

LOUIS-HENRI-JOSEPH, DUKE OF BOURBON, PRINCE OF CONDÉ.

(See page 222.)

Born 1756; died at Chantilly in 1830. This Prince, the last who bore the title of Duke of Bourbon, never assumed that of Prince of Condé. He was the father of the unfortunate Duke d'Enghien, who was put to death by Bonaparte. At the time of the French Revolution he emigrated, and several times commanded the Royalist army, but without obtaining any success. The Duke of Bourbon returned to France only in 1814, and lived in retirement until his death, a few days after the Revolution of 1830. The peculiar circumstances connected with his end, which was attributed without proof to a crime, gave rise to a great number of comments in the public journals of the time. He left the greater part of his fortune to the Duke D'Aumale, fourth son of Louis Philippe, who was his godson.

Louis XVIII. having continued to reside at Hartwell until his return to France in 1814, it is to be presumed that the negotiation referred to in the letter we publish was not completed.

Né en 1756; mort à Chantilly en 1830. Ce prince, le dernier qui porta le titre de duc de Bourbon, n'assuma jamais celui de prince de Condé. Il est le père du malheureux duc d'Enghien que Bonaparte fit exécuter. A la Révolution il émigra, et commanda plusieurs fois l'armée royaliste, mais sans obtenir aucun succès. Le duc de Bourbon ne revint en France qu'en 1814, et vécut retiré jusqu'à sa mort, dans les premiers jours qui suivirent la révolution de 1830. Les circonstances particulières qui se rattachent à sa fin, attribuée sans preuve à un crime, donnèrent lieu à un grand nombre de commentaires dans les journaux du temps. Il laissa la plus grande partie de sa fortune au duc d'Aumale, quatrième fils de Louis-Philippe, qui était son filleul.

Louis XVIII ayant demeuré à Hartwell jusqu'à son retour en France en 1814, il est à croire que l'affaire dont il est question dans la lettre que nous publions n'eut point de suites.

(Translation.)

"*Wanstead, Essex, October 4th*, 1807.

"The King, to whom, Monsieur, I have told all the trouble you have been good enough to take to find us a house, has justly considered that you would not be less obliging for him than for us; he has charged me, *while asking of you strict secrecy*, to beg of you to obtain all the information possible; to ascertain positively if it is true (as you have been told) that the family of Lord Petter [Petre?] are still undecided as to whether they will let the house (as the guardians believe), or keep it, according to their first intention. You would, it appears to me, do the King great pleasure if you could decide the family to let the house entirely, should you succeed in this, without naming the King, his Majesty would then desire to know *how much* would be required for the letting, for on this latter decision, after the former, would depend the conclusion of the bargain, seeing the position of the King, which you know as well as I do, and which prescribes the greatest economy; indeed, it is only the bad state of Hartwell House which obliges him to quit it, should he do so. After these particulars, will you, Sir, please to inform me, if you kindly accept the commission, which I do not doubt, when your business will allow you to attend to it, either by writing, if not possible for you to come to London, or verbally, if you can come soon, which would be much more desirable, should it not inconvenience you.

"I with pleasure avail myself of this occasion to assure you of the very true esteem and the high consideration I have for you.

"LOUIS JOSEPH BOURBON."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE SIBOUR, ARCHBISHOP OF PARIS.

(See page 222.)

Born 1792; died 1857. A French prelate and senator. On the 10th July, 1848, General Cavaignac appointed him to succeed Monseigneur Affre, whose deplorable death vacated the see of Paris. As our readers are doubtless already aware, Archbishop Affre, during the unfortunate insurrection of June, 1848, resolved to endeavour to check the fratricidal struggle which deluged Paris with blood, and that he was shot at the very moment he was uttering words of peace. His last words were those of Christ, "The good shepherd giveth his life for his sheep."

After the *coup d'état* of the 2nd December, 1851, M. Sibour consecrated the new order of things by the religious ceremonies he was required to perform, and himself set the example of obedience. In March, 1852, he was created a Senator. Having been appointed Chevalier of the Legion of Honour in November, 1848, he was made Officer in 1854, and Commander in 1856. On the 3rd of January, 1857, M. Sibour was opening the "Neuvaine de Sainte-Geneviève," at the church of St. Étienne du Mont, when he was stabbed to the heart by the Abbé Verger, a priest who had recently been interdicted; it was thought that the murderer acted simply from motives of revenge, notwithstanding his efforts to attribute his crime to fanaticism, pretending that he desired to punish the adhesion of the prelate to the new dogma of the Immaculate Conception.

In addition to his charges, and numerous speeches, of a more or less political character, delivered from 1848 to 1851, published in the form of pamphlets or reported by the public journals, the Archbishop wrote a work entitled, 'Institutions diocésaines, ou Recueil de Règlements' (1845), a work in which he advocated more authority for the Chapters and greater liberty for the inferior clergy.

Né en 1792; mort en 1857. Prélat français, sénateur. Le 10 juillet 1848 le général Cavaignac l'appela à remplacer Mgr Affre, enlevé par une fin si déplorable au siége archiépiscopal de Paris. Nous n'apprenons pas à nos lecteurs que Mgr Affre, pendant la malheureuse insurrection de juin 1848, résolut d'essayer d'arrêter la lutte fratricide qui ensanglantait Paris, et qu'il fut frappé d'une balle, au moment où il allait porter des paroles de paix. Ses dernières paroles furent celles du Christ: "Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis."

Après le coup d'état du 2 décembre 1851, M. Sibour consacra, par les cérémonies religieuses qui lui furent demandées, le nouvel ordre de choses, et donna personnellement l'exemple de l'obéissance. Au mois de mars 1852 il fut créé sénateur. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en novembre 1848, il fut promu officier en 1854, puis commandeur en 1856. Le 3 janvier 1857, M. Sibour ouvrait la neuvaine de Sainte-Geneviève, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, lorsqu'il fut frappé au cœur d'un coup de poignard par l'abbé Verger, prêtre récemment interdit; on jugea que le meurtrier avait simplement obéi à un sentiment de vengeance, malgré ses efforts pour rejeter son crime sur le fanatisme, en prétendant qu'il avait voulu punir l'adhésion du prélat au dogme nouveau de l'Immaculée Conception.

En dehors de ses *Mandements* et de plusieurs *Discours*, plus ou moins politiques, prononcés de 1848 à 1851, dans diverses circonstances, et publiés en brochures ou reproduits par les journaux, Mgr Sibour a écrit *Les Institutions diocésaines, ou Recueil de Règlements* (1845), ouvrage dans lequel il réclame à la fois plus d'autorité pour les chapitres et plus de liberté pour le clergé inférieur.

(Translation.)

"*Archbishopric of Paris.* "*Paris, 17th June*, 1856

"The Abbot and Abbess of Maria Theresa will have pleasure in devoting the most respectful and most assiduous attentions to the Lord Bishop of Aire, who has just fallen ill, and who kindly accepts the modest asylum which we are happy to offer to his Lordship.

"✠ M. D. AUG., ARCH. OF PARIS."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

TROPHIME-GÉRARD, MARQUIS OF LALLY-TOLENDAL.

(See page 223.)

Born 1751; died 1830. He was distinguished from his early youth by his generous efforts to obtain the *réhabilitation* of his father, and at length saw his endeavours crowned with success. He was appointed deputy for the nobility of Paris to the States-General, showed himself an enlightened supporter of reform, declared himself in favour of monarchy with two Chambers (of which he was not able to obtain the adoption), and of the absolute veto; quitted the Assembly after the sad days of the 5th and 6th October (1789), retired to Coppet, where he published, under the name of "Q. Capitolinus," some writings of a fugitive character; returned to France in 1792 with the courageous intention of opposing the Jacobins, was arrested after the 10th August and imprisoned in the Abbaye, but miraculously escaped and took refuge in England, whence he wrote to the Convention in defence of Louis XVI.; returned to Paris under the Consulate, but kept aloof from public affairs until the Restoration, and was then created a Peer of France (1815). Though devoted to the monarchy, he sat with the liberal opposition, and endeavoured, but without success, to prevent the misfortunes which threatened the Bourbons. He was the author of Memoirs for the *réhabilitation* of his Father, 'Letters to Edmund Burke' (1791), 'Counsel's Speech for Louis XVI.' (1795), 'Essay on the Life of Strafford,' etc. He was a member of the French Academy.

The admirable letter we now publish was written by him in 1801 to Mr. Edward Jerningham, the poet and writer, who, it will be seen, enjoyed his most intimate friendship.

Né en 1751; mort en 1830. Il se fit connaître dès sa première jeunesse par ses généreux efforts pour obtenir la réhabilitation de son père, et vit enfin ses démarches couronnées de succès. Il fut nommé député de la noblesse de Paris aux États-Généraux, se montra partisan éclairé des réformes, se prononça pour la monarchie avec deux Chambres (qu'il ne put faire adopter) et pour le *veto* absolu; quitta l'assemblée après les tristes journées des 5 et 6 octobre (1789), se retira à Coppet, où il publia, sous le nom de *Q. Capitolinus*, quelques écrits de circonstance; rentra en France en 1792 dans l'intention courageuse de combattre les Jacobins, fut arrêté après le 10 août et conduit à l'Abbaye, s'échappa de sa prison par miracle, se réfugia en Angleterre, d'où il écrivit à la Convention pour obtenir l'honneur de défendre Louis XVI; revint à Paris sous le Consulat, mais resta éloigné des affaires jusqu'à la Restauration, et fut alors créé pair de France (1815). Quoique dévoué à la monarchie, il siégea avec l'opposition libérale et tenta, mais sans succès, de prévenir les malheurs qui menaçaient les Bourbons. Lally-Tolendal écrivit plusieurs ouvrages, dont les suivants sont les plus remarquables: *Mémoires pour la réhabilitation de son père; Lettres à Edmond Burke*, 1791; *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1795; *Essai sur la vie de Strafford*, etc.

Il était membre de l'Académie française.

La lettre admirable que nous publions a été écrite par Lally, en 1801, à M. Edouard Jerningham, poëte et écrivain, qui, on le voit, jouissait de sa plus intime amitié.

(Translation.)

"*8th February*, 1801.

"My dear Edward,—I was not here when your letter arrived, hence the cause of my delay in answering it.

"I am twice as stupid as you pretend to be, for I do not know even the name of the street in which Mrs. Elliot lives, although greatly interested in learning it; but you know what has recently absorbed me. I have asked the Chevalier the number, and if that means should appear to you too slow, you may get the information from Lord Cholmondeley.

"Perhaps you were still at Cossey on the arrival of the letter which I wrote in common to Sir William and Lady Jerningham. They had each written me one which had deeply penetrated my heart. You now come to complete the trio, and renew that sweet and consoling impression. The friendship of which you are kind enough to give me the assurance, is decidedly of the number of those which I ardently desire, and by which I feel both flattered and moved.

'If by chance you have not seen the letter of which I speak, I must tell you that my persecuting genius, after having pushed his impudence to the last degree that the imagination can conceive, seeing me resolved to enter the lists, has all at once given symptoms of the most lively terror, and has written me a letter, from which I have conceived a well-founded hope of avoiding the scandalous exposure. I shall consult your feeling and your wisdom upon the compromise which I am preparing.

The clock strikes four! I wish to say another word in praise of your angelic kindness for the *curé* of St. Souplet. I was led to hope yesterday that you were coming to pay me a visit. Why do you not come to cheer and enlighten my hermitage for four-and-twenty hours? Pray make my excuses to Lord and Lady Kenmare and to the charming Lady Charlotte, for having been eight days in London without having paid my respects, without having presented the compliments which I a thousand times addressed to them in heart and in mind. But our friend John Dillon will tell you that I passed even the nights in consultations. I can never too much respect you, nor enough love you, and yet I do so to the whole extent of the sentimental faculties of your servant, cousin, and friend,

"LALLY-TOLENDAL."

From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.]

LORD NELSON.

(See page 224.)

In our second number (page 11) we gave a long letter and a notice of this distinguished naval hero, and in No. XIV. (page 118) his sketch of the battle of Aboukir. We now present our readers with a second long and interesting letter, dated from Bath in 1798, in which the energy of his character is manifested by the laudable anxiety he expresses to grapple with the foe.

Dans notre deuxième livraison (page 11) nous avons donné une lettre et la biographie de ce héros, et dans la quatorzième (page 118) son esquisse de la bataille d'Aboukir. Nous publions aujourd'hui une seconde lettre, très-intéressante, datée de Bath, en 1798, dans laquelle l'énergie de son caractère est manifestée par l'anxiété louable qu'il exprime de se rencontrer avec les ennemis.

(Traduction.)

"*Bath*, 29 *janvier* 1798.

"Mon cher Lloyd,—Il n'y a rien que vous pouvez me demander de faire que je ne ferai avec le plus grand plaisir, car je suis sûr que vous ne pouvez jamais avoir une pensée qui ne soit strictement honorable. J'ai été très-flatté de la remarque qu'a faite de moi le marquis, et je vous prie de lui faire accepter mes respects, et de lui dire que je possède sa place dans la boîte de M. Palmer; mais Sa Seigneurie ne m'a pas dit tous les charmes de cette boîte, qui sont généralement partagés parmi quelques-unes des plus jolies femmes de Bath, et si j'étais un célibataire, je ne voudrais pas répondre de ne pas être tenté; mais comme je possède tout ce qui est valable dans une épouse, je n'ai pas l'occasion de penser au delà d'une jolie figure. Je suis fâché que le roi est si pauvre. S'il était aussi riche que ces 'vils chiens' de l'Opposition le pensent, quelle vaste somme aurait été donnée à la nation; mais j'espère maintenant que toute la nation souscrira libéralement. Vous croirez peut-être que je n'excite pas les autres à donner, et que je m'y refuse moi-même; mais mon mode de souscription sera nouveau dans sa manière, et en l'exécutant, je me priverai de beaucoup de commodités pour servir mon pays, et j'espère une grande consolation chaque fois que je mangerai une tranche de bœuf salé au lieu d'une tranche de rôti. Le *Vanguard* sera à Sheerness samedi prochain, et si le vent dure, il sera à Portsmouth avant que Thompson ne quitte la Manche. J'espère seulement que les Français ne soient pas prêts à quitter Brest. J'ai eu la fièvre depuis le retour du *Boadice*, par le compte-rendu qu'ils m'ont donné de sa préparation pour la mer. Lady Nelson et mon père vous remercient pour votre aimable souvenir.

"Croyez-moi, mon cher Lloyd, votre ami le plus affectionné,

"HORATIO NELSON."

[*De la Collection de G.-R. Sanderson, Esq.*

LORD DUNDONALD.

(See page 225.)

In our twenty-third number we presented our subscribers with an autograph (p. 184), and a memoir (p. 78) of this distinguished and long-suffering veteran. By the courtesy of Captain the Hon. E. A. G. Harris, R.N., brother to the Earl of Malmesbury, we are now enabled to give a letter addressed to him by Lord Dundonald when past his eightieth year, giving wonderful evidence of his great energy and indomitable perseverance.

Notre vingt-troisième livraison contenait un autographe (page 184) et la biographie (page 78) de ce vétéran distingué. Grâce à la courtoisie du capitaine Harris, frère du comte de Malmesbury, il nous est permis aujourd'hui de donner une lettre adressée à lui par lord Dundonald, alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cette lettre donne une merveilleuse évidence de sa grande énergie et de son indomptable persévérance.

(Traduction.)

"5, *Osnaburg-Terrace, Londres*, 25 *octobre* 1857.

"Mon cher capitaine Harris,—Votre généreux support de mes réclamations sur le gouvernement chilien, et aussi vos aimables lettres, m'autorisent à m'adresser à vous.

"Le message, envoyé par le président, que vous avez inclus, est hautement satisfaisant, aussi bien que la décision du Congrès, et la motion du Señor Mavella.

"Je propose d'attendre l'annoncement officiel, après la signature du président, et alors m'adresser à Son Excellence (par la faveur de lord Clarendon, et l'intermédiaire du Ministère des affaires étrangères).

"J'espère que vous approuverez mon adresse, et que vous la soutiendrez, car elle est fondée sur la justice.

"Je suis fâché de voir, par les feuilles publiques, que Son Excellence rencontre une opposition factieuse. Je me propose, si je peux amener mon esprit à penser sur ce sujet, d'adresser une lettre 'à mes concitoyens du Chili,' leur montrant les mauvaises conséquences de leur distraction factieuse, dont ils ont un exemple frappant dans les états environnants. Cette tâche peut n'être pas celle qui convient à un homme de plus de quatre-vingts ans, et pourra ne jamais être remplie; cependant je désire pouvoir la remplir.

"En exprimant ma profonde gratitude pour vos faveurs, croyez-moi votre très-obligé,

"DUNDONALD."

EDWARD SMITH STANLEY, 13th EARL OF DERBY.

(See page 226.)

Born 1775; died 1851. A naturalist and statesman. Father of the present Earl. Was K.G., F.L.S., Lord Lieutenant of the County of Lancaster, Vice-Admiral of the Coast of Lancashire, and President of the Linnean and Zoological Societies. His botanical tastes are exhibited in the letter we publish.

Né en 1775: mort en 1851. Un naturaliste et un homme d'état. Père du présent comte. Il était chevalier de la Jarretière, lord-lieutenant du comté de Lancaster, vice-amiral de la côte du Lancashire, et président des sociétés Linnéenne et Zoologique. Ses goûts pour la botanique sont montrés dans la lettre que nous publions.

(Traduction.)

"*Grosvenor Square*, 5 *mai* 1838.

"Monsieur,—J'ai grand plaisir (en même temps que j'accuse réception de votre lettre, aujourd'hui) de disculper votre neveu de toute interprétation d'erreur, au moins en ce qui me concerne. A mon arrivée de Knowsley, il y a quelques jours, j'ai trouvé la plante, qui m'attendait, et ainsi elle restera jusqu'à mon retour à la campagne, quand j'aurai soin de la mettre à sa propre place.

"Acceptez mes remercîments pour elle et pour les renseignements que vous m'avez communiqués aujourd'hui, relatifs à la plante grasse de Caroline. Je tâcherai certainement de l'obtenir, mais je crains, d'après votre note, que le sol de mon comté, qui est une riche craie, soit trop dur et trop lourd pour son succès, si on l'y cultive en plein air.

"Un de vos extraits relatifs au *M. cerifera* me surprend quand il est parlé comme d'un arbre atteignant une hauteur de trente pieds. Nous le possédons, mais seulement sous la forme d'un arbrisseau, ne dépassant jamais six ou sept pieds; c'est, je suppose, au moins la deuxième espèce; on l'appelle le myrte aux feuilles larges. J'ai l'idée de l'essayer dans nos marais, où le *M. gale* est très-commun.

"Je reste, Monsieur, votre très-obligé serviteur,

"DERBY."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

ALGERNON PERCY, fourth DUKE OF NORTHUMBERLAND.

(See page 226.)

Born 1792; died February 12th, 1865. For the present we content ourselves with giving to our readers an authentic signature of this noble Peer, whose recent unexpected and lamented death cast a gloom not only over his own county, but over the metropolis itself. His loss will long be mourned by the numerous recipients of his princely hospitalities and his bounties.

Né en 1792: mort le 12 février 1865. Nous nous contentons aujourd'hui de donner une signature authentique du noble pair, dont la mort récente et inattendue, et universellement regrettée, a attristé non-seulement son propre comté, mais la capitale elle-même. Sa perte sera longtemps sentie par ceux qui jouissaient de son hospitalité princière, et par ceux qui recevaient ses nombreux bienfaits.

From the Collection of the Editor.]

DUKE DECAZES.

(See page 226.)

Born 1780; died 1860. A celebrated French statesman. Descended from a Gascon family, ennobled by Henry IV. in 1595. He commenced his studies at the Military School of Vendôme in 1790, and finished them at Libourne, where, after having studied the law, he established himself as a barrister. Under the Consulate, he came to Paris to seek a higher fortune. He was employed at the Ministry of Justice, when he married, in 1805, the daughter of Count Muraire, President of the Court of Cassation. This marriage opened to him a judicial career. He was almost immediately appointed a judge of the Tribunal of the Seine, and became Councillor to the Imperial Court in 1806. But, the same year, he was called to Holland by King Louis, that honest sovereign who preferred abdicating his throne to sacrificing the interests of his people to the political views of his brother (1810). M. Decazes, his privy councillor, supported him, it is said, in that resolution, and thus incurred the displeasure of the Emperor. After having accompanied the ex-king to Bohemia and Austria, he was attached in 1811 to the

Né en 1780: mort en 1860. Homme d'état français. Descendait d'une famille gasconne, anoblie par Henri IV en 1595. Il commença ses études à l'école militaire de Vendôme en 1790, et vint les terminer à Libourne, où, après avoir fait son droit, il s'établit comme avocat. Sous le Consulat il vint à Paris chercher une plus haute fortune. Il était employé au ministère de la justice, quand il épousa, en 1805, la fille du comte Muraire, premier président de la Cour de Cassation. Ce mariage lui ouvrait la carrière de la magistrature. Nommé presque aussitôt juge au tribunal de la Seine, il devint conseiller à la Cour impériale en 1806. Mais, la même année, il fut appelé en Hollande par la confiance du roi Louis, ce souverain, honnête homme, qui aima mieux abdiquer un trône que de sacrifier les intérêts de son peuple aux vues politiques de son frère (1810). M. Decazes, son conseiller intime, le soutint, dit-on, dans cette résolution et excita par là contre lui-même le mécontentement de l'Empereur. Après avoir accompagné l'ex-roi en Bohême et en Autriche, il fut attaché en 1811 au service de l'impératrice mère,

service of the Empress-Mother, Madame Letitia, as Councillor and Secretary.

From the time of the first Restoration, M. Decazes joined himself to the Bourbons. Exiled from Paris by Napoleon when but just returned from the Isle of Elba, he went to Libourne to await the second Restoration. Louis XVIII. showed great esteem for his young minister, and placed unlimited confidence in him; the name of M. Decazes, indeed, is inseparable from the principal acts of the first five years of the Restoration. He was raised to the peerage in 1816, with the title of Count, and in 1820 the King, in recognition of his services, created him a Duke, and appointed him Ambassador to London.

In 1830 M. Decazes, who was absent from Paris at the time of the Revolution, publicly deplored the calamity which had befallen the royal family, but accepting the change, gave his support to the new dynasty. The Revolution of February, 1848, finally removed him from public life.

M. Decazes was an enlightened protector of agriculture, the arts, and manufactures, during his public life, and also devoted the leisure of his private life to the promotion of the same objects. He was the founder of one of the principal ironworks of France, and his forges at Decazeville, in the Aveyron, which have been for thirty years in operation, have created, in a district formerly uninhabited, a prosperous community of 4000 souls. He was a Member of the Imperial Society of Agriculture, President of the Imperial Agricultural Society, etc.

madame Létitia, comme conseil et secrétaire de ses commandements.

Dès la première Restauration, M. Decazes se rallia aux Bourbons. Exilé de Paris par Napoléon, à peine revenu de l'île d'Elbe, il alla attendre à Libourne la seconde Restauration. Louis XVIII conçut pour son jeune serviteur une estime et une confiance sans bornes, et le nom de M. Decazes est inséparable de tous les actes des cinq premières années de la Restauration. Élevé à la pairie en 1816, avec le titre de comte, le roi, en reconnaissance de ses services, l'éleva, en 1820, au rang de duc, et le nomma ambassadeur de France à Londres.

En 1830 M. Decazes, absent de Paris au moment de la Révolution, déplora publiquement la catastrophe qui frappait la famille royale; mais en présence des faits accomplis, il se rattacha à la nouvelle dynastie. La Révolution de février l'éloigna sans retour de la vie publique.

Protecteur éclairé de l'agriculture, des arts et de l'industrie, pendant sa vie publique, M. Decazes leur a consacré aussi les loisirs de sa vie privée. Il est le fondateur d'un des principaux établissements métallurgiques de France, et ses forges de Decazeville, ouvertes depuis trente ans dans l'Aveyron, ont créé, dans un pays inhabité, une riche commune de 4,000 âmes, qui porte également son nom.

Il était membre de la Société impériale et centrale d'agriculture, président d'honneur de la Société impériale d'agriculture, etc.

(Translation.)

"Dear Lady Helena,—Permit me to recommend to you Madame Arpin, the bearer of this letter. She is the wife of a man who has met with undeserved misfortunes, and to whom I am much attached. She is desirous to undertake the education of some young ladies, who could not be in better hands. I beg of you to receive and to take interest in her; no one is more deserving of it.

"Egédie writes to you. She has not been well at the baths of Barége, and for four or five days she has suffered from fever, which, however, does not prevent her from going out. We leave on Monday for La Grave and L'Aveyron; unfortunately we have no hope of seeing you there, it would be too much happiness.

"A thousand tender compliments.

"The Duke Decazes.

"*Paris, 18th August*, 1833."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

VICTOR HUGO.

(See page 227.)

In our first volume (page 105) we were enabled to give this distinguished author's manuscript dedication to England of his celebrated work on Shakespeare, accompanied by a biographical notice (page 30). We now publish one of his letters, written soon after the publication of 'Les Misérables,' to the well-known authoress Madame Louise Colet.

Dans notre premier volume (page 105) nous avons donné de cet auteur distingué le manuscrit de la dédicace à l'Angleterre de son ouvrage remarquable sur Shakespeare, accompagné d'une notice (page 30). Nous publions aujourd'hui une de ses lettres, écrite peu après la publication des *Misérables*, à la célèbre Mme Louise Colet.

(Translation.)

'*Hauteville House, 25th June.*

"I could wish, Madam, to condense into ten lines all the emotion that I have in order to thank you. Your sympathy resembles your poetry and your beauty. It warms at the same time that it illuminates. You are a Muse and a sunbeam; and perhaps they are the same thing; for the ancients, in decomposing music, found seven notes, and the moderns, in decomposing light, have found seven colours.

. . . . . .

"You do not wish me to die without having seen you again. I hope not. I would flatly refuse to die without that. There is still, as you see, an old heart alive in my desert; that heart worships and loves you, Madam.

"Victor Hugo."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

WILLIAM HARRISON AINSWORTH.

(See page 227.)

Born at Manchester, in 1805. One of the most prolific of English romancists. He is the son of an attorney, and for some time studied the law, but his natural taste inclined him to literature. His first effusions were published in the 'European,' the 'Edinburgh,' and the 'London' magazines. In 1824 he published a volume of poems; in 1825 he came to London, and soon afterwards married a daughter of Mr. Ebers, the librarian, of Bond Street. In 1829 he became editor of the 'Keepsake.' In 1842 he started 'Ainsworth's Magazine,' in 1845 became the proprietor of the 'New Monthly,' and afterwards of 'Bentley's Miscellany,' in each of which some of his new productions appeared. His works are too numerous to specify here; among the most popular may be mentioned 'Jack Sheppard,' 'The Miser's Daughter,' 'Old St. Paul's,' 'Windsor Castle,' and 'The Tower of London.'

The little manuscript 'dirge' we now give has not, we believe, before been published.

Né à Manchester, en 1805. Un des romanciers anglais les plus féconds. Fils d'un avoué, il étudia pendant quelque temps le droit; mais sa disposition naturelle l'attirait vers la littérature. Ses premiers écrits furent publiés dans différents recueils d'Édimbourg et de Londres. En 1824 il publia un volume de poésie. En 1825 il vint à Londres, où il épousa peu après une fille de M. Ebers, le bibliothécaire de Bond-Street. En 1829 il devint éditeur du *Keepsake*. En 1842 il entreprit la publication d'*Ainsworth's Magazine*; en 1845 il devint le propriétaire du *New Monthly*, et ensuite du *Bentley's Miscellany*. Dans ces diverses revues ses nouvelles productions furent publiées. Ses ouvrages sont trop nombreux pour être spécifiés ici; cependant nous pouvons nommer parmi les plus populaires: *Jack Sheppard*, *La Fille de l'Avare*, *Le Vieux Saint-Paul*, *Le Château de Windsor*, et *La Tour de Londres*.

Le manuscrit du chant que nous donnons n'a jamais, croyons-nous, été publié.

(Traduction.)

"LE CHANT FUNÈBRE DE BOURBON.

I.

"Lorsque le bon comte de Nassau
Vit Bourbon étendu mort,
Par sainte Barbe et saint Nicolas,
En avant! s'écria-t-il.

II.

"Ne lui marmottez pas de prière,
Ne vous arrêtez point pour lui faire litière;
Mais que la trompette sonne haut;
Qu'elle sonne, qu'elle sonne l'assaut.

III.

"Apportez engins, apportez échelles!
Pour escalader les vieilles murailles;
Rome entière, par saint Pierre,
Paiera pour la mort de Bourbon.

"W. Harrison Ainsworth."

[*De la Collection de Hermann Kindt, Esq.*]

GUILLAUME-VICTOR-ÉMILE AUGIER.

(See page 227.)

Born at Valence (Drôme) in 1820. A French dramatic poet, and member of the Institute. He is the grandson of Pigault Lebrun, whose memory he defended in a letter which served as a preface to 'La Ciguë.' After an excellent university education he was destined by his family for the Bar, but was drawn aside from a legal career by a passion for poetry, and, in 1844, offered to the Committee of the Théâtre-Français a piece in two acts, in verse, 'La Ciguë.' The piece, which the youth of the author caused to be looked upon with suspicion, was almost unanimously rejected, and was taken by M. Émile Augier to the Committee of the Odéon, who received it, and placed it upon the stage. This was a triumph for the young poet; his piece had a run of nearly three months, and produced large returns to the theatre.

M. Augier's works have been numerous, but it is questionable if any of them have excelled the first. Besides his plays he has published a collection of poems (1856) which contains some short idyls, a satire entitled "La Langue," directed against the barristers who were mixed up with the political events of 1848, a comedy in five acts, in verse, 'Les Méprises de l'Amour,' which was written immediately after 'La Ciguë,' and which is better adapted for reading than for the stage.

Né à Valence (Drôme) en 1820. Poëte dramatique français, membre de l'Institut. Il est petit-fils de Pigault Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *La Ciguë*. Après d'excellentes études universitaires, il fut destiné au barreau par sa famille; mais la passion des vers, qui l'avait tourmenté dès le collége, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *La Ciguë*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée par M. Émile Augier au comité de l'Odéon, qui la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poëte; sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre.

Les ouvrages de M. Augier sont nombreux, mais on peut mettre en question si aucun d'eux surpasse le premier. Outre ses œuvres dramatiques, il a publié un volume de poëmes (1856), qui contient quelques courtes idylles, une satire intitulée: *La Langue*, dirigée contre les membres du barreau qui se mêlèrent aux événements politiques de 1848, et une comédie en cinq actes et en vers, *Les Méprises de l'Amour*, qu'il écrivit immédiatement après *La Ciguë*, et qui est plus intéressante à la lecture qu'elle n'aurait probablement été applaudie, si elle avait été donnée au théâtre.

(Translation.)

"Madam,—I am leaving for the country, where I am going to spend a fortnight. On my return I shall have great pleasure in calling upon you to ask for that beautiful book, which, owing to my constant occupation during the last two months, I have not yet read, but which some extracts given by the 'Opinion Nationale' have made me very anxious for.

"Thanks for your sympathy, and be good enough, Madame, to accept my respectful compliments.

"É. Augier."

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

EDMUND KEAN.

(See page 228.)

Born 1787; died 1833. One of the greatest of modern English actors. He was the son of Edmund Kean, a stage carpenter, and Miss Anne Carey, an actress at minor theatres and showmen's booths. Master Carey, as he was then called, was so clever that, on one occasion, when performing with his mother in Richardson's booth at Windsor, George III. summoned him to the castle for the purpose of giving recitations. His Majesty was so pleased at the boy's efforts that he made him a handsome present. After leading the life of a strolling player for about fifteen years, he made his first appearance at Drury Lane in 1814, in the character of Shylock, with the greatest success. His fame soon spread throughout the metropolis, and Drury Lane Theatre rapidly became the crowded resort of the most fashionable circles. Kean's success continued, and increased until 1825, when he became unpopular in consequence of his *liaison* with the wife of Mr. Alderman Cox, the result of which was that he was compelled to pay £800 damages. He then paid a visit to the United States, returning to London after two years, and although again favourably received, his career was broken, and near its end. He had always been a free liver, and he now constantly drank to excess, by which his constitution was so weakened, and his memory so much impaired that he could not study a new part. In 1833 he was announced to play the part of Othello, his

Né en 1787; mort en 1833. Un des plus grands acteurs modernes. Il était le fils d'Edmond Kean, un charpentier de théâtre, et de miss Anne Carey, une actrice de petits théâtres et de spectacles forains. Maître Carey, comme on l'appelait alors, était si habile, qu'à une occasion, jouant avec sa mère dans la baraque de Richardson, à Windsor, Georges III le fit appeler au château pour réciter différents sujets de déclamation. Les efforts de l'enfant plurent tellement au roi qu'il lui fit un beau présent. Après avoir vécu pendant quinze ans de la vie d'un acteur nomade, Kean fit sa première apparition à Drury-Lane en 1814, dans le rôle de Shylock, et réussit complétement. Sa réputation se répandit bientôt dans Londres, et le théâtre de Drury-Lane devint rapidement le rendez-vous d'une société nombreuse aussi bien que fashionable. Le succès de Kean continua en augmentant jusqu'en 1825, époque à laquelle il devint impopulaire, à cause de sa liaison avec l'épouse de l'alderman Cox, liaison dont le résultat fut pour lui l'obligation de payer 800*l.* (20,000 fr.) de dommages-intérêts. Kean alla alors aux États-Unis, ne revenant à Londres que deux ans après; mais quoique favorablement accueilli, sa carrière était désormais brisée et près de sa fin. Il avait toujours été un *bon vivant*, et il finit par s'adonner à la boisson. Les suites de ses excès ruinèrent sa constitution et affaiblirent sa mémoire, au point qu'il ne lui fut plus possible d'apprendre un rôle nouveau. En 1833 il devait jouer

son Charles being cast for Iago. Kean struggled through the opening scenes of the play, but at the words, "Villain, be sure," he sank exhausted upon his son's shoulder, and was led off the stage. He died at Richmond a few weeks after.

The characteristic letter we publish was written by Kean in the year 1825.

Othello, son fils Charles personnifiant le rôle d'Iago. Kean lutta dans les premières scènes du drame, mais aux mots: "Vilain, sois sûr," il s'évanouit, épuisé, sur les épaules de son fils, et fut emmené du théâtre. Il mourut à Richmond quelques semaines après.

La lettre caractéristique que nous publions a été écrite par Kean en 1825.

(Traduction.)

"7 *mars*.

"Cher Sigell,—Je ne puis aller à Bruxelles, en tout cas pas avant la fin de mon prochain engagement à Drury-Lane (encore je ne voudrais pas y aller alors), les autorités et les pauvres prennent tout l'argent. Je joue à Chichester samedi, lundi et mardi, lundi 18 à Manchester, lundi 25 à Édimbourg,—donc ce compte est arrêté

"Adieu!

"Edmond Kean.

"Je serai à Londres mercredi ou jeudi. Tâchez que ces maudits usuriers aient l'obligation prête."

[*De la Collection de T.-F. Dillon-Croker, Esq.*]

W. M. THACKERAY.

(See page 228.)

We trust that our readers will not be displeased if we present them with another sketch from the pen of the lamented Thackeray. This is probably the last we shall give; it represents a German student smoking, and is remarkable for the effect produced by a few rude touches of the artist's skilful pen.

Nous espérons que nos lecteurs ne seront pas fâchés que nous leur présentions une autre esquisse de la plume du regretté Thackeray. C'est, selon toute probabilité, la dernière que nous donnerons; elle représente un étudiant allemand fumant, et est remarquable par l'effet de quelques rudes touches de la plume habile de l'artiste.

[*From the Collection of T. F. Dillon Croker, Esq.*

MARY, QUEEN OF SCOTS (MARIE STUART).

(See page 220.)

In our first volume, at pages 93 and 23 respectively, we gave an autograph and a memoir of this beautiful, but most unfortunate Queen. We are now enabled to publish one of her letters to her cousin Queen Elizabeth. It appears to have been written in 1567, when her subjects, incited by her natural brother, Murray, were in arms against her.

Dans notre premier volume (pages 93 et 23) nous avons donné un autographe et une notice de cette belle reine, si infortunée. Nous sommes à même de publier aujourd'hui une de ses lettres à sa cousine la reine Élisabeth. Elle paraît avoir été écrite en 1567, quand ses sujets, excités par son frère naturel, Murray, étaient en armes contre elle.

(Transcript.)

"Madame, my good Sister. Having received by my Lord Boyd that [illegible] from desisting at your command from pursuing my rebels that on the contrary they have used and pretend to use still more severity towards them with all speed. I have thought right to [illegible] these words to pray you to give credit to my Lord of Ross, and to use expedition for the great necessity into which I have [illegible] to pass [illegible] I see [illegible] Moray will receive I pray you either [illegible] and meanwhile that he should make himself [illegible] for [illegible] pour [illegible] Ross. I will not importune you more for the present, except, whilst kissing your hands, to pray [illegible] From Wemyss, this [illegible]

"Your very affectionate good
"Sister and Cousin.
"Marie R.

"To the Queen of England,
"My very good Sister and Cousin."

(Transcript.)

"Madame ma bonne Seur. Ayant entendu par me lord Boyd que tant s'en fault que mes rebelles cessent a votre commandement la poursuite de mes subjects qu'ilz en usent encores de pis en plus grand rigueur et pretendent user d'avantage, je vous ay voulu faire ce mot pour prier de donner credit a monseigneur de Rosse et brieve expedition pour la grand necessitey en quoy jay laissay tombar mes affayres pour vous complayre ne scheu haster plus secours ailleurs pour [illegible] de Moray pour [illegible] qui se fasse mettre en [illegible] pour [illegible] Rosse. Je ne vous importuneray a present si non vous baysant les mayns prier Dieu vous auvoir en sa sainte guarde de Wemyss le [illegible]

"Votre tres affectionnée bonne
"Seur et cousine,
"Marie R

"A la Royne d'angleterre,
"Madame [illegible]"

From the Collection of Autographs in the British Museum.

ARABELLA STUART.

(See page 230.)

Born 1577; died 1615. This unfortunate Princess, one of the many instances of the fatality of the illustrious House of Stuart, was the daughter of Charles Stuart, Earl of Lennox, the younger brother of Henry, Lord Darnley, rendered famous by his marriage with Mary, Queen of Scots. The near relationship of the Lady Arabella with the royal families of England and Scotland, suggested to her cousin, James VI. of Scotland, who afterwards ascended the English throne as James I., the idea of marrying her to Esme Stuart, Duke of Lennox, heir presumptive to the Scottish crown. This plan was however frustrated by the jealousy of Elizabeth of England, as was also an alliance which the Lady Arabella contemplated with the son of the Earl of Northumberland. On the death of the Queen of England, who had maintained the strictest secrecy as to the succession, a conspiracy was formed to place the Lady Arabella on the throne. The failure of the plot resulted in the execution of many of the conspirators, and the imprisonment of the famous Sir Walter Raleigh, who was implicated. The Lady Arabella, however, who does not appear to have been privy to the design, continued to enjoy the royal favour till the year 1610, when it was discovered that she had contracted a secret marriage with William Seymour, grandson of the Earl of Hertford. They were immediately separated and imprisoned, and though her husband succeeded in escaping, the Lady Arabella continued a prisoner till she was released by death on the 27th September, 1615.

The letter which we give was addressed to Prince Henry, eldest son of James I.

Née en 1577; morte en 1615. Cette princesse infortunée, qui est un des nombreux exemples de la fatalité attachée à l'illustre maison des Stuarts, était la fille de Charles Stuart, comte de Lennox, plus jeune frère de lord Henri Darnley, rendu célèbre par son mariage avec Marie, reine d'Écosse. La propre parenté de Lady Arabella avec les familles royales d'Angleterre et d'Écosse, fournit [illegible] Jacques VI d'Écosse, qui en-suite devint Jacques Ier d'Angleterre, l'idée de la marier à Esme Stuart, duc de Lennox, héritier [illegible] d'Écosse. Ce projet cependant, [illegible] par la jalousie de la reine Élisabeth, comme aussi fut [illegible] que Lady Arabella se proposait de contracter avec le fils du comte de Northumberland. A la mort de la reine, qui avait gardé le secret le plus strict relativement à la succession, une conspiration fut formée dans le but de placer lady Arabella sur le trône. L'insuccès du complot eut pour résultat l'exécution de plusieurs des conspirateurs, et l'emprisonnement du fameux sir Walter Raleigh, qui était impliqué dans cette affaire. Lady Arabella cependant, qui ne paraît pas avoir été étrangère au complot, continua à jouir de la faveur royale jusqu'en 1610, quand on découvrit qu'elle avait contracté un mariage secret avec William Seymour, petit-fils du comte d'Hertford. Les deux époux furent immédiatement séparés et emprisonnés, et quoique son mari réussit à s'échapper, Lady Arabella resta prisonnière jusqu'à sa mort, le 27 septembre 1615.

La lettre que nous publions est adressée au prince Henri, fils aîné de Jacques Ier.

(Traduction.)

"Monseigneur, Mon [illegible] Votre Altesse, avec l'[illegible] Dieu, je n'[illegible] de me mettre [illegible] Votre Altesse, [illegible] Votre Altesse [illegible] et grand [illegible] à Votre Altesse [illegible] Je prie donc humblement Votre Altesse [illegible] Votre Altesse [illegible] de personnes ainsi que moi-même à espérer que nous pouvons goûter les fruits de l'un au moyen de l'autre. Le [illegible] Votre Altesse [illegible] et Sir David Murray, le [illegible] Votre Altesse [illegible] Et ainsi, en toute humilité, je termine la présente. Londres, le 18 octobre 1605

"De Votre Altesse la plus humble et reconnaissante
"Arabella Stuart."

"Au Prince."

From the Collection of Autographs in the British Museum.

PRINCESS ELIZABETH,
Afterwards QUEEN OF BOHEMIA.

(See page 230.)

Born August 19, 1596. Daughter of James I. of England. Married (1612) Frederick V., Duke of Bavaria, Elector Palatine of the Rhine, and King of Bohemia. She was the mother of the celebrated Prince Rupert. The letter we publish was written to her father.

Née le 19 août 1596. Fille de Jacques Ier d'Angleterre. Elle épousa, en 1612, Frédéric V, duc de Bavière, électeur palatin du Rhin, et roi de Bohême, et fut la mère du célèbre prince Rupert. Elle écrivit à son père la lettre que nous publions.

(Translation.)

"Sire,—The hope that I have of soon seeing you, and of having the honour to receive your commands, will prevent me from lengthening this letter further than very humbly to kiss the hands of your Majesty as, Sire,

"Your very humble daughter to serve you,
"To the King. "Elizabeth."

QUEEN ELIZABETH.

(See page 231.)

In our first volume, pp. 48 and 49, we gave a curious letter, written by Queen Elizabeth (in 1593) to her "dear brother the King of Skots." We now present our subscribers with an earlier specimen of her penmanship, written when Princess Elizabeth, to her brother, Edward VI.

Dans notre premier volume (pp. 48 et 49) nous avons donné une lettre curieuse, écrite par la reine Élisabeth, en 1593, à son "cher frère le roi d'Écosse." Nos souscripteurs ont aujourd'hui un spécimen moins ancien de son écriture, écrit par elle, quand elle était princesse, à son frère Édouard VI.

(Traduction.)

"Comme un matelot dans un temps orageux replie les voiles, attendant un meilleur vent, j'ai fait, pour noble Roi, dans ma malheureuse chance, jeun dernier, j'ai replié les hautes voiles de ma joie et de mon bien-être, et j'espère qu'un jour, comme les vagues importunes m'ont repoussée en arrière, de même un vent favorable me ramènera en avant au port. Deux circonstances particulières m'ont beaucoup aidée et grandement affectée. L'une, parce que j'ignorais la santé de Votre Majesté; l'autre, parce qu'ayant été trop longtemps retardée, j'ai été obligée de revenir sans ce pour quoi j'étais partie. De la première je suis relevée en partie, parce que j'ai appris que votre santé était assez bonne, et que la rendeur de Votre Majesté était loin de la chambre de monseigneur le marquis. De la seconde, je ne suis pas encore relevée: mais le meilleur est que, l'espérance que la bonté pourra suppose, je me repose d'avoir confiance en la bonne volonté de Votre Grâce, que, comme je sais que je n'ai jamais cessé de la mériter, j'espère que vous me conserverez. Car si ce n'avait pas été l'avis (qui est pour moi un commandement) de Votre Grâce que j'exécutai, la [illegible] un moment pas ete in in de mon voyage. Et ainsi, tout en désirant [illegible] de Votre Majesté, quoique malheureuse de ne pas vous voir une meilleure santé, je prierai toujours Dieu de vous conserver. De Hatfield, ce présent samedi.

"La sœur très-humble de Votre Majesté, à vos ordres.
"A Si plus Excellente Majesté le Roi." "Elisabeth.

[From the Collection of Autographs in the British Museum.]

ROBERT DEVEREUX, EARL OF ESSEX.

(See page 231.)

Born 1567; died 1601. The great rival of the Earl of Leicester in the favour of Queen Elizabeth. In 1589 he accompanied Sir Francis Drake in an expedition to Portugal. In 1591 he commanded the forces sent to the assistance of Henry IV. of France. In 1596 he was appointed joint commander with Lord Howard in an expedition against Spain, where he contributed to the capture of Cadiz. After this, he had the command of a force sent out to intercept the Spanish fleet. In the following year Essex was made Earl Marshal of England, and soon afterwards succeeded Lord Burleigh as Chancellor of Cambridge. In 1599 he became Lord-Lieutenant of Ireland, which was then in a state of rebellion. His ill-success in the government of that country was the beginning of his downfall. On his return to England he fell into disgrace, and was imprisoned. In 1600 he regained his liberty, but instead of acting with caution, he vented his indignation in bitter terms, and having spoken disrespectfully of the Queen, was summoned to attend the council, which he refused, and began to arm in his own defence. Some blood was shed before he surrendered: on which he was made prisoner, tried, and beheaded in 1601.

In No. V. (page 50) we published a letter of the Earl of Essex, written from Portland, when in command of the fleet: the letter we now give was written by him to Sir J. Cæsar in 1587.

Né en 1567; mort en 1601. Le grand rival du comte de Leicester dans la faveur de la reine Élisabeth. En 1589 il accompagna sir Francis Drake dans une expédition au Portugal. En 1591 il commanda les forces envoyées pour secourir Henri IV de France. En 1596 il fut nommé, de concert avec lord Howard, commandant d'une expédition contre l'Espagne, où il contribua à la prise de Cadix. Il commanda ensuite les forces qui devaient intercepter la flotte espagnole. L'année suivante Essex fut fait comte-maréchal d'Angleterre, et bientôt après succéda à lord Burleigh comme chancelier de Cambridge. En 1599 il devint lord-lieutenant d'Irlande, qui était alors en rébellion. Son mauvais succès dans le gouvernement de ce pays fut le commencement de ses malheurs. A son retour en Angleterre, il fut disgracié et mis en prison. En 1600 il regagna sa liberté, mais au lieu d'agir avec prudence, il exprima son indignation en termes amers, et ayant parlé irrespectueusement de la reine, il fut sommé de se présenter devant le conseil, ce qu'il refusa de faire; il commença alors de s'armer pour sa propre défense. Du sang ayant été versé avant qu'il se rendit, lorsqu'il fut fait prisonnier, il fut jugé, condamné et exécuté (1601).

Dans notre numéro 5 (page 50), nous avons publié une lettre du comte d'Essex, écrite de Portland, où il commandait la flotte: la présente lettre a été écrite par lui à sir J. Cæsar, en 1857.

(Transcript.)

"Mr Dr Cæsar,—I understand that ther is a matter to be [illegible] between my uncle Sir Tho. Leyghton and a frenchman for a ship that is stayd. Sir Tho. is a gentleman that hath done her Majestie good service and that in a reasonable cause may looke for as much favour as law will allow. I pray you for my sake be the more frendlie [illegible] and I shall thinke it so bestowd that you please me much. This in hast. I commit you to God. This 6 of Novemb., 1587.

"Your very lovinge frend,
"R. Essex."

(Traduction.)

"Monsieur le docteur César.—Je comprends qu'il y a une affaire que vous avez à entendre entre mon oncle sir Thomas Leyghton et un Français, au sujet d'un vaisseau qui est saisi. Sir Thomas est un gentilhomme qui a de bons services auprès de Sa Majesté, et dans une mesure raisonnable, il peut espérer autant de faveur que la loi peut le permettre. Je vous prie donc, par considération pour moi, de lui être aussi utile que vous pourrez, vous assurant que, si vous faites cela, vous me serez infiniment agréable. En hâte. Je vous commets au soin de Dieu. Ce 6 novembre 1587.

"Votre ami très-affectionné,
"R. Essex."

From the Collection of Autographs in the British Museum.

SIR FRANCIS DRAKE.

(See page 232.)

Born 1545; died 1595. A celebrated British Admiral. Went early to sea, and served under his relative, Sir John Hawkins. After passing through some adventures, and playing some doubtful parts, he, in 1570, raised a sufficient number of volunteers to man two ships, and went to the West Indies, where he reaped considerable advantages. In 1572 he sailed again for the Spanish Main, and after a short absence returned to Plymouth loaded with treasure. He next served under the Earl of Essex, in Ireland, where he distinguished himself so much by his bravery, that Sir Christopher Hatton introduced him to Queen Elizabeth. In 1577 he made

Né en 1545; mort en 1595. Célèbre navigateur anglais. Il alla sur mer de bonne heure, et servit sous son parent, sir John Hawkins. Après différentes aventures, où le rôle de Drake paraît suspect, il leva, en 1570, un nombre suffisant de volontaires pour équiper deux vaisseaux, et alla aux Indes Occidentales, où il recueillit de grands avantages. En 1572 il fit voile pour l'Espagne, et après une courte absence, revint à Plymouth, chargé de trésors. Il servit ensuite sous le comte d'Essex, en Irlande, où il se distingua tellement par sa bravoure, que sir Christopher Hatton le présenta à la reine Élisabeth. En 1577 il fit un autre voyage en

another voyage to America, sailing through the Straits of Magellan, plundering the Spanish towns on the coast of Chili and Peru, and sailing northward till he reached the 48th degree of latitude; here he took possession of New Albion, and then steered for the West Indies. He doubled the Cape of Good Hope, and returned to Plymouth in 1580. This voyage round the world occupied two years and nearly ten months. Queen Elizabeth ordered his ship up to Deptford, partook of a banquet on board, and then conferred upon Drake the honour of knighthood. In 1585–6 he was engaged in the West Indies, and after taking several places from the Spaniards, visited the colony of Virginia, in America, planted by Raleigh. Drake returned from this expedition also loaded with treasure. In 1587 he commanded a fleet of thirty sail, with which he entered Cadiz, and destroyed a quantity of shipping; and afterwards, between St. Vincent and Cadiz, burned one hundred vessels and destroyed several castles on the coast. The year following, he commanded as Vice-Admiral, under Lord Howard, and was instrumental in the defeat of the Spanish Armada. After this, he went to the West Indies with Sir John Hawkins; but the two commanders disagreeing in their plans, little was done by them. In 1595, when lying in the harbour of Nombre de Dios, in South America, Sir Francis Drake was attacked by a fatal malady, which had already carried off three of his captains and many of his men. He died there on the 27th December, being only fifty years of age.

(Transcript.)

"Mr Doctor Secer,—Sr Wm Winter, Mr Alderman Martyn, Mr Costomere Smythe, and my self being together when your Servant cam unto me for suffycyenter Surtyes, We all here agre that you shall be assured to stand harmlesse for that the matter toucheth her Majestie and all the adventurers. Written from Mr Costomere Smythes house, this 16 Sept. 1586.

"Fra. Drake."

Amérique, faisant voile à travers le détroit de Magellan, pillant les villes espagnoles sur les côtes du Chili et du Pérou; il marcha au nord, jusqu'à ce qu'il atteignît le 48e degré. Là il prit possession de la Nouvelle-Albion, et ensuite se dirigea vers les Indes Occidentales. Il doubla le cap de Bonne-Espérance, et retourna à Plymouth en 1580. Ce voyage autour du monde occupa deux ans et presque dix mois. La reine Élisabeth ordonna à Drake de remonter son vaisseau à Deptford où elle assista à un banquet, à bord, et conféra au célèbre marin les honneurs de chevalier. En 1585–6 il fut engagé dans les Indes Occidentales, où il prit aux Espagnols plusieurs places; il visita la colonie de Virginie, en Amérique, fondée par Raleigh. Drake revint encore de cette expédition, chargé de trésors. En 1587 il commanda une flotte de trente voiles, avec laquelle il entra à Cadix, et anéantit une quantité de navires; ensuite, entre Saint-Vincent et Cadix, il brûla cent vaisseaux, et détruisit plusieurs forts sur la côte. L'année suivante, il commanda, sous lord Howard, comme vice-amiral, et contribua à la défaite de l'Armada. Après ce fait d'armes, il alla aux Indes Occidentales, avec sir John Hawkins; mais ces deux officiers n'étant pas d'accord dans leurs plans, n'eurent aucun résultat. En 1595, étant dans le port de Nombre-de-Dios dans l'Amérique du Sud, sir Francis Drake fut attaqué d'une maladie fatale, qui avait déjà enlevé trois de ses capitaines et un grand nombre de ses marins. Il mourut le 27 décembre, n'étant âgé que de cinquante ans.

(Traduction.)

"Monsieur le docteur Secer.—Sir William Winter, Monsieur l'alderman Martyn, Monsieur le coutumier Smythe, et monsieur, étant ensemble quand votre domestique vint à moi pour demander de plus grandes sûretés, nous avons tous agréé qu'il vous devait la l'assurance d'être aussi irresponsable pour tout ce qui regarde Sa Majesté, et tous les intéressés. Écrit de la maison de M. le coutumier Smythe, ce 16 septembre 1586.

"Fra. Drake."

[*From the Collection of Autographs in the British Museum.*]

LOUIS, MARQUIS DE LA ROCHEJAQUELEIN.

(See page 232.)

Born 1777; died 1815. Younger brother of Henri de La Rochejaquelein, the hero of La Vendée. He emigrated at the age of twelve, returned to France in 1801, was one of the first to recognize the Bourbons in 1814, followed Louis XVIII. to Ghent, returned by sea to La Vendée, where he organised an insurrection against the government of the Hundred Days, and was killed at the battle of Mathes, on the 4th June, 1815, at the head of a column of Vendeans. His letter, which we publish, was written from La Vendée, on the 17th of the previous month, to Mr. Edward Jerningham.

Né en 1777: mort en 1815. Était le plus jeune frère d'Henri de La Rochejaquelein, le héros de la Vendée. Il émigra à l'âge de douze ans, retourna en France en 1801, fut un des premiers à reconnaître les Bourbons en 1814, suivit Louis XVIII à Gand, revint par mer en Vendée, où il organisa une insurrection contre le gouvernement des Cent Jours, et fut tué à la bataille de Mathes, le 4 juin 1815, à la tête d'une colonne de Vendéens. La lettre que nous publions fut écrite de la Vendée, le 17 du mois précédent, à M. Édouard Jerningham.

(Traduction.)

"Avec quelles délices j'informe mes plus chers amis de mes succès, grâce à l'aide de Dieu! J'ai débarqué sain et sauf, et suis heureux de vous dire que notre armée augmente chaque jour d'une manière très-considérable. Nous avons au moins cinquante mille hommes sous les armes, et dans quelques jours nous marcherons sur Paris avec plus de cent mille hommes. Envoyez-nous des armes, des munitions, des canons, et mes troupes avec une partie des vôtres; mais, avant tous, que Madame vienne à l'Ile-Dieu, si elle veut entrer en France, comme elle le doit. Nous avons aussi besoin d'argent; vous savez que l'argent est pour Gand.

"J'ai eu hier un combat de buissons. J'ai tué une douzaine de douaniers, et j'en ai blessé un grand nombre. J'ai eu seulement quelques blessés. En vous souhaitant toutes sortes de bonheurs, je vous prie d'offrir mes meilleurs respects à votre bonne dame, et de croire à la sincérité de mes sentiments.

"*Saint-Gilles, 17 mai.* "D. L. R."

[*De la Collection de Monsieur Hubert-E.-H. Jerningham.*]

MARIE-LOUISE-VICTOIRE DE DONISSAN, MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN.

(See page 233.)

Born 1772; died 1857. Only daughter of the Marquis de Donissan. Having received a distinguished education, she was married at seventeen years of age to the Marquis de Lescure, whom she accompanied in 1792 to La Vendée, acting as his secretary and aide-de-camp. Her husband was mortally wounded at the battle of Cholet. After the defeat of Savenay she suffered dreadful privations, and ultimately took refuge in the woods, where, in the month of April, 1794, she gave birth to two daughters. In the following year she took advantage of the armistice to return to her château, in the environs of Bordeaux, whence she was again driven for some time by the Revolution of the 18th Fructidor. In 1801 she married the Marquis Louis de La Rochejaquelein, by whom she had eight children. After the death of her second husband at the battle of Mathes (see preceding notice), Madame de La Rochejaquelein found consolation in writing an account of the extraordinary events in which she had taken part, entitled simply 'Memoirs,' which passed through several editions and some translations.

The letter we publish was written to Mr. C. E. Jerningham in 1832, from Orleans, where the Marchioness resided with her family for many years previous to her death.

Née en 1772; morte en 1857. Fille unique du marquis de Donissan. Ayant reçu une éducation distinguée, elle fut mariée, à l'âge de dix-sept ans, au marquis de Lescure, qu'elle accompagna, en 1792, en Vendée, agissant comme son secrétaire et son aide-de-camp. Son mari fut mortellement blessé à la bataille de Cholet. Après la défaite de Savenay, elle souffrit les plus cruelles privations, et à la fin se réfugia dans les bois, où, au mois d'avril, 1794, elle donna le jour à deux filles. L'année suivante, elle profita de l'armistice pour retourner dans son château, aux environs de Bordeaux, qu'elle fut obligée de quitter, temporairement, à la révolution du 18 fructidor. En 1801 elle épousa le marquis Louis de La Rochejaquelein, par qui elle eut huit enfants. Après la mort de son mari à la bataille de Mathes (voir la notice précédente), Mme de La Rochejaquelein trouva une consolation en écrivant une histoire des événements extraordinaires où elle avait pris part, sous le simple titre de *Mémoires*, qui ont eu plusieurs éditions, et ont été traduits en plusieurs langues.

La lettre que nous publions a été écrite à M. C.-E. Jerningham en 1832, d'Orléans, où la marquise demeura, avec sa famille, un grand nombre d'années avant sa mort.

(Translation.)

"No. 1, *St. Aignan's Cloister, Orleans,*
"*30th June*, 1832.

"We shall always be happy, Sir, to receive our very dear Clementina here, at whatever time she may come, either next month, as we hope, or by All Saints' Day, to pass the winter with us instead of the summer. It will be a great happiness to us all, my mother, my daughters, and myself, to see her, and to have her here for some months; in this respect only do we regret the delay, but if it can be beneficial to her health, we can only rejoice at it. The doctors must, then, have prescribed great warmth and perhaps sea-bathing in this fine climate; otherwise I should have thought that the winter in the South would be more favourable to her health than the summer. But all this depends upon the constitution. May hers be strengthened by this fine journey! Between Aix and Marseilles, my daughter, Madame d'Albertus, has a château of the same name absolutely on the road; her sister Julia is with her. How happy they would both be to receive Clementina; and Albertus is absolutely on the high-road, not at all away from it.

"Believe, Sir, that all our family regard Clementina as a daughter or a sister. My poor mother will be quite revived by having her here; and as to you, Sir, and your brothers, preserve for us the attachment which we merit by that which we have devoted to the sons of the two heavenly beings whom we shall ever weep for.

"I have the honour to be, Sir, with the most sincere sentiments, your very humble and very obedient servant.

"Donissan, Marchioness of La Rochejaquelein."

From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.,

BENJAMIN WEST.

(See page 234.)

Born at Springfield, Pennsylvania, U.S., 1738; died in London, 1820. A celebrated American painter, who became President of the Royal Academy of London. He gave evidence of his talents as early as his seventh year, and after labouring assiduously, he set up as a portrait-painter at Philadelphia when only eighteen. In 1749 he visited Italy, and afterwards repaired to London, where he was so fortunate as to obtain the favour of George III., who, during forty years, held him in great esteem. For the King and several of the English nobility he painted a number of historical pictures. At the death of Sir Joshua Reynolds he was, in 1792, nominated President of the Royal Academy. His best works were, 'The Death of Wolfe,' well known by Woollett's fine engraving; 'Penn treating with the Indians;' 'St Paul on the Island of Melita,' in the Chapel of Greenwich Hospital; and 'Cromwell dismissing the Long Parliament.' His remains were interred in St. Paul's Cathedral. The letter we publish was written by West in 1807 to Mr. Francis Nicholson, the well-known water-colour artist, contemporary with Glover and Varley, and one of the founders of the Old Water-Colour Society.

Né à Springfield, Pensylvanie, en 1738; mort à Londres en 1820. Célèbre peintre américain, qui devint président de l'Académie royale de Londres. Il donna des preuves évidentes de son talent à l'âge précoce de sept ans, et ayant continué à travailler assidument, il s'établit comme peintre de portraits, à Philadelphie, à peine âgé de dix-huit ans. En 1760 il visita l'Italie, et ensuite vint à Londres, où il fut assez heureux pour gagner la faveur de Georges III, qui, pendant quarante ans, lui conserva la plus grande estime. Pour le roi et quelques membres de la noblesse d'Angleterre il a peint plusieurs peintures historiques. A la mort de sir Joshua Reynolds, il fut, en 1792, nommé président de l'Académie royale. Ses meilleurs ouvrages sont: *La Mort de Wolfe*, bien connue par la belle gravure de Woollett; *Penn traitant avec les Indiens*; *Saint Paul sur l'Ile de Melita*, dans la chapelle de l'hospice de Greenwich; et *Cromwell dissolvant le Long Parlement*. Ses restes furent enterrés à Saint-Paul. La lettre que nous publions fut écrite par West en 1807, à M. Francis Nicholson, l'aquarelliste bien connu, le contemporain de Glover et Varley, et un des fondateurs de l'ancienne Société des Aquarellistes.

(Traduction.)

"*Newman-Street, 1er mai* 1807.

"Monsieur,—Il n'a pas été en mon pouvoir de faire droit à votre requête concernant l'admission de Mme Mackenzie à l'exposition de l'Académie royale jusqu'à ce moment, et je n'aurai pas d'opportunité de le faire avant demain matin. Si donc demain, à dix heures, est convenable à cette dame, la carte incluse la fera admettre, avec son ami, à voir les peintures.

"Avec mon amitié et ma grande considération, je suis, Monsieur,

"Votre obéissant serviteur,

"Monsieur Nicholson." "Benjamin West."

[*De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.*]

ANGELICA KAUFFMAN.

(See page 234.)

Born 1742; died 1807. A celebrated artist, and one of the original thirty-six members of the Royal Academy, founded in 1768. She was the daughter of a Swiss portrait-painter. After visiting Milan, Rome, and Venice, with her father, she came to London in 1766. She returned to Italy in 1782, having the previous year been married to Antonio Zucchi.

Her paintings are distinguished by elegance and grace, but are somewhat faulty in drawing. Her finest work was that of 'Lionardo da Vinci expiring in the arms of Francis I.' There is a large allegorical work by her in the National Gallery, called 'Religion attended by the Graces.'

The autograph we present was written by Miss Kauffman, in 1780, to Count de Salis, on behalf of her father, who was then an invalid.

Née en 1742; morte en 1807. Célèbre artiste peintre, qui fit partie des trente-six premiers membres de l'Académie royale, fondée en 1768. Elle était la fille d'un peintre de portraits suisse. Après avoir visité Milan, Rome et Venise, avec son père, elle vint à Londres en 1766. Elle retourna en Italie en 1782, ayant épousé Antonio Zucchi l'année précédente.

Ses peintures se distinguent par l'élégance et la grâce, mais sont quelque peu défectueuses sous le rapport du dessin. Son plus bel ouvrage est *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I.* Une grande allégorie par elle, *La Religion accompagnée par les Grâces*, se trouve dans la National Gallery.

La lettre que nous donnons a été écrite par Mlle Kauffman, en 1780, au comte de Salis, pour son père, qui était alors âgé et infirme.

(Traduction.)

"Mlle Angelica Kauffman présente ses respectueux compliments à Son Excellence le comte de Salis, et prend la liberté de le déranger avec la présente pour l'informer qu'après toutes les préparations pour le voyage, M. Kauffman est retombé malade, et n'est pas encore assez rétabli pour s'aventurer à voyager; et comme la saison est trop avancée, M. K. et Mlle A. ont résolu de différer leur départ jusqu'au commencement du printemps prochain, dans l'espérance qu'à cette époque M. K. sera capable de supporter les fatigues du voyage. M. Kauffman se propose d'avoir l'honneur de visiter en personne le Comte de Salis aussi qu'il sera en état de sortir.

"*Golden-Square, 4 novembre* 1780."

[*From the Collection of Richard J. Greene, Esq.*]

SAMUEL PEPYS.

(See page 234.)

Born 1632; died 1703. Author of the celebrated 'Diary' bearing his name.

Né en 1632; mort en 1703. Auteur du célèbre journal portant son nom. Il

He was Secretary to the Admiralty in the reigns of Charles II. and James II. His knowledge of naval administration was very considerable, and by his energy the affairs of the Admiralty were reduced to order and method. On him devolved the chief care of the navy during the Dutch War. His 'Memoirs relating to the Navy' is a well-written work, and his collection of MSS., with his library, now at Magdalen College, Cambridge, is an invaluable treasure of naval knowledge. In 1684 he became President of the Royal Society. His 'Diary,' however, gives him the best claim to remembrance. This work, written in shorthand, after lying undeciphered for one hundred and fifty years, was published by Lord Braybrooke in 1825. It is one of the most pleasing books in the English language, and is a treasury of facts and incidents relating to the time of Charles II.

The document we present to our readers, bearing the signature of Pepys, is an Admiralty certificate in favour of "Mr. John Doggett and Mr. Hugh Upton, of London, merchants,' for a large quantity of hemp supplied by them to the Government, valued at £5227. 18s. 6d. It is dated in 1666, the year of the Great Fire of London.

fut secrétaire de l'Amirauté sous les règnes de Charles II et de Jacques II. Sa connaissance de l'administration navale était considérable, et ce fut par son énergie que les affaires maritimes furent mises méthodiquement en ordre. Il eut la direction de la marine à l'époque de la guerre avec la Hollande. Ses *Mémoires relatifs à la Marine* sont un ouvrage bien écrit, et sa collection de manuscrits, avec sa bibliothèque, aujourd'hui au collége de la Madeleine, à Cambridge, sont un trésor sans prix de la science navale. En 1684 il devint président de la Société royale. Son *Journal*, cependant, est son meilleur titre à la renommée. Cet ouvrage, écrit en caractères sténographiques, après être resté indéchiffré pendant cent cinquante ans, fut publié par lord Braybrooke en 1825. C'est un des livres les plus plaisants de la langue anglaise, et un trésor parfait de faits et d'incidents ayant rapport au temps de Charles II.

Le document que nous présentons à nos lecteurs, portant la signature de Pepys, est un certificat de l'Amirauté, en faveur de "M. John Doggett et M. Hugh Upton, de Londres, marchands, ' pour une grande quantité de chanvre fourni par eux au gouvernement, montant à la somme de 5,227 liv. st. 18 sh. 6 den. Il est daté de 1666, l'année du grand incendie.

"N° 17. (Translation.) "1er *mai* 1666.

"Les présentes sont pour certifier, Sachez du à M. John Doggett et à M. Hugh Upton, marchands de Londres, la somme de cinq mille deux cent vingt-sept livres sterling dix-huit shellings et six pence, pour 64 tonnes 109 barils de chanvre du Rhin, de Riga et Queensburg, à 57 livres sterling par tonne, et pour 33 tonnes 1100 livres de chanvre de Pass, à 47 livres sterling par tonne, soit £5,227. 18s. et 6*d*.

"Ledit chanvre est rendu reçu et mis dans l'entrepots de Sa Majesté à Woolwich, le 30 avril 1666, sur le crédit du dernier Acte de Parlement de 1,250,000 livres sterling, pour être payé de l'argent provenant de l'Assignement one.

"Les présentes ont été écrites afin d'être enregistrées, conformément à la prescription ou statut Acte.

"Daté au Bureau de la Marine, à Londres, ce premier jour de mai 1666.

"Bienvenu le W. COVENTRY T. HERVEY. S. PEPYS

"Entériné et enregistré sur le Sa Majesté le Roi Charles II, le 3 mai 1666."

From the Collection of Edgar Wilkinson, Esq.

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN.

(See page 235.)

Born in Dublin, 1751; died in London, 1816. A celebrated dramatic author. Educated in Dublin, and afterwards at Harrow, he was pronounced to be "an impenetrable dunce." He commenced life by eloping to France with Miss Linley, a popular singer, whom he secretly married in 1773. In 1775 he turned his attention towards literature, and produced his comedy of 'The Rivals,' soon followed by 'St. Patrick's Day' and 'The Duenna.' He now suddenly became a proprietor of Drury Lane Theatre, but whence he derived the means was a mystery. In 1777 he here produced his most popular work, 'The School for Scandal,' of which Leigh Hunt observes, "It is a very concentration and crystallization of all that is sparkling, clear and compact, in the materials of pure comedy." The fine farce, called 'The Critic,' was written in 1779. In 1780 Sheridan was enabled, by the interest of Fox, to enter the House of Commons, where he energetically and consistently supported the Whig party, and, during the Marquis of Rockingham's administration, held the office of Under-Secretary of State. His great oratorical effort was his remarkable speech on the impeachment of Warren Hastings.

His wife died in 1792, and three years later he married Miss Ogle, the Dean of Winchester's daughter, who brought him £3000. To this he added £15,000, obtained by the sale of his Drury Lane shares, and purchased an estate in Surrey.

Sheridan's last theatrical productions, 'The Stranger' and 'Pizarro,' appeared in 1799. After this period his failing health and departed youth rendered him unable to struggle against his rapidly accumulating pecuniary difficulties. No longer courted, as he had been, by the highest in the land, for his sparkling wit and the brilliancy of his conversation, he was during the latter years of his life left desperate and almost friendless. He lingered on until 1816, when he died on Sunday, the 7th July, in Savile Row, Burlington Gardens, deserted by all but his physician, Dr. Bain, and his poetical friends, Samuel Rogers, Thomas Moore, and Lord Holland.

Né à Dublin en 1751: mort à Londres en 1816. Célèbre auteur dramatique. Elevé à Dublin, et envoyé ensuite à Harrow, on l'y prononça "un impénétrable ignorant." Il commença la vie en voyant en France avec Miss Linley, une chanteuse populaire, qu'il épousa secrètement en 1773. En 1775 il tourna son attention vers la littérature, et produisit sa comédie des *Rivaux*, bientôt suivie de *La Fête de Saint-Patrick* et de *La Duègne*. Il devint alors soudainement un propriétaire du théâtre de Drury-Lane, par quels moyens est un mystère. En 1777 il donna à ce theatre son œuvre la plus populaire, *L'École du Scandale*, de laquelle Leigh Hunt a observé que "c'est la concentration même et la cristallisation de tout ce qui est brillant, clair et compact dans ce qui compose la pure comédie." La jolie farce, appelée *Le Critique*, fut écrite en 1779. L'année suivante Sheridan fut mis à même, par l'aide de Fox, d'entrer à la chambre des communes, où il supporta énergiquement et constamment le parti whig, et pendant l'administration du marquis de Rockingham il fut l'heureux sous-secrétaire d'état. Son principal discours fut celui qu'il délivra sur la mise en accusation de Warren Hastings.

Sa femme mourut en 1792, et trois ans après il épousa Miss Ogle, la fille du doyen de Winchester, qui lui apporta en dot 5,000 livres st. A cette somme il ajouta 15,000 liv., provenant de la vente de sa part dans la propriété de Drury-Lane, et acheta un domaine dans le comté de Surrey.

Les derniers productions dramatiques de Sheridan, *L'Étranger* et *Pizarre*, parurent en 1798. Après cette époque, sa santé chancelante et l'âge le rendirent incapable de lutter contre ses difficultés pécuniaires qui augmentaient chaque jour. N'étant plus courtisé, comme il l'avait été par les grands de la terre, pour son esprit étincelant et sa conversation brillante il fut, durant les dernières années de sa vie, délaissé et presque sans amis. Il languit jusqu'en 1816, quand il mourut le dimanche 7 juillet, dans Savile-Row, Burlington-Gardens, abandonné par tout le monde, excepté son médecin, le docteur Bain, et ses amis les poëtes, Samuel Rogers, Thomas Moore et Lord Holland.

(Traduction.) "*Vendredi.*

"Chère Madame,—Étant malade et obligé de garder la chambre, je vous prie de me faire la faveur d'aller à G—— Street, à une heure, demain.

"Vraiment le votre,

"R.-B. SHERIDAN"

Superscription:

"Madame Lacy, n° 9, Duke-Street, Lincoln's-Inn."

From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.

DOUGLAS JERROLD.

(See page 235.)

In No. XVIII (page 146) we gave a letter of this talented writer, accompanied by a memoir. We now publish a facsimile of the receipt given by him to Mr. C. Chapple for the perpetual copyright of his drama 'The Rent Day,' being for the modest sum of ten pounds.

Notre n° XVIII (page 146) contenait une lettre de cet auteur de talent, accompagnée de sa biographie. Nous publions aujourd'hui une copie du reçu donné par lui à M. C. Chapple, pour la propriété perpétuelle de son drame *Le Jour du Terme*, au prix modeste de 10 livres sterling (250 fr.).

(Traduction.)

"£10. "*Londres*, 8 *mars* 1832.

"Reçu de M. C. Chapple la somme de dix livres pour la propriété perpétuelle du *Jour du Terme* (*The Rent Day*), drame domestique, ledit drame ayant été écrit par moi; en outre, je promets et m'engage à donner audit C. Chapple, ou ses représentants, une cession légale dudit drame, quand on me demandera de le faire, les frais de cette cession étant supportés par C. Chapple.

"Témoin: EDITH CHAPPLE. "Signé: D. JERROLD."

[*From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.*]

ALBERT SMITH.

(See page 235.)

Born at Chertsey, 1816; died at Fulham, 1860. Was educated for the medical profession, and became a Member of the College of Surgeons in 1838. After a residence of some months in Paris, and a visit to Chamouni, he returned to England, and joined his father as a medical practitioner, but soon quitted this employment for literature. As a magazine writer and novelist, he achieved a decided success, his most popular productions being, 'The Adventures of Mr. Ledbury;' 'The Scattergood Family;' 'The Marchioness of Brinvilliers;' 'Christopher Tadpole;' and 'The Pottleton Legacy.' In 1849 he visited Constantinople, and wrote an account of his tour. In the following year, he brought out an entertainment called "The Overland Mail," in which he gave an amusing account of that route. In 1852 he commenced, at the Egyptian Hall, his successful entertainment of the "Ascent of Mont Blanc," for several years one of the most popular amusements in London.

We present our readers with a specimen of his humorous style, in the shape of a manuscript which he called 'Two Verses;' they are as follows:—

"TWO VERSES

"Then she got a shore-tailor
To rig her young sailor
With a green-and-gold weskut, and
a blue long-tail coat,
Till he look'd like a squire,
For her to admire,
With a dimity hankercher tied round
his throat.

"Their house it was greater
Than e'er a first-rater,
With flunkies in uniform to hand
round the drinks.
They'd a garden for to go in,
Where all things was a-growing,
Sunflowers, and caulillowers, and
geraniums and pinks."

Né à Chertsey en 1816; mort à Fulham en 1860. Il fut élevé pour la profession médicale et devint membre du Collége des Chirurgiens en 1838. Après une résidence de quelques mois à Paris, et une visite à Chamouni, il retourna en Angleterre, et se joignit à son père dans la pratique de la médecine, qu'il quitta bientôt pour la littérature. Comme écrivain de revues, et surtout comme nouvelliste, il eut un succès décisif, ses meilleurs productions étant *Les Aventures de M. Ledbury: La Famille Scattergood; La Marquise de Brinvilliers; Christophe Tadpole;* et *Le Testament de Pottleton*. En 1849 il alla à Constantinople, et écrivit le récit de sa visite. L'année suivante, il établit un spectacle nommé: *La Malle par Voie de Terre*, dans lequel il décrivit plaisamment son voyage. En 1852 il commença à l'Egyptian-Hall son spectacle de *L'Ascension du Mont-Blanc*, dont le succès a été des plus populaires à Londres pendant plusieurs années.

Nous offrons à nos lecteurs un spécimen de son style *humorous*, sous la forme d'un manuscrit intitulé: *Deux Strophes*, et dont voici la traduction:

"DEUX STROPHES

"Alors elle eut un tailleur du bord,
Pour accoutrer son jeune marin
Avec un gilet vert et or,
Et un habit bleu à longues queues,
Si bien qu'il ressemblait à un seigneur
Pour elle à admirer,
Avec une cravate de basin
Attachée autour de son cou.

"Leur maison était plus grande
Que même un fort vaisseau de guerre:
Ils avaient des valets en livrée
Pour verser à boire autour de la table,
Et un jardin où ils allaient
Dans lequel il croissait
Des soleils et des choux-fleurs,
Des géraniums et des œillets."

RICHARD DOYLE.

(See page 235.)

Born 1826. An eminent English artist and caricaturist. Son of Mr. John Doyle, author of the celebrated 'H. B.' political sketches, which were so popular a few years ago. Mr. Richard Doyle's designs were for some years a chief attraction in the pages of 'Punch.' His illustrations are full of graceful fancy and playful humour, and always without coarseness or vulgarity. Nothing can exceed the variety of his men about town, and their doings, in 'Ye Manners and Customs of ye English,' or the humour of his 'Brown, Jones, and Robinson,' whether at home or abroad. Since he ceased, in 1850, to contribute to 'Punch,' Mr. Doyle has illustrated various fairy tales, etc., besides publishing his admirable Christmas book, 'The Foreign Tour of Messrs. Brown, Jones, and Robinson;' but his later works have hardly the light mirthfulness or the vigour of those he executed under the stimulus of constant occupation, constant applause, and the assurance that every satirical or humorous touch would produce its immediate and intended effect.

Né en 1826. Artiste et caricaturiste anglais éminent. Fils de M. John Doyle, auteur des célèbres esquisses politiques, signées *H. B.*, qui furent si populaires il y a quelques années. Les dessins de M. Richard Doyle furent pendant longtemps l'attraction des pages de *Punch*. Les illustrations sont pleines d'imagination gracieuse et d'originalité, sans jamais descendre à la crudité ou à la vulgarité. Rien ne peut dépasser la variété infinie de ses personnages en ville et leurs faits et gestes, dans *Les Manières et Coutumes des Anglais*, ou la richesse de ses *Brown, Jones et Robinson*, soit chez eux ou à l'étranger. Depuis qu'il a cessé, en 1850, de collaborer à *Punch*, M. Doyle a illustré différents contes féeriques, etc., publiant en outre son admirable livre de Noël: *Le Voyage à l'étranger de MM Brown, Jones et Robinson;* mais ses dernières œuvres n'ont pas la légèreté brillante ou la vigueur de celles produites avec l'émulation d'une occupation constante, de continuels applaudissements, et l'assurance que chaque touche satirique ou comique produira l'effet proposé.

(Traduction.)

"Cher Monsieur,—J'ai été empêché d'être avec vous à midi, hier; je suis venu quelques minutes après au Record, mais vous étiez parti. Pour le moment je souffre d'un très-fort rhume, mais je m'arrangerai à vous voir au Record-Office jeudi ou vendredi matin.

"Très-sincèrement le vôtre,

"RICHARD DOYLE.

"*Mardi*, 8 *février*."

[*De la Collection du Directeur.*]

MRS. HEMANS.

(See pages 236-7.)

In our No. XXIII. (page 185) we gave a piece of MS. poetry by this distinguished authoress, accompanied by a notice (p. 79).

Dans notre n° XXIII (p. 185), nous avons publié une pièce de poésie manuscrite de cette femme distinguée, avec sa notice

We have now the gratification to present to our subscribers a long and admirable letter written by Mrs. Hemans to her friend Miss Mitford, on the publication of 'Rienzi,' in 1828.

(Traduction.)

"Ma chère Miss Mitford,—Acceptez mes tardives, quoique sincères et cordiales félicitations pour le brillant succès de *Rienzi*, dont j'ai eu connaissance avec une réelle satisfaction. J'ai pensé à votre père et à votre mère, et n'ai pu m'empêcher d'imaginer que vos sentiments doivent être les mêmes que ceux du général grec, qui déclarait que son plus grand plaisir, après une victoire, venait de la pensée de ses parents. Je ne doute pas que *votre* jouissance de votre triomphe a été de la même nature.

"J'aurais dû vous répondre depuis longtemps, depuis très-longtemps, au sujet de votre aimable présent du petit volume de pièces dramatiques, qui a une double valeur, d'abord parce qu'il vient de vous, et ensuite pour les pièces *elles-mêmes*, qui sont vraiment pleines de beauté ; mais j'ai été une languissante créature dans ces derniers mois, malade, et souffrant beaucoup de la dispersion d'une petite bande de frères et sœurs, au milieu de qui j'avais vécu, et qui sont maintenant tous dispersés.

"Malgré que cela puisse paraître étrange à dire, je tiens pour la première fois de ma vie *les rênes du gouvernement*, indépendante, gouvernant moi-même une maison, et, je dois l'avouer, je n'ai jamais rien aimé *moins* que '*ce triste empire de moi-même*.' Réellement cela me convient aussi mal que le climat du *Sud* convenait à vos sauvages amies de classe d'Orkneys, que peut-être, *vous*, la créatrice de tant de belles formes et d'images, pouvez avoir oubliée, mais dont *moi*, je me rappelle.

"J'ai changé de résidence depuis que je vous ai écrit ma dernière, et mon adresse est maintenant à Wavertree, près de Liverpool, où 'je prendrai très-facilement,' comme les paysans gallois disent, si vous écrivez, et je ne peux vraiment pas douter de mon espérance que vous le ferez.

"Je n'ai encore lu de *Rienzi* que quelques nobles passages, donnés par les journaux et les magazines : mais dans quelques jours j'espère avoir lu le tout. Chaque femme doit être fière de votre triomphe, dans ce temps-ci, particulièrement quand un triomphe dramatique semble, parmi tous, le plus difficile.

"Comment vont May et Messy, et Lucy, et Jack Hatch,—non, Jack Hatch est mort véritablement, à mon grand étonnement et à celui de nos garçons, qui pensaient, je crois, qu'il avait été 'peint pour l'éternité,' et Mme Allen, et tout le reste des chers villageois? Et vos parents? J'espère qu'ils vont bien. Votre mère, je suppose, est toujours une invalide, mais j'espère qu'elle est en état de jouir complétement du succès de sa fille, comme une mère seule *peut* en jouir Combien creuse sonne la voix de la renommée à un orphelin!

"Adieu, ma chère demoiselle Mitford. Puissiez-vous avoir longtemps le bonheur de réjouir un père et une mère!

"Croyez-moi toujours fidèlement la vôtre,

"Félicia Hemans

"*Saint-Asaph*, 10 *novembre* 1828."

LETITIA ELIZABETH LANDON.

(See page 237.)

Born 1802 ; died 1839. An English poetess, authoress, and critic, generally known as "L. E. L." Her father was an army agent, residing at Brompton, where he had for a neighbour Mr. Jerdan, the editor of the 'Literary Gazette.' Some of Letitia's earlier poetical effusions were submitted to that gentleman, who published them in his journal in 1820. These were soon followed by others in the same paper, and attracted considerable attention.

Her father dying soon after, Miss Landon devoted herself entirely to literature, as a means of supporting herself and assisting her relatives. She now became not only a constant contributor to the 'Literary Gazette,' but was employed by its editor in writing criticisms on poetry, works of fiction, and general literature, and her labours on the publication were, as Mr. Jerdan states, little less than his own. She was also a large contributor to the Annuals, at that time popular. In 1838 Miss Landon was married to Mr. George Maclean, Governor of Cape Coast Castle. She left England with her husband, and in little more than a year her melancholy death occurred.

It appears that she had for some years been subject to spasms and hysteric affections, for which she had been advised by her physician to take small doses of prussic acid. It is supposed that by some accident she had taken an overdose, as she was found by her maid lying dead on the floor of her apartment, with a small phial in her hand, which had contained the acid.

The letter we publish was written to her friend Miss Waring, and bears the post-mark February 1st, 1837.

Née en 1802 ; morte en 1839. Femme poëte, auteur et critique anglaise, généralement connue comme "L. E. L." Son père, un agent dans l'armée, demeurait à Brompton, où il avait pour voisin M. Jerdan, rédacteur en chef de la *Gazette Littéraire*. Quelques-unes des premières effusions poétiques de Létitia lui furent soumises, et il les publia en 1820. Ces pièces furent suivies de plusieurs autres, dans le même journal, et furent reçues avec une attention marquée. Le père de Miss Landon étant mort peu après, elle se consacra entièrement à la littérature, comme un moyen de se supporter elle-même et d'aider ses parents. Elle devint bientôt non-seulement une collaboratrice constante de la *Gazette Littéraire*, mais fut employée par son directeur à écrire des critiques de poésie, d'ouvrages de fiction et de littérature générale, et ses travaux dans cette publication furent, comme M. Jerdan lui-même l'assure, presque aussi nombreux que les siens propres. Elle contribua également aux publications annuelles qui, à cette époque, étaient très-populaires. En 1838 Miss Landon épousa M. George Maclean, gouverneur de Cape-Coast-Castle. Elle quitta l'Angleterre avec son mari, et moins d'un an après elle mourut malheureusement. Il paraît que, depuis quelques années, elle avait été sujette à des spasmes et à des accès d'hystérie, pour lesquels son médecin lui conseilla de prendre de petites doses d'acide prussique. On suppose que, par quelque accident, elle en prit une trop forte dose, car sa servante la trouva morte sur le plancher de sa chambre, avec une petite fiole dans ses mains, qui avait contenu le poison. La lettre que nous publions fut écrite à son amie Miss Waring, et porte la date du 1er février 1837.

(Traduction.)

"Ma chère demoiselle Waring,—J'espère que vous avez attribué mon silence à sa vraie cause, une sévère indisposition. Notre maison a été un complet hôpital, où j'ai été alternativement garde-malade et patient. Je suis vraiment fâchée d'apprendre que vous avez aussi été souffrante.

"Jusqu'à présent je n'ai pu être à même de rien apprendre de M. Colburn ; mais l'influence du temps est extraordinaire, avec sa suite habituelle de maladies. Londres paraît être dans un état de blocus ; rien ne va, excepté les rhumes.

"Vous devez toujours m'écrire sous enveloppe, car nous pouvons déménager dans une semaine, et nous ne savons aujourd'hui nous-mêmes.

"Je suis pressée, malade du possible, mais suis toujours la vôtre, très-sincèrement, avec mes meilleurs sentiments.

"L. E. L."

AGNES STRICKLAND.

(See page 238.)

In our first volume, we gave at page 99 a simple autograph of this celebrated authoress, with a biographical notice at page 25. We have now the better fortune to present our subscribers with a long and interesting letter, written in 1854 by Miss Strickland to her friend Miss Rushout.

Dans notre premier volume, nous avons donné (page 99) un simple autographe de cet écrivain célèbre, et sa biographie (page 25). Nous avons aujourd'hui la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs une longue et intéressante lettre, écrite en 1854 par Miss Strickland à son amie Miss Rushout.

(Traduction.)

"*Lennox-Lane, Haddington.*

"Tous mes remercîments, ma très-chère Miss Rushout, pour votre bienveillante lettre et aimable attention à ma recommandation de l'habile M. Greig. Je pense que vous avez agi avec votre jugement correct ordinaire, aussi bien que votre bon sentiment, dans la marche que vous avez suivie. Car intéresser un homme comme M. Graves à produire en public les œuvres d'un artiste, lui donnera probablement un bénéfice plus permanent que même le patronage d'un amateur des arts aussi distingué que lord ——.

"J'ai été, et suis encore, très-occupée avec les derniers chapitres de mon prochain volume à paraître, et j'ai été beaucoup dérangée par une attaque de grippe, qui m'a saisie à Édimbourg. Je suis arrivée à cette place noble et historique, vendredi 10 courant, et ai eu une visite des plus délicieuses, comme toujours, du reste. Je goûte extrêmement le plaisir de la société de ma charmante amie, Miss Stuart (une autre aimable Georgina) et de Lady douairière Blantyre. J'étais si contente du repos et de la tranquillité pour finir ma tâche difficile! Je jouis d'une parfaite liberté ici, et travaille toute la matinée dans ma chambre ; dans la soirée nous causons, et je suis rafraîchie par des chants écossais de Miss Stuart, qui chante comme un ange ces douces mélodies nationales, qui sont si plaisantes quand elles sont chantées par une jeune Écossaise de vrai bon goût. Je compte retourner à Édimbourg dans les environs du 1er, et aller à Londres aussitôt que mon volume paraîtra. J'espère passer Noël chez moi, et ai l'idée de travailler dur, afin d'être à même d'avoir une saison à Londres, l'été prochain. Je n'ai pas besoin de dire combien je compte sur le plaisir de *vous y voir*, ma chère Miss Rushout.

"Je vous prie d'accepter mes meilleurs souhaits pour votre santé et votre bonheur, et croyez-moi toujours,

"Affectueusement la vôtre,

"23 *novembre* 1854." "Agnès Strickland.

From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.

ISAAC DISRAELI.

(See page 239.)

Born at Enfield, 1766 ; died 1848. Father of the Right Honourable Benjamin Disraeli. He was the descendant of a family of Spanish Jews, who, driven from the Peninsula in the fifteenth century by the persecutions of the Inquisition, settled in Venice, and exchanged the Gothic-Spanish name they had hitherto borne for that of D'Israeli, in order to mark their race. The father of Isaac came to England in the middle of the eighteenth century, and realized a large fortune by commerce. He destined his son for similar pursuits, but the boy was of a sensitive and poetical character, and had such a distaste for commerce that, when only eighteen years of age, he had written a poem against it. His father ultimately allowed him to follow his literary tastes, and, after the publication of several minor productions in poetry and romance, he published anonymously, in 1790, a small volume, entitled 'Curiosities of Literature.' The success of this volume determined him to continue his researches in the same path, the results of which were put forth from time to time either as additions to the 'Curiosities of Literature' (which ultimately reached the bulk of six volumes), or as independent publications. Among the latter may be named his 'Essay on the Literary Character,' 'Calamities of Authors,' 'Quarrels of Authors,' 'Inquiry into the Literary and Political Character of James the First,' and 'Life and Reign of Charles the First.' In acknowledgment of this last work, he was made D.C.L. by the University of Oxford.

We are fortunate in being able to present to our readers the letter he wrote to Mr. Bentley in 1832, offering the copyright of 'The Curiosities of Literature,' the great work which has made the name of Isaac Disraeli famous in the literary world.

In conclusion, we refer our readers to an excellent portrait of him by Thackeray, which we published in No. 20, page 161, and which happily represents his mild and venerable appearance during the later years of his life.

Né à Enfield, en 1766 ; mort en 1848. Père de l'honorable Benjamin D'Israéli. Il descendait d'une famille de juifs espagnols, qui, chassés de la Péninsule, au quinzième siècle, par les persécutions de l'Inquisition, s'établirent à Venise, et changèrent le nom gothico-espagnol qu'ils avaient porté jusqu'alors pour celui de D'Israéli, afin de distinguer leur race. Le père d'Isaac vint en Angleterre au milieu du dix-huitième siècle et gagna une grande fortune dans le commerce. Il destinait son fils à ces mêmes occupations, mais l'enfant était d'un caractère sensible et poétique, et avait une telle aversion pour le commerce qu'à l'âge de dix-huit ans il écrivit une satire contre lui. Son père finit par consentir à le laisser suivre ses goûts littéraires, et après la publication de plusieurs productions d'un rang inférieur dans la poésie et le roman, il publia, sous le voile de l'anonyme, en 1790, un petit volume, intitulé : *Curiosités de la Littérature*. Le succès de ce livre le détermina à continuer ses recherches dans la même voie, et le résultat fut publié de temps en temps, soit comme additions aux *Curiosités de la Littérature*, qui finirent par former six volumes, soit en publications indépendantes. Parmi ces dernières, on peut nommer ses *Essais sur le caractère littéraire, Calamités des Auteurs, Querelles des Auteurs, Recherches sur le caractère littéraire et politique de Jacques Ier*, et *La Vie et Règne de Charles Ier*. En récompense du dernier ouvrage, il fut nommé Docteur en Loi Civile par l'Université d'Oxford

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la lettre qu'il écrivit à M. Bentley, en 1832, lui offrant la propriété de son grand ouvrage des *Curiosités de la Littérature*, qui a rendu le nom d'Isaac D'Israéli fameux dans le monde littéraire.

Comme conclusion, nous devons renvoyer nos lecteurs à un très-bon portrait de lui par Thackeray, que nous avons publié dans notre n° 20 (p. 161), et qui représente heureusement son apparence sereine et vénérable, à la fin de sa vie.

Traduction.)

"*Bradenham-House, près de Wycombe.*

"3 *septembre* 1832

"Cher Monsieur,—J'observe par vos annonces que votre association avec M. Colburn est terminée, et comme je me rappelle que vous fîtes allusion à cet événement, il y a quelque temps, en exprimant le désir de publier une nouvelle édition de mes *Curiosités de la Littérature*, je viens aujourd'hui vous en faire l'offre.

"J'ai l'idée de les publier en six volumes, dans le format populaire qui a prévalu dernièrement, après avoir revisé et corrigé le texte. Dans cette forme agréable de volumes plus portatifs et publiés d'une manière opportune, ils paraîtront avec une nouvelle attraction et retiendront leur popularité avec la génération naissante.

"Pour prévenir toute discussion inutile, et éviter tous les troubles de comptes sans fin, desquels j'ai eu récemment ma part, j'éditerai l'ouvrage et en vendrai l'entière propriété. Le prix est cent livres par volume, dont une moitié sera payée en espèces, et l'autre moitié par un effet de vous, payable à six mois de date.

"Si vous approuvez cette proposition, je vous conseille de ne pas perdre de temps à mettre l'ouvrage sous presse, car il vaut mieux ne pas en presser l'impression.

"En espérant votre réponse, je reste, cher Monsieur,

"Votre plus obéissant serviteur,

"R. Bentley, Esq.," "I. D'Israëli

[*From the Collection of Richard Bentley, Esq.*

WILHELM GRIMM.

(See page 240.)

Born 1786 ; died 1859. A celebrated German philologist. Educated at Cassel and at Marburg. Appointed in 1814 Secretary to the Library of Cassel. Became in 1829 a Professor at the University of Göttingen, and afterwards accepted, with his brother Jacob, an invitation from the King of Prussia to remove to Berlin, where the two brothers were elected members of the Academy of Sciences, and appointed to professorships.

The long and interesting letter we publish was written by Wilhelm Grimm, in 1826, to Mr. Crofton Croker, whose 'Fairy Legends of Ireland' he had translated under the title of 'Irische Elfen-Märchen.'

Né en 1786 ; mort en 1859. Un célèbre philologiste allemand. Élevé à Cassel et à Marbourg. Il fut nommé en 1814 secrétaire de la bibliothèque de Cassel, et devint en 1829 professeur à l'université de Gœttingue ; il accepta ensuite, avec son frère Jacob, une invitation du roi de Prusse de se rendre à Berlin, où les deux frères furent élus membres de l'Académie des Sciences et nommés professeurs.

La lettre longue et intéressante que nous publions a été écrite par Guillaume Grimm, en 1826, à M. Crofton-Croker, dont les *Légendes féeriques d'Irlande* avaient été traduites par lui sous le titre de *Irische Elfen-Marchen*.

(Translation.)

"*Cassel in Hesse, 29th July*, 1826.

"Esteemed Sir,—Your letter of the 16th of June, which has duly reached us through the care of Mr. Fleischer, at Leipsic, has procured me the pleasure of a nearer acquaintance with a gentleman, whose studies in Irish traditions and fairy legends occupied my time for some months last autumn. I had already fairly guessed your name from the 'Researches in the South of Ireland,' which were added to our library a few weeks ago, as the quotations in the 'Fairy Legends,' pp. 14 and 36, favour the conclusion of a certain connection between the two authors. Your letter, however, has only just now given me the wished-for certainty. Luckily it so happened that a countryman of yours was at his travels passed Cassel, a Mr. Cooper (if I have understood the name properly), to whom I had read aloud many passages of your highly interesting account of your literary pursuits. It is from him that I also heard the title of one of your works, 'Tales of the O'Hara Family,' the lively and genial descriptions in which he praised in the highest terms, and I have to [illegible] soon acquainted with it.

"Most pleasing to us is the praise you bestow on our translation of the 'Fairy Legends,' as you may thus you can retrace in it the spirit and genius of the originals. Would that also in the details the exactness might be as great as we wished it to be! Respecting some peculiar expressions and idioms, we shall be excused by the difficulty of obtaining a full understanding without the proper means, and not without a personal knowledge of the country itself and the localities connected with those 'Fairy Legends.' Many things, however, which your instructive letter partly touches, and which we ourselves have partly found out, might have been expressed much better, and shall not be repeated in a probable second edition.

"If you should think the accompanying 'Treatise on Fairies (Elfen),' on which I am vain enough to set some value, worthy of the honour of a translation, we could not but be much pleased with such an arrangement. The thing itself would undoubtedly be aided by this, not only because a larger circulation in England, where opportunity is so favourable, would draw forth further investigations of the points tested, but also on account of your being able to add, from your extensive knowledge of folk-lore, much that is new and curious. I have recently had an opportunity of improving my knowledge of the subject, partly from our home sources, and partly from becoming acquainted with Barry's 'History of the Orkney Islands,' and the account given of English and North American fairies in Irving's 'Bracebridge Hall.' Further, I have also found [illegible] tracking the little fellows in Holland and Brittany; finally, too, respecting the Serbian 'Vilen,' which evidently are the same spirits, and of which Vesely gives an account in his 'Serbische Hochzeitslieder' (Pesth, 1826).

"In a translation of the treatise there would therefore be many things to be completed, although the principal result, which supposes fairies to have existed throughout the whole of ancient Europe, seems to be subject to no doubt. The news of a second volume of the 'Fairy Legends' being already in the press has been welcomed by us with much pleasure, and we thankfully accept your kind offer of sending us the single sheets. Mr. Friedrich Fleischer, of Leipsic, through whose care you will receive this letter, will at the same time acquaint you with the publishing firm, or the way by which we can receive them. For it needs scarcely to be mentioned that we shall not allow our translation to remain incomplete, but shall also enrich it with your continuation.

"My brother Jacob commends himself to your favour, as I do myself. If we are in any way able to assist you in your literary pursuits, we shall have great pleasure in doing so.

"I remain, with the greatest consideration and esteem, dear Sir,

"Yours very obediently,

"Dr. Wilhelm Grimm,

"Secretary of the Electoral Library."

(Traduction.)

"*Cassel en Hesse, 29 juillet* 1826.

"Estimé Monsieur,—Votre lettre du 16 juin, que nous est dûment arrivée à Leipsick, par les soins de M. Fleischer, m'a procuré le plaisir et une plus intime connaissance avec un monsieur dont la belle collection de traditions irlandaises et de légendes féeriques a pris tout récemment à être dernier. J'avais déjà deviné votre nom, dans les *Recherches dans le sud de l'Irlande*, qui ont été ajoutées à notre bibliothèque il y a quelques semaines, car les quotations dans les *Légendes féeriques* (pp. 14 et 36) aident à conclure qu'il y a un certain rapport entre les deux auteurs. Votre lettre, cependant, vient de me donner la certitude que je désirais avoir. Heureusement, il est arrivé qu'un de vos compatriotes, qui, dans ses voyages, a aussi touché à Cassel, un M. Cooper (si j'ai bien compris le nom), en sa qualité d'un de vos amis, a pu nous donner des détails plus étendus sur vos occupations littéraires. C'est de lui que j'ai aussi appris le titre d'un de vos ouvrages, *Contes de la famille O'Hara*, dont il a loué dans les meilleurs termes les descriptions vives et pleines de [illegible] J'espère faire bientôt connaissance avec cet ouvrage.

"Les louanges que vous donnez à notre traduction des *Légendes féeriques* [illegible] sont d'autant plus agréables que vous assurez pouvoir y suivre l'esprit et le génie de l'original. Nous aurions voulu être à même d'avoir une plus grande exactitude dans les détails. Au sujet de quelques expressions particulières et idiomatiques, on nous excusera par la difficulté de comprendre entièrement sans en avoir les moyens propres, et aussi sans une connaissance personnelle du pays et des environs où se passent ces *Légendes féeriques*. De nombreux passages, cependant, que votre lettre instructive touche en partie, on que nous-mêmes avons découverts depuis, auraient pu être mieux exprimés et ne seront pas répétés dans notre seconde édition, qui semble probable.

"Si vous croyez que le *Traité sur les Fées* (*Elfes*) ci-joint, auquel je suis assez vain d'accorder quelque valeur, est digne de l'honneur d'être traduit, nous ne pourrons qu'être flattés que cette traduction se fasse. La chose elle-même en serait sans aucun doute fortifiée, non-seulement parce qu'une plus grande circulation en Angleterre, où l'opportunité est si favorable, serait la cause d'une plus profonde investigation au sujet des points controversés, mais aussi parce que vous serez capable d'ajouter, par votre grande connaissance des traditions générales, beaucoup de nouveau et de merveilleux. J'ai moi-même, cette fois, eu une opportunité de perfectionner ce que je savais sur ce sujet, avec les sources où j'ai pu puiser ici, et avec l'*Histoire des îles d'Orkney*, de Barry, que je n'avais pas encore lue, non plus que les récits donnés des fées anglaises et américaines par Irving, dans *Bracebridge-Hall*. En outre, j'ai aussi trouvé des informations au sujet des petites fées, en Hollande et en Bretagne, et, finalement, concernant les serviens *Vilen*, qui évidemment sont les mêmes esprits, et desquels Vesely donne une description dans son *Serbische Hochzeitslieder*, publié à Pesth, en 1826.

"Dans une traduction du traité, il y aurait donc beaucoup de choses à compléter, quoique le résultat principal, qui suppose que les fées parcouraient toute l'ancienne Europe, ne paraît pas laisser le moindre doute. La nouvelle d'un second volume des *Légendes féeriques* étant déjà sous presse, a été reçue par nous avec plaisir, et nous acceptons avec reconnaissance votre offre aimable de nous en envoyer un exemplaire en feuilles. M. Frédéric Fleischer, de Leipsick, par la faveur de qui vous recevrez cette lettre, vous fera connaître, en même temps, la maison de librairie; ou le moyen par lequel nous pourrons recevoir cet exemplaire. Car il n'est pas nécessaire de mentionner que nous ne pensons aucunement à laisser notre traduction incomplète, mais que nous désirons l'enrichir de votre continuation.

"Mon frère Jacob se recommande à votre faveur, comme je le fais moi-même. Si nous sommes, en quelque manière que ce soit, capables de vous aider dans vos travaux littéraires, il nous sera infiniment agréable de le faire.

"Je reste, avec la plus grande considération et estime, cher Monsieur,

"Votre très-obéissant serviteur.

"Dr Guillaume Grimm,

"Secrétaire de la Bibliothèque Électorale."

[*From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.*]

SALOMON HERMANN MOSENTHAL.

(See page 241.)

Born 1821. A poet, and the most distinguished of contemporary German dramatic authors. He received an excellent education in the Gymnasium at Cassel, afterwards entered the Polytechnic School of Carlsruhe, where he studied the natural sciences, and finally took his degree as Doctor in Philosophy at the University of Marburg, in Hesse-Cassel. In 1850 Dr. Mosenthal was made Librarian to the Ministry for Public Education, at Vienna. He is the author of a volume of elegant poems, published in 1845, and of several dramas and dramatic pieces, which have obtained for him a world-wide reputation. His 'Deborah' (translated into English under the title of 'Leah,' and the drama *par excellence* of Miss Bateman) appeared in 1849, and has been translated and performed with unequalled success in not less than *ten* different languages, a circumstance of which no other modern author can boast. His other dramas are. 'Cæcilia von Albano,' 'Bürger and Molly, or A German Poet's Life,' 'Der Sonnwendhof' (1854), 'The Goldsmith of Ulm,' 'Düwecke,' an historical drama, 'The German Comedians' (1862), and 'Pietra' (1864).

Né en 1821. Poëte, et le plus distingué des auteurs dramatiques contemporains de l'Allemagne. Mosenthal reçut une excellente éducation au Gymnase de Cassel, et entra ensuite à l'École polytechnique de Carlsruhe, où il étudia les sciences naturelles, et finalement prit son degré comme Docteur en Philosophie, à l'Université de Marbourg, en Hesse-Cassel. En 1850 le docteur Mosenthal fut nommé bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique, à Vienne. Il est l'auteur d'un volume de très-jolies poésies, publié en 1845, et de plusieurs ouvrages dramatiques, qui lui ont mérité une réputation universelle. Sa *Déborah*, traduite en anglais sous le nom de *Léah*; et le drame, par excellence, de Miss Bateman, parut en 1849, et a été traduite dans dix différentes langues, et a été représentée dans autant de pays avec un égal succès, circonstance dont, peut-être, aucun auteur moderne ne peut se vanter. Ses autres pièces sont: *Cécilia d'Albano, Bürger et Molly, ou la vie d'un Poëte allemand, Der Sonnwendhof* (1854), *L'Orfévre d'Ulm, Duwecke*, drame historique, *Les Comédiens allemands* (1862), et *Pietra* (1864).

(Translation.)

"ZEUS AND THE MORTAL.

"New-Year's Eve, 1863.

"'Great father Zeus! What me thy hand once gave
Is little, but is *all!* Behold I stay
Here on thy temple's threshold — kneeling, pray:
Preserve to me the *only thing* I have!
See him who prays to thee for Lydia's gold—
Thou bend'st thy head: soon falls the golden rain,
As once to Danaë's feet the riches roll'd!
See him who lifts his lyre, and not in vain;
Thou look'st on him—thy beaming eye he seeth
And in Olympia he obtains the wreath!
See him who prays for glory's sake to thee;—
Thou bend'st to him thy own ambrosial hand—
And his quadriga flies to victory!—
Look favourably then on *my* demand!

"'From thy high hand I have received a wife—
And all my heart and all my soul she filleth;
In sweetest harmony flows this our life,
As wish and longings equally it stilleth:
And as the hours are coming, circling round,
We share most lovingly our joy and sorrow:—
For grief, for which *love* strength from *love* doth borrow,
Will, thus exchanged, celestial bliss be found!
Send me, therefore, from thy paternal throne
Whate'er it be, joyfully I'll bear aught:
Let but *her* heart beat on my loving own.
And more than earthly,—heav'nly is *my* lot!'

"He ceased.—Zeus moveth his ambrosial head
And saith to Phœbus: 'Throw!'
One blow—
And in the mortal's arm his wife lies—dead!'

"Dr. S. H. Mosenthal."

(Traduction.)

"ZEUS ET LE MORTEL.

"Veille du Jour de l'An de 1863.

"'Grand père Zeus! ce que ta main m'a une fois donné
Est peu de chose, mais c'est *tout!* Considère que je reste
Ici sur le seuil de ton temple, priant, agenouillé:
Conserve-moi la *seule chose* que j'ai!
Vois celui qui te prie pour l'or de Lydia.
Tu penches la tête: bientôt tombera la pluie dorée,
Comme un jour aux pieds de Danaé les richesses roulèrent!
Vois celui qui soulève sa lyre, et pas en vain;
Tu le regardes. Il voit ton œil rayonnant,
Et dans l'Olympe il obtient la couronne!
Vois celui qui prie pour l'amour de la gloire;
Tu tends vers lui ta propre main pleine d'ambroisie,
Et son quadrige vole à la victoire!
Or donc, accueille favorablement *ma* demande;

"'De ta main puissante j'ai reçu une épouse,
Et elle remplit tout mon cœur et toute mon âme:
Dans la plus douce harmonie s'écoule notre vie,
Dont les désirs impatients sont également calmés par elle:
Et comme les heures tournent autour du cadran,
Nous partageons tendrement nos joies et nos peines;
Car les peines pour lesquelles l'*amour* a emprunté la force de l'*amour*,
Donneront, ainsi partagées, une félicité céleste!
Envoie-moi donc, de ton trône paternel
N'importe quoi que ce soit, je l'accepterai joyeusement;
Mais que *son* cœur batte sur mon cœur aimant,
Et plus qu'un bonheur terrestre, mon lot sera digne du ciel!'

"Il s'arrêta. Zeus fit un mouvement de sa tête ambroisique,
Et dit à Phébus: 'Jette!'
Un coup!
Et dans les bras du mortel son épouse repose—
morte!

"Dr S.-H. Mosenthal."

[*From the Collection of Hermann Kindt, Esq.*]

LUDWIG UHLAND and KARL MAYER.

(See page 241.)

Born 1787; died 1862. A celebrated German poet, one of the chiefs of the romantic school. Educated at Tübingen. He studied the law, became an advocate, and in 1810 received the degree of Doctor of Laws. In 1812 he began to practise at Stuttgart, and for a time occupied a post in the Ministry of Justice. His earliest songs, dating from 1804 to 1813, were published in the 'Musenalmanach' and other periodicals. The national movement against the French, during 1813–15, excited strong feelings in Uhland, to which he gave vent in songs which rapidly became popular. In 1819 he was returned to represent Tübingen, and afterwards Stuttgart, in the Assembly of Würtemberg. In 1830 he was appointed Professor Extraordinary of the German language and literature in the University of Tübingen, but resigned the office in 1833. In 1836 he published one of his principal works 'On the Myth of the Northern Legend of Thor,' and in 1844–5. 'Ancient High and Low German Popular Songs,' after which he lived in comparative retirement and seclusion.

The words beneath the little manuscript poem we give are in the handwriting of Uhland's oldest and dearest friend, Karl Mayer, the German lyric poet, born 1786.

Né en 1787; mort en 1862. Célèbre poète allemand, un des chefs de l'école romantique. Il fut élevé à Tubingue, et étudia le droit; il devint un avocat, et, en 1810, reçut le degré de docteur en loi. Deux ans après, il commença la pratique à Stuttgart, et pour un temps occupa un emploi au Ministère de la Justice. Ses premiers chants, datés de 1804 à 1813, furent publiés dans le *Musenalmanach* et autres publications périodiques. Le mouvement national contre les Français, en 1813–15, excita les sentiments d'Uhland, auxquels il donna jour dans des chants qui devinrent rapidement populaires. En 1819 il fut nommé pour représenter Tubingue, et ensuite Stuttgart, dans l'assemblée du Wurtemberg. En 1830 il fut nommé professeur extraordinaire de langue allemande et de littérature à l'Université de Tubingue, mais se démit de ses fonctions en 1833. En 1836 il publia un de ses principaux ouvrages: *Sur le Mythe de la légende du nord de Thor*, et en 1844–45 les *Anciens Chants populaires de la Haute et Basse Allemagne*. Après cela il vécut dans une comparative retraite et séclusion.

Les quelques mots qui accompagnent le poeme d'Uhland, ont été écrits par son plus ancien et meilleur ami, Charles Mayer, le poete lyrique allemand, né en 1786.

(Translation.)

"TO MY FATHERLAND.

"These songs I should devote to thee,
Beloved German fatherland!
For thou, risen again and free,
Hast all my mind at thy command.

"But heroes' blood for thee is shed
For thee youth's noblest blossoms fell.
After such sacrifices great,
Can these songs have for thee a spell?

"I testify that the above song by Uhland 'To my Fatherland,' was written by himself.

"Charles Mayer.

"*Tübingen, 13th January*, 1863."

(Traduction.)

"A MON PAYS.

"Ces chants, je te les consacrerai,
Bien-aimée Allemagne, mon pays!
Car tu as, élevée de nouveau et libre,
Tout mon esprit à tes ordres.

"Mais le sang des héros pour toi a coulé
Pour toi, les plus nobles et les plus jeunes, ont tombé.
Après de pareils grands sacrifices,
Ces chants ont-ils pour toi aucun charme?

"Je certifie que les lignes précédentes, par Uhland: *A mon Pays*, ont été écrites par lui-même.

"Charles Mayer.

"*Tubingue, 13 janvier* 1863."

[*From the Collection of Hermann Kindt, Esq.*]

ROBERT WILKS, BARTON BOOTH, and COLLEY CIBBER.

(See page 242.)

We here present our readers with a curious document, dated 1714, and bearing

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs un document curieux, daté de 1714, et

the signatures of the three well-known theatrical worthies above named, at a time when they were all associated with Sir Richard Steele in the management of Drury Lane Theatre. It appears to be a wax-chandler's bill for "White wax candals for the play hous," and amounts to the sum of *three shillings and nine pence.*

portant la signature des trois personnages sus-mentionnés, célèbres dans le monde théâtral, à l'époque où ils étaient associés avec sir Richard Steele dans la direction du Théâtre de Drury-Lane. Ce document paraît être la note d'un marchand de bougies pour fournitures faites au théâtre, montant à la somme de *trois shellings neuf pence* (environ cinq francs) !

(Traduction.)

"Livré à Mme Kirkem pour le théâtre

		£.	s.	d.
"4 novembre 1714.	Pour une livre de bougies	0	2	6
5 " "	Pour une demi-livre de bougies	0	1	3
	"Trois shellings neuf pence.	0	3	9

"Rob. Wilks.
"B. Booth.
"C. Cibber"

[From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.]

STEPHEN KEMBLE.

(See page 242.)

Born 1758; died 1822. An eminent actor. Younger brother of John Philip Kemble and Mrs. Siddons, whose autographs we have already given at pages 140 and 219 respectively. He first appeared in London, at Covent Garden, in 1783, afterwards played at the Haymarket, then became manager of a company playing at Edinburgh and Glasgow, and subsequently of another which acted at Newcastle, Durham, Sunderland, etc. He became so bulky in person as to be almost unfit for any character but Falstaff, which he played "without stuffing."

Né en 1758; mort en 1822. Un éminent acteur. Frère cadet de John-Philip Kemble et de Mme Siddons, dont nous avons déjà publié les autographes (pages 140 et 219). Il parut pour la première fois à Londres à Covent-Garden, en 1783, joua ensuite à l'Haymarket et devint peu après directeur, d'abord d'une troupe jouant à Édimbourg et à Glascow, et en second lieu d'une autre troupe, qui joua à Newcastle, Durham, Sunderland, etc. Kemble devint si obèse qu'il ne lui fut presque plus permis de jouer aucun rôle, si ce n'est celui de Falstaff, pour lequel il avait vraiment *le physique de l'emploi.*

(Traduction.)

"Cher monsieur,—Le porteur (mon fils [illegible] recevra mes appointements.

"Samedi, Worplesdon. "Votre, sincèrement,
"S. Kemble.
"*Théâtre Royal de Drury-Lane.*"

[De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.]

MRS. STEPHEN KEMBLE.

(See page 242.)

This lady, formerly Miss Satchell, well known in the character of Yarico, was a favourite actress at Covent Garden Theatre at the time Stephen Kemble made his first appearance there in 1783. He married her the same year. The letter we publish is dated from "The Grove, Durham," where Stephen died. It was written by Mrs. Kemble to Mr. Mitchell, the manager of the Scarborough Theatre, nine years after her husband's death.

Cette dame, née Miss Satchell, bien connue dans le rôle d'Yarico, était une actrice favorite du théâtre de Covent-Garden, à l'époque où Etienne Kemble y fit sa première apparition, en 1783. Elle l'épousa la même année. La lettre que nous publions est datée du Grove, Durham, où son mari mourut. Mme Kemble l'écrivit à M. Mitchell, directeur du théâtre de Scarborough, neuf ans après être devenue veuve.

(Traduction.)

"Cher Monsieur,—Comme les vingt livres sterling que vous m'avez envoyées restent [illegible] me sont venues par l'entremise de la Banque, je ne sais pas réellement si [illegible] autre reçu est nécessaire ou non, mais en cas qu'il ne le serait pas, j'ai pensé qu'il valait mieux vous en aviser, votre réception cette fois-ci, et vous pourrez mieux m'informer quand vous m'enverrez une nouvelle somme. Je suppose que Scarborough doit [illegible] à ce moment, et que vos affaires vont de mieux en mieux. M. Crook, à ce qu'on me dit, [illegible] deux fois à Sheffield, et j'espère que lui et ses amis sont maintenant convaincus de *son attachement passionné* : 4, 5 et 7 livres sterling furent les recettes de cet *homme important.* J'apprends qu'il est maintenant engagé à Hull, où il entendra bientôt parler de M. Donkin.

"En vous souhaitant toutes sortes de succès, je reste, Monsieur,

"Votre obligée,
"E. Kemble.

"*Grove, Durham, Grand* 1831

[From the Collection of the Editor.]

CHARLES MATHEWS, the Elder.

(See page 243.)

We have already published two autographs of this famous comedian, at pages 92 and 132 of our first volume, with a biographical notice at page 22. We cannot, however, resist the temptation of again presenting him to our subscribers, in company with his intimate friends Daniel Terry and Frederick Yates the former of whom he succeeded at the Adelphi as joint manager with Yates.

Nous avons déjà publié deux autographes de ce fameux comédien (pages 92 et 132 de notre premier volume), avec une notice biographique (page 22). Nous ne pouvons, cependant, résister à la tentation de le présenter de nouveau à nos lecteurs, en compagnie de ses amis intimes Daniel Terry et Frédéric Yates, au premier duquel il succéda à l'Adelphi, comme directeur associé avec Yates.

(Traduction.)

"Cher Jones, [illegible] Lord Duberly est, je crois, le meilleur rôle que je puisse jouer dans le drame [illegible]. J'ai essayé Pangloss, et c'est le pire ou à peu près. J'ai refusé de le jouer pour le théâtre et je confesse que je suis un peu fâché que Liston n'est jamais aux expédients d'autres dentistes. Salomon Grundy est un de mes favoris. Il a été écrit pour moi. Liston peut [illegible] il n'y a pas d'appel. On me demandera de jouer Pangloss pour [illegible] ; mais après vient la critique, que je sens ne pas pouvoir rencontrer en [illegible] ce rôle. Cependant, je ne peux pas toujours vous refuser. Je le jouerai donc, s'il [illegible] l'argent dans votre poche ; mais j'avoue que ce sera contre ma volonté. Quand j'aurai [illegible] parfaitement au fait dans l'autre rôle : mais employez-moi, [illegible] si je n'appartenais [illegible]. Je vous ai déjà envoyé les titres des chants : *Mélanges des Mélodies* et le *Club du Régiment.*

"Sincèrement le vôtre,
"C. Mathews

[illegible]
Richard Jones, Esq., Théâtre-Royal de Drury-Lane"

De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.]

DANIEL TERRY.

(See page 243.)

Born at Bath, 1780; died 1829. An English actor, dramatic author, and manager. In 1804 he became a member of Stephen Kemble's company at Newcastle. In 1806 he went to Liverpool, and in 1809 to Edinburgh, where he became acquainted with Mr. Ballantyne, the printer of the Waverley Novels, who introduced him to Sir Walter Scott. To this connection Terry owed his introduction to the metropolitan stage. He made his first appearance in London at the Haymarket, in 1812. After his second season there, he was engaged at Covent Garden, where he appeared in September, 1813. On a disagreement as to the value of his services he went to the rival theatre of Drury Lane, where he remained, passing his summers usually at the Haymarket, until 1825, when he, in conjunction with Yates opened the Adelphi, which they had purchased of Messrs. Rodwell, and for the purchase-money of which, Sir Walter Scott is understood to have become security. This speculation was eminently successful, but Terry did not long enjoy his good fortune; he died in 1829, in his fiftieth year, and was succeeded by his friend Mathews, who purchased his share in the theatre.

Né à Bath en 1780; mort en 1829. Un acteur, auteur dramatique et directeur de théâtre. En 1804 il devint membre de la troupe de Stephen Kemble, à Newcastle. En 1806, il alla à Liverpool, et en 1809 à Édimbourg, où il fit la connaissance de M. Ballantyne, l'imprimeur des romans de Walter Scott, à qui il fut introduit. A ses rapports avec l'auteur de *Waverley*, Terry dut son introduction sur une scène de la capitale. Son début eut lieu à l'Haymarket, en 1812. Après une double saison à ce théâtre, il fut engagé à Covent-Garden, où il parut au mois de septembre 1813. A l'occasion d'un désaccord sur la valeur de ses services, il alla au théâtre rival de Drury-Lane, où il se fixa, passant ordinairement l'été à l'Haymarket, jusqu'en 1825, époque où il ouvrit avec Yates l'Adelphi, qu'ils avaient acheté de MM. Rodwell, et pour la liquidation du paiement duquel sir Walter Scott est supposé avoir donné sa garantie. Cette affaire réussit grandement; mais Terry ne jouit pas longtemps de sa bonne fortune. Il mourut en 1829, n'ayant pas encore cinquante ans. Son ami Mathews, ayant acheté sa part de propriété du théâtre, lui succéda dans sa co-direction.

(Traduction.)

"111, *Strand, vendredi, 2 février* 1827.

"Mon cher Monsieur,—J'ai écrit au docteur Maginn d'arrêter l'imprimeur, qui inondait le théâtre. Notre théâtre est si entièrement habitué à la vente, pendant la soirée, des pièces qui y sont produites, et son public d'une classe si invraisemblablement productrice d'habitués nombreux, que si j'avais su combien ses préparations avaient été grandes, j'aurais certainement objecté au procédé du docteur Maginn, comme une dépense des plus inutiles. J'ai renvoyé toutes les pièces que j'ai pu trouver sous ma main pour le moment. S'il y en a plus au théâtre, elles seront réunies et renvoyées à votre [illegible].

"Je suis, cher Monsieur, très-sincèrement le vôtre,
"A Crofton-Croker, Esq., à l'Amirauté. "Daniel Terry."

[From the Collection of T. F. Dillon Croker, Esq.]

FREDERICK HENRY YATES.

(See page 244.)

Born 1795; died 1842. A popular actor. First appeared on the stage in 1817, and in the following year was engaged at Covent Garden. He afterwards performed in all descriptions of character, from tragedy to farce, his pathos and his humour being equally admired. He was subsequently for many years joint manager with Terry, and afterwards with Mathews, of the Adelphi Theatre, in which capacity his taste and judgment gave great satisfaction to the playgoing public.

Né en 1795; mort en 1842. Un acteur populaire. Il débuta pour la première fois en 1817, et fut engagé, l'année suivante, à Covent-Garden. Il joua ensuite toutes sortes de rôles, tragiques aussi bien que comiques et burlesques, son talent s'y prêtant également. Après cela, il fut pendant plusieurs années directeur, en société avec Terry, et ensuite avec Mathews, du théâtre de l'Adelphi, où son goût et son bon jugement donnèrent une complète satisfaction aux amateurs de théâtres.

(Traduction.)

"19, *Soho-Square, ou Théâtre de l'Adelphi,*
"*20 décembre* 1826.

"Mon cher Monsieur,—Nous sommes obligés de vous déranger pour vous demander de nous envoyer, par retour de la poste, l'avant-dernière scène et la finale de la Pantomime.

"Faites sortir Puck, s'il vous plaît, ou O'Donoghue, de l'Asile Enchanté; dites à Arlequin et à Colombine que la chasse est terminée, leur amour récompensé, et changez à la dernière scène le Temple Enchanté. Ensuite viendra la danse, et une courte finale en vers pour le Clown et les charges.

"J'ai envoyé aussi loin que nous avions à M. Grove.

"J'espère que tout va bien avec vous. Nous sommes tous sur le qui-vive. Laissez-nous avoir ce que je vous demande, le plus [illegible] des manuscrits, c'est possible.

"Très-fidèlement le vôtre.
"A T. Crofton Croker, Esq.' "Frèd. H. Yates.

[From the Collection of Thomas F. Dillon Croker, Esq.]

THE SANS-PAREIL THEATRE (ADELPHI).

(See page 244.)

About the year 1802, Mr. John Scott, who kept a dye and colour shop, obtained a lease of some land on the north side of the Strand, and built a small theatre in place of some ruinous houses which stood upon the spot. This speculation succeeded so well, that in 1806 he considerably enlarged the building and opened it as the "Sans-Pareil Theatre," with a variety of mechanical and optical entertainments, songs, and other amusements. Up to the year 1820 the performances were principally sustained by Miss Scott, the proprietor's daughter, but at that time the theatre passed into the hands of Messrs. Rodwell and Jones, when it became established as one of the principal theatres of London by the acting of Wrench, Reeve, Keeley, Wilkinson, and others.

Our illustration, taken from an engraving by Daniel Havell, will give an adequate idea of the exterior of this building previous to the year 1841, when a new *façade* was built. It is situated opposite to Adam Street, Adelphi, from which, on the change of ownership in 1820, it took the name of the Adelphi, now better known as the New Adelphi Theatre.

En 1802, ou environ, M. John Scott marchand de couleurs, obtint la location d'un petit terrain, situé au nord du Strand, et fit construire un théâtre, à la place de quelques maisons ruinées qui s'y trouvaient. Cette spéculation réussit si bien qu'en 1806 il agrandit considérablement l'édifice, et l'inaugura sous le nom de Théâtre Sans-Pareil, avec une variété de divertissements de toutes sortes, des chants, etc. etc. Jusqu'en l'année 1820, les représentations furent principalement soutenues par Miss Scott, fille du propriétaire; mais à cette époque le théâtre passa dans les mains de MM. Rodwell et Jones, quand il devint effectivement un des principaux théâtres de Londres par le talent de Wrench, de Reeve, de Keeley, de Wilkinson et de plusieurs autres artistes.

Notre illustration, copiée d'une gravure par Daniel Havell, donne une idée exacte de l'extérieur de ce théâtre, antérieurement à 1841, quand on lui donna une nouvelle façade. Il est situé en face Adam-Street, Adelphi, d'où, lors du changement de propriétaire en 1820, il prit son nom. Il est aujourd'hui généralement connu comme le Nouveau Théâtre de l'Adelphi.

CHRISTINA, QUEEN OF SWEDEN, and her MINISTERS.

(See page 215.)

This remarkable woman was born in 1626, and died at Rome in 1689. At the age of six years she lost her father, Gustavus Adolphus, who was killed in 1632, at the battle of Lutzen. She took the direction of affairs in 1644, and, until 1649, reigned wisely and successfully,—thanks to the advice of an able minister, the Count of Oxenstiern. About that time she surrounded herself with corrupt men, discharged her ministers, and brought upon herself numerous embarrassments. To escape from them, and to live in entire liberty, she abdicated, in 1654, in favour of her cousin, Charles Gustavus. She was then but twenty-eight years of age. After that, she travelled in different parts of Europe, abjured Lutheranism, passed some time in France, where she disgraced herself by the murder of Monaldeschi, her Master of the Horse and her lover. Her cousin having died, she returned in haste to Stockholm, seeking to regain the Crown; but her change of religion had alienated her subjects. She returned to Rome, where she died in 1689. Christina had received a brilliant education, and was all her life devoted to the study of science, the arts, and literature. She founded an academy.

By the rescript we give, Christina appoints several ambassadors to make peace with Poland. The document does not bear her signature, she was then but eight years of age, but it is signed by her ministers:

Gabriel Oxenstiern, Chamberlain, son of Count Oxel Oxenstiern, who rendered great services to his country as Prime Minister under Gustavus Adolphus and Christina, whose tutor he was.

James de la Gardie, Marshal of the Kingdom.

Charles Gulldenhjelm, Admiral of the Kingdom.

Peter Bannier, Vice-Chancellor of the Kingdom.

Gabriel Oxenstiern, jun., Treasurer of the Kingdom.

Cette femme remarquable naquit en 1626, et mourut à Rome en 1689. A l'âge de six ans elle perdit son père, Gustave-Adolphe, qui fut tué en 1632 à la bataille de Lützen. Elle se mit à la tête des affaires en 1644, et jusqu'en 1649 elle régna avec sagesse et avec éclat, grâce aux conseils d'un ministre habile, le comte d'Oxenstierna. Vers cette époque, elle s'entoura d'hommes corrompus, éloigna ses ministres, et se suscita de nombreux embarras. Pour y échapper, et pour vivre en liberté entière, elle abdiqua en 1654 en faveur de son cousin, Charles-Gustave. Elle n'avait alors que vingt-huit ans. Elle voyagea alors dans différentes parties de l'Europe, abjura le Luthéranisme, passa quelque temps en France, où elle se souilla du meurtre de Monaldeschi, son écuyer et son amant. Son cousin étant mort, elle se rendit en toute hâte à Stockholm, et chercha à reprendre la couronne: mais son changement de religion lui avait aliéné tous ses anciens sujets. Elle retourna à Rome, ou elle mourut en 1689. Christine avait reçu une éducation brillante, et toute sa vie elle posséda pour les sciences, les lettres et les arts, une espèce de culte. Elle fonda une académie.

Par le rescrit que nous donnons, la reine Christine nomme des ambassadeurs pour faire la paix avec la Pologne. Ce document ne porte point sa signature, elle n'avait alors que huit ans; mais il est signé de ses ministres:

Gabriel Oxenstierna, chambellan, fils du comte Oxel Oxenstierna, qui rendit tant de services a son pays comme premier ministre sous Gustave-Adolphe et sous Christine, dont il fut le tuteur.

Jacques de la Gardie, maréchal du Royaume.

Charles Gulldenhjelm, amiral du Royaume.

Pierre Bannier, vice-chancelier du Royaume.

Gabriel Oxenstierna, le jeune, trésorier du Royaume.

(Translation.)

"We, Christina, by the grace of God, Queen Elect, and Hereditary Princess of the Swedes, Goths, and Vandals, High Princess of Finland, Duchess of Esthonia and Carelia, and Ruler of Ingria, to all and each whom these presents may concern or in any way affect, make known and declare, in order that the late truce between the Kings and realms of Sweden and Poland may be the more effectually secured on both sides, and that in the meantime either a perpetual peace or a longer truce may the more easily be treated of and composed between the parties, and also, as serious impediments have hitherto occurred to prevent this being accomplished, therefore, lest the remaining time also should pass away fruitlessly, and that it may be as widely known as possible to the whole world and to friendly kings and princes, that We have neglected no opportunity within our power of averting the effusion of Christian blood, by virtue of these presents depute and appoint, as the legitimate Plenipotentiaries of our Kingdom, the Most Illustrious and Generous, the Most Noble and sincerely faithful to us, to wit: the Illustrious Peter Brahé, Count of Wisinburg, Baron of Ridbosolm and Lindsolm, Provincial Judge of Wesmannia, of the Highlands, and of Dalia; Herrman Wrangel, Hereditary Governor of Abo and Skogkloster, Knight of the Golden Order, Field-Marshal and General in Borussia; Steno Bielke, Baron of Krakerium, Legate in Ordinary to the Court of Pomerania; Achatius Axel, Hereditary of Gokshelm and Rinhesta, Chief Justice of our Supreme Court, and Provincial Judge in Norrea, all Senators of our Kingdom, and also John Oxenstierna, Baron of Kimutho, Ruler of Tiholm and Tidoen, our Privy Councillor; and John Nicodemi, our Secretary and Commissary in Oshnacy in Borussia, as well as the Ambassadors of the King and Kingdom of Poland, and of the Grand Duchy of Lithuania, with full power to agree and conclude at the first time of their assembling, and to undertake and enter upon the said treaties of matters, decreed through the marvellousness of the times, and to inquire into and entertain all just and equitable reasons for concluding a lasting peace between the nations aforesaid.

"Wheresoever, therefore, the Plenipotentiaries of the Diet, and of our Kingdom of Sweden, with the Plenipotentiaries of the King and Kingdom of Poland, and of the Grand Duchy of Lithuania may execute, appoint or conclude the absence of one or other of them notwithstanding, We, by virtue of these presents, shall consider satisfactory, approved, and settled according to the best mode.

"To confirm the faith of which, and to add the greater force thereto, We have ordered to be appended to these presents, as subscribed by the hand of our guardians, and of the administrators of the Kingdom of Sweden, our Royal Seal.

"Done at our Citadel of Stockholm, this $\frac{15}{25}$ day of September, 1634.

"Signatures:—
"Gabriel Oxenstiern, Chamberlain.
James de la Gardie, Marshal.
Charles Gulldenhjelm, Admiral.
Peter Bannier, Vice-Chancellor.
Gabriel Oxenstiern, jun., Treasurer."

(Traduction.)

"Nous, Christine, par la grâce de Dieu, reine élue, et princesse héréditaire des Suédois, Goths et Vandales, haute princesse de Finlande, duchesse d'Esthonie et Cardie, et gouvernante d'Ingrie, à tous et chacun que ces présentes peuvent concerner, ou en quelque manière affecter, faisons savoir et déclarons, afin que la dernière trêve entre les rois et royaumes de Suède et de Pologne puisse être plus effectivement assurée des deux côtés, et que, dans l'intervalle, une paix perpétuelle, ou une plus longue trêve puisse être plus facilement traitée ou établie entre les deux parties, et aussi, parce que des embarras sérieux ont jusqu'à présent été élevés pour prévenir leur accomplissement; en conséquence, de peur que le temps qui reste s'écoule mutilement, et pour que tout le monde, rois et princes amis, puissent savoir autant que possible que nous n'avons négligé aucune opportunité en notre pouvoir d'éviter l'effusion du sang chrétien, en vertu de ces présentes, députons et nommons comme les plénipotentiaires légitimes de notre royaume les plus illustres et généreux, les plus nobles fidèles à notre personne, savoir: l'illustre Peter Brahé, comte de Wisinburg, baron de Ridbosolm et Lindsolm, juge provincial de Wesmannia, des Hautes-Terres et de Dalia: Herrman Wrangel, gouverneur héréditaire d'Abo et Skogkloster, chevalier de l'ordre d'Or, feld-maréchal et général en Borussia: Steno Bielke, baron de Krakerium, légat ordinaire à la cour de Poméranie, Achatius Axel, héréditaire de Gokshelm et Rinhesta, juge en chef de notre cour suprême, et juge provincial en Norrée, tous sénateurs de notre royaume; et aussi Jean Oxenstiern, baron de Kimutho, gouverneur de Tiholm et Tidoen, notre conseiller privé; et Jean Nicodemi, notre secrétaire et commissaire ordinaire en Borussia: aussi bien que les ambassadeurs du roi et du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, avec pleins pouvoirs d'agréer et conclure, à la première occasion de leur réunion, et d'entreprendre et entamer l'arrangement de cette affaire, différée par la perversité des temps, et d'entretenir et s'informer de toutes raisons justes et équitables pour établir une paix durable entre les nations sus-nommées.

"En conséquence, quoi que ce soit que les plénipotentiaires de la Diète, et de notre royaume de Suède, avec les plenipotentiaires du roi et du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie pourront exécuter, établir ou conclure, même en l'absence de l'un quelconque d'entre eux), en vertu de ces présentes, sera considéré par nous satisfaisant, sera approuvé et arrêté de la meilleure manière possible.

"Pour confirmer la bonne foi, et ajouter une plus grande force à ces présentes, nous avons ordonné, qu'outre les signatures de la main de nos gardiens et des administrateurs du royaume de Suède, notre sceau royal y serait apposé.

"Fait à notre citadelle de Stockholm, ce $\frac{15}{25}$me jour de septembre 1634.

"Signatures:
"Gabriel Oxenstiern, chambellan.
Jacques de la Gardie, maréchal.
Charles Gulldenhjelm, amiral.
Pierre Bannier, vice-chancelier.
Gabriel Oxenstiern, le jeune, trésorier."

From the Collection of the Editor.

LOUIS XV., KING OF FRANCE AND NAVARRE.

(See page 246.)

Born at Fontainebleau in 1710; died at Versailles in 1774. Great-grandson of Louis XIV., and son of the Dauphin, the Duke of Burgundy. He became king in 1715, under the regency of Philip, Duke of Orleans, and had Fleury for his tutor. He was declared to have attained his majority in 1723, on completing his fourteenth year. In 1725 he married Maria Leczinska, daughter of Stanislaus, ex-king of Poland. The following year he called to the direction of affairs Cardinal Fleury, who succeeded in regulating the finances, and who obtained from Austria the cession of the Duchy of Lorraine to Stanislaus, stipulating that on the death of that prince the province should revert to France. The succession of the Emperor Charles VI., who died in 1740, was strongly disputed. Louis XV. declared himself in favour of Charles Albert, the Elector of Bavaria, against Maria Theresa, daughter of the Emperor, but the loss of the battle of Dettingen destroyed the hopes of both *protégé* and patron. Louis, however, went in person to attack the Austrian possessions in Holland and took many fortified towns; but he fell seriously ill at Metz. This illness excited universal alarm, and when the King was saved, as by a miracle, he received from his people the title of "Bien-aimé." The battles of Fontenay and Raucoux covered the French with glory; but at the same time they suffered much in Italy, and their defeat at Plaisance forced them to recross the Alps. The second Peace of Aix-la-Chapelle (1748) was then signed, by which France gave up all her conquests. In 1756 the Seven Years' War began, which was so disastrous for France, and which ended in the cession to England of Canada and some other colonies. The remainder of the reign of Louis XV. was signalized only by the banishment of the Jesuits (1762) and the abolition of parliaments (1771). He died of the smallpox in 1774.

It was during the reign of Louis XV. that the corruption of morals attained such an alarming extent among all classes in France, encouraged as it was by the materialism and the sensual philosophy taught by many literary men. This deplorable state of things, to which must be added the general misery and humiliation of the country and the ruin of its finances, prepared the explosion which took place under the unfortunate successor of Louis XV.

He was but twelve years old when he signed the letter we give, which was written to Frederick II., King of Prussia, on the 13th November, 1722. This letter, to which the royal seal is attached, is countersigned by—

Né à Fontainebleau en 1710; mort à Versailles en 1774. Arrière-petit-fils de Louis XIV, et fils du Dauphin, le duc de Bourgogne. Fut déclaré roi en 1715, sous la régence de Philippe, duc d'Orléans, et eut Fleury pour précepteur. Fut déclaré majeur en 1723, en atteignant sa quatorzième année. Épousa en 1725 Marie Leczinska, fille de Stanislas, ex-roi de Pologne. L'année suivante, il appela aux affaires le cardinal Fleury, qui parvint à rétablir l'ordre dans les finances, et qui fit céder par l'Autriche à Stanislas le duché de Lorraine, en stipulant qu'à la mort de ce prince cette province reviendrait à la France. La succession de l'empereur Charles VI, mort en 1740, fut vivement disputée. Louis XV se déclara pour Charles-Albert, électeur de Bavière, contre Marie-Thérèse, fille de l'empereur; la perte de la bataille de Dettingen détruisit toutes les espérances du protégé et du protecteur. Néanmoins, Louis alla attaquer en personne les possessions autrichiennes dans les Pays-Bas et prit plusieurs places fortes; mais il tomba gravement malade à Metz. Cette maladie excita les alarmes universelles, et lorsque le roi eut été sauvé, comme par miracle, il reçut de son peuple le nom de *Bien-aimé*. Les batailles de Fontenoy et de Raucoux couvrirent de gloire les armées françaises; mais en même temps elles souffrirent beaucoup en Italie, et la perte de la journée de Plaisance les força à repasser les Alpes. Alors fut signée la seconde paix d'Aix-la-Chapelle (1748), par laquelle la France rendit toutes ses conquêtes. En 1756 commença la guerre de Sept Ans, qui fut si désastreuse pour la France, et qui aboutit à la cession par ce pays à l'Angleterre du Canada et d'autres colonies. Le reste du règne de Louis XV ne fut signalé que par le bannissement des jésuites (1762) et l'abolition des Parlements (1771). Louis XV mourut de la petite vérole en 1774.

Ce fut sous son règne que la corruption de la moralité et des principes s'étendit en France d'une façon alarmante parmi toutes les classes, encouragée qu'elle était par le matérialisme et la philosophie sensuelle enseignés par plusieurs hommes de lettres. Cet état de choses déplorable, auquel il faut ajouter la misère générale, l'humiliation du pays et la ruine des finances, prépara l'explosion qui eut lieu sous le règne de l'infortuné successeur de Louis XV.

Il n'avait que douze ans lorsqu'il signa la lettre que nous donnons, écrite à Frédéric II, roi de Prusse, le 13 novembre 1722. Cette lettre, à laquelle est attachée le sceau royal, est contre-signée du—

CARDINAL GUILLAUME DUBOIS.

(See page 246.)

Born 1656; died 1723. He was the son of a poor apothecary of Limousin, and was educated at the Collége de St. Michel at Paris, whilst acting as servant to the Principal. After finishing his studies, he obtained the appointment of tutor to the Duke of Chartres, afterwards Duke of Orleans and Regent. Of an active and clever disposition and a penetrating mind, he soon gained the confidence of his pupil, whose intellect he cultivated without opposing his taste for pleasure. He knew equally well how to conciliate the favour

Né en 1656; mort en 1723. Fils d'un pauvre apothicaire du Limousin, il fit ses études à Paris au collége de Saint-Michel, tout en servant le principal comme domestique. Après avoir achevé ses classes, il réussit à devenir précepteur du duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans et régent. D'un esprit vif, pénétrant et adroit, il sut promptement gagner la confiance de son élève, dont il cultivait l'intelligence sans combattre le goût qu'il avait pour le plaisir. Il sut également se concilier la faveur de Louis XIV, en déterminant

of Louis XIV., by inducing his pupil to marry a legitimated daughter of the king, and was rewarded with a rich abbacy. The Duke of Orleans, who became Regent in 1715, called him to the Council of State. He obtained great reputation as a diplomatist by concluding at the Hague, in concert with Lord Stanhope, an alliance between England, France, and Holland, against Spain, which country somewhat troubled the Regent. He was soon afterwards appointed Minister for Foreign Affairs. He acquired new titles to the affection of the Regent by the discovery and defeat of the conspiracy of Cellamare. Shortly afterwards he received the Archbishopric of Cambray and a cardinal's hat. In 1722 he was appointed Prime Minister. From that time he seems to have reigned as absolute master, and the depravity of the Court was continually increasing. Happily, this scandalous reign was not a long one; he died the following year of an abscess. His enemies reproach him with debauchery, avarice, knavery, flattery, and ungovernable ambition; it cannot, however, be denied that he possessed great political talents.

It was in his character of Prime Minister that he countersigned the letter of Louis XV. to Frederick the Great, of which we have spoken above.

son élève à épouser une fille légitimée du roi; il reçut en récompense une riche abbaye.

Le duc d'Orléans, devenu régent en 1715, l'appela au conseil d'état. Il se fit une grande réputation de diplomate, en concluant à La Haye, de concert avec lord Stanhope, une alliance entre l'Angleterre, la France, et la Hollande, contre l'Espagne, qui inquiétait le régent. Il fut bientôt après nommé ministre des affaires étrangères. Il acquit de nouveaux titres à l'affection du régent, en découvrant et faisant échouer la conspiration de Cellamare. Peu après, il recevait l'archevêché de Cambray et le chapeau de cardinal. Tant d'honneurs ne satisfirent pas son ambition; en 1722 il fut nommé premier ministre. Dès lors il semble avoir régné en maître absolu, et la dépravation de la cour alla toujours croissant. Heureusement que ce règne scandaleux ne fut pas long; il mourut l'année suivante d'un abcès. Ses ennemis lui reprochent la débauche, l'avarice, la fourberie, la flatterie, l'ambition la plus effrénée; cependant, on ne peut lui refuser de grands talents politiques.

C'est en sa qualité de premier ministre qu'il contre-signa la lettre de Louis XV à Frédéric le Grand, que nous avons mentionnée ci-dessus.

(Translation.)

"Most high, most excellent, and most powerful Prince, our very dear and much beloved good brother, we have received with so much the greater pleasure the letter which your Majesty addressed to us in the month of October, inasmuch as it gives us at the same time new assurances of your friendship and new evidences of the interest which your Majesty continues to take in what concerns us. Colonel the Count de Truchses, whom your Majesty accredited to give us these assurances in your name, has forgotten nothing in fulfilling the task committed to his care; his wisdom and the good management he has shown on the occasion merit your Majesty's confidence and satisfaction, and we confide to him our assurances of the friendship we continue to entertain for your Majesty. And we pray God that he will have you, most high, most excellent, and most powerful Prince, our very dear and much beloved good brother, in His holy keeping. Dated at Versailles, the 13th November, 1722.

"Your good brother,

"(Signed) (Seal.) LOUIS.

"(Countersigned) CARDINAL DUBOIS."

Superscription:

"To the most high, most excellent, and most powerful Prince, our very dear and much beloved good brother, the King of Prussia."

[*From the Collection of the Editor.*]

PRINCESS SOPHIA OF ENGLAND.

(See page 247.)

Born November 3, 1777; died May 27, 1848. Fourth daughter of George III., and aunt of Her present Majesty.

Née le 3 novembre 1777; morte le 27 mai 1848. Quatrième fille du roi Georges III, et tante de S. M. la reine Victoria.

(Traduction.)

"*Mercredi soir.*

"Son Altesse Royale la princesse Sophie pense qu'il est juste d'informer M. Banting qu'en référence à sa liste de l'évaluation d'objets mobiliers et immobiliers, etc., de Connaught-Place, n° 7, son Altesse Royale trouve que dans le salon du sud, M. Banting a inscrit le grand meuble sous la glace, comme une bibliothèque *couverte d'un marbre*. La princesse se considère *justifiée* d'en informer M. B., parce que chaque meuble est démonté, et, en conséquence, elle espère (cela étant le cas) qu'il peut être considéré comme compris dans la liste originale aujourd'hui entre les mains de S. A. R. Il serait à désirer, quand M. B. en aura le loisir, qu'il pût donner à S. A. R. la liste des articles et les prix fixés pour chacun d'eux; comme le nombre en est considérable, cela simplifierait beaucoup toute l'affaire.

"La princesse demande une ligne de réponse à cette note, avant qu'elle voie M. ——."

[*De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.*]

ALEXANDRA JOSEFOVNA, GRAND DUCHESS OF RUSSIA.

(See page 256.)

Born June 26, 1830. Daughter of Joseph, Duke of Saxe-Altenburg. Married August 30, 1848, to Constantine Nicolajevitch, Grand-Duke of Russia, Lord High Admiral, etc., younger brother of Alexander II., Emperor of All the Russias. Four princes and two princesses have been the issue of the marriage.

Née le 26 juin 1830. Fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg. Mariée le 30 août 1848 à Constantin-Nicolajevitch, grand-duc de Russie, grand-amiral, etc., frère puîné d'Alexandre II, empereur de toutes les Russies. Quatre princes et deux princesses sont issus de ce mariage.

[*From the Collection of the Editor.*]

RICHARD COLLEY, MARQUIS OF WELLESLEY and EARL OF MORNINGTON.

(See pages 248–9.)

Born 1760; died 1842. Elder brother of the Duke of Wellington. An English statesman. On attaining his majority, he sat in the House of Lords of the Irish Parliament as Lord Mornington; after the union, he was elected a Member of the English House of Commons. In 1793 he was made a Lord of the Treasury and Baron Mornington. In 1797 he was appointed Governor-General of India, a post which he occupied until 1805; and it was under his auspices that his brother, Arthur Wellesley, commenced his brilliant career. India was in a critical state at the time Lord Mornington assumed the Government. General Bonaparte had conquered Egypt. Tippoo Sahib was burning with a desire to regain the possessions which the English had taken from him, and was encouraged in his designs by French emissaries. The Governor-General began by forcing the Nizam to send away his French troops; he then opened negotiations with Tippoo, to detach him from the French alliance. Not succeeding in this, he took his capital of Seringapatam by an assault in which the Prince perished (1799); he then turned his arms against the Mahrattas, conquered in three months the whole country situated between the Jumna and the Ganges, and compelled the submission of Scindia and the Rajah of Berar (1803). He received in recompense the title of Marquis, and the right to add to his armorial bearings the standard of Tippoo Sahib. On his return to England (1805) the Marquis Wellesley, a personal friend of the King, rendered great services to the Ministry in the House of Lords. In 1809 he was appointed Ambassador to Spain, where he remained only a few months. He returned with the conviction that the French could not be driven from the Peninsula, unless England herself conducted the war. On the death of the Duke of Portland, he was induced to accept the post of Minister for Foreign Affairs under Mr. Perceval, but resigned in 1812 because he thought the war was not prosecuted with sufficient energy. On the death of Mr. Perceval, he was charged by the Prince Regent with the formation of a coalition Ministry, in which he failed. He then became, in the House of Lords, the champion of Catholic Emancipation. In 1821 he accepted the Vice-Royalty of Ireland, the duties of which office he fulfilled during a most difficult period, until 1828. His brother, the Duke of Wellington, had then assumed the reins of power, and their opinions on Catholic Emancipation differed so widely that the Marquis had no alternative but to resign. He died on the 26th September, 1842, at the age of eighty-three.

The Marquis was educated with his brothers at Eton, where he distinguished himself. The letter we give is very piquant; it contains certain satires of high life at that period (1818), written with much sarcastic humour.

Né en 1760; mort en 1842. Frère aîné du duc de Wellington. Homme d'état anglais. A sa majorité, il siégea à la chambre des lords du Parlement irlandais comme lord Mornington; il fut élu, après l'union, membre de la chambre des communes du Parlement britannique. En 1793 il fut fait lord de la trésorerie, et baron de Mornington. En 1797 il fut nommé gouverneur-général de l'Inde, poste qu'il occupa jusqu'en 1805; et ce fut sous ces auspices que son frère, Arthur Wellesley, commença sa brillante carrière. L'Inde se trouvait dans un état critique quand lord Mornington en assuma le gouvernement. Le général Bonaparte avait conquis l'Égypte. Tippoo-Sahib brûlait du désir de reprendre les possessions que les Anglais lui avaient enlevées, et il était encouragé dans ses desseins par des émissaires français. Le gouverneur-général commença par forcer le Nizam à renvoyer ses troupes françaises; puis, il ouvrit des négociations avec Tippoo, pour le détacher de l'alliance française. N'y ayant pas réussi, il prit sa capitale de Seringapatam dans un assaut où périt ce prince (1799); puis il tourna ses armes contre les Mahrattes, conquit en trois mois tout le pays situé entre la Djomna et le Gange, et força à la soumission le Scinde et le rajah de Bérar (1803). Il reçut en récompense le titre de marquis et le droit d'ajouter à ses armoiries l'étendard de Tippoo-Sahib. A son retour en Angleterre (1805) le marquis de Wellesley, ami personnel du roi, rendit d'assez grands services au ministère à la chambre des lords. En 1809 il fut nommé ambassadeur en Espagne, où il ne resta que quelques mois. Il en revint avec la conviction que les Français ne pourraient être chassés de la péninsule, que si l'Angleterre conduisait elle-même la guerre. A la mort du duc de Portland, il accepta, non sans peine, le poste de ministre des affaires étrangères sous M. Perceval. Il donna sa démission en 1812, parce qu'il trouvait que la guerre n'était pas poussée assez énergiquement. A la mort de M. Perceval, il fut chargé par le régent de former un ministère de coalition; il échoua. Il se fit alors à la chambre des lords le champion de l'émancipation catholique. En 1821 il accepta la vice-royauté d'Irlande, fonctions qu'il remplit par les temps les plus difficiles jusqu'en 1828. Alors, son frère, le duc de Wellington, avait assumé le pouvoir, et ses opinions sur l'émancipation différaient tellement des siennes, qu'il ne put que donner sa démission. Il mourut le 26 septembre 1842, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Le marquis avait été élevé avec ses frères au collége d'Eton, où il fit de brillantes études. La lettre que nous donnons de lui est excessivement piquante. Elle dépeint certains ridicules du *high life* de l'époque (1818) avec autant de satire que d'*humour*.

(Traduction.)

"*Belmont-House*, 16 *août* 1818, *dimanche*.

"Mon cher ——,—Depuis que M. —— vous a écrit pour vous remercier de la venaison de Conholt, nous nous sommes amusés à visiter Dawlish, Exmouth, Exeter, etc., et à tirer aux pigeons, aux lapins, aux moineaux, aux hirondelles, aux traquets, aux mouettes, aux linottes, aux pinsons et aux martins.

"Un grand événement s'est passé; nous avons vu milady . . . . , épouse du grand . . . . La tigresse royale est moins féroce, et il y a moins de danger à l'approcher. Elle réside ordinairement à Windsor, et elle appartient à la tribu populairement appelée *Royalty-Binding*; elle appelle la cour *Nous* et la cité 'Ceux de là-bas:' elle ne parle jamais que d'empereurs, de rois et de princes, ou de leurs épouses, de leurs familles et de leurs maîtresses; elle dit 'la chère Reine, le pauvre cher Roi, la charmante princesse Élisabeth, le ravissant landgrave de Hesse; nous nous assemblons tous chez la princesse Sophie, aujourd'hui chez la chère Reine, à Kew; cette bague-ci est un cadeau que m'a fait la très-chère princesse Augusta; la princesse Élisabeth m'aurait donné une améthyste aussi grosse que le pouce de lord . . . . ; mais celle-ci était plus que je ne pouvais porter sur ce doigt à moi, de sorte que je ne pus la prendre.'

"Tel fut notre passe-temps avant et pendant le dîner, avec un mélange curieux de phrases les plus vulgaires, avec un accent du Devonshire, et en affectant de parler précipitamment et d'estropier les mots comme à la cour. Elle s'en prit impitoyablement à son pauvre mari (qu'elle appelle toujours John), en l'accusant de tous les défauts possibles; . . . John usa de représailles avec cent pour cent d'intérêt, à notre amusement infini; à la fin, ses repliques, provoquées par les attaques de sa femme, devinrent si grossières, qu'elle débarrassa le champ de bataille de sa laide personne. . . .

"Tout cela réussit assez bien; et tout en louangeant violemment son chien aussi hideux que hargneux, je m'en tirai passablement, jusqu'à ce que nous rejoignîmes les dames après *le vin*. Alors elle insista pour que je partageasse son admiration de la poésie et de la prose de Walter Scott; je résistai; elle devint véhémente; je me jetai à pleins ridicules sur les mots usés de *clair-de-lune*, de la brise, des frimas, des lances qui s'agitent, des pleurs qui sourient, des lacs, des fougères, etc. Voilà qu'elle se mit en colère, et qu'elle me demanda: 'Que lisez-vous donc, mon Dieu! si vous ne lisez Walter Scott?' Bientôt après cette boutade, nous décampâmes, en la laissant en furie, tandis que son mari faisait semblant de dormir.

"Nous partîmes sans venaison ni lapins; je n'attends rien de plus, tant qu'elle restera dans le Devonshire: qui plus est, nous craignons que . . . . n'osera plus nous inviter même à chasser de nouveau. Quant à dîner une seconde fois avec milady, j'aimerais beaucoup mieux dîner chez Polito avec la hyène—la lionne et la tigresse sont de *charmantes princesses* comparées à elle; et la guenon lui est fort supérieure en beauté, en voix, en manières, en odeur.

"M. —— et moi nous espérons anxieusement de recevoir des nouvelles favorables de votre santé.

"Pour toujours, cher Monsieur, bien à vous,

"WELLESLEY."

[*De la Collection du Directeur.*]

ÉDOUARD, DUC DE FITZ-JAMES.

(See pages 254–5.)

Died in 1838. A French polititian. A direct descendant of James II. of England; great-grandson of James Fitz-James, Duke of Berwick (the natural son of that king and Arabella Churchill, sister to the Duke of Marlborough). The Duke of Berwick followed his father into exile, and exerted himself to replace him on the throne; he then became a naturalized French subject, was created a Marshal of France by Louis XIV., who gave him the command of the expedition to Spain, where he gained the decisive battle of Almanza, and acquired glory in other important campaigns, espe-

Mort en 1838. Homme politique français. Arrière-petit-fils de Jacques II d'Angleterre par James Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de ce roi, et d'Arabella Churchill, sœur du duc de Marlborough. Le duc de Berwick suivit son père en exil, fit tous ses efforts pour le faire remplacer sur le trône; puis se fit naturaliser Français, fut créé maréchal de France par Louis XIV, qui lui donna le commandement de l'expédition en Espagne, où il gagna la bataille décisive d'Almanzar, il se couvrit de gloire dans d'autres campagnes importantes, notamment contre

cially that against the Duke of Savoy. He died on the field of battle, at the siege of Philipsburg, in 1734. Charles, Duc de Fitz-James, son of the Marshal, who died in 1787, became a Peer and Marshal of France. He was the grandfather of Edward, the subject of the present notice, who was a peer of France until 1830, and afterwards Deputy, and who died in 1838. He was one of the best friends and most faithful adherents of the unfortunate Charles X.

The letter we publish possesses great interest; it is a valuable page in the private history of the commencement of the reign of Louis XVIII., from the ultra-royalist point of view. Talleyrand and Fouché are described as traitors. We call particular attention to this passage in the letter of the Duc de Fitz-James:—"I am glad to show you that those gentlemen who have been for twenty-four years invoking the liberty of the press, no longer desire this when they are themselves attacked by it."

(Translation.)

"*Paris, 9 septembre.*

"I wrote you a long letter by my uncle, my dear Edward. Since then our position has not much changed. The dismissal of Fouché has, however, been much talked of during the last few days. It appears that those reports to the King on the situation of France, which are of such an incendiary character, and veritable tocsins of the Sicilian Vespers, have shocked the sovereigns to such a degree, that they have insisted upon his dismissal. Already he has good friends in the different cabinets, for his fall, announced for many days past, is not yet decided upon. I regret to tell you that it is the Duke of Wellington who has the longest sustained him in the councils of the sovereigns. It is truly afflicting to see how little is known of France by the persons who surround the emperors and kings. Having all resided in Paris during the reign of Bonaparte, they have seen all those miserable *valets* who surrounded him, invested with such splendour, and themselves abased before this vile *canaille* to such a state of humility, that, notwithstanding the change of fortune, they cannot entirely shake off the yoke which they placed upon themselves. For them, Talleyrand is still the Talleyrand of Vienna and of Presburg. They have trembled before him, he still rules their opinion, and makes them see France as it is his interest to show it to them. As for us, who then lived in the obscurity which was suitable to our situation, we are not known by them, or else, prejudiced by our mortal enemies, they regard us as partisans unworthy to be heard. All the youth surrounding the Emperors of Russia and Austria, which crowded to Paris at the time when their sovereigns were at the feet of the tyrant, saw there only the impure troop of women in the train of the Borghèse and the Murats. They still see only such. They are persuaded by these jades that three-fourths of France regret Bonaparte, wish for his son, and have no desire for the Bourbons.

"The departure of Fouché would certainly be a good, but will not suffice to withdraw us from our frightful position. It is the system that should be changed, and for that it would be necessary for the whole ministry to resign. So long as the King is not convinced of the necessity of placing honest men in all positions,—I do not mean only at the head of the administrations, but in all the places dependent upon those administrations,—we shall always be on the eve of a catastrophe, and our situation will be merely ephemeral. In truth, if our allies did not serve as a garrison (rather a costly one, I admit) I do not know if we should exist three weeks. We are more numerous, but without strength; all is in the hands of the chiefs of the army of the Loire. This army, which people amuse themselves by complimenting, and addressing to it orders of the day, though disbanded, becomes every day more execrable. The rallying word of all the bandits in the four corners of France is, 'To the Loire!' They would all march against us if the Allies were to disappear. An entirely military guard is being formed. All the passions are in force, all ambitions awakened. I believe it will be well formed, it ought to be numerous, but before it can be raised, we shall have time to perish a thousand times.

"The Duc d'Angoulême has just arrived from the south. In eight days, partly by address, and partly by menaces, he has compelled three Spanish *corps d'armée* to evacuate the French territory, and has come in sixty-two hours from Toulouse, himself bringing to the King letters from the three generals. There is nothing more brilliant than this. Such services ought to open the eyes of our enemies. But they will not look at what they do not wish to see. It is impossible to combine more activity, more prudence, and more firmness than are to be found in the Duc d'Angoulême.

"I send you a work which is making considerable stir just now, having been seized by the police. I am glad to show you that those gentlemen who have been for twenty-four years invoking the liberty of the press, no longer desire this when they are themselves attacked by it. As the author, who is one of my personal friends, has fulfilled all the conditions required by law, he is going to proceed against them in the law courts and in the chambers. He is a man who will risk everything. Read his book, you will like it; a great part of it was written in my chambers.

"You will see more of my prose in the newspapers. The father of General Bertrand pretends that his son is my benefactor, and has saved my life and my liberty. Hence all sorts of complaints. I must reply, though I dislike newspaper skirmishes. I can assure you that these assertions are all false. Adieu!

"In finishing my letter I learn that Fouché has carried the day, and remains. It is to your Cabinet that we owe this!!!!"

[*From the Collection of Hubert E. H. Jerningham, Esq.*]

HENRY GRATTAN.

(See page 247.)

Born at Dublin in 1750; died in London in 1820. He commenced his career as a barrister, in Dublin, and in 1775 he entered the Irish Parliament, where he soon took a distinguished position. In 1782 his efforts prevented the union of the Irish Parliament with that of Great Britain, and from that time he became the recognized leader of the Irish Whig Club. Parliament voted him the sum of £50,000 as a reward for his services. Although himself a Protestant, he unceasingly advocated the electoral franchise for his Catholic countrymen. After the recall of the Viceroy, Lord Fitzwilliam, Grattan opposed the insurrection caused thereby; but his efforts were in vain, and he quitted Parliament. He re-entered it again for a short time to oppose the measures of Pitt, who was about to consummate the union of Ireland with England; he again failed. In 1805 he took his seat in the English Parliament, where he continued to urge the political rights of his Catholic countrymen; one may even say that he died for the cause of Catholic Emancipation. In effect, notwithstanding the entreaties of his friends that he would take care of his shattered health, he persisted upon going to Ireland to obtain signatures to a monster petition, and had only just returned to London to present it to Parliament, when he died from debility (14th March, 1820). He was seventy years of age. His remains were interred in Westminster Abbey.

Né à Dublin en 1750: mort à Londres en 1820. Il débuta comme avocat à Dublin, et entra en 1775 au parlement d'Irlande, où il prit tout d'abord un rang distingué. En 1782 ses efforts empêchèrent la réunion du parlement d'Irlande à celui de la Grande-Bretagne, et depuis ce moment il fut le chef reconnu du Whig-Club d'Irlande. Le parlement vota en sa faveur une récompense de 50,000 livres sterling. Bien que Protestant lui-même, il ne cessa de réclamer la franchise électorale pour ses compatriotes catholiques. Après le rappel du vice-roi d'Irlande, lord Fitzwilliam, Grattan chercha à s'opposer à l'insurrection qui en fut la suite; mais ses efforts furent vains, et il quitta le parlement. Il y rentra un moment pour s'opposer aux mesures de Pitt, qui allait consommer l'union de l'Angleterre avec l'Irlande: il échoua encore. En 1805 il siéga au parlement anglais, où il ne cessa de revendiquer les droits politiques de ses concitoyens catholiques; on peut même dire qu'il mourut pour la cause de l'émancipation catholique. En effet, malgré les instances de ses amis, qui le priaient de ménager sa santé fort ébranlée, il persista à se rendre en Irlande pour y faire signer une pétition monstre, et à peine était-il retourné à Londres pour la présenter au parlement, qu'il mourut de débilité (le 14 mai 1820). Il était âgé de soixante-dix ans. Sa dépouille mortelle fut enterrée à l'abbaye de Westminster.

(Traduction.)

"*28 septembre.*

"Mon cher lord,—Je me sens particulièrement obligé à Votre Seigneurie pour l'introduction de votre fils, M. Eden. Il a été assez bon pour passer quelques jours avec moi, ce dont je me souviendrai toujours avec plaisir. J'ai été très-flatté de la lettre de Votre Seigneurie. Je me rappelle nos anciennes différences d'opinion avec impartialité, et notre accord actuel avec satisfaction. Dans les deux cas, j'ai la conscience de vos grands talents, et pendant que je vous félicite sur le bonheur de votre retraite, je dois regretter, avec le pays, la perte de vos services.

"Je suis, mon cher lord, le vôtre très-fidèlement,

"H. Grattan."

[*De la Collection de l'honorable Eleanor Eden.*]

JOHN JERVIS, EARL ST. VINCENT.

(See page 251.)

Born in 1734; died in 1823. A celebrated English admiral. He entered the navy at the age of ten years; in 1774 he received the command of the 'Foudroyant,' and became Rear-Admiral in 1787. At the commencement of the war with France, he took Guadaloupe, Martinique, and St. Lucia. Made Admiral of the Blue in 1795, he commanded the Mediterranean fleet, and succeeded in intercepting and defeating the Spanish fleet before Cape St. Vincent (February 14, 1797), although the enemy had double the number of ships, men, and guns. Parliament gave him a vote of thanks and a pension of £3000 a year; he was also raised to the peerage with the title of Earl St. Vincent. In 1800 he took the command of the Channel fleet, and in 1801 was made First Lord of the Admiralty, an office which he held for three years. He was appointed Admiral of the Fleet on the coronation of George IV. (1821), and died two years afterwards, at the age of ninety.

The letter which we publish, and which shows the independence of his character, was written by Lord St. Vincent when eighty-five years old.

Né en 1734; mort en 1823. Célèbre amiral anglais. Entra dans la marine à l'âge de dix ans; en 1774 il reçut le commandement du *Foudroyant*, et il devint contre-amiral en 1787. Au commencement de la guerre avec la France, il s'empara de la Guadeloupe, de la Martinique et de Sainte-Lucie. Promu amiral de l'escadre bleue en 1795, il commanda la flotte de la Méditerranée, et il réussit à intercepter et à défaire la flotte espagnole devant le cap Saint-Vincent (14 février 1797), bien que l'ennemi fût deux fois plus nombreux en vaisseaux, en hommes et en bouches à feu. Le Parlement lui vota des remercîments et une pension de 3000 livres par an; il fut aussi élevé à la pairie, sous le titre de comte de Saint-Vincent. En 1800 il prit le commandement de la flotte du Détroit; fut fait premier lord de l'amirauté en 1801, poste qu'il conserva pendant trois ans. Il fut nommé amiral des flottes le jour du couronnement de Georges IV (1821), et il mourut deux ans après, âgé de 90 ans.

Lord Saint-Vincent avait 85 ans, quand il écrivit la lettre que nous reproduisons, et qui témoigne de l'indépendance de son caractère.

(Traduction.)

"Monsieur,—M. Heath a été cause que je n'ai pas répondu à une lettre que j'ai eu le plaisir de recevoir de miss Trelawney, à laquelle je vous prie de présenter mes excuses. Je joins à ce pli une souscription pour son institution louable.

"Vous me rendez justice en croyant que mon zèle pour la cause catholique n'a pas diminué, bien qu'une indisposition m'ait empêché d'y donner mon appui en personne ou par délégation.

"Si ma santé le permet, j'aurai beaucoup de plaisir à vous voir ici, et j'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'estime.

"Monsieur,

"Votre très-obéissant et humble serviteur,

"*Rochester*, 11 *juin* 1819." "Saint-Vincent.

[*De la Collection de H.-E.-H. Jerningham, Esq.*]

HENRY BROUGHAM, BARON BROUGHAM AND VAUX.

(See page 251.)

Born at Edinburgh in 1779. A celebrated English lawyer and statesman. He was educated first at the High School of Edinburgh, and afterwards at the University in that capital, where he distinguished himself by his remarkable aptitude for mathematics and the physical sciences. In 1800 he became a member of the Society of Advocates in Edinburgh. In 1802 the 'Edinburgh Review' was established, and from that time until 1828 he was one of its principal contributors. In 1808 he was called to the Bar in London, where he soon attained a leading position. In 1810 he was returned to the House of Commons as Member for Camelford, by the influence of the Earl of Darlington, whose borough it was. He soon became one of the first orators in Parliament; he spoke with great eloquence in favour of Catholic emancipation, and the abolition of the slave-trade, and, at the general election of 1812 he thought himself strong enough to contest the borough of Liverpool with Mr. Canning. He did not, however, succeed, and he did not re-enter Parliament until 1816. The following fifteen years were the most favourable to his reputation as an orator and statesman. The history of Great Britain under the successive administrations from 1816 to 1830 is but a continual struggle between the Tories and the Opposition, on a great number of questions concerning popular rights. The victory was gained by the Opposition, and that victory was in a great measure owing to the oratorical talent and energy of Mr. Brougham. We must also state that, as a barrister, he had rendered himself extremely popular by his able defence of Queen Caroline, and that the education of the people never had a more eloquent or more devoted champion. In 1830 he was

Né à Édimbourg en 1779. Célèbre jurisconsulte et homme d'état anglais. Fut élevé d'abord à la fameuse grande école (*High School*) d'Édimbourg, et ensuite à l'université de cette capitale, où il se fit remarquer par une aptitude merveilleuse pour les mathématiques et les sciences physiques. En 1800 il devint membre de la Société des avocats d'Édimbourg. En 1802 fut fondée *La Revue d'Edimbourg*, et il en fut l'un des principaux écrivains depuis lors jusqu'à 1828. En 1808 il fut admis au barreau de Londres, où il acquit bientôt une place prééminente. En 1810 le comte Darlington le fit nommer membre de la chambre des communes pour Camelford, bourg dans la dépendance du comte. Il devint en peu de temps l'un des premiers orateurs de la seconde chambre; il parla avec grande éloquence en faveur de l'émancipation catholique et de l'abolition de la traite des noirs, et il se crut assez fort pour disputer aux élections générales de 1812 le bourg de Liverpool à M. Canning. Il échoua, et les portes du parlement ne lui furent réouvertes qu'en 1816. Les quinze années qui suivirent furent les plus favorables à sa réputation d'orateur et d'homme d'état. L'histoire de la Grande-Bretagne sous les ministères qui se succédèrent de 1816 à 1830 n'est qu'une lutte continuelle entre les Tories et l'Opposition sur un grand nombre de questions concernant les libertés populaires. La victoire resta à l'Opposition; cette victoire fut due, jusqu'à un certain point, au talent oratoire et à l'énergie de M. Brougham. Disons aussi que, comme avocat, il s'était rendu excessivement populaire par sa belle défense de la reine Caroline, et que l'instruction publique n'avait jamais eu de champion et plus éloquent et plus dévoué que lui. En 1830 il fut élu

elected for the county of York, and in the month of November in the same year, on the accession of the Whigs under Lord Grey, he was appointed Lord Chancellor. This extraordinary and unprecedented advancement occasioned great surprise; but the manner in which Lord Brougham performed his numerous and arduous duties met with general approbation. Sir Robert Peel, in 1834, succeeded the Whigs, who returned to power a year after, under Lord Melbourne. Lord Brougham was not included in the Ministry. His rupture with the Whigs dates from April, 1835. From that time he devoted himself to legal reforms. After the Revolution of 1848 he proposed to the provisional government to become a French citizen, doubtless because he had a château at Cannes, where he passed several months every year; he had, moreover, since 1833, been an Associate of the Academy of Moral and Political Sciences. The Government informed him that to become a French citizen he must cease to be an English peer.

We have not space to enumerate the various works for which we are indebted to Lord Brougham, — all the reforms and philanthropic labours to which his name is attached.

Lord Brougham was recently the host of M. Berryer, the eminent French orator; the banquet given in honour of the latter by the English Bar is too recent to require further mention; it is this banquet which is referred to in the autograph of the venerable Peer. His letter is addressed to Sir Fitzroy Kelly, the organizer of the fête; when Lord Brougham wrote it (last year) he was eighty-five years old; but his Lordship scarcely seems to feel the advance of age.

par le comté de York, et au mois de novembre de la même année, à l'accession des whigs sous lord Grey, il fut nommé lord chancelier. Cet avancement prodigieux, sans précédent, causa une surprise extrême. Mais la manière dont lord Brougham exerça ses fonctions multiples et ardues lui valurent l'approbation générale. Sir Robert Peel déplaça en 1834 les whigs, qui revinrent au pouvoir un an après, sous lord Melbourne. Lord Brougham ne reçut aucun portefeuille. Sa rupture avec les whigs date d'avril 1835. Il s'occupa dès lors de la réforme de la procédure légale. Après la révolution de 1848 il proposa au gouvernement provisoire de devenir citoyen français, sans doute parce qu'il possédait un château à Cannes, où il passait plusieurs mois de l'année. De plus, depuis 1833 il était membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques. Le gouvernement lui répondit que pour devenir citoyen français, il devait cesser d'être pair anglais.

L'espace nous manque pour nommer tous les ouvrages qu'on doit à lord Brougham, tous les travaux, toutes les œuvres de réforme et de philanthropie auxquels il a attaché son nom.

Tout récemment lord Brougham a été l'amphytrion de M. Berryer, l'éminent orateur français; le banquet donné en son honneur par le barreau anglais est encore trop récent pour le rappeler ici; c'est de ce banquet qu'il est question dans l'autographe du vénérable lord Brougham. Cette lettre est adressé à sir Fitzroy Kelly, l'organisateur de la fête; quand lord Brougham l'a écrite (l'an dernier), il avait quatre-vingt-cinq ans; mais Sa Seigneurie semble se rire des années.

(Traduction.)

"4, *Grafton-Street, Samedi.*

"Mon cher sir Fitzroy,—Croirez-vous que j'aie complétement oublié de vous dire un mot du banquet Berryer lorsque je vous vis hier? Qu'avez-vous fait?

"La chambre des lords a été très-gaie et très-piquante hier soir, mais j'en suis parti avant dîner.

"Très-sincèrement à vous,

"H. BROUGHAM."

[*De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.*]

JOHN CAMPBELL, BARON CAMPBELL.

(See page 251.)

Born in Scotland in 1779; died in London in 1861. An English lawyer and politician. He was educated at St. Andrew's University, Scotland. In 1800 he came to London to study the law, but was not called to the Bar until 1806. During the interval, he supported himself as a Parliamentary reporter for the press. In 1827 he was made King's Counsellor. At this period he was for several years an assiduous writer for the 'Morning Chronicle.' In 1830 he entered the House of Commons; became Solicitor-General in 1832, Attorney-General in 1834. Lord Chancellor of Ireland in 1841, with the title of Lord Campbell, Chancellor of the Duchy of Lancaster in 1846, Lord Chief Justice of the Court of Queen's Bench in 1850, with a salary of £8000 per annum, and lastly, Lord Chancellor, on the return of Lord Palmerston to power in 1859. He died two years afterwards.

We are indebted to him for two very important biographical works, 'The Lives of the Lord Chancellors' and 'The Lives of the Chief Justices,' which appeared in 1845 and 1849.

Né en Écosse en 1779; mort à Londres en 1861. Jurisconsulte et homme politique d'Angleterre. Fit ses études en Écosse, à l'université de Saint-André, puis il vint étudier le droit à Londres en 1800. Ce ne fut qu'en 1806 qu'il fut admis au barreau, et pendant son stage il sténographiait pour la presse au parlement, afin de pouvoir subsister. En 1827 il fut nommé avocat aux Conseils de la Couronne; pendant l'intervalle, il collabora assidûment au *Morning Chronicle*. En 1830, il entra à la chambre des communes; devint avocat-général en 1832, procureur-général en 1834, lord chancelier d'Irlande en 1841, avec le titre de lord Campbell, chancelier du duché de Lancaster en 1846, président de la cour du Banc de la Reine en 1850, avec un traitement de 8,000 livres sterling; et enfin lord chancelier du royaume, au retour de lord Palmerston aux affaires en 1859. Il mourut deux ans après.

On lui doit deux ouvrages biographiques fort importants: le premier sur *Les Chanceliers d'Angleterre*, et l'autre sur *Les Présidents des cours suprêmes*, etc., qui ont paru en 1845 et 1849.

"Je désire fort que vous dîniez avec moi et le grand juge de Massachusetts.

"Sincèrement à vous,

"CAMPBELL."

[*De la Collection du Directeur.*]

EDWARD BURTENSHAW SUGDEN, BARON ST. LEONARDS.

(See page 260.)

Born in London in 1781. An eminent English lawyer. He was admitted to the Bar in 1807. His 'Concise and Practical Treatise of the Law of Vendors and Purchasers of Estates' brought him considerable practice at the commencement of his career. In 1817 he devoted himself entirely to the Court of Chancery, where he gained great reputation. He became King's Counsel in 1822, and, in 1828, entered the House of Commons. The following year he was appointed Solicitor-General, under the Duke of Wellington, and, in 1835, Lord Chancellor of Ireland under Sir Robert Peel. In 1852 he was made Lord Chancellor of England, and created Baron St. Leonards; he resigned the seals on the retirement of Lord Derby, but continued to exercise great influence in the House of Peers as one of the Law Lords. Sir Fitzroy Kelly, a very competent authority, says, in the letter we publish:—"Lord St. Leonards is the first Equity Lawyer of this or any other age."

Né à Londres en 1781. Éminent jurisconsulte anglais. Entra au barreau en 1807. Son *Traité concis et pratique de la loi sur les ventes et les achats d'immeubles* lui attira dès le début de sa carrière une nombreuse clientèle. En 1817 il se consacra aux procès de la cour de chancellerie (équité), et s'y fit une haute réputation. Il fut fait conseil du roi en 1822, et, en 1828, il entra à la chambre des communes. L'année suivante il fut nommé Solliciteur-général, sous le duc de Wellington, et, en 1835, lord chancelier d'Irlande sous sir Robert Peel. En 1852 il fut créé lord chancelier d'Angleterre et baron Saint-Leonards: il se démit des sceaux à la retraite de lord Derby, mais il continue de jouir à la chambre des lords d'une grande autorité comme jurisconsulte. Sir Fitzroy Kelly, autorité fort compétente dans l'espèce, dit dans la lettre que nous donnons de lui:—"Lord Saint-Leonards est le premier légiste non-seulement de ce temps-ci, mais de tous les âges."

(Traduction.)

"*Ferme de Boyle,*

"24 *septembre* 1862.

"Mon cher Kelly,—Je regrette de vous dire qu'il sera tout à fait en dehors de notre pouvoir, de vous rendre, et à lady Kelly, visite durant cette automne. Veuillez lui donner lui mes meilleures amitiés. J'espère que ma filleule va à merveille.

"Je viens de terminer le corps de ma quatorzième édition du livre sur les Acquisitions. Vous verrez que cet ouvrage a coûté beaucoup de peine. Préparez vos rayons pour lui! J'ai eu un mauvais rhume, et en suis à peine débarrassé aujourd'hui. Très-occupé avec ma ferme et l'horticulture

"Toujours le vôtre sincèrement,

"SAINT-LEONARDS."

[*De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.*]

CHARLES EDWARD POULETT THOMPSON, LORD SYDENHAM AND TORONTO.

(See page 250.)

Born at Waverley in 1799; died in Canada, 1841. Youngest son of John Poulett Thompson, Esq., head of the firm of Thompson, Bonar, and Co., one of the oldest and largest houses trading with Russia. He was sent, at sixteen years of age, to St. Petersburg, to be employed in his father's house there, which was then under the direction of his elder brother. He returned to England in 1817, on account of his health, and travelled in France, Switzerland, and Italy. Two years afterwards he entered the house of his father in London, and, in 1821, was again sent to St. Petersburg, —this time as a partner. He remained there two years, passed some months at Vienna, and then returned to London, to take the management of the concern, jointly with his brother Andrew.

In 1826 he was elected a Member of the House of Commons to represent Dover. His speeches, chiefly on commercial subjects, attracted the attention of Mr. Huskisson, and on the accession of the Whigs in 1830, he was made Vice-President of the Board of Trade and Treasurer of the Navy. In 1832 he was returned both for Dover and Manchester; he elected to sit for the latter place, which he represented as long as he sat in the House of Commons. In 1834 he was appointed President of the Board of Trade. In 1839, on the elevation of Mr. Spring Rice to the Peerage, he was offered the Chancellorship of the Exchequer, or the post of Governor of Canada. He accepted the latter appointment, was made a Member of the Council in August, and left for Quebec, where he arrived in September. His administration of Canada was so successful that he was, in the following year, called to the House of Peers, by the title of Baron Sydenham, of Sydenham, in the county of Kent, and of Toronto, in Canada. In 1841 he had a fall from his horse, from the effects of which he died a few days afterwards.

His death was a great loss for England. His extraordinary talents as a politician, an administrator, and a financier seemed to point him out for the office of Prime Minister. The amenity of his character and his attractive manners had made him many friends.

Né à Waverley en 1799; mort au Canada en 1841. Le plus jeune des fils de John-Poulett Thompson, esquire, chef de la maison J. Thompson, J. Bonar et Cie, l'une des plus anciennes et des principales maisons commerçant avec la Russie. Il fut envoyé à seize ans à Saint-Pétersbourg, pour y être employé dans la maison de son père, alors dirigée par son frère aîné. Il retourna en Angleterre en 1817, pour cause de santé, voyagea en France, en Suisse et en Italie. Deux ans après, il entrait dans la maison de son père à Londres, et en 1821 il fut envoyé de nouveau à Saint-Pétersbourg, cette fois comme associé de la maison. Il y resta deux ans, passa quelques mois à Vienne, et revint à Londres, pour y diriger la *firm* avec son frère André.

En 1826 il fut élu membre de la chambre des communes pour Douvres. Ses discours, sur des sujets principalement commerciaux, furent remarqués par M. Huskisson, et à l'accession des whigs à la fin de 1830, il fut nommé vice-président du bureau de commerce et trésorier de la marine. En 1832 il fut élu par Douvres et par Manchester; il opta pour cette dernière ville, qu'il représenta tant qu'il siégea à la chambre des communes. En 1834 il fut nommé président du Bureau de Commerce. En 1839, à l'élévation de M. Spring-Rice à la pairie, on lui offrit la chancellerie de l'échiquier ou le gouvernement du Canada. Il accepta ce dernier poste, fut fait membre du Conseil privé au mois d'août, et partit pour Quebec, où il arriva en septembre. Il administra le Canada avec tant de succès, qu'un an après il fut appelé à la pairie sous le titre de baron Sydenham, de Sydenham, comté de Kent, et de Toronto, dans le Canada. En 1841 il fit une chute de cheval, qui l'emporta quelques jours après.

Sa mort fut une grande perte pour l'Angleterre. Ses talents hors ligne comme homme politique, administrateur et financier, l'avaient désigné au poste de premier ministre. L'aménité de son caractère et ses manières pleines d'attraits lui avaient fait de nombreux amis.

(Traduction.)

"9, *Somerset Place*, 18 *mars* 1834.

"Chère lady ——,—Votre note m'est seulement arrivée avant-hier, parce que je n'étais pas à Westmeath quand vous y avez envoyé, mais sur la route qui conduit à Londres.

"J'ai peur que mon ordonnance ne vienne trop tard, je devrais dire que je l'espère. Mais comme les rhumes sont des visiteurs constants, je vous l'envoie pour la prochaine fois.

"Milles remercîments pour vos aimables questions. Je suis beaucoup mieux maintenant. Je crois que le mouvement me fait du bien. Actuellement, *vos* amis sont rentrés. J'espère que vous me protégez.

"Mes meilleures amitiés à lord ——, et croyez-moi le vôtre très-sincèrement,

"E.-POULETT THOMSON."

[*De la Collection du Comte de Malmesbury.*]

DANIEL O'CONNELL.

(See pages 258–9.)

Born 1775; died 1847. A great Irish orator. He was educated at the Jesuits' College at St. Omer, in France. Preferring the law to the Church, he was admitted to the Bar in 1798, and soon obtained a large practice and a fortune. He embraced with ardour the cause of the emancipation of his country, and vehemently maintained it in the clubs and in the newspapers. In 1815 he killed, in a duel, an alderman of Dublin, who had considered himself insulted by him. In 1823 he arranged with Mr. Sheil the bases of a new Catholic association, which, supported by the clergy, soon extended throughout

Né en 1775; mort en 1847. Grand orateur irlandais. Élevé au collége des jésuites de Saint-Omer, en France. Préféra le barreau à l'église, fut reçu avocat en 1798, et se fit bientôt une clientèle nombreuse, qui lui procura une grande fortune. Embrassa avec ardeur la cause de l'émancipation de son pays, et la soutint avec véhémence dans les clubs et les journaux. En 1815 il tua en duel un *alderman* de Dublin, qui s'était cru insulté par lui. En 1823 il arrêta avec M. Sheil les bases d'une nouvelle association catholique qui, secondée par le clergé, s'étendit bientôt sur toute l'Irlande, et reçut d'immenses

Ireland, and large sums of money were spontaneously subscribed. In 1824 he was accused of high treason, but acquitted by the jury. Having been returned to Parliament, he could not take his seat, in consequence of his refusal to take the oath of supremacy, the chief point in which was the maintenance of the Established Church. After the passing of the Catholic Emancipation Act, which he never ceased to advocate, he took his seat in the House and gave his support and influence to the Whigs, to whose triumph he greatly contributed. He subsequently obtained the admission of his countrymen to municipal offices, and was himself named Mayor of Dublin in 1841. He then demanded the "repeal of the union,"—that is to say, the dissolution of the legislative union of England and Ireland,—and with this view got up petitions and meetings, which soon became menacing. He was then accused before the Dublin tribunals and condemned, but this time the proceedings were quashed by the House of Lords (1844). He had, however, exhausted his strength in the pursuit of an impracticable project; he went to Italy to re-establish his health, but died at Genoa in 1847.

O'Connell was the very personification of an orator: of athletic form, with a powerful voice, a lively eloquence, sarcastic and reproachful, a style vigorous and full of metaphor,—nothing was wanting, and it is not surprising that he exercised a powerful influence over his countrymen.

capitaux offerts spontanément. En 1824 il fut accusé de haute trahison, mais le jury l'acquitta. Élu à la chambre des communes, il ne put y siéger, parce qu'il refusa de prêter le serment du *test*, dont le premier point était une ferme adhésion au protestantisme. Mais il y prit place dès que l'émancipation des Catholiques, qu'il n'avait cessé de réclamer, devint loi, et il prêta son appui et son influence aux Whigs, au triomphe desquels il contribua dans une grande mesure. It fit ensuite admettre ses compatriotes aux magistratures municipales, et fut lui-même nommé maire de Dublin en 1841. Il demanda ensuite *le rappel de l'union*, c'est-à-dire la dissolution de l'union législative de l'Irlande et de l'Angleterre, et provoqua dans ce but des pétitions et des *meetings*, qui devinrent bientôt menaçants. Il fut alors déféré de nouveau au tribunal de Dublin, qui le condamna: mais cet arrêt fut cassé par la cour des lords (1844). Toutefois, il avait épuisé ses forces au service d'un projet impraticable; il se rendit en Italie pour rétablir sa santé, mais il mourut à Gênes en 1847.

O'Connell était la personnification du véritable tribun: taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, sarcastique, injurieuse même, style hardi et plein de métaphores—rien ne lui manquait. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'ascendant prodigieux qu'il exerça sur ses compatriotes, les Irlandais.

(Traduction.)

"*Prison.* "*Mercion-Square*, 23 *février* 1810.

"Monsieur, Permettez-moi, en qualité de confrère, secrétaire et avocat, de m'introduire auprès de vous dans ma capacité privée, et de vous assurer que je suis un de ceux qui vous honnent dans le plus grand respect et la plus grande estime.

"Je me suis promis cette introduction auprès de vous, afin de vous exprimer franchement, au sujet de ces paragraphes de journaux qui semblent avoir fait sur votre esprit une forte impression, de vous dire que ces publications sont toutes des productions insolites [illegible] qui ne sont pas de vos [illegible], mais sont plutôt des opposés à nous déplaire qu'à écrire quelque chose sympathique à la majorité rationnelle et bien-pensante de nos membres. En fait, je suis très-surpris que le nombre de ces publications n'est pas plus considérable, et qu'elles ne sont pas plus violentes; mais ces [illegible] ne peuvent manquer de leur obtenir présent, par une mondation de commun et mauvais non-sens, quant à la résolution de nos troupes sera parfaite. Cela, j'en suis sûr, sera le signal pour ces *meetings* de commencer sérieusement leur œuvre de désunion. Les catholiques anglais seront ruinés. Vous, monsieur, vous courez un grand risque d'être appelé par toutes sortes de mauvais noms, et rien de sacré n'est profané chez vous ne sera, malgré [illegible].

"Vous ne pouvez pas, monsieur, vous former une idée de la *cause* de ce penchant à vous calomnier; mais le secret doit réellement en être trouvé dans la haine héréditaire que sept siècles d'oppression ont inculquée dans l'esprit irlandais. *Nous participons tous*, je l'avoue franchement, à ce sentiment, qui, dans les esprits vulgaires, confond toutes les distinctions. Nos publications périodiques peuvent—peut-être avec quelque affectation—être comparées à ces volumes de fumée qu'on voit quelquefois s'échapper d'un volcan éteint.

"Quant à la dernière lettre de *Détecteur*, qu'est-ce qui aurait pu être plus ridicule? Il y a quelque chose à propos 'des tubes capillaires du catholicisme,' et autres absurdités de la même espèce. C'est si furieux et si pleusement insensé, mais si [illegible] sublime, que vraiment cela mérite pas être cité.

"Vous verrez de suite, j'en suis sûr, que je vous écris avec la confiance la plus parfaite. On ne cesserait [illegible] on savait que j'aurais osé parler à haute voix avec un Anglais au sujet de ses oracles de bois.

"Croyez, monsieur, que je suis, avec un respect sincère votre, très-fidèle et obéissant serviteur.

"DANIEL O'CONNELL."

[*De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.*]

SIR JAMES ROBERT GEORGE GRAHAM.

(See page 251.)

Born 1792; died 1861. An English statesman. He was educated at the University of Cambridge. Attached by family traditions to the principles of the Tory party, he first acted as Secretary to Lord Montgomery and Lord W. Bentinck, Ambassadors to the Court of Sicily. In 1818 he succeeded in gaining his election to Parliament for the borough of Hull; but, at this election, which cost him £15,000, he repudiated his former opinions, and frankly declared himself a Whig and a supporter of political and religious reform. He retired from public life from 1821 to 1826. In the latter year he was elected Member for Carlisle. In 1830 he became a Member of Lord Grey's Cabinet as First Lord of the Admiralty. In 1834 he retired from the Ministry with Lord Stanley, in consequence of a difference of opinion among the Members of the Cabinet on the Irish Church question. He assumed an independent position in Parliament until Sir Robert Peel returned to the head of affairs in 1841; under this new chief he became Home Secretary. In 1844 he made himself very unpopular by his order to the Post-Office authorities to open and copy letters addressed to Mazzini. It was this violation of the secrecy of correspondence that led to the execution of the brothers Bandiera. In 1846 he followed Sir Robert Peel in his retirement from public affairs. In 1852 he accepted the appointment of Colonial Secretary under Lord Aberdeen. He returned to the Opposition in 1855, on the secession of Lord Palmerston, and materially contributed to his defeat on the question of intervention in China. Sir James Graham continued to hold an independent position towards the Government until his death in 1861. He had great influence in the House of Commons.

Né en 1792: mort en 1861. Homme d'état anglais. Fut élevé à l'université de Cambridge. Attaché, par tradition de famille, aux principes du parti tory, il fut d'abord secrétaire de lord Montgomery et de lord W. Bentinck, ambassadeurs à la cour de Sicile. En 1818 il réussit à se faire élire au Parlement, par le bourg de Hull; mais cette élection, qui lui coûta 15,000 livres sterling, fut pour lui l'occasion de répudier ses opinions antérieures, de se déclarer franchement whig, et partisan des réformes politiques et religieuses. Il se retira de la vie publique de 1821 à 1826. A cette époque, il fut envoyé à la chambre des Communes par les électeurs de Carlisle. En 1830 il fit parti du cabinet de lord Grey, comme premier lord de l'Amirauté. En 1834 il se retira du ministère avec lord Stanley, par suite de dissentiments entre les membres du cabinet au sujet du clergé protestant d'Irlande. Il assuma une position indépendante au Parlement jusqu'à ce que sir Robert Peel revint aux affaires en 1841; sous ce nouveau chef, il accepta le portefeuille de l'intérieur. En 1844 il se rendit très-impopulaire, par suite de l'ordre qu'il avait donné aux autorités de la poste aux lettres d'ouvrir et de copier les lettres adressées à Mazzini. On sait que cette violation du secret des lettres fit fusiller les frères Bandiera. En 1846 il suivit sir Robert Peel dans sa retraite des affaires. En 1852 il accepta de lord Aberdeen le portefeuille des colonies. Rentré dans l'opposition en 1855, à l'avènement de lord Palmerston, il contribua essentiellement à le faire renverser à propos de l'intervention en Chine. Sir James Graham a tenu vis-à-vis du ministère une attitude indépendante depuis lors jusqu'à sa mort, arrivée en 1861. Il possédait une grande autorité à la chambre des communes.

(Traduction.)

"*Amirauté*, 14 *août* 1854.

"Cher ——,—J'ai reçu votre billet, contenant et recommandant un mémoire du lieutenant ——, qui demande à être promu.

"Je suis tout disposé à déférer à vos desirs, et les services du lieutenant —— sont bons: mais je suis contenu dans de certaines bornes par les règles les plus sévères, et ce qu'on demande est fort difficile à obtenir. Quand je pourrai accéder à votre prière, j'aurai le double plaisir de rendre justice à votre ami et de faire acte de bonne volonté envers vous

"Je suis, très-sincèrement à vous,

"J.-R.-G. GRAHAM."

De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.]

SIR FITZROY KELLY.

(See page 290.)

Born in London, in 1796. A distinguished English lawyer and orator. His father was a captain in the Royal Navy, and his maternal grandmother was the wife of Captain Fordyce, who held the appointment of Carver in the Household of George III. He was called to the Bar in London in 1824, and became King's Counsel in 1835. In the same year he was elected a Member of Parliament. In 1845 he was appointed Counsel for the Bank of England. He was named Solicitor-General in 1845 and 1852, and Attorney-General in 1858, under Lord Derby. Was made Deputy-Lieutenant of the County of Suffolk in 1852. Sir Fitzroy Kelly is one of the most eloquent debaters in the House of Commons: as a lawyer he has a high reputation, and he is one of the most ardent and most intelligent champions of the reform of the civil and criminal codes.

Né à Londres, en 1796. Jurisconsulte et orateur distingué. Son père était capitaine de la marine royale, et son aïeule maternelle était la femme du capitaine Fordyce, écuyer tranchant de Georges III. Fut admis au barreau de Londres en 1824, et fut fait avocat aux conseils du roi en 1835. Fut élu à la chambre des communes la même année. Nommé conseil de la Banque d'Angleterre en 1845. Nommé solliciteur-général en 1845 et en 1852, et procureur-général en 1858, sous lord Derby. Député-lieutenant du comté de Suffolk (1852). Sir Fitzroy Kelly est l'un des orateurs les plus éloquents de la chambre des communes; comme jurisconsulte, il jouit d'une haute réputation, et la réforme des codes de la loi et de la procédure civile et criminelle n'a pas de champion plus ardent et plus intelligent.

(Traduction.)

"*Le Chauntry, Ipswich*, 25 *septembre* 1862.

"Mon vieux. Acceptez une paire, non pas de perdrix, mais d'autographes: 1° lord Saint-Leonards, ex-chancelier, et le premier légiste non-seulement de ce temps-ci, mais de tous les âges; 2° Samuel Warren, auteur de *Dix mille livres sterling de rente*, et aujourd'hui juge de la cour des procès relatifs aux aliénés; aussi longtemps que vous jouirez de vos facultés il n'aura aucune juridiction sur vous, mais comme il fait faire des camisoles de force de toutes les grandeurs, en cas de nécessité, prenez garde!

"Vos messages sont tous délivrés. Dîner samedi à 7 heures 10 minutes.

"F. K."

De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.]

SAMUEL WARREN.

(See page 280.)

Born in Denbighshire in 1807. A celebrated English novelist and lawyer. He gave up the study of medicine for that of the law, and was so successful at the commencement of his career at the Bar, that in 1831 he was one of the principal special pleaders in London. This, however, did not interfere with his activity as an author; after having written, at the age of seventeen, a captivating story for 'Blackwood's Magazine,' he published, in the same periodical, his 'Passages from the Diary of a late Physician' and 'Ten Thousand a Year.' These works, full of keen observation, and the characters of which are admirably drawn, established his reputation as a novelist. In 1837 he was admitted to the Bar, made Queen's Counsel in 1851, and President of the Corporation of the Inner Temple. In 1852 Lord Derby appointed him Recorder of Hull, and, in 1853, the University of Oxford conferred upon him the diploma of D.C.L. We have not space to enumerate the important works on legal subjects which he has written, and which are considered as authorities. We must content ourselves with adding that in 1856 he was elected a Member of the House of Commons, and that in 1859 he was appointed Principal Commissioner in Lunacy.

Né dans le comté de Denbigh en 1807. Célèbre romancier et légiste anglais. Il abandonna l'étude de la médecine pour celle du droit, et eut tant de succès au début de sa carrière d'avocat, qu'en 1831 il était l'un des principaux *special pleaders* de Londres. Cette carrière ne fit pas obstacle à son activité littéraire: après avoir écrit, à l'âge de dix-sept ans, une captivante historiette pour le *Blackwood's Magazine*, il publia dans la même revue *Les Mémoires d'un Médecin* et *Dix mille Livres sterling de rente*. Ces deux ouvrages, pleins d'observation piquante, et dont les caractères sont peints avec un attrait ravissant, assirent sa réputation de romancier. En 1837 il fut admis au barreau, puis fait conseil de la reine en 1851, et président de la corporation de jurisprudence de l'Inner Temple. En 1852 lord Derby le nomma juge des sessions trimestrielles de Hull, et en 1853 l'université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur en droit. L'espace nous manque pour énumérer les importants ouvrages de jurisprudence qu'il a écrits, et qui font autorité en la matière. Nous devons nous contenter d'ajouter qu'en 1856 il fut élu membre de la chambre des communes, et qu'en 1859 il fut nommé juge du tribunal spécial pour les causes d'aliénation, institué à cette époque.

(Traduction.)

"*Le Presbytère, Aldeburgh*, 21 *septembre* 1862.

"Mon cher Kelly.—Je regrette grandement de ne pas être à même d'accepter votre aimable invitation, pour plusieurs raisons. La première, je peux avoir à aller en ville, dans un jour ou deux, en raison de mes fonctions officielles et quelque peu fatigantes, à moins que je ne réussisse à reculer la question, comme le ——, jusqu'en novembre. Ensuite, j'ai à quitter Aldeburgh de bonne heure, le 6 octobre, pendant neuf à dix jours, pour le Cumberland et le Yorkshire, ce que je déplore infiniment; mais mes devoirs judiciaires m'y réclament. Et puis encore, le temps est précieux ici, pour moi, d'une manière inconcevable, parce que je fais, en outre, un effort désespéré pour reviser environ 600 ou 700 pages de manuscrits ennuyeux (mon horrible livre de loi), pour en reprendre l'impression, aussitôt après mon retour en ville en novembre. J'ai travaillé hier pendant sept heures consécutives à cette détestable corvée, et j'ai grandement avancée. Chaque jour que j'ai à rester ici sera pareillement occupé, et je ne pourrai me reposer, de nuit ou de jour, que lorsque je me serai débarrassé de ce cauchemar.

"Ah! à propos, pour voir si tout pouvoir littéraire était anéanti, j'ai consacré la semaine après que je vous ai vu à écrire—la première fois depuis presque deux ans—un article de littérature pour Blackwood. Il en est charmé. Si vous voyez par hasard le vénérable *Maga*, le numéro d'octobre contiendra une bagatelle [illegible] *Tickler*.

"J'aurais bien voulu voir le distingué S. S.

"Avec mes sincères amitiés pour vous, Mme et lady Kelly, dans lesquelles nous nous joignons tous.

"Croyez-moi, mon cher Kelly, sincèrement à votre,

"SAMUEL WARREN."

De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.]

SIR ARCHIBALD ALISON.

(See page 250.)

Born at Kenley, in Shropshire, 1792. An eminent jurist and historian. He was educated at the University of Edinburgh, and became an advocate at the Scottish Bar in 1814. He then made several journeys on the Continent. In 1834 he was appointed Sheriff of Lanarkshire, one of the most important judicial positions in Scotland. In 1852 he was created a Baronet. As an historian Sir Archibald is the rival of Lord Macaulay, and the publication of his 'History of Europe from the Commencement of the French Revolution in 1789 to the Restoration of the Bourbons in 1815,' the first volume of which appeared in 1839, was an era in the literary annals of the age. The highest praise that can be given to this work, is to state that it is in all English libraries, and has been translated into many languages, even into Arabic. Macaulay has been reproached with having Whig tendencies; Sir Archibald, on the contrary, is accused of being too much of a Tory.

Taking up the general history of Europe from the return of the Bourbons to France, Sir Archibald has undertaken its continuance to the commencement of the Second Empire ('History of Europe from the fall of Napoleon to the accession of Louis Napoleon in 1852').

It is a manuscript page of the first work of this great historian that we now present to our subscribers.

Né à Kenley en 1792. Jurisconsulte et historien. Fit ses études à l'université d'Edimbourg. Avocat au barreau écossais en 1814. Fit alors de nombreux voyages sur le Continent. Fut nommé en 1834 shériff du comté de Lanark, une des plus hautes charges judiciaires de l'Écosse. Nommé baronet en 1852. Sir Archibald est, comme historien, le rival de lord Macaulay, et son *Histoire de l'Europe depuis le commencement de la Révolution française en* 1789 *jusqu'à la Restauration des Bourbons en* 1815, dont le premier volume parut en 1839, a fait époque dans les annales littéraires du siècle. L'éloge le plus élevé qu'on puisse faire de cet ouvrage, c'est qu'il est dans toutes les bibliothèques anglaises, et qu'il a été traduit dans toutes les langues, même en arabe. On a reproché à Macaulay ses tendances de whig; on accuse sir Archibald d'être trop tory.

Reprenant l'histoire générale de l'Europe depuis la rentrée des Bourbons en France, sir Archibald a entrepris de la conduire jusqu'au commencement du second empire. (*Histoire de l'Europe depuis la chute de Napoléon jusqu'à l'accession de Louis-Napoléon en* 1852).

C'est une page manuscrite du premier ouvrage du grand historien que nous présentons à nos abonnés.

(Traduction.)

"Les triomphes de Fleurus, de Rivoli et d'Arcole, la conquête des Flandres et de l'Italie, la défaite de l'Espagne et la soumission de l'Autriche ne purent calmer les secrètes terreurs du Directoire français. La Suisse excitait ses alarmes, parce qu'elle était le siége d'une liberté tranquille et discrète, ses vallées heureuses étaient enveloppées de conflagrations, et son peuple uni excité par des passions révolutionnaires, afin d'assurer la frontière de Jura par un état de commotion; et même les habitants dégénérés de la Cité Éternelle et le peuple timide de Naples étaient entraînés dans la révolution, de peur que, de leurs mains pacifiques pût surgir le vengeur de la race humaine. Napoléon fut poussé en avant par cette même flamme dévorante, actuellement convertie en ambition militaire. Empire après empire, royaume après royaume, s'écroulèrent devant son épée triomphante, et à la fin l'ambition révolutionnaire se brisa contre les barrières de la nature, et la flamme de 1789 s'éteignit dans les neiges de la Russie."

Gracieusement communiqué par l'auteur.

THE RIGHT HONOURABLE JOHN WILSON CROKER.

(See page 252.)

Born at Galway, in Ireland, the 20th December, 1780; died at Hampton, in 1857. He was educated at Dublin, and was called to the Bar there in 1802, after having studied the law in London. He then yielded to his taste for literature, and, among other remarkable works, published in 1807 his book on 'The State of Ireland Past and Present.' In the same year he was elected a member of the House of Commons, and in 1809 made a speech, which was both eloquent and concise, in defence of the Duke of York, the Commander-in-chief, who was accused of corruption in the exercise of his duties. In 1809 Mr. Perceval appointed him Secretary to the Admiralty, and he retained that post until the passing of the Reform Bill in 1832. He then retired from public life, and devoted himself exclusively to literature. He was a prolific and profound writer, as well as witty and sarcastic, and was a zealous and constant contributor to the 'Quarterly Review,' the organ of the Conservative party. We have not space to enumerate the various productions of Mr. Croker in prose and verse. He died at his country house at Hampton, near London, in 1857, aged seventy-seven.

The letter we publish, addressed to Mr. Crofton Croker, his namesake, but not his relative, whom he had protected from his youth by obtaining him an appointment at the Admiralty, is very piquant.

Né à Galway, en Irlande, le 20 décembre 1780; mort à Hampton, près Londres, en 1857. Fit ses études à Dublin. Fut admis au barreau de cette capitale en 1802, après avoir étudié le droit à Londres. Il s'adonna ensuite à son goût prononcé pour la littérature, et entre autres œuvres remarquables, il produisit en 1807 son livre sur *L'état de l'Irlande, sur son passé et son avenir*. En 1807 il fut élu membre de la chambre des communes, et en 1809 il prononça un discours aussi éloquent que serré en défense du duc d'York, commandant-en-chef des troupes, accusé de corruption dans l'exercice de ses fonctions. En 1809 M. Perceval lui offrit la secrétairerie de l'Amirauté, qu'il conserva jusqu'à ce que le bill de la réforme fut voté en 1832. Il se retira alors de la vie publique, et se consacra exclusivement à la littérature. Écrivain aussi fécond que profond, aussi spirituel que mordant, il a collaboré avec ardeur et constance au *Quarterly Review*, organe du parti conservateur. La place nous manque pour énumérer les nombreuses productions en prose et en vers de M. Croker; il mourut à sa campagne de Hampton, près Londres, en 1857, âgé de soixante-dix-sept ans.

La lettre que nous donnons, adressée à M. Crofton-Croker, son homonyme, mais non son parent, qu'il avait protégé dès sa jeunesse en le faisant entrer à l'Amirauté, est des plus piquantes.

(Traduction.)

"*West-Moulsey*, 16 *janvier* 1853.

"Cher Monsieur Crofton,—Je crois que je vous dois une lettre, quoique je ne pense pas que votre dernière était de nature à demander une réponse.

"Je crois aussi vous avoir dit un jour que je ne doutais pas, bien que n'ayant pas examiné tous les anneaux de la chaîne, qu'*Edmund* Burke dérivait son nom de baptême d'*Edmund* Spenser.

"Je n'ai pas encore eu le temps de consulter la dernière livraison de lord John, mais j'ose dire qu'il a arrangé ses matériaux de façon à faire droit et à obvier aux objections précédentes. Que pensez-vous des nouveaux volumes?

"Qu'est devenu votre manuscrit de la *Tempête*? C'est sans doute une nouvelle fourberie shakespearienne. Shakespeare est un mystère miraculeux; la principale difficulté à résoudre, est qu'il ait été si indifférent au sujet de ses ouvrages et si réservé sur lui-même. Il semble avoir tout connu excepté sa propre valeur, et avoir tout prévu excepté sa propre gloire.

"Mes meilleures amitiés à Mme C. Crofton.

"Toujours le vôtre,
"J.-W. Croker.

"P.S. Ma santé, si je peux l'appeler ainsi, est à peu près la même que lorsque vous m'avez vu. Mes pouls [illegible] moyens de trente pulsations environ."

[*De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.*]

LOUIS-ADOLPHE THIERS.

(See page 252.)

Born at Marseilles in 1797. A celebrated French historian and statesman. Member of the Académie Française, etc. Our third number contained, at page 23, a very interesting letter by M. Thiers, relating chiefly to politics. We have now the pleasure of giving a second autograph of one of the most eminent men of our time; it is very piquant, and, this time, relates to literature. It contains these words: "A monk received by a Protestant, is a spectacle which is turning the brain of Paris." This evidently refers to the reception, at the Académie Française, of Father J. B. H. Lacordaire by M. Guizot.

Page 23 of our first volume contains a short biographical notice of M. Thiers.

(Translation.)

"My dear Mr. ——,—If you knew how much I am teased by the printers, you would forgive me for the lateness of this reply. I am delighted to learn that your great work is near its completion, and we will, whenever you like, have a talk on these noble subjects. If you wish that we should speak at our ease, you must come in the evening. You will find me with some friends and my family, all thinking as you do. You may also meet M. de Montalembert.

"As to tickets, I have not been able to obtain them for my dearest friends, those with whom I pass my life. A monk received by a Protestant, is a spectacle which is turning the brain of Paris. You see that Paris, although changed, is always very much like itself!

"A thousand sincere and friendly greetings.

"A. Thiers.

"18*th January*, 1861."

Né à Marseille en 1797. Célèbre homme d'état et historien français. Membre de l'Académie française, etc. Notre troisième livraison contient (page 23) une lettre fort intéressante de M. Thiers, laquelle a trait surtout à la politique. Nous sommes heureux de donner d'un des hommes les plus éminents de notre époque un second autographe fort piquant, et cette fois du domaine des lettres. Il y est dit: "Un moine reçu par un protestant, est un spectacle dont Paris raffole." Il s'agit évidemment de la réception à l'Académie française du père J.-B.-H. Lacordaire par M. Guizot.

La page 23 de notre premier volume contient une courte notice biographique de M. Thiers.

(Texte.)

"Mon cher Monsieur ——,—Si vous saviez combien je suis jugulé par les imprimeurs, vous me pardonneriez la lenteur de cette réponse. Je suis charmé d'apprendre que votre beau livre touche à sa fin, et quand vous voudrez nous causerons de ces nobles sujets. Si vous voulez que nous causions à notre aise, il faut venir le soir. Vous me trouverez avec quelques amis et ma famille, tous pensant comme vous. Vous y pouvez rencontrer M. de Montalembert.

"Quant à des billets, je n'ai pas pu en avoir pour mes plus chers amis, pour ceux avec lesquels je passe ma vie. Un moine reçu par un protestant, c'est un spectacle dont Paris raffole. Vous voyez que Paris, bien que changé, se ressemble toujours beaucoup à lui-même.

"Mille sincères et constantes amitiés.

"A. Thiers.

"18 *janvier* 1861."

[*De la Collection de Hubert-E.-H. Jerningham, Esq.*]

AUGUSTE-FRÉDÉRIC-LOUIS VIESSE DE MARMONT, DUC DE RAGUSE.

(See page 257.)

Born at Châtillon-sur-Seine, in 1774; died at Venice in 1852. He belonged to a noble family. Was placed in the School of Artillery at Châlons; was present at the siege of Toulon, where he became acquainted with General Bonaparte, who made him his aide-de-camp and took him to Italy; he greatly distinguished himself at Lodi and Castiglione. He made the campaign of Egypt as Colonel, and took with his own hand at Malta the colours of the Order, for which he was promoted to the rank of Marshal of Brigade; he equally distinguished himself at Alexandria and the Pyramids. He gave all the assistance in his power to the *coup-d'état* of the 18th Brumaire: commanded the artillery at the passage of Mont St. Bernard, and was made General of Division at Marengo; in 1805 he occupied Styria, then Dalmatia, and maintained himself at Ragusa against the attacks of the Russians; administered the affairs of Dalmatia for two years with such zeal and talent that he obtained the title of Duke of Ragusa; compelled the Archduke Charles to make peace after the battle of Wagram by defeating him at Znaïm (1809), and was made a Marshal of France on the field of battle; he was afterwards appointed Governor-General of the Illyrian Provinces. In 1811 he took the command of the army in Portugal, succeeded in making a junction with Marshal Soult, and was wounded at Salamanca, where he was defeated by the Duke of Wellington. He covered the retreat of Leipsic; defended the banks of the Rhine in 1814; drove Blücher from Meaux; hastened to the assistance of Paris, which he heroically defended; then treated with the Provisional Government and the allies, and thus rendered inevitable the abdication of Napoleon. He was loaded with favours by Louis XVIII. In July, 1830, he was employed to put down the insurrection, but without success. Disgraced by the new Government, he retired to Russia, then to Austria, and died at Venice, in 1852, after vainly endeavouring to obtain his *réhabilitation*.

He established important iron-works near Châtillon, which are now one of the most prosperous concerns in the country. The letter we publish has reference to some of his inventions connected with the forging of iron. It was addressed to the Austrian Minister of War.

In our 27th number we gave his autograph as Colonel-General of Chasseurs, a rank to which he was appointed on the formation of the first Empire.

Né en 1774 à Châtillon-sur-Seine; mort à Venise en 1852. Appartenait à une famille noble. Fut placé à l'école d'artillerie de Châlons; assista au siége de Toulon, où il connut le général Bonaparte, qui en fit son aide-de-camp et l'emmena en Italie; se distingua brillamment à Lodi et à Castiglione. Il fit comme colonel la campagne d'Égypte, et prit à Malte de sa propre main le drapeau de l'Ordre, ce qui lui valut le grade de maréchal de brigade; se distingua également à Alexandrie et aux Pyramides. Il concourut de tout son pouvoir au coup-d'état du 18 brumaire; commanda l'artillerie au passade du Mont-Saint-Bernard, fut fait général de division à Marengo; en 1805, il occupa la Styrie, puis la Dalmatie, se maintint dans Raguse malgré les attaques des Russes; administra pendant deux ans la Dalmatie avec un zèle et un talent qui lui valurent le titre de duc de Raguse; contraignit l'Archiduc Charles à faire la paix après la bataille de Wagram, en le battant à Znaïm (1809), et fut fait maréchal de France sur le champ de bataille; nommé ensuite gouverneur-général des provinces illyriennes. Prit en 1811 le commandement de l'armée de Portugal, réussit à faire sa jonction avec le maréchal Soult; fut blessé à Salamanque, où il fut battu par le duc de Wellington. Protégea la retraite de Leipsick; défendit les bords du Rhin en 1814; chassa Blücher de Meaux; courut au secours de Paris, qu'il défendit héroïquement; puis traita avec le gouvernement provisoire et les alliés, sans en avoir mission, rendit ainsi inévitable l'abdication de l'empereur Napoléon, ce qui le fit accuser de trahison. Il fut comblé de faveurs par Louis XVIII. Chargé en juillet 1830 de réduire l'insurrection, il ne put réprimer le mouvement. Disgracié par le nouveau gouvernement, il se retira en Russie, puis en Autriche, et mourut à Venise en 1852, après avoir vainement cherché à se faire réhabiliter.

Il avait créé, près de Châtillon, les importantes forges de ce nom, qui sont aujourd'hui une des richesses du pays. La lettre que nous donnons a trait à des inventions pour la forgure du fer. Il l'écrivait au ministre de la guerre d'Autriche.

Dans notre 27me livraison, nous avons donné son autographe comme colonel-général des chasseurs, grade qu'il reçut à la formation du premier empire.

(Translation.)

"*Vienna, 13th September*, 1841."

"Monsieur le Général,—On the 25th of July, I had the honour to write to you to ask your good advice and your support, and I expect them from your goodwill towards me. I am not impatient; I know that such matters require reflection; but I ask permission to speak further with you on the subject to which my previous letter refers.

"I do not know the apparatus of Monsieur Faber —— for the employment of the flames lost in the puddling furnaces, therefore, I do not know what relation may exist between it and that of which I have furnished the drawings. Should their resemblance be an obstacle to granting the privilege I solicit, I beg you to consider that my specification contains an entire system, and other objects which, independently of the puddling, are inventions which would effect great changes, a notable improvement, and remarkable economy in the forging.

* * * * * * * * *

I beg of you then, General, to weigh these different considerations, which I trust will entitle me to the concession of the privilege I solicit, either for the whole or a part of my apparatus.

"Receive, Monsieur le Général, the renewed assurance of my very distinguished consideration.

"MARSHAL THE DUKE OF RAGUSA."

[*From the Collection of the Editor.*]

PRINCE PAUL ANTHONY ESTERHÁZY DE GALANTHA.

(See page 256.)

Born 1786. The present head of a princely Hungarian house. He was Austrian Minister at Dresden in 1810; ambassador to England from 1830 to 1838; Minister of Foreign Affairs in 1848 in the Hungarian Cabinet of Count Batthyanyi; retired from public life when the struggle was on the point of breaking out between Hungary and Austria. He is now a Privy Councillor of the Austrian Empire, Chamberlain, etc. The *majorat* of the princely line of Esterházy-Forchtenstein, in Hungary, contains no less than 29 lordships, 60 boroughs, 414 villages, etc. etc. It was this prince who replied to a wealthy English nobleman who was boasting of having 4000 sheep on his lands: "And I have 4000 shepherds."

His only son, Prince Nicholas, born in 1817, married Lady Sarah Villiers, daughter of the Earl of Jersey. The Princess died in 1853.

Né en 1786. Chef actuel d'une maison princière hongroise. Ministre d'Autriche à Dresde en 1810; ambassadeur en Angleterre de 1830 à 1838; ministre des affaires étrangères en 1848 dans le cabinet hongrois du comte Batthyanyi; se retira de la vie politique quand la lutte fut sur le point d'éclater entre la Hongrie et l'Autriche. Il est conseiller privé actuel de l'empire d'Autriche, chambellan, etc. Le majorat de la ligne princière Esterházy-Forchtenstein, en Hongrie, ne contient pas moins de 29 seigneuries, 60 bourgs, 414 villages, etc. etc. C'est ce prince qui répondit à un riche seigneur anglais, se vantant d'avoir 4,000 moutons sur ses terres: "Moi, j'ai quatre mille bergers."

Son fils unique, le prince Nicolas, né en 1817, est veuf de lady Sarah Villiers, fille du feu comte de Jersey; la princesse est morte en 1853

(Translation.)

"A remembrance of the Society of Vienna, from Prince Esterházy to Prince Gortchakoff."

[*From the Collection of the Editor.*]

PRINCE PAUL GAGARINE.

(See page 256.)

A Russian statesman. At present a Privy Councillor, Secretary of State, and President of the Council of the Empire of all the Russias

Homme d'état russe. Conseiller privé actuel, secrétaire d'état, président du conseil de l'empire de toutes les Russies.

[*From the Collection of the Editor.*]

ANDRÉ, BARON DE BUDBERG.

(See page 256.)

A distinguished Russian diplomatist. He has been Russian ambassador to the Court of the Tuileries since December, 1862.

Diplomatiste russe distingué. Ambassadeur de Russie près la cour des Tuileries depuis décembre 1862.

(Translation.)

"Not dining at Court, I propose to you to come and dine with me at half-past four, which would allow us plenty of time to dress. Have the kindness to make the same proposal to Norosittsoff, and let me know if you accept it.

"Entirely yours,

"BUDBERG."

[*From the Collection of the Editor.*]

NICHOLAS, PRINCE ORLOFF.

(See page 256.)

A Russian General and diplomatist. Son of the Prince Orloff who represented Russia, with Baron Brunnow, at the Congress of Paris in 1856. He eminently distinguished himself during the Crimean war. He is Aide-de-camp General to the Emperor Alexander, and has represented Russia at the Belgian Court since 1860.

Général et diplomate russe. Fils du prince Orloff qui représenta la Russie, avec le baron de Brunnow, au congrès de Paris en 1856. Se distingua brillamment pendant la guerre de Crimée. Il est aide-de-camp général de l'empereur Alexandre, et il représente la Russie près la cour de Belgique depuis 1860.

(Translation.)

"*Brussels, 15th February*, 1861.

"Transmit, my dear and good friend, the enclosed letter to our good Kolochin, and embrace him on my behalf.

"Your friend,

"N. ORLOFF."

[*From the Collection of the Editor.*]

PAUL D'OUBRIL.

(See page 256.)

A Russian diplomatist. Minister Plenipotentiary at the Court of Berlin since 1863.

We invite attention to the laconic note which we reproduce.

Diplomate russe. Ministre plénipotentiaire de Russie près la cour de Berlin depuis 1863.

Nous appelons l'attention sur le billet laconique que nous reproduisons.

(Translation.)

"My dear friend,—Accept this little trifle, from a heart that loves you well.

"Yours entirely,

"*Thursday, 29th December*, 1859. "P. D'OUBRIL."

[*From the Collection of the Editor.*]

ALEXANDRE DE GOLOVNINE.

(See page 256.)

A Russian statesman. Secretary of State and Minister of Public Instruction in Russia.

Homme d'état russe. Secrétaire d'état et ministre de l'instruction publique en Russie.

(Translation.)

"*March 16th.*

"Taking advantage of your Excellency's kind offer, I have the honour to send herewith two packets, with the very humble request that they may be forwarded to Berlin and Brussels.

"Your very humble servant,

"GOLOVNINE."

(Traduction.)

"16 *mars.*

"Profitant de l'offre bienveillante de Votre Excellence, j'ai l'honneur de joindre ci-près deux envois, avec la très-humble prière de les transmettre à Berlin et à Bruxelles.

"Votre très-humble serviteur,

"GOLOVNINE."

[*De la Collection du Directeur.*]

PETER, PRINCE WJASEMSKY.

(See page 257.)

A Russian poet. *Maître de la cour* of the Emperor of Russia. His ballads are very popular in his own country; his style a good deal resembles that of Burns, the national poet of Scotland.

Poète russe. Maître de la cour de l'Empereur de Russie. Ses ballades sont fort populaires dans son pays; son genre approche beaucoup de celui de Burns, le poëte national de l'Ecosse.

(Translation.)

"Have the goodness to forward the two packets sent herewith.

"I have the honour to be, with sincere respect,

"Your most devoted

"P. WJASEMSKY."

(Traduction.)

"Ayez l'obligeance d'expédier les deux paquets ci-joints.

"J'ai l'honneur d'être, avec un sincère respect,

"Votre tout dévoué,

"P. WJASEMSKY."

[*De la Collection du Directeur.*]

ALEXANDER POUSCHKINE.

(See page 257.)

Born in 1799 at St. Petersburg: died in 1837. An eminent Russian poet and dramatic author. The strong opinions expressed in his earlier writings rendered him obnoxious to the authorities, who sent him to a distant province of the empire, where he filled some post in the administration. He was restored to confidence on the accession of the Emperor Nicholas, who appointed him historiographer. He died in 1837, in the prime of life and the meridian of his talent, mortally wounded in a duel with his brother-in-law (Baron d'Anthès de Heeckeren, now a Senator in France), whom he accused of having injured his honour. We are compelled by want of space to mention only his principal works, 'Onéghine,' in the style of Byron's 'Don Juan;' 'Boris Godunow,' a tragedy; and 'The Captain's Daughter,' a novel. Pouschkine wrote like Shakespeare and Byron, but was eminently national in the choice of his subjects and the description of manners. His works were published after his death, at the expense of the Crown, and translated into French.

We are fortunate in being able to present to our readers an ode written and signed by him.

Né en 1799 à Saint-Pétersbourg; mort en 1837. Éminent poëte russe et auteur dramatique. Les idées hardies qu'il manifesta dans ses premiers écrits le rendirent suspect au pouvoir, qui l'envoya dans les provinces éloignées de l'empire, où il remplit des fonctions administratives. Il rentra en grâce à l'avénement de l'empereur Nicolas, qui le nomma historiographe. Il mourut en 1837, dans la force de l'âge et à l'apogée de son talent, frappé mortellement en duel par son beau-frère (le baron d'Anthès de Heeckeren, aujourd'hui sénateur en France), qu'il accusait d'avoir porté atteinte à son honneur. Le défaut d'espace nous force à ne citer que quelques-uns de ses chefs-d'œuvres: *Onéghine*, dans le genre du *Don Juan* de Byron; *Boris Godunow*, tragédie; *La Fille du Capitaine*, roman de mœurs. Pouschkine écrivait comme Shakespeare et Byron, mais il était éminemment national par le choix des sujets et la peinture des mœurs. Ses œuvres ont été publiées après sa mort aux frais de la Couronne, et traduits en français.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs une ode écrite et signée par lui.

(Translation.)

"GREEK ANNE.

"Thou art born to inflame
The imagination of poets,
To agitate and to charm it
By the amiable vivacity of thy words,
By the Oriental originality of thy language
By the bright reflection of thine eyes
By thy little tell-tale foot;
Thou art born for soft tenderness,
For the intoxication of the passions!
Tell me: when the Poet of Lelia
Described in his heavenly dreams
His ideal and constant idol,
Was it not thyself who was portrayed
By the languishing and charming poet?
Was it not thee whom in a far-off country,
Under the sky of sacred Greece,
The inspired martyr
Recognized and saw in his dreams?
To the accents of his happy lyre
Was it not thee whom the magician evoked?
An involuntary agitation
Caused thy proud breast to heave,
And resting on his shoulder . . .
No, no! Sweet friend, I will no more
Nourish a jealous thought
Happiness to me has been so long unknown,
So little have I seen of joy,
That, suffering with a secret pain,
I fear!—All that is lovely, is it not unsure?"

(Traduction.)

"ANNE GRECQUE.

"Tu es née pour enflammer
L'imagination des poetes,
Pour la troubler, pour la charmer
Par l'aimable vivacité de tes paroles,
Par l'originalité orientale de ton langage,
Par l'éclat du miroir de tes yeux,
Par ton petit pied indiscret;
Tu es née pour la molle tendresse,
Pour l'enivrement des passions!
Dis-moi, quand le chantre de Léhe
Décrivait dans ses rêves célestes
Son idéale et constante idole,
N'est-ce pas toi que voulait nous dépeindre
Le poete langoureux et charmant?
N'est-ce pas toi que dans un pays lointain,
Sous le ciel de la Grèce sacrée,
Le martyr inspiré
Reconnut et vit dans ses songes?
Aux accents de sa lyre heureuse
N'est-ce pas toi que le magicien a évoquée?
Une agitation involontaire soulevait
Ta poitrine orgueilleuse,
Et inclinée sur son épaule . . .
Non non! O mon ame, je ne veux plus
Nourrir une pensée jalouse:
J'ai si longtemps ignoré le bonheur,
J'en ai si peu éprouvé la jouissance,
Que souffrant d'une peine secrète,
Je crains!—Tout ce qui est charmant, n'est-il pas incertain?"

[*De la Collection du Directeur.*]

JAMES BEATTIE.

(See page 261.)

Born in Scotland in 1735: died in 1803. A celebrated Scottish writer, and LL.D. He was the son of a farmer, who sent him to the University of Aberdeen, where he was most successful in his studies, and became Professor of Philosophy in 1760. Cultivating at the same time poetry and philosophy, he published several highly-esteemed works, the principal

Né en Écosse en 1735; mort en 1803. Écrivain écossais; docteur en théologie. Fils d'un fermier, qui l'envoya à l'université d'Aberdeen, où il fit de brillantes études, et où il devint professeur de philosophie en 1760. Cultivant à la fois la poésie et la philosophie, il publia nombre d'ouvrages fort estimés, dont les principaux sont *Le Ménestrel* et un essai sur

of which were 'The Minstrel' and the 'Essay on the Nature and Immutability of Truth.' In this latter work he sought to stem the tide of infidelity which the philosophical speculations of David Hume were spreading over the land. This essay procured him a pension of £200 a year from the Royal purse. 'The Minstrel,' however, was his principal poetical work. Beattie was the friend of Dr. Johnson, David Garrick, Sir Joshua Reynolds, etc.

La Nature et l'Immutabilité de la Vérité. Dans ce dernier ouvrage, il chercha à arrêter "le courant d'infidélité que les spéculations philosophiques de David Hume avait répandu sur la terre." Cet essai lui valut une pension de 200 livres sterling sur la cassette royale. Quant au *Ménestrel*, ce fut, nous le répétons, son chef-d'œuvre poétique. Beattie fut l'ami du docteur Johnson, de Garrick, de sir Joshua Reynolds, etc. etc.

(Traduction.)

"*Peterhead*, 13 *août* 1792.

"Cher Monsieur,—Je serai toujours heureux d'apprendre la prospérité de votre famille, et je désire vivement qu'il pût être en mon pouvoir de l'accélérer. A présent, je crains de ne pas avoir ce pouvoir, et je vous l'aurais dit plus tôt, si je n'avais pas, depuis que j'ai eu l'honneur de votre lettre, et même plusieurs semaines avant, eu une si mauvaise santé, que j'ai été fort agité par des perplexités domestiques, qui m'ont fait négliger même mes propres affaires, et conséquemment celles des autres.

"Je ne sais pas comment parler à l'évêque de Londres de l'affaire que vous mentionnez. Cantorbéry n'est pas dans son diocèse, et je doute beaucoup qu'il soit incliné à prendre aucun intérêt dans cette affaire. Qu'il lui soit demandé beaucoup plus de faveurs qu'il ne lui est possible d'en accorder, je le sais très-bien; car l'été dernier j'eus avec lui une conversation à ce sujet, lors de ma visite à Fulham. Comme vous êtes en très-bons termes avec l'archevêque de Cantorbéry, ne pourriez-vous pas lui parler vous-même? Pour ma part, je suis si loin, si peu au courant des affaires d'église, et dans l'état actuel de ma santé et de mon esprit tellement incapable d'aucun effort, que je ne peux vraiment pas, dans ce moment, et de la manière dont vous me le demandez, vous être utile.

"Je suis, avec beaucoup de considération et d'estime, cher Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

"J. Beattie."

De la Collection de Richard-J. Greene, Esq.

MARGARET, COUNTESS OF BLESSINGTON.

(See page 261.)

Born at Clonmel, Ireland, in 1789; died at Paris, 1849. An English novelist. Of extraordinary beauty, she was married, at fifteen years of age, to Captain Farmer, from whom she separated, and who died from an accident in the King's Bench Prison. Four months afterwards, she was married to the Earl of Blessington. From 1822 to 1829 the Earl and Countess travelled on the Continent. In 1827 Count D'Orsay married a daughter of the Earl of Blessington by a former marriage, but this union was not a happy one, and a separation took place. On the death of the Earl of Blessington, Count D'Orsay took up his residence with the Countess, whom he never again left. Lady Blessington became a widow in 1829; and from that period her residence, Gore House, Kensington, became a resort of the literary, artistic, and theatrical celebrities of the day, —Sir Edward Bulwer Lytton, Mr. Disraeli, etc. etc. Prince Louis Napoleon also received at Gore House, during the whole period of his exile, a most cordial welcome. Lady Blessington employed the rare intervals of leisure which her elegant receptions allowed her, in writing novels and articles for the Annuals and other periodicals. In 1849 a reverse of fortune obliged her to withdraw to Paris, where Count D'Orsay had preceded her. The Count died in Paris in 1851; she followed him to the tomb a few weeks afterwards, and their ashes repose side by side in the cemetery of Père La Chaise. Lady Blessington was one of those women to whom much is forgiven because they have loved so much.

Née à Clonmel, Irlande, en 1789: morte à Paris en 1849. Romancière anglaise. D'une beauté extraordinaire, elle épousa, à l'âge de quinze ans, le capitaine Farmer, qu'elle dut abandonner, et qui mourut d'un accident à la prison pour dettes du Banc du roi. Quatre mois plus tard, un second mariage l'unissait au comte de Blessington. De 1822 à 1829 le comte et la comtesse voyagèrent sur le continent. En 1827 le comte d'Orsay épousa une fille que le comte de Blessington avait eue d'un premier mariage; mais cette union ne fut pas heureuse, et les époux se séparèrent. A la mort du comte de Blessington, le comte d'Orsay habita avec lady Blessington, qu'il ne quitta plus. Lady Blessington était devenue veuve en 1829; à partir de cette époque, son hôtel de Gore-House, Kensington, devint le rendez-vous des Corinthiens du jour, sir Édouard Bulwer-Lytton, M. Disraeli, etc. etc., des sommités littéraires, artistiques et théâtrales. Le prince Napoléon reçut aussi à Gore-House, pendant toute la durée de son exil, un accueil des plus cordiaux. Lady Blessington passait les rares instants de loisir que ces réceptions si recherchées lui laissaient, à écrire des romans et des articles pour les *Keepsakes* et quelques journaux. En 1849 des revers de fortune l'obligèrent de se retirer à Paris, où le comte d'Orsay l'avait précédée. Le comte d'Orsay mourut à Paris en 1851: elle le suivit dans la tombe quelques semaines après, et leurs cendres reposent côte à côte au cimetière du Père-la-Chaise. Lady Blessington était une de ces femmes auxquelles il faut beaucoup pardonner, parce qu'elles ont beaucoup aimé.

(Traduction.

"*Gore-House*, 8 *juillet* 1844.

"Mon cher Monsieur,—Bien des remercîments pour votre roman, qui est excellent. J'ai été peinée d'apprendre que vous aviez éprouvé une perte, et je peux me faire une idée de vos efforts à finir l'histoire en semblable moment.

"Acceptez mes meilleurs remercîments, et croyez-moi, cher Monsieur, votre obligée,

"M. Blessington."

[*De la Collection du Directeur.*]

WALTER SAVAGE LANDOR.

(See page 261.)

Born in 1775; died at Florence, 17th October, 1864. An English essayist, poet, and critic. He was educated first at Rugby, and afterwards at Oxford. His reputation rests chiefly on his 'Imaginary Conversations,' which formed an era in the literary world. His criticisms are of a high order; they include Shakespeare, Bacon, Milton, Byron, Shelley, etc. etc. His political opinions were of the most advanced kind, and he had a profound aversion to the Roman Catholic Church. The proceeds of his book entitled 'The Last Fruit of an Old Tree' were devoted to the family of Madiai. The tree was indeed old, for Landor died at 89. His latter years were bitter ones: condemned to pay £1000 damages for libel, he took refuge in Italy, where he died last year. In conformity with his last will, he was interred in the centre of a piece of ground which he had purchased for public recreation.

Né en 1775; mort à Florence, le 17 octobre 1864. Littérateur et critique anglais. Fut élevé d'abord à Rugby et ensuite à l'université d'Oxford. Sa réputation repose sur ses *Conversations imaginaires*, qui firent époque dans le monde de la littérature. Ses critiques sont d'un ordre élevé; elles embrassent Shakespeare, Bacon, Milton, Byron, Shelley, etc. etc. Il professait les opinions politiques les plus avancées, et il avait l'aversion la plus profonde pour l'église catholique romaine. Le produit de son livre intitulé: *Le dernier Fruit d'un vieil arbre*, fut consacré à la famille de Madiai. L'arbre était vieux en effet, car Landor est mort à 89 ans. Ses dernières années furent amères: condamné à 1,000 livres sterling de dommages pour libelle, il se réfugia en Italie, où il mourut l'an dernier. Selon ses dernières volontés, il fut enterré au milieu d'un terrain qu'il avait acheté à Florence pour la récréation du public.

(Traduction.)

"Cher M. , Personne n'ignore plus que moi l'histoire naturelle, ou n'est moins jaloux d'ê surpasse en cette science. Il n'y a rien qui me fasse plus de plaisir que le souvenir de n'av jamais, dans mon enfance, pris un nid d'oiseaux.

"Je désire que les maîtres d'école suivent votre avis. Si l'inhumanité est barbare, c'est terme que nous lui appliquons, alors l'humanité doit (en due proportion) être la sagesse. L maîtres d'école ont plus à apprendre qu'à enseigner

"Très-sincèrement à vous.

"W.-S. Landor."

De la Collection d'Edgar Wilkinson, Esq.

MAYER ANSELM ROTHSCHILD.

(See page 25)

Born in 1750, at Frankfort-on-the-Maine; died in 1812. The founder of the wealth and influence of the great commercial family of the Rothschilds. He was originally intended for the Jewish priesthood, but was placed in a counting-house at Hanover. He returned to Frankfort, married, and commenced business in a small way as an exchange-broker and banker. His ability and industry caused his appointment as banker to William, Landgrave (afterwards Elector) of Hesse. During the time that Napoleon I. held undisputed possession of Germany, the Landgrave's private fortune was saved by the shrewdness of his banker. He died in 1812, leaving to his five sons a large fortune, boundless credit, and an irreproachable character. Of these, the eldest, Anselm, settled at Frankfort; Solomon, the second, at Vienna; Nathan Mayer, the third, in London; Charles, the fourth, at Naples; and James, the youngest, at Paris. Nathan was the main instrument of the rise of the Rothschilds' fortunes, which dates from the outbreak of the war with Spain in 1808. He had come to England in 1800, and soon after (1808) his financial transactions pervaded the whole Continent. He received letters of naturalization in England in 1804, and in 1822 was created a Baron of the Austrian Empire. He died at Frankfort in 1836, leaving by his wife, the daughter of Mr. Levi Cohen, a London merchant, three daughters and four sons. Of the former, two were married to their cousins, and the third to the Right Honourable Henry Fitzroy, M.P. His eldest son, the Baron Lionel Nathan de Rothschild, has been elected, on four different occasions, Member for the City of London, which he still represents. His second son, Anthony, was created a Baronet in 1846.

The letter we give of the founder of the house of Rothschild is dated from Frankfort, January, 1805. It shows that he was at that time in rather narrow circumstances. The postscript is written entirely with his own hand.

(Translation.)

"J. G. Jahring, Esq.,
"Darmstadt.

"*Frankfort, January* 18. 1805

"I beg to annex an account current with Heuser and Lenz, by which you will see how we both stand together. Shall I continue with them up to Monday, or can you help me with some ready cash?

"Mayer A. Rothschild.

"P.S. Dear Mr. Privy Councillor,—I have been obliged to pay to the brokers alone 3600 florins for brokerage, and I will not talk of the other expenses, which are not to be laughed at. You ought to have assisted me a long time ago; really I have not deserved such treatment."

From the Collection of the Editor.

Né à Francfort-sur-le-Mein en 175(mort en 1812. Fondateur de la richess et de l'influence de la grande famille con merciale des Rothschild. Il fut d'abo destiné pour le sacerdoce hébraïque, ma fut placé dans une maison de banque Hanovre. Il revint à Francfort, s'y mari et commença les affaires sur une peti échelle, comme changeur et banquie Son habileté et son industrie le firer choisir pour être le banquier de Guillaum landgrave (plus tard électeur) de Hess A l'époque où Napoléon avait la possessio incontestée de l'Allemagne, la fortune pr vée du landgrave fut sauvée par la sag cité de son banquier. Rothschild mour en 1812, laissant à ses cinq fils une grand fortune, un crédit illimité, et une réputa tion sans tache. De ces derniers, l'aîn Anselme, s'établit à Francfort; Salomo le second, à Vienne; Nathan-Mayer, troisième, à Londres; Charles, le quatrièm à Naples: et James, le plus jeune, à Paris Nathan fut l'agent principal de l'augmen tation de la fortune des Rothschild, qu date du commencement de la guerre d'Es pagne, en 1808. Il était venu en Angle terre en 1800, et dès 1808, ses transac tions financières s'étendaient sur tout l Continent. Il reçut des lettres-patente de naturalisation en Angleterre en 1804 et en 1822 fut créé baron de l'empir autrichien. Il mourut à Francfort e 1836, laissant, par son épouse, fille de M Lévi Cohen, négociant de Londres, troi filles et quatre fils. Deux des première ont épousé chacune un de leurs cousins et la troisième, M. Henry Fitzroy, membre du parlement. Son fils aîné, le baron Lionel-Nathan de Rothschild, a été élu, à quatre différentes occasions, membre pour la cité de Londres, qu'il représente actuellement. Son second fils, Anthony, fut créé baronnet en 1846.

La lettre que nous donnons du fondateur de la maison Rothschild, est datée de Francfort, janvier 1805. Elle montre qu'il était, à cette époque, dans une position tant soit peu gênée. Le *post-scriptum* est entièrement écrit de sa main.

(Traduction.)

"A J.-G. Jahring,
"A Darmstadt.

"*Francfort*, 18 *janvier* 1805.

"Je prends la liberté d'annexer un compte-courant avec Heuser et Lenz, par lequel vous verrez comment nous sommes ensemble. Continuerai-je avec eux jusqu'à lundi, ou pourrez-vous m'aider avec quelque argent comptant?

"Mayer A. Rothschild.

P.S. Cher conseiller privé—J'ai été obligé de payer aux courtiers seulement, 3,600 florins pour frais de courtage, et je ne parlerai pas des autres dépenses, quoiqu'elles ne soient pas sans importance. Vous auriez dû m'assister depuis longtemps, car réellement je n'ai pas mérité un pareil traitement."

From the Collection of the Editor.

JOHANN HEINRICH von DANNECKER.

(See page 253.)

Born 1758; died 1841. A famous German sculptor, whose statue of Ariadne on the Leopard, in M. von Bethmann's garden at Frankfort-on-the-Maine, would suffice to place him in the very first rank of modern sculptors. He early gave indications of a talent for art; and after passing some years in the School of Design at Stuttgart, he set out for Paris in 1783, where he studied under the able Augustin Pajou, whose statues of Descartes, Pascal, and Bossuet have been much admired, and subsequently spent five years at Rome, in the contemplation and imitation of the masterpieces of art which adorn the Eternal City. The rest of his life, honoured by the artists and lovers of art of the whole civilized world, was spent chiefly at Stuttgart; he was at all times idolized by his numerous disciples. His female figures have rarely been surpassed; his statues of Christ and St. John rival, if not excel, similar masterpieces of the great

Né en 1758: mort en 1841. Fameux sculpteur allemand; sa statue d'Ariadne sur le léopard, dans le jardin de M. de Bethmann, à Francfort-sur-le-Mein, suffirait pour le placer au premier rang des sculpteurs modernes. Il montra de bonne heure ses dispositions artistiques, et après avoir passé plusieurs années à l'école de dessin de Stuttgart, il se rendit en 1783 à Paris, où il étudia sous l'habile Augustin Pajou, dont les statues de Descartes, Pascal et Bossuet ont été très-admirées, et ensuite vécut cinq années à Rome, dans la contemplation et l'imitation des chefs-d'œuvre de l'art qui ornent la Ville Éternelle. Le reste de sa vie, honorée par les artistes et amis de l'art de tout le monde civilisé, se passa principalement à Stuttgart, où il fut, en tout temps, l'idole de ses nombreux élèves. Ses figures féminines ont rarement été surpassées. Ses statues du Christ et de saint Jean rivalisent, si elles ne dépassent pas, les chefs-

Thorwaldsen, and his busts of his friend and schoolfellow Schiller, of Lavater, Gluck, and many of the Royal family of Würtemberg, are models of artistic skill. Dannecker was as amiable and kind-hearted as a man, as he was eminent as an artist. Mrs. Frances Trollope, who visited him in August, 1836, says that "in speaking of his own works, his language is alike remarkable for its genuine modesty, and the frank simplicity with which he admits that he has done some good things." And further she adds: "the delightful union of enthusiasm and simplicity which distinguishes this celebrated man, gives a charm to every word he utters." According to that amiable and accomplished lady, Dannecker considered his colossal bust of Schiller as the masterpiece of his chisel. "I asked where this noble work was destined to stand. 'Je le garde pour moi,' he replied, laying his hand upon his heart, and with a look and tone that seemed equally to express love and reverence for the subject, and modest approbation of the success with which it had been portrayed. It is impossible to contemplate the expression of this bust without acknowledging that though

'Greece be living Greece no more,'

a chisel still exists, which can give immortal life to stone." The remarkable letter, the concluding portion of which we give, was addressed by Dannecker to a distinguished pupil; and the portrait is taken from a closely resembling *relief* by the distinguished German sculptor Weitbrecht, executed some years previous to the death of Dannecker.

(Translation.)

"*Stuttgart, 12th and 15th January*, 1825.

"Dear good Wagner, Baun has arrived from the great deluge at St. Petersburg, a fortnight ago; happy, pleased, and healthy. He has received a beautiful diamond-ring from the hands of the Empress-Mother, a still more beautiful one from the Emperor and three hundred ducats for travelling expenses, and a gold snuff-box from the Grand-Duchess Helena. I was highly pleased with the great satisfaction in regard to myself. This has been shown to me by the present of a beautiful diamond-ring from the Empress-Mother and the Order of Saint Vladimir of the fourth class from the Emperor of Russia. A chapel for my statue of Christ will be built this spring: Jacob has seen the drawings of it. I have not yet received the marble for my statue of St. John, and do not even know where it may be. My dear wife sends her kindest regards, as well as all who know you. I beg you will present my humble respects to Mr. Thorwaldsen, and remain with love and friendship ever truly yours

"Dannecker."

d'œuvre similaires du grand Thorwaldsen, et ses bustes de son ami et camarade d'école Schiller, de Lavater, de Gluck, et plusieurs des membres de la famille royale de Würtemberg sont des modèles d'habileté. Dannecker était un homme aussi aimable et aussi bon qu'il était artiste éminent. Mme Frances Trollope, qui le visita au mois d'août 1836, dit "qu'en parlant de ses propres ouvrages, son langage est également remarquable par sa modestie naturelle et par la franche simplicité avec laquelle il admet avoir fait quelques bonnes choses." Elle ajoute ensuite: "L'union délicieuse de l'enthousiasme et de la simplicité qui distingue cet homme célèbre donne un charme à chaque mot qu'il prononce." Selon cette femme aimable et accomplie, Dannecker considérait son buste colossal de Schiller comme le chef-œuvre de son ciseau. "Je lui demandai pour quelle place ce noble ouvrage était destiné. *Je le garde pour moi*, me répondit-il, mettant la main sur son cœur, et avec un regard et un ton qui semblaient exprimer à la fois son amour et sa révérence pour le sujet, et une modeste approbation du succès avec lequel il l'avait représenté. Il est impossible de contempler l'expression de ce buste sans reconnaître que, quoique

'La Grèce ne soit plus la Grèce d'autrefois,'

un ciseau existe encore qui peut donner l'immortalité à la pierre." La lettre remarquable de Dannecker, que nous publions est adressée à l'un des plus distingués de ses élèves, et le portrait est pris d'un *relief* très-ressemblant, par le célèbre sculpteur allemand Weitbrecht, exécuté quelques années avant la mort de Dannecker.

(Traduction.)

"*Stuttgart, 12–15 janvier* 1825.

"Mon cher et bon Wagner,—Baun est arrivé du grand déluge à Saint-Pétersbourg, il y a une quinzaine, heureux, content et en bonne santé. Il a reçu une magnifique bague en diamants des propres mains de l'impératrice-mère, une autre encore plus belle de l'empereur, avec 300 ducats pour frais de voyage, et une tabatière en or de la grande-duchesse Hélène. Le contentement complet montré à mon égard, m'a été très-agréable. J'ai eu la preuve de la haute satisfaction que j'avais donnée par le présent d'une bague en diamants magnifique de l'impératrice-mère et l'envoi de l'ordre de Saint-Wladimir, quatrième classe, par l'empereur de Russie. Une chapelle pour ma statue du Christ sera bâtie ce printemps. Jacob en a vu les dessins. Je n'ai pas encore reçu le marbre pour ma statue de saint Jean, et ne sais même pas où il peut être. Ma chère épouse vous envoie ses meilleures amitiés, ainsi qu'à tous ceux qui vous connaissent. Je vous prie de présenter mes humbles respects à M. Thorwaldsen, et reste avec amour et amitié, sincèrement le votre pour la vie,

"Dannecker."

From the Collection of the Editor.

ARNOLD RUGE.

(See page 253.)

Born in 1803, at Bergen. A distinguished German philosopher and moralist. Studied philology at Halle, Jena, and Heidelberg, was an active member of the 'Burschenschaft" and the "Jünglingsbund," a conspiracy of students for the unity and liberty of Germany, for which he was tried at Köpnick and imprisoned for six years at Colberg. There he studied Plato, and wrote some poetry. Released from prison, he lectured at the University of Halle, on æsthetics, logic, and moral philosophy, and published an essay on Plato's 'Æsthetics' and on 'Wit and Humour.' In 1831 Ruge and his friend Echtermeyer published the 'Hallische Jahrbücher' ('Annals of Halle'). Ruge gave a severe criticism on Henry Heine's "Young Germany," a sort of offshoot of the Hegelian school. Jointly with Echtermeyer, he published a manifesto against the Romantic school, and the reactionary party of the Crown Prince of Prussia; and when the latter came to the throne, in 1840, the 'Jahrbücher' and editors were forced to leave Prussia for Saxony. In 1843 the Saxon Government suppressed the 'Jahrbücher.' Ruge then went to Paris for two years. He afterwards published, in two volumes, his 'Zwei Jahre in Paris,' with characteristics of all the leading politicians who afterwards formed the Provisional Government of the Republic. He then lived two years in Zurich, published his 'Gesammelte Werke' in ten volumes, and removed to Leipsic. In 1848, Breslau

Né à Bergen, le 13 septembre 1803. Philosophe et moraliste allemand distingué. Il étudia la philosophie à Halle, à Iéna et à Heidelberg; et fut membre actif du "Burschenchaft" et du "Jünglingsbund," conspiration d'étudiants pour l'unité et la liberté de l'Allemagne; il fut jugé à Köpnick, et emprisonné pendant six années à Colberg, où il étudia Platon et écrivit quelques poesies. A sa sortie de prison, il donna des lectures à l'Université de Halle, sur l'esthétique, la logique et la philosophie morale, et publia un essai sur *L'Esthétique* de Platon, et sur *L'Esprit et l'Humour*. En 1831, Ruge et son ami Th. Echtermeyer publièrent *Les Annales de Halle*. Ruge critiqua sévèrement *La Jeune Allemagne* d'Henri Heine, sorte de rejeton de l'école d'Hegel. Avec Echtermeyer, il publia un manifeste contre l'école romantique, qui toucha au vif le parti réactionnaire du prince héritier de Prusse, et quand il monta sur le trône, en 1840, les *Annales* et ses éditeurs furent obligés de se réfugier en Saxe. En 1843 le gouvernement saxon et les chambres supprimèrent les *Annales*. A cette époque, Ruge alla à Paris, où il resta deux ans. Il publia ensuite, en deux volumes, le récit de son séjour dans cette ville, avec des esquisses des hommes qui composèrent peu après le Gouvernement provisoire de la République. Puis il se rendit à Zurich, où il demeura deux ans; il y publia ses œuvres complètes, en dix volumes, et retourna à Leipsick. En 1848, Breslau l'élut à la Diète de Francfort, qu'il quitta

elected him to the Frankfort Parliament, which he left in July, after failing to induce that body to assume at once the government of Germany. He next went to Berlin, where he published a liberal newspaper, 'Die Reform.' The *coup d'état* of 1848 exiled him from Berlin, the Saxon *coup d'état* in 1849 from Germany, and since that time he has lived in England. In 1848 he published his essay, 'Die Religion unserer Zeit;' also 'Unser System,' and 'Die Loge des Humanismus,' written in 1852. He has translated 'Junius's Letters,' Buckle's 'History of Civilization in England,' F. Garrido's 'Das neue Spanien,' and is now publishing his recollections 'Aus früherer Zeit,' in three volumes. His other recent works are, 'Marie Blunfield,' a tragedy, the 'Probekuss,' a comedy, and the 'Jahrbuch des Volks,' a popular history of contemporary events.

(Translation.)

"THE SCHLESWIG-HOLSTEINERS.

"1847.

"Most noble men, you desire to belong to the German Confederation?
You do not then despair that the union will really take place?

"1865.

"That which you have so long wished for, has now taken place:
You are free from the Danes; but how do you like the Germans?
We like the best of them, those whose language we cannot understand,
And those who are the farthest from us, the Hungarians and the Croats.

"Here I send you, dear friend, an old epigram and a new one on the 'Schleswig-Holstein brethren.' Our politics of 1865 are still such windmill- as in 1847; if we had not our poets and philosophers, we should be regular Russo-Prussians. Your

"Arnold Ruge.

"*Brighton, 18th February*, 1865."

a un mois de juillet, n'ayant pas réussi à déterminer ce corps à assumer tout d'abord le gouvernement de l'Allemagne. Il alla à Berlin, où il publia la *Réforme*, organe du parti libéral. Le coup d'état du 5 novembre 1848 l'exila de cette ville, et celui du gouvernement saxon, en 1849, de l'Allemagne. Depuis lors, M. Ruge a vécu en Angleterre. En 1848 il publia dans sa revue *L'Académie* son essai de *Die Religion unserer Zeit*, *Unser System*, et *Die Loge des Humanismus*, écrits en 1852. Il a traduit *Les Lettres de Junius*, *L'Histoire de la Civilisation d'Angleterre*, de Buckle, *Das Neue Spanien*, de F. Garrido, et publie actuellement ses *Souvenirs*, en trois volumes. Ses autres récents ouvrages sont *Marie Bluntfield*, tragédie; *Probekuss*, comédie, et le *Jahrbuch des Volks*, *eine Harke*, histoire populaire des événements contemporains.

(Traduction.)

"LES SCHLESWIG-HOLSTEINERS.

"1847.

"Les plus nobles des hommes! vous voulez faire partie de la confédération germanique?
Vous ne désespérez donc pas que nous puissions tous compléter l'union?

"1865.

"Ce que vous avez si longtemps désiré, vous l'avez enfin accompli:
Aujourd'hui vous êtes affranchis des Danois; comment aimez-vous les Allemands?
Cependant ceux qui valent le mieux sont ceux dont nous ne pouvons comprendre le langage,
Ainsi que ceux qui habitent le plus loin, les Hongrois et les Croates.

"Je vous envoie ci-inclus, cher ami, un vieil épigramme et un nouveau sur 'les frères du Schleswig-Holstein.' Notre politique de 1865 est encore ce qu'elle était en 1847, un moulin à vent; si nous n'avions nos poëtes et nos philosophes, nous serions tous russo-prussiens.

"Arnold Ruge.

"*Brighton, 18 février* 1865."

[From the Collection of Hermann Kindt, Esq.]

MRS. JORDAN.

(See page 263.)

Born at Waterford, Ireland, in 1764, died at St. Cloud, near Paris, in 1816. The British Thalia. Her father, Captain Bland, deserted her mother, who was an actress. Miss Bland followed her mother's profession, and made her *début* at Dublin, in 1778, under the name of Miss Francis. She then performed at several provincial theatres under that of Mrs. Jordan; in 1785 she appeared at Drury Lane in the character of Peggy, in 'The Country Girl.' She made the same sensation in comedy that Mrs. Siddons had created in tragedy three years previously. From that time she retained the sceptre of comedy. In 1785 she received but £4 per week. Sheridan gave her £30, a very large salary for the period.

She had two children by the son of Sir Richard Ford, the chief magistrate of the Bow Street Police Court. Soon afterwards she accepted the protection of the Duke of Clarence, who offered her an establishment and £1000 per annum. One day George III., his father, said to him: "Clarence! Clarence! how's this? you keep an actress? How much do you give her?"—"A thousand a year, Sire."—"A thousand! too much, too much! Five hundred." Upon which, the Duke wrote to Mrs. Jordan, telling her the King's opinion. At that period the Covent Garden play-bills always concluded with these words:—"No money returned after the rising of the curtain." Mrs. Jordan contented herself with simply tearing this off, and enclosing it in an envelope to His Royal Highness. Her relations with the Duke continued, however, for a long time; she had ten children by him, five sons and five daughters. The sons all entered the army, under the name of Fitzclarence, the daughters all resided with their Royal father. We cannot precisely say when the Duke of Clarence separated from Mrs. Jordan, but it is certain that she was playing at Cheltenham when she received a letter from the Duke, asking her to meet him at Maidenhead to take a final farewell, and she accordingly went in a carriage, immediately after the performance, in the costume of *Nell*, the character she had been playing. In 1816 she went to Paris to avoid her creditors, according to some,—for the benefit of her health, according to others. She died at

Née à Waterford, Irlande, en 1764; morte à Saint-Cloud, près Paris, en 1816. La Thalie britannique. Son père, le capitaine Bland, abandonna sa mère, qui était actrice. Miss Bland suivit la vocation de sa mère, et débuta à Dublin en 1778, sous le nom de miss Francis. Elle joua ensuite sur plusieurs scènes de province sous celui de mistress Jordan; en 1785 elle débuta à Drury-Lane dans le rôle de *Peggy*, de *La jeune Campagnarde* (The Country Girl). Elle fit dans la comédie la même sensation que mistress Siddons avait créée dans la tragédie trois ans auparavant. Depuis cette époque, mistress Jordan garda le sceptre de la comédie. En 1785 elle ne gagnait à Drury-Lane que quatre livres par semaine; Sheridan lui en donna trente, chiffre immeuse pour l'époque.

Elle eut deux enfants du fils de sir Richard Ford, premier magistrat de la cour de police de Bow-Street. Bientôt, elle accepta la protection du duc de Clarence, qui lui avait offert un établissement et 1,000 livres par an. Un jour Georges III, son père, lui dit: "Ah! Clarence. Clarence! vous entretenez une actrice; combien vous coûte-t-elle?"—"1,000 livres par an," répondit le prince. "C'est trop, beaucoup trop, répliqua le roi; 500 livres suffisent amplement." Sur ce, le prince écrivit dans ce sens à mistress Jordan. A cette époque, l'affiche finissait toujours par ces mots: "On ne rend pas l'argent après la levée du rideau." Mistress Jordan se contenta de répondre au prince en lui envoyant cette partie de l'affiche dans une enveloppe. Cependant, ses relations avec le duc de Clarence continuèrent longtemps; elle en eut dix enfants, cinq fils et cinq filles. Les fils entrèrent tous dans l'armée, sous le nom de Fitzclarence; les filles habitèrent avec leur royal père. On ne sait pas précisément quand le duc de Clarence se sépara d'elle. Ce qui est certain, c'est que mistress Jordan jouait à Cheltenham quand elle reçut une lettre du prince, qui lui donnait rendez-vous à Maidenhead pour recevoir son éternel adieu. Après la représentation, on la mit en voiture dans le costume de *Nell*, qu'elle venait de jouer, et elle se rendit ainsi au rendez-vous. En 1816 elle partit pour Paris pour éviter ses créanciers, dirent les uns — pour rétablir sa santé, prétendirent les autres. Elle mourut

St. Cloud on the 5th July of the same year. Her letter which we publish is dated the 16th February, 1816. She was hoping to return to London cured, and begged the person to whom she wrote, a hairdresser in Tavistock Street, Covent Garden, to wait a few months longer for the settlement of his account.

(Traduction.)

" *Paris*, 22 *février* 1816

" Monsieur,—La date de la présente expliquera, j'espère, ce qui peut paraître négligence.

" Je suis vraiment fâchée que mon effet soit resté si longtemps impayé. Je n'avais pas l'intention de demeurer ici si longtemps ; mais une maladie des plus pénibles et des plus malheureuses, pendant ces derniers trois mois, m'a laissée dans un état très-faible, et je crains de ne pas être capable d'entreprendre aussi long voyage avant le printemps, époque à laquelle vous pouvez être assuré de recevoir la somme due. Je suis très-reconnaissante de votre patience bienveillante, et en effet, je me suis toujours considérée comme votre obligée pour votre conduite d'homme d'honneur envers moi, chaque fois que vous en avez eu l'occasion.

" Je reste, Monsieur, votre obligée,

" Dora Jordan."

[*De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.*]

MADAME VESTRIS.

(See page 263.)

Born in London, in the parish of Marylebone, in January, 1797 ; died in 1856. A celebrated English singer and actress. Daughter of the famous engraver Bartolozzi and of a German *musicienne*. When quite young, she spoke French and Italian with great purity. Her beauty and fascinating manners gained the affections, fickle though they were, of Armand Vestris, the grandson of him whom the French called the " god of the dance," and who proudly said, " There are but three great men in the world, Voltaire, Frederick the Great, and myself." Armand, who was engaged in London, and was then only twenty-two years old, married Miss Bartolozzi, who was but fifteen ; the marriage took place on the 15th January, 1813. The popular dancer lived ostentatiously, and wished to profit by the natural talents of his wife. She chose the lyric stage, and made her first appearance in London on the 20th July, 1815, in the character of Proserpine, in the opera of ' Il Ratto di Proserpina.' Her youth and beauty supplied what was then wanting in her voice ; she became the rage, and continued to delight the audiences of the London opera. Vestris and his wife then went to Paris, where she did not meet with much success. Her husband, of very dissipated life, greatly neglected her. She was then but twenty years old, and was unable to resist the temptations with which she was surrounded. Vestris left his wife in Paris, and went to Naples. They never again met. She sang again in London, and then played in comedy at Covent Garden and the Haymarket, afterwards taking the management of the Olympic. This speculation, though very successful, was insufficient for her expenditure, and she was sent to prison for debt. Her second marriage, with Charles Mathews the younger (see pp. 16 and 76), restored her to liberty. Mr. and Mrs. Mathews went to pass their honeymoon at New York, where Madame Vestris was subjected to some malignant attacks, which interfered with their dramatic success. In 1838 they returned to the Olympic. Ambition led Mrs. Mathews to remove her sceptre to Covent Garden, but the speculation proved unsuccessful. The management of that theatre was her ruin, as well as that of her husband. After other vicissitudes of fortune, Madame Vestris died in 1856.

Née à Londres, dans la paroisse de Marylebone, en janvier 1797 ; morte en 1856. Célèbre cantatrice et actrice anglaise. Fille du fameux graveur Bartolozzi, et d'une artiste musicienne allemande. Toute jeune encore, elle parlait le français et l'italien avec une grande pureté. Sa grande beauté et ses manières fascinantes gagnèrent le cœur, si volage pourtant, d'Armand Vestris, le petit-fils de celui que les Français surnommèrent " le dieu de la danse," et qui disait fièrement : " Il n'y a que trois grands hommes sur la terre, monsieur de Voltaire, Frédéric le grand, et moi." Armand, qui se trouvait en représentation à Londres, et qui n'avait alors que vingt-deux ans, épousa miss Bartolozzi, qui n'en avait que quinze ; le mariage eut lieu le 28 janvier 1813. Le danseur à la mode vivait fastueusement, et il voulut profiter des talents naturels de sa femme. Elle choisit la scène lyrique, et elle débuta à Londres le 20 juillet 1815, dans le rôle de Proserpine, de l'opéra *Il Ratto di Proserpina*. Sa jeunesse et sa beauté suppléèrent à ce qui lui manquait alors de talent vocal ; elle fut désormais à la vogue, et continua à faire les délices de l'opéra à Londres. Vestris et sa femme se rendirent ensuite à Paris, où elle n'eut pas grand succès. Son mari, de mœurs fort dissipées, la négligeait fort. Elle n'avait alors que vingt ans, et elle ne put résister aux séductions qui l'entouraient. Vestris laissa sa femme à Paris, et se rendit à Naples. Ils ne se revirent plus. Elle continua à chanter à Londres ; puis elle joua la comédie à Covent-Garden et à Haymarket ; elle devint ensuite directrice de l'Olympic. Sa campagne, bien que fort productive, ne suffit pas pour combler ses dépenses, et elle fut mise à la prison pour dettes. Son second mariage, avec Charles Mathews le fils (v. pp. 16 et 76), la rendit à la liberté. M. et Mme Mathews allèrent passer leur lune de miel à New-York, où Madame Vestris fut en butte à des attaques virulentes qui influèrent sur leurs succès dramatiques. En 1838 ils revinrent à l'Olympic de Londres. L'ambition porta Mme Mathews à transporter son sceptre à Covent-Garden. Mal lui en prit. La direction de ce théâtre fut sa ruine, ainsi que celle de son mari. Après d'autres vicissitudes théâtrales et de fortune, Madame Vestris mourut en 1856.

(Traduction.)

" Cher Monsieur,—Je considérerai comme une très-grande faveur si vous me donnez votre concours, le soir de mon bénéfice, dans le rôle du colonel Freelove, du *Lendemain de la Noce*. Mon bénéfice a lieu le 26 juin.

" Je suis, cher Monsieur,

" La vôtre sincèrement,

" Eliza Vestris."

[*De la Collection de T.-F. Dillon Croker, Esq.*]

ELIZA RACHEL FELIX, called RACHEL.

(See page 263.)

Born at Munf, in the canton of Aargau, Switzerland, on the 28th February, 1820 ; died at Cannet, near Toulon, on the 3rd January, 1858. Her parents, of the Jewish race, were hawkers. Necessity brought them to France, and at Lyons, the little Rachel and her sister Sarah maintained the family by the proceeds of their singing in the streets and at cafés. They went to Paris in 1831. Rachel took lessons in singing from the celebrated Choron, but without much success. She tried tragedy ; in 1833, whilst declaiming at the Théâtre Molière in the Rue St. Martin, she attracted the attention of M. Jouslin de la Salle, manager of the Théâtre Français, who obtained her admission to the Conservatoire. She there had for her masters Saint-Aulaire and Samson, who, after her appearances at the Gymnase in ' La Vendéenne' (1837), presented her to the Comédie Française. She would have been rejected but for the intercession of Mlle Mars. On the 12th June, 1838, she appeared in the character of Camille in ' Les Horaces.' Her representations would probably have been unnoticed, had not Jules Janin, the prince of critics, pompously announced in the young Jewess the worthy interpreter of Corneille and Racine. All the journals responded by a concert of praise, and the indifference of the public was changed into enthusiasm. After this her glorious career was uninterrupted. She succeeded in reviving ancient tragedy, and successively ran through the classical characters, that of Phædra being her greatest triumph. She then aimed at the creation of characters, commencing with the part of Judith, and ending with that of Rosamond. We can, however, but slightly sketch her magnificent career of more than twenty years. She played in London, where Queen Victoria presented her with a crown of gold, and in all the other European capitals, not excepting St. Petersburg, where she received a salary of 400,000 francs. In 1855, after breaking her engagement with the Théâtre Français, Rachel went to America, but tragedy met with little success in New York and the other States, and she experienced in the New World only a complete exhaustion of her powers. She sought in vain to restore her health in Egypt, and retired to Cannet, in the south of France (near Toulon), where she died on the 3rd January, 1858. Mlle Rachel had no rival in tragedy, which is her highest praise. Strange it is, that she who so admirably gave expression to the language of Corneille, Racine, Voltaire, Victor Hugo, Alexander Dumas, and Scribe, did not know how to write it. Her autograph is a proof of this ; it bears the date of 1853.

Née à Munf, canton d'Argovie, en Suisse, le 28 février 1820 ; morte au Cannet, près de Toulon, le 3 janvier 1858. Ses parents, de la religion juive, étaient marchands ambulants. Le besoin les amena en France, et à Lyon, les petites Rachel et Sarah soutinrent la famille avec l'argent qu'elles recueillaient en chantant dans les rues et les cafés. Ils vinrent à Paris en 1831. Rachel prit des leçons de chant du célèbre Choron, mais sans grand succès. Elle essaya de la tragédie, en 1833 elle déclama au théâtre Molière de la rue Saint-Martin, et attira l'attention de M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre Français, qui la fit entrer au Conservatoire. Elle y eut pour maîtres Saint-Aulaire et Samson, qui, après ses débuts au Gymnase dans *La Vendéenne* (1837) la présentèrent à la Comédie Française. Les sociétaires l'auraient repoussée, sans l'intercession de Mlle Mars. Le 12 juin 1838, elle débuta dans le rôle de Camille des *Horaces*. Ses débuts auraient peut-être passé inaperçus, si Jules Janin, le prince des critiques, n'eût célébré pompeusement dans la petite Juive la digne interprète de Corneille et de Racine. Tous les journaux répondirent par un concert d'éloges, et l'indifférence du public se changea en enthousiasme. Depuis, sa carrière glorieuse ne fit que grandir. Elle réussit à ressusciter l'ancienne tragédie, elle parcourut successivement les rôles restés classiques ; celui de Phèdre fut son plus grand triomphe. Elle voulut ensuite essayer les créations. Elle créa d'abord le rôle de Judith, pour finir à celui de Rosemond. Notre cadre ne nous permet que d'esquisser à grands traits cette magnifique carrière de plus de vingt ans. Elle joua à Londres, où la reine Victoria lui fit présent d'une couronne d'or, dans toutes les capitales européennes, et, sans en excepter Saint-Pétersbourg, où elle reçut 400,000 francs d'appointements. En 1855, après avoir rompu avec le Théâtre Français, Rachel se rendit en Amérique : mais la tragédie eut peu de succès à New-York et dans les autres villes, et elle ne trouva dans le nouveau monde qu'un complet épuisement de ses forces. Elle alla inutilement rechercher la santé en Égypte, et elle se retira dans le midi de la France, au Cannet, près de Toulon, où elle succomba le 3 janvier 1858. Mlle Rachel n'a pas eu de rivale comme tragédienne. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elle. Chose étrange! elle qui exprimait si bien la langue de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Scribe, ne sut jamais l'écrire. Son autographe en est la preuve ; il est daté de 1853.

(Translation.)

" *Berlin*, 13 *July*, 1852.

" I am much pleased, my dear Mr. Land, to have found you again at Berlin. Now that I have had the honour to play before Her Majesty the Empress of Russia, I do not doubt that we shall meet again at St. Petersburg. My intention, as you know, is not to finish my dramatic career without including in my peregrinations that great country of the North, which I wish to see before I die.

" I know that you leave to-morrow. I send you my best wishes for your journey, and beg that you will not forget us.

" Accept a thousand compliments from my brother and myself.

" Rachel.

" Should my brother come to St. Petersburg before me, he will certainly call upon you."

From the Collection of the Editor.

H. METREÜTER.

(See page 262.)

A celebrated Russian artist, of German extraction. The drawings we now give are very happy sketches of scenes on Easter Sunday in Russia. Easter, as is well known, is the principal religious festival of the Russians.

Célèbre peintre russe, d'extraction allemande. Les croquis que nous produisons esquissent avec beaucoup de bonheur le jour de Pâques en Russie. On sait que c'est la plus grande fête religieuse chez les Russes.

SVERTSCHKOFF.

(See page 264.)

One of the greatest of Russian painters. He especially excels in his horses, as the sketch we now publish abundantly proves.

L'un des plus grands peintres de la Russie. Il excelle surtout à reproduire les chevaux, ainsi que ses croquis le démontrent surabondamment.

VOLUME II.

INDEX.—TABLE ALPHABÉTIQUE.

EXPLANATION.

The Autographs will be found at the pages indicated in column A; the Biographical Notices at the pages given in column B.

	A.	B.
Ainsworth, William Harrison	227	99
Albert, of Saxe-Coburg Gotha, Prince Consort	165	69
Alexander I., Emperor of Russia	167	69
Alexandra, Princess of Wales	158	65
Alison, Sir Archibald	250	112
Angelo, Michael	206	88
Anne, Queen of England	157	65
Ariosto	142	53
Augereau, Marshal of France	217	94
Augier, G. V. E.	227	99
Baraguay d'Hilliers, Marshal of France	217	94
Beattie, James	261	113
Bedford, Paul	211	92
Beguis, Signor de	211	91
Belliard, General	217	95
Bellini	170	71
Bernadotte, Marshal of France	217	94
Berthier, Prince de Neufchâtel	217	94
Bessières, Marshal of France	217	94
Blanc, Louis	162	67
Blessington, Countess of	261	114
Blomfield, Charles James, Bishop of London	184	78
Boileau, Despréaux	153	63
Boleyn, Anne	177	74
Bonaparte, Joseph	216	94
Bonaparte, Louis	216	94
Booth, Barton	242	105
Bourbon, Jeanne, of France	181	77
Brav, William de	157	65
Bright, John	168	70
Brontë, Charlotte	179	75
Brougham, Lord	251	109
Browne, H. K. (Phiz)	188	80
Bruix, Admiral	217	95
Brune, Marshal of France	217	94
Brunel, Isambard K.	209	90
Budberg, Baron de	256	113
Burke, Edmund	203	87
Byron, Lord	159	66
Calhoun, John Caldwell	118	54
Cambacérès, Duke of, Arch-Chancellor	217	94
Cambridge, Adolphus Frederick, Duke of	166	69
Campbell, Thomas	143	54
Campbell, Lord	251	110
Carlyle, Thomas	162	67
Catalini, Angelica	211	91
Caulaincourt, de, Grand Écuyer	217	95
Cellini, Benvenuto	206	88
Charles I., King of England	199	86
Charlotte, Queen of England	181	77
Chatham, William Pitt, Earl of	202	87
Chester, Hugh, Earl of	157	65
Christine, Queen of Sweden	245	107
Cibber, Colley	242	105
Cleveland, Second Duke of	137	59
Cobden, Richard	168	70
Coleridge, Samuel Taylor	194	83
Collins, W. Wilkie	195	83
Colman, George (the younger)	187	80
Condé, Louis Joseph, Duke of Bourbon, Prince of	222	97
Constantin, Grande-Duchesse	256	108
Corneille, Pierre	150–1	59
Croker, John Wilson	252	112
Cromwell, Oliver	200	86
Cruikshank, George	180	76
Cushman, Miss Charlotte	219	91
Dannecker, J. H.	253	114
Davout, Marshal of France	217	94
Decazes, Duke of	226	98
Decrès, Admiral	217	95
Denon, Baron	178	75
Derby, Thirteenth Earl of	226	98
Descartes	207	88
Dibdin, Charles	143	54
Dillens, Adolphe	186	80
Disraeli, Isaac	161, 239	66, 104
Doyle, Richard	235	103
Drake, Sir Francis	232	101
Dubois, Cardinal	246	107

EXPLICATION.

Les autographes se trouvent aux pages indiquées dans la colonne A. Les notices biographiques se trouvent aux pages de la colonne B.

	A.	B.
Dumas, Alexander (the elder)	147	56
Dundonald, Earl of	184, 225	78, 98
Duroc, grand Maréchal du palais	217	95
Eglinton, Earl of	178	75
Elizabeth, Queen of Bohemia, Princess of England	230	101
Elizabeth, Queen of England	231	101
Elliston, Robert W.	187	80
Erasmus	141	53
Ernest, Duke of Cumberland, King of Hanover	166	69
Essex, Robert Devereux, Earl of	231	101
Esterházy de Galantha, Prince Paul	256	113
Etty, William	148	57
Fain, Baron, Secretary of Napoleon I.	216	94
Fesch, Cardinal	217	95
Fitz-James, Duke of	254	108
Fitz-Osbert, William	157	65
Forrest, E.	172	72
Francis I., King of France	175	73
Franklin, Benjamin	191	82
Franklin, Sir John	209	89
Frederick II., King of Prussia	176	74
Freiligrath, Ferdinand	218	95
Gagarine, Prince Paul	256	113
Garrick, David	219	95
Garrick, Mrs.	219	95
George III., King of England	181, 201	77, 86
Gloucester, Mary, Duchess of	136	50
Glyn, Miss (Mrs. Dallas)	210	90
Golovnine, A.	256	113
Gordon, Lord George	177	75
Gouvion Saint-Cyr, Colonel-General	217	94
Grafton, Second Duke of	181	77
Graham, Sir James	251	111
Grattan, Henry	247	109
Grey, Lady Jane	136	50
Grimm, Wilhelm	240	104
Gundulf, Bishop of Rochester	157	65
Heine, Henry	144–5	54
Hemans, Mrs.	185, 236	79, 103
Henry IV. of France	149	59
Henry VIII. of England. Coronation Oath	173	73
——, Siege of Boulogne	174	73
Hogarth	172	72
Hood, Thomas	146	56
Howitt, William	146	56
Hugo, Victor	227	99
Innocent II., Pope	213	93
Jackson, General "Stonewall"	193	82
James II., King of England	201	86
Jerrold, Douglas	146, 235	56, 103
Jordan, Mrs.	263	115
Jourdan, Marshal of France	217	94
Junot, Colonel-General	217	94
Kauffmann, Angelica	234	102
Kean, Edmund	228	99
Kellermann, Marshal of France	217	94
Kelly, Sir Fitzroy	260	111
Kemble, Fanny	148	57
Kemble, Stephen	242	106
Kemble, Mrs. Stephen	242	106
Lally-Tolendal, Marquis of	223	98
Lamb, Charles	179	75
Landon, Letitia E.	237	104
Landor, Walter Savage	261	114
Lanfranc, Archbishop of Canterbury	157	65
Lannes, Marshal of France	217	94
Lebrun, Arch-Treasurer of the French Empire	217	94
Leech, John	164	68
Lefebvre, Marshal of France	217	94
Lelewel, Joachim	170	71

	A.	B.
Lieven, Prince of	138	51
Liszt, Franz	170	72
Lockhart, John Gibson	146	55
London, Bishop of (C. J. Blomfield)	184	78
Louis XI. of France	198	85
Louis XII. of France	198–9	85
Louis XIV. of France	149	59
Louis XV. of France	246	107
Louisa, Queen of Denmark	158	65
Marescot, Général du Génie	217	94
Marlborough, Duchess of	157	65
Marmont, Colonel-General	217	94
——— Duke of Ragusa	257	112
Mars, Mademoiselle	219	96
Mary, Duchess of Gloucester	136	50
Mary Stuart, Queen of Scots	229	101
Massena, Marshal of France	217	94
Mathews, Charles (the elder)	243	106
Maurepas, Comte de	167	70
Maurice, Bishop of London	157	65
Mayer, Karl	241	105
Mazzini, Joseph	139	51
Mendelssohn-Bartholdy, Felix, (Music)	179	76
Milton	141	53
Mitford, Miss	185	79
Mocquard, Constant	182	78
Molière	153	63
Moncey, Marshal of France	217	94
Montgomery, Roger, Earl of	157	65
Moore, Thomas	160	66
Mortier, Marshal of France	217	94
Mosenthal, Salomon Hermann	241	105
De la Motte-Fouqué	208	89
Murat, Joachim, King of Naples	135	49
——— Marshal of France	217	94
Napier, General Sir William	184	79
Napoleon I.	133, 216–17	49, 94
Napoleon III.	134	49
Nelson, Viscount	224	98
Neufchâtel, Berthier, Prince de	134	49
Newcastle, First Duke of	182	77
Newmarch, Bernard de	157	65
Ney, Marshal of France	217	94
Niebuhr, Berthold G.	194	83
Nisbett, Mrs.	140	52
Northumberland, Duke of	226	98
O'Connell, Daniel	258	110
Orford, Sir Robert Walpole, Earl of	181	77
Orloff, Prince	256	113
Osberu, Bishop of Exeter	157	65
D'Oubril	256	113
Oxford, Bishop of (Dr. S. Wilberforce)	184	78
Palmerston, Viscount	178	75
Parry, Sir Edward	209	90
Paul I., Emperor of Russia	176	74
Penn, William	192	81
Pepys, Samuel	234	102
Pérignon, Marshal of France	217	94
Persigny, Duke of	138	51
Pouschkine, A.	257	113
Pugin, Augustus	214–15	94
Rachel, Mademoiselle	263	116
Racine, Jean	152	60
Raguse, Marmont, Duc de	257	112
Récamier, Madame	194	83
Richard III., King of England	197	85
Richmond, Duchess Dowager of	167	70
De la Rochejaquelein, Marquis	232	102
——— Marquise	233	102
Rogers, Samuel	160	66
Ross, Sir John	184	79
Rothschild, Mayer A.	253	114
Rousseau, Jean-Jacques	152	62
Rubens, Paul Pierre	154–5	63
Rückert, Friedrich	163	68
Ruge, Arnold	253	115
Russell, Earl	182	77
Russell, Lady Rachel	158	65
St. Leonards, Lord	260	110
St. Vincent, Lord	251	109
Schick, Gottlieb	169	71
Scott, Sir Walter	159, 204–5	66, 87
Ségur, de, Grand Maître des Cérémonies	217	94
Serurier, Marshal of France	217	95
Shelley, Percy Bysshe	179	75
Sheridan, Richard Brinsley	235	103
Sibour, Archbishop of Paris	222	97
Siddons, Mrs.	179, 219	76, 96
Smith, Albert	235	103
Sophia, Princess of England	247	108
Sothern, E. A.	163	68
Soult, Marshal of France	217	94
Southey, Robert	161	67
Staël, Madame de	194	82
Stirling, Miss Fanny	163	68
Strickland, Agnes	238	104
Stuart, James, the Pretender	221	97
Stuart, Arabella, Princess	230	101
Swift, Jonathan	207	89
Sydenham, Lord	250	110
Talma	219	96
Talleyrand, Maurice de, Great Chamberlain	217	95
Tasso, Torquato	189	81
Terry, Daniel	243	106
Thackeray, W. M.	139	51
———, Ballad of the Three Sailors	156	64
Thiers, Adolphe	252	112
Thomas, Archbishop of York	157	65
Thornhill, John	172	72
Thorwaldsen	156	64
Tothall, William	172	72
Uhland, Ludwig	241	105
Vestris, Madame	263	116
Victoria, Queen of England	165	69
Voltaire	152	61
Walkelin, Bishop of Winchester	157	65
Wallack, J. W.	211	92
Walpole, Sir Robert	181	77
Warren, Samuel	260	111
Warwick, William, Earl of	157	65
Washington, General	190–191	81
Wellesley, Marquis of	248	108
West, Benjamin	234	102
Westmoreland, Tenth Earl of	183	78
Wilberforce, Samuel, Bishop of Oxford	184	78
Wilks, Robert	242	105
William the Conqueror	157	65
William IV., King of England	165	69
Wiseman, Cardinal	214	93
Wilton, Miss Marie	210	91
Wjasemsky, Prince	257	113
Wordsworth, William	215	94
Yates, Frederick	244	106

ILLUSTRATIONS.

Barker, Thomas: Sketch of a Child	196	
Berghem: Sheep and Dogs	196	
Bright, Henry: Sketch of a Water-Mill	188	80
Calais in the Time of Henry VIII. and Francis I.	174	73
Cruikshank, George: Inedited Sketches	180	76
Dillens, Adolphe: Two Pencil Sketches	186	80
Hogarth: A Full-length Portrait of his Friend Mr. Hunt	140	52
——— A Caricature, concluding the Narrative of a Marine Excursion	172	72
Hook, Theodore: The First Penny-Postage Envelope	171	72
——— A Visit to the Zoological Gardens	171	72
Kellogg, M. K.: Portrait of Calhoun	148	57
Kestner: Sketch of Vittoria Caldoni	220	96
Leech, John: a page of inedited Sketches	164	68
Metreüter, H.: Easter Sunday in Russia	262	116
Philipps, Thomas, R.A.: A Sketch of Napoleon, First Consul	133	52
Phiz (Hablot K. Browne): Pen and Ink Sketch	188	80
Pugin, Augustus: Design for a Sceptre	215	94
Rubens: Portrait of himself	154	63
Schick, Gottlieb: South American Indians	220	96
——— Portrait of	220	96
Svertschkoff: Russian Sketches	264	116
Thackeray, W. M.: Sketch of, by himself	139	51
——— Portrait of Isaac Disraeli	161	66
——— King Glumpus, Lord Lollypop, and Lady Popkins	212	92
——— The German Student	228	100

ERRATA IN BIOGRAPHICAL NOTICES.

First Volume.—Page 41, col. 1, Charles, Duke of Orleans, top line, *for* Charles XI. *read* Charles VI.

Second Volume.—Page 54, col. 2, Thomas Campbell, *for* see page 146 *read* see page 143.

Page 67, col. 2, Louis Blanc, *for* see page 154 *read* see page 162.

ERRATA (NOTICES BIOGRAPHIQUES).

Premier Volume. Page 41, col. 2, Charles, duc d'Orléans, *au lieu de* Neveu de Charles XI *lisez* Charles VI.

Second Volume.—Page 54, col. 2, Thomas Campbell: page 146 *lisez* page 143.

Page 67, col. 2, Louis Blanc: page 154 *lisez* page 162.

12777